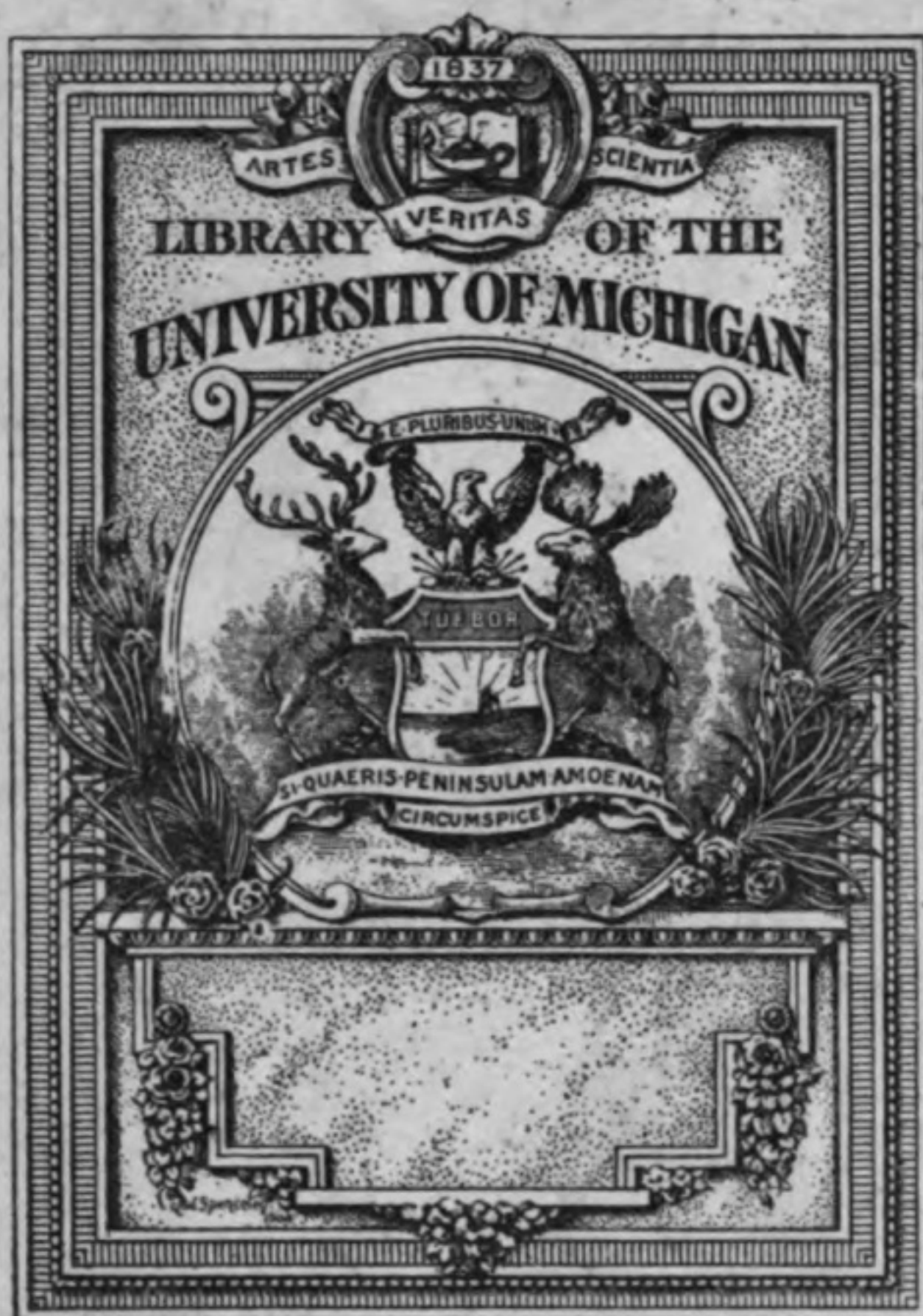
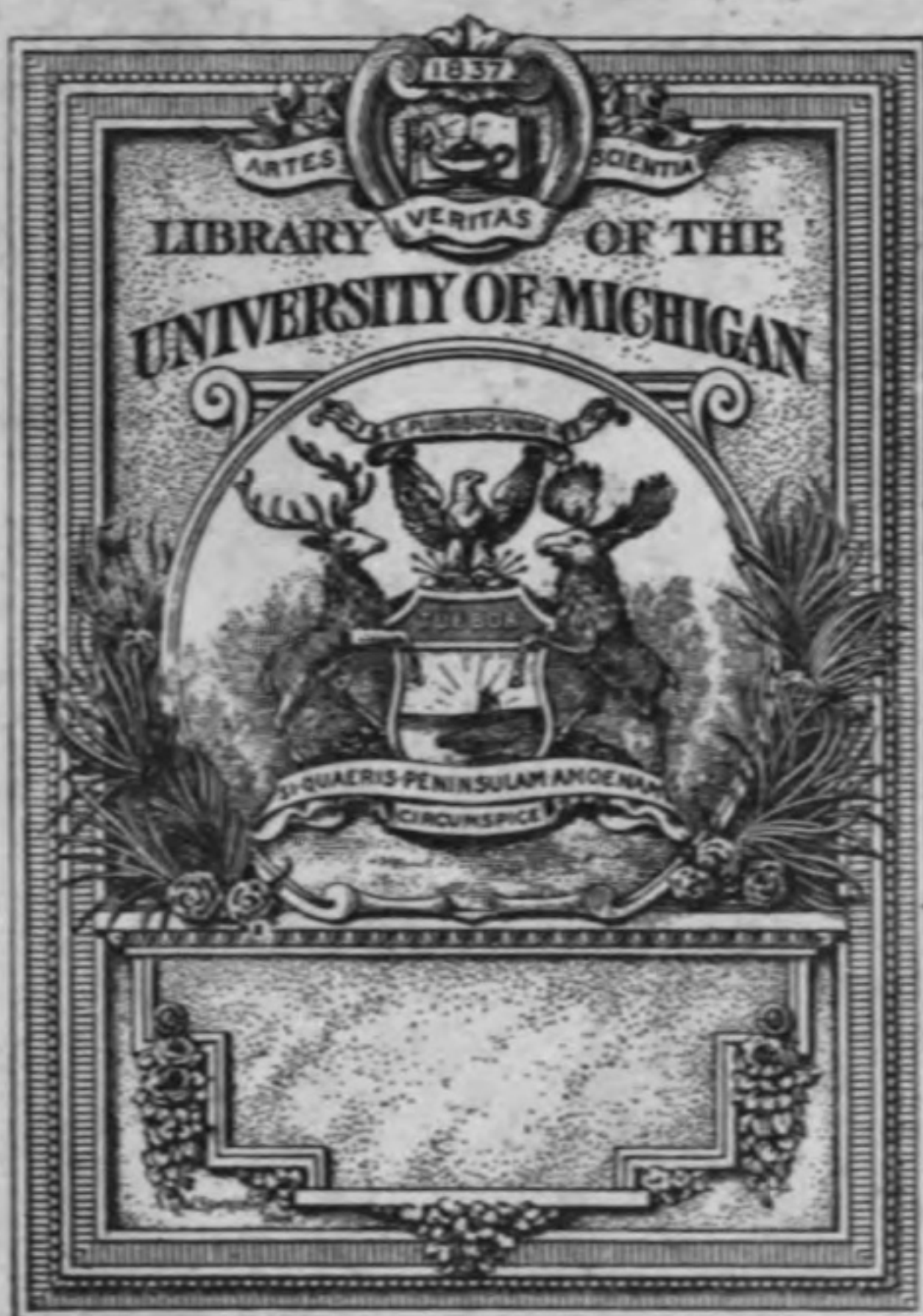


B 1,516,313



848
R1140
R46



848
R1140
R46

6.9.12

REVUE
DES
ÉTUDES RABELAISIENNES

REVUE
DES
ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

CONSACRÉE

A RABELAIS ET A SON TEMPS

TOME IX — 1911



PARIS
HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

5, QUAI MALAQUAIS

1911

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES.

STATUTS.

ARTICLE PREMIER.

La *Société des Études rabelaisiennes* a pour but l'étude de Rabelais et de son temps, ainsi que la publication de documents et de travaux relatifs au même sujet.

Elle pourra former des collections et organiser des excursions offrant un intérêt pour ses études.

Elle s'interdit toute discussion qui aurait trait à des questions actuelles politiques ou religieuses.

ART. 2.

Le siège de la Société est à Paris.

ART. 3.

La Société se compose des personnes dont l'admission aura été prononcée dans les formes suivantes :

Les candidats devront adhérer aux statuts de la Société et être présentés par deux membres. Si le Bureau agréé la demande d'admission, celle-ci sera portée à l'ordre du jour de la plus prochaine séance de la Société et devra réunir la majorité absolue des voix des membres présents.

ART. 4.

La Société se réunit au moins six fois par an.

Outre ces séances, consacrées aux travaux ordinaires, elle tient, au mois de janvier, une assemblée générale annuelle, qui entend les rapports du président et du trésorier, approuve les comptes et nomme les membres du Conseil.

Une assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par le Conseil toutes les fois que des circonstances exceptionnelles l'exigent.

ART. 5.

Le Conseil de la Société, composé de vingt membres, est renouvelable par quart tous les ans. Les membres sortants sont désignés par le sort.

Le Conseil choisit dans son sein le bureau et les commissions.

Le Bureau est nommé au scrutin secret, à la majorité absolue des membres présents. En cas d'égalité de suffrages, le plus âgé des candidats est élu.

La Commission de publication se compose de trois membres, nommés chaque année et rééligibles, auxquels sont adjoints de droit le président et le secrétaire de la Société. Ses décisions sont souveraines. D'autres commissions pourront être créées ultérieurement.

ART. 6.

Le Bureau comprend un président, deux vice-présidents, un secrétaire, un secrétaire-adjoint, un trésorier.

Les membres du Bureau sont nommés pour un an. Ils ne sont rééligibles dans la même fonction qu'une année après l'expiration de leur mandat, sauf le président, les secrétaires et le trésorier, qui peuvent toujours être réélus.

Le Bureau est investi des pouvoirs les plus étendus pour la gestion de la Société.

ART. 7.

Les ressources de la Société se composent :

- 1^o Des cotisations de ses membres, fixées à dix francs par an, et rachetables moyennant un versement minimum de cent cinquante francs ;
- 2^o Du produit de la vente de ses publications ;
- 3^o Des dons qui lui seraient faits ;
- 4^o Du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

ART. 8.

Toute proposition portant modification aux statuts sera

rédigée par écrit, signée par cinq sociétaires au minimum et adressée au Bureau, qui décidera s'il convient d'y donner suite.

En cas d'avis favorable, la proposition sera mise à l'ordre du jour de l'assemblée générale annuelle du mois de janvier, et, pour être adoptée, devra réunir les trois quarts des voix des membres présents.

ART. 9.

La Société ne peut être dissoute que dans une assemblée générale comprenant au moins les deux tiers des membres ayant acquitté leur cotisation.

Dans le cas où la dissolution serait votée, la même assemblée décidera du sort de l'actif.

ART. 10.

Un règlement d'ordre intérieur pourra être rédigé par le Conseil.



LISTE DES MEMBRES¹.

- | | |
|--|--|
| <p>ADAM (Paul), homme de lettres; château de Montebise-Pierre Levée (Seine-et-Marne).</p> <p>AGACHE (Alfred), artiste-peintre; rue Weber, 14.</p> <p>ALBAREL (D^r P.); à Névian (Aude).</p> <p>ANDREWS (C.); University square, à Belfast (Ireland).</p> <p>ANGELLIER (Auguste), ancien doyen de la Faculté des lettres de Lille; rue de la Barouillère, 5.</p> <p>ARCONATI VISCONTI (Marquise); rue Barbet-de-Jouy, 16.</p> <p>AUBRY (H.); rue de Hambourg, 14.</p> <p>BACKER (Hector DE), ingénieur; rue de la Révolution, 1, à Bruxelles.</p> <p>BAER, libraire; Hochstrasse, 6, à Frankfurt-am-Main (Allemagne).</p> <p>BAIST (G.), professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne).</p> <p>BAMANN (Otto), Dr. Phil., professeur à la Maria Theresia Realschule; à Straubing (Bavière).</p> <p>BARANTE (Baron Claude DE); rue du Général-Foy, 22.</p> | <p>BARAT (Julien), lecteur à l'Université de Gothenbourg (Suède); passage Stanislas, 2, à Paris.</p> <p>BARBIER fils (Paul); Yorkshire College, Leeds (Angleterre).</p> <p>BARTHOU (Louis), ancien ministre; avenue d'Antin, 7.</p> <p>BAUDRIER (Julien), C.; rue Bellecour, 3, à Lyon.</p> <p>BAUR (Albert), professeur au Gymnase de Zurich; Forchstrasse, 144, à Zurich (Suisse).</p> <p>BAYET (A.), directeur de l'enseignement supérieur; au ministère de l'Instruction publique.</p> <p>BEAURAIN (Georges); à Hornoy (Somme).</p> <p>BÉDIER (Joseph), professeur au Collège de France; rue Soufflot, 11.</p> <p>BEHREND (Adolf), libraire-éditeur; Unter den Linden, 56, à Berlin.</p> <p>BEHRENS (D.), professeur à l'Université de Giessen (Allemagne).</p> <p>BELTRAND (Jacques), graveur; boulevard Pasteur, 69.</p> <p>BERGE (Jules), propriétaire; rue de la Victoire, 60.</p> <p>BERNÈS (Henri), <i>membre perpétuel</i>, professeur au lycée Laka-</p> |
|--|--|

1. L'initiale C. signifie : *membre du Conseil*. — Les adresses non suivies d'un nom de ville sont celles des membres habitant Paris. — Nous prions instamment ceux des sociétaires dont l'adresse ou les titres appelleraient quelque changement de vouloir bien en aviser le secrétaire de la Société, M. Jacques Boulenger, 71, rue du Connétable, à Chantilly (Oise).

- nal, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique; boulevard Saint-Michel, 127.
- BESANÇON (Henry), directeur des Écoles; à Aigle (Vaud, Suisse).
- BÉTHUNE (Baron François); rue de Bériot, 36, à Louvain (Belgique).
- Bibliothèque des ARCHIVES NATIONALES.
- Bibliothèque de la ville de BESANÇON (Doubs).
- [Bibliothèque] University of CALIFORNIA; Terquem, libraire, rue Scribe, 19.
- Bibliothèque de la ville de BLOIS (Loir-et-Cher).
- Bibliothèque de la ville de CHINON (Indre-et-Loire).
- Bibliothèque du COLLÈGE DE FRANCE.
- Bibliothèque royale de COPENHAGUE (Danemark).
- Bibliothèque de l'Université de DIJON.
- [Bibliothèque royale de DRESDE] Königliche öffentliche Bibliothek (Allemagne).
- Biblioteca nazionale centrale à FIRENZE (Italie).
- [Bibliothèque] Freiherrl. Carl von Rothschild'sche öffentliche Bibliothek; FRANKFURT a. M. (Allemagne).
- Bibliothèque publique de la ville de GENÈVE (Suisse).
- Bibliothèque de l'INSTITUT DE FRANCE.
- Bibliothèque de l'Université de LEIPZIG [Twietmeyer correspondant].
- [Bibliothèque] Ateneo scientifico de MADRID.
- Bibliothèque MAZARINE.
- Bibliothèque de la ville de MONTPELLIER.
- Bibliothèque du MUSÉE CONDÉ; à Chantilly (Oise).
- Bibliothèque publique de la ville de NANCY (Meurthe-et-Moselle).
- Bibliothèque publique de la ville de NIORT (Deux-Sèvres).
- Bibliothèque de la ville d'ORLÉANS.
- Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE PARIS.
- Bibliotheca Alessandrina, R. Università; à ROME (Italie).
- Bibliothèque SAINTE-GENEVIÈVE.
- Bibliothèque impériale publique de SAINT-PÉTERSBOURG (Russie) [M. N. Likhatscheff, conservateur].
- [Bibliothèque de STRASBOURG] Kais. Universitäts- und Landesbibliothek (Allemagne).
- Bibliothèque de l'Université royale d'UPSAL (Suède).
- Bibliothèque historique de la VILLE DE PARIS.
- Bibliothèque de l'Université de VIENNE.
- BLAIZOT, libraire; rue Le Peletier, 32.
- BLANCHARD (D^r R.), professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; boulevard Saint-Germain, 226.
- BLUM (Léon), homme de lettres; boulevard Montparnasse, 126.
- BOCHÉ; rue de Grenelle, 113.
- BOGENG (G.-A.-Erich), Stud. jur. et cam., membre de la « Gesellschaft der Bibliophilen »; Martin Lutherstrasse, 74, à Berlin (Allemagne).
- BONZON (D^r); rue de Berlin, 15.
- BORDE (M^{me}), boulevard Malesherbes, 158.

- BOS (D^r); rue Nicolas, 28, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
- BOSSÉ (Charles), libraire; rue Lafayette, 46.
- BOULAY DE LA MEURTHE (Comte Alfred), ancien président de la Société archéologique de Touraine; rue de l'Université, 23.
- BOULENGER (Hippolyte); rue Freycinet, 26.
- BOULENGER (Jacques), archiviste-paléographe, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, *secrétaire*; rue du Connétable, 71, à Chantilly (Oise).
- BOULENGER (Marcel), homme de lettres; *même adresse*.
- BOURGOIS (Achille-F.), agrégé de l'Université; rue Jeanne-d'Arc, 17, à Nîmes (Gard).
- BOURRILLY (V.-L.), professeur au lycée de Marseille (Bouches-du-Rhône).
- BOUTET DE MONVEL (Roger), bibliothécaire de l'Imprimerie nationale; rue de Sèvres, 16.
- BOUTINEAU (D^r Ém.); rue de l'Alma, 73, à Tours (Indre-et-Loire).
- BOUVIER (Bernard), recteur de l'Université de Genève; rue Charles-Bonnet, 4, à Genève.
- BOVET (E.), professeur à l'Université de Zurich; Bergstrasse, 29, à Zurich.
- BOYLESVE (René), homme de lettres; rue des Vignes, 27.
- BOYSEN, libraire; à Hambourg (Allemagne).
- BRÉAL (Michel), membre de l'Institut; boulevard Saint-Michel, 87.
- BREDAN (M^{lle} Berthie), institutrice; Colmanstrasse, 20, à Bonn (Allemagne).
- BRETTE (Armand); rue Guéroux, 33, à Pierrefitte-sur-Seine (Seine).
- BROCKHAUS, libraire; rue Bonaparte, 17.
- BROWN (D^r H. R.), Farlie; à Maldon, Essex (Angleterre).
- BRUNOT (Alphonse), éditeur de *Medicina*; avenue Henri-Martin, 5.
- BRUNOT (F.), professeur à l'Université de Paris; rue Leneveux, 8.
- BRUZON (D^r); rue Claude-Bernard, 79.
- BUNAU-VARILLA (J.), licencié ès lettres, *membre perpétuel*; avenue du Trocadéro, 22.
- CAHEN (Albert), inspecteur d'Académie; rue Condorcet, 53.
- CARDOT (Philippe), docteur en droit; rue Saint-Sulpice, 18.
- CARRY (D^r); rue de l'Hôtel-de-Ville, 54, à Lyon.
- CASANOVA (Paul), professeur au Collège de France; rue de Rennes, 63.
- CASTELLANI-LEONZI (Ch.), artiste-peintre et auteur dramatique; à Bois-le-Roi (Seine-et-Marne).
- CAVASSE (D^r Alfred); villa des Bleuets, Le Cannet (Alpes-Maritimes).
- CHAMBARD-HÉNON (D^r E.); cours Morand, 43, à Lyon.
- CHAMPION (Édouard), homme de lettres, libraire-éditeur; quai Malaquais, 5.
- CHAMPION (Pierre), archiviste-paléographe; rue Michelet, 4.
- CHARCOT (D^r Jean); rue La Tour-des-Dames, 11.
- CHAUMIER (Étienne), greffier du tribunal civil de Chinon (Indre-et-Loire).

- CLARETIE (Jules), de l'Académie française, administrateur général de la Comédie-Française; boulevard Haussmann, 155.
- CLÉMENT (Louis), professeur à la Faculté des Lettres; place Richébé, 15, à Lille.
- CLOUZOT (Étienne), archiviste-paléographe, attaché à la bibliothèque de la ville de Paris; rue des Vignes, 39.
- CLOUZOT (H.), conservateur de la bibliothèque Forney, *trésorier*; rue Titon, 12.
- COHEN (Gustave), rue Chasseloup-Laubat, 7.
- COLLOMP (Paul), professeur au Lycée de Brest.
- COMBER (H. G.); Pembroke College, à Cambridge (Angleterre).
- CONARD (Louis), libraire; boulevard de la Madeleine, 17.
- COROI (Jean); rue de Commaille, 8.
- CORTADA (Alexandre); avenue de Messine, 17.
- COUDERC (Camille), archiviste-paléographe, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; rue de Harlay, 20.
- COUET (Jules), archiviste de la Comédie française; rue Leconte-de-Lisle, 14.
- COURBET (Ernest), receveur municipal-trésorier de la ville de Paris; rue de Lille, 1.
- COURCEL (Valentin DE); rue de Vaugirard, 20.
- COUTURIER (Paul), directeur honoraire au ministère de la Guerre; avenue de Villiers, 88.
- CUSENIER (Élisée), industriel; boulevard Voltaire, 226.
- DASSY DE LIGNIÈRES (Dr); boulevard Péreire, 46.
- DAUPELEY (Paul), imprimeur; à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir).
- DAUZE (Pierre), rédacteur en chef de la *Revue biblio-iconographique*; boulevard Malesherbes, 10.
- DELACOUR (Th.), trésorier de la Société botanique de France; rue de la Faisanderie, 94.
- DELMAS, archiviste départemental; à Tours (Indre-et-Loire).
- DENIS (Robert); rue de l'Échiquier, 18.
- DETKEN et ROCHOLL, libraires; à Naples.
- DORNIS (Jean); rue des Mathurins, 34.
- DORVEAUX (Dr Paul), bibliothécaire de l'École supérieure de pharmacie, C.; avenue d'Orléans, 58.
- DREYFUS (Alfred); boulevard Malesherbes, 101.
- DRIESEN (Otto), Dr. Phil.; Giesebrechstrasse, 6, à Charlottenburg (Allemagne).
- DRUJON, chef de division honoraire à la Préfecture de police; à Saint-Médard-en-Jalles, près Bordeaux (Gironde).
- DU BOS (Maurice), homme de lettres, *trésorier-adjoint*; rue Saint-Sauveur, 26.
- DUFOUR (Théophile), directeur honoraire des archives et de la bibliothèque de Genève, C.; route de Florissant, 6, à Genève (Suisse).
- DUGAS; rue Gay-Lussac, 68.
- DULAU et C^o, libraires; à Londres [*double souscription*].
- DUPONT-FERRIER (G.), docteur ès lettres; rue du Sommerard, 2.
- DUPUY (Ernest), inspecteur général de l'Instruction publique;

REVUE
DES
ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

CONSACRÉE

A RABELAIS ET A SON TEMPS

TOME IX — 1911



PARIS
HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

5, QUAI MALAQUAIS

1911

- GORTZ (Ernst), fabricant; Ferdinand Roderstrasse, 10, à Leipzig (Allemagne).
- GOMBAULT, directeur de l'Enregistrement; rue de Bonneval, 11 bis, à Chartres (Eure-et-Loir).
- GONSE (Louis); boulevard Saint-Germain, 205.
- GRAPPE (Georges), homme de lettres; rue Duperré, 20.
- GREBAN (Raymond), notaire; à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
- GREEN (W. W.); Broadway, 120, New York City (Amérique).
- GREGH (Fernand), homme de lettres; rue de Boulainvilliers, 29.
- GRIMAUD (Henri), membre de la Société archéologique de Touraine, C.; rue de l'Alma, 115, à Tours.
- GROISARD; avenue de Breteuil, 15.
- GROSSET (D^r E.); à Ligré, par Chinon (Indre-et-Loire).
- HALLAYS (André), rédacteur au *Journal des Débats*, C.; rue de Lille, 19.
- HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie française; rue d'Aumale, 15.
- HARRASSOWITZ, libraire; à Leipzig (Allemagne).
- HARTMANN (D^r Hans); Hochstrasse, 65, à Zurich (Suisse).
- HASKOVEC (Prokop M.), Ph. Dr.; Jáma, 7, à Prague (Bohême).
- HAUSER (Henri), professeur à l'Université de Dijon; place Darcy, 8, à Dijon.
- HAUVETTE (Henri), chargé de cours à l'Université de Paris; boulevard Raspail, 274.
- HEINA (Édouard); rue de la Pompe, 11.
- HEISS (H.), philologue; Munsterstrasse, 17, à Bonn (Bavière).
- HELMÉ (D^r); rue de Saint-Pétersbourg, 10.
- HERVIEU (Paul), de l'Académie française; avenue du Bois de Boulogne, 7.
- HEULHARD (Arthur), C.; à Bordeaux, par Claye-Souilly (Seine-et-Marne) [*grand papier*].
- HOFFSCHMIDT (N. D^r); square Marie-Louise, 75, à Bruxelles (Belgique).
- HUDIG (Jean), échevin de la ville de Rotterdam (Hollande).
- HUGUET (Edmond), professeur à l'Université de Caen, chargé de cours à l'Université de Paris; boulevard Saint-Michel, 127.
- HUYARD (E.); rue des Remparts, 60, à Bordeaux (Gironde).
- JACOBS (D^r H. B.); Mount Vernon Place W., 11, à Baltimore (U. S. A.).
- JACQUEMIN; rue de Rennes, 108.
- JANSON (Paul), ancien bâtonnier, député de Bruxelles; rue Defacqz, 73, à Bruxelles.
- JAURÈS, député; rue de la Tour, 96.
- KARL (Louis); rue Egyelan, 2, à Budapest (Hongrie).
- KER (William Paton), *membre perpétuel*; All Souls College, à Oxford (Angleterre).
- KERR (W. A. R.), professeur à l'University of Alberta, Strathcona (Canada).
- KÖNIGS (Directeur Franz); à Campina (Roumanie).
- LA BAUME (comtesse DE); rue Jouffroy, 57.

- LAFENESTRE (Georges), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, conservateur du Musée Condé; à Chantilly (Oise).
- LAHOVARY (C.), homme de lettres; rue de Naples, 37.
- LAMOTTE (Albert); square Lagarde, 2.
- LANGLOIS (Ernest), doyen de la Faculté des lettres; parvis Saint-Michel, 26, à Lille (Nord).
- LANSON (Gustave), professeur à l'Université de Paris; boulevard Raspail, 282.
- LA PERRIÈRE (J. DE), licencié en droit, membre associé de l'Académie de Mâcon; à Saint-Lager (Rhône).
- LAROZE (Lionel), maître des requêtes honoraire au Conseil d'État, ancien directeur au ministère de la Justice, C.; rue de la Baume, 9.
- LARRETA (Enrique R.), ministre plénipotentiaire de la République Argentine; hôtel Mercédès.
- LATASTE (D^r); à Saint-Émilion (Gironde).
- LAUMONIER (Paul), maître de conférences à l'Université de Poitiers; rue Le Cesve, 14, à Poitiers.
- LAVAGNE; rue du Ranelagh, 139.
- LAZARD (Michel); rue Boutarel, 2.
- LE BARGY (Ch.), sociétaire de la Comédie-Française; rue du Cirque, 5.
- LE BRUN (P. L.); Joralemon-Street, 111, Brooklyn, à New-York (U. S. A.).
- LE CHERPY, député; rue Danton, 7.
- LECLERC (Henri), libraire; rue Saint-Honoré, 219.
- LE DOUBLE (D^r A.), membre correspondant de l'Académie de médecine, professeur à l'École de médecine de Tours.
- LEFRANC (Abel), professeur au Collège de France, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études, *président*; rue Monsieur-le-Prince, 26.
- LE GENDRE (D^r P.), médecin des hôpitaux; rue Taitbout, 95, et à Samois (Seine-et-Marne).
- LELARGE (André); rue Rousselet, 21.
- LEMOIGNE (Jean), ancien négociant; route des Flamands, à Tournaville (Manche).
- LEMOISNE (P.-A.), archiviste-paléographe, attaché à la Bibliothèque nationale; rue de l'Université, 91.
- LENSEIGNE (Georges); rue Édouard-Detaille, 10.
- LEPÈRE (Auguste), graveur; rue de Vaugirard, 203.
- LE SOUDIER, libraire; boulevard Saint-Germain, 174.
- LEVALLOIS (Ernest), maire du 2^e arrondissement; rue du Sentier, 24.
- LÉVY (Raphaël-Georges), professeur à l'École des sciences politiques; rue Noiziel, 3.
- LEYGUES (Georges), député, ancien ministre; quai de Passy, 16.
- LIUVILLE (D^r Jacques); rue de l'Université, 35.
- LOUIS (M^{me} G.); avenue de Versailles, 53.
- LOUÏS (Pierre), homme de lettres; rue de Boulainvilliers, 29.
- LOVIOT (Louis), attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, *secré-*

taire-adjoint; place S^t-François-Xavier, 6.

LUTAUD (D^r), boulevard Malesherbes, 109.

LUTHRINGER (Joseph); à Villé, près Schlestadt (Alsace).

MAGROU (Jean), statuaire; rue du Val-de-Grâce, 6.

MAINDRON (Maurice), homme de lettres; quai Bourbon, 19.

MALLET (Alexandre); rue Le Pelletier, 22.

MANSUY (Abel), correspondant du ministère de l'Instruction publique, professeur à l'Université; rue Marszalkowska, 41-6, à Varsovie.

MARCHEIX (Lucien), conservateur de la bibliothèque et des collections à l'École des beaux-arts; rue de Vaugirard, 47.

MARIANI (Angelo); rue Scribe, 11.

MARTIN (Henry), conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal; rue de Sully, 1.

MASSIS (Henri); rue Flageart, 5, à Montmorency (Seine-et-Oise).

MASSON (Maurice), professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

MENGET (Paul); rue de Belzunce, 16.

MEUNIER (Charles), relieur d'art; rue de la Bienfaisance, 5 [*grand papier*].

MEYNIAL, libraire; boulevard Haussmann, 30.

MIGNON (Maurice), chargé de cours à la Faculté des lettres, professeur au Lycée; rue du Président-Carnot, 10, à Lyon.

MILETTE (Charles-Albert), expert en publicité; rue Saint-Hubert, 871, à Montréal (Canada).

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (20 souscriptions).

MONOD (Gabriel), membre de l'Institut, président de l'École des hautes études, professeur au Collège de France, directeur de la *Revue historique*; à la librairie Alcan.

MONOD (Henri), conseiller d'État; rue de Rémusat, 29.

MOREL-FATIO (Alfred), directeur-adjoint à l'École des hautes études, professeur au Collège de France, membre de l'Institut; rue de Jussieu, 15.

MORF (Heinrich), professeur à l'Université; Kurfürtenstrasse, 100, à Berlin-Halensee (Allemagne).

MORRISON (H. P.); Lordswood, Harborne (Angleterre).

MUNKÁCSY SANDOR; VI Dalnok utca, 9, à Budapest.

MÜNTHE-BRUN (J.), docteur en droit; Ny Vestergade, 15, à Copenhague.

MUTIAUX (Eugène); rue de la Pompe, 66.

NAQUET (Félix); rue de Bondy, 58.

NÈVE (Joseph), directeur honoraire des Beaux-Arts; rue aux Laines, 36, à Bruxelles.

NOVATI (Francesco), professeur à l'Université de Milan; Borgonuovo, 18, à Milan (Italie).

NUTT (David), libraire; Long Acre, 57-59, à Londres.

OLEYRE (E. D') (librairie Trübner); à Strasbourg (Alsace).

OLIPHANT (D^r); Newton Place, 23, à Glasgow (Angleterre).

ORSIER-SUARÈS (D^r J.), avocat, docteur en droit; rue Notre-Dame-des-Champs, 85.

OSLER (W.), regius professor of

- medicine; à Oxford (Angleterre).
- OULMONT (Charles); boulevard Malesherbes, 101.
- PAILLART (F.), imprimeur; à Abbeville.
- PARINI (D^r Benedetto), piazza Gran Madre di Dio, à Torino (Italie).
- PARKER (Sir Gilbert), M. P., D. C. L.; Carlton House Terrace, 20, London.
- PATRY (H.), archiviste aux Archives nationales; quai d'Orléans, 32.
- PAUFFIN DE SAINT-MOREL, avocat à la Cour d'appel; rue Richempanse, 4.
- PEISE, licencié en droit; rue de Rivoli, 24.
- PÉLISSIER (L.-G.), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, C.; villa Leyris, à Montpellier.
- PELLETAN (Édouard), éditeur; boulevard Saint-Germain, 125.
- PENSO (le commandeur Gioachino); rue de La Rochefoucauld, 32.
- PERDRIEU (Pierre); rue de La Boétie, 53.
- PÉREIRA (A.-Baptista), secrétaire de la Légation du Brésil; Palace-Hôtel.
- PESLOUAN (Jean-Lucas DE), auditeur au Conseil d'État; boulevard Saint-Michel, 103.
- PETIT (Paul); cité Vaneau, 6.
- PÈTRE (Augustin); rue Faidherbe, 32, à Saint-Mandé (Seine).
- PETRUCCHI (R.), professeur à l'Institut de sociologie; rue des Champs-Élysées, 55, à Bruxelles (Belgique).
- PFEFFER (Georg), Dr. Phil.; Falkensteinerstrasse, 13, à Frankfurt a. M. (Allemagne).
- PHILIPOT (E.), professeur à l'Université; galeries Méret, 2, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
- PICARD (Auguste); rue de Rennes, 109.
- PICOT (Émile), membre de l'Institut, professeur honoraire à l'École des langues orientales vivantes, C.; avenue de Wagram, 135.
- PINEAU-CHAILLOU (Fernand); quai Ernest-Renaud, 12, à Nantes.
- PINVERT (Lucien), docteur ès lettres; boulevard Saint-Michel, 16.
- PIQUET (Paul), commis greffier au tribunal civil de Chinon (Indre-et-Loire).
- PIRENNE (Henri), professeur à l'Université de Gand; rue Neuve-Saint-Pierre, 132, à Gand (Belgique).
- PIRSON (J.), professeur à l'Université; Stenkerstrasse, 28 II, à Erlangen (Bavière).
- PIZARD (G.); villa Bouton-d'Or, à Monte-Carlo (Monaco).
- PLATTARD (Jean), agrégé, docteur ès lettres, *vice-président*; avenue de Breteuil, 77 bis.
- POÏTE (Marcel), administrateur de la Bibliothèque historique de la ville de Paris; rue Honoré-Chevallier, 4.
- POISSON (P. M.), sculpteur; boulevard Pasteur, 23.
- POLACK (D^r Alfred); Hansastrasse, 42, à Hamburg (Allemagne).
- POLAIN (M.-Louis), C.; rue Madame, 60.
- POLLOCK (Sir Frederic), bar^o, membre correspondant de l'Institut, *membre perpétuel*; Hyde Park Place, 21, London W.
- PORT (Étienne), inspecteur des économats; rue de Vaugirard, 185.

- PORTAL** (Charles), archiviste du Tarn, correspondant du ministère de l'Instruction publique; rue de la Caussade, 13, à Albi.
- POSENER** (D^r Paul), Assessor; Bleibtreustrasse, 18, à Charlottenburg-Berlin.
- POTRZ** (Henri), professeur à l'Université; faubourg de Roubaix, 110, à Lille.
- POUYANNE** (Albert), ingénieur des Ponts et Chaussées (travaux publics de l'Indo-Chine); quai d'Orléans, 12.
- POUYDEBAT** (Frédéric); place Eugène-Sue, 1, à Suresnes (Seine).
- POZZI** (D^r S.), professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine; avenue d'Iéna, 47.
- PRESSAT** (Roger); rue de l'Arbalète, 38.
- PREVOST** (Marcel), de l'Académie française; rue Vineuse, 49.
- PROTAT**, imprimeur; à Mâcon (Saône-et-Loire).
- PROU** (Maurice), membre de l'Institut, professeur à l'École des chartes; rue des Martyrs, 51.
- PSICHARI** (Jean), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des langues orientales vivantes; rue Chaptal, 16.
- PULLEM** (Lucien); boulevard Voltaire, 194, à Asnières (Seine).
- QUIDANT** (Alfred); rue d'Offémont, 28.
- RAISIN** (F.), avocat; rue Senebier, 8, à Genève.
- RAMET** (André); rue Édouard-Fournier, 10.
- RAYNAUD** (Gaston), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale; avenue de Villiers, 130.
- REINACH** (Joseph), député; avenue Van Dyck, 6.
- RENOUARD** (Philippe); rue Madame, 1.
- REY** (Eugène), libraire, éditeur de l'*Écho bibliographique du Boulevard*; boulevard des Italiens, 8.
- RIBBERGH** (E.); à Rolduc (Hollande).
- RICCI** (Seymour DE); rue Édouard-Detaille, 7.
- RICHARD** (Justin); rue Rabelais, 36, à Chinon (Indre-et-Loire).
- RICHEPIN** (Jean), de l'Académie française; villa Guibert, 8 (xv^e).
- RILLY** (Comte DE); à Oysonville, par Sainville (Eure-et-Loir).
- RITTER** (Eugène), professeur à l'Université de Genève; chemin des cottages, 3, Florissant, Genève (Suisse).
- ROBIDA** (A.), dessinateur et homme de lettres; route de la Plaine, 15, au Vésinet (Seine-et-Oise).
- ROBINSON** (Capitaine A. C.); c/o miss Robinson, Charlton court, Charlton kings, Cheltenham (Angleterre).
- ROMANISCHES SEMINAR** a. d. Königl. Rhein. Universität; [Paul Menge, bibliothécaire, Bingstrasse, 178], à Bonn (Allemagne).
- ROMIER** (Lucien), archiviste-paléographe, membre de l'École française; palais Farnese, à Rome (Italie).
- ROSALES** (Ordono DE), sculpteur; rue Pierre-Charron, 2.
- ROTHSCHILD** (baronne James DE); avenue de Friedland, 42.
- ROUANET** (Léo); quai Malaquais, 1.
- ROUJON** (Henry), de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; à l'Institut, quai Conti, 25.

- ROUSSELLE (Gaston), professeur au lycée de S^t-Louis (Sénégal).
- ROUSSELOT (L'abbé), docteur ès lettres, sous-directeur du laboratoire de phonétique expérimentale; rue des Fossés-Saint-Jacques, 23.
- ROY (Jules), professeur à l'École des chartes et à l'École pratique des hautes études; rue Hautefeuille, 19.
- ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes; avenue Rapp, 20.
- RUUTZ-REES (M^{lle}); Rosemary Cottage, Greenwich, Conn. (États-Unis).
- SAINÉAN (Constantin); strada Libertati, 15, à Craïova (Roumanie).
- SAINÉAN (Lazare); rue Denfert-Rochereau, 47.
- SALOMÉ (M^{me}); rue Erlanger, 25 (XVI^e).
- SANDOR (Munkacsy); IV Dálnok utca 9, à Budapest.
- SANTI (D^r DE), médecin principal de 2^e classe; rue Deville, 11, à Toulouse (Haute-Garonne).
- SCHNEEGANS (F.-Ed.), professeur à l'Université de Heidelberg; Neuenheim (Bade).
- SCHNEEGANS (Heinrich), professeur à l'Université de Bonn (Allemagne), *vice-président*; [librairie Cohen].
- SCHÖNE (Lucien); rue Talma, 11.
- SEGERSON-MAHONEY (M^{lle}); Saint-Dunstan's Road, West Kensington, 8, London.
- SEINGUERLET (Édouard); faubourg Saint-Honoré, 178.
- SIBIEN (Armand), architecte; rue du Quatre-Septembre, 14.
- SIEBER (Henri), à La Morlaye (Oise).
- SIGMUND (L.), *membre perpétuel*; rue Rodier, 66.
- SILVAIN, sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire; avenue de la Lauzière, 22, à Asnières (Seine).
- SIMON (Jules), docteur ès lettres, lecteur à l'Université; Lothstrasse, 12^u, à München (Allemagne).
- SIRVEN (Paul), professeur de littérature française à l'Université; 30, avenue Rumine, à Lausanne (Suisse).
- SMITH (William Francis), agrégé du collège de Saint-Jean; S^t John's College, à Cambridge (Angleterre).
- SNEISEL (D^r); à Preborg (Freiberg), Moravie, Autriche.
- SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE; rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.
- SÖLTOFT-JENSEN (H. K.), licencié ès lettres; Duntzfeldts Allee, 16, à Hellerup (Danemark).
- STAPPER (Paul), ancien doyen de la Faculté des lettres, professeur à l'Université de Bordeaux; rue Turenne, 44, à Bordeaux (Gironde).
- STÉCHERT, libraire; rue de Rennes, 76 (*cinq souscriptions*).
- STERN (Jacques); av. Gabriel, 24.
- STEWART (H. F.), fellow of S^t John's College; the Mallin house, Newnham, Cambridge (Angleterre).
- STILLING (D^r H.), professeur à la Faculté de médecine de Lausanne (Suisse).
- STOCKUM (VAN) et fils, libraires; à la Haye (Hollande).
- STUREL (René); agrégé de l'Université, avenue de La Bourdonnais, 29.
- SWARTE (Victor DE), critique d'art, C.; rue Bassano, 5.

- SYMES, libraire; rue des Beaux-Arts, 3 (*double souscription*).
- TAUPENOT DE CHOMEL (M^{lle} J.); rue Saint-Placide, 31.
- TAUSSERAT-RADEL (Alex.), sous-chef du bureau historique au ministère des Affaires étrangères; rue Friant, 36.
- TERQUEM (Em.), libraire-commissionnaire; rue Scribe, 19 [Contremarques : N. Y. P. L. et P. L. B.] (*double souscription*).
- THOMAS (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, C.; avenue Victor-Hugo, 32, à Bourg-la-Reine.
- TILLEY (Arthur), fellow and lecturer of Kings College; Selwyn Gardens, 2, à Cambridge (Angleterre).
- TOLDO (Pietro), professeur à l'Université de Turin, C.; via Giusti, 3, Torino (Italie).
- TOURNEUX (Maurice), homme de lettres, C.; quai de Béthune, 34.
- TWIETMEYER, libraire; à Leipzig (Allemagne) (*double souscription*, dont une pour l'Université de Leipzig).
- VAGANAY (Hugues), bibliothécaire à l'Université catholique de Lyon; rue Auguste-Comte, 3, à Lyon.
- VAL DE GUYMOND (Fernand-Louis, baron DE); rue Guersaint, 12.
- VANDÉREM (Fernand), homme de lettres; avenue Montaigne, 33.
- VARENNE (Marc), chef du secrétariat particulier du Président de la République; au palais de l'Élysée.
- VERDAGUER (A.), libraire; Rambla del Centro, 5, à Barcelona (Espagne) [pour Luis Fernando de S^t Germain].
- VIEFVILLE (Paul DE), premier président hon^{re} de la Cour d'appel de Paris; rue Murillo, 20.
- VIZERIE (D^r); rue du Cherche-Midi, 13.
- VIZERIE (Philippe); hôpital principal de la Marine, à Toulon (Var).
- VOLLMÖLLER (Karl), professeur à l'Université de Dresde; Wienerstrasse, 9, Dresden A³ (Allemagne).
- WALTZER (Ernest); via Nazionale, 10, à Florence (Italie).
- WEDDERKOP (Magnus von), Regierungsrath, Justitiar im Verwaltungsrath der Kgl. Museen; Kastamen Allee, 18, à Charlottenburg (Allemagne).
- WELTER (H.), libraire-éditeur; villa Gutenberg, rue des Tibylles, 5, à Bellevue (S.-et-O.).
- WHIBLEY (Charles), homme de lettres; Wavendon Manor, Woburn Sands, R. S. O. (Angleterre).
- WHIBLEY (Leonard), lecturer in the University of Cambridge; Pembroke College, à Cambridge (Angleterre).
- WHITNEY (M^{me}); avenue des Champs-Élysées, 30.
- WIESE (Berthold), professeur à l'Université de Halle; Ludwig-Wuchererstrasse, 72, à Halle (Saxe, Allemagne).
- WILMOTTE (M.), professeur à l'Université de Liège; rue de Pavie, 40, à Bruxelles (Belgique).
- WRIGHT (C. H. C.), professeur-adjoint à l'Université de Harvard; à la librairie Welter, Paris.
- ZOLA (Jacques-Émile); rue Truffaut, 50.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

RABELAIS ET LE THÉÂTRE

Si cette étude ne s'adressait à des rabelaisants, elle semblerait une gageure.

Quoi, nous avons déjà Rabelais et l'architecture, Rabelais et l'éducation, Rabelais et la musique, Rabelais et la chirurgie, Rabelais et les termes de la marine et voici qu'on nous propose Rabelais et le théâtre !

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'œuvre de Rabelais est, comme on disait au moyen âge, un « miroir du monde », où tous les aspects de la vie se trouvent fidèlement réfléchis ou volontairement déformés et que les choses du théâtre y occupent aussi une large place ?

Cent spectacles pittoresques ou magnifiques, admirables ou grotesques, attireraient alors ses yeux. L'élément comique en déborde ; comment le grand ironiste n'en aurait-il pas fait passer quelque chose dans son *Gargantua* et son *Pantagruel* ?

L'époque où Rabelais conçut et publia son œuvre n'est pas l'âge de la tragédie et de la comédie, c'est encore celui du mystère et de la farce.

Le moyen âge ne finit ni en 1453, avec la prise de Constantinople, ni même en 1500, avec la naissance de Charles-Quint ; sur bien des points, par des filons profonds et tenaces, il se prolonge très avant dans le xvi^e siècle. Si l'architecture, dès le début du siècle, est en pleine révolution, si Chenonceaux, Chambord, Blois sont déjà bâtis, la littérature est plus lente à évoluer, et surtout la littérature dramatique.

Les grands étalages de décorations variées, les foules

bariolées se heurtant sur les « échafauds », le chatoiement des étoffes de couleur et des bijoux vrais ou faux séduit encore trop le peuple et même les grands pour que ceux-ci se laissent attirer par la digne et simple grandeur de l'art classique renouvelé.

On a trop confiance dans la vertu du vieux rire gaulois pour l'abandonner et se contenter du sourire de Térence.

Ce n'est que très lentement et dans l'atmosphère des collèges, saturée d'antiquité, que maîtres et élèves chaussent avec orgueil le cothurne et le brodequin.

Lorsque, à Metz, le 31 janvier 1501, on voulut jouer, dans la cour de l'évêché, l'Andrienne de Térence, dans le texte, les vigneron, furieux, croyant qu'on se moquait d'eux, montèrent sur le théâtre et voulurent faire un mauvais parti aux acteurs. Il fallut recommencer le lendemain... à huis clos¹.

Et c'est de la sorte que tragédies et comédies furent jouées à de très rares intervalles².

Montaigne³ se vante des succès qu'enfant il obtenait en soutenant « les premiers personnages ès tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentèrent en notre collège de Guienne avec dignité », mais, Montaigne étant né en 1533, ceci se passe au plus tôt vers 1547. Philippe Sidney a beau qualifier les œuvres de Buchanan de divines, elles n'ont jamais atteint le grand public et le *Gargantua* était publié depuis longtemps quand elles parurent, c'est-à-dire vers 1540. Postérieure aussi est la traduction d'*Électre* par L. de Baïf (1537), et, si la première tragédie française, *Abraham sacrifiant*, fut jouée à Lausanne en 1549 ou 1550⁴, n'est-ce pas là plutôt un renouvellement du « Vieil Testament » ?

1. Voir *Le Mystère de Saint Clément*, éd. p. Abel. Metz, 1861. Préface, p. xvi-xvii.

2. Cf. G. Lanson, compte-rendu du livre de Rigal, *Rev. hist. litt.*, 1901, p. 329.

3. *Essais*, I, 25.

4. Voir à ce sujet un article capital de M. Lanson intitulé : *Les origines de la tragédie classique*, *Rev. hist. litt.*, 1903, p. 178.

C'est donc à la *Cléopâtre captive* de Jodelle, représentée deux fois à Paris en 1552, qu'il faut laisser l'honneur d'avoir ouvert la glorieuse histoire de la tragédie française. 1552 ! Rabelais ne sera bientôt plus de ce monde.

On ne peut pas dire que ces tentatives isolées et savantes lui aient complètement échappé. C'est, en effet, chez lui qu'on trouve quelques-uns des premiers exemples des mots « tragi-comédie » et « comédie »¹ :

Ay imputé à honte plus que mediocre estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, divers et chevalereux personnaiges qui en veue et spectacle de toute Europe jouent ceste insigne fable et *Tragicque comedie* (Prologue du *Tiers Livre*, éd. M.-L., t. II, p. 9).

Remarquons qu'il ne s'agit pas là d'une pièce que Rabelais aurait vue, mais d'une comparaison, qui emprunte un de ses termes au vocabulaire érudit.

Il en est de même du passage où, racontant le bon tour joué par le seigneur de Basché à Chicanous, notre auteur met dans la bouche du noble ces paroles :

Alors soyez pretz et venez en la salle jouer la *Tragicque comedie* que vous ay exposé² (éd. M.-L., t. II, p. 313. *Quart Livre*, ch. XII).

C'est encore une comparaison qui amène en ce même *Quart Livre*, au chapitre xxvii, le mot comédie :

Car la fin et catastrophe de la *comædie* approche³.

Il convient de souligner que la première de nos citations appartient au *Tiers Livre*, publié en 1546, et les deux

1. Cf. G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900*. T. I : *XVI^e siècle*. Paris, Hachette, 1909, in-8°, p. 232.

2. La « Declaration d'aucunes dictions » interprète : « *Tragicque Comædie*, farce plaisante au commencement, triste en la fin » (éd. M.-L., t. III, p. 199).

3. Éd. M.-L., t. II, p. 365.

autres à la partie du *Quart Livre* qui ne fut éditée qu'en 1552.

C'est l'époque où, avec ses contemporains, Rabelais songe sans doute à remettre en honneur le théâtre antique; où du Bellay, dans son fameux manifeste (1549), souhaite que les rois et les républiques restituent les comédies et tragédies « en leur ancienne dignité qu'ont usurpées les farces et moralitez »¹.

En 1555, Jacques Peletier², dans son *Art poétique*, se lamente toujours : « Nous n'avons point encore vu en nostre françois aucuns écrits qui eussent la vraie forme comique; mais bien force moralités et telles sortes de jeux auquel le nom de comédie n'est pas dû. »

Ce sont « telles sortes de jeux » où se complit l'enfance, la jeunesse et même l'âge mûr de Rabelais, et c'est à eux que sans cesse il fera allusion.

A l'indigence de dates et de mentions que nous venons de constater, en ce qui touche ce premier théâtre classique dans la première moitié du xvi^e siècle, on opposerait facilement, en dépit de tous les documents perdus ou ignorés, une série ininterrompue de représentations³ de mystères, de farces, de moralités, dans toute la France et notamment dans la vallée de la Loire : c'est Laval, en 1507, 1509, 1510, 1511, etc.; c'est Poitiers, en 1508 et en 1534 (*la Passion*); c'est Saumur, 1534; c'est Amboise, 1507, 1520. Le *Vieux Testament* est monté à Lyon de 1538 à 1541; le *Mystère des Actes des Apôtres* est joué à Bourges en 1536 avec une pompe incomparable. Il dura quarante jours.

Jehan Bouchet, le « traverseur des voies périlleuses », ami de Rabelais et de Geoffroy d'Estissac, est le grand

1. Cf. Toldo, *La comédie française de la Renaissance*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. IV, 1897, p. 382.

2. Cf. Toldo, *ibid.*, p. 384.

3. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, table des représentations, p. 175.

ordonnateur de ces fêtes dans son pays¹. Il a dirigé *la Passion* à Poitiers en 1508, et de toutes parts on le consulte : d'Issoudun, où il manque un « duc de navigation » pour la tragédie du *Christ occis* (1535) ; de Bourges, où il envoie de loin ses doctes conseils, de Nantes et de Bordeaux, enfin, où on ne veut rien faire sans son aide.

Rabelais, homme d'imagination et de verve, n'a-t-il pas été entraîné à son tour à organiser de ces fêtes ? Cela n'est pas du tout impossible, et on serait tenté, avec M. Clouzot², d'accorder quelque créance, au moins sur ce point, au P. Garasse, mort à Poitiers en 1631, auteur du *Rabelais réformé*, quand il fait dire à son héros :

Commençant de faire à Poictiers
Une farce et un dialogue,
Je fus ouy fort volontiers
Et cet œuvre me mit en vogue.

Ce que l'on sait avec plus de certitude, c'est que Rabelais joua à Montpellier, après 1530³, « la morale comœdie de celluy qui avoit espousé une femme mute ». Il prend tant de soin de se nommer lui-même parmi les acteurs et il souligne avec tant de complaisance la gaité de cette petite pièce, qu'on se demande s'il n'y a pas collaboré, au moins en brodant sur un thème connu, à la façon de la *Commedia dell' Arte*. M. Clouzot⁴ le pense, M. Plat-

1. Sur Bouchet, « superintendant » de mystères, voir l'excellent livre de notre confrère Henri Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*. Niort, Clouzot, 1901, in-8°, notes, p. 27 à 42. Voir aussi Hamon, *Un grand rhétoriqueur poitevin, Jean Bouchet, 1476-1557*. Paris, Oudin, 1901, in-8°, p. 106.

2. *Op. cit.*, p. 53.

3. Son immatriculation sur les registres de la Faculté de médecine date du 17 septembre 1530. Cf. Petit de Julleville, *Répertoire du théâtre comique en France au moyen âge*. Paris, Cerf, 1886, in-8°, p. 375-6, p. 302, et, du même, *Les comédiens en France au moyen âge*. Paris, Cerf, 1886, p. 307.

4. *Op. cit.*, p. 53. M. Clouzot, p. 54, note, rappelle que l'abbé Pérau, auteur d'une *Vie de Rabelais*, placée en tête de l'édition de Genève, parle d'un voyage de Rabelais en Poitou où il aurait joué la comédie « avec ce qu'il y avait de mieux dans cette province ».

tard¹ en doute, nous n'avons pas de moyen d'en décider. Le comique en est digne de lui, mais il n'est pas moins digne de celui du Patelin que Rabelais évoque à ce propos avec raison; cette « morale comedie » a appartenu au trésor de notre ancien théâtre comique et, si elle a été fixée un jour sur le papier, il est bien triste que ce document se soit perdu.

Mais laissons la parole à Panurge² :

Je ne vous avois oncques puy veu que jouastez à Monspellier avecques nos antiques amys Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthasar Noyer, Tollet, Jan Quentin, François Robinet, Jan Perdrier et *François Rabelais*, la morale comœdie de celluy qui avoit espousé une femme mute³. Je y estois (dist Epistemon). Le bon mary voulut qu'elle parlât. Elle parla par l'art du Medicin et du Chirurgien qui lui couperent un encyliglotte qu'elle avoit sous la langue. La parole recouverte, elle parla tant, et tant, que son mary retourna au Medicin pour la faire taire. Le Medicin respondit en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes : n'en avoir point pour les faire taire. Remède unique estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd par ne sçay quelz charmes qu'ilz feirent. Sa femme, voyant qu'il estoit sourd devenu, qu'elle parloit en vain, de luy n'estoit entendue, devint enragée. Puy le Medicin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vraiment sourd : et qu'il n'entendoit sa demande. Le Medicin luy jecta au dours ne sçay quelle pouldre, par vertu de laquelle il devint fol. Adoncques le fol mary et la femme enragée se raslièrent ensemble et tant bastirent les Medicin et Chirurgien qu'ilz les laisserent à demy mors. Je ne riz oncques tant, que je feis à ce Patelinage.

1. Dans son grand ouvrage sur *L'œuvre de Rabelais*. Paris, Champion, 1910, in-8°, p. 325.

2. *Tiers Livre*, ch. xxxiv; éd. M.-L., t. II, p. 167.

3. Nous avons un autre témoignage de ces jeux d'étudiants à Montpellier. En 1529, ils donnèrent une moralité écrite en langue vulgaire, *La résurrection de l'abbé*. Cf. Petit de Julleville, *Les comédiens en France au moyen âge*, p. 79, 119 et 122.

La femme muette rendue à la parole, le mari épouvanté ne trouvant de refuge qu'en se faisant assourdir par le médecin, l'épouse ne pouvant plus se faire entendre et en devenant enragée, c'est là de la bonne gaîté médiévale¹.

Le dénouement, où le mari qui fait la sourde oreille (c'est le cas de le dire) aux demandes d'honoraires des médecins et qui se réconcilie avec sa femme pour leur administrer, avec elle, des volées de coups de bâton, doit être imité de la farce de Patelin, répondant par un « bée » au mémoire de son avocat.

La « femme mute » fait songer un instant à la Lucinde du *Médecin malgré lui*, mais, d'une part, le mutisme de la jeune fille y est feint, d'autre part, Sganarelle est un faux médecin, tandis que celui de Montpellier en est un véritable, et quant aux coups de bâton dont ils reçoivent tous deux une copieuse ration, ils sont provoqués par des causes bien différentes.

Le seul rapprochement sérieux qu'on puisse faire² est à la scène vi de l'acte III, lorsque Géronte, étourdi par la verbosité de la pseudo-muette, s'écrie :

Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. (*A Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

1. Petit de Julleville, *Répertoire*, rappelle que M. Albert Millaud a emprunté à Rabelais ce thème pour une comédie en vers qu'il fit jouer à la Porte-Saint-Martin le 11 mars 1877.

2. Petit de Julleville, *Répertoire...*, p. 302, note. On ne sait pas si c'est par une farce italienne ou française ou si c'est par un récit oral ou écrit que Molière a connu le vieux fabliau du « Vilain mire » qui lui a fourni la donnée essentielle du *Médecin par force* ou du *Fagotier*, car tels sont les titres primitifs du *Médecin malgré lui*, attesté sous cette forme par les registres de la troupe dès 1661. Cf. *Les œuvres de Molière*, éd. Despois et Mesnard, t. VI, p. 6-8. Sur les sources, voir Aug. Kugel, *Untersuchungen zu Molière's « Médecin malgré lui »*. *Zeitschrift für französische Sprache u. Litteratur*, vol. XX des *Abhandlungen*, 1898, p. 1-71, et l'ouvrage de M. Toldo, *L'œuvre de Molière*. Turin, Loescher, 1910, in-8°, p. 122.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

Si Molière n'a pas malheureusement transformé la *femme mute* en comédie, par contre nous avons la bonne fortune d'en posséder une exquisite et spirituelle version, due au plus illustre de nos rabelaisants, Anatole France. Sa pièce en deux actes est intitulée : *la Comédie de celui qui épousa une femme muette*¹. Le mari est un juge, de là une vive satire de la justice à « épices ». Le médecin est flanqué d'un apothicaire et d'un chirurgien aussi grotesques que lui-même. Pourquoi Anatole France a-t-il rejeté le trait amusant du mari qui refuse au médecin son salaire, sous prétexte qu'il n'entend point sa requête ? Sans doute pour éviter de terminer un aussi fin badinage par une grossière bastonnade.

Quoi qu'il en soit des droits de paternité de Rabelais sur cette pièce, je sais un autre cas encore où, dans sa vie, il a pu être mêlé à l'organisation d'un grand spectacle.

Il ne s'agit plus cette fois d'une pièce proprement dite, mais d'un de ces immenses mystères mimés, où se déployait ce goût du faste et de la somptuosité, cette entente des brillants cortèges et des batailles feintes qui fut commun au siècle des ducs de Bourgogne et à celui de Charles-Quint.

Le cardinal du Bellay, en disgrâce à Rome, voulait montrer d'une façon éclatante à son nouveau maître, Henri II, que l'éloignement n'avait pas altéré sa fidélité. L'ambassadeur de France étant malade, c'est lui qui avec Horace Farnèse, duc de Castro, Robert Strozzi et M. de Maligny, mettant « quatre testes dans le mesme chapperon » et peut-être même une cinquième, celle de l'inventif narrateur, organise alors la « Sciomachie » ou

1. Elle a paru dans le numéro de Noël de *l'Illustration* en 1908.

« simulacre et representation de bataille tant par eau que par terre »¹.

Rabelais nous en a conservé une description circonstanciée, qu'il adressa au cardinal de Guise et qui fut publiée en 1549, chez Sébastien Gryphe, à Lyon.

L'occasion de cette fête, c'est la naissance, en février 1549, de Louis d'Orléans, deuxième fils de Henri II et de Catherine de Médicis. Prétexte à délicates flatteries à l'égard du roi, et comment le flatter davantage qu'en célébrant la royale maîtresse, Diane de Poitiers? De même à Lyon, au mois de septembre de l'année précédente, Diane et ses nymphes étaient venues saluer le roi... et la reine, à leur entrée, et, sur un « échaffaud », un peu plus loin, Diane, toujours Diane, était assise, avec l'arc et le croissant, au centre d'un motif décoratif, où les armes de France s'alliaient avec celles de Henri et de Catherine.

Ici l'enlèvement d'une jeune nymphe de la cour de Diane doit être l'origine du fictif combat.

C'est sur la place Sant'Apostolo, adossé au palais de du Bellay, qu'est construit le château fort quadrangulaire, dont chaque face, mesurant vingt-cinq pas, est haute la

1. La Naumachie devait se faire le dimanche 10 mars 1549 : elle échoua ; la représentation dont nous allons parler eut lieu le jeudi suivant. Voir sur tout ceci le livre bien connu de M. Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*. 1891, in-8°, p. 283 et suiv. On trouvera la Sciomachie à la suite de l'édition Moland (cf. aussi la préface, p. xxxiii) ou dans l'éd. M.-L., t. III, p. 391 et suiv. Après le banquet qui suivit cette fête, on joua une comédie, sur laquelle nous aurions beaucoup aimé avoir des détails : « Là cuydoit on que fust jouée une comedie, mais elle ne le fut, parce qu'il estoit jà plus de minuict ». Par contre, Rabelais se plaint d'une autre comédie jouée auparavant au banquet offert par le cardinal d'Armignac et qui, à en juger par les termes dont se sert notre auteur, devait être quelque longue pastorale italienne : « et au banquet que mon Seigneur Reverendissime Cardinal d'Armignac avoit fait au paravant en avoit esté jouée une, laquelle plus facha que ne pleut aux assistans, tant à cause de sa longueur et mines Bergamasques assez fades que pour l'invention bien froide et argument trivial ». Il est possible que Rabelais dénigre la fête du cardinal d'Armignac pour faire plaisir à son maître le cardinal du Bellay.

moitié d'autant. Chaque angle est défendu par une tour; un donjon domine l'ensemble :

Par le dehors, tout estoit aptement joint, collé et peint, comme si fussent murailles de grosses pierres entaillées à la rustique, telle qu'on voit la grosse tour de Bourges. Tout le circuit estoit ceint d'un fossé large de quatre pas, profond d'une demie toise et plus¹.

Une grande porte à pont-levis s'ouvre sur la place dans l'axe de l'entrée du palais :

La fréquence du peuple estoit incroyable..., palais, maisons, loges, galeries et eschauffautz seulement estoient pleins de gens en bien grande serre..., mais aussi les toitx et couvertures des maisons et eglises voisines².

Après le défilé des gens de guerre apparaît tout à coup une « compagnie de jeunes et belles dames richement atournées et vestues à la nymphale, ainsi que voyons les nymphes par les monuments antiques ». L'archéologue se reconnaît à ce trait. « Plus éminente et haute de toutes autres », Diane porte « sur le sommet du front un croissant d'argent : la chevelure blonde esparsée sus les espauls tressée sus la teste avecques une girlande de laurier toute ins-trophiée de roses, violettes et autres belles fleurs »³.

« Une du troupeau » est enlevée par un soudard du château. Diane et ses nymphes poussent des cris lamentables. Alors elles s'en retournent, « portant face et gestes au retour autant tristes et piteuses, comme avoient eu joyeuses et gayes à l'aller ». Elles rencontrent Son Excellence, lui demandent vengeance. On livre bataille. Les canons de la forteresse tonnent. Les hérauts portent les défis, un combat singulier s'engage, bientôt suivi de l'attaque générale de la forteresse.

1. Ed. M.-L., t. III, p. 397.

2. *Ibid.*, p. 398.

3. *Ibid.*, p. 401.

Je fais grâce au lecteur du reste : rien ne ressemble tant à un mystère mimé qu'un autre mystère mimé.

Ce que je désire souligner, c'est un petit épisode comique qui pourrait bien porter la marque de son inventeur. La retraite faite, restent en place

deux hommes morts, mais c'estoient hommes de foin... Autour desquelz fut recreation nouvelle... Car Frerot... et Fabritio... soy joingnirent a eux : l'un les admonestoit de leur salut, les confessoit et absolvoit comme gens morts pour la foy, l'autre les tastoit aux goussetz et en la braguette pour trouver la bourse. En fin les descouvrans et despouillans monstrerent au peuple que ce n'estoient que gens de foin. Dont fut grande risée entre les spectateurs¹...

Ces deux malandrins qui donnent l'absolution à de faux morts qu'en même temps ils détroussent, est-ce que cela ne sent pas un peu son Rabelais?

Je ne veux pas me prononcer, mais il me faut rappeler encore que Leroy, dans ses *Elogia Rabelaesina*², affirme que Rabelais aurait étonné les artificiers italiens par son génie inventif. Il aurait donc eu quelque part à ce somptueux divertissement, qu'il a décrit d'une plume si experte et avec tant de vivacité.

Mais j'ai hâte de quitter le champ trop vaste de l'hypothèse.

De l'activité théâtrale de Rabelais au sens propre du mot, sa biographie, comme toujours trop avare, ne nous livre qu'un fait certain : il joua la « femme mute » à Montpellier vers 1530.

Cependant, nous aurons à examiner maintenant si, par mille détails, son œuvre ne trahit pas une entente singulière des choses du théâtre et l'intérêt tout particulier, souvent ironique d'ailleurs, qu'il prend aux mystères et à leur mise en scène, aussi bien qu'aux farces de son temps.

1. *Ibid.*, p. 408.

2. Cf. Heulhard, *loco laud.*

Et d'abord le vocabulaire même en témoigne. Ce sont des comparaisons : « Et voila comment les choses se jouent par mysteres » (Lettre de Rabelais à Mgr de Maille-zais)¹, ou encore : « Jouer aussi quelque villageois personnage entre tant disers joueurs de ce noble acte, plustost qu'estre mis au rang de ceux qui ne servent que d'ombre et de nombre... » (Préface du *V^e livre*)². Soit que notre auteur pense ici au « rusticus » qui interrompait la pièce par ses saillies³ ou simplement à l'humble qualité de certains auteurs d'occasion, l'allusion au spectacle est sûre.

Elle ne l'est pas moins, ainsi que M. F.-Ed. Schneegans l'a démontré ici-même⁴, dans le cas de Pantagruel, qui « de sa langue » couvrit toute une armée (*II^e livre*, ch. xii), car dans la Passion « de Semur », publiée par M. Roy (v. 3343-6), un de ces « occiseurs d'Innocents » dont la forfanterie est devenue proverbiale⁵ s'écrit :

Je copperay a ung cop la boueille [la gorge]
Jobridam, le roy d'Esnaye,
Qu'il mectoit bien soulx sa narrie
Quant il pleut, cent hommes en l'ombre.

Il est curieux, observe encore M. Schneegans, que le « Pierre du Coingnet dont il est question dans le Prologue du *Quart Livre* (éd. M.-L., t. II, p. 260) se retrouve en ce

1. 1536. Éd. M.-L., t. III, p. 364.

2. Éd. M.-L., t. III, p. 7. Sans préjuger de la question de l'authenticité du *V^e livre*, je crois utile de le comprendre dans la présente enquête.

3. Par exemple dans le *Livre et Mystère du glorieux saint Adrien*, publié par M. Picot pour le Roxburghe Club (1895, in-4°), ou dans la Passion dite de Semur qu'a publiée M. Roy, *Le Mystère de la Passion en France*, t. II, Paris, Champion, 1903, in-8°, ou encore dans le *Mystère de saint Vincent* (ms. fr. 12538; suppl. fr. 264), xv^e siècle.

4. *R. É. R.*, 1905, p. 179. *Notes pour le Commentaire*.

5. Témoin ce vers de Molière dans l'*Étourdi* :

« Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocents ».

Je ne connais cet Olibrius que par le *Mystère de Sainte Marguerite*.

même mystère, dans le discours sans suite du démoniaque, avec cette variante « Pierre du Cuignet »¹.

Dans le catalogue comique de la bibliothèque de Saint-Victor (*Pantagruel*, ch. vii, éd. M.-L., t. I, p. 247) figure « l'invention Sainte Croix à six personnaiges jouée par les clerks de finesse ».

M. Marty-Laveaux (t. IV, p. 179) en conclut que peut-être l'auteur fait ici « cause commune avec les réformés qui contestaient l'authenticité de la Sainte-Croix ». Mais non ! il y a simplement là une plaisanterie fort drôle sur le titre d'un mystère, tel celui qu'on avait joué en 1511 à Saint-Serené au pays de Laval. Les mots en question désignent à la fois la découverte de la croix, selon la légende bien connue, et l'art de trouver par « finesse » la monnaie marquée de la croix, comme M. Marty-Laveaux le constate lui-même.

J'ajoute que, subsistât-t-il un doute sur cette interprétation, il serait aussitôt levé par la *Pantagrueline Pro-*

1. On n'aura pas de peine, en faisant abstraction de l'*i*, qui sert, comme le *g*, à marquer la mouillure de l'*n*, à retrouver l'étymologie de ces mots dans leur première syllabe. — Voici quelques cas très douteux. « A quoy volontiers consentit Pantagruel, et veit le mystere, lequel il trouva fort beau et nouveau » (*Pantagruel*, ch. xxii, éd. M.-L., t. I, p. 328). Je crois que mystère a là le sens de secret. La locution « il y aura bien beau jeu si la chorde ne rompt » (*Quart Livre*, ch. vi, éd. M.-L., t. II, p. 289, et t. IV, p. 281), qu'on retrouve dans ce vers de l'*Étourdi* (III, 7) : « Nous allons voir beau jeu si la corde ne rompt », vient-elle de ce fait que parfois les spectateurs étaient séparés des acteurs par une corde ou ne fait-elle pas plutôt allusion aux danseurs de corde ? Cependant, le mot « jeu » eût été alors remplacé par « tour ». La question reste indécise. A propos de « troussiez la [la messe] de paour que ne se crotte » (*Quart Livre*, ch. xlix), Marty-Laveaux (*Comm.*, p. 296) cite la *Passion de J.-C.* par personnages, mais je doute qu'il y ait influence. J'exclus encore « le feu Saint Antoine arde » (*Garg.*, ch. xiii), malgré le rapprochement fait par Marty-Laveaux (t. IV, p. 98) avec « la farce des 5 sens » (voir aussi *R. É. R.*, 1906, p. 207, et 1907, p. 226). Par contre, saint Alipentin (*Pant.*, ch. vi) pourrait bien venir du Mystère de saint Christophe (cf. Sainéan, *R. É. R.*, 1909, p. 336).

gnostication de 1553¹, qui annonce ce que « les fondeurs de cloches, compositeurs d'empruns, rataconneurs de bobelins [rapiéceurs de souliers], etc..., s'estudiront à l'invention Sainte Croiz ».

On a vu dans un article précédent² que, par deux fois sans doute, dans la comparaison du diable déchirant son parchemin (*Gargantua*, ch. vi) et dans celle des malades qui s'enfuient à Candes (*Tiers Livre*, ch. XLVII), Rabelais avait dû songer à un mystère de Saint-Martin auquel il avait pu assister sur les bords de la Loire³.

Si notre démonstration sur ce point n'est pas assez convaincante, l'évocation de la passion de Doué, de celle de Saumur, de celle de Poitiers, de celle de Saint-Maixent, sur lesquelles nous aurons à revenir, montreront suffisamment l'intérêt que Rabelais prenait à ce genre de spectacle.

Bien plus, il en connaît étonnamment la technique. Il sait que le lieu du théâtre est tendu d'une immense toile qui abrite à la fois spectateurs et acteurs. Le pantagruelion (le chanvre), entre autres vertus, « couvvre les theatres et amphitheatres⁴ contre la chaleur » (*Tiers Livre*, ch. LI, éd. M.-L., t. II, p. 237). Et l'histoire nous apprend qu'il en fut bien ainsi à Romans, par exemple, en 1509, pour le *Mystère des Trois Doms*, ou à Bourges. En 1660 encore, le plafond de la salle du Palais-Royal, obtenue par

1. Éd. M.-L., t. III, p. 242.

2. *Rabelais et la légende de Saint Martin* (R. É. R., 1910, fasc. 4, p. 331).

3. Je préfère rejeter en note deux cas douteux : un emprunt possible au Mystère de saint Didier à propos des ânes qui ont les oreilles si longues, parce que « leurs meres ne leurs mettoyent point de beguin en la teste » (*Pant.*, ch. xvi, éd. M.-L., t. I, p. 298, et Commentaire, au t. III, p. 403). Le second cas est celui de « la vie de sainte Marguarite ou quelque autre capharderie » (*Garg.*, t. I, ch. vi). Je ne crois pas qu'il s'agisse là du Mystère de sainte Marguerite (cf. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 531).

4. Amphithéâtre désigne les anciens amphithéâtres romains. Sur l'emploi de ce mot dans Rabelais, voir R. É. R., 1905, p. 110-111, 234-235.

Molière, n'était constitué que par une toile suspendue par des cordages¹. De même à Meaux de 1547 à 1549².

C'est surtout à ses provinces, je veux dire la Touraine et le Poitou, que se rapportent les souvenirs de Rabelais, et il en faut conclure qu'il s'agit presque toujours de choses vues ou au moins racontées dans son entourage.

Il n'ignore point qu'à Poitiers la diablerie se jouait dans le parloir aux bourgeois³.

Ce parloir, nous a appris M. Clouzot, existe encore, rue des Grandes-Écoles; long de 96 pieds, large de 25, il servait de parloir à l'échevinat et d'amphithéâtre à la Faculté. M. Clouzot suppose, mais sans motif suffisant, je crois, qu'en parlant de diablerie à propos de cette salle, Rabelais fait allusion à l'émeute de 1517, où le professeur de droit Longueil, assiégé par ses auditeurs armés, les repoussa en leur jetant à la tête les énormes volumes de son *Digeste*⁴!

Ailleurs, à Saint-Maixent, c'est dans le « parquet des moines », à l'abbaye, détruit seulement au XVIII^e siècle, que se joue *la Passion*. Je ne pense pas, comme M. Clouzot⁵, que Rabelais y ait vraiment assisté à la scène scandaleuse racontée par Panurge, encore que la conduite des acteurs ne fût pas toujours irréprochable⁶, mais, si Panurge

1. Cf. mon *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*. Paris, Champion, 1906, in-8°, p. 247.

2. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 143.

3. « Je despise », fait-il dire à Villon, « la diablerie de Saulmur... voire, par Dieu, de Poictiers avecques leur parlouoire... »

4. H. Clouzot, *Topographie rabelaisienne. Poitou*. (R. É. R., 1904, p. 244-245).

5. H. Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*, p. 47.

6. Le fameux arrêt du Parlement de 1548 n'est pas tendre pour les confrères de Paris qui entremêlent la fin ou le commencement du jeu de « farces lascives et momeries ... d'où sont advenues adulteres et fornications infinies, scandales, derisions et mocqueries » (Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 424). Leur messe même sert de « prétexte ou plutôt de rendez-vous pour passer aux débauches tout le reste de la semaine » (*Ibid.*, p. 436).

invente l'anecdote, il n'en invente pas les détails, qui sont « vus » :

Mais à la passion qu'on jouoit à saint Maixent, entrant un jour dedans le parquet, il veidz, par la vertus et occulte propriété d'icelle [braguette], soubdainement tous tant joueurs que spectateurs entrer en tentation si terrificque, qu'il ne y eut ange, home, diable, ne diablesse, qui ne voulust biscocter. Le portecole abandonna sa copie : celluy qui jouoit saint Michel descendit par la volerie : les Diables sortirent d'enfer, et y emportoient toutes ces pauvres femmelettes : mesme Lucifer se deschayna (*Tiers Livre*, ch. xxvii, éd. M.-L., t. II, p. 135).

Le « portecole, » ou protocole, c'est le « superintendant »¹ ou le « meneur de jeu », qui est à la fois le régisseur et le souffleur. C'est lui qui, armé d'un bâton de chef d'orchestre dans sa droite et du gros « livre » dans sa gauche (voy. pl. I)², règle la succession des scènes, les évolutions des acteurs sur le « champ », les majestueux « silete » des musiciens, et qui, la « matinée » ou l'« après dînée » terminée, haranguera avec componction les spectateurs.

La « volerie » par laquelle descend saint Michel, c'est l'ensemble des cordages, des poulies qui servent aux anges du paradis, messagers de Dieu sur la terre et sur la

1. Comme à Valenciennes en 1547. Voir mon *Hist. de la mise en scène*, p. 168, 174. Pour l'expression « meneur de jeu », voir par exemple l'*Épître* 89 de Jean Bouchet :

« On m'avoit dit que meneurs de Saulmur
Pour de leur jeu droisser un avant mur. »

2. Rien de plus frappant de vérité que cette miniature de Fouquet, qui représente le Mystère de sainte Apolline, tel qu'on le jouait au milieu du xv^e siècle. Je dois à l'inlassable obligeance de M. Macon cette nouvelle épreuve prise au Musée Condé et destinée à faire apparaître plus nettement l'arrière-plan, c'est-à-dire le décor et les loges. Pour la description, je renvoie à mon article sur « L'évolution de la mise en scène dans le théâtre français » (*Bulletin de la Société de l'histoire du théâtre*, 1910).



LE MYSTÈRE DE SAINTE APOLLINE.

D'après la miniature de Jean Fouquet. (Musée Condé, Chantilly.)

MoU

scène, à descendre chez les mortels ou bien à ravir en gloire les saints mourants et les martyrs.

Je crois avoir démontré ailleurs¹ que l'ancienne hypothèse des cinq étages superposés était fausse, que surtout il n'y avait pas, comme on l'a répété jusqu'à nos jours, selon une conception logique, mais inexacte, un paradis en haut, l'enfer en bas et la terre au milieu. Mais j'ai pu prouver aussi² que, quelle que fût la disposition de la scène, parmi les « mansions » ou décors juxtaposés, ceux-ci fussent-ils à étages ou sans étages, le paradis occupait toujours une place plus élevée. On pouvait circuler dessous, et c'était là-haut qu'étaient fixés les treuils permettant d'en faire descendre ou d'y faire monter miraculeusement les personnages, les nuées, les colombes et les « tourmens de feu artificiellement faits par eau-de-vie »³. Voilà ce qui constituait la « volerie » ; par exemple encore « les tables [plates-formes] avironnées de nues blanches » qui hissent au ciel Jésus, ses trois anges et les deux fils de Syméon ressuscités, tandis que les « statures de papier ou de parchemin bien contrefaictes » des quarante-neuf libérés des limbes sont attachées à la robe de Jésus⁴.

Rien que l'emploi de ces mots « portecole » et « volerie », qui sont pour l'époque les termes techniques, semblent montrer combien Rabelais est au courant et prouve une fois de plus, soit dit en passant, la rigoureuse exactitude de son vocabulaire.

Il sait aussi que sur le paradis se concentre tout l'effort des metteurs en scène et de leurs décorateurs, que c'est là que Dieu le père trône en sa gloire.

« Cuidez-vous », dit Panurge⁵ à la louange des débiteurs

1. *Hist. de la mise en scène*, l. III, ch. II. Ce chapitre a été complété par moi dans la traduction allemande du D^r Bauer. Leipzig, W. Klinkhardt, 1907, in-8°.

2. P. 82 de l'édition originale.

3. *Mystère de la Résurrection* attribué à Jean Michel, fol. 26 de l'édition gothique de chez Vérard.

4. *Ibid.*, fol. 121 v°.

5. *Tiers Livre*, ch. III, éd. M.-L., t. II, p. 26, 27.

et emprunteurs, « que je suis aise quand tous les matins autour de moy je voy ces crediteurs tant humbles, serviables et copieux en reverences... Il m'est advis que je joue encores le Dieu de la passion de Saulmur, accompagné de ses anges et cherubins. »

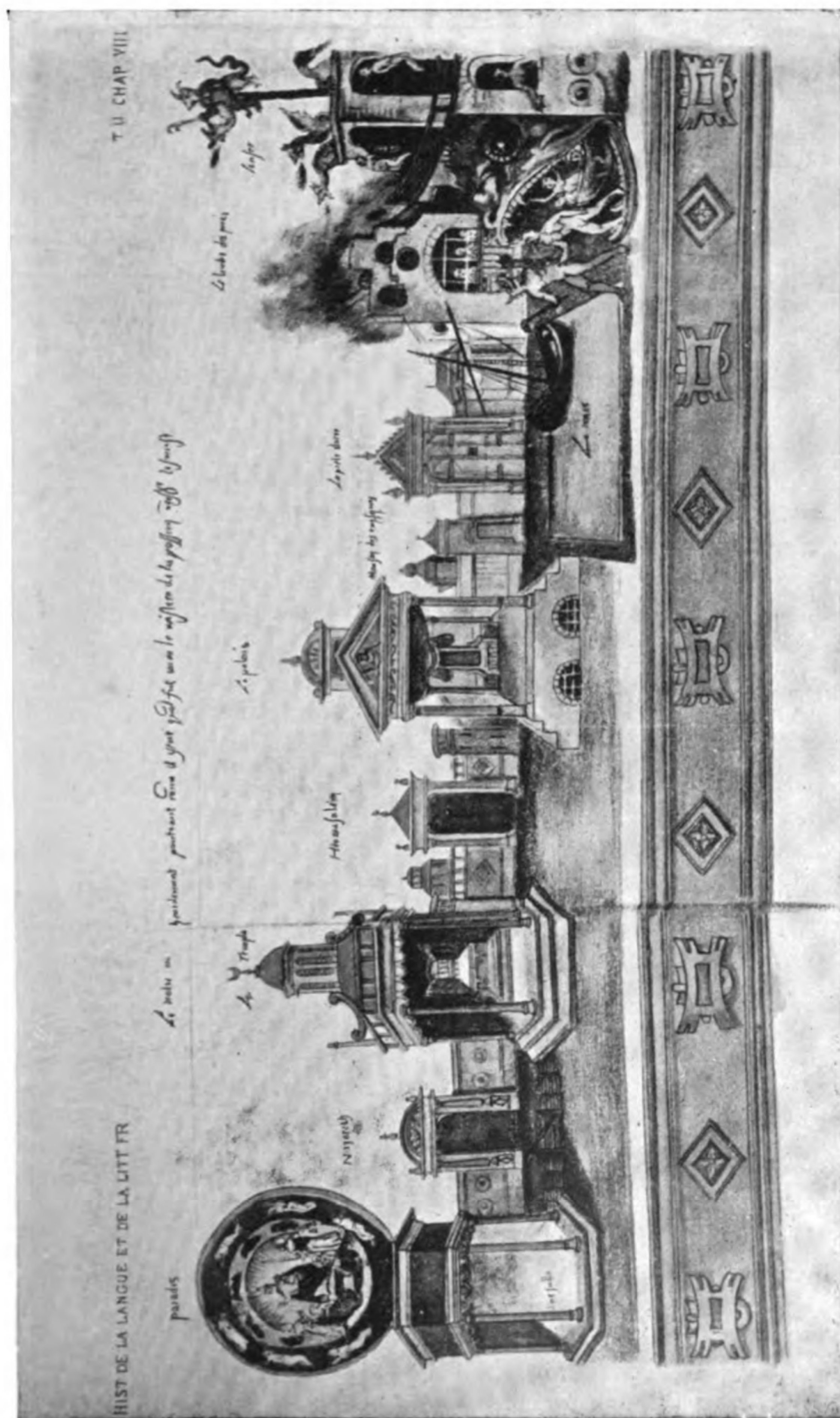
Faut-il en conclure que Panurge, c'est Rabelais, et que celui-ci aurait un jour, à Saumur, tenu lui-même le rôle de Dieu le Père, ce qui serait assez piquant? Je n'en sais rien, mais, en tous cas, ce ne peut être à la fameuse représentation d'août 1534, dont parle Jean Bouchet en son épître 89, puisque Rabelais était alors en Italie¹.

Mais jusque-là avait pu lui parvenir la renommée de ce hautain paradis de Saumur, dont parlera encore un demi-siècle plus tard Guillaume Bouchet dans sa 28^e *Serée*² : « Il avoit veu jouer la passion à Saulmur, où il y a encore quelque reste de theatre ancien³, et qu'en autres choses fort singulieres qu'il avoit remarquées en ces jeux, c'estoit que le Paradis estoit si beau, à cause de l'excellence de la peinture, que celuy qui l'avoit faict, se vantant de son ouvrage, disoit à tous ceux qui admiroient ce Paradis : « Voilà bien

1. La représentation se place aux environs du 21 août 1534 (cf. Petit de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 125-127). Or, la lettre par laquelle Rabelais fait hommage à Jean du Bellay de la *Topographia romana* est datée du 31 août de la même année (cf. *Lettres écrites d'Italie par Fr. Rabelais (déc. 1535-févr. 1536)*, éd. par M. Bourrilly. Publ. de la Soc. des Ét. rab., 1910. Voir notamment l'importante Introduction, p. 4). Mais j'avoue qu'il y a certainement eu à Saumur d'autres représentations dont la mention ne nous est pas parvenue. Cependant, c'est bien à celle-là que notre auteur semble avoir songé. Il en aura entendu parler au moins par Jean Bouchet.

2. Les *Serées* de Guillaume Bouchet, éd. par C.-E. Roybet [Ch. Royer et E. Courbet], Paris, Lemerre, 1873-1882, 6 vol. in-16, au t. IV, p. 211.

3. Cet emploi des anciens amphithéâtres romains pour y jouer la *Passion* n'est pas isolé. Bourges en fournit un autre exemple en 1536. N'obéissait-on pas à une inspiration classique? On se servit même du Colysée à Rome. Cf. mon *Hist. de la mise en scène*, p. 65-66.



THÉÂTRE OU FUT JOUÉ LE MYSTÈRE DE LA PASSION A VALENCIENNES EN 1547.

WyoU

« le plus beau Paradis que vous vistes jamais... ne que
« vous verrez! »

Le paradis n'est pas le seul décor de mystères qu'invoque l'auteur de *Gargantua*. Il sait bien qu'à une des extrémités de la scène, à côté de l'enfer, comme on le voit dans la miniature de Cailleau¹ reproduite ici une fois de plus (pl. II), les limbes, espèces de prisons grillées, abritent, avec les prophètes du Vieux Testament, les enfants morts sans baptême :

Mais quoy descendons nous icy es limbes des petits enfans... ou bien en enfer à tous les diables? (*V^e livre*, ch. xxxv, éd. M.-L., p. 139).

L'enfer! Voilà ce que la scène du moyen âge offre de plus pittoresque, de plus original, de plus grotesque aussi. Comment Rabelais, pour qui les choses les plus biscornues sont souvent les plus séduisantes, parce que sa verve comique s'y épanouit plus à l'aise, n'eût-il pas été amusé par l'extraordinaire amoncellement de chaudrons, de flammes, de tonnerres, de canons, ridicules menaces accumulées dans l'enfer des *Mystères* pour épouvanter les humains?

Le xvi^e siècle continue sur ce point la tradition du xv^e et même du xiii^e. Voyez comme la miniature de Valenciennes diffère peu à ce point de vue là de celle de Fouquet, antérieure de près d'un siècle (pl. I), et de celle du portail de Bourges (pl. III)².

1. Ms. fr. 12536, Passion de Valenciennes. Signalons en passant que M. Picot, au tome III du *Catalogue de la bibliothèque de Rothschild*, en publiera une intéressante réplique.

2. La date du xiii^e siècle n'exclut pas l'influence possible du mystère sur cette œuvre, car le drame liturgique des Vierges sages et des Vierges folles est du xi^e siècle, et on y lit cette rubrique : « Modo accipiant eas daemones et praecipitentur in infernum » (Du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, réimpr., 1897, p. 237). L'enfer grotesque du Jeu d'Adam est de la fin du xii^e ou du commencement du xiii^e siècle (cf. G. Cohen, *Hist. de la mise en scène*, etc., 1906, p. 53, 54). On remarquera avec M. Mâle, dans son

Ces décors, dont le petit Chinonais s'était amusé dans son enfance, subsistaient encore en lui quand il avait atteint l'âge d'homme et que les impressions visuelles se fixaient définitivement, s'élaborant pour l'œuvre future.

C'est la même tour avec ses couleuvrines¹, la même roue où les infortunés sont roués, les mêmes marmites où « dampnés sont boulluz »², la même gueule, enfin, qui se clot et s'ouvre³ pour laisser passer les hordes de démons grimaçant et beuglant. C'est cette gueule ou « chappe d'Hellequin »⁴, dont la seule survivance est le manteau d'arlequin de notre scène moderne, à laquelle notre auteur pense, quand, dans l'isle des Papimanes, au banquet, Homenaz, s'adressant à Dieu, le supplie : « A ce que les diables ne trouvent que mordre sus nos paouvres ames, que *la gueule horrificque d'enfer* ne nous engloutisse » (*Quart Livre*, ch. LIII, éd. M.-L., t. II, p. 459).

En décrivant Grippeminaud (*V^e livre*, ch. XI, éd. M.-L., t. III, p. 47), Rabelais l'évoquera encore une fois « les yeux flamboyans comme une gueule d'enfer », et en effet celle-ci, dans bien des mystères, « gette brandons de feu par les narilles... et par les yeulx et aureilles »⁵. Telle la montrera

admirable *Art religieux du XIII^e siècle* (Paris, Colin, 1902, p. 424), combien sur ce point les artistes du XIII^e siècle se sont éloignés des opinions des théologiens en matérialisant ainsi les peines infernales.

1. Si les canons ont passé si vite du champ de bataille à l'enfer des mystères, c'est peut-être parce qu'on tenait cette invention pour diabolique : « Les impressions... qui ont esté inuentées de mon eage par inspiration divine comme a contrefil l'artillerie par suggestion diabolique », écrit Gargantua à Pantagruel (*Pant.*, ch. VIII, éd. M.-L., t. I, p. 255).

2. Ballade que Villon « fait à la requeste de sa mère ».

3. « Enfer fait en maniere d'une grande gueule se cloant et ouvrant quant besoing en est. » *Mystère de l'Incarnation et de la Nativité*, éd. par Leverdier. Rouen, 1885, l. II, p. 474.

4. M. Driesen en a fort bien conté l'histoire dans son livre : *Der Ursprung des Harlekins*. Berlin, 1904, in-8°. Je ne suis pas d'accord avec M. F. Lot sur l'étymologie qu'il propose dans la *Romania*, 1903, t. XXXII : « *La Mesnie Hellequin* ». Toutefois, je rejetterais avec lui les identifications historiques qu'on a tentées.

5. *Mystère de l'Incarnation*, l. II, p. 247. Il en parle aussi inci-



CHAUDIÈRE ET GUEULE INFERNALES.

Détail du tympan de la cathédrale de Bourges.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Ms. A. 9. 2. 1. 1.

aussi Lucas de Leyde au xvi^e siècle sur le volet de son fameux triptyque (voy. pl. IV).

Appelant à son aide les souvenirs de son érudition hébraïque, voici comment il fera dépeindre la monstrueuse baleine par le couard Panurge : « C'est, par la mort bœuf, Leviathan descript par le noble prophete Moses en la vie du saint home Job... *En sa grande gueule infernale*, nous ne luy tiendrons lieu plus que feroit un grain de dragée musquée en la gueule d'un asne¹. »

Rabelais connaît à fond le mécanisme et l'aspect de cette gueule puisqu'il le décrit en détail, non à propos de l'enfer, mais à propos du dragon de Saint-Clément de Metz, qu'il rapproche de la « statue de boys mal taillée et lourdement paincte » qu'adorent les Gastrolatres (*Quart Livre*, ch. LIX, éd. M.-L., t. II, p. 476) :

A Lion au carnaval on l'appelle Mashecroutte : ils la nommoient Manduce. C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, hydeuse et terrible aux petitiz enfans : ayant les œilz plus grands que le ventre, et la teste plus grosse que tout le reste du corps, avecques amples, larges et horricques maschoueres bien endenteles tant au dessus comme au dessoubz : lesquelles avecques l'engin d'une petite chorde cachee dedans le baston doré l'on faisoit l'une contre l'autre terrificquement clicquetter, comme à Metz l'on faict du dragon de Saint Clemens.

demment dans la Sciomachie en 1549 (voir plus haut). « Frérot, faisant le bon compagnon, courut apres ce ballon [de fusées] en l'appellant gueulle d'enfer et teste de Lucifer. » Ce doit être encore un trait de Rabelais (éd. M.-L., t. III, p. 409).

1. *Quart Livre*, ch. XXXIII, éd. M.-L., t. II, p. 387. Au ch. XLI du livre de Job, il est dit à propos du Léviathan : « *Portas vultus ejus quis aperiet? Per gyrum dentium ejus formido. — De ore ejus lampades procedunt, sicut taedae ignis accensae...* » Il n'est donc pas tout à fait sûr, mais seulement probable que Rabelais ait songé ici à la « hure » d'enfer. Rappelons en passant que cette description du Léviathan est peut-être à la base de cette conception de l'enfer envisagé sous l'aspect d'une gueule effroyable. Cf. Mâle, *L'art religieux au XIII^e siècle*, 1902, p. 423.

On pourrait croire que celui-ci n'est qu'un souvenir du grand serpent qui, dans le *Mystère de saint Clément*, « mène tourment », lève la tête et siffle, mais qui, enveloppé de l'étole, se laisse docilement conduire à la Seille, avec sa progéniture monstrueuse, par le saint¹.

Mais, en réalité, c'est dans les rues de Metz, au jour de saint Marc (25 avril) ou aux Rogations (première quinzaine de mai), que l'exilé a vu promener le légendaire « Graulli » ou dragon de saint Clément², peu différent de la Grand Goule de Poitiers, de la Tarasque ou du Lumeçon de Mons.

A côté de la gueule figure, dans l'enfer de Rabelais, l'énorme chaudière où Satan fait bouillir ses damnés. C'est un devoir pour le pape, affirme Homenaz à l'égard des hérétiques, « leurs ames damner au parfond de la plus ardente chauldiere qui soit en enfer » (*Quart Livre*, ch. I, éd. M.-L., t. II, p. 446). De même, dans le *Tiers Livre* (ch. xxii), est évoquée « la grande chaudière à trois toises près les gryphes de Lucifer ».

Ainsi, dans le *Mystère de saint Pierre et Paul*³, les diables emportent le corps de Néron « et puis le jetent en une chaudiere assise un pou haut emmy le champ » ; ou encore c'est une femme qu'on jette à la chaudière, qu'on en retire et puis qu'on y replonge, après l'avoir tâchée à la fourchette, « parce qu'elle n'est pas assez cuite »⁴ !

Par une grosse plaisanterie du même ordre, Rabelais

1. *Le Mystère de Saint Clément*, édité par Abel. Metz, 1861, in-4° (Bibl. nat., Yf. Rés., 1609, in-4°), p. 83.

2. Graouilly, selon M. Abel, éd. citée, p. xiv. Cf. Heulhard, *op. cit.*, p. 247 ; et pour les dates, l'article de M. Abel Lefranc, *Les dates du séjour de Rabelais à Metz (1546-1547)* (*R. É. R.*, 1905, p. 1-11). Au xvi^e siècle, ce même monstre apparaît sous le nom de Graull (= all. gräulich), en Angleterre, dans les rues de Chester, où il figure le dragon de Saint-Georges. Cf. P. Hamelius, *The Graull of Chester and the Graouli of Metz* (Note for The Digby Plays. Old English Text Society. Extra series LXX).

3. Jubinal, *Mystères inédits du XV^e siècle*. Paris, 1888, t. I, p. 94.

4. *Mystère du roi Advenir*, par Jehan du Prier, dit Le Prieur (xv^e siècle), ms. fr. 24334, t. I, p. 42.



LA GUEULE D'ENFER.

Volet du triptyque de Lucas de Leyde représentant
le *Jugement dernier*, peint en 1526.
(Musée « De Lakenhal ». Leyde.)

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANU

parlera de « Lucifer qui se deschainoit en ce temps là, à cause d'une colicque qui le tormentoit extraordinairement pour avoir mangé l'ame d'un sergent en fricassée à son desjeuner ».

De même qu'on voit parfois dans les Mystères les démons entasser les âmes des morts dans des brouettes, de même, après la bataille livrée par Gargantua à ses ennemis (ch. xxxvi, éd. M.-L., t. I, p. 137), « les diables y ont passé pour en emporter les ames damnées. »

Par ses diables, Rabelais a certainement voulu évoquer, à l'imagination de ses lecteurs, les figures qui grimacent sur le « champ » des vieux mystères.

En cet enfer de ferblanterie, de chaudrons fumants, de marmites entrechoquées¹, d'âmes torturées ou fricassées, ne peut habiter la figure mélancolique de l'ange déchu, trouvant le châtiment de son orgueil dans l'abandon du Seigneur, mais je ne sais quelle mascarade de visages tor-dus, cornus, noircis, de formes gambadantes, agitant des ongles crochus, des torches flambantes, dans une cacophonie de hurlements sauvages.

Le public avait-il peur de tout cela, comme le voulurent sans doute les premiers auteurs de Mystères? Je ne le pense pas.

Justement parce que le public croit au diable, il aime qu'on le lui représente sous des traits qui ne sont que ridicules, armé de tortures en carton. Et puis le diable, qui est à la fois le traître du mélodrame et qui en est un peu le jocrisse, est souvent dupé, ce qui fait toujours plaisir.

D'ailleurs, tant qu'on est vivant, on se sent bien tranquille et l'on sait trop qu'il suffira d'un signe de croix ou d'une courte invocation à Notre-Dame pour faire fuir « l'anemi ». Enfin, sur la scène, le malin s'attaque aux autres, au voisin, dont on est sûr de ne pas partager le sort et qu'on n'est pas trop fâché de voir perdre.

1. Comme dans le Jeu d'Adam (xiii^e siècle). Ed. Grass, *Romanische Bibliothek*, p. 33.

Et voilà pourquoi tout cet appareil de terreur et ce rôle d'ennemi du genre humain, qui pouvaient être redoutables, n'ont guère été, dans les Mystères, qu'un élément comique.

L'œil de Rabelais, comme celui d'un Jérôme Bosch ou d'un Brueghel, en fut frappé certainement, mais, plus que les peintres flamands, il sut éliminer tout ce qui pouvait être tragique dans ces personnages.

Quelle conception philosophique ou religieuse Rabelais pouvait-il avoir de l'enfer, nous n'en savons rien (je crains fort qu'il n'en ait eu aucune), mais l'enfer qu'il lui a plu de nous représenter pour la joie de ses contemporains et son propre amusement est bien celui dont se sont diverties son enfance et sa jeunesse.

« Appareumes plus hideux et villains que les diableteaux de la Passion de Doué », dit Rhizotome, qui ici sans doute remplace Rabelais, évoquant les farces qu'ils jouaient étant enfants, en se faisant de « faulx visaiges, les descoupans un peu à l'endroit des oeilx, du nez et de la bouche » (*Quart Livre*, ch. LII)¹.

Au *livre V* (ch. xxxv)², frère Jean, parlant des diables, s'écrie : « Où sont-ils ? Je ne crains que leurs cornes », et au *Tiers Livre* (ch. xvii)³, Panurge, devant la sorcière, dit : « Il m'est advis que je oy Proserpine bruyante : les diables bien toust en place sortiront. O les laydes bestes ! Fuyons... Je n'aime point les diables. Ilz me faschent et sont mal plaisans. »

« Mais pourquoy, demanda un de la serée⁴, est ce que

1. Éd. M.-L., t. II, p. 454. Sur la diablerie de Doué, voir la note de M. Jacques Boulenger dans la *R. É. R.*, au t. I, p. 90 : Les habitants de Doué (Maine-et-Loire, à 20 kilomètres de Saumur) avaient bâti un amphithéâtre à flanc d'un coteau.

2. Éd. M.-L., t. III, p. 139. A qui douterait que Rabelais ne songe ici aux diables de mystères, rappelons que deux lignes plus haut on lit : « Descendons nous icy es limbe des petits enfants (décor dont nous avons déjà parlé)... ou bien en enfer à tous les diables... »

3. Éd. M.-L., t. II, p. 88.

4. Guillaume Bouchet, *Les Serées*, déjà cité. 28^e serée, t. IV, p. 217.

les peintres font les diables soient noirs, soient blancs, si horribles et contrefaits? » La réponse est fort simple : parce que les peintres comme les conteurs les avaient vus ainsi dans les Mystères.

Il ne suffit pas d'ailleurs qu'ils soient horribles, il faut encore qu'ils soient bruyants.

C'est l'origine de l'expression « faire le diable à quatre » que nous employons encore, mais dont un texte de Rabelais peut contribuer à expliquer mieux l'origine (*Garg.*, ch. iv, éd. M.-L., t. I, p. 19) : « Les tripes furent copieuses... Mais la grande diablerie à quatre personnaiges estoit bien en ce que possible n'estoit longuement les reserver¹. » Diablerie a pris le sens de chose confuse à laquelle on ne comprend plus rien, et de là, dans notre texte, chose tourmentante. Nous dirions « le diable était que... » Rabelais parle ailleurs d'« une diablerie plus confuse que celle des jeuz de Doué »². Ce qu'on appelait « diablerie », c'était l'intermède diabolique qui entrecoupait les pièces comme, par exemple, dans le Mystère inédit de saint Martin : « et commence la diablerie ». En marge, en regard de Lucifer, on lit : « Il sort dehors d'enfer par fouldre et par tonnerre³. » Dans une des premières rubriques du même Mystère, on dit (ms. fr. 24332, fol. 2 r^o) : « Icy sortent les deables de leurs secretz, l'un cy, l'autre là, avecques feu et

1. H. Clouzot, *Notes pour le commentaire* (*R. É. R.*, t. VII, 1909, p. 97-98), cite à ce propos un texte de Du Fail, *Propos rustiques*, éd. La Borderie, p. 46 : « Lors est une vraye diablerie à quatre personnaiges, car, en dépit de vous, il faut faire la cour à ce nouveau survenu. » A vrai dire, nous savons bien que les diableries étaient embrouillées et consistaient surtout en gambades, en injures et en cris, mais je ne vois qu'un texte qui justifie le chiffre « quatre », c'est la description de la « Monstre de Bourges » (1536), où l'enfer est précédé de « quatre petits diables » dont le groupe ouvre la marche du cortège.

2. *Tiers Livre*, ch. III, éd. M.-L., t. II, p. 28.

3. Ms. fr. 24332, fol. 48 r^o. Sur la diablerie de ce mystère, voir David H. Carnahan, *The opening Diablerie of the unpublished « Mystère de Saint Martin »* (*The Romanic Review*, t. I, 2^e fasc., avril-juin 1910, p. 149).

fouldre horrible, crians et braillans comme il appartient. » C'est probablement pour les imiter que Gargantua (ch. xxiii)¹, « pour se exercer le thorax et pulmon, crioit comme tous les diables », et l'expression actuelle « faire un vacarme de tous les diables » ne doit pas avoir une autre origine².

Le chef de cette horde, le « grand villain diantre d'enfer »³, le « grand diole » qui attend « l'ame damnée à la porte »⁴, c'est Lucifer. « Vertus Dieu », s'exclame Panurge, « la chambre est desja pleine de diables. Je les oy desja soy pelaudans et entrebattans en diable, à qui humera l'ame Raminagrobidique et qui premier de broc en bouc la portera à messer Lucifer⁵. » Cette dispute de démons autour d'une âme, c'est encore un trait de nos Mystères.

Ce Lucifer ne leur est pas étranger non plus et, chose curieuse, dans Rabelais comme dans les drames religieux, il a comme épouse Proserpine, et ses serviteurs sont empruntés aussi bien à l'enfer païen qu'à l'enfer chrétien : « Lucifer se desliera et sortant du profond d'enfer avecques les Furies, les Poines et Diables cornuz⁶... », singulier et ahurissant mélange. Proserpine a sa « scelle

1. Éd. M.-L., t. I, p. 91.

2. « Adonc crient tous les diables ensemble », dit une rubrique du Mystère de l'Incarnation de Rouen (1474) déjà cité.

3. *Tiers Livre*, ch. III, t. II, p. 26.

4. *Tiers Livre*, ch. IX, t. II, p. 51. Le sens de la phrase est : je la battrais tellement, « que le grand diole en attendroit l'ame damnée à la porte [de l'enfer] » ; c'est-à-dire qu'elle serait bientôt à l'article de la mort.

5. *Tiers Livre*, ch. xxiii, t. II, p. 113. Il faut rapprocher ce passage de plusieurs autres (*Tiers Livre*, ch. xxii, t. II, p. 110-111) : « Son âme s'en va à trente mille panerées de diables ». (*Ibid.*, p. 111) : « Son âme s'en va à trente mille charrettées de diables ». (*Pant.*, Prol., t. I, p. 218) : « Je me donne à cent mille panerées de beaulx diables ». Pour l'interprétation, je renvoie au *Commentaire* de Marty-Laveaux, t. IV, p. 241, qui cite la « Farce d'ung mary jaloux » et un passage curieux d'Henri Estienne. Il ne sera pas fait mention ici de simples expressions du langage commun : « un diable d'engin » et « comment diable y pourrois je aller », etc.

6. *Tiers Livre*, ch. III, éd. M.-L., t. II, p. 28.

percée » « dedans le propre bassin infernal..., à cousté guausche de la grande chaudiere, à trois toises pres les gryphes de Lucifer, tirant vers la chambre noire de Demiourgon »¹.

Au *Quart Livre* (ch. XLVII)², le diable dupé invoque à la fois « Mahon, Demiourgon, Megere, Alecto, Persephone... » Le Baschaz, dont parle Panurge, se donne à tous les diables « appelant Grigoth, Astarost, Rappallus et Gribouillis par neuf foys »³.

Sans vouloir prétendre que notre auteur ait emprunté tous ces noms à la littérature dramatique de son temps, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'ils sont presque tous familiers aux Mystères. Il n'est que de les feuilleter au hasard pour trouver, par exemple, Proserpine à la tête de sa « mesnie », dans la « Moralité de bien advisé et mal advisé »⁴, et, à la « monstre » de Bourges⁵, elle s'avance « vestue d'une peau de ourse, ayant longue mamelles, desquelles degoutoit incessamment du sang »... ce qui ne devait pas être fort joli.

Demiourgon apparaît⁶ dans les lamentations du prêtre égyptien Torquatus sur la chute de ses idoles; dans la Passion de Gréban⁷ figure aussi Mahon (Mahomet) qui, pour le moyen âge, est le dieu des Sarrazins et des païens en général⁸, tout comme dans le saint Nicolas de Jehan Bodel au XIII^e siècle.

1. *Tiers Livre*, ch. XXII, éd. M.-L., t. II, p. 111.

2. Éd. M.-L., t. II, p. 434.

3. Influence possible du Patelin. Voir plus loin.

4. Communication que je dois à l'obligeance de M. Endres.

5. « Relation de l'ordre de la triomphante et magnifique monstre du Mystère des SS. Actes des Apostres », par Arnoul et Simon Gréban [représentation de 1536], ouvrage inédit de Jacques Thiboust. Bourges, 1836, p. 22.

6. Il est vrai sous la forme Demoguorgon, résultat d'une erreur ou d'une fausse lecture (*Passion de Greban*, v. 7494-7503).

7. Voir aussi « Mystère du Viel Testament », éd. Picot et Rothschild, *Soc. des anc. textes français*, t. VI, p. 167. Astaroth est également dans Gréban. Cf. encore Wieck, *Die Teufel auf der mittelalterlichen Mysterienbühne Frankreichs* Diss. Marburg, 1887, p. 7.

8. Voir « Légende occidentale de Mahomet », p. 212 et suiv. de la

Enfin, n'oublions pas que Pantagruel lui-même porte peut-être le nom d'un diable. Celui-ci figure dans les Actes des Apôtres et dans le Mystère de saint Louis et, lui aussi, excite la soif¹.

Ce n'est pas le lieu de reproduire en entier la ballade de la puissance infernale² que récite Lucifer au commencement du Mystère de saint Martin d'Andrieu de la Vigne (ms. fr. 24332, fol. 1 r^o), mais il vaut la peine d'en citer quelques lignes. On verra combien l'enfer chrétien y est pénétré de mythologie païenne :

Au zodiaque du ténébreux Pluto
Et Megera, Theziphon, Aletho,
Seurs furiennes, mon pouoir se provoque.

.

Ce mélange des deux traditions est d'ailleurs fort ancien. J'ai lu l'autre jour, non sans surprise, dans le III^e Dialogue de Sulpice Sévère, que des démons exorcisés par saint Martin avouaient, sans même qu'on les en priât, que l'un était « Jupiter, l'autre Mercure »³!

Mais, précisément à raison de cela, je reconnais volontiers que tous ces rapprochements ne sont pas également sûrs. Si l'on veut une preuve certaine de ce fait que les diableries de mystères hantaient décidément l'esprit de Rabelais, il suffira de rappeler pour finir la fameuse histoire de Villon faisant à Saint-Maixent la montre de la diablerie, avant le mystère. Le passage est trop long et

Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes, par Victor Chauvin, t. XI, 1909.

1. Il est inutile de réimprimer ici le long commentaire de M. Marty-Laveaux, t. IV, p. 158-159.

2. Elle vient d'ailleurs d'être éditée par M. Carnahan dans *The Romanic Review*, 1910, p. 153 et suiv.

3. « Nomina etiam nullo interrogante prodebant ille se louem, iste Mercurium fatebantur. » *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. I. *Sulpicii Severi Opera*, rec. Halm. Vienne, 1866, p. 204.

d'ailleurs trop connu pour être reproduit ici in-extenso, mais il ne sera pas inutile peut-être de le reprendre et de l'interpréter dans ses détails pour montrer à quel point le pittoresque de Rabelais serre de près la réalité.

Comme plus tard, au xvii^e siècle, l'Arlequin de la troupe¹, et maintenant encore, çà et là, le pitre chez les forains, les diables font « la montre », c'est-à-dire parcourent les rues et les carrefours pour annoncer la représentation prochaine et en donner un avant-goût.

Ainsi, dans le procès-verbal du Mystère de saint Martin, joué à Seurre en 1496², les diables marchent ou plutôt gambadent en tête du cortège; ils sont aussi à la « Monstre de Bourges » en 1536.

Que Villon ait fait jouer une passion en poitevin à Saint-Maixent, cela n'a en soi rien d'invraisemblable; mais que faut-il en croire?

Le passage contesté est au chapitre xiii du *Quart Livre* (éd. M.-L., t. II, p. 315 et suiv.):

Maistre François Villon sus ses vieulx jours se retira à S. Maixent en Poictou, soubs la faveur d'un home de bien, abbé du dict lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprint *faire jouer la Passion en gestes et language Poitevin*.

Et d'abord, soulignons le « faire jouer la Passion » pour réfuter une affirmation très générale qu'on trouve et chez M. Clouzot³ et chez Gaston Paris⁴. Tous deux, et bien d'autres avant et après eux, ont affirmé que, selon Rabelais,

1. Livet, *Précieux et précieuses*. Paris, Didier, 1859, in-8°, p. 218.

2. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 69.

3. *L'ancien théâtre en Poitou*, p. 23 : « Enfin sa connaissance du patois poitevin, qui aurait servi à composer la *Passion Saint-Maixentaise*. »

4. François Villon (*Les grands écrivains français*), Paris, Hachette, 1901, p. 74 : « Il put y perfectionner assez la connaissance qu'il avait déjà du poitevin pour être capable de composer un *mystère* dans le langage du pays ».

Villon aurait composé cette Passion en poitevin et l'on s'est fondé sur les vers biens connus :

Se je parle ung peu poictevin¹

pour le déclarer vraisemblable. Mais Rabelais ne dit pas cela. « Faire jouer » n'est pas composer ; « faire jouer », c'est mettre en scène, c'est organiser, comme il est dit dans notre passage, « pour donner pasetemps au peuple ». Ainsi fit Jean Bouchet, qui pourtant déclare :

La main ne mettz en farce ne misteres².

En 1531, à Reims, quinze « bourgeois, praticiens et marchans » décident « de *faire jouer* par personnaiges le tres hault mistere de la sainte Passion de Nostre Seigneur »³, ce qui ne veut pas dire que ces braves gens l'aient composée.

D'ailleurs, composer un mystère à cette époque, cela consistait à prendre les œuvres déjà existantes, la Passion de Gréban ou celle de Marcadé, et à couper, à retrancher, à séparer, à ajouter, selon la recette que formulera en 1535 Jean Bouchet⁴ :

Du moule ay prins ce que j'ay bon trouvé
..... Il y a ou moule aulcuns passages
Qui n'ont passé par l'escolle des sages,
Dont par conseil j'ay fait rescision
Et en ces lieux mis quelque addition.

Il suffisait à Villon d'entendre un peu le poitevin pour mettre sur pied la Passion de Saint-Maixent.

Ainsi, ne nous inquiétons pas de n'avoir pas reçu, trans-

1. Villon, *Le Testament*, éd. Schneegans (*Bibliotheca Romanica*), v. 1060.

2. Cité par Clouzot, *op. cit.*, p. 30.

3. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 117.

4. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. II, p. 129.

mise par les manuscrits, la prétendue Passion... que Villon n'a jamais composée.

C'est une première objection qui tombe.

La seconde est plus sérieuse; elle concerne l'expression « sur ses vieux jours ». « Il n'est pas probable, écrit G. Paris¹, que l'auteur du *Grand Testament*, si sa vie s'était prolongée, n'eût pas composé quelque nouveau poème. »

On pourrait répondre qu'il avait de bonnes raisons de se cacher, étant banni de Paris pour dix ans par arrêt du Parlement daté du 5 janvier 1463, mais il vaut mieux ne pas interpréter trop à la lettre cette expression « sur ses vieux jours », qui est vague et peut à la rigueur s'appliquer à un homme d'une quarantaine d'années² qui a dit adieu au monde.

Par contre, il y a bien des constatations qui plaident pour la véracité de l'anecdote sur Villon :

L'affirmation déjà citée touchant sa connaissance du poitevin et les quelques formes vraiment poitevines qu'il s'amuse à grouper « M'arme [âme], y quelle (celle-ci), i ne seu (je ne suis) » (*Testament*, strophe 94); la citation d'un nom de lieu, Saint-Generou, actuellement Saint-Genoux (Deux-Sèvres, arr. de Parthenay), qui n'est pas si loin de Saint-Maixent, témoignent d'un séjour de Villon en Poitou avant 1461, date de sa sortie de la prison du château de Meun et de la composition du *Testament*. Si Rabelais n'a pas été induit en erreur sur la date, Villon serait donc revenu vers le pays de ses deux « belles et gentes » dames, et y aurait été bien accueilli aussi par un bon abbé de Saint-Maixent.

Ce qui est certain, c'est qu'un peu avant 1457 un de ses compagnons, Regnier de Montigny, est condamné

1. *Op. cit.*, p. 74.

2. Rabelais parle aussi des vieux jours d'Édouard IV, mort à quarante-deux ans. Cf. Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 381. Quarante ans, c'est l'âge des barbons de Molière.

pour avoir commis à « Poitiers » une escroquerie à la Patelin¹.

Voici enfin, pour achever de juger ce petit procès, deux pièces dont on n'a pas fait état encore, semble-t-il.

La première est un passage de la 29^e Serée de Guillaume Bouchet². En voyant un More rencontré par la rue « du temps que le Roy estoit à Poitiers », « un autre villageois, lequel estoit d'auprès de Saint-Maixant, tenoit pour certain que c'estoit encores un diable de la diablerie de son païs (car monsieur Bodin dit que les diables sont noirs) qui avoient si bien accoustré le beau pere Secretain pour n'avoir pas voulu prester une chappe du couvent à celui qui jouoit Dieu le Pere à la passion de Saint-Maizant, à qui les entrepreneurs, en faisant la monstre, avoient dit : O que vous jouerez bien, messieurs les diables ».

Cette dernière phrase porte la marque de son origine, et, si « Villon » est remplacé par « les entrepreneurs », c'est qu'il plaît au conteur de rapprocher les faits. Pris dans le *Pantagruel*³, ce passage perd toute valeur.

Il n'en est pas de même de l'autre document, la 7^e de ces Repues franches qui constituent en quelque sorte la première légende de Villon, vingt ans après sa mort⁴.

Des compagnons font le projet d'aller avec des filles faire grande ripaille « près le gibet de Montfaulcon ». « Deux escolliers », « qui ne sçavoyent rien que tromper », entreprennent de faire de ce festin d'autrui leur « repue franche ». Donc :

Vestirent habitz de diable,

1. H. Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*, p. 23.

2. T. IV, p. 247 de l'éd. Roybet.

3. Rappelons en passant que le chapitre XIII qui est ici en question n'appartient pas à l'édition de 1545, mais seulement à l'édition de 1552.

4. « Les Repues franches sont de quelque vingt ans postérieures à Villon » (G. Paris, *op. cit.*, p. 88). En voir le texte à la suite des *Œuvres complètes* de François Villon, éd. Jannet. Paris, Flammarion, p. 215-219.

Et vindrent là, sans attendue :
 L'ung ung croc, l'autre une massue

 Pour avoir la franche repue,
 Vindrent assaillir les gallans.

Disant : « A mort ! à mort, à mort !
 Prenez à ces chaisnes de fer,
 Ribaulx, putains, par desconfort,
 Et les amenez en enfer ;
 Ilz seront avec Lucifer,
 Au plus parfond de la chauldière,
 Et puis, pour mieulx les eschauffer,
 Gettez seront en la rivière. »

Grande terreur des galants qui s'enfuient « l'ung amont,
 l'autre aval », abandonnant « pain, vin et viandes ».

Nos escolliers, voyant cecy,
 Non obstant leur habit de diable,
 Furent alors hors de soulcy,
 Et s'assirent trestous à table.

On remarquera une certaine ressemblance du costume des « escoliers » dans la Repue avec celui des compagnons de Villon dans Rabelais ; « l'ung ung croc », dit la Repue, c'est le grand « havet de cuisine »¹ de Rabelais. Celui-ci a pu connaître cette « repeüe franche » par l'édition de 1532 ou celle de 1533, mais l'identité n'est pas complète et il

1. « Havetz de cuisine » (de la racine germanique *hab*, dans *haben*) = crochet d'ardoisier, de boucher, de cuisinier. Ce terme est encore employé dans quelques métiers pour désigner un crochet. Dans le *Dictionnaire de Trévoux*, on affirme que « du temps de Joachim Peronius, c'est-à-dire vers le milieu du xvi^e siècle, il se disoit encore à Paris pour signifier un instrument crochu avec lequel on tiroit la viande d'un pot ou d'une marmite ». Le même *Dictionnaire* cite encore ce passage du *Roman de la Rose* :

« Si dit l'en que ce font les diables
 A tous leurs grans crocz et leurs chables
 A leurs ongles, à leurs havetz. »

n'en reste pas moins assuré que Rabelais a recueilli à Saint-Maixent une tradition orale qu'il n'y a guère lieu de mettre en doute¹.

D'autant plus que Rabelais connaissait parfaitement la région. Saint-Maixent, comme le dit fort bien M. Clouzot dans sa *Topographie rabelaisienne*², n'est-ce pas l'étape naturelle entre Fontenay-le-Comte et Poitiers? Voyageant avec Geoffroy d'Estissac, ne devait-il pas s'arrêter à l'abbaye royale, dont les moines, comme ceux de Maillezais, appartenaient à l'ordre de saint Benoît.

Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il sache, comme nous l'avons vu plus haut³, que la Passion s'y jouait dans « le parquet de l'abbaye ».

La mention de l'abbaye de Saint-Lizaire, qui effectivement relevait de Saint-Maixent⁴, et puis encore ce détail de « la Croix Osanière » dont on connaît l'emplacement⁵, témoignent de la plus parfaite connaissance des lieux.

Ce n'est certainement pas au hasard non plus qu'il fait nommer par Villon la diablerie « de Saulmur, de Doué », qu'il a encore citée ailleurs deux fois⁶, de Poitiers⁷,

1. « M. Doinel, archiviste du Loiret, écrit Petit de Julleville (*Mystères*, t. I, p. 381), m'apprend qu'à Orléans la tradition veut que Villon ait fait jouer un mystère dans le cloître de Sainte-Croix. » Est-ce là une tradition qui a remonté le cours de la Loire ou n'est-elle que la localisation en Orléanais du récit rabelaisien? On ne saurait en décider.

Pour ne rien oublier, il convient d'ajouter que Rabelais était très familiarisé avec les œuvres de Villon (cf. par exemple : « Mais où sont les neiges d'antan? C'estoit le plus grand soucy que eust Villon, le poete Parisien ». *Pant.*, ch. xiv, éd. M.-L., t. I, p. 286).

L'autre anecdote sur Villon (*Quart Livre*, ch. lxvii, éd. M.-L., t. II, p. 508) est un jeu de mots traditionnel déjà attribué au xiii^e s. à Primat d'Orléans (cf. G. Paris, *Villon*, p. 73).

2. *R. É. R.*, 1904, p. 249.

3. Cf. p. 15.

4. Clouzot, *Anc. théâtre en Poitou*, p. 19, note 2.

5. Clouzot, *ibid.*, p. 20, note. Voir aussi ce que M. Clouzot dit plus loin, p. 24, à propos du fief du « Moyne mort ».

6. *Quart Livre*, ch. lxi, et *Tiers Livre*, ch. iii. Cf. plus haut, p. 24 et 25.

7. Voir plus haut, p. 15.

« de Mommorillon, de Langès, de Saint Espain, de Angiers »¹.

Malgré cette exactitude topographique, qui ne nous étonne plus chez Rabelais, et qui pouvait être pour lui un moyen d'intéresser davantage ses lecteurs des bords de la Loire, il est permis encore de douter, et que Villon ait fait jouer *la Passion* à Saint-Maixent, et que le frère Tappecoue y ait été la lamentable victime d'un tour diabolique.

Mais ce qu'il n'est pas permis de nier (et c'est au fond ce qui nous intéresse surtout ici), c'est que tous les détails de cette diablerie ne soient d'une exactitude minutieuse, on dirait d'un témoin oculaire, presque du metteur en scène.

Les rolles distribuez, les joueurs recollés, le theatre préparé, dist [Villon] au Maire et eschevins, que le mystere pourroit estre prest à l'issue des foires de Niort².

C'est bien là tout l'office d'un ordonnateur : distribuer les rôles selon les aptitudes³, faire répéter (recoller) les rôles, veiller à la mise en scène, avertir les autorités, dont le concours est indispensable⁴, et enfin choisir, d'accord avec eux, le jour où l'affluence peut être la plus grande. La foire du 6 mai⁵ attire à Niort beaucoup de Poitevins et peut-être de Tourangeaux qui, à leur retour, passeront par

1. Sur ces noms, voir H. Clouzot, *Topographie rabelaisienne* (*R. É. R.*, 1904, p. 143, 227, 229), et H. Grimaud, *Topographie rabelaisienne* (*R. É. R.*, 1907, p. 66). Montmorillon est un chef-lieu d'arrondissement dans la Vienne. Langès = Langeais, ch.-lieu de cant., arr. de Chinon. Saint-Espain = Saint-Epain, Indre-et-Loire, cant. de Sainte-Maure, arr. de Chinon.

2. *Quart Livre*, ch. XIII, éd. M.-L., t. II, p. 314.

3. A Seurre, en 1496, c'est le maire lui-même, aidé de trois assesseurs, qui assume cette mission, comme aujourd'hui à Oberammergau. A Paris, en 1540, c'est une commission qui entend tous les « postulants ». Cf. G. Cohen, *Hist. de la mise en scène*, p. 214-215.

4. G. Cohen, *Ibid.*, p. 165-166.

5. H. Clouzot, *R. É. R.*, 1904, p. 230.

Saint-Maixent et s'y arrêteront plus longtemps pour voir le beau et triomphant mystère.

- Restoit seulement trouuer habillemens aptes aux personnages. Les Maire et eschevins y donnerent ordre,

sans doute en allouant un subside, comme à Rouen en 1454, ou en puisant aux propres magasins de la commune.

Il [Villon], pour un vieil paisant habiller, qui jouoyt Dieu le pere, requist frere Estienne Tappecoue, secretain [sacristain] des Cordeliers du lieu, luy prester une chappe et estolle. Tappecoue le refusa, alleguant que, par leurs statutz prouinciaulx, estoit rigoureusement defendu rien bailler ou prester pour les jouans. Villon replicquoit que le statut seulement concernoit farces, mommeries et jeuz dissoluz : et qu'ainsi l'avoit veu practiquer à Bruxelles et ailleurs. Tappecoue ce non obstant luy dist peremptoirement qu'ailleurs se pourveust, si bon luy sembloit, rien n'esperast de sa sacristie.

En sollicitant ce prêt de costumes et d'ornements religieux pour un mystère, Villon était dans la vraie tradition. L'Église, qui avait vu naître les drames religieux, avait continué à leur accorder son aide, sa bienveillance et sa protection. A Rouen¹, au xv^e siècle, le chapitre prête la crosse archiépiscopale pour saint Romain, des ornements ecclésiastiques et des tuniques. A Besançon, en 1487, le chapitre prête des costumes et des accessoires pour la représentation du mystère des saints Ferréol et Ferjus².

A Poitiers, le chapitre de Saint-Hilaire, en 1534, ne semble pas avoir une doctrine bien établie, puisqu'il refuse en bloc le 21 mars ce qu'il accordera en détail le 6 juin en prêtant deux dalmatiques vertes pour *la Passion*³. Au

1. G. Cohen, *Hist. de la mise en scène*, p. 164-165.

2. Ulysse Robert, *Les origines du théâtre à Besançon* (extr. des *Mémoires de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. LIX). Paris, 1900, p. 9.

3. H. Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*. Pièces justificatives, p. 328.

Mans, en 1556, le clergé décide de prêter les ornements d'église pour le Mystère de la conception de la Vierge¹. A coup sûr, il ne l'eût pas fait pour des « farces, mommeries [mascarades] et jeuz dissolus », auxquels les prêtres ne peuvent plus même assister au xvi^e siècle². Pourtant, au xv^e siècle, le pape des fous, à Mons, est presque toujours un prêtre³. Je ne sache pas qu'il y ait eu, en dehors des décisions prises, comme nous venons de le voir dans des cas particuliers, une ordonnance ecclésiastique spéciale, un « statut provincial » quelconque réglant le prêt des ornements religieux, mais le texte de Rabelais a tout l'air d'être emprunté à l'un d'eux, car on y reconnaît facilement la distinction que fait l'Église entre les mystères, qu'elle protège, et les farces, qu'elle condamne.

Je ne sais rien de tout à fait précis en ce qui concerne l'usage de Bruxelles, invoqué par Villon ou plutôt par Rabelais, mais je sais au moins que chaque année on y jouait en grande pompe, sur la merveilleuse grand'place, depuis 1441 jusqu'à 1559, une des « Sept Joies de la Vierge »; au bout de sept ans, le cycle des Sept Joies était terminé et on recommençait. Les représentations avaient lieu après cette procession mi-dramatique, mi-religieuse, qu'on appelait l'« ommegang », dont Rabelais avait pu entendre parler, et que le chroniqueur espagnol Calvete de Estrella⁴ admira tant, lorsqu'il y assista avec ses maîtres, Charles-Quint et Philippe II, au moment de l'abdication.

Il résulte d'une addition faite au manuscrit de la Sep-

1. Dom Piolin, *Le théâtre chrétien dans le Maine*. Mamers, 1891-1898, p. 128.

2. Témoin cette ordonnance synodale du 22 novembre 1596 citée par Dom Piolin, *op. cit.*, p. 130 : « Et suivant les anciens canons et constitutions ecclésiastiques leur défendons de se trouver aux spectacles, farces et jeuz publiques. »

3. F. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. III. Bruxelles-Paris, 1879, p. 337.

4. « Le très heureux voyage fait par... don Philippe... », trad. de l'espagnol par Jules Petit. Bruxelles, 1871.

tième Joie de Notre-Dame¹ par le metteur en scène bruxellois « Franchoy Van Ballaer, en 1559, que, parmi les accessoires, sont requis, pour Dieu, une aube blanche, une chape², etc... Or, qui pouvait prêter ces chapes et ces aubes, si ce n'est le clergé qui le matin même avait participé avec éclat à l'« ommeegang » ?

Je ne garantirais pas que Villon « l'avoit veu practiquer à Bruxelles », mais je gagerais que Rabelais avait entendu parler d'un de ces somptueux cortèges, dont le pays de Charles-Quint a gardé le secret.

J'affirmerais, avec plus de certitude encore, que cette mascarade de diables, dont Villon est censé le chef, est une scène vue :

Adoncques feist la montre de la diablerie parmy la ville et le marché. Ses diables estoient tous capparassonnez de peaulx de loups, de veaulx et de beliers, passementées de testes de mouton, de cornes de bœufz et de grands havets de cuisine, ceinctz de grosses courraies es quelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz à bruyt horrificque³.

Ces peaux, ces groins, ces cornes, ces crochets, vous les retrouverez aussi bien dans la miniature de Fouquet, qui est du milieu du xv^e siècle (pl. I), que dans celle de Cail-laux qui est du milieu du xvi^e (pl. II).

Si nous n'avions pas les miniatures, les descriptions suffiraient : à Bourges, en 1536, Béliat, procureur d'enfer, marche « vestus de veloux tanné, enrichi de plusieurs especes de bestes, faites de broderies » ; Lucifer était vêtu d'une « peau d'ours, où à chacun poil pendoit une papil-

1. « Die Sevenste Bliscap Van Onser Vrouwen. » Cf. l'excellente édition de la *Middelnederlandsche Dramatische Poëzie*. Leyde, Sijthoff [1908], in-8°, par le Dr P. Lendertz J^r.

2. « *De gereetscap*, god in d'en troon- een witte albe- een coorcappe, etc. » Cf. l'introduction de l'édition Leendertz à la fin du tome II, p. LXXXV et LXXXVI.

3. *Quart Livre*, ch. XIII, éd. M.-L., t. II, p. 316.

lotte [paillette d'or]; il avoit un tymbre [casque] à deux museaux »¹.

Les compagnons de Villon

tenoient en main aucuns bastons noirs, pleins de fuzées, aultres portoient longs tizons allumez, sus les quelz à chascun carrefour jectoient plenes poignées de parasine [poix-résine] en pouldre, dont sortoit feu et fumée terrible².

Tout cela encore n'est pas imaginé. A Bourges, Lucifer « vomissoit sans cesse flammes de feu... ». D'autres diables « tenoient entre leurs mains quenouilles à feu, faites en forme de serpents, qui leur estoient changées d'heure en autre par gens à ce faire commis, tant qu'ils n'estoient point sans jeter feu d'icelles ou par autres partie de leurs corps »³. Satan « tenoit dans sa main un sceptre duquel il sortoit feu sifflant par quatre endroits »⁴.

On comprend que la jument du frère Tappecoue ait pris peur en les voyant

en grand effroy jectans feu de tous coustez sus luy et sa poultre, sonnans de leurs cymbales et hurlans en diable : Hho, hho, hho, hho, brrr, ourrr, ourrrs, rrrourrrs, rrrourrrs. Hou, hou, hou. Hho, hho, hho : Frere Estienne, faisons nous pas bien les diables ?

Et, bien que l'incident dût tourner au tragique par la mort du frère Tappecoue, traîné par sa jument affolée, Villon s'enorgueillit de ses démons :

« Vous jourrez bien, messieurs les Diables, vous jourrez bien, je vous affie. O que vous jourrez bien. Je despice la diablerie de Saulmur, de Doué, ... en cas qu'ilz puissent estre à vous paragonnez. O que vous jourrez bien ! »

1. Jacques Thiboust, *Relation de la Monstre*, déjà citée, p. 20-22.

2. *Quart Livre*, loc. cit.

3. Thiboust, déjà cité, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 21.

Les diables ne sont pas les seuls personnages comiques des Mystères, il en est d'autres encore : ce sont, d'une part, les tyrans et bourreaux, sergents et valets, cruels, voleurs, goguenards et grossiers et, d'autre part, les hommes de métier, hâbleurs, bavards, usant d'un rude et savoureux langage entrelardé de termes techniques.

Je ne crois pas que Rabelais ait ignoré ces rôles qui envahissaient de plus en plus les planches... Deux des noms injurieux lancés par les « fouaciers » de Lerné aux bergers de Gargantua (ch. xxv, éd. M.-L., t. I, p. 97), Hapelopins et Claquedens¹, se retrouvent dans divers Mystères².

Le nom d'un des cuisiniers cité au chapitre xl du *Quart Livre*, Pillemortier³, est le nom d'un ouvrier maçon du Mystère du Viel Testament⁴.

Peut-être me répondra-t-on que ce ne sont là que des sobriquets, dont les noms de famille offrent maint exemple. Je n'insiste pas.

Par contre, c'est probablement aux Mystères que Rabelais a emprunté un de ses procédés comiques favoris, le baragouin en langue étrangère plus ou moins authentique et dont il serait facile de faire l'histoire sur notre scène depuis les drames liturgiques jusqu'à nos jours.

1. Cf. aussi : « Un aultre grand villain clacquedens » (*Quart Livre*, ch. ix, éd. M.-L., t. II, p. 301), et t. I, p. 248, t. III, p. 243.

2. Cf. G. Lindner, *Die Henker und ihre Gesellen in der altfranzösischen Mirakel u. Mysteriendichtung*, Dissertation Greifswald 1902, p. 19. Clacquedent est dans la Passion de Gréban, le Mystère de Saint-Quentin; Hapelopin dans le Martyre de Saint-Denis, la Passion de Jean Michel, le Jeu des Trois Rois, le Mystère de Saint-André. Claquedent a passé dans notre langue avec le sens de gueux, misérable (cf. le *Dictionnaire général*); ou bien est-ce le substantif qui a existé d'abord et a servi d'appellation à un personnage de mystère ?

3. Plusieurs autres noms qui y sont cités ont des formations analogues : Grasboyau, Grattelardon, Badiguoincier. Déjà, dans le Jeu de Saint-Nicolas de Jean Bodel, un des voleurs s'appelle Pincedés.

4. Éd. Picot et Rothschild, t. I, n° XII.

Dans un drame qui date du ^x^e siècle, les mages parlent à Hérode en un charabia semblable au turc de Molière :

A se ai ase elo allo abadac, etc.

De même Salatin, conjurant le diable dans le miracle de Théophile, de même l'idole Tervagan dans le Jeu de saint Nicolas, de même les Gentils dans le Mystère de l'Incarnation¹.

Ne faut-il pas en rapprocher le langage lanternois du *Tiers Livre* (ch. XLVII, éd. M.-L., t. II, p. 220), que Panurge parle « comme le vulgaire » :

Briszmarg d'algotbric nubstzne zos, etc.

Il n'y a pas jusqu'à ces célèbres discours de Panurge, interpellant Pantagruel en plusieurs langues, dont on n'ait un exemple dans les Mystères de la Résurrection ; après que Pierre s'est servi de l'hébreu, du grec, du latin, saint Jean récite le Credo en « allemant » (c'est-à-dire en flamand) et en bretonnant².

Il serait facile de citer d'autres cas en recourant au Mystère des Actes des Apôtres.

Selon Étienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France* (l. VIII, ch. LIX), les discours étranges et étrangers de Panurge ne sont qu'une imitation du Patelin, dont nous retrouverons plus loin l'influence : « J'adiousteray que nostre gentil Rabelais le voulut imiter, quand, pour se donner carrière, il introduisit Panurge parler sept ou huict langages divers au premier abouchement de luy avec Pantagruel, le tout en la mesme façon qu'avoit fait Patelin contre le resveur ». Il y a quelque différence cependant.

1. Cf. Gasté, *Les drames liturgiques de la cathédrale de Rouen* (*Revue catholique de Normandie*, 1893, p. 579, note 2).

2. Cf. G. Macon, *Note sur le Mystère de la Résurrection* attribué à J. Michel. Paris, Techener, 1898. Quant aux exemples d'hébreu, j'en ai soumis un grand nombre à M. Schwab, l'éminent hébraïsant, qui a essayé d'y trouver le plus d'hébreu possible (*Revue des Études juives*, octobre-décembre 1902 et janvier-mars 1903, p. 148-151).

Rabelais érudit avait puisé à bonnes sources et ses textes sont généralement corrects, ceux du Patelin sont le plus abracadabrant galimatias.

C'est faute de connaître les Mystères que les commentateurs se sont disputés sur l'interruption de Carpalim après le discours basque¹ de Panurge : « Saint Treignan, foutys vous d'Écoss[e] » (*Pantagruel*, ch. ix)².

Le Duchat³ y voit une obscénité. Il y en a assez dans Rabelais sans lui en attribuer d'inutiles.

En réalité, ce « foutys vous » doit être prononcé avec l'accent anglais, c'est la formule habituelle qui, au théâtre, sert à railler l'Anglais parlant français. Il faut traduire : « Vous êtes d'Écosse⁴ ? » Interpellation ironique semblable au : « Vous êtes Belge, pour une fois savez-vous », des Parisiens d'aujourd'hui, s'adressant à M. Beulemans. Dans une scène très amusante d'un manuscrit de la Résurrection (xv^e siècle) que je publierai bientôt, le valet Sauldret conduisant l'aveugle au tombeau du Christ feint de rencontrer les chevaliers anglais qui y montent la garde !

Alors Sauldret prend une grosse voix et, pour faire peur à son maître et lui soustraire une rançon, il s'écrie en imitant la prononciation française des soudards britanniques :

A mort, a mort, vous *futy* mort !
Saint George ! vous (de)mourity cy !

et plus loin :

Par Saint Trignan, vostre varlet
Et vous mourity sans delay⁵ !

1. Cf. *R. É. R.*, t. I, p. 152.

2. Éd. M.-L., t. I, p. 261. Marty-Laveaux, t. IV, p. 189-190, renonce à interpréter la locution, mais il cite imparfaitement Burgaud des Marets.

3. *Œuvres de Rabelais*. Amsterdam, 1741, in-4°, t. I, p. 250.

4. Burgaud des Marets et Rathery, *Œuvres de Rabelais*, t. I, p. 276, note 2, donnent aussi cette interprétation à côté de leur première traduction : « Enfuyez-vous d'Écosse », qui est sûrement inexacte.

5. Ms. fr. 972, fol. 94 v°. Cette forme bizarre S. Trignan ou Trei-

Ce « futy vous » ou « fouty vous » se retrouve aussi plusieurs fois dans le Mystère de saint Louis¹.

Je me demande si le « bigoth » souvent employé par Rabelais ne provient pas de la même source².

Je ne puis m'empêcher de remarquer aussi que Rabelais a eu en commun avec les Mystères le goût des scènes maritimes.

M. Lefranc, dans son beau livre sur les *Navigations de Pantagruel*³, croit que notre auteur doit son érudition nautique à Jacques Cartier. M. Plattard pense qu'il en a recueilli des éléments aux bords de la Méditerranée⁴.

Certes, il a pu y compléter aussi bien qu'en Bretagne ses connaissances, mais je ne puis m'abstenir de souligner que beaucoup de termes qu'il emploie figurent déjà dans nos Mystères.

Sur la fameuse miniature du ms. 12536 (cf. pl. II), on verra la mer avec un petit bateau à voile. Ne croyez pas que celui-ci restera immobile. Sur l'eau contenue dans ce petit bassin, il fera des évolutions savantes pour conduire à la rive les disciples ou pour mener d'un pays à l'autre les missionnaires du verbe chrétien. Et ces manœuvres seront conduites par des marins qui s'écrieront comme,

gnan résulte de la confusion de l'apôtre écossais S. Ninianus avec S. Anianus, en français S. Aignan ou par agglutination populaire S. Teignan. Le r de Treignan reste difficile à expliquer. Au reste, ce nom revient ailleurs encore sous la plume de Rabelais. Voir la table de l'éd. M.-L. au tome VI, v° *Treignan*, et l'éd. Le Duchat de 1741.

1. Éd. Fr. Michel pour le *Roxburghe Club*, 1871. J'ai consulté l'exemplaire qui est à Chantilly. Cf. aussi l'étude de John E. Matzke, *Some examples of french as spoken by Englishmen in old french Literature* (extr. de *Modern Philology*, vol. III, n° 1, juin 1905, p. 13 et 14 du tirage à part).

2. Cependant Villon et Gaguin suffisent à l'expliquer. Cf. Louis Thuasne, *Rabelais et Villon* (extr. de la *Revue des Bibliothèques*, janvier-mars 1907, p. 24).

3. P. 60 et suiv.

4. *Le Quart Livre de Pantagruel*, texte critique, éd. p. J. Plattard. Paris, Champion, 1910 (publ. de la Soc. des Et. rabelaisiennes, p. 43 à 46).

par exemple, dans les Actes des Apôtres¹ à Bourges en 1536 ou à Paris en 1541 :

PREMIER MARINIER.

Hault la barre.

ABANES.

Lasche l'escoute !

SECOND MARINIER.

Au lof !

EDIPUS.

Tout va le mieulx du monde.

SECOND MARINIER.

A la boulingre !

PALINURUS.

Sonde, sonde.....

Est-ce que ce dialogue ne fait pas songer tout à fait aux commandements du pilote dans le *Quart Livre* (ch. xxii) : « Couraige enfans..., le courant est refoncé. Au trinquet de gabie ! Inse, Inse [Hisse] ! Aux boulingues² de contre-meiane... Pare les escoutes. »

Dans le *Mystère de saint Louis*, il y a un combat naval à Damiette³ ; dans le *Mystère de la Résurrection* attribué à Jean Michel, les disciples vont à la pêche et Adrien commande la manœuvre :

Drechez vostre voile au van [vent]

1. *Le Mystère des Actes des Apôtres par personnages*. Paris, Les Angeliers, 1541, t. I, fol. 98.

2. Cf. boulingues dans *Pantagruel*, l. IV, ch. xviii, éd. M.-L., t. II, p. 337. Voyez l'article très documenté de M. Sainéan dans la *Revue des Ét. rabelaisiennes*, 1910, 1^{re} fasc., sur *Les termes nautiques chez Rabelais*. Pour boulingue, escoute, portehaubans, bâbord, tribord, lo (lof), voir p. 24 et 25.

3. Éd. Fr. Michel, p. 136.

Et vous tirerez des auban,
Nataniel, ...
Et puis si tiendrez les esgoutes [écoutes], etc.
Je criray alors hault et fort
Puis a treboit [tribord] puis à basport [*lire* bord]
Pour le bas bort a senestre
Pour trestous [*lire* tribord] tirer à dextre.

La correspondance est curieuse. Mais combien Rabelais, là comme ailleurs, est plus riche et plus abondant !

Si important que soit l'élément comique dans les Mystères du x^v^e et du xvi^e siècle, il ne pouvait cependant suffire à enrichir seul l'œuvre pantagruélique, et l'on comprend que Rabelais ait puisé plus largement encore peut-être à une autre source d'inspiration, le théâtre profane.

On ne saura jamais combien notre répertoire a été riche. La plupart des pièces jouées ou mimées par les jongleurs n'ont pas été écrites ou ont été perdues. Il nous en est resté un fragment de la seconde moitié du xiii^e siècle, la farce de l'Aveugle et de son valet, qui ne peut être que le terme d'efforts antérieurs¹ ; on peut citer encore, si l'on veut, le jeu de la Feuillée et le jeu de Robin et de Marion d'Adam de le Hale, du xiii^e siècle aussi ; toutes ces pièces sont du nord ; du centre et du midi, nous ne savons rien ; il faut attendre jusqu'au x^v^e siècle pour assister à l'épanouissement du genre en un chef-d'œuvre de verve et d'invention comique, la farce de Patelin, mais précisément l'existence du chef-d'œuvre anonyme atteste une longue évolution, dont il ne reste plus de traces que dans les comptes d'hôtel².

1. M. Mario Roques en prépare pour la librairie Champion une réédition dans la Collection des classiques français du moyen âge.

2. On trouve par exemple des « joueurs de farsses » en 1388 (v. st.) dans l'entourage du roi Charles VI. Cf. Ém. Roy, *Études sur le théâtre français du XIV^e et du XV^e siècle*. Paris, Bouillon, 1902, p. ccxi-ccxii.

Les acteurs étaient ou des amateurs ou des professionnels, c'est-à-dire des jongleurs, des escamoteurs ou charlatans de toute espèce. Jusqu'au XVIII^e siècle, la parade des marchands d'orviétan constitua un genre. Comme Molière, Rabelais enfant dut s'amuser de leurs tours, de leurs plaisanteries. C'est lui, et non Pantagruel, qui en hiver

alloit veoir les basteleurs, trejectaires (danseurs de corde) et theriacleurs¹ (vendeur de panacée) et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobresaulx *et beau parler* : singulièrement de ceulx de Chaunys² en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs et beaulx bailleurs de ballivernes en matiere de cinges verds (*Gargantua*, ch. xxiv, éd. M.-L., t. I, p. 95).

Incidemment, au chapitre xvii du même livre (éd. L.-M., t. I, p. 65), Rabelais nous donne un témoignage du succès de ces gens-là auprès de la foule :

Car le peuple de Paris est tant sot, tant badault et tant inepte de nature, qu'un basteleur³, un porteur de rogatons, un

1. La *Pantagrueline Prognostication* (éd. M.-L., t. III, p. 243, et t. IV, p. 357) parle des « Thriacleurs... Basteleurs, loueurs de passe-passe »... [les éditions de 1542 et 1547 ajoutent : « Enchanteurs, Vielleurs, Oblieurs, Poetes »]... qui « feront semblant d'estre plus ioyeux que souvent ne seront, quelquefois riront lors que n'en auront talent [envie] ». La remarque est jolie et porte la marque du bon faiseur. Panurge, parmi tant de talents qu'il possède, a aussi « aultrefois crié le thériacle », et c'est pourquoi il est fort habile au jeu des gobelets, dont les merveilles attirent la clientèle (*Pantagruel*, ch. xvii, éd. M.-L., t. I, p. 300).

2. Marty-Laveaux cite un ouvrage spécial qui leur est consacré : Ed. Fleury, *Trompettes, jongleurs et singes de Chauny*. Saint-Quentin, 1874, in-8°. Un érudit montois, M. Gonzalès Descamps, m'a fait remarquer que c'est à Chauny aussi que les Montois allèrent chercher en 1501 (n. st.) les machinistes qui devaient faire les beaux « secrets » de leur Mystère de la Passion.

3. Rappelant les paroles de Charles V, Rabelais, dans sa lettre à Mgr de Maillezais (1536, éd. M.-L., t. III, p. 354), fait encore allusion aux bateleurs. « Maintenant le déposer ce seroit acte de Bateleurs qui font le faict et le deffaict. »

mulet avecques ses cymbales, un vieilleuz au milieu d'un carrefour assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur evangelicque.

Que Rabelais enfant ait joué lui-même de ces scènes plaisantes, c'est ce qui semble résulter du récit que fait Rhizotome des noces de Jan Delif, à Landerousse (*Quart Livre*, p. 52, éd. M.-L., t. II, p. 453-454) :

Après soupper feurent jouées plusieurs farces, comedies, sornettes plaisantes, feurent dansées plusieurs Moresques aux sonnettes et timbous, feurent introduictes diverses sortes de masques et mommeries¹. Mes compaignons d'eschole et moy, pour la feste honorer à nostre pouvoir sus la fin, feismes un barboire [mascarade]² joyeulx avecques force coquilles de saint Michel, et belles caquerolles de limassons..... Des feuilletz d'un vieil Sixieme [sixième livre des *Décrétales*]³ qui là estoit abandonné, nous feismes nos faulx visaiges, les descoupans un peu à l'endroit des œils, du nez et de la bouche..... Nos petites caroles [dances] et pueriles esbatemens achevez, houstans nos faulx visaiges, appareumes plus hideux et vilains que les diableteaux de la passion de Doué : tant avions les faces guastées aux lieux touchez par lesdictz feuilletz..... (*Quart Livre*, ch. LII, éd. M.-L., t. II, p. 453).

1. Ces deux termes désignent les intermèdes masqués, qu'ils soient ou non accompagnés de paroles. « Masques » désigne aussi l'homme masqué « et pensoit que feussent quelques masques hors de sens » (*Garg.*, l. I, ch. XVIII, éd. M.-L., t. I, p. 68). Cf. Brotanek, *Die Englischen Maskenspiele*. Wien, Braumüller, 1902 (*Wiener Beiträge zur engl. Phil.*, t. XV).

2. Marty-Laveaux traduit, probablement à tort, par « fausse barbe ». Le terme est plus général. Voir la note de Burgaud des Marets et Rathery (*Œuvres de Rabelais*. Paris, Didot, 1858, t. II, p. 244). La forme manque dans Godefroy, qui ne donne que « barboière = masque à barbe ». Par contre, le *Dictionnaire* de La Curne de Sainte-Palaye cite un texte intéressant : « BARBOIRES, *subst. fém.*, espèce de mascarade. Tantôt survindrent jeux, comedies, morisques, mommeries, *barboires*, et autres diverses manières des batemens [*lisez* : d'esbatemens], telz que es grands courts des princes se souloient faire » (J. Le Maire, *Illustr. des Gaules*, l. I, p. 144).

3. Le *Dictionnaire* de Godefroy ne signale pas ce mot. Il a un « sixisme » qu'il faut certainement corriger en sixième. Simple erreur de copiste ou variante dialectale.

Rabelais connaît les usages des jongleurs ; il sait qu'il faut être inventif et expert pour jouer ce rôle de sot, si fréquent, et dont l'invention est le plus souvent réservée à la fantaisie et à l'inspiration de l'acteur¹ :

En ceste maniere voyons nous entre les Jongleurs, à la distribution des rolles, le personaige du Sot et du Badin, estre tous jours représenté par le plus perit et perfaict joueur de leur compaignie.

Est-ce que Molière aurait conservé cette tradition en se réservant presque toujours les Sganarelle et les Scapin ?

A côté des jongleurs, ce sont surtout les Basochiens et les Sots qui entreprennent de se divertir eux-mêmes et d'amuser le public par leurs farces. A Poitiers, Pierre Blanchet (1459-1519)

Faisoit jouer sur eschaffaulx Bazoche,
Et y jouoit par grand art sans reproche ;
En reprenant par ses satyrics jeux
Vices publics et abus outrageux².

Il convient de rapprocher de ces vers ce passage intéressant pour l'histoire du théâtre comique, de la « Déclaration d'aucunes dictions », attribuée à Rabelais (éd. M.-L., t. III, p. 195) : « *Satyricque mocquerie*, comme est des antiques Satyrographes, Lucillius, Horatius, Persius, Juvenalis. C'est une maniere de mesdire d'un chascun a plaisir et blasonner les vices, *ainsi qu'on faict es jeux de la Bazoche*, par personaiges desguisez en satyres³. »

Il est probable qu'il y a une allusion aux jeux de la Basoche appelés « pois pilés », c'est-à-dire purée ou

1. Il devait en être de même dans les Mystères, puisque dans la *Passion* d'Autun, publiée par M. Roy (p. 505), on lit simplement : « Passée de sot », c'est-à-dire intermède improvisé.

2. H. Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*, p. 51.

3. La ponctuation adoptée ici me paraît meilleure que celle de Marty-Laveaux. « Par personaiges, etc. » s'applique à la *satyricque mocquerie* et non aux *jeux de la Basoche*.

macédoine, comme nous dirions maintenant, dans cette description de Quaresmeprenant au *Quart Livre* (ch. xxxii, éd. M.-L., t. II, p. 381-382) : « S'il baisloit [baillait], c'estoient potées de *poys pillez*. » Ce serait alors la plus ancienne allusion connue¹. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est la suite de la même description : « S'il marmonnoit, c'estoient jeuz de la Bazoche. »

Saint-Maixent, comme Poitiers, avait ses Clercs de la Basoche, et en outre ses « Enfants de la ville² ». Rabelais a pu voir les uns et les autres. Ces « Enfants de la ville » sont l'équivalent de ce qu'ailleurs on appelait les « Enfants sans-souci », « la Mère folle » ou simplement « les Sots ».

C'est à la généalogie des sots :

Sotz lunatiques, sotz étourdis, sotz sages,
Sotz de villes, de chasteaux, de villages,

dans le « Cry du Jeu du prince des Sotz » du poète Gringore³ que l'on songe, en voyant défiler le chapelet d'épithètes que Pantagruel et Panurge accollent aux mot « fous ». Et quand Rabelais parle d'eux, il se les figure en costume traditionnel, comme on les voyait par exemple

1. Voici les autres qu'a seules citées Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 373 et 421. Brantôme se moque des fanfarons qui « se vantent et piaffent comme roy des *poix pillez* aux jeux et farces de jadis faites en l'hostel de Bourgogne à Paris ». Malherbe emploie l'expression dans une lettre à Peiresc du 21 mars 1667 : « Il faut finir mes fâcheux discours qui sont plutôt *pois pilés* qu'une lettre. » Et ailleurs : « Je ne sais quels écrits qui, devant les jurés du métier, ne passent que pour des *pois pilés* de l'hôtel de Bourgogne » (éd. des *Grands écrivains*, t. III, p. 3, et t. IV, p. 94).

2. Voir H. Clouzot, *L'ancien théâtre en Poitou*, p. 54-56.

3. On trouvera la ballade de Gringore dans l'édition de ses *Œuvres* par Ch. d'Héricault et A. de Montaiglon, t. I, p. 201. L'énumération des « folz » dans Rabelais est au *Tiers Livre*, ch. xxxviii. Les épithètes « lunatique, niais, gentil » sont communes aux deux auteurs. M. Marty-Laveaux, *Commentaire*, t. IV, p. 173, à propos de « fol de b quarre et de b mol » (*Tiers Livre*, ch. xxxviii), cite la Sottie des trompeurs « sot par nature, par bequare et par bemol » (*Anc. théâtre franç.*, t. II, p. 244).

le jour des Innocents, avec leur cape aux longues oreilles. Ainsi celui qui figure sur le goulot de bouteille (travail français du xvi^e siècle) reproduit ici, grâce à l'obligeance de M. Haraucourt, qui a acquis récemment ce curieux objet pour le Musée de Cluny (pl. V). Ainsi, encore celui qui est à sa droite et forme porte-clés.

M. Plattard fait remarquer avec raison¹ que le coq-à-l'âne, cher à Rabelais, est déjà, par exemple, dans la « Sottie des Menus propos », que M. Picot considère comme un type de la Sottie primitive².

Avant de paraître dans Rabelais, observe aussi M. Plattard dans son édition du *Quart Livre*³, la bataille des geais est mentionnée dans cette même « Sottie des Menus propos », composée vers 1495⁴.

Plus nombreux et plus sûrs cependant sont les emprunts et les allusions de Rabelais à des farces connues de son temps.

Je ne crois pas qu'il pense à un sujet déterminé lorsqu'il écrit dans son *Épître à Mgr Odet* : « De faict, la pratique de Medicine bien proprement est par Hippocrates comparée à un combat et farce jouée à 3 personnages : le malade, le medicin, la maladie »⁵, mais, à ce seul trait, on voit déjà comment il objective et dramatise volontiers les choses, car le texte d'Hippocrate dit seulement : « l'art se compose de trois termes : la maladie, le malade et le médecin⁶ ».

Parfois, il emprunte à une farce une plaisanterie comme cette phrase du *Gargantua* (ch. xxii, éd. M.-L., t. I, p. 83) : « Après avoir bien passé et beluté (criblé) temps », où il feint de prendre « passer » au sens littéral, comme dans la Farce de Métier et Marchandise, où l'on voit ces deux

1. *L'Œuvre de Rabelais*, p. 313-314.

2. Le refrain « Faulte d'argent c'est douleur non pareille » est déjà dans la Sottie de Pierre Gringore représentée le mardi 25 février 1512. Cf. Picot, *La sottie en France (Romania)*, avril 1878, p. 264).

3. P. 54.

4. *Recueil général des soties*, par Ém. Picot, t. I, p. 76, v. 145.

5. Éd. M.-L., t. II, p. 248.

6. Cité par M.-L. au t. IV, p. 267.



« SOTS » EN COSTUME.

a) GOULOT DE BOUTEILLE.

b) PORTE-CLÉ :
LE FOU AVEC SA MAROTTE.

Travail français du xvi^e siècle.
(Musée de Cluny. Nouvelles acquisitions.)





personnages passer le temps à travers l'étamine¹. Vision nette et drôlatique, jeu de mot personnifié et réalisé que notre « maître drôle » n'aura garde d'oublier.

Il est possible, mais non certain, que le latin de cuisine de Panurge : « Et ubi prenus »² vienne de la Farce de Colin, où on lit ce vers :

Et ubi prenu qui ne l'emble.

Par contre, il se pourrait bien que le nom des vidangeurs « maistre Fyfy et ses suppostz » (*Pant.*, ch. xvii, éd. M.-L., t. I, p. 304) fût emprunté à la Farce du savetier³ :

Et le tien curoit les privez

.
Et s'appelloit maistre Fy Fy.

Outre la *Femme mute*, dont il a été question au commencement de ce travail, il est encore une seconde farce dont nous ne connaissons l'existence que par une phrase du *Gargantua* (ch. xxxiii, éd. M.-L., t. I, p. 128), c'est celle du Pot au lait : « J'ay grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la *farce du pot au laict*, duquel un cordouannier se faisoit riche par resverie : puis le pot casse, n'eut de quoy disner. »

Ce rapide récit remet en la mémoire celui plus développé de La Fontaine⁴ :

Le récit en farce en fut fait

On l'appela le Pot au lait.

1. J. Plattard, *L'Œuvre de Rabelais*, p. 317.

2. *Pant.*, ch. xv, éd. M.-L., t. I, p. 293. Le rapprochement avec la « Farce » est de M. Marty-Laveaux, *Commentaire*, t. IV, p. 200. M. Marty-Laveaux en fait un autre moins probable à propos du « Harry bourriquet », *Garg.*, ch. xii, qui se retrouve dans la « Farce d'un qui se fait examiner pour estre prebtre » (*Anc. théâtre franç.*, t. II, p. 373, cité par M.-L., t. IV, p. 96) :

« Bourriquet, bourriquet, Hanry Bouri l'âne,
Bourriquet, bourriquet, Hanry Bourriquet. »

3. *Anc. théâtre franç.*, t. II, p. 131, cité par M.-L., t. IV, p. 204.

4. *Fables*, VII, 10.

Il n'est pas sûr que cette farce existât encore du temps du fabuliste ; il est possible qu'il n'en ait eu connaissance que par *Gargantua*. La Fontaine venait sans doute de relire son auteur favori, puisque, trois lignes plus loin, il évoque Picrochôle. S'il a remplacé dans le récit le cordonnier par la laitière, ce qui est bien plus naturel, c'est sous l'influence de Bonaventure Des Périers¹.

Une place toute particulière, une place d'honneur revient à la célèbre farce de Patelin. Rabelais en est véritablement hanté, les allusions se retrouvent si nombreuses que je ne suis pas sûr de n'en avoir point laissé échapper. M. Plattard en énumère douze, j'en compte vingt-cinq, mais si M. Plattard se pique au jeu, il en trouvera peut-être davantage.

L'obsession est telle et la citation si minutieuse parfois qu'il faut croire que Rabelais savait la pièce par cœur.

Dans le seul chapitre III du *Tiers Livre*, à la louange des débiteurs et emprunteurs, il n'y a pas moins de deux allusions, et il y en aura encore une au chapitre suivant.

Ce qui le séduit surtout, c'est le type même de Patelin ; celui-ci n'est-il pas une sorte de Panurge, avant la lettre, avisé, astucieux, rusé comme lui, possédant une érudition assez vaste et une vive intelligence qui ne lui servent qu'à réaliser une vie aventureuse, dont l'honnêteté n'est pas toujours le but, mais dont le besoin d'argent est souvent le mobile ?

Dans sa descente aux enfers, imitation comique de Virgile, où le juges infernaux des Champs-Élysées côtoient les diables des mystères entre le Coccyte, le Phlegeton, le Styx, l'Achéron et le Léthé, Épistémon a vu les héros et les rois de jadis, exerçant des professions qui ne sont rien moins que nobles.

Parmi eux est « Pathelin, thesaurier de Rhadamante, qui marchandoit des petitz pasteuz que cryoit le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine ? Troys blancs, dist

1. Sur l'histoire de ce thème, voir Petit de Julleville, *Répertoire du théâtre comique*, p. 311.

Me cousta a la magdalene
 Huit blancs par mon serment de layne
 Que ie sousoye auoir pour quatre

¶ Pathefin

¶ Par le sang bieu sans plus debatre
 Puis quainsi Va donc ie marchande
 Sus ausnez



¶ Le drappier

¶ Et ie vous demande
 Combien vous en faut il auoir

¶ Pathefin

¶ Il est bien ayse a scauoir
 Quel se a il

¶ Le drappier

¶ De brucelle

¶ Pathefin

¶ Trois ausnes pour moy
 Elle est haute/deux a demye
 Le sont six ausnes/ne sont mpe

PATELIN ACHETANT SON DRAP A MAÎTRE GUILLAUME.

Fac-similé du fol. a vi r° de l'édition imprimée vers 1500
 par la veuve Pierre Le Caron.

(Cliché de la Société des Anciens textes français.)



le pape. Mais, dist Pathelin, troys coups de barre, baille icy, villain, baille, et en va querir d'autres¹. »

Emportant les « petits pâtés » qu'il n'a pas payés, Patelin, dans l'autre monde, continue à jouer son rôle de fourbe, c'est en effet à l'escroquerie qu'il commit envers M^e Guillaume, le marchand, qu'il doit sa triste célébrité. « Ainsi l'emporta [il s'agit du sophiste] en tapinois, comme feist Patelin son drap² » (voy. pl. VI)³. « Et frere Jan menassa de l'en faire repentir en pareille mode que se repentit G. Jousseaulme vendent à son mot le drap au noble Patelin⁴. »

La scène du marchandage du drap entre Patelin et M^e Guillaume, qui aura son pendant chez Rabelais dans l'achat du mouton par Panurge, est évoquée par celui-ci dans le chapitre iv du *Tiers Livre*, à la louange des prêteurs⁵ : « Je vous prie, considerez comment le noble Patelin, voulant deifier et par divines louenges mettre jusque au tiers ciel le pere de Guillaume Jousseaulme, rien plus ne dist, sinon :

« Et si preloit
Ses denrées a qui en vouloit! »

1. *Pant.*, ch. xxx, t. I, p. 368.

2. *Garg.*, ch. xx, éd. M.-L., t. I, p. 74. L'imitation est même littéraire, puisque, dans la Farce, le drapier se plaint en ces termes :

« Dea il s'en vint en *tapinois*
A tout mon drap sous son aisselle. »

(Comm. de M.-L., t. IV, p. 177.)

3. C'est à l'obligeance bien connue de M. Picot que nous devons de pouvoir reproduire ici trois des gravures sur bois de l'édition imprimée vers 1500 par Marion de Malaunoy, veuve de Pierre Le Caron. M. Picot a même eu la bonté de nous prêter les clichés qui ont servi pour le fac-similé intégral qu'il a donné à la Société des Anciens Textes (Mâcon, Protat, 1904). La planche VI représente Patelin achetant le drap, la planche VII Patelin feignant d'être malade, la planche VIII Patelin plaidant.

4. *Quart Livre*, ch. lvi, t. II, p. 468. M. Marty-Laveaux cite (t. IV, p. 300) ces mots de l'avocat :

« En dea, il ne m'a pas vendu
A mon mot, ç'a esté au sien;
Mais il sera payé au mien. »

5. Éd. M.-L., t. II, p. 32.

O le beau mot ! »

Ouvrez l'édition imprimée à Lyon par Guillaume le Roy vers 1485¹, vous y trouverez ces vers, que l'avocat prononce à la louange du père du marchand pour l'amadouer peu à peu. Dans la plaidoirie du seigneur de Humevesne (*Pant.*, ch. xii, t. I, p. 277), l'expression « j'entends, par mon serment, de laine » est encore empruntée au même dialogue de l'avocat et de M^e Guillaume².

Par allusion aux jargons étranges par lesquels le fourbe, faisant le malade (voy. pl. VII), accueille le marchand, qui vient réclamer son paiement, Rabelais appelle tout charabia incompréhensible *patelinois* ou *patelin* : « Parlez-vous christian, mon amy, ou langaige patelinoys ? »³, ce qui, selon M. Sainéan⁴, a donné notre mot « patelin », qui a pris le sens de village, après avoir signifié sans doute le lieu où l'on baragouine un patois.

Une foule d'expressions, cueillies çà et là, viennent de la même source : « à trois pseaulmes et troys leçons »⁵, « Et Dieu sçayt comment il y eut beu et guallé »⁶ ; de même

1. Fol. a 6 r^e, dans la réimpression qu'en a donnée M. Picot pour la Société des textes français modernes (Paris, Cornély, 1907), avec une légère variante cependant ; Rabelais a « en » au lieu de « les » que portent toutes les éditions. Notre auteur aura cité de mémoire. La variante rabelaisienne est signalée par M. F.-Ed. Schneegans dans son édition du *Patelin* (*Bibliotheca romanica*, v. 173).

2. Réimpression, fol. a viii v^e ; éd. M.-L., *Comm.*, t. IV, p. 196.

3. *Pant.*, ch. ix (*Comm.*, t. IV, p. 190). Voici l'autre passage : « Ne sçay quelles antiphones car je n'entendois leur patelin... » (*Cinquième Livre*, ch. xxvi, t. III, p. 105). M. Marty-Laveaux (*Comm.*, t. IV, p. 108) fait remarquer justement que l'exclamation « Carymary, Carymara » du ch. xvii du *Gargantua* se retrouve dans le prétendu délire de Patelin : « Ostez ces gens noirs, Marmara-Carimari, Carimara ».

4. *L'argot ancien*. Paris, Champion, 1907, in-12.

5. *Garg.*, ch. xli ; *Comm.* M.-L., t. IV, p. 141. Pat. : « Et cest auocat portatif — A trois leçons et à trois pseumes. »

6. *Quart Livre*, ch. xxv, éd. M.-L., t. II, p. 358. Cf. *Comm.* de M.-L., t. IV, p. 285, qui cite cette phrase de la Farce : « Il y aura beu et guallé. » Ces participes pris substantivement signifient « boisson et réjouissance ».

A tout le moins sans rien despendre
 Je y vois ie ne puis rien vendre
 Hau maistre pierre

I Guillemette

Helas sire
 Pour dieu se vous voulez rien dire
 Parlez plus bas

Le drappier

Dieu vous gard dame
 Guillemette

Ho plus bas

Le drappier

Et quoy



I Guillemette

Bon gre mame

Le drappier

Du est il

Guillemette

Las ou doit il estre

Le drappier

Le qui

Guillemette

PATELIN JOUANT LE MALADE.

(Fac-similé du fol. b iv v°.)

Digitized by Google



encore le « couste et vaille »¹, qu'on retrouvera dans la réponse de Pathelin à M^e Guillaume, qui l'avertit combien le drap est cher :

Ne m'en chault ! Couste et vaille !
Encor' ay-je denier et maille
Qu'oncq' ne virent pere ne mere².

Et ces deux derniers vers aussi on les retrouvera dans le *Pantagruel* au chapitre xvii³ : « J'ay encores six solx et maille, qui ne virent oncq pere ny mere ».

On sait que deux supercheries font toute la farce de Patelin : la première est celle du drap emporté sans payement (nous avons vu les allusions qu'y fait Rabelais), la seconde est celle des moutons, ravis au même Guillaume par son berger Thibault l'Aignelet, que défendra l'avocat Patelin (cf. pl. VIII).

Rabelais s'en est amusé tout autant, puisqu'après avoir expédié par-dessus bord, par le procédé que l'on sait, tous les moutons de Dindenault, Panurge s'écrie (*Quart Livre*, ch. viii, éd. M.-L., t. II, p. 297) : « Reste il icy ulle ame moutonnière ? Où sont ceulx de Thibault l'aignelet ? »

Ailleurs, et par trois fois, il fait allusion au fameux mot du juge « revenons à nos moutons »⁴; et cela doit avoir

1. *Quart Livre*, ch. vii, éd. M.-L., t. II, p. 293. C'est-à-dire « que cela coûte ce qu'on voudra ».

2. Cf. *Patelin*, éd. Jacob. *Recueil de farces (Bibl. gauloise)*, p. 32.

3. Voir M.-L., *Comm.*, t. IV, p. 203.

4. *Garg.*, ch. i; éd. M.-L., t. I, p. 10 : « Retournant à nos moutons ». — *Garg.*, ch. xi, éd. M.-L., t. I, p. 45 : « Retournoit à ses moutons. » — « Retournons à nos moutons (dist Panurge) » (*Tiers Livre*, ch. xxxiv, t. II, p. 167). La phrase précédente se termine comme ceci : « Je ne riz oncques tant, que ie feis à ce Patelinage » (*Ibid.*). Dans *Garg.*, ch. v (éd. M.-L., t. I, p. 24), on lit : « O le gentil vin blanc, et par mon âme, ce n'est que vin de tafetas. Heu, heu, il est à une aurreille, *bien drappé* et de bonnelaine. » C'est peut-être une allusion au boniment du marchand : « C'est un très bon drap de Rouen, je vous prometz et *bien drappé* » (*Comm. de M.-L.*, t. IV, p. 81). — « Et si mangerons de l'oye, cor beuf, que ma femme ne roustira point » (*Tiers Livre*, ch. xxx, éd. M.-L., t. II, p. 147;

beaucoup contribué à transformer cette locution en proverbe, comme nous l'explique Étienne Pasquier au livre VIII de ses *Recherches de la France* : « Et quand il advient qu'en commun devis quelqu'un extravague de son premier propos, celui qui le veut remettre sur ses premières brizées luy dit : *Revenez à vos moutons, dont a usé à mesme effet Rabelais en son premier livre de Gargantua*. Il n'est pas que de fois à autres, quand on tire un paiement en longueur, nous ne disions : « Qui me payast, ie m'en allasse » et en autre sujet contre les gens de mauvaise foy : « Avoir drap et argent ensemble », tous proverbes que nous avons puisez de la fontaine de Pathelin ¹. »

Ce ne sont pas seulement les personnages de Rabelais qui puisent à « la fontaine de Patelin », comme dit si joliment Pasquier, mais lui-même quand il parle en son propre nom. Je relève dans le Prologue du *Quart Livre* ² cette allusion : « Et leur disant le petit mot de Patelin :

Comm., t. IV, p. 251), c'est-à-dire une oie en chair et en os, car Patelin a attiré le marchand chez lui en lui promettant :

« Et si mangerez de mon oye,
Par Dieu, que ma femme rotit. »

— « Il feut declairé hereticque. Nous les faisons comme de cire », c'est-à-dire il ne nous en coûte rien (*Garg.*, ch. xix, éd. M.-L., t. I, p. 72). Selon M. Plattard (*L'Œuvre de Rabelais*, p. 325), allusion aux vers 626-7 de Patelin :

« Et toutesfois les faut-il croire (les médecins)
Ils en œuvrent comme de cire. »

Enfin en voici encore une (*Tiers Livre*, ch. vii, t. II, p. 43, et *Comm.*, t. IV, p. 230) : « Au regard du hault de chausses, ma grande tante Laurence jadis me disoit... ». Dans Patelin :

« Or, sire, la bonne Laurence,
Vostre belle ante mourut-elle ? » (éd. Jacob, p. 29).

La dernière que j'ai trouvée est celle-ci, à propos de la prudente réponse de Raminagrobis : « O quel Patelineux » (*Tiers Livre*, ch. xxii, t. II, p. 110).

1. Le *Livre VIII*, dont est extrait ce passage, ch. LIX, et le suivant, n'a paru qu'en 1621, tandis que le *I^{er} Livre* date déjà de 1560. Cf. le précieux *Manuel bibliographique* de M. Lanson. Paris, Hachette, 1909, n° 2460. Je cite d'après l'édition de 1665, in-fol.

2. Éd. M.-L., t. II, p. 265, et *Recueil de farces*, éd. Jacob, p. 42.

En ay je? » C'est le mot que prononce l'avocat en retrouvant sa femme, l'escroquerie une fois commise.

Dans la lettre à Mgr Odet en tête du *Quart Livre*¹, on lit ceci :

Et l'interrogeant à la mode du noble Patelin :

*Et mon urine
Vous dict elle point que je meure?*

La citation est tout à fait exacte et montre encore une fois que Rabelais savait son Patelin par cœur, car je ne pense pas qu'il ait eu besoin de recourir à l'exemplaire qu'il possédait sûrement dans sa bibliothèque. Patelin, affectant de prendre pour son médecin le drapier qui vient réclamer son argent, lui dit en effet :

Et mon orine
Vous dit-elle point que je meure²?

Même, dans la vie de tous les jours, en dehors de son métier d'écrivain, Rabelais, s'adressant par lettre à son ami Antoine Hullot, le « bailli du bailli des baillis », ne peut s'empêcher de commencer par un *patelinage*.

He Pater Reverendissime, quo modo bruslis quoe nova? Parisiis non sont ova? Ces paroles proposées devant vos révérences, traduites [*de patelinois*, selon le *Journal de l'Estoile*, 1609] en notre vulgaire Orleanois, valent autant à dire comme si je disoys : Monsieur, vous soyez le tres bien revenu de nopces, de la feste, de Paris³.

1. Éd. M.-L., t. II, p. 249.

2. Ed. Jacob, p. 61.

3. D'après la copie ancienne qu'a publiée M. Clouzot dans la *Rev. des Ét. rabelaisiennes*, 1905, p. 159, sous ce titre : *Les amitiés de Rabelais en Orléanais*. Jusqu'alors, le texte n'en avait été connu que par le *Journal de l'Estoile* (cf. éd. M.-L., *Comm.*, t. IV, p. 397). M. Marty-Laveaux cite le jargon de l'avocat auquel Rabelais fait allusion :

« Magister amantissime,
Pater reverendissime,
Quomodo bruslis? quae nova?
Parisius non sunt ova. »

(Éd. Schneegans, v. 958-961.)

Il n'y a pas lieu de s'étonner de voir Rabelais s'enticher ainsi de la Farce de Patelin. Du xvi^e siècle à nos jours, d'Estienne Pasquier à Renan, les plus rares esprits, les plus sérieux aussi, ont admiré la verve et l'invention comique du chef-d'œuvre, hélas ! anonyme, de la farce médiévale.

Il faut relire les termes dont se sert le grand humaniste Pasquier, après avoir en quelque sorte redécouvert, dans l'isolement de la campagne, le Patelin :

Ne vous sovient-il point de la responce que fit Virgile à ceux qui luy improperoient l'estude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit que, en ce faisant, il avoit appris de tirer l'or d'un fumier ? Le semblable m'est advenu n'a gueres aux champs, où estant destitué de la compagnie, ie trouvay sans y penser la Farce de Maistre Pierre Patelin, que ie leu et releu avec tel contentement, que i'oppose maintenant cest eschantillon à toutes les comédies Grecques, Latines et Italiennes ¹.

Certes, cet éloquent éloge, inscrit dans un livre qu'on ne cessa pas de lire et d'imprimer au xvii^e siècle, ne dut pas peu contribuer à la vogue persistante du Patelin², une des rares pièces du répertoire médiéval qui ne mourut jamais complètement.

Nous avons dit déjà que le type de Patelin a dû influencer celui de Panurge, mais Panurge, dans un des principaux traits de son caractère, la couardise, n'est guère qu'une variété, plus malicieuse et plus consciente toutefois, du « Miles gloriosus »³ cher à la farce, au mystère et surtout au monologue comique. Il y a une ressemblance certaine entre Panurge et le « Franc-Archier de Bagnolet » qui, après mille bravades, s'affole devant l'épouvantail qu'il prend pour un soldat ennemi, et ne retrouve tout son

1. *Recherches de la France* d'Étienne Pasquier, l. VIII, ch. LIX.

2. Les paroles de Pasquier sont reproduites par exemple dans l'édition du *Patelin* parue chez Constelier (1723).

3. Voir *Der Miles gloriosus in d. fr. komödie* p. O. Fest Münchener Beiträge, XIII, 1897.

¶ Le Berger
¶ Dieu/a vostre mot drayement
 Monseigneur nen faictes doute
¶ Patelin
¶ He dea s'il ne pleut il degoutte
 Au moins auray ie Vne espinoche
 J'auray de luy s'il chet en coche
 Vng escu ou deup pour ma peine
 Sire dieu Vous doint bonne estraine
 Et ce que Vostre cueur desire,



¶ Le iuge
¶ Vous soyez le bien Venu sire
 Or Vous couurez/ca prenez place
¶ Patelin
¶ Dea ie suis bien sauf Vostre grace
 Je suts icy plus adeliure
¶ Le iuge
¶ Si par riens qu'on se desliure
 Tantost/affin que ie me speue
¶ Le drappier
¶ Mon aduocat vient qui acheue

PATELIN PLAIDANT DEVANT LE JUGE ET SON GREFFIER.

(Fac-similé du fol. c ii r^o.)

May

courage que lorsqu'il s'aperçoit qu'il peut s'acharner sans danger sur cette botte de paille.

Il s'analyse lui-même avec vérité quand il dit :

Je ne craignoye que les dangiers,
Moy; je n'avoye paour d'aulture chose¹.

Ce sont les mêmes termes dont se sert Panurge fanfaron, après la tempête qui lui a causé si grand'peur (*Quart livre*, ch. xxiii, éd. M.-L., t. II, p. 354) :

Je m'appelle Guillaume sans paour. De couraige tant et plus. Je ne entends couraige de brebis. Je diz couraige de Loup, asceurance de meurtrier. *Et ne crains rien que les dangiers.*

La réminiscence est certaine : la preuve est qu'elle revient au chapitre LV (éd. M.-L., t. II, p. 464), cette fois avec une indication de provenance.

Je ne le diz pour paour que je aye. Car je ne crains rien fors les dangiers... Aussi disoit le Fran Archier de Baignolet².

C'est à cette pièce, qui est le chef-d'œuvre du monologue comique au moyen âge, comme Patelin est le

1. Poèmes attribués à Villon, dans les *Œuvres complètes* de Villon, éd. Jannet, p. 153. M. Marty-Laveaux a tort de le citer comme étant de Villon, t. IV, p. 284. Sur le type du soldat fanfaron au XVI^e siècle, voir entre autres Rigal, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, t. IV, p. 172 et suiv., *Les personnages conventionnels de la comédie au XVI^e siècle*.

2. Epistémon le retrouve aux Enfers : « Je veiz le Franc Archier de Baignolet qui estoit inquisiteur des heretiques » (*Pant.*, ch. xxx). Rabelais veut-il insinuer que les inquisiteurs aussi sont des lâches ? Dans la librairie de Saint-Victor (*Pant.*, ch. vii, éd. M.-L., t. I, p. 247) figurent les « Stratagemata Franc-Archieri de Baignolet » et le « Fractopinus de re militari cum figuris Tevovi », à propos duquel M. Marty-Laveaux donne cette intéressante note (t. IV, p. 180) : « Le nom de Tévo est, dans plusieurs farces, celui d'un soldat peureux », et Rabelais nous apprend ailleurs (t. II, p. 47) que, lorsque les francs taupins partaient en guerre, on leur criait : « Saulve, Tévo, le pot au vin... »

chef-d'œuvre de la farce, que Rabelais emprunte l'építaphe de Gargantua pour sa femme :

Cy gist son corps auquel vesquit sans vice
Et mourut l'an et jour que trespassa.

Le franc archer aussi, dans sa terreur, compose son építaphe et la conclut par ces mots :

Et mourut l'an qu'il trespassa.

C'est probablement à un « Sermon joyeux de la vie saint Ongnon, comment Nabuzarden, le maistre cuisinier le fit martirer »¹, que Rabelais prend son « Nabuzardan, maistre cuisinier du Roy Nabugodonosor » (*Quart Livre*, ch. xxxix)².

Mais il y a plus : le monologue semble avoir influencé jusqu'au style de Rabelais. Celui-ci avait dû en entendre beaucoup sur les places publiques ; les marchands d'orviétan s'en servaient, comme actuellement encore, pour attirer les chalans. Les Français eurent toujours à ce faire une habileté particulière. Témoin le dit de l'Erberie Rustebeuf, qui date du xiii^e siècle.

De là, peut-être, cette cascade de synonymes où se complaisent les auteurs de farces et les auteurs de mystères bien avant Rabelais. L'étourdissante énumération d'armes du Prologue du *Tiers Livre* : « Aubergeons, briguandines, salades, bavieres, cappelines, guisarmes, armetz, mourions, mailles... » a son modèle, non moins verbeux, sinon aussi plaisant, dans le rapide dialogue entre Nabugodonosor son maître d'artillerie, son maréchal et son capitaine³ :

1. Ce sermon est de 1468. Voir *Rabelais et Villon*, par Thuasne (extr. de la *Revue des bibliothèques*, 1907). Paris, Champion, p. 11, 22, 38.

2. Éd. M.-L., t. II, p. 406. Cf. *Commentaire*, t. IV, p. 291-292.

3. *Viel Testament*, éd. Picot et Rothschild, t. V, p. 247.

LE CAPITAINE.

Voyez en l'air quelz estendars?

LE SENECHAL.

Guydons, lances, javelotz, dars.

LE MAISTRE DE L'ARTILLERIE.

Bombardes, canons, serpentines.

LE MARECHAL.

Haubergons, jaques, brigandines.

LE CAPITAINE.

Crannequins, arbalestes, ars.

LE SENECHAL.

Espées, bistoires et faulcons.

LE MAISTRE.

Fondes, fusées, ribaudequins.....

LE MARECHAL.

Manches de mailles, gorgerins.

LE CAPITAINE.

Carquois, crilz, signolles, raillons.

LE SENECHAL.

Haches, vouges, becz de faulcons, etc., etc.

M. Henri Châtelain¹ a fort bien montré que les accumulations verbales de Rabelais étaient familières déjà au mys-

1. *Le Mistere de Saint Quentin...*, édition critique, 1 vol. in-4°. Paris, Champion, 1908. Introduction, p. LIII. M. Schneegans, *Geschichte der grotesken Satire*, 1894, p. 267-268, n'a pas envisagé cette influence possible. Le procédé de réponse par monosyllabes (cf. V^e Livre, ch. xxvii) est aussi çà et là dans *Les Mystères*. Cf. Marty-Laveaux, t. IV, p. 334-335.

tère. Qu'on prenne au hasard par exemple la liste d'imparfaits qui figure dans ce même Prologue du *Tiers Livre* que nous venons de citer (éd. M.-L., t. II, p. 8) : « En grande vehemence d'esprit, desployant ses braz, le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, bouloit, » etc... Il n'en vient plus après que cinquante. Le Mystère de Saint-Quentin n'en a pas tant, mais pourtant le procédé est déjà connu :

Ils seront pourfendus,
 Patibulés, pourbondis, pourboulis,
 Matés, murdris, martelés, morfondus,
 Boutés, baignés, broquiés, brulés, bruhis,
 Bien bersandés, bertaudés, forbanis,
 Fronciés, fichés, fourdroiés, fatrouillis,
 Croquiés, huchiés, courbetés, coustilliés,
 Crucifiés, craventés, escrolés,
 Esservelés, et bien dur castilliés,
 Galins galans, Gaulois seront galés.

Ceci tient du monologue, ou, si l'on veut, du boniment beaucoup plus que du drame. Et en fait de monologue, Rabelais s'y connaît.

N'en est-ce pas un que l'hallucination affolée de Panurge au *Tiers livre* (ch. xxiii, éd. M.-L., t. II, p. 112-113) :

Le Diable me emport si je y vois. Vertus Dieu, la chambre est desja pleine de Diables..... Houstez vous de là. Je ne y voys pas. Le Diable me emport si je y voys. Qui sçait s'ilz useroient de qui pro quo et en lieu de Raminagrobis grupperoient le paouvre Panurge quitte? Ilz y ont maintes foyz failly, estant safrané et endebté. Houstez vous de là. Je ne y voys pas. Je meurs, par Dieu, de male raige de paour. Soy trouver entre Diables affamez? entre Diables de faction? entre Diables negocians? Houstez vous de là.

Mélange d'interrogations, d'exclamations, de cris, d'apostrophes, toutes les caractéristiques du monologue dramatique sont là. Il manque le geste. Tenez pour

assuré que Rabelais le voyait. En tous cas, il n'a pas manqué de noter, comme le remarque justement M. Platard¹, tous « les accidents de la parole, les bredouillements et la toux de Janotus de Bragmardo, le débit monotone de Bridoye, le caquetage de Frère Jean à table ».

Rabelais parle son livre, bien plus, il le joue : n'est-ce pas un véritable monologue que cette fin du Prologue du *Tiers Livre* (éd. M.-L., t. II, p. 14) :

Pourtant arriere, cagotz. Aux ouailles, mastin. Hors d'ici, caphards, de par le Diable, hay. Estez vous encores là? Je renonce ma part de Papimanie, se il vous happe. Gzz. Gzzz. Gzzzzzz. Davant, Davant. Iront ilz?

Je ne suis ni le seul ni le premier² à avoir admiré la vivacité, le mordant des dialogues rabelaisiens.

Peut-être si l'on avait, comme me le proposait l'autre jour M. Huguet³, réservé un alinéa à chaque réplique, tous les lecteurs s'en seraient-ils aperçus dès l'abord⁴.

Je ne connais pas de plus merveilleux dialogues dramatiques que ceux de Rabelais. Ils sont supérieurs même à ceux de Patelin. Qu'on relise à ce point de vue-là seulement l'entrevue de Panurge et de Trouillogan en faisant effort pour retrouver l'intonation qu'entendait Rabelais et peut-être la grimace qu'il voyait. Galipaux pourrait nous rendre Panurge⁵. Si j'osais, j'ajouterais entre parenthèses

1. *Op. cit.*, p. 346.

2. Par exemple Gebhart dans son *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*. Paris, Hachette, 1877, p. 159 : « L'entretien de Panurge et de Dindenaut rappelle la verve des meilleurs passages de Maître Pathelin. »

3. Quelques éditeurs, Burgaud des Marets et Rathery et Moland l'ont fait partiellement, lorsque Rabelais lui-même détache les noms des interlocuteurs.

4. M. Jacques Boulenger, que je remercie ici de l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans la correction des épreuves, me dit que ce désir sera réalisé dans la grande édition de notre Société.

5. Ces lignes étaient écrites avant les représentations des « Noces de Panurge », des frères Adenis, où Galipaux a si bien incarné notre héros.

les rubriques du metteur en scène, mais il ne faut pas toucher à un texte de Rabelais, il parle assez de lui-même :

Or ça, de par Dieu. Me doibz je marier ?

TROUILLOGAN.

Il y a de l'apparence.

PANURGE.

Et si je ne me marie point ?

TROUILLOGAN.

Je n'y voy inconvenient aulcun.

PANURGE.

Vous n'y en voyez point ?

TROUILLOGAN.

Nul, ou la veue me deçoit.

PANURGE.

Je y en trouve plus de cinq cens.

TROUILLOGAN.

Comptez les.

PANURGE.

Je diz improprement parlant, et prenent nombre certain pour incertain, déterminé, pour indéterminé, c'est-à-dire beaucoup.

TROUILLOGAN.

J'escoute.

PANURGE.

Je ne peuz me passer de femme, de par tous les Diables.

TROUILLOGAN.

Houstez ces villaines bestes ¹.

1. *Tiers Livre*, t. II, ch. xxxvi, p. 172-173.

Et le reste du dialogue, j'en appelle à tous les rabelaisants, n'est ni moins vif, ni moins bien conduit.

Voici un autre cas où Rabelais aussi a favorisé notre interprétation, en découpant lui-même son texte en répliques, précédées du nom de l'interlocuteur, c'est dans la fameuse discussion entre Panurge et Dindenault, à qui il achète un mouton pour le faire après sauter par-dessus bord. C'est délicieux d'ironie et de vivacité, aucun dialogue, à ma connaissance, ne se prête mieux à la lecture à haute voix ou même à la réalisation scénique :

LE MARCHAND.

Vous allez en Lanternoys ?

PANURGE.

Voire.

LE MARCHAND.

Veoir le monde ?

PANURGE.

Voire.

LE MARCHAND.

Joyeusement ?

PANURGE.

Voire.

LE MARCHAND.

Vous avez, ce croy je, nom Robin mouton.

PANURGE.

Il vous plaist à dire.

LE MARCHAND.

Sans vous fascher.

REV. DES ÉT. RABELAISIENNES. IX.

5

PANURGE.

Je l'entends ainsi.

LE MARCHAND.

Vous estes, ce croy je, le joyeux du Roy.

PANURGE.

Voire.

LE MARCHAND.

Fourchez là. Ha, ha ! Vous allez veoir le monde, vous estes le joyeux du Roy, vous avez nom Robin mouton. Voyez ce mouton là, il a nom Robin comme vous. Robin, Robin, Robin ! Bes, Bes, Bes, Bes ! O la belle voix.

PANURGE.

Bien belle et harmonieuse.

LE MARCHAND.

Voicy un pact qui sera entre vous et moy, notre voisin et amy. Vous qui estes Robin mouton serez en cette coupe de balance, le mien mouton Robin sera en l'autre : ie guaige un cent de huytres de Busch, que, en poix, en valleur, en estimation, il vous emportera hault et court, en pareille forme que serez quelque jour suspendu et pendu.

Patience (dist Panurge).

Oh ! ce petit mot par lequel Panurge s'exhorte lui-même à attendre l'heure de sa vengeance certaine, et ce « notre amy, mon voisin » toujours répété si ironiquement par le marchand à Panurge, et cette éloquence du marchand qui fait l'article, ne sont-ce pas des inventions dramatiques merveilleuses ?

Il n'est pas rare de trouver dans des œuvres narratives des dialogues qui valent ceux des meilleures pièces.

Dans le « Neveu de Rameau », comme l'expliquait un jour M. Lanson, on trouve des conversations mimées

par le neveu de Rameau qui sont bien supérieures à celles que Diderot a mises dans ses pièces.

Je sais bien, pour en revenir à la scène des moutons de Panurge, qu'elle n'est pas de l'invention de Rabelais, qu'il en a pris l'idée dans Folengo : un paysan livre à Cingar un de ses moutons que celui-ci jette ensuite à la mer où tout le troupeau le suit¹. Mais la vivacité des réparties, le relief des types, ce sont là choses qu'il n'a pas imitées et qu'on n'imitera pas non plus de lui.

Cependant, telle farce du xvi^e siècle, l'Abbesse et ses sœurs par exemple, sera tirée de *Pantagruel* (t. III, ch. XIX) et Molière cite des répliques de Pantagruel à Panurge :

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte ;
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;
Vous serez ébahi quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout².

Pourquoi Rabelais n'a-t-il pas exploité lui-même sa riche mine dramatique ? Il avait la science des choses du théâtre, il en avait l'entente, il avait le don, il eût fait un excellent metteur en scène, il eût été peut-être, s'il avait voulu, un des maîtres du théâtre comique.

Mais, sans doute, il estimait qu'une comédie ne comportait que de la drôlerie, qu'une fois jouée il n'en restait presque rien, et qu'on ne pouvait à loisir en sucer la « substantifique moelle ».

1. Cf. Plattard dans l'édition du *Quart Livre* déjà citée, p. 28.

2. *École des Femmes*, acte I, scène 1. Il y a ici contamination de deux passages. Dans la forme, ces vers sont la reproduction des paroles de Pantagruel au chapitre des débiteurs et emprunteurs (*Tiers Livre*, ch. v, éd. M.-L., t. II, p. 31). « Mais prêchez et patrocinez d'ici à la Pentecôte, enfin, vous serez ébahi comment rien ne m'aurez persuadé. » Mais la discussion sur le mariage à laquelle Molière pense aussi est au chapitre XI du *Tiers Livre*.

Il est très vrai que Rabelais a beaucoup emprunté aux mystères et à la farce, mais ce sont des éléments extérieurs, les décors du paradis, des limbes et de l'enfer, des mascarades de diable, des manœuvres maritimes ; il est très vrai aussi qu'il a puisé dans la sottie, dans la farce, dans le monologue, mais ce sont des scènes isolées, des anecdotes, des expressions, des citations, des procédés de style et cette façon de dramatiser toute chose, et cependant combien il est plus riche, plus fécond, plus truculent.

Il est exact qu'il a en commun avec les mystères, ce mélange de sérieux et de grotesque qui les distingue, mais il a mille fois plus de profondeur et son comique lui-même va plus avant.

On ne trouvera pas non plus dans le théâtre médiéval, qui brille au xvi^e siècle d'un somptueux et dernier éclat, des pensées sur l'éducation, ni même dans le théâtre religieux une prière aussi noble et aussi majestueuse dans sa simplicité que celle qui termine la journée de *Gargantua*¹ :

« Si prioyent Dieu le createur en l'adorant, et rectifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et luy rendant grace de tout le temps passé, se reço'mandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repos. »

Gustave COHEN.

1. Ch. XIII du *Gargantua*, éd. M.-L., t. I, p. 93.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES, DES NOMS DE LIEUX, DES PIÈCES CITÉES
ET DES MATIÈRES TRAITÉES.

(Les termes rabelaisiens expliqués et les rubriques de matières
sont en italique. Les titres de pièces et les noms de lieux en petites
capitales.)

-
- | | |
|--|---|
| Abel, 22 n. 2. | Bosch (Jérôme), 24. |
| ABBESSE ET SES SŒURS (FARCE DE
L'), 67. | Bouchet (Guillaume), 18, 24 n. 4,
32. |
| ABRAHAM SACRIFIANT, 2. | Bouchet (Jehan), 4-5, 16 n. 1, 18,
30. |
| ACTES DES APÔTRES (MYSTÈRE
DES), 44. | Boulenger (Jacques), 24 n. 1, 63
n. 4. |
| ADAM (JEU D'), 23 n. 1. | BOURGES, 4, 5, 10, 14, 18 n. 3, 19,
25 n. 1, 27, 38. |
| Adam de le Hale, 45. | Bourrilly, 18 n. 1. |
| Adenis, 63 n. 5. | <i>Bourriquet (Harry)</i> , 51 n. 2. |
| <i>Alecto</i> , 27, 28. | Brantôme, 49 n. 1. |
| AMBOISE, 4. | Brueghel, 24. |
| <i>Amphithéâtre</i> , 14, 18 n. 3. | BRUXELLES, 36, 37. |
| ANDRIENNE de Térence représen-
tée à Metz en 1501, 2. | Buchanan, 2. |
| ANGERS, 35. | Burgaud des Marets et Rathery,
42 n. 3, 63 n. 3. |
| <i>Arlequin</i> , 20, 29. | |
| Armes (Énumération d'), 60-61. | |
| <i>Badiguoincier</i> , 40 n. 3. | Caillaux, 19, 38. |
| <i>Badin</i> , 48. | <i>Canons</i> , 20. |
| <i>Barboire</i> , 47 n. 2. | Carnahan, 25 n. 3, 28 n. 2. |
| Basoche (Jeux de la), 48, 49. | <i>Carymary carymara</i> , 54 n. 3. |
| Bateleurs, 46 et suiv. | <i>Chape d'Hellequin</i> . Voir Gueule
d'enfer. |
| Bauer (C.), 17 n. 1. | <i>Chaudière infernale</i> , 22-23. |
| <i>Bélial</i> , 38. | Chatelain (H.), 61. |
| BESANÇON, 36. | Chauvin (V.), 27 n. 8. |
| <i>Beu et guallé</i> , 54. | <i>Claquedent</i> , 40. |
| BIEN ADVISÉ (MORALITÉ), 27. | CLÉOPATRE CAPTIVE, 2. |
| Blanchet (Pierre), 48. | Clouzot (H.), 5, 15, 25 n. 1, 29, |
| Bodel (Jean), 27, 40 n. 2. | |
| BORDEAUX, 5. | |

- 34, 36 n. 3, 48 n. 2, 49 n. 2, 57 n. 3.
COLIN (FARCE DE), 51.
Comédie, 2.
Corde, 13 n. 1.
Couste et vaille, 55.
CROIX OSANIÈRE, 34.
- De Baïf**, 2.
Demiourgon, 27.
Descamps (Gonzalès), 46 n. 2.
Des Périers, 52.
D'Estissac (Geoffroy), 4, 34.
Diablerie à quatre personnages, 25.
Diabes, 23 et suiv.
Dialogue chez R., 63-66.
Doué, 14, 24, 25, 39.
Du Bellay (cardinal), 8, 9.
Du Bellay (Joachim), 4.
Du Coingnet (Pierre), 12.
Du Fail, 25 n. 1.
Du Méril, 19 n. 2.
Du Prier (Jehan), 22 n. 4.
Driesen (O.), 20 n. 4.
- ÉCOLE DES FEMMES**, 67 n. 2.
ÉLECTRE, 2.
En ay-je, 56, 57.
Endrès, 27 n. 4.
Enfer, 19-23.
Énumération chez Rabelais, 61-62.
ÉTOURDI (L'), 12 n. 5, 13 n. 1.
- Faber (F.)**, 37.
Fabritio, 11.
Farce chez R., 45-58.
FEMME MUTE (comédie), 5-8.
Fest (O.), 58 n. 3.
Folengo, 67.
FONTENAY-LE-COMTE, 34.
Fouquet (Jehan), 16 n. 2, 19, 38.
FRANC ARCHER DE BAGNOLET, 58-60.
- France (Anatole)**, 8.
Frerot, 11, 20 n. 5.
Fyfy (Maistre), 51.
- Gaguin (R.)**, 43 n. 2.
Garasse (P.), 5.
Gasté, 41.
Gebhart, 63 n.
Grasboyau, 40 n. 3.
Grattelardon, 40 n. 3.
Graullic de Metz, 22.
Gréban, 27, 30, 40 n. 2.
Grimaud (H.), 35.
Gringoire, 49.
Guérente, 2.
Gueule d'enfer, 20-22.
Guillaume (Maistre), 53-55.
- Hamelius**, 22 n. 2.
Hamon, 5 n. 1.
Hapelopins, 40.
Haraucourt, 50.
Havet, 33.
Heulhard, 9 n., 11 n. 2.
Huguet, 63.
Hullot (Ant.), 57.
- INCARNATION (MYSTÈRE DE L')**, 20 n. 3 et 5, 26 n. 2.
INVENTION SAINTE-CROIX (MYSTÈRE DE L'), 13.
ISSOUDUN, 5.
- Jargon*, 41.
Jodelle, 2.
Jubinal, 22 n. 3.
- Kugel (A.)**, 7.
- La Fontaine**, 51-52.
LANGÈS, 35.
Lanson (G.), 2 n. 2 et 4, 3 n. 1, 56 n. 1, 66.
Lanternois, 41.
Laurence (tante), 55 n. 4.

- LAVAL, 4.
 Le Duchat, 42.
 Leendertz, 38 n. 1 et 2.
 Lefranc (A.), 22 n. 2, 43.
 Leroy, 11.
 Leverdier, 20 n. 3.
Léviathan, 21.
Limbes, 17, 19, 24 n. 2.
 Lindner (G.), 40 n. 2.
 Lucas de Leyde, 21.
Lucifer, 20 n. 5, 22, 26-27, 28, 39.
 Lyon, 4, 21.

 Macon (G.), 16 n. 2, 41 n. 2.
 Mahon, 27.
 Mâle (Em.), 19 n. 2, 21 n. 2.
 Malherbe, 49 n. 1.
 MANS (LE), 37.
Maritimes (Scènes), 43-45.
 Marty-Laveaux, 13 et *passim*.
Mashecroutte, 21.
Masques, 47 n. 1.
 Matzke, 43 n. 1.
 MEAUX, 15.
Médecin malgré lui, 7-8.
Mégère, 27.
 MENUS PROPOS (SOTTIE DES), 50.
 MÉTIER ET MARCHANDISE (FARCE DE), 50-51.
 METZ, 2, 21, 22.
 Michel (Jean), 17 n. 3, 40 n. 2, 41 n. 2.
 Michel (Fr.), 43 n. 1 n. 1.
 Millaud (Albert), 7 n. 1.
 Moland, 63 n. 3.
 Molière, 7-8, 12 n. 5, 13 n. 1, 67.
Mommeries, 47 n. 1.
 MONMORILLON, 35.
Monologue comique. Influence sur R., 58-63.
 Mons, 37, 46 n. 2.
 Montaigne, 2.
 MONTPELLIER, 5.
Montre, 27, 28, 29, 38.

Moutons (revenons à nos), etc., 55-56.
 Muret, 3.
Mystère. Emploi du mot chez R., 12, 13 n. 1.
Mystères. Influence sur R., 12-45.
Nabuzardan, 60.
 NANTES, 5.
 NIORT, 35.
Olibrius, 12 n. 5.
 ORLÉANS, 34 n. 1.
Oye, 55 n. 4.

Pantagruel, nom de démon, 28.
Pantagruélion, 14.
 Panurge fanfaron, 58-59.
Paradis (Le), 17-19.
 Paris (G.), 29, 31.
Parloir aux bourgeois, 15.
Parquet des moines, 15.
 Pasquier (Estienne), 41, 56, 58.
 PASSION, de J. Michel, 40 n. 2.
 PASSION (MYSTÈRE DE LA), 13 n.
 PATELIN, patelinois, etc., 42, 52-58.
Patelineux, 55 n. 4.
 Peletier (Jacques), 4.
Pere ny mere (Qui ne virent oncq), 55.
 Petit de Julleville, 4 n. 3 et *passim*.
 Picot (Ém.), 27 n. 7, 40 n. 4, 50, 53 n. 3, 60 n. 3.
Pillemortier, 40.
 Piolin (Dom), 37 n. 1 et 2.
 Plattard (J.), 5, 43, 50, 51 n. 1, 52.
Pois filés, 48-49.
 POITIERS, 4, 5, 14, 15, 34, 36, 49.
Portecole, 16-17.
 POT AU LAIT (FARCE ET FABLE DU), 51-52.
Proserpine, 24, 26, 27.
Pseaulmes (à troys) et à troys leçons, 54.

- REIMS, 30.
 Renan, 58.
 RÉSURRECTION, 41.
 Rigal, 59 n. 1.
 Robert (Ul.), 36 n. 2.
 ROI AVENIR (MYSTÈRE DU), 22 n. 4.
 ROMANS, 14.
 ROQUES (M.), 45 n. 1.
 Rothschild (J. de), 60 n. 3.
 ROUEN, 36.
 Roy, 12, 12 n. 3, 45 n. 2.
 Roybet, 18 n. 2.

 Sainéan, 13 n., 44 n. 2, 54.
 SAINT ADRIEN (MYSTÈRE DE), 12 n. 3.
Saint Alipentin, 13 n.
 SAINT ANDRÉ (MYSTÈRE DE), 40 n. 2.
 SAINT CHRISTOPHE (MYSTÈRE DE), 13 n. 1.
 SAINT CLÉMENT (MYSTÈRE DE), 21, 22.
 SAINT DIDIER (MYSTÈRE DE), 14 n. 3.
 SAINT-ESPAIN, 35.
 SAINTS FERRÉOL ET FERJUS (MYSTÈRE DES), 36.
 SAINT-GÉNÉROUX, 31.
 SAINT-LIZAIRE, 34.
 SAINT LOUIS (MYSTÈRE DE), 28, 43.
 SAINT-MAIXENT, 14, 15, 16, 28 et suiv., 34, 35 et suiv.
 SAINT MARTIN (MYSTÈRE DE), 14.
 SAINT MARTIN (MYSTÈRE DE), d'A. de la Vigne, 25, 28, 29.
 SAINT NICOLAS (JEU DE), 27.
 SAINT OGNON (SERMON JOYEUX DE), 60.
 SAINT PIERRE ET PAUL (MYSTÈRE DE), 22.
 SAINT QUENTIN (MYSTÈRE DE), 40 n. 2.
 SAINT-SÉRÉNÉ, 13.

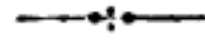
Saint Treignan, 42.
Saint-Victor (Bibliothèque de), 13.
 SAINT VINCENT (MYSTÈRE DE), 12 n. 3.
 SAINTE APOLLINE (MYSTÈRE DE), 16 n. 2.
 SAINTE MARGUERITE (MYSTÈRE DE), 12 n. 5, 14 n. 3.
Satan, 39.
 SAUMUR, 4, 14, 15 n. 3, 16 n. 1, 18, 34, 39.
 SAVETIER (FARCE DU), 51.
 Schneegans (F.-Ed.), 12, 57.
 Schneegans (H.), 61 n. 1.
 Schwab, 41 n. 2.
 SCIOMACHIE, 8-11, 20 n. 5.
 SEPT JOIES DE LA VIERGE (LES), 37.
Serment de laine (Par mon), 54.
 Seurre, 35 n. 3.
 Sidney (Phil.), 2.
Sixième, 47 n. 3.
Sot, 48.
Sots et Soties, 49 et suiv.
 Sulpice Sévère, 28.

Tappecoue (Frère), 36 et suiv.
 Térence, 2.
 Thibault l'aiglelet, 55.
 Thiboust (J.), 27 n. 5, 39 n. 1.
 Thuasne (L.), 43 n. 2, 59 n. 3.
 Toldo (P.), 4 n. 1 et 2, 7 n. 2.
Tragique comédie, 3.
 TROIS ROIS (JEU DES), 40 n. 2.

Urine, 57.

Valenciennes, 16 n. 1.
 VIEL TESTAMENT (MYSTÈRE DU), 2, 40, 60-61.
 VIERGES SAGES ET VIERGES FOLLES (MYSTÈRE DES), 19 n. 2.
 Villon, 28-39, 43 n. 2.
 Wieck, 27 n. 7.

MÉLANGES.



SUR QUELQUES DATES DE LA VIE DE RABELAIS.

I.

La date probable de la naissance de Rabelais.

Plus notre connaissance des faits de la biographie de Rabelais s'accroît et plus aussi la date de sa naissance nous apparaît comme ne devant pas être antérieure à 1494 ou 1495. Voici un indice de plus à ajouter à tous ceux que j'ai groupés dans les articles publiés par la *Revue des Études rabelaisiennes* (1905, p. 53, et 1908, p. 265-270). Dans le *De legibus connubialibus* d'André Tiraqueau, édition de 1524 (privilege du 10 décembre 1523 et achevé d'imprimer du 30 novembre 1524), on lit en effet cette déclaration sur Rabelais (fol. LXXIV v^o) : « Verum is locus a Laurentio Valla Herodoti interprete omissus est : ut et alia pleraque ejusdem : libri primi ad decem ferme cartas : quod is, ut opinor, nactus sit exemplar aliquod mutilum : verum librum hunc integrum elegantissime traduxit Franciscus Rabelæsus Minoritanus, vir *supra ætatem* præterque ejus sodalicii morem, ne nimiam religionem dicam, utriusque linguæ omnifariæque doctrinæ peritissimus. »

Ce texte a été cité plus d'une fois, mais on n'a pas remarqué que l'éloge formulé par Tiraqueau attribuait à Rabelais, en 1524, une science au-dessus de son âge. En rapprochant cette affirmation du terme *adolescens* dont se sert Rabelais en parlant de lui-même (lettre à Budé, *R. É.*

R., 1905, p. 343 et 346), en 1521, on arrive à penser que le Chinonais ne pouvait avoir plus de trente ans quand Budé célébrait sa précocité et voyait en lui un savant d'une rare valeur, singulièrement avancé dans l'étude de l'Antiquité, eu égard à son âge. Tous les indices concordent. Rabelais a donné de bonne heure des preuves d'une intelligence et d'une culture exceptionnelles. Il est évident que Budé lui doit les nouvelles leçons du texte d'Hérodote qu'il cite. En faisant remarquer que Rabelais traduisait alors un texte intégral du 1^{er} livre d'Hérodote, Tiraqueau semble bien indiquer que son ami cordelier usait d'un texte manuscrit fort supérieur à celui qui avait servi à L. Valla. Peut-être pourrait-on chercher à identifier ce manuscrit.

II.

Sur la date de l'affaire des livres grecs au couvent de Fontenay.

Le même texte nous donne l'occasion de faire observer qu'en 1524 Budé taxait encore Rabelais de « minoritanus ». C'est donc que le Chinonais était encore religieux cordelier à cette date; donc aussi les événements qui amenèrent Rabelais et Pierre Amy à quitter le couvent de Fontenay-le-Comte se placent après février 1523, date à laquelle les rapporte M. Delaruelle dans son utile *Répertoire de la correspondance de G. Budé* (Paris, 1907), p. 197 et 199. J'incline, en conséquence, à les fixer au mois de février de l'année 1524, d'accord sur ce point avec notre confrère M. Tilley (*F. Rabelais*, 1907, p. 26), qui pense que les lettres de Budé à Rabelais (27 janvier) et à P. Amy (23 février) doivent être probablement de 1524 plutôt que de 1523. Dans ce même ouvrage, fol. cxviii, Tiraqueau écrit encore : « Sed temperare mihi non possum quin dicam, id quod et noster ille Franciscus Rabelæsus, *sodalis franciscanus*, vir utraque lingua doctissimus, pronunciavit simul ac librum tuum perlegit... » Donc, en 1524 (l'im-

pression du volume dura jusqu'à la fin de novembre), Rabelais était encore cordelier et habitait Fontenay. Tiraqueau n'aurait certainement pas taxé par deux fois Rabelais de franciscain si ce dernier n'avait plus eu droit à une telle qualification. Ces deux textes apportent ainsi un nouvel élément à cette intéressante question de chronologie¹.

Ce qui achève de nous donner toute confiance pour l'adoption de la date de 1524, c'est que les allusions faites par Budé dans sa lettre à Amy, — datée du 25 février sans indication d'année, — à la fureur conçue par les théologiens de Paris touchant « la dernière œuvre d'Érasme », ne peuvent être que postérieures à février 1523; il n'y a qu'à suivre l'histoire des décisions et censures dirigées par la Faculté de théologie, à l'instigation de Bédac, contre l'illustre Hollandais pour s'en rendre compte. Aucun doute n'est possible à cet égard². Il s'agit des premiers démêlés d'Érasme avec les théologiens de Paris, lesquels commencèrent vers le début de l'année 1524³. De toute façon, nous sommes donc amené à reporter au plus tôt à 1524 les lettres de janvier et de février écrites par Guillaume Budé aux deux cordeliers.

Ajoutons que lorsque Pierre Amy se trouve en 1522 à Saintes, chez Amaury Bouchard, cela ne signifie nullement qu'il ait quitté définitivement Fontenay-le-Comte, mais simplement qu'ayant répondu à une pressante invitation de l'érudit magistrat de Saintes, il est resté quelque temps son hôte. Cette circonstance prouve même par parenthèse que le séjour du couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, — à part l'orage soulevé un peu plus tard par les

1. Il est à noter que ces textes disparurent de la réédition du *De legibus* donnée en 1546. Voy. sur cette édition R. É. R., 1905, p. 138 et 253.

2. De Burigni, *Vie d'Érasme*, 1757, t. II, p. 206; Feugère, *Érasme*, 1874, p. 133 et *passim*; Durand de Laur, *Érasme*, 1872, t. I, p. 440-441, etc.

3. D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*, fin du t. I et commencement du t. II.

livres grecs : Hérodote, Platon et Plutarque sans doute, — laissait aux deux moines, fervents de l'hellénisme, une assez grande liberté, puisque non seulement de fréquentes visites chez Tiraqueau leur étaient permises, mais que d'agréables voyages venaient encore rompre à propos la monotonie du cloître.

En somme, je conclus : Rabelais et Pierre Amy durent quitter le couvent de Fontenay-le-Comte au plus tôt dans les premiers mois de 1524. Peut-être même faut-il reculer leur départ jusqu'à l'année suivante.

Abel LEFRANC.

•

CHARLES CARMOY

PEINTRE DU CARDINAL DU BELLAY ET DU ROI MÉGISTE.

Dans un très intéressant article sur Charles Charmois, peintre du roi Mégiste, publié récemment par la *Revue des Études rabelaisiennes*, notre distingué confrère M. Henri Clouzot avait émis l'opinion que cet artiste pourrait être le même qu'un certain « maître Charles » ainsi mentionné sous son simple prénom, comme c'était l'usage au xvi^e siècle, et qualifié en 1544 de « peintre très excellent » par Palissy dans ses discours admirables, puis cité avec le titre de peintre du cardinal du Bellay dans une lettre adressée le 15 février 1547 par Jean Moreau à l'évêque de Paris. Le judicieux rapprochement de M. Clouzot se trouve aujourd'hui pleinement confirmé par un acte authentique que nous avons retrouvé et où Charles Carmoy apparaît pour la première fois prenant la qualité de « painctre de M. le Révérendissime cardinal du Bellay, evesque de Paris ». Voici cet acte :

6 mars 1548 (n. st.). — Ysabeau Potier, vefve de feu Guillaume Guillemet, en son vivant marchand et bourgeois de Paris, tant en son nom que comme tutrice et curatrice des enffans myneurs d'ans dudit deffunct et d'elle, confesse avoir baillé et delaissé à tiltre de loyer d'argent du jour de Pasques prochain venant jusques à quatre ans prochains après ensuyvans faiz et acomplis, et promect esdits noms garentir à Charles Carmay, painctre de M. le Reverendissime cardinal du Bellay, evesque de Paris, à ce present preneur, une sallette par bas, chambre au-dessus, appentis applicqué à plâstriere et son aisance, entrée et yssue par la court, le tout estant des appartenances d'une maison à ladite vefve esdits noms appartenant assise à Paris

rue de la Serisaye, tenant d'une part à M^e Estienne le Picart, d'autre part à Josse Symon, aboutissant par derriere au cloz des Celestins et par devant à ladite rue... Cestz presens bail, prinse et retenue faitz moyennant et parmy la somme de 24 l. t. pour chacune desdites quatre années... Fait et passé double l'an mil V^e quarente sept, le mardi sixiesme jour de mars.

L'identification n'est pas douteuse, le Charles Carmay ou Carmoy que nous voyons louer en 1548 un petit logement à Paris rue de la Cerisaie est bien le maître Charles, « peintre très excellent », nommé par Palissy, celui du cardinal du Bellay et le Charles Charmois du roi Mégiste dont parle Rabelais dans son *Quart-Livre* et dont il vante les deux tableaux achetés par frère Jean dans l'île de Médamothi, œuvres « en toutes qualités requises, gestes, maintien, minois, alleures, physionomie et affections ». Ces diverses mentions élogieuses semblent le désigner comme un des premiers artistes de l'époque. On sait par les comptes des bâtiments du roi qu'il travailla aux ouvrages de peinture du château de Fontainebleau à partir de 1537; Philibert de Lorme lui confie en 1549 la décoration d'une partie des voûtes de la Sainte-Chapelle de Vincennes; nous le trouvons en outre qualifié le 6 octobre 1551 de peintre de Diane de Poitiers dans une procuration à lui donnée par Jeanne Mabillean, veuve du sculpteur François Marchand.

Il appartenait à une famille d'artistes originaires d'Orléans, parmi lesquels nous pouvons citer : François Carmoy, le sculpteur de talent que Philibert de Lorme avait d'abord chargé de l'exécution des belles statues du tombeau de François I^{er} et qui, surpris par la mort, ne put terminer sa tâche; Étienne Carmoy, imagier, employé à Fontainebleau de 1540 à 1550 et aux travaux du Louvre de 1558 à 1568 sous la direction de Lescot. Ce dernier était fils de modestes cultivateurs du village de Vierville en Beauce (canton d'Auneau, arr. de Chartres), ainsi que paraît l'indiquer un bail du 7 février 1550 (n. st.) par lequel

il loue à « Hillaire Carmoy, son frère, laboureur, demeurant à Vierville en Beaulce, ses droits sur une maison, terres et autres héritages ». Enfin, Philippe Carmoy, peintre, demeurant à Paris, qui eut, en 1559, la direction des travaux de décoration de la salle du parc de l'hôtel des Tournelles et y employa deux peintres, également d'Orléans, Vincent Tonnellier et Simon Thoulouze (quittance du 18 juillet 1559).

Toute cette famille Carmoy, restée dans l'ombre jusqu'à présent, eut, à notre avis, une part très importante dans les travaux d'art du milieu du xvi^e siècle, et je suis persuadé que l'avenir fera connaître le grand mérite qui revient surtout au sculpteur François et au peintre Charles.

Maurice Roy.

DOCUMENTS

SUR LA FAMILLE RABELAIS¹.

Quinze actes de l'état civil de Chinon, sur lesquels figurent les noms de différents membres de la famille Rabelais, ont été relevés jusqu'ici dans les anciens registres paroissiaux de la ville de Chinon. Quatorze ont été publiés dans diverses revues. •

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de réunir ces documents épars, de les classer chronologiquement et d'en fournir le *texte précis* aux chercheurs et aux travailleurs qui voudraient s'occuper de la généalogie rabelaisienne.

Les copies que nous reproduisons ci-dessous, dans lesquelles l'orthographe et les abréviations sont scrupuleusement respectées, ont été collationnées avec soin sur les registres originaux ; les points douteux, les passages d'une lecture difficile ont été soumis à l'examen d'érudits autorisés, aussi nous croyons-nous en mesure d'en garantir la parfaite exactitude.

I. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (26 mars 1574).* — Anthoyne, filz de François Preau et de Loyse Rengonyn de Parillé, P. Jeh. Marchet, Anth. Chappron et Perrine Rabelays. Le 26^e Jor desd. moys et an.

Inédit. Signalé par G. de Cougny, *Chinon et ses environs*, p. 404. L'auteur n'indique que l'année, sans jour ni mois, et donne cet acte comme étant de Saint-Étienne.

1. La rareté des actes d'état civil relatifs à cette famille nous a engagé à reproduire l'article ci-après, déjà paru dans le *Bulletin de la Société des Amis du vieux Chinon*, t. I, p. 78 à 83. On y trouvera corrigées quelques inexactitudes provenant d'une lecture défectueuse. L'auteur de ces inexactitudes involontaires, M. Henri Grimaud, a été le premier à demander cette publication rectificative.

II. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Étienne de Chinon (14 novembre 1574).* — Le xiiii^e jour de novembre fut baptisée Barbe, fille de Mathurin Potardeau et de Marie Marché, parin honneste personne mestre Francois Leforescqtier, marennes Clode Rablays et François Quenart.

Signé : LEFORESTIER. — M. POTARDEAU.

Publié, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 174, indiqué comme étant du 9 novembre ; il est du 14. Le nom de la seconde marraine est transcrit *Guenault* ; nous pensons qu'il faut lire *Quenart*.

Comme rapprochement, voy. Benais (Indre-et-Loire), paroisse Saint-Germain, 14 juillet 1577, baptême de Charles, fils de Jean Hervé et de *Claude Rabelais*, sa femme (signalé dans l'*Inventaire des arch. d'Indre-et-Loire*).

III. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (25 juillet 1578).* — Le 25^e Jor dud. moys fut enterrée en lad. eglise Renée Billard, en son vivant f^e de Jeh. Letailleur et auparavant V^{ve} de feu M^e Thomas Rabellays, en son vivant app^{re}.

Publié, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 174. Le nom de la défunte y est transcrit *Billaud* ; nous pensons qu'il faut lire *Billard*. C'était aussi l'avis de l'érudit et regretté M. Tourlet que nous avons consulté à ce sujet. G. de Cougny, dans *Chinon et ses environs*, en parlant de la famille Rabelais, a transcrit également *Renée Billard*. Du reste, on retrouve sur les registres paroissiaux de Chinon et notamment sur ceux de Saint-Jacques, de nombreux membres de cette même famille *Billard*, dont le nom, écrit très lisiblement, ne permet aucune hésitation.

IV. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (16 novembre 1578).* — Le 16^e Jor dud. moys fut espouzé M^e Anth., filz de feu M^e Thomas Rabellays, paroisse de céans, avecque Andrée, fille de feu M^e Guille Jousseaulme de St. Morice.

Publié, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 175. Copie et impression assez exactes.

V. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (12 novembre 1581)*. — Le 12^e Jor dud. moys an susd., fut espouzé M^e Jeh. Decrasmo, fils de deffunct M^e Jeh. Decrasmo, en la chappelle du Pont avecques Jacqueline Rabelays, V^{ve} de feu M^e Pierre Bureau¹ de ceans.

Publié, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 174. Le nom de famille de l'époux y est transcrit *Desramo*. Sur l'original on lit nettement *Decrasmo*. A l'appui de cette lecture, voy. Chinon, Saint-Jacques, baptême du 10 mars 1572, où figure comme marraine « Marie de Crasmo, fille de M^e Jehan de Crasmo ».

VI. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Étienne de Chinon (7 mars 1605)*. — Le septiesme jour de mars mil six cent cinq a esté baptisée Françoise, fille de Nicollas [Le] Mesle, not^{re} royal, et d'Anthoinette Jusseaulme; son parain M^e Anthoine Rabellays, appoticaire, et honneste femme Françoise Gilloire, veuve de deffunct (*un mot illisible*). Nicollas Desmé, sa marraine.

Signé : RABELAYS.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 40. Le nom du père de la baptisée y est transcrit *Nicolas Nesle*; sur le registre on lit *Nicollas Mesle* (pour Le Mesle). Le nom du notaire chinonais Nicolas Le Mesle, époux d'Antoinette Jusseaulme, est du reste connu par d'autres actes, parmi lesquels celui du mariage de son fils, Antoine Le Mesle, notaire royal à Chinon, avec D^{lle} Marie Pallu, Chinon, Saint-Étienne, 3 août 1654.

Le nom de la mère de la baptisée est transcrit *Dussoul*; sur le registre, on lit *Jusseaulme*.

1. Pierre Bureau, notaire royal à Chinon, décédé à Chinon, inhumé en l'église Saint-Maurice, le 15 octobre 1579 (décès inscrit sur le registre de la paroisse Saint-Jacques).

Enfin la marraine y est dite veuve de *Nicolas Dussoul*; sur le registre on lit *Nicollas Desmé*.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 175. Le nom du père de la baptisée a été rectifié et transcrit *Mesle*; celui de la mère a été également rectifié et transcrit *Jusseaulme*, conformément à l'original. On a laissé subsister à la fin *Dusoul* pour *Desmé*.

VII. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (27 mars 1606)*. — Antoine, fils de Mathurin Bremault et de Michelle Levesque, sa femme, a esté baptizé le vingt et septiesme de mars mil six cens six. Parain honorable homme Antoine Rablays, maraine Marquette Audebert.

Signé : A. RABELAYS. — J. TESNIÈRE, p^{bre}.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 40. Le nom du père de la baptisée y est transcrit *Bromault*; sur le registre on lit *Bremault*. Ce nom est d'ailleurs très lisible sur un autre acte de la paroisse Saint-Jacques, 2 octobre 1586.

Le prénom de la mère de la baptisée est transcrit *Mathilde*; sur le registre on lit *Michelle*.

Enfin, le prénom de la marraine est transcrit *Marguerite*; sur le registre on lit *Marquette*.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 175. La correction *Michelle* à la place de *Mathilde* a été faite.

VIII. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Étienne de Chinon (4 mars 1609)*. — Le 4^e jour dud. mois a été baptisée Marie, fille de Charles Decrameau et de Chaterine Degonne, ses père et mère, et a esté parain honorable homme Anthoine Rablais et maraine Marie Leconte.

Signé : GROUGNARD. — A. RABELAYS. — Marie LECONTE. — Charles DECASMO.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 40. Le nom du père est transcrit *Charles Davonneau*; il faut lire Charles

Decrameau. La signature du même au bas de l'acte est transcrite *Davonno* ; il faut lire *Decrasmo*.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 175. Au lieu de Charles *Davonneau*, comme sur la première copie, on lit Charles *Derasmeau*, et sa signature au bas de l'acte est transcrite *Derasmo*, voy. sur ce nom, Chinon, Saint-Jacques, baptême du 10 mars 1572, ainsi que l'acte n° V qui précède.

IX. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Maurice de Chinon (15 décembre 1609)*. — Le mardy quinzi^e jour de decembre mV^{ic} neuf feut baptizée en leglise de ceans Catherine Paulus, fille de Jacques Paulus, et ont esté parain honoble homme M^e Thomas Rabellais et honoble fille Catherine Philbert, fille de noble homme M^e Charles Philbert, procureur du Roy à Chinon.

Signé : J. PAULUS. — T. RABELAYS. — M. LOUET.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 41.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 176. Copie et impression assez exactes.

X. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Étienne de Chinon (25 janvier 1610)*. — Le vingt et cinquiesme jour de janvier mil six cens dix a esté baptisé Thoumas, filz de Mesme Chabert et de Marguerite Crosseau, ses père et mère; son parain honorable homme Thoumas Rabelais et maraine Marie du Sou (*sic*).

Signé : GROUGNARD. — T. RABELAYS. — Marye DUSOUL. — M. CHABERT.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 41. Le nom du père est transcrit *Chabot*; sur le registre, on lit *Chabert*. Le nom de la mère est transcrit *Cossin*; sur le registre, on lit *Crosseau*. Le nom du parrain est transcrit *Rabelays*; sur le registre, on lit *Rabelais*; toutefois, il signe au bas de l'acte *T. Rabelays*.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 176.
Les corrections *Crosseau* à la place de *Cossin* et *Rabelais*
à la place de *Rabelays* y ont été faites.

XI. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Maurice de Chinon (24 janvier 1611)*. — Le lundy vingtquatriesme Jour de Janvier mil six cens onze a esté baptizé Jacques, filz de M^e Joachin Chauvyn, not^{re} royal à Chinon, et honneste femme Loize Linrouin, sa femme, et a esté parrⁿ et a esté nommé p. honorable homme M^e Jacques Clemenceau, advocat au siege royal de Chinon, parin, pour maraine honnorable femme Francoise Basnerier, femme de honorable homme Thoumas Rabellais.

Signé : J. CLEMENCEAU. — Françoise BANNERIÉ. —
J. CHAUVYN. — (illisible).

Publié, *Revue des Études rabelaisiennes*, t. III, p. 373.
Le nom de la mère du baptisé y est transcrit *Derouin* ; il faut lire *Linrouin*¹. Le nom de la marraine, femme de Thomas Rabelais, y est transcrit *Françoise Lasnier* ; sur l'original, nous avons lu avec M. E.-H. Tourlet *Françoise Basnerier* ; elle signe sur le même acte *Françoise Bannerié*.

XII. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Étienne de Chinon (19 mars 1624)*. — Le dix neufiesme Jour de mars mil six cens vingt et quatre fut baptisé Thomas, fils de Mathurin Renou et de Jehanne Benoist, ses père et mère ; son parin Thomas Rabelais, procureur du roy en la Mar^e de Chinon, sr de la Devinierie, sa mareine, Caterine Chardon.

Signé : RABELAYS. — C. CHARDON. — M. RENOU. —
P. COMMANDEUR, p^bre.

Publié, *Compte-rendu du 3^e Congrès des Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 42.

1. Le nom de cette famille se retrouve encore plus lisible sur d'autres actes : voy. Chinon, Saint-Jacques, 6 avril 1581, baptême de Charlotte, fille de Gabriel *Lynrouyn* ; id., 20 juillet 1600, mariage de Jehan Gervais et de Renée *Lynrouin*.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 176.
Quelques légères inexactitudes de copie sans importance.

XIII. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (22 janvier 1626)*. — Marie, fille de Jean Morin et de Anne Millesam, fut baptisée en leglise Sainct Jacque de Chinon le vingt deuxiesme jour de janvier 1626, estant parain M^e Thomas Rablais, procureur du Roy à la marechaussée de Chinon, et marraine Marie Jouslin.

Signé : RABELAYS. — J. MORIN. — J. FERRÉ.

Publié, Compte-tendu du 3^e Congrès des *Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 42.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 177.
Quelques inexactitudes de copie peu importantes.

XIV. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (27 janvier 1626)*. — Georges, filz de honorable homme et sage M^e Georges Drouin, sieur du Puy, et de damoiselle Marie Lasnier, fut baptisé en leglise Sainct Jacque de Chinon le mardy vingt septiesme de Janvier 1626, estant parain M^e Thomas Rablais, procureur du Roy à la marechaussée de Chinon, et marraine damoiselle Marguerite Drouin.

Signé : J. FERRÉ. — RABELAYS. — Marguerite DROUYN. — DROUYN.

Publié, Compte-rendu du 3^e Congrès des *Amis et Admirateurs de Rabelais*, année 1888, p. 42.

Reproduit, *Revue poitevine et saumuroise*, t. I, p. 177.

XV. — *Extrait des registres de la paroisse Saint-Jacques de Chinon (8 mai 1628)*. — Pierre Anthoyne, fils de M^e Georges Drouin, advocat en parlemen à Paris, sieur du Puy, et de Marie Lasnier, fut baptisé en leglise Sainct Jacque de Chinon le huictiesme jour de may 1628 et estoit nay le dixneufiesme de septembre 1627, fut parain venerable personne M^e Pierre Barré, Bachelier en Theologie en la Faculté de Paris et chanoine prébendé en l'Eglise Sainct Mexme de ceste ville de Chinon et curé de ceste paroisse Saint Jacque, et marraine

Françoise Banérié, femme de M^e Thomas Rablais, procureur du Roy à la Mareschaussée.

Signé : P. BARRÉ. — DROUYN. — J. FERRÉ.

Publié, *Revue des Études rabelaisiennes*, t. III, p. 373.

Le nom de la marraine, femme de Thomas Rabelais, y est transcrit Françoise *Lasnier*. Sur l'original, nous avons lu, avec M. E.-H. Tourlet : Françoise *Banérié*. La lecture exacte en est d'autant plus facile que les deux noms, *Lasnier* et *Banérié*, se trouvent rapprochés dans cet acte et écrit de la même main.

La signature de la marraine est indiquée au bas de l'acte. Elle n'existe pas sur le registre original.

Voir le n^o XI qui précède.

L'étude des textes précis de ces documents nous permet de conclure que :

1^o Jacqueline RABELAIS, habitant Chinon dans la seconde moitié du xvi^e siècle, avait épousé : 1^o Pierre BUREAU, notaire royal à Chinon ; 2^o Jehan DECRASMO (aliàs DE CRASMO et DECRAMEAU) et non *Desrameau*.

2^o Thomas RABELAIS, apothicaire à Chinon au xvi^e siècle, neveu de François, s'était marié à Renée BILLARD et non *Billaud*.

3^o Thomas RABELAIS, procureur du roi à la maréchaussée de Chinon, petit-fils du précédent, avait pour femme Françoise BASNERIER (aliàs BANNERIÉ et BANERIÉ) et non *Lasnier*.

La liste des familles alliées à la famille Rabelais se trouve ainsi sensiblement modifiée, les *Desrameau*, les *Billaud*, les *Lasnier* devant en disparaître désormais pour faire place aux DECRASMO, aux BILLARD et aux BASNERIER.

D'autre part, cette liste doit être complétée par le nom de la famille BUREAU, à laquelle appartenait le notaire chinonais Pierre Bureau, premier mari de Jacqueline Rabelais.

Docteur E. FAUCILLON.

* * *

Voici maintenant quelques pièces extraites des archives d'Indre-et-Loire et relatives à la famille Rabelais au début du xvii^e siècle.

Dans les minutes de Pierre Coyrard, notaire royal et arpenteur à Chinon, on relève les actes suivants :

14 décembre 1611. — Transaction entre Madelaine Nau, veuve de Jehan Nau, écuyer, seigneur de Sinais et de Beauvois, d'une part, et, d'autre part, Pierre Bodereau, curateur des enfants des défunts Michel Tenaille et Françoise Richard; au sujet d'une rente en grains due à la dite dame de Cinais, à cause de certains héritages. L'une des terres soumises à cette rente était située au lieu dit l'Humellais, près la fontaine de Sinais, et joignait d'un bout à la terre du sieur Antoine Rabelais.

28 mars 1615. — Vente de rente par honorable femme Marie Delapierre, veuve de M^e Jehan Loppin, notaire royal à Chinon, y demeurant paroisse Saint-Maurice, à honorable femme Andrée Jousseau, veuve de honorable homme Antoine Rabelays, de la dite paroisse Saint-Maurice.

29 avril 1615. — Vente par Thomas Rabelays, sieur de la Devinière, y demeurant, paroisse de Seuilly-l'Abbaye, à honorable homme Jacques Bastard, sieur de Villaigron, y demeurant, paroisse de Parillé, d'une pièce de terre labourable de deux arpents située près les Loges, paroisse de la Roche-Clermault, moyennant 205 livres tournois.

21 mai 1615. — Vente de vignes par Pierre Bodet, laboureur à Roche-Piché, paroisse de Ligré, à Jacques Bastard, sieur de Villaigron. — On été témoins de cet acte : M^e Jehan Philbert, conseiller du roi au siège royal de Chinon, et Thomas Rabelays, sieur de la Devinière, demeurant paroisse de Seuilly-l'Abbaye.

Par ces documents nous apprenons : 1^o que Thomas Rabelais, sieur de la Devinière, y demeurait en 1615 ; 2^o que sa mère était veuve dès le 28 mars 1615. Comme,

d'autre part ¹, un autre document indique son mari vivant le 9 juin 1614, la date du décès d'Antoine Rabelais reste donc à déterminer entre les deux dates.

Autre remarque : les biens précités se trouvent sur les paroisses de Sinais, de la Roche-Clermault et de Ligré, territoire où se déroulent les épisodes de la guerre picrocholine.

H. GRIMAUD.

1. *R. É. R.*, t. III, p. 316.

RABELAIS ET MELLIN DE SAINT-GELAIS.

Il est intéressant pour l'intelligence de deux chapitres de *Gargantua* d'examiner quels ont été les rapports de Rabelais avec Mellin de Saint-Gelais. On a reconnu depuis longtemps que les deux poèmes énigmatiques qui encadrent *Gargantua*, les *Fanfreluches antidotées* (ch. II) et l'*Énigme trouvé aux fondemens de l'abbaye de Thélème* (ch. LVIII), ont été empruntés en partie à Mellin de Saint-Gelais. Ce que l'on oublie souvent, c'est qu'en 1534, ni l'un ni l'autre de ces poèmes n'avait encore été imprimé, pas plus d'ailleurs qu'aucune œuvre de Mellin de Saint-Gelais. Comment Rabelais les a-t-il connus? Les a-t-il recueillis dans les cercles lettrés où Mellin était admiré? Ou bien les tenait-il de l'auteur lui-même?

Celui-ci était alors à la cour de François I^{er} un personnage fort en vue. Il était aumônier du dauphin François. Dans cette situation officielle, il avait profité de ses qualités d'homme du monde et de ses dons de poète et de musicien pour se faire bien venir des grandes dames et des grands seigneurs, à qui il savait adresser à propos des compliments versifiés. Il plaisait au roi. Sans doute, il avait plus de faveur que de crédit. Très friand d'intrigues galantes, ingénieux ordonnateur de mascarades et de fêtes mondaines, il était recherché comme un courtisan aimable et spirituel : il n'était pas considéré. Il manquait de prestige et d'autorité. Dans des temps difficiles, il n'a pas su épargner l'exil à son ami Marot, ni sauver du bûcher son ami Étienne Dolet. Mais il était obligeant; à la cour et même auprès du roi, il était en passe de rendre des services à ses amis. Rabelais était-il au nombre de ceux-ci et de quelle époque datent leurs relations? La question mérite d'être examinée¹.

1. Pour la biographie de Mellin de Saint-Gelais, j'ai utilisé le récent

*
* * *

Dans un recueil de poésies latines de Nicolas Bourbon de Vandœuvre, *Nicolai Borbonii Nugarum libri octo*, publié à Lyon, chez Sébastien Gryphe, en 1538, nous trouvons une pièce de huit hendécasyllabes adressée à Rabelais et dans laquelle est mentionné Mellin de Saint-Gelais (*Lib. III, Carmen LXVII*). En voici le texte :

Jam raro Lateranus et Maïnus,
Occurrunt mihi, *Sangelaziusque* :
Nempe, urgentibus aulicisque rebus
(Ut sunt tempora) serio occupati :
At tu, mi *Rabelæse*, quando abire

travail de M. H.-J. Molinier que signalait le dernier fascicule de notre *Revue* (p. 382). On n'y trouvera rien sur la question que j'étudie ici : M. Molinier l'a complètement négligée. Ainsi, p. 118, il se contente de reproduire les assertions de Blanchemain sur l'*Énigme* de Saint-Gelais, dont Rabelais a tiré quelques éléments pour ses *Fan-freluches*. Cette *Énigme* serait « pleine des allusions les plus transparentes aux malheurs de maître Clément ». M. Molinier reconnaît d'ailleurs dans une note qu'il est difficile d'assigner une date exacte à cette pièce, et, après avoir répété (p. 165) que les allusions de cette *Énigme* « n'étaient que trop transparentes », il renonce (p. 420) à comprendre cette *Énigme* ainsi que l'*Énigme* « en façon de prophétie », qui, nous le verrons, n'est pas insoluble. — Il est d'ailleurs aisé de voir que M. Molinier n'a étudié Rabelais, ni dans son œuvre, ni dans ses rapports avec Mellin de Saint-Gelais. Ne s'avise-t-il pas (p. 259, n. 1), pour prouver que Rabelais était l'ennemi de Ronsard, de renvoyer à l'article que M. Laumonier a consacré à cette question dans le t. I de notre *Revue* ! S'il s'était reporté à cet article, il aurait constaté que la conclusion de M. Laumonier ruine précisément l'autorité de Jean Bernier, dont M. Molinier n'hésite pas à rééditer les historiettes. Et il aurait substitué le titre exact de cet article : *L'épithaphe de Rabelais par Ronsard*, à la mention qu'il a transcrite incomplètement du *Manuel bibliographique* de M. Lanson, p. 82 : *Rapports entre Rabelais et Ronsard*. — On ne consultera donc qu'avec prudence le travail de M. Molinier, compromis par des défauts de méthode, des bévues, des inadvertances et de nombreuses coquilles. J'en ai donné un compte-rendu critique dans la *Revue critique* du 8 avril 1911.

Certum est, quo mea me vocat voluntas,
Quo fatum potius vocat, trahitque,
Illis nomine dic meo salutem.

Ainsi le poète, sur le point de partir en voyage (quando abire certum est), charge son ami Rabelais de saluer de sa part trois personnages que leurs occupations à la cour retiennent loin de lui (urgentibus aulicisque rebus... serio occupati). Parmi ceux-ci figure Mellin de Saint-Gelais (Sangelazius).

Les deux autres sont moins connus. Guillaume Lateranus était, d'après Rathery¹, attaché à l'éducation du jeune seigneur Gui de Laval. Guillaume du Maine (Mainus) avait été précepteur des enfants de Budé. Vers 1532, il était à Galeazzo de Saint-Séverin, grand écuyer du roi, et exerçait les fonctions de lecteur des enfants de François I^{er}².

La date de la composition de cette poésie latine, publiée en 1538, ne nous est pas connue. Elle est certainement postérieure à 1533. Cette année-là, Nicolas Bourbon avait donné chez Vascosan un premier recueil de *Nugæ*, qui ne contient aucune mention ni de Rabelais, ni de Mellin de Saint-Gelais. Les noms qui reviennent le plus souvent dans les dédicaces des poèmes de cette première édition sont ceux de Budé, d'Érasme, de Danès, de Toussain, de Galeazzo, de Charles de Tournon et de Guillaume du Maine, tous amis ou protecteurs du poète. C'est sans doute après 1533 que Nicolas Bourbon entra en relations avec Rabelais et Mellin de Saint-Gelais. La publication de *Pantagruel* et de *Gargantua* avait donné à Rabelais une telle notoriété que Nicolas Bourbon pouvait lui faire une place dans la galerie des littérateurs et des savants auxquels il s'honore de dédier ses *Carmina*. Quant à Mellin de Saint-Gelais, protonotaire apostolique, abbé de la Fres-

1. *Œuvres de Rabelais*, t. I, p. 38, n. 2.

2. Cf. la dédicace de la première édition des *Nugæ* de Nicolas Bourbon, chez Vascosan, 1533. — Sur Mainus, voir Delaruelle, *Répertoire de la correspondance de Budé*, p. 53, n. 3.

nade au diocèse de Saintes, abbé commendataire de Reclus en Brie, garde de la librairie royale du château de Blois, successivement aumônier du dauphin François, puis aumônier du dauphin Henri, on éprouvait quelque fierté à se dire publiquement son ami.

Il est probable que ce fut à Lyon que Rabelais, Nicolas Bourbon et Mellin de Saint-Gelais se rencontrèrent et se lièrent. Parmi les savants et les poètes qui se réunissaient dans cette ville, ils avaient des amis communs : Marot, Budé, Salmon Macrin, Jean Visagier, Gilbert Ducher d'Aigueperse, Étienne Dolet. Rabelais et Nicolas Bourbon assistèrent au banquet où tous les lettrés de France se groupèrent autour d'Étienne Dolet, à l'occasion de la grâce que François I^{er} lui avait octroyée pour le meurtre commis à Lyon le 31 décembre 1536¹. D'autre part, Dolet était en relations avec Mellin de Saint-Gelais depuis plusieurs années. En 1536, il lui adressait une ode latine, où il déplorait la mort d'Érasme et celle de Lefebvre d'Étaples². En 1537, Mellin de Saint-Gelais fit un séjour à Lyon. Il lut, avec Dolet, la traduction du *Courtisan* de Balthazar Castiglione, que Jacques Colin d'Auxerre venait de publier à Paris, chez Jehan Longis et Vincent Sartenas (avril 1537)³. Comme ils y remarquaient des fautes et des lacunes, ils décidèrent d'en donner une nouvelle traduction. Elle parut en 1538, à Lyon, chez François Juste, recommandée au lecteur par une pièce de vers latins de Nicolas Bourbon et précédée d'une lettre d'*Estienne Dolet à Merlin de Saint-Gelays*, qui nous renseigne sur l'objet et les circonstances de cette publication⁴.

1. Cf. Richard Copley Christie, *Etienne Dolet, the martyr of the Renaissance*, chap. xiv.

2. Cf. *Doleti Carmina*, lib. III, carmen V.

3. Sur cette édition, cf. V.-L. Bourrilly, *Jacques Colin, abbé de Saint-Ambroise* (Bibliothèque d'Histoire moderne, t. I, fasc. IV, 1905), p. 80-81.

4. « Amy, il te peult souvenir comme dernièrement en ceste ville, lisant le courtisan du conte Balthazar de Castillon, y trouvasmes plusieurs fautes et lieux omis à l'interprétation, etc. »

Ainsi, le poème de Nicolas Bourbon adressé à Rabelais nous permet d'établir que Rabelais et Mellin de Saint-Gelais étaient en rapports amicaux entre 1533 et 1538. On peut conjecturer que ces relations remontaient à l'époque de la rédaction de *Gargantua*, c'est-à-dire à l'année 1533.

* * *

Cette hypothèse explique comment Rabelais a pu emprunter pour son *Gargantua* les deux poèmes énigmatiques de Mellin de Saint-Gelais qui sont devenus les *Fanfreluches antidotées* (ch. II) et l'*Énigme en prophétie* (ch. LVIII). De ces deux emprunts, le second est avoué. « Le stille [en] est de Merlin le prophete », dit Frere Jean¹. Le surnom de *Prophète* est en rapport avec le caractère de cette énigme « en prophétie »². Il évoquait le souvenir de Merlin, l'enchanteur des romans bretons. Mais les lettrés contemporains de Rabelais reconnaissaient dans le nom de *Merlin* le propre nom de Mellin de Saint-Gelais. C'est en effet par ce nom de *Merlin* qu'il est désigné dans un acte officiel³. C'est *Merlin* que le nomment plusieurs de ses amis : Dolet, dans différentes poésies latines et dans la lettre-dédicace du *Courtisan*, Marot⁴, Jacques Peletier du Mans⁵, Hugues Salel.

1. *M.-L.*, t. I, p. 210.

2. *M.-L.*, t. I, p. 207. Titre du chapitre LVIII.

3. Un acte de donation du maréchal de Saint-André, daté de 1554. Cf. *Bulletin historique et philologique du ministère de l'Instruction publique*, 1895, p. 506. — La naissance de Mellin de Saint-Gelais reste environnée d'obscurité. M. Molinier la place en 1490 ou 1491; il incline à croire que Mellin eut pour père non Octovien de Saint-Gelais, le futur évêque d'Angoulême, mais un frère de celui-ci, Mellin, seigneur de Saint-Séverin, qu'on a souvent regardé comme son parrain. Cf. *op. cit.*, p. 17. Il faut noter que le seigneur de Saint-Séverin est appelé par d'Hozier messire *Merlin* de Saint-Gelais. Cf. Molinier, *op. cit.*, p. 6, n. 6.

4. Cf. t. III, p. 158 : « Ta lettre, *Merlin*, me propose, etc. »

5. Cf. *Épître* dans ses *Œuvres poétiques*, p. 134 de l'éd. L. Séché et P. Laumonier.

Les *énigmes* étaient des poèmes fort en vogue au xvi^e siècle. Nous en trouvons non seulement chez Mellin de Saint-Gelais, mais encore chez Despériers et dans le *Recueil de vraye poesie françoise*, de Jean Longis et Vincent Sertenas, 1544. Dans son *Art poétique françois* (1548), Thomas Sebillet consacre un chapitre spécial à ce genre poétique¹. Il range l'*énigme* dans les « descriptions » et la définit une « allégorie obscure »². Il en constate la vogue et en donne la matière : « Et est son suget toute chose particulière et singulière qui se peut descrire, comme les dés, l'œil, la chandèle, la balle et semblables³. » Son mérite, sa « vertu » propre est « l'obscurité tant dilucide que le bon esprit la puisse esclercir après s'y estre quelque peu appliqué; et le vice est de faire tèle description qu'elle se puisse adapter à plus d'une chose. » « Les plus courts⁴ sont les plus élégans. » Le vers le plus convenable est le décasyllabique, « la rime plate y est toujours receüe pour meilleure ». Comme modèle du genre, Sebillet cite l'*énigme* de Despériers intitulée *Prophétie* et dédiée à Guynet Thibault, Lyonnais :

Trois compagnons de balle bien en ordre, etc.

Le mot de cette énigme est : les trois dés.

L'*Énigme en prophétie* du chapitre LVIII de *Gargantua* est bien une véritable *énigme*, selon la définition de Sebillet. Elle est en vers décasyllabiques à rime plate. Nous la jugerions, il est vrai, d'une obscurité trop peu « dilucide » pour ne point décourager « le bon esprit », si Frère Jean n'était là pour nous l'« esclercir ». « Donnez-y allegories et intelligences tant graves que vouldrez... de ma part, je

1. Livre II, chap. xi.

2. Je cite Sebillet d'après l'excellente édition que M. F. Gaiffe en a donné récemment dans la *Collection des Textes français modernes*, 1910.

3. Éd. F. Gaiffe, p. 175.

4. *Énigme* est masculin au xvi^e siècle. Cf. *Gargantua, M.-L.*, t. I, p. 206 : « Un énigme qui fut trouvé... Tel estoit... »

n'y pense aultre sens enclous qu'une description du Jeu de Paulme soubz obscures parolles. Les suborneurs de gens sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement amys. Et après les deux chasses¹ faictes, sort hors le jeu celluy qui y estoit et l'autre y entre. On croyt le premier qui dict si l'esteuf est sus ou soubz la chorde. Les eaux sont les sueurs : les chordes des raquettes sont faictes de boyaux de moutons ou de chèvres. La machine ronde est la pelote ou l'esteuf. Après le jeu on se rafraischit devant un clair feu et change l'on de chemise. Et volontiers bancquete l'on, mais plus joyeusement ceulx qui ont guaingné. Et grand chere. » Cette interprétation est confirmée par les indications que nous trouvons en marge de ce poème dans l'édition où il parut pour la première fois parmi les *Œuvres* de Mellin de Saint-Gelais². Voici ce qu'on lit en regard du texte :

S'il est permis de croire fermement,	(<i>Jeu de la paume.</i>)
Il sortira une manière d'hommes...	(<i>Les faiseurs de partie.</i>)
Le fils hardy ne craindra l'impropere...	(<i>Les joueurs.</i>)
Car ilz diront que chacun à son tour	(<i>Le changement de lieu.</i>)
Doibt aller hault, et puis faire retour...	(<i>Les arbitres.</i>)
Alors auront non moindre autorité	
Hommes sans foy que gens de vérité	
Dont le plus lourd sera receu pour juge...	(<i>Le naquet.</i>)
Jusques à tant qu'il en sorte à grand erre...	(<i>Les sueurs.</i>)
Soubdaines eaux...	
A ce combat, n'aura point perdonné	(<i>Les raquettes.</i>)
Mesme aux troppeaux des innocentes bestes	
Que de leurs nerfs et boyaulx deshonnestes...	
Et quel repoz en noise si profonde	(<i>L'esteuf.</i>)
Aura le corps de la machine ronde...	
Et tascheront en plus d'une manière	(<i>Les fosses des jeux.</i>)
A l'asservir et rendre prisonnière...	

1. Les « chasses » correspondaient à peu près à ce que nous appelons au jeu de tennis les « services ».

2. Cf. *Œuvres poétiques de Mellin de Saint-Gelais*. Lyon, Antoine de Harsy, 1574 (Bibl. Mazarine, Rés. 46014, p. 213).

L'aspre chaleur d'une grand flamme esprise (*Le feu qu'on fait*
 Pour mettre à fin les eaux et l'entreprise. *pour se rafrais-*
chir.)

C'est sur ce vers que finit l'*Énigme* dans l'édition de 1574.

Il y a évidemment concordance parfaite entre l'interprétation de Frère Jean et celle de l'édition d'Ant. de Harsy. Celle-ci est plus explicite que la première; mais les indications nouvelles qu'elle nous donne confirment les explications de Frère Jean. « On croyt le premier qui dict si l'esteuf est sus ou soubz la chorde », dit-il. En effet, au temps où l'on tendait une simple corde et non un filet entre les deux camps, les joueurs s'en rapportaient aux spectateurs pour savoir si la balle avait passé au-dessus ou au-dessous de cette corde. L'arbitre, le « juge », était le plus souvent le valet de jeu, le « naquet », celui que l'*Énigme* désigne par ce vers :

Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

Frère Jean n'interprète pas tous les détails de cette allégorie obscure. Il ne nous dit point, par exemple, après nous avoir déclaré que la « machine ronde » est « l'esteuf » ou la balle, à quoi tendent les efforts de ceux

[Qui] tascheront en plus d'une manière
 A l'asservir et rendre prisonnière.

C'est, nous dit l'édition de 1574, une allusion aux « fosses des jeux », trous à fleur du carreau, dans lesquels les joueurs essayaient de faire entrer la balle pour gagner des points.

Ainsi Gargantua s'égare en supposant que cette énigme « désigne » et « signifie » « le decours et maintien de verité divine ». Mellin de Saint-Gelais n'avait voulu décrire « sous obscures paroles » qu'une partie de jeu de paume. Il est vrai qu'il avait admirablement choisi ses « allégories » et ses périphrases (cf. suborneurs, machine ronde,

tascheront à l'asservir et rendre prisonnière, etc.) pour suggérer à l'imagination l'idée d'une lutte, d'une guerre civile (le filz hardy ne craindra l'impropere — De se ben-der contre son propre pere) et finalement du triomphe des bons, des « esleus ». Aussi, à la veille des persécutions contre les réformateurs, « gens réduits à la créance évan-gélique », l'interprétation de Gargantua dut s'offrir tout naturellement à beaucoup d'esprits.

Il resterait à rechercher comment Rabelais a connu cette énigme de Mellin de Saint-Gelais. Nous en sommes réduits à de simples conjectures. Il importe de rappeler que nous savons par des témoignages irrécusables que les poèmes de Mellin de Saint-Gelais ont circulé en manus-crits et ont été connus dans certains cercles de courtisans et de lettrés longtemps avant qu'ils ne fussent imprimés. Il semble que ce poète grand seigneur ait mis une certaine coquetterie à ne rien livrer à l'impression. Avait-il calculé, suivant la conjecture de M. Vianey¹, qu'en n'imprimant jamais ses poèmes il se réservait le moyen de toujours les faire passer pour des improvisations²? Cette idée serait bien dans le caractère du poète courtisan qui adressait à des personnes différentes les mêmes compliments rimés, qui dédiait à Ronsard un sonnet déjà dédié à Marot, qui utilisait le même distique latin pour louer Bonaventure Despériers et M^{lle} Bonaventure de Saint-Léger, etc.³.

C'est dans une anthologie, *Les fleurs de poésie fran-çoise*, publiée en 1534 à la suite de l'*Hécatomphile* de Leone Battista Alberti⁴ que furent imprimés pour la pre-mière fois des vers de Mellin de Saint-Gelais. Encore l'auteur n'en est-il point nommé ni même clairement

1. Cf. *Le pétrarquisme en France au XVI^e siècle*, p. 52.

2. M. Molinier adopte cette conjecture de M. Vianey. Cf. *op. cit.*, p. 337.

3. Cf. Molinier, *op. cit.*, p. 338.

4. *Hécatomphile, de vulgaire italien tourné en langage françois. Les fleurs de poésie françoise*. Paris, Galliot du Pré, 1534, in-8°.

désigné¹. Il en parut d'autres dans *La Fleur de poésie françoise*, 1543². En 1547 parurent à Lyon, chez Pierre de Tours, les *Œuvres* de Saingelais. On ignore si cette édition fut préparée et donnée par l'auteur lui-même. Pour des raisons restées inconnues, elle passa inaperçue³.

1. Voici, par exemple, comment est présentée la fameuse *Description d'amour*, p. 53 : « *Ung autre autheur* deffinit amour :

Qu'est-ce qu'Amour ? Est-ce une Dèité ? etc. »

2. Nos lecteurs se souviennent que M. H. Clouzot (*R. L. R.*, t. VII, p. 488) a reconnu dans cet ouvrage le *Chiabrena des pucelles*, auquel Rabelais a emprunté un huitain pour le chap. VIII du *Tiers Livre* : « Celle qui veid son mary tout armé, etc. » Après avoir expliqué comment le titre imaginé par Rabelais convenait au caractère général de cette anthologie, M. Clouzot ajoutait prudemment, p. 491 : « Il n'est pas sûr que Rabelais ait puisé directement au recueil réimprimé par M. van Bever. Bien plus, nous pencherions en faveur d'une anthologie antérieure en date et qui permettrait l'allusion au *Chiabrena des pucelles* dès 1532 dans la bibliothèque Saint-Victor. » Cette anthologie, c'est, à mon avis, celle dont le titre est analogue à celui du livret qui parut en 1543 chez Alain Lotrian : c'est le recueil que nous venons de citer, *Les fleurs de poésie françoise*, annexé à la traduction de l'*Hécatomphile*. — Il parut en 1534 : mais précisément le *Chiabrena des pucelles*, — cette observation a échappé à M. Clouzot, — ne figure pas au répertoire de la librairie de Saint-Victor dans les éditions antérieures à celle de Juste, 1534. — De plus, mieux que l'anthologie de 1543, il répond au titre de fantaisie créé par Rabelais ; à l'exception de deux pièces qui mettent en scène Priapus, on n'y trouve ni grivoiseries, ni obscénités. C'est la *fleur* du platonisme et du pétrarquisme à la mode. Et l'*Hécatomphile* qui l'accompagne enseigne « aux vertueuses et belles filles » un mode d'amour, beaucoup moins simple que celui qui se « démenait » au bon vieux temps. Ce sont des préceptes auxquels Frère Jean appliquerait le mot dont il se sert chez Panigon : c'est un art de « chiabrener ».

3. En 1549, Joachim du Bellay, dans une ode à Mellin, se plaint que celui-ci ne publie rien :

« Pour quoy doncques si longue nuict
Veux-tu sur tes labeurs estendre
Opprimant la voix de ton bruit,
Qui malgré soy se fait entendre ? »

Mêmes plaintes, en 1553, chez Olivier de Magny, *Gayetez*, p. 79 de l'édition Courbet. — En 1568, après la mort du poète, Joachim du Bellay, dans une pièce latine composée en l'honneur de Mellin, cons-

On suppose qu'elle fut détruite par Mellin de Saint-Gelais lui-même, peut-être par mesure de prudence : on y lisait en effet une énigme irrévérencieuse à l'égard de certaine dame, dont le nom était donné en acrostiche : *la papalité*. Elle ne contenait pas l'énigme du jeu de paume. Celle-ci ne parut dans les *Œuvres* de Saint-Gelais qu'en 1574, dans l'édition d'Antoine de Harsy, sous le titre d'*Énigme en façon de prophétie*. Elle commence sur le troisième vers du texte de Rabelais et s'arrête sur celui-ci : « Pour mettre à fin les eaux et l'entreprise. » L'apport de Rabelais est donc représenté par les deux premiers vers de son texte, qui sont un appel à l'attention de l'auditeur, et par les dix derniers, où sont décrits le festin des joueurs après la partie et la récompense des vainqueurs¹. Aucun document, aucun indice dans le texte ne nous permet de décider si Rabelais tenait cette énigme du poète lui-même ou s'il l'avait recueillie dans les cercles

tatait encore qu'une bonne partie des vers de son ami restait ensevelie dans les ténèbres, les autres circulant anonymes dans les cercles lettrés :

« Olim multa sibi, suisque Musis
Lusit carmina Sangelasianus :
Quorum pars tenebris jacet sepulta,
Pars descripta manu huc et huc vagatur
Per manus hominum venustiorum
Suppressio titulo. »

1. Le texte de ces dix derniers vers a d'ailleurs varié. Dans l'édition de 1535, nous lisons :

« Reste en après que yceux trop obligez,
Pressez, laissez, travaillez, affligez
Par le saint vueil de l'eternel seigneur
De ces travaux soient refaictz en bonheur
Que les esleus, etc. »

Les éditions de 1535 et 1537 portent après les quatre vers ci-dessus :

« La verra lon par certaine science
Le bien et fruict qui sort de patience;
Car cil qui plus de pene aura souffert
Auparavant, du lot pour lors offert
Plus recepvra. Oh qu'est à reverer
Cil qui pourra enfin perseverer. »

littéraires qu'il fréquentait. Mais il est certain qu'il n'a pas pu la publier sans l'assentiment ou contre le désir de Mellin de Saint-Gelais. D'où l'on peut conclure qu'ils étaient en relations vers 1533.

* * *

Les *Fanfreluches antidotées* nous offrent des emprunts partiels à un poème de Mellin de Saint-Gelais qui parut dans l'édition de ses *Œuvres* publiée en 1547. Voici le texte de ce poème. Pour la commodité de notre étude, nous le divisons en strophes, bien que cette disposition ne se rencontre dans aucune édition. Cette division strophique rend plus sensible la similitude de structure de cette énigme avec celle des *Fanfreluches*. En outre, nous soulignons tous les éléments communs aux deux poèmes : rimes semblables, expressions d'idées analogues, vers ou mots identiques.

ÉNIGME.

I.

Le *grand vainqueur* des haults monts de *Carthaige*,
Accompagné de quatre fins *valets*,
Vint l'autre jour demander son *partaige*
Tout rasibus des portes de Chalais,
Et demanda à Jean du Pont-Alais
S'il y avoit des dents de *Megera*?
— Ouy, dict-il, et le coq du Palais
Vous ha mandé que bientost neigera.

II.

Le clair soleil venant des *Machabées*
Esclaircissoit le pays tout autour;
Vous eussiez veu sur grands mules bastées
Venir aux champs mille dames d'atour.
Mais *Scipion*, pensant de son retour,
Feit publier qu'on demandast au *Pape*
S'il voudroit point leur faire ce bon tour
De luy prester son *haulmusse* ou sa chappe.

III.

Tous y couroient, fors que les Héliades
Qui s'amusoient ce me semble à pescher.
On leur manda par plusieurs ambassades
Que de venir falloit se dépescher.
— Ouy, dict l'une, on ne faict que prescher
Du différent des rats et des *grenouilles*,
Et si veut-on tout le monde empescher
De les fournir de fuseaux et *quenoilles*.

IV.

Sur le costé devers Septentrion
Vint sur les rangs *le fort fils d'Alcmena*
Bien mutiné de ce qu'Amphytrion
Avecques luy tant de peuple amena,
Et print sa masse et tant la demena
Qu'on la sentoît du Rhin à la Thamise,
Et feist si chauld que l'on s'y pourmena
En maints païz l'hyver tout en chemise.

V.

Or devinez si l'on en devisa
Et si Cadmus avoit le gosier sec;
Mais je ne sçay qui diable l'advise
Soudainement d'ainsi clore le bec.
Si estoit-il bon joueur de rebec
Et si sçavoit par cœur une triballe
Des tourdions et des danses avec,
Mis en musique au concile de Basle.

VI.

En ce temps-là vinrent les Machabées
Pour disputer contre Parlamentum,
Et n'eust esté certaines gueules bées,
Disant : — Holà! messieurs parlementon!
On leur donnoit très bien par le menton;
Et leur dict-on : — Braves enveloutez,
Pardonnez-nous si nous vous desmenton;
Vous estes mieux en point qu'en volentez.

VII.

Nul n'entendoit le sens de l'homélie
Fors un quidam qu'on vouloit espouser.
— Je ne vueil point, dit-il, que l'on me lie;
J'ayme trop mieux le tout vous exposer.
Mais il nous faut avant présupposer
Que l'Antéchrist ha la main fort habille;
Car il ne faict qu'escrire et composer.
Entendez-vous? C'est quant à l'Évangile.

VIII.

L'évesque print le thesme de l'Épistre
Pour mieux ouvrir l'entendement à tous
Et feist sermément que le *fons de sa mitre*
Estoit si froid qu'il en avoit la toux.
On luy fourra, puis il parla plus doulx
Et devisa du trou de la sybille
De saint Patrice et de mille autres trous;
Mais j'ay un peu la mémoire labile.

IX.

Ockan monta sur le plus haut estaige
De Pegasus et de nuict s'envola;
Mais il laissa son cerveau pour hostaige;
Parquoy revint parler à Scœvola,
Le quel luy dist : — Amy séez-vous là
Et nous rendez les rayons de la lune.
— Laberius, dit-il, les avalla
Au grand festin qu'il fist à Pampelune.

X.

Sur ces propos, je vy venir un poste
Qui m'apportoit l'Épistre Maguelonne.
— J'ay, ce luy dis-je, une jambe en composte.
Comment veux-tu que je picque et talonne?
— Il n'y a rien, dit-il, de Babylonne;
Y voulez-vous aux dames rien mander?
— Si tu y vois ou Triquon ou Chalongne,
Ne failles pas de m'y recommander.

Ce poème est intitulé *Énigme* dans l'édition de 1547. Pourtant nous remarquerons, en premier lieu, que par sa structure et sa versification il ne rentre point dans le genre des *Énigmes*, telles que les définit Sebillet. Les vers ne sont point « à ryme plate ». Ils sont groupés en strophes sur trois rimes, ABA BBC BC. Or, Sebillet n'assigne point de structure strophique à l'*énigme* et, en fait, nous n'en trouvons pas dans les autres *énigmes* authentiques de Despériers et de Mellin de Saint-Gelais. Les *Fanfreluches antidotées* présentent cette même structure strophique étrangère aux *énigmes* et nous constatons d'ailleurs que Rabelais ne les donne point comme « un énigme » à proprement parler, mais comme un « petit traicté » annexé à la généalogie de ses géants¹.

En outre, puisque d'après Sebillet l'*énigme* est une description, quel peut être l'objet décrit « par allégorie obscure » dans ce poème ? Prosper Blanchemain est le seul commentateur qui ait prétendu y découvrir un sens². « On peut signaler ici, dit-il, une suite d'allusions fort transparentes alors, assez obscures aujourd'hui, aux persécutions religieuses exercées contre Clément Marot. » Pour lui, *Chalais* est le Châtelet ; les *Machabées* sont les Sorbonistes ; *Carthage*, Genève ; *Scipion*, l'inquisiteur Bouchard ; les *grenouilles*, Sagon et la tourbe des mauvais poètes, etc. Cette interprétation ne résiste pas à un simple rapprochement de dates : ce poème était écrit avant 1533, puisque, comme nous le montrerons, Rabelais s'en est inspiré dans ses *Fanfreluches* qui parurent en 1534. Or, les persécutions qui amenèrent l'exil de Marot sont postérieures à l'*affaire des placards* (1534) et le différend de Sagon et de Marot est de 1536. Les identifications proposées par Blanchemain sont d'ailleurs tout arbitraires.

Il est beaucoup plus probable que ce poème ne renferme aucune idée générale. Ce n'est point une *énigme* propre-

1. *M.-L.*, t. I, p. 11.

2. *Poésies de Mellin de Saint-Gelais*, éd. elzévirienne, t. I, p. 73, n. 1.

ment dite, c'est-à-dire une description par allégorie obscure d'un objet particulier ou d'une série d'événements : c'est ou une caricature du genre de l'*énigme* ou plutôt une sorte de *fatrasie*. Ces poèmes avaient fleuri au moyen âge et au x^v^e siècle. A l'époque de Rabelais, ils revivaient dans les coq-à-l'âne de Marot. Ils étaient constitués par une suite de coq-à-l'âne, suggérés par l'association des idées ou celle des sons. N'est-ce pas là précisément ce que nous trouvons dans cette prétendue *énigme*? Dans les strophes VII et VIII, n'est-il pas évident qu'*antéchrist, évangile, épistre, évêque, aumusse, mitre* appartiennent à la même série d'idées? Ailleurs, il est fort probable que certains mots n'ont été choisis que pour les besoins de la rime : ainsi, strophe V, *bec* et *rebec*; strophe VI, *parlamentum, parlementon, par le menton*. Si l'on compare ce poème aux *Épîtres du coq-à-l'âne* de Marot, on constate qu'il ne s'en distingue guère. La structure strophique mise à part, le principe du développement semble le même. Il y a toutefois à relever dans Mellin de Saint-Gelais une abondance plus grande de noms propres : noms de lieux, noms de personnages historiques ou mythologiques.

Ces mêmes caractères se retrouvent dans les *Fanfreluches antidotées*. Nous avons indiqué, en transcrivant l'*Énigme* de Mellin de Saint-Gelais, tous les termes qui lui sont communs avec les *Fanfreluches* : rimes semblables, noms, surnoms ou périphrases désignant les mêmes personnages, un épisode comique identique chez les deux auteurs. Les différences l'emportent toutefois sur les ressemblances. Les *Fanfreluches antidotées* ont quatre strophes de plus que l'*Énigme* et ces quatre strophes sont « en forme de prophétie ». Remarquons, en effet, que dans les dix strophes du poème de Mellin de Saint-Gelais et dans les dix premières strophes des *Fanfreluches* aucun verbe n'est au futur. C'est un récit d'événements passés et non une prédiction. Seules les quatre dernières strophes des *Fanfreluches* ont le caractère d'une prophétie. Les événements prédits le sont d'ailleurs d'une manière bien

vague. Il viendra une année où « le dos d'un roy trop peu courtois, Poivré sera sous un habit d'hermite ». Puis, cette année écoulée, le bon temps reviendra. « Cil qui est », c'est-à-dire Dieu, régnera paisiblement avec ses bons amis. — Dans le développement de ce thème général s'insèrent des idées accessoires, suggérées par le sens ou par le son des mots.

Ces quatre dernières strophes sont probablement de l'invention de Rabelais. Pour les dix premières, l'examen des différences et ressemblances qu'elles offrent avec l'*Énigme* de Mellin de Saint-Gelais nous amène à formuler trois hypothèses : 1° Mellin de Saint-Gelais a imité Rabelais. — Tout milite contre cette supposition. On ne se figure pas Mellin, poète en vogue, empruntant des vers à l'auteur de *Pantagruel*. 2° Rabelais a emprunté à Mellin les *Fanfreluches* qui nous offrent le texte de l'*Énigme* tel qu'il était en 1533, Mellin l'ayant retouché avant la publication de 1547. — On n'aperçoit ni les raisons, ni l'intérêt de cette refonte du texte primitif à quatorze ans de distance. 3° L'hypothèse la plus vraisemblable est que Rabelais a connu l'*Énigme* en 1533 pour l'avoir entendu lire. Il en a retenu d'abord certains caractères frappants : l'utilisation des noms propres historiques ou mythologiques, qui semblent dissimuler des personnages contemporains. Il a même renchéri sur ce procédé, tantôt en multipliant ces noms, tantôt en ne donnant que les initiales d'un nom : *Survint Q. B. qui clope*, tantôt en recourant aux périphrases : *le grand dompteur des Cimbres, l'oiseau de Jupiter, cil qui est, cil qui jadis annihila Carthage*. Il en a retenu aussi un épisode comique : celui du personnage qui sent le fond de sa mitre si froid qu'il en est morfondu.

A l'aide de ces éléments, peut-être aussi en se souvenant de quelques rimes, il a composé dans ce cadre de la strophe de huit vers décasyllabiques une série de coq-à-l'âne. On découvre de tout dans ce pot-pourri : des réminiscences de la mythologie (*Até, Juno*), de Marot (*la cuisse héron-*

nière)¹, de *Pantagruel* (*Pentasilée, sur ses vieux ans prise pour cressonnière*)², des facéties grivoises. Naturellement, Rabelais ne s'est pas interdit les allusions à certaines mœurs contemporaines. Dans l'*Énigme* de Mellin de Saint-Gelais, Scipion demande au pape son aumusse ou sa chappe; dans la II^e strophe des *Fanfreluches*, il est fait allusion à la pantoufle du pape et aux pardons :

Aucuns disoient que lescher sa pantoufle
Estoit meilleur que gagner les pardons.

C'est ce trait qui a égaré nombre de commentateurs. Les « abstracteurs de Quinte Essence » qui découvrent un sens abscons dans chaque phrase de Rabelais ont vu dans ces deux vers une allusion à la Réforme. Dans les vers suivants, ils ont identifié le *creux où l'on pêche aux gardons* avec Genève, la ville de Calvin, sans remarquer que Calvin et Genève ne jouaient aucun rôle dans la Réforme en 1533.

Tel est le second emprunt que Rabelais a fait pour son *Gargantua* aux œuvres encore non imprimées de Mellin de Saint-Gelais. Le choix de ce poème énigmatique, sur lequel s'ouvre son livre, s'accorde avec les promesses d'un enseignement ésotérique affichées dans le Prologue. Rabelais, on le sait, n'a que trop bien réussi à faire passer son livre pour une *énigme* et nul chapitre de son œuvre plus que les *Fanfreluches* n'a contribué à accréditer cette idée parmi ses lecteurs. Aussi ne regrettons-nous pas d'avoir examiné cette facétie, — qui s'est révélée vide de sens, — avec le même soin et la même méthode que les parties les plus hautes et les plus riches de l'œuvre de Rabelais. Nous croyons que les commentateurs feront fausse route et perdront leur temps, s'ils cherchent à en donner une interprétation générale. Sans doute, des allusions aux mœurs contemporaines sont entrées dans ces séries de coq-à-l'âne, mais au même titre que les réminiscences de la mytholo-

1. *Épître au roy pour avoir esté desrobé.*

2. Ch. xxxi. « Panthasilée estoit cressonniere... »

gie ou de l'histoire antique, pour la rime ou l'enchaînement des propos, non pour un effet satirique. Rabelais n'a fait peut-être aucune place dans ce poème à l'élément qu'on y a le plus obstinément cherché : nous voulons dire aux faits historiques contemporains, aux événements qui étaient d'actualité en 1533.

* * *

Mellin de Saint-Gelais ne livrait point lui-même ses œuvres à l'imprimeur ; mais il était certainement flatté d'apprendre que ses vers étaient goûtés des courtisans et des lettrés, qu'on en faisait des recueils¹, qu'ils circulaient sous le manteau. On ne voit point qu'il se soit indigné lorsque les deux anthologies que nous citons plus haut publièrent sa *Description d'amour* et quelques autres de ses poèmes. La divulgation de l'*Énigme en prophétie*, de « Merlin le prophète », dans le *Gargantua*, ne pouvait que flatter son amour-propre. Si ces deux emprunts de Rabelais à Mellin pour son *Gargantua* n'ont pas été l'origine même de leurs relations amicales, si Rabelais a escompté le consentement du poète à cette publication, il a su gagner dans la suite la faveur de Mellin, puisqu'ils étaient en commerce d'amitié quelques années plus tard. Aussi n'est-on pas étonné de trouver dans le nouveau Prologue du *Quart-Livre* un autre emprunt à Mellin de Saint-Gelais : c'est le dixain : « Grand Tibault se voulant coucher, etc.². » Il constitue le dernier document que nous ayons sur les rapports des deux écrivains.

Jean PLATTARD.

1. Cf. la liste de ces recueils manuscrits dans la Bibliographie de M. Molinier, p. xii.

2. Signalons deux variantes au texte de Rabelais dans celui de ce dixain, tel que nous le donne l'édition de Mellin de Saint-Gelais de 1574. Au premier vers : *Un mary...*, au lieu de : *Grand Thibault* ; et au huitième vers : *Maillet, dit-elle, n'ay onc eu*, au lieu de : *Maillet, dit-elle, il n'y faut nul*.

A PROPOS

DES TERMES NAUTIQUES CHEZ RABELAIS.

RABELAIS ET LA MARINE DE LA LOIRE.

Dans son important mémoire intitulé *Les termes nautiques chez Rabelais* (*Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII, 1910, p. 1-56), M. Lazare Sainéan a critiqué (p. 13) le commentaire du terme *peautre* (gouvernail) donné par Jal.

D'après celui-ci, *peautre* est un mot « emprunté au vocabulaire des mariniers des rivières, qui ne se disait pas sur mer ». D'après M. Sainéan, au contraire, « le terme *peautre*, qui remonte au XIII^e-XIV^e siècle, s'applique exclusivement dans l'ancienne langue au gouvernail des navires (voy. Godefroy)... L'acception indiquée par Jal est moderne et se trouve en usage sur les bateaux de quelques rivières de France ».

Je ne puis me ranger à l'avis de M. Sainéan, car je constate que le nom de *peautre* ou *peaultre*, dès le XIV^e siècle, est donné au gouvernail des bateaux de Loire. « Ce gouvernail, d'une forme et d'un agencement particuliers, ne se rencontre sur aucune autre rivière de France; il présente une analogie frappante, pour ne pas dire une similitude complète, avec les gouvernails des bateaux du Nil représentés dans les peintures antiques... » Ainsi s'exprime P. Mantellier dans le précieux glossaire¹ qu'il a joint à son *Histoire de la communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle* (t. X des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais*, Orléans et Paris, 1869).

1. Au mot *peautre*.

Ce mot que ni Paul Lacroix¹ ni Émile Littré² n'ont compris, — puisqu'ils le traduisent l'un par *barque*, l'autre par *bateau*, pensant sans doute à l'italien *peotta*, — est noté au sens exact de « gouvernail » dans le *Glossaire du centre de la France* par le comte Jaubert (1^{re} éd., Paris, 1855; 2^e éd., Paris, 1864) avec les variantes *piaute* et *pioûte*³, et dans le *Glossaire du pays Blaisois*, par M. Adrien Thibault (Blois et Orléans [1892]), sous la forme *piautre* (pron. piôte) et avec la définition : « Gouvernail d'une embarcation et surtout d'un bateau de Loire⁴. »

D'ailleurs, les exemples fournis par Frédéric Godefroy dans son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* sont loin de donner raison à M. Sainéan : parmi ces exemples, je constate qu'il y en a quatre où *peautre* est employé au sens de « gouvernail d'embarcation fluviale » et trois qui désignent spécialement le gouvernail des bateaux de Loire⁵. Deux citations où *piautre* et *beaultre* signifient évidemment le gouvernail d'un navire, ne prouvent peut-être rien ; car les écrivains, — Guillaume Guiart⁶ et Étienne Dolet⁷, — qui se sont servis de ces mots, sont nés à Orléans ; et il est fort probable qu'ils ont appliqué

1. *Œuvres de F. Rabelais*, par L. Jacob, bibliophile (P. Lacroix), nouv. éd. Paris, 1857, p. 430, note 4.

2. *Dictionnaire de la langue française*, t. III. Paris, 1882.

3. Forme tourangelles.

4. M. Thibault voit dans *peautre* une autre forme du mot *poutre* ; mais cela est impossible. — L'étymologie de *peautre* est encore à trouver. Il faut noter, comme dérivé, l'adjectif *peautré*, qui s'applique en langage héraldique à la queue d'un poisson : « Dauphin de sable peautré d'or » ; la queue étant assimilée à un gouvernail.

5. Ce sont : 1^o celui du xiv^e siècle emprunté à Mantellier, *op. cit.* ; 2^o celui du xv^e siècle emprunté à Jules Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. IV, p. 112 ; 3^o celui du xvii^e siècle emprunté à Tallemant des Réaux, *Historiettes*, CXXX.

6. Poète-historien né au xiii^e siècle ; fit la campagne de Flandre en 1304 (voir Auguste Molinier, *Les sources de l'histoire de France*, t. III. Paris, 1903, p. 190).

7. Né en 1509.

au gouvernail des nefes et galères le terme dont usaient leurs compatriotes.

Voici, classés par ordre alphabétique, d'autres mots¹ et diverses expressions que j'ai entendus dans la bouche des bâteliers et mariniers de la Loire moyenne (entre Orléans et Tours) et que l'on retrouve dans l'œuvre de Rabelais :

AMURER, tendre l'*amure*, cordage qui sert à fixer les voiles dans leur partie inférieure pour qu'elles reçoivent bien le vent. — *Hau amure, amure bas* (IV, 20); *amure babord* (IV, 22).

BARRE, la barre, qui sert à faire mouvoir le gouvernail, désigne souvent le gouvernail tout entier. — *Hault la barre* (IV, 22).

BITON, pièce de bois longue et arrondie servant à amarrer les câbles et cordages sur le bord supérieur du bateau. *Biton* est un diminutif de *bite* (on écrit aujourd'hui *bitte* et *bitton*). — *Attache à l'un des bitons* (IV, 19); *et l'attacha aux bitons* (V, 17 ou 18 selon les éditions).

BOLINES OU **BOULINES**, cordages légers fixés le long des voiles et servant à les orienter (on écrit aujourd'hui *bouline*). — *Contreventoit les boulines* (I, 23); *pare les bolines* (IV, 22).

CAPESTAN, cabestan, tourniquet servant à enrouler ou à dérouler un câble. — *Le cable au capestan* (IV, 22).

COSSES, anneaux de métal cousus aux angles des voiles et sur d'autres points en rive desdites voiles : on y passe les boulines, les écoute; ce qui évite la déchirure de la toile. — *Les cosses esclattent* (IV, 18); *comme si feussent cosses* (IV, 34).

1. L'existence et la signification de ces mots m'ont été confirmées par deux anciens fonctionnaires des Ponts et Chaussées qui ont fait toute leur carrière au Service spécial de la Loire dans les départements du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire, à une époque où la marine de ce fleuve était encore assez florissante. — La plupart de ces mots sont communs à la marine de mer et à la marine fluviale.

Escoutes, cordages passant dans les cosses inférieures des voiles et servant à diriger lesdites voiles de façon qu'elles prennent bien le vent. L'écoute s'amarre sur le bord supérieur du bateau. — *Pare les escoutes* (IV, 22); *casse escoute de tribord* (IV, 22); *voyez la roideur des utagues et des escoutes* (IV, 65).

FILZ DE PUTAIN, juron ordinaire des marinières de la Loire, qui s'en servent surtout pour appuyer un ordre ou pour appeler très spécialement l'attention. L'expression n'est pas considérée comme injurieuse. Dans le peuple, à Blois, cette grossièreté tend à devenir une anodine interjection : de tout jeunes enfants l'emploient couramment. — *Fuyons; tourne visaige; vire la peautre, filz de putain!* (IV, 55); *casse escoute de tribord, filz de putain (tu es bien ayse, homme de bien, dist frère Jean au matelot, d'entendre nouvelles de ta mère!)* (IV, 22). Voilà encore une plaisanterie, que j'ai entendue maintes fois, avec de nombreuses variantes, dans la bouche des marinières de Loire.

GALERNE, vent du nord-ouest; le nord-ouest. Mot qui, dans le langage des marinières de la basse Loire et de la Loire moyenne, sert à désigner la rive droite du fleuve. M. Sainéan dit que c'est une « très ancienne expression du vocabulaire océanien qui a survécu dans le langage nautique et dans plusieurs patois » (p. 26). J'ajouterai que c'est aussi une très ancienne expression du vocabulaire « ligérien » : je l'ai rencontrée dans des textes orléanais et blésois du x^v^e siècle. Ainsi, dans un acte daté de Blois, 15 novembre 1473, je lis « en tirant devers le vent de galerne »¹. On trouve un autre exemple du x^v^e siècle dans Mantellier (*op. cit.*, au glossaire) et un autre du x^{vii}^e dans Thibault (*op. cit.*, au mot *galerne*). — *Le vent de galerne, dist Panurge, avoit doncques lanterné² leur mère!* (IV, 9);

1. Lettres patentes de Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, comtesse de Blois, mère de Louis XII, publiées par J. Soyer dans les *Bulletins de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, t. XIV (années 1905-1907), p. 619.

2. *lanterner* = engrosser.

l'autre la bize, l'autre zéphyre, l'autre gualerne (IV, 43).

HOULLE. On dit « il y a de la houle » quand la Loire est agitée. — *Cap en houlle* (IV, 20).

PORTEHAUSBANCS. Le mot simple *haubans* est employé sur la Loire pour désigner, comme sur les navires, les cordages qui soutiennent les mâts. *Comme si feussent cosses et portehausbancs* (IV, 34).

UTIQUE OU URETACQUE. On dit aujourd'hui *étague* : c'est le cordage qui sert à enlever la vergue et la voile y attachée. — *Voyez la roideur des utiques et des escoutes* (IV, 65); *hau uretacque* (IV, 20); *amène uretacque* (IV, 20).

VIRER LA PEAUTRE. Tourner le gouvernail. C'est l'expression courante. Au XVII^e siècle, Tallemant des Réaux s'en sert dans son récit d'une scène un peu leste qui a lieu dans une « cabane » ou bateau de Loire. Le passage est cité dans Jaubert et dans Godefroy, *op. cit.* — *Fuyons, tourne visaige, vire la peautre, filz de putain!* (IV, 55).

L'emploi de ces termes « ligériens » n'a rien que de naturel chez l'auteur : chacun sait qu'il voyagea beaucoup sur la Loire et ses bords. Des membres de sa famille appartenaient à la fameuse Communauté des marchands de ce fleuve et de ses affluents. Plusieurs de ses parents et amis en étaient les agents les plus actifs : tels Antoine Hullot et Jean Gallet.

Il ne faut pas oublier que Rabelais a fait allusion dans son *Gargantua* à cette puissante association. M. Abel Lefranc l'a démontré naguère¹. C'est aussi M. Abel Lefranc qui a découvert, en 1906, aux Archives départementales du Loiret, que *Jamet Brahier* alias *Brayer*, le pilote principal de la flotte imposante de Pantagruel², n'était pas un personnage imaginaire, mais un véritable

1. Dans *Picrochole et Gaucher de Sainte-Marthe*. Paris, 1905 (extrait de la *Revue des Études rabelaisiennes*).

2. *Le pilot principal, nommé Jamet Brayer* (IV, 1); — *Jamet Brahier, maistre pilot* (IV, 20).

Tourangeau, ancien marchand de Loire, allié à la famille du romancier¹.

La conclusion est que Rabelais a pris son bien un peu partout : aux termes nautiques de l'Océan et de la Méditerranée, le conteur a mélangé des mots et expressions de la marine de Loire qu'il avait fréquemment entendus et dont le sens précis ne lui a pas échappé.

Jacques SOYER,
Archiviste du Loiret.

1. Voir *Jamet Brayer*, par M. A. Lefranc, dans *R. É. R.*, 1906, t. IV, p. 183-185. — M. Lefranc a fait remarquer que le nom de ce pilote n'apparaît que dans la seconde édition du IV^e livre, celle de 1552. Peut-être n'est-il pas inutile de constater aussi que, sur quatorze mots ou expressions que je viens de citer, trois seulement figurent dans l'édition de 1548, qu'a republiée M. Jean Plattard, *Le Quart Livre de Pantagruel (édition dite partielle, Lyon, 1548), texte critique avec une introduction*. Paris, 1910.



NOTES LEXICOGRAPHIQUES.

I.

Le mot « picrochole » après Rabelais.

L'exemple de ce mot à la date de 1588¹ n'est sans doute pas le seul que l'on puisse citer. Et la note de M. Hugu m'a fait ressouvenir de l'avoir lu dans *Les Histoires et Chroniques du Monde, tirées... du gros volume de Ian Zonaras...*, par Ian de Maumont, traducteur et recueilleur d'icelles. (A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascon. M.D.LXI.)

Maumont vient de raconter que le Roy Joram, assiégé dans sa capitale, donne audience à une femme venant se plaindre que sa voisine ne consent à immoler son enfant, alors que, d'après leurs conventions, elles devaient les entretuer, pour s'en nourrir. Le Roy, à ce récit, « en saillit sur l'heure si hors des gons, joint que de son naturel il estoit *picrochole* et furieux en courroux, qu'il iura que le Prophète en mourroit ». P. 340 A.

La phrase est sans doute de l'invention de Maumont, car I. Millet de S. Amour, dans sa traduction du même ouvrage (à Lyon, par Barthelemy Molin, MDLX), dit, sans faire aucune réflexion sur le caractère de Joram : « Le Roy, ayant entendu le cas si cruel, de grande douleur et tristesse, deschire ses habillemens, se courroçant à l'encontre du prophète, qui ne destornoit si grandes mal-heurtez par ses prieres : et à l'heure même il depêche un homme pour aller tuer Elizée. » F. 37 G.

L'édition des trois livres de Zonare (à Paris, chez Jean Parent, M.D.LXXXIII) renferme pour le premier livre le texte de Maumont.

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 376.

II.

A propos du mot « Mosquée »¹.

La note érudite sur les mots *abricot*, *bazar*, *mosquée* et *santon* que M. Sainéan a relevés dans *Le voyage... de oultre mer faict par frere Jehan Thenaud* est fort intéressante, car elle nous montre combien les dépouillements de textes entrepris pour le *Dictionnaire général* laissent à désirer.

Pour le mot *mosquée*, M. Sainéan aurait trouvé un exemple de date antérieure dans le travail² cité par M. F. Brunot, p. 271, t. III de sa monumentale *Histoire de la langue française*. En effet, M. J. Baudrier, avec son ordinaire obligeance, a bien voulu mettre à ma disposition l'édition de 1506 de *La Mer des Histoires*, et l'on y peut lire à la seconde colonne du fol. 186 du tome II : « Les *mosqueꝝ* des Turcz autrement appelez temples. »

H. VAGANAY.

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 359.

2. Une nouvelle édition augmentée paraît dans les *Romanische Forschungen*, t. XXXII.



UNE

NOUVELLE CARTE DU PAYS CHINONNAIS.

Après bien des hésitations, et sans avoir élucidé complètement tous les petits problèmes de géographie rabelaisienne du premier livre, nous nous décidons à publier une carte de la guerre picrocholine, accompagnée d'un plan de Chinon et d'une carte de la région chinonaise. Nous la livrons telle qu'elle est aux commentateurs de nos confrères, en leur demandant d'y apporter les rectifications qu'ils jugeront nécessaires. Depuis la remise au graveur de notre tracé, nous avons nous-même reconnu quelques erreurs. Nous allons les exposer, et nous profiterons pour préciser certains points sujets à discussion et pour apporter quelques confirmations aux découvertes antérieures¹.

La résidence de Grandgousier est établie dans le domaine de la *Devinière*, lieu patrimonial d'Antoine Rabelais. Le premier livre ne le dit pas expressément, mais la question est tranchée par le rapprochement de deux passages du roman. Le l. III, ch. xxxiii, situe la vigne qui produit le vin de la Devinière « en la plante du grand Cormier, au-dessus du noyer groslier », et au l. I, ch. xxxviii, nous voyons Gargantua, sortant de la table paternelle, « deniger » les pèlerins près de ce même noyer grollier et faire fuir les pauvres diables à travers la plante. C'est donc bien à la Devinière que les convives sont attablés et qu'habite par conséquent Grandgousier.

Aucune difficulté pour l'identification de cette petite ferme, non plus que pour le *Clos-Rabelais* et la pièce de *Longarde*, propriétés de la famille Rabelais, citées dans

1. Voyez notamment *R. É. R.*, t. III, p. 45 et suiv., le résumé du cours professé au Collège de France en 1904 par M. Abel Lefranc.

le partage de 1505, la vente de 1597 et l'aveu de 1640 (*R. É. R.*, t. III, p. 369; t. VI, p. 70 et 205). La prairie de la *Saulaye*, où naquit Gargantua, est toute proche. Des autres biens d'Antoine Rabelais, le château de *Chavigny en Vallée*, domaine principal, est facile à situer commune de Varennes-sur-Loire (Maine-et-Loire). *Gravot*, où l'on suppose que les Rabelais possédaient une ferme, est tout près de Bourgueil, et *Quinquenais*, que l'on range sans plus de preuves dans le même patrimoine¹, s'étend sur le coteau, au-dessus du château de Chinon.

Il existe deux lieux dits la *Pomardièrre*, l'un près de Gravot, l'autre paroisse de Seuilly. Comme dans la harangue de Panurge, en langage lanternois (l. II, ch. ix), on trouve rapprochés Gravot et la Pomardièrre², on pourrait hésiter entre les deux localités si l'on n'avait la preuve qu'en 1583 Jacques Baudelon, un des héritiers d'Antoine Rabelais, dans le règlement de succession de 1539, portait le titre de « seigneur de la mestairie de la Pomardièrre, sictuée à Seuilly » (*R. É. R.*, t. VI, p. 211). C'est donc bien la Pomardièrre, près de Seuilly, qui doit figurer sur notre carte.

Il reste encore à situer le domaine d'*Aragon*, paroisse de Cinais, possédé en 1597 par Marie Rabelais, veuve Duchamp (*R. É. R.*, t. III, p. 369), et nous aurons ainsi tous les biens de la famille Rabelais.

Chinon, on l'a déjà fait remarquer, tient peu de place dans les quatre premiers livres. Si le V^e en parle plus longuement, c'est sans doute un artifice du rédacteur qui se rappelait que Rabelais était originaire du pays. Il n'était pas moins utile de fixer sur le plan de Chinon la *porte du Pont*, *Saint-Mexme*, la *Cave peinte*, la *porte de Bessé* (que nous avons reculée trop en banlieue et qui doit se placer en D, où nous avons inscrit la porte de Verdun),

1. Tout repose sur ce passage du ch. xlvii : « Les légions, lesquelles [Grandgousier] entretenoit ordinairement en ses places de la Devinière, de Chaviny, de Gravot et Quinquenay. »

2. « Pag brlelaug Gravot Chavygny Pomardièrre. »

le *Marché-Vieux*, *Saint-Jacques*, le *Raineau*. Malheureusement, nous n'avons pu nous servir que d'un plan du XVIII^e siècle. Le vieux Chinon n'avait heureusement pas encore beaucoup changé.

Le théâtre de la guerre picrocholine est parfaitement élucidé. Le plan cadastral manuscrit du terroir de Seuilly, que nous avons publié (*R. É. R.*, t. VII, p. 472), nous a même permis de retrouver les anciens chemins que n'indiquent pas les cartes gravées du XVII^e et du XVIII^e siècle. Le *Grand carroy*, suivi par les fouaciers, c'est le chemin de Lerné à Chinon; le théâtre de la rixe avec les bergers, « par delà Seuillé », peut se localiser vers la *Croix de la Devinière*, à la descente du sentier conduisant au domaine des Rabelais.

La situation du *gué de Vède*, que ni les cartes d'État-major, ni même le cadastre ne mentionnent, a été fixée pour la première fois par M. Abel Lefranc au *moulin du Pont*, sur le Négron, à la traversée du chemin de Lerné à Chinon¹. Quelques explications complémentaires ne nous semblent cependant pas inutiles. Le petit cours d'eau aux rives marécageuses, semé de joncs et de roseaux, désigné sur les cartes modernes sous le nom de Négron, ne semble pas, au XVI^e siècle, avoir porté de dénomination précise. On lui donnait, comme à tous les ruisseaux du pays, le nom générique de Veude ou Vède. En 1699, sur la vue cavalière de la Roche-Clermault, où le cours, le gué, le moulin sont parfaitement reconnaissables, le dessinateur de Gaignères a écrit *la Busse*, prononciation locale de Beuxes, principale localité qu'arrose le Négron avant son entrée en Touraine (*R. É. R.*, t. VI, p. 76). « Beusse est un gros bourg, dit Le Duchat, qui *donne son nom* à une petite rivière que forment diverses fontaines voisines de Loudun. »

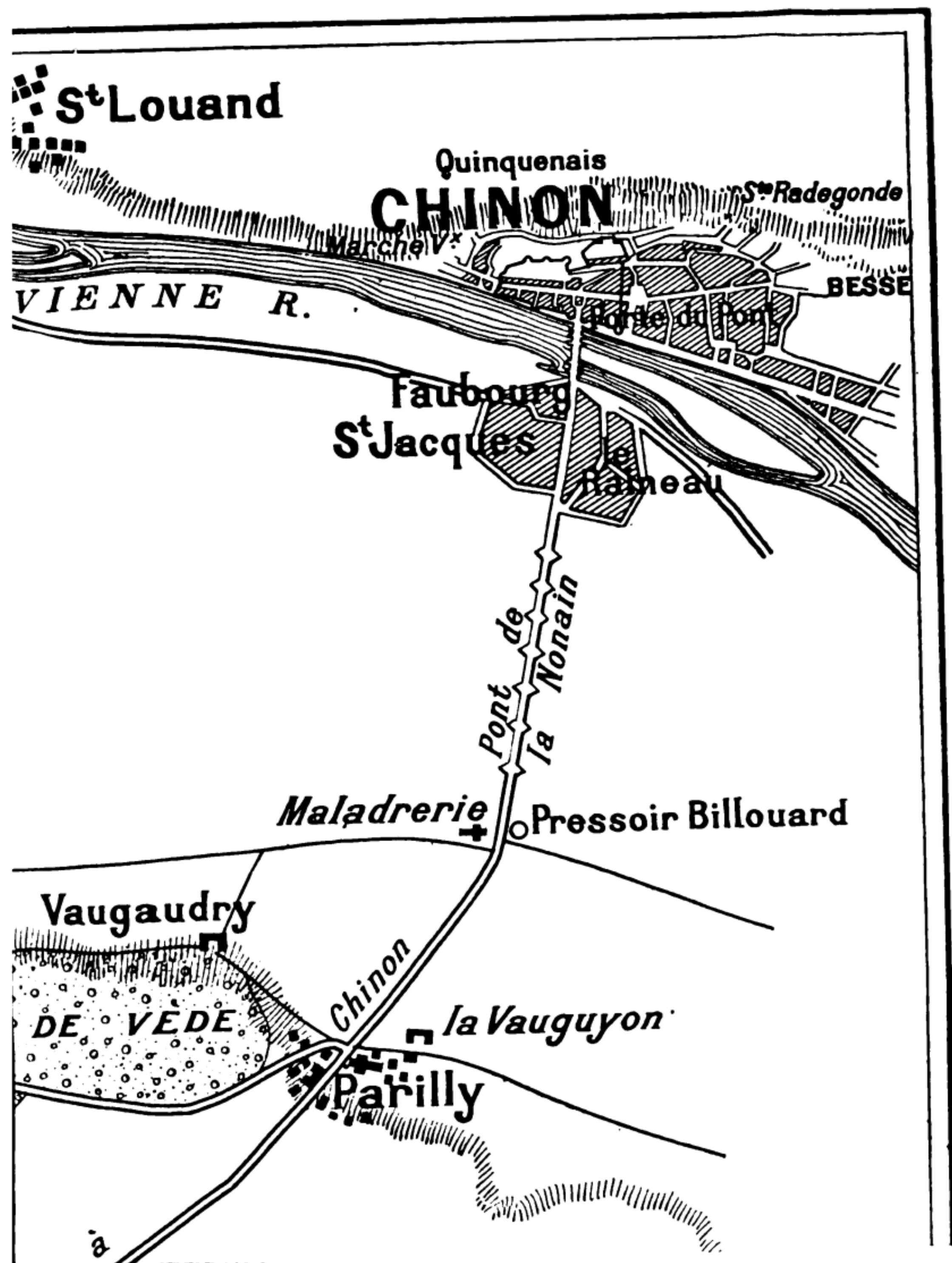
1. Remarquons toutefois, qu'avec moins de précision, M. Ardouin-Dumazet, dans son *Voyage en France*, 16^e série, paru en 1898, a situé le gué de Vède, « oublié aujourd'hui », sur le Négron.

Cependant, si dans son cours supérieur le ruisseau s'est appelé la Beuxe, à son embouchure, dans la Vienne, on lui donnait le nom de *Veude du Négron*, forme que nous trouvons sur une carte de la presqu'île de Verron, gravée en 1774 pour l'intelligence d'un aveu de 1314¹.

Enfin, dans la partie qui nous intéresse, au point précis où le Négron reçoit un petit affluent appelé le ruisseau de Chavenay, nous voyons, en 1726, le cours d'eau désigné, comme dans *Gargantua*, par le nom de Veude. Il s'agit d'un procès-verbal de pêche, transcrit intégralement par l'abbé Bosseboeuf (*Le Coudray-Montpensier*, p. 177), où le garde du château surprend des délinquants « qui peschoient dans le ruisseau qui descend de Chavenay dans la *Veude* ».

La situation du *château de Vède* est plus délicate à déterminer. Elle ressort cependant du texte de Rabelais avec une approximation très suffisante. L'itinéraire suivi par Tripet et son détachement picrocholien part de la Roche-Clermault et cite dans l'ordre : le Bois de Vède, Vaugaudry, le Pressoir Billouard (l. I, ch. xxxiv). Inversement, *Gargantua* (l. I, ch. xxxvi), partant de la Vauguyon, démolit le Bois de Vède, passe au pont du Moulin et arrive à la Devinière. Le château se trouve donc sur la hauteur qui domine la Veude, dans le petit bois sans dénomination, où les cartes modernes placent la ferme de Rigot ou Rigaud. Malheureusement, c'est par pure conjecture que nous proposons cette solution : nous la préférons cependant à celle qui ferait faire au détachement de Tripet et à la petite troupe de *Gargantua* un crochet de

1. « En l'an 1774, M^e Aubert, chevalier du Petit-Thouars, etc., a fait lever le plan topographique de la presqu'île de Verron de la juridiction de Chinon en Touraine pour l'intelligence de l'aveu de sa terre et haute justice de son château de Saint-Germain-les-Candes-Orval, etc., rendu par ses auteurs à la châtellenie de Candes relevant du roi à cause de son château de Chinon, en l'an 1314, levé par M. Delalande, ingénieur géographe du roi..., gravé par Guillaume de la Haye, graveur du roi » (Arch. nat., N³, Indre-et-Loire, n^o 32).





dix kilomètres pour aller détruire le Bois de Veude, commune d'Anché (*R. É. R.*, t. IV, p. 346).

Pour la même raison, l'*Aulne de saint Martin* doit être cherché sur la route de Parilly au gué de Vède et non vers le Coudray, où nous avons un peu trop complaisamment cherché un rapprochement avec l'Ormeau ou les Orme-aux-Saint-Martin. Les arbres dédiés à ce saint n'étaient pas rares : il pouvait s'en trouver sur plusieurs points du Chinonais.

Le lieu de la rencontre de Gargantua avec l'escarmouche commandée par Tiravant, n'est pas non plus très précis. Mais on peut le situer au pied des coteaux du Coudray, le long du petit ruisseau qui arrose la Saulaye. Tiravant, n'ayant rien trouvé de suspect jusqu'à la Vauguyon et le Pressoir Billouard, est descendu au sud vers le Coudray et s'est dirigé vers Seuilly. Gargantua et ses gens, qui suivent le chemin de la Saulaye, les entendent venir et tournent bride pour fondre sur eux. L'engagement a lieu d'abord dans la petite vallée non déterminée des *Noirettes*, puis, lorsque l'ennemi revient à la charge, sur le grand chemin de Lerné à Chinon.

Tous les villages amis de Grandgousier, cités au ch. XLVII, se trouvent sur la carte du Chinonais, à l'exception de Segré qu'il faudrait chercher en Anjou, si nous n'y voyions, avec M. Lefranc, une faute d'impression pour *Ligré*, canton de Richelieu (Indre-et-Loire). Dans le partage de 1505 figurent des rentes à Ligré, échues aux Frapin, et en 1640 la famille y possède encore une maison appelée les Treilles, anciennement la Grange-Botte-reau¹.

L'assaut final du ch. XLVIII est facile à suivre, mais le mouvement tournant du moine est moins précis. Il faudrait déterminer le lieu dit *le Puy*, où son corps de troupes vient rejoindre la grand'route de Loudun, sur la hauteur. Nous avons pensé au Puy du Coudray, mais il faut le

1. Aveu de la Roche-Clermault, dans Carré de Busserolles.

rejeter, puisqu'il se trouve en deçà du Négron et que frère Jean a passé le gué de Vède en même temps que le gros de l'armée. De même, M. Gigon (*R. É. R.*, t. V, p. 18) propose le Puy de Parillé, que la carte de Cassini indique un peu au-dessous de Parilly. C'est possible, mais comme frère Jean semble être plutôt venu du sud, puisqu'il traverse le marais commun juste au-dessous de la Roche-Clermault, il est plus probable qu'il a remonté la rive vaseuse de la Vède, pour dérober son mouvement à l'ennemi, et qu'arrivé à la hauteur du Coudray, il a gravi à l'est le coteau où passe le chemin de Loudun.

On trouve précisément sur ce point une métairie appelée Peux-Girard, autrefois *Puy-Girard*¹, qui, en 1658, appartenait à Gabriel du Soul, allié des Rabelais. Nous pensons d'autant mieux que le moine arrive par ce chemin que Rabelais le montre maintenant la ville en respect (ce qu'il ne pouvait faire que du côté sud), et, faisant avancer Gargantua à gauche, c'est-à-dire au nord-ouest, par les coteaux, pour couper la retraite à Picrochole. Si le moine eût occupé Parillé, ce mouvement eût été inutile. Picrochole n'aurait pu gagner Vaugaudry, Rivière, l'île Bouchard et le port Huault.

Restent à retrouver la vallée des Noirettes et le camp de Bruslevieille. Nous croyons qu'il ne faut pas se presser de les qualifier de localités imaginaires, et qu'un jour prochain quelque érudit chinonais retrouvera dans la topographie ou les traditions locales trace de ces appellations familières aux contemporains de Rabelais.

Un dernier point.

Nous n'avons pas fait figurer Thélème sur notre carte. Cependant, si, fidèle à notre résolution de ne pas sortir de la réalité géographique, nous avons omis l'idéale abbaye de frère Jean, il ne s'ensuit pas qu'il soit impossible d'en fixer à peu près la situation. Là encore, Rabelais a eu en vue une région bien déterminée.

1. « Puits Girard », dans Carré de Busserolles.

Thélème, baignée au nord par la Loire, à deux lieues de la forêt de Port Huault (forêt de Chinon), ne peut s'élever que dans les fertiles prairies enserrées par la Loire, le vieux Cher ou l'Indre. Nous la rapprocherions volontiers de Bréhémont aux belles vaches et du château d'Ussé, dont les grosses tours rondes à six étages (y compris les combles) ne sont pas sans rapport avec la merveilleuse conception de Rabelais.

Dans tous les cas, c'est très probablement à Thélème, — il n'est pas inutile de le rappeler, — que Pantagruel fait sa résidence au III^e livre. Cette quasi-certitude découle de plusieurs passages : le voisinage de la Villaumère (ch. XXI : nous avons ici près la Villaumère,...); la venue de Triboulet de Blois à Thélème *par eau* (ch. XLV : en l'heure que par eau de Bloys estoit arrivé Triboulet); les travaux de décoration intérieure exécutés par Pantagruel à Thélème (ch. LII : Pantagruel voulut d'iceluy [boys] estre faicts tous les huys, portes, fenestres... de Theleme...), et surtout le souvenir de son jardin *baigné par la Loire*, qui hante le roi géant en papimanie (l. IV, ch. LIV : mon jardin de Touraine, sur la rive de la Loire).

Henri CLOUZOT.



RABELAIS EN HONGRIE.

Maître Alcofribas a eu quelques lecteurs en Hongrie au XVIII^e et au XIX^e siècle, mais il n'a eu ni imitateurs, ni traducteurs. Dans nos bibliothèques, on ne trouve pas d'éditions postérieures au XVIII^e siècle. Le seul auteur qui, dans ses essais de jeunesse, paraît avoir étudié Rabelais, c'est le romancier André Fáy (1786-1864). Son ami Szemere s'était aperçu de la veine comique de Fáy étudiant à Sarospatak vers 1803 et il lui inspira l'idée de ces essais. Le jeune auteur a lu les Anglais Sterne, Swift et Fielding, les Allemands Jean Paul et Lichtenberg, les Français Lesage et Rabelais. On sent l'influence de ce dernier dans quelques nouvelles, comme le *Miracle de Pánd* (A pándi csuda) et l'*Instance des lièvres* (A nyulak instantiája) qu'il a lues au cercle de ses amis autour de Vitkovits, et qu'il n'a publiées que beaucoup plus tard (*Friss bokréta*, Pest, Trattner, 1818).

Les revues ont signalé à leurs lecteurs les écrits sur Rabelais et les traductions. La *Revue générale de philologie* (Egyetemes philológiai közlöny) mentionne les traducteurs allemands Regis, Gelbeke, Ganghofer (V, 76, 78); on y trouve un compte-rendu de l'*Étude sur Jean Fischart* par Besson (XVI, 315), des livres de M. Stapfer, de M. Millet, de M. Faguet et de M. Huguet (XVI, 495; XVIII, 707; XX, 369, 362). Depuis 1898, cette revue ne suit plus les recherches multiples et les résultats importants de l'étude de Rabelais. En 1878, Rogeard a fait des conférences sur plusieurs écrivains français, et, dans l'une, il a parlé de Rabelais (cf. Fővárosi Lapok, 1878, n° 23). Les *Annales de la Société Kisfaludy* (Kisfaludy-Társaság Evlapjai) contiennent une étude d'A. Greguss sur le grotesque (III, 1869, p. 132), et le critique cite comme exemple Pantagruel.

M. Haraszti consacre trois pages de son histoire de la littérature française à la vie et à l'œuvre de notre auteur

(Heinrich, *Egyetemes Irodalomtörténet*, II, 1905, p. 262-285). Son cadre l'a forcé à certaines restrictions, si bien qu'il n'a pu souligner les faits et résultats récemment établis. — Deux autres études sont consacrées à Rabelais. La première a pour auteur A. Nemenyi (*Rabelais és kora* 1877), qui trace en grandes lignes le tableau de l'époque, où il place l'œuvre de Rabelais. L'auteur donne trop d'attention aux anecdotes inventés sur Rabelais. Il voit en lui le défenseur du peuple contre François I^{er} (?), l'adversaire de la papauté et des moines, le précurseur d'une pédagogie nouvelle dont le foyer devait être le Collège de France (?). Rabelais ne connaît de la littérature du moyen âge que le *Roman de la Rose* (?), il estime peu Ronsard parmi ses contemporains. Il exprime l'esprit du peuple dans une langue riche, variée. La satire prédomine dans l'œuvre de Rabelais, et de là son importance pour l'histoire de l'esprit humain. — La seconde étude est la thèse de M. A. Kerekes (Győr, 1909) qui cherche, après une esquisse biographique et un résumé du roman, les idées générales de Rabelais sur la pédagogie, sur l'église et sur la justice. M. Kerekes a lu Rabelais avec beaucoup d'attention, mais il ne connaît que très incomplètement la « littérature » rabelaisienne. Son étude embrasse un champ trop vaste (pour 71 pages), et elle reste incomplète. Les idées de l'humaniste, du médecin sont mentionnées à peine. Le point de départ est même faux, puisque ce ne sont pas les idées générales qui font l'importance de Rabelais, comme l'a bien montré M. Plattard (*L'œuvre de Rabelais*, Paris, 1910).

Quant aux questions de critique littéraire, M. Kerekes énonce souvent des opinions vieilles (la manière de travailler de Rabelais). Le grand intérêt que M. Kerekes a montré pour notre auteur lui rendra son sujet facile à approfondir.

Rabelais consacre peu de mots à la Hongrie, qu'il mentionne trois fois. Son roman tient aussi peu de place dans la littérature hongroise. Pour trouver des lecteurs plus

nombreux, il lui faudrait une traduction hongroise qui manque encore.

BIBLIOGRAPHIE DES ÉDITIONS, DES TRADUCTIONS, ETC., DE RABELAIS
QUI SE TROUVENT DANS LES BIBLIOTHÈQUES DE BUDAPEST :

Éditions collectives.

A. — Œuvres de maistre François Rabelais, publiées sous le titre de Faits et Dits du Géant Gargantua et de son fils Pantagruel, etc.

Tome 1^{er}. Amsterdam, chez Henri Bordesius. M DCC XI.

Tomes II, III, IV, V, VI.

a) Bibl. Reg. Scient. Univ. Hung. No Hf 640. Remarque sur le premier feuillet : *Selten*. — *Ebert* : II 573 nr 18525. *Anmerkungen sind von Duchat u. de la Monnoye*. Cf. Brunet, t. III, p. 101.

b) Bibl. du Musée nat., no PO, gall. 1362. Vient de la bibl. Jankovich.

c) Bibl. du Musée nat., no PO, gall. 602.0. Vient de la bibl. Széchenyi.

Éditions particulières. IV : Divers.

B. — 151. — Les lettres, etc. Brusselle, 1710.

Bibl. du Musée nat. Epist. 826. Cf. éd. Bourilly, p. 26, n. 3.

C. — Affentheuerliche Naupengeheurliche Geschichtklitterung Von Thaten und Rahten der vorkurtzen langen und je weiten Vollen wohlbeschreyten Helden und Herrn Grandgosc hier Gorgellantua, etc. Durch Huldreich Elloposcleron.

a) Gedruckt zur Grenflug in Gaensserich, 1590. B. M. N., PO, gall. 1365.

b) Gedruckt zur Grenflug im Saüfferreich, 1617. B. R. S. U. H., Hf 1853.

c) Ankündigung und Probe einer neuen Ausgabe mit Anmerkungen von D. Johann Fischarts Uebersetzung, etc. Nürnberg, bey Gabriel Nic. Raspe, 1775. B. M. N., PO, gall. 1368.

D. — Lasko, Oswaldus, Sermões domĩcales a quodã fratre hungaro ordĩs minorũ de observãtia cõportati Biga salutis intitulati feliciter incipiunt, etc. Hagenaro, 1598. Bibl. A. Apponyi, no 35. Cf. Catal., 1900, t. I, p. 24. Louis KARL.

RABELAIS ET L'ASSYRIOLOGIE.

Nous devons à une gracieuse communication de notre confrère M. Théophile Dufour les très curieuses considérations qui suivent, empruntées avec l'assentiment de leur savant auteur à la *Revue d'assyriologie*¹ de Paris (article intitulé : *Jatromantique, physiognomonie et palmomantique babyloniennes*, par Alfred Boissier, p. 34-35) :

La palmomantique chaldéenne ne constitue qu'une subdivision de l'iatromantique; en préparant la publication d'un nouveau fascicule du second volume de mon *Choix de textes relatifs à la divination*², j'ai pu constater la grande variété et les multiples observations de tous les phénomènes qui se rapportent au corps humain. Les actes et les gestes du malade, la couleur de son teint, sa température, ses cris, l'ensemble des mouvements spasmodiques, tout cela est minutieusement consigné en vue des prognoses. Pour se faire une idée de ces *omina*, on n'a qu'à consulter ceux que M. Virolleaud a traduits dans les *Babyloniaca*, t. I, p. 91 et suiv. Des textes inédits, qui embrassent cette discipline, viennent de paraître dans le nouveau cahier des CT. (n° XXVIII), sur lesquels je reviendrai plus loin. Ils ont été classés à tort parmi les « omens from births », car ils doivent être rangés dans cette famille de textes, qui traitent de l'art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchants, etc., suivant la définition du célèbre Lavater. « Je ne sais, écrivait cet auteur, ce qui est plus téméraire de nier qu'il y ait une expression dans les traits du visage ou de prouver cette vérité à ceux qui la nient; mais ce n'est point pour ceux qui la rejettent : non, c'est au sage, c'est à l'ami de la vérité que je consacre mes essais. » Les plus grands esprits se sont intéressés à cette science; qu'on me permette de rappeler ici le nom de Rabelais qui, dans son *Pantagruel*, consacre trois chapitres à la description anatomique de Quaresmeprenant, tant aux parties internes qu'aux parties externes et

1. Nous reproduisons ces lignes d'après l'épreuve communiquée par M. Alfred Boissier, par l'intermédiaire de M. Dufour.

2. Voir Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination*, t. I, p. 60.

contenances. Et, à ce propos, n'est-il pas piquant de faire observer tout ce qu'il y a de pantagruélisme dans l'épopée de Gilgames¹ ou plutôt de gilgamisme dans *Pantagruel*? L'on écrirait un chapitre amusant sur Rabelais et l'assyriologie, et les amateurs de parallèles se délecteraient en la compagnie de Gilgames et de Pantagruel et d'Éa-bani et de Panurge. L'amour de Pantagruel pour Panurge, la galanterie de Panurge, son enseignement de la manière nouvelle de bâtir les murailles de Paris, les prouesses de Pantagruel et de ses compagnons, les songes de Panurge, la Sibylle de Panzoust, l'herbe admirable, dénommée Pantagruelion, et ses vertus merveilleuses, tout cela ne se retrouve-t-il pas dans l'épopée babylonienne? Comment Rabelais fut miraculeusement instruit dans les sciences cunéiformes, c'est là un problème que je ne me charge pas de résoudre. Les piocheurs du xvi^e siècle ont-ils par hasard touché de leurs *marres*² une de ces retraites cachées où gisaient les vieux livres de Sippar Pantibibla? Je n'oserais l'affirmer.

Alfred BOISSIER.

1. Dans l'introduction de mes *Documents relatifs aux présages*, j'ai montré la place importante que Gilgames occupe dans la littérature augurale.

2. Rabelais, *Gargantua*, l. I. *Marre* n'est autre que l'assyrien *marru*, la houe. M. de Saussure me confirme que le latin *marra* (grec μάρρον) n'est pas indo-européen.

NOTES POUR LE COMMENTAIRE.

I.

Monsieur du Roy de troys cuictes (l. II, ch. xxxi).

Depuis que j'ai publié dans la *Revue des Études rabelaisiennes* (1910, p. 209) une note concernant l'expression « monsieur du roy de troys cuictes », M. Sainéan a eu l'amabilité de me signaler deux pièces de théâtre dans lesquelles figurent des personnages de trois cuites, l'une antérieure à Rabelais, l'autre postérieure.

La première est le *Mistère du Viel Testament*, où l'on voit le bourreau « Maudollé » préparer la pendaison du « Pannetier », en lui adressant des plaisanteries féroces; il lui dit entre autres :

Maistre pannetier *de troys cuytes*,
Vous avez les viandes cuytes
Du roy, que ne cuyrez jamais¹.

La seconde est la comédie d'Odet de Turnèbe, intitulée : *Les contens*, et publiée pour la première fois en 1584. Dans cette pièce, le capitaine « Rodomont », qui est aussi besogneux que fanfaron, poursuit de ses assiduités « Geneviefve », qu'il désire épouser à cause de sa fortune. Mais il n'est pas le seul soupirant de la belle. « Basile », qui est son rival, parle de lui en ces termes, s'adressant à « Antoine », son serviteur et confident : « Non, non, ne pense pas que ce beau capitaine *de trois cuites* y puisse jamais parvenir »², à épouser « Geneviefve ».

L'expression *de trois cuites* est une expression technique

1. *Le Mistère du Viel Testament*, publié par James de Rothschild, t. III, p. 91. Paris, 1881 (Société des anciens textes).

2. *Ancien théâtre françois* (publié par Viollet Le Duc), t. VII, p. 127. Paris, 1856.

du x^e siècle ¹, qui signifie : *parfait, supérieur, incomparable*. Appliquée à des personnages, elle a toujours été employée ironiquement, ainsi qu'il appert des citations qui précèdent.

P. DORVEAUX.

II.

Sigeilmes.

Ce terme géographique d'origine arabe, déjà étudié (voy. *Revue des Études rabelaisiennes*, 1910, p. 218 et 376), a été transcrit « Sédjelmessa » et « Sidjilmessa » dans les traductions françaises de la *Description de l'Afrique septentrionale* que le baron Mac Guckin de Slane a publiées d'après Ibn-Haucal et El-Bekri (*Journal asiatique*, 3^e série, t. XIII, p. 237, 1842; 5^e série, t. XIII, p. 400, 1859). La graphie « Ségelmesse », signalée par M. Sainéan, se trouve dans le *Dictionnaire de Trévoux* (Paris, 1752, t. VI, col. 1421 et 1879), qui contient aussi « Suglumesse ». Bruzen la Martinière (*Le grand dictionnaire géographique*, Paris, 1738) appelle « Sugulmesse ou Segelmesse » la province d'Afrique dont Sugulmesse était la capitale; mais il donne encore à cette ville le nom de « Segelmessah ».

On trouve un bon historique de la ville de « Sidjilmessa » dans le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, par Vivien de Saint-Martin et Louis Rousset (t. VI, p. 305, v^o *Tafilelt*, Paris, 1894).

P. DORVEAUX.

III.

Carrous. — Harenga habita in monasterio cluniacensi die V m. apr. 1566 ad D. R. et Ill. card. de Lotharingia... (Ars. 8713 bis IX 2 et *Mém. de Condé*, t. VI). Reims (?), 1566.

Cette pièce contient une peinture burlesque d'un cha-

1. Paul Dorveaux, *Le sucre au moyen âge*. Paris, H. Champion, 1911, p. 24.

pitre général des Frères prêcheurs. P. 53, lutte bachique entre un frère allemand et un frère champenois :

... Germanus
 Elevans calicem plenum
 Invitat de tot campanum :
 Et campanus non negligens
 Fuit admodum diligens
 Ad hoc simile reddendum
 Et Germano propinandum.
 Denique tantum fecerunt
 Carrous, et simul biberunt,
 Nunc Germanus ad campanum,
 Nunc campanus ad Germanum,
 Quod campanus prior victus,
 Fuit per terram projectus...

H. H.

IV.

Oince (liv. III, chap. xxv et L).

Once. Le mot paraît emprunté de l'ital. *lonza* (où l'*l* initial a été pris pour l'article). La forme *oince* est particulière à Rabelais et paraît due à une contamination du mot *oince*, « phalange ». En ancien français, *once* est féminin comme l'ital. *lonza*, et désigne comme lui la panthère et non le lynx ou loup-cervier.

A. THOMAS.

V.

Sur le « transport des Empires ».

Le « transport des Empires » se retrouve chez toute une série d'écrivains du xvi^e siècle, par exemple chez Érasme : « ... Il y eut jadis l'empire des Assyriens, des Grecs, des Mèdes, des Romains. Que faire si le ciel veut maintenant qu'il y ait l'empire des moines et des sots¹? » Marguerite d'Angoulême a développé ce thème avec beaucoup d'am-

1. *Érasme*, par Durand de Laur, t. I, p. 613.

pleur dans le *Triomphe de l'Agneau* (*Les Marguerites*, éd. Franck, t. III, p. 2 et suiv.). Elle énumère successivement l'empire de Babylone, celui de Cyrus, celui de Macédoine et l'empire romain. C'est un des meilleurs morceaux de cette belle composition, qui est peut-être son chef-d'œuvre poétique.

A. L.

VI.

Sur les vins au XVI^e siècle.

Les *Commentaires de la langue latine* d'Étienne Dolet (Lyon, 1538, 2 vol. in-fol.) renferment au t. II, colonnes 310 à 313, de précieux renseignements sur les crus les plus célèbres, au temps où Rabelais écrivait. Il cite les vins d'Anjou, de Beaune, de Mirevaulx, de Grave, d'Arbois, de la Faye Montjau, de Gentilly, de Vanves, d'Ivry, de Suresnes, de Meudon, d'Arcueil et de Montmartre, etc.

On voit que le vin de la Foye-Montjault, cité par Rabelais (I, 34), était bien connu au xvi^e siècle. Il y aurait intérêt à reproduire cette liste tout entière.

A. L.



PIÈCES RELATIVES
AU
PROCÈS DE GAUCHER DE SAINTE-MARTHE
AVEC LES
MARCHANDS FRÉQUENTANT LA RIVIÈRE DE LOIRE¹.

I.

10 janvier 1522. — « Coppie des lettres de procuration de Maistre Gaucher de Sainte Marthe... »

« Sachent tous presens et advenir que, en nostre Court de Fontevrault, en droict par devant nous present et personnellement estably noble homme Maistre Gaucher de Sainte Marthe, docteur en medecine, seigneur Desnandes », [a cédé tous ses droits et pouvoirs sur ladite seigneurie, notamment le droit d'établir les sénéchal, châtelain, procureur et autres officiers, jusqu'à nouvel ordre, à Maître Loys Fourneau.]

(Archives du Loiret, B. 2835.)

II.

« Pour monstrier par devant vous, Mons^r Maistre Christofe Hennequin, conseiller du Roy nostre Sire en sa Court de Parlement et commissaire en ceste partye, par Mons^r le Procureur général du Roy et les marchans frequentans la riviere de Loire, deffendeurs, à l'encontre de Maistre Gaucher de Sainte Marthe, docteur en medecine, seigneur du Chapeau, demandeur, que ladicte demande

1. Ces documents nous ont été aimablement communiqués aux Archives nationales par M. l'archiviste du Loiret, que nous prions de trouver ici l'expression de notre reconnaissance.

Jacques BOULENGER.

est impertinente et non recevable, quoy que soit que en icelle n'y a aucun propos et partant que d'icelle les deffendeurs seront absouz, nonobstant chose par ledict demandeur alleguée, à ces fins de despens dict le deffendeur ce que s'ensuit.

« Premièrement presupposent que, veuz par la Court certaines informations faictez à leur requeste à l'encontre dudict demandeur, auroit esté decerné commission aux deffendeurs pour adjourner en lad. Court le deffendeur, suivant laquelle ilz luy auroint faict donner assignation à certain jour, onquel ilz ont présenté requeste à ladicte Court pour avoir commissaire pour ouyr les partyes sur laquelle vous, Mondict Seigneur, avez esté commis;

« Item, que par devant vous ont les deffendeurs faict leur demande à l'encontre dudict demandeur en ceste instance et deffendeur en principal ad ce qu'il fust condempné à desmolir, abatre et oster ung duict et bastitz de paux à double renc, lesquelz, depuis six [ans?] en ça ou environ, il auroict faict faire en ladicte riviere de Loire près joignant et au dessus des pontz de la ville de Saulmur, avec une pescherie, et lesquelz duict, bastitz et pescheries empeschoint totalement le cours de l'eaue et voie navigable des marchans et voicturiers, retournoient et occupent entierement toute lad. riviere, qui est de grande estandue, en sorte que le demandeur n'y avoit laissé que seulement une petite voie qui est le long de la maison du Chapeau audict demandeur appartenante, et onmoiem desquelz empeschemens les marchans et voicturiers estoient grandement intéressés, parce que l'eaue y est merveilleusement impetueuse et dangereuse pour les causes plus à plain desduictz en ladicte demande;

« Item, sur laquelle demande icelluy demandeur auroit demandé veue, ce qui [a] esté par vous ordonné, suivant laquelle les partyes seroient comparuez sur les lieux, et de la part desd. deffendeurs furent, en la presence de Guillaume de Louault, sergent royal de la sénéchaussée d'Anjou, monstrez audict demandeur lesd. duictz, paulx, bas-

tilz, voies, moulin et pescheries près ladicte maison du Chapeau;

« Item, et par aultant que lesd. deffendeurs auroint allegué par devant vous que icelluy demandeur auroit occupé le cours de ladicte riviere, en sorte qu'il seroit demouré une petite voie et estroicte, perilleuse pour les marchans et voicturiers montans ou avallans onmoiem de la rencontre qu'ilz pourroint faire, à ceste cause les deffendeurs auroint requis audict sergent que ladicte voie fust cordellée et mesurée en la presence dudict demandeur;

« Item, et pour ce faire qu'on mesurast une corde que là ilz auroient gecté au travers de ladicte voie et d'une part desd. paulx à aultre, mais ledict demandeur, combien que en cela il ne peult avoir aucun interestz ne estre circonvenu attendue sa presence, se seroit ad ce opposé, onmoiem de laquelle opposition ledict sergent auroit renvoyé lesdictez partyes par devant vous;

« Item, pour plus certiffier ladicte veue et faire la Court certaine desd. choses et empeschemens par les deffendeurs mis en avant, ilz requirent ledict sergent se voulloir transporter sur lesd. paulx, bastilz, pescheries et moulin, et iceulx voulloir faire toiser à la brasse en la presence dud. demandeur qui, plusieurs foyz sommé et requis, n'y voulust comparoir, onmoiem de quoy, en son absence et presence de plusieurs nautonniers, furent lesd. choses toisées à la brasse, comme il appert par l'exploict dudict sergent;

« Item, les partyes renvoyées par davant vous, le demandeur a eu son delay à deffendre et pource que lesd. toisemens auroient esté faictz, led. demandeur a voulu dire que ledict sergent auroit excedé son mandement, a requis que lesd. toisemens fussent cassez, revocquez et adnullez;

« Item, à quoy les deffendeurs auroint remonstré que lesd. toisemens ne pouvoient aucunement nuire ne prejudicier aud. demandeur et que en cela il ne pouvoit avoir aucun interestz combien qu'ilz feussent inserez on procès verbal de ladicte veue, onmoiem de quoy, le demandeur

soustenant ses conclusions, icelles partyes avez appoinctées en droict et à escrire par advertissement;

« Item, or dient les deffendeurs, veu ce que dict est, que les conclusions dudict demandeur sont pures impertinentes et qu'il n'y a aucun propos;

« Item, le demandeur ne se peult fonder que en ung point, à sçavoir que ung delegué ou ung exécuteur ne peult aucunement excéder sa commission, que par vostre commission estoit seulement mandé faire veue des choses susd., et non de les toiser, à ceste cause que, en les toisant ou faisant toiser par ledict sergent, il y auroit excédé les termes de sa commission;

« Item, mais ad cela y a double responce : l'une, *quod delegatus ad unam causam censetur delegatus ad incidentia*, cause dict Bal. in l. pr., c. xvi et apud quem, onmoiem de quoy, veu qu'il estoit mandé faire ladicte veue et qu'elle ne pouvoit estre certaine sans lesd. toisemens, ledict sergent les pouvoit faire *quia mandans aliquid fieri videtur mandare ea sine quibus precedentia et sequentia*, l. ad rem et l. ad mandatum. Per doct. ff. manda. Per Gar. in l. maritus certet;

« Item, la seconde : que, si lad. commission ne comprenoit lesd. toisemens, ce que a faict ledict sergent ne peult prejudicier audict demandeur, et ainsy l'ont declairé lesd. deffendeurs par ledict appoinctement en droict, onmoiem de quoy il ne debvoit persister en ses conclusions, mais seulement demander acte de ladicte declaration, ou biem protester que ce que avoit esté faict par ledict sergent outre ladicte veue (ne) luy peult prejudicier, mais requerir qu'il soit cassé et revocqué avec despens, dommaiges et interestz, n'y a aucun propos;

« Item, car par ladicte protestation il eust esté sur ses piedz de pouvoir faire toiser lesd. choses par aultres, s'il en eust esté de besoing;

« Item, et au regard des despens, dommaiges et interestz monstre seulement que les a mis pour stile, car il ne comparut ausd. toisemens, iceulx faisans, on ne toucha ausd. paulx, bastilz, voie, moulin;

« Item, finablement le demandeur ne peult empescher que les deffendeurs n'aient peu faire par leur sergent ce que bon leur auroit semblé et le insérer en son proces verbal, mais, quant ilz requerront que vous ou lad. Court y ait esguard, fauldra lors veoir si les solennités y auroint esté guardées, onmoiem de quoy suffisoit lad. protestation sans prendre aultres conclusions;

« Si concluent comme dessus à l'encontre dud. demandeur et demandent despens. »

(Archives du Loiret, B. 2835.)

III.

20 février 1530. — Gaulcher de Sainte Marthe, docteur en médecine, sieur du Chapeau, demande que « certain prétendu toisaige, brassaige et mesuraige » qu'ont fait faire le procureur general du Roi et les marchands fréquentans le rivière de Loire, défendeurs, soit déclaré nul. Le Parlement décide que les parties devront convenir de « gens à ce cognoissans pour veoir et visiter les lieux contencieux entre les parties s'ilz sont préjudiciables et dommaigeables au navigaige de la riviere de Loire. »

(Archives du Loiret, B. 2882.)

IV.

« Compte septiesme de Estienne Martin, procureur général de Messires les marchans fréquentans la riviere de Loire et aultres fleuves descendans en icelle, et rendu en l'assemblée générale tenue par lesdits marchans ou moys de may mil cinq cens trente sept.

.

[Fol. 42-45.] « Autres fraiz et mises faictes par ledict Martin, procureur ou procès pendant en lad. Court de Parlement à Paris entre Mons^r le Procureur général du Roy et les marchans, demandeurs, d'une part, contre Maistre Gaulthier de Sainte Marthe, deffendeur, d'autre part, touchant le procès principal à cause de certaines

pescherie et voye appelée la voye du Chapeau de la ville de Saumur en la rivière de Loire.

.

« A Maistre Mathieu Gallet, clerck dudict greffe civil, la somme de cinq solz tournois pour avoir, durant le mois de mars cinq cens trente cinq, regardé en son registre si ledict proces avoit esté distribué et à qui. Pour ce icy,

v s. t.

« A mondict sieur le greffier civil et clerck la somme de cinq solz tournois pour avoir levé par extraict des registres de lad. Court ung appointement du dixiesme jour de juillet mil V^c XXXVI, comme appert, cy rendu pour ce icy,

v s. t.

« A mondict seigneur le greffier civil et clerck la somme de cinq solz tournois pour avoir levé par extraict des registres de lad. Court ung appointement du quinziemesme jour dud. mois de juillet dud. an cinq cens trente six, comme appert, cy rendu,

v s. t.

« Aud. Maistre Mathieu, le dix neufviesme jour d'aoust mil V^c XXXVI, la somme de dix solz six deniers tournois pour avoir quers et cherché les enquestes et productions faictes par devers la Court en ladicte matiere, et pour le tout bailler à Mons^r le conseiller de la partie rapporteur dudict procès. Pour ce icy,

x s. 6 d. t.

« A mondict seigneur le greffier civil et clerck la somme de cinq solz tournois pour avoir levé par extraict des registres de lad. Court ung appointement du quinziemesme jour de fevrier V^c XXXVI, comme appert, cy rendu pour ce icy,

v s. t.

.

« A Monsieur le greffier civil et à l'un de ses recors la somme de cinq solz tournois pour avoir levé par extraict des registres de lad. Court ung appointement du quinziemesme fevrier V^c XXXVI, comme appert, cy rendu pour ce icy

v s. t.

[Fol. 45 v^o-48.] « Autres fraiz et mises faictes par ledict Martin, procureur ou procès pendant en lad. Court de

Parlement entre Maistre Gaultier de Sainte Marthe, d'une part, et Estienne Martin, deffendeur et adjourné à comparoir en personne, d'autre part, touchant les ballizemens de Saumur.

.

« A Monsieur le greffier civil de Parlement et clerc la somme de cinq solz tournois pour avoir levé par extraict des registres de lad. Court ung appointement en date du quinzième jour de juillet cinq cens trente six comme appert cy rendu pour ce icy.

.

« A mondict seigneur le greffier civil la somme de quarante solz tournois pour avoir levé en forme lesd. deux commissions et pour les seaulx. Icy envoyé aux deleguez de Saumur, XL s. t.

.

« A mondict seigneur le greffier civil quinze deniers tournois.

[Fol. 48 v^o et suiv.] « Autres fraiz et mises faictes par ledict Martin, procureur ou procès pendant en lad. Court de Parlement à Paris, entre Maistre Gaulcher de Sainte Marthe, demandeur..., et les marchans ayans prins la cause pour Estienne Censier et Jehan Pineau et autres leurs consors, ballizeurs de Saumur, deffendeurs, d'autre part, touchant l'isle de Bresmault... »

(Archives du Loiret, B. 2813.)

V.

« Compte de Thibault Garrault, receveur général des deniers appartenans à la communauté des marchans frequentant la rivière de Loyre et autres fleuves descendans en icelle, des receptes et mises faictes pour ladicte communauté pour troys ans, commencez le premier jour de juillet l'an mil cinq cens trente quatre et finissant le dernier jour de jung l'an mil cinq cens trente sept.

.

« A Maistre Antoine Hullot, advocat et pensionnaire desdictz marchans en ladicte ville d'Orléans aux gages de cent solz tournoys par an.

.

« A Maistre Jehan Gallet, advocat du Roy à Chinon, la somme de quatre livres dix solz tournois en faveur de plusieurs plaisirs et services par luy faicts à la communauté desd. marchans depuys l'assemblée dernière jusques à la presente assemblée, certifiez par les deleguez de Tours et Chinon, pour ce icy lad. somme de **iiii l. x s. t.**

(Archives du Loiret, B. 3812.)

LA DATE
DU *MOYEN DE PARVENIR*.

Si l'attribution du *Moyen de parvenir* au chanoine de Tours Béroalde de Verville n'est rien moins que prouvée, la date de publication du livre est tout aussi problématique. On a parlé de 1610, de 1620. Mais en acceptant même la première de ces deux dates, une lecture attentive de l'ouvrage démontre que la composition doit en être reculée à la fin du xvi^e siècle.

Or, personne n'a remarqué que l'auteur a donné, sous une forme facétieuse, dès les premières lignes de son livre, un point de repère sur l'époque de sa composition :

« Car est-il que ce fut au temps, au siècle, en l'indiction, en l'ère, en l'hégire, en l'ebdomade, au lustre, en l'olympiade, en l'an, au terme, au mois, en la semaine, au jour, à l'heure, à la minute et justement à l'instant que, par l'avis et progrès du démon des sphères, les éteufs déchurent de crédit et qu'au lieu d'eux furent avancées les molles balles au préjudice de la noble antiquité qui se jouait si joliment.

« Confus soient ces inventeurs de nouveautés qui gâtent la jeunesse et, contre les bonnes coutumes, troublent nos jeux. »

Il est curieux que ni les derniers éditeurs de Béroalde, ni M. D'Allemagne, si documenté sur l'histoire des jeux et des sports, n'aient cherché à contrôler cette boutade du conteur. L'éteuf, comme on le sait, était une balle de cuir remplie de bourre très serrée dont on se servait au jeu de paume, l'ancêtre de notre tennis moderne. Sa fabrication occupait un certain nombre d'ouvriers appelés esteufviers groupés en corporation. Est-il donc vrai qu'à un moment donné une question de mode ait substitué à cette balle

classique une balle plus molle, et bouleversé ainsi les traditions de ce jeu quasi-national?

Le fait est parfaitement exact. Il se trouve relaté dans le récit de voyage d'un Anglais, Robert Dallington, qui, aux environs de l'année 1598¹, vint passer quelque temps à Paris :

« Quant à l'exercice du jeu de paume dont j'ai déjà parlé, il est plus en usage ici que dans toute la chrétienté réunie; ce dont peut témoigner le nombre de places de paume dans tout le pays, en si grande quantité que vous ne pouvez trouver la plus petite bourgade ou ville en France qui n'en ait une ou plusieurs. Il y en a, comme vous voyez, soixante dans Orléans², et je ne sais combien de centaines dans Paris, mais ce dont je suis sûr, c'est que s'il y en avait la même proportion dans les autres villes, nous aurions deux places de paume pour une église en toute la France. Il me semble étrange qu'ils soient tellement aptes à bien jouer que vous pourriez penser qu'ils sont nés avec une raquette à la main; les enfants eux-mêmes et quelques-unes de leurs femmes jouent très bien, ainsi que vous l'avez pu observer à Blois.

« Vous observerez que leurs balles sont en coton; mode qu'ils ont adoptée depuis sept ans : auparavant, elles étaient en cuir, comme chez nous.

« Je pourrais vous en dire davantage sur cet exercice, mais je ne veux pas vous faire une conférence sur le jeu de paume que vous pratiquez si savamment. »

« Depuis sept ans », — écrit Dallington en 1598, — c'est donc vers 1591 que s'est introduit cette mode nouvelle dans les règles du jeu de paume. C'est donc aussi en 1591 que l'auteur écrivait le *Discours du moyen de parvenir*, ou tout au moins c'est cette année que, d'après lui, les

1. R. Dallington, *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, trad. par Emerique. Versailles, 1892, in-8°, p. 181-182.

2. Quarante, dit l'auteur des *Antiquitez de la ville d'Orléans*, 1648, t. I, p. 387. R. É. R., t. VII, p. 307.

personnages les plus divers de l'antiquité, du moyen âge ou du xvi^e siècle se réunissaient autour de « Madame » et échangeaient les propos les plus joyeux dans un dialogue des vivants et des morts. Le fait n'était pas inutile à signaler pour un ouvrage qui intéresse à tant de points de vue la critique rabelaisienne.

E.-H. CLOUZOT.

•



L'IDENTIFICATION DE RAMINAGROBIS.

M. Abel Lefranc a exposé dans ses leçons du Collège de France les résultats de ses recherches sur diverses questions concernant les études rabelaisiennes. Il a présenté notamment une démonstration tendant à prouver que le mystérieux poète Raminagrobis¹ du *Tiers livre* (ch. xxi et suiv.) n'est nullement Guillaume Cretin, mais, selon toute vraisemblance, le célèbre Jean Le Maire de Belges², dont on connaît les idées très hardies en matière de politique religieuse, type complet d'anticlérical que Rabelais nous montre au II^e livre, ch. xxx, « faisant du grobis » (Raminagrobis donne « Mair an grobis ») et se moquant des papes et des pardons. Jean Le Maire semble bien avoir épousé la grande *Guore* (*Le second Conte de Cupido et d'Atropos*), dont il parle avec une abondance et une rancune singulières, et sur l'existence de laquelle reposent en réalité ses *Trois contes de Cupido et d'Atropos*³ et leur symbolisme si curieux.

Voici le passage du second *Conte* où Jean Le Maire énumère les différentes appellations de la grande *Guore* qui

1. L'histoire du nom Raminagrobis sera exposée par M. Sainéan dans un de nos prochains fascicules.

2. Nous rappelons que, dans ses cours, M. Lefranc a proposé antérieurement l'identification de Trinquamelle avec Tiraqueau. Trinquamelle (*Tiraquellum*) joue dans le parlement de Myrelingues un rôle tout à fait analogue à celui que le célèbre conseiller remplissait dans le Parlement de Paris. M. Lefranc vient de découvrir que le théologien Hippothadée du *Tiers Livre* n'est autre que Lefèvre d'Étaples. Il le prouvera prochainement.

3. L'authenticité du troisième *Conte* a été contestée par certains érudits modernes, mais ce doute est tout récent; les contemporains de Rabelais le croyaient absolument l'œuvre de Jean Le Maire. Notons que les trois contes de ce dernier ont été imprimés dans les premières éditions du *Triumphe de haulte et puissante Dame Verolle* (Lyon, François Juste, l'éditeur de Rabelais, 1537; Paris, A. Lotrian, 1540, etc.).

forme, on le répète, le sujet véritable de ces poèmes allégoriques¹ :

Ne ne sceut onc luy bailler propre nom
 Nul medecin, tant eust il de renom.
 L'un la voulut Sahaphati nommer,
 En Arabic, l'autre ha peu estimer
 Que l'on doit dire en Latin Mentagra :
 Mais le commun quand il la rencontra,
 La nommoit Gorre, ou la Verole grosse,
 Qui n'espargnoit ne couronne ne crosse.
 Pocken l'ont dit les Flamands et Picards,
 Le mal François la nomment les Lombards,
 Si ha encores d'autres noms plus de quatre.
 Les Allemans l'appellent Groisse blatre.
 Les Espaignolz Lesbones l'ont nommée.
 Et dit on plus, que la puissante armée
 Des forts François à grand peine et souffrance
 En Naples l'ont conquise et mise en France,
 Dont aucuns d'eux, le Souvenir la nomment,
 Et plusieurs faits sur ce content et somment.
 Les Savoysiens la Clavelà la disent.

Les malades invoquent sainte Raine ou saint Job :

Peu de gueris en sont, de morts beaucoup.

En outre, cette circonstance que Jean Le Maire place à Tours, le 1^{er} septembre 1520, les *Grans Estas* chargés de résoudre le conflit soulevé entre Atropos, d'une part, et Cupido et Vénus, de l'autre, est faite également pour nous montrer l'écrivain comme vivant dans cette région durant ses dernières années². La seule figure de poète de la généra-

1. Éd. des *Œuvres* de Jean Le Maire de 1549. Lyon, p. 5, col. 1.

2. Éd. de 1549, p. 6, col. 2.

« ... Pour envoyer suffisant ambassade
 Qui se rendroit en la cité de Tours...
 Mil cinq cens vingt, le premier de septembre,
 Ses grans Estas desquelz je vous remembre
 Furent à Tours assignez, puis tenus. »

tion antérieure à Rabelais qui corresponde au portrait tracé par le grand Tourangeau est assurément celle de Jean Le Maire de Belges. Ajoutons que le nom même de la résidence de Raminagrobis : la Villaumère (qui s'orthographie aussi la Villaumaire), indique bien de la part de Rabelais l'intention formelle de mettre en scène le remarquable écrivain qui fut, au point de vue de style et de certaines conceptions caractéristiques, son véritable précurseur. Nul doute qu'en envoyant Panurge, Epistemon et Frère Jean auprès de la Villaumère, qui n'est pas même un hameau, mais un modeste manoir fort ignoré, un simple lieudit, lequel n'était en rien susceptible de justifier ce déplacement, Maître François ait voulu tout bonnement choisir un nom qui évoquât celui du personnage auquel il songeait. De cette manière, quand les contemporains lisaient les quelques lignes du chapitre XXI : « Nous avons icy, près la Villaumere, un homme et vieux et poete, c'est Raminagrobis, lequel en secondes nopces espousa la grande Guore, dont naquit la belle Bazoché... », tous les lecteurs qui avaient intérêt à identifier Raminagrobis pouvaient songer assez aisément à Jean Le Maire.

La suite de l'épisode, avec les déclarations de Raminagrobis, si audacieuses et si nettement agressives à l'égard de la gent monacale, ne pouvait que les confirmer dans cette pensée. Il est même possible que nous ayons, dans ce récit célèbre, un tableau des circonstances qui accompagnèrent la mort de Jean Le Maire.

Ce poète, très mêlé à toutes les luttes politiques et ecclésiastiques du temps de Louis XII, disparaît de la scène très peu de temps après l'avènement de François I^{er}. Sa fin est restée entourée du plus profond mystère. On peut penser qu'il a terminé sa carrière en Touraine, au temps de la jeunesse de Rabelais, — réfugié dans quelque château ami, à l'abri des haines formidables que son attitude indépendante et ses polémiques religieuses lui avaient attirées. On s'expliquerait ainsi encore mieux que Rabelais, qui lui était tant redevable et sympathique de toutes

manières, ait tenu à le mettre en scène et qu'il ait pu, sans invraisemblance, placer en Touraine l'épisode qui le concerne. Tout concourt assurément à nous faire penser que Raminagrobis et Jean Le Maire, l'auteur de la *Différence des schismes et des Conciles*, des *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, si contraires à l'ascétisme, et des *Trois contes*, destinés à présenter le tableau saisissant des méfaits de la *Grande Guore*, ne sont qu'un même personnage¹.

Abel LEFRANC.

1. Sur Jean Le Maire, voir le résumé du cours professé au Collège de France sur *La Renaissance en France* par le signataire de ces lignes, dans *la Revue des cours et conférences* (1^{er} trimestre de 1911), et Gay, *Hist. de la poésie française au XVI^e siècle*, t. I, liv. II, ch. III. — Il est bon de remarquer que si les vers transcrits par Raminagrobis (III, ch. XXI) sont assurément de Crétin, Rabelais ne spécifie point que Raminagrobis en soit l'auteur. Il les cite sans doute comme des vers contemporains du vieux poète qu'il met en scène et bien connus encore au temps où paraissait le *Tiers Livre*.



RABELAIS

MÉDECIN DU GRAND HOPITAL DE LYON.

On ne saurait trop débarrasser la biographie de Maître François des légendes fâcheuses qui s'y sont accumulées. C'est ainsi qu'il faut rayer de sa vie le geste fâcheux qu'il aurait fait, prétend-on, en s'enfuyant soudainement de Lyon, sans prévenir personne, abandonnant ses pauvres malades du Grand Hôpital avec une parfaite désinvolture (14 février 1535, n. st.). Un rapprochement de textes qui n'a jamais été présenté le lave de ce reproche, sans qu'il puisse rien en subsister. En effet, nous savons par des pièces tirées des registres hospitaliers et consulaires de Lyon (archives de l'Hôtel-Dieu et archives communales¹) que, le dimanche 14 février 1535 (n. st.), la place de Rabelais, en qualité de médecin du Grand Hôpital de Lyon, fut demandée par M^e Charles [Des Marais], M^e Pierre du Castel et M^e Canappe. L'auteur du *Pantagruel*, sans doute inquiet pour sa sécurité, venait de quitter la ville et de se réfugier à Grenoble. Il avait abandonné son service sans donner avis de son départ et sans prendre congé. Comment expliquer une décision si contraire aux obligations les plus sacrées d'un médecin de pauvres gens? Par la nécessité d'assurer sa tranquillité, cela est évident; et peut-être tout simplement à la suite de la publication du *Gargantua* et de la menace d'une nouvelle censure parisienne. Il suffit de songer aux persécutions provoquées par l'affaire des Placards. Quoi qu'il en soit, si, par une prudence élémentaire, Rabelais n'avisa pas officiellement

1. Voir les t. III (p. 324-328) et IV (p. 383) de l'éd. des *Œuvres de Rabelais* donnée par Marty-Laveaux; voir aussi V. de Valous, *Rabelais à Lyon, 1532-1534*. Lyon, 1881; A. Bertrand, *Le séjour de Rabelais à Lyon*. Lyon, Storck, s. d.; A. Ravanat, *Séjour de Rabelais à Grenoble*. Grenoble, 1891.

l'administration compétente, il prit par ailleurs toutes les précautions indiquées en pareil cas pour éviter une interruption du service médical. En effet, il était encore à Lyon le 13 février 1535, comme le constate la mention de la comptabilité de l'Hôpital qui prouve qu'il a touché lui-même un acompte de 15 livres sur ses gages. Ce rapprochement est décisif. Si le lendemain, 14 février, trois de ses plus distingués confrères, ses amis, demandent sa place, c'est qu'ils ont su son départ définitif. Rabelais les avait avertis, la veille, le samedi soir, avant de prendre la route du Dauphiné. Comment, sans cela, sauraient-ils qu'il n'a pas l'intention de revenir? Le grand Chinonais espère que, grâce à cette précaution, le service ne souffrira pas, et il est probable que l'un des deux candidats le remplaça bénévolement jusqu'à ce que la nomination fût faite. Cette dernière tarda un peu. Dix jours plus tard, le 23 février, la question du remplacement de Rabelais est discutée sérieusement. Les voix se partagent. Le 5 mars, M^e Pierre du Castel est élu, aux gages de 30 livres tournois par an au lieu de 40 qu'avait son illustre prédécesseur. Je sais bien qu'on peut dire, pour blâmer la fugue, que ce départ inopiné était le second du même genre qu'il s'était permis de réaliser¹. Mais, à s'en tenir aux faits du mois de février 1535, il est bien évident que le Chinonais avait pris ses précautions en ce qui touche ses devoirs d'humanité. Tout en pourvoyant à sa sécurité, il avait prévenu ses confrères, puisque ceux-ci paraissent si bien au courant du caractère définitif du voyage qu'il avait commencé quelques heures plus tôt. Et ils s'offrent aussitôt à le remplacer. Aux conseillers de ville, administrateurs de l'Hôpital, de choisir l'un des postulants. Si la nomination a un peu tardé, c'est que les magistrats municipaux l'ont bien voulu et que certains d'entre eux, tenant à Rabelais, persistaient à espérer toujours son retour, malgré toutes les apparences contraires.

1. Probablement, au moment de son départ pour l'Italie. L'autorité du cardinal du Bellay avait sans doute facilité la chose.

Avant de quitter ce sujet si attrayant, et que je souhaiterais reprendre quelque jour, du rôle joué par notre écrivain à Lyon, il peut être utile de faire quelques constatations intéressantes. Du 1^{er} novembre 1532 au 13 février 1535, pour vingt-sept mois et demi de services, — que la fonction médicale fût remplie par Rabelais ou, en son absence, par son remplaçant, — le médecin du Grand Hôpital toucha une somme globale de 88 livres 5 sols tournois. Il lui restait dû, par conséquent, une petite somme, au moment de son départ, en calculant sur le pied de 40 livres par an, gages alloués à M^e François, d'après les conventions. Le 17 janvier 1534, Rabelais touche lui-même son traitement, sans doute au moment de son départ pour l'Italie, ce qui explique cette date assez insolite au point de vue de la comptabilité. Le dernier jour de février suivant, ce fut son remplaçant qui dut recevoir les 11 livres 5 sols versées ce jour-là « au médecin du Grand Hôpital ». Nouveau versement le 1^{er} août, sans que le nom du médecin soit spécifié; nous savons, par la dédicace de la *Topographie* de Marliani, que Rabelais était à Lyon à la fin d'août. En versant 25 livres au médecin, le trésorier de l'Hôpital fait remarquer en marge : « Il semble que les gaiges du medecin ne sont que de XL livres. » Or, en effet, du 1^{er} novembre 1532 au 1^{er} août 1534, le médecin avait touché 73 livres 5 sous, somme supérieure à celle qui lui était due pour vingt et un mois de services. Il est quelque peu piquant de constater cet excédent, qui devait se changer en différence, quelques mois plus tard.

Abel LEFRANC.

LES
DATES DE PUBLICATION DU *PANTAGRUEL*
ET DES PREMIERS OUVRAGES DE RABELAIS.

Une remarque curieuse du *Jean Calvin* de M. Doumergue (I, 593) paraît devoir apporter une confirmation singulière aux hypothèses que j'ai présentées, il y a quelque temps, lors d'une séance de notre Société et au Collège de France, sur les dates et l'ordre probables de succession des premiers ouvrages de Rabelais, parus à Lyon de 1532 à 1535, en tenant compte des dates des célèbres foires de cette ville. « Les livres, sortis des presses allemandes, se publiaient et se débitaient au moment des foires de Francfort, lesquelles se tenaient au printemps et à l'automne de chaque année. De là vient que presque tous les ouvrages finissent d'être imprimés en février et mars pour la foire du printemps, ou bien en août et septembre pour la foire d'automne. Une attestation curieuse de ce fait nous est fournie par l'histoire de la seconde édition de l'*Institution* elle-même. En janvier 1539, Calvin écrit à Farel : « Pendant que je croyais être sûr que l'édition de mon livre se préparait, voici qu'on me renvoie mon manuscrit tel que je l'avais envoyé. Il faut donc l'ajourner à la seconde foire (*in alteras nundinas*)¹. » En effet, le livre parut en août 1539, chez Rihel, à Strasbourg. Or, ce qui se passa certainement pour la seconde édition se passa sans doute aussi pour la première. Lorsque Calvin donna son manuscrit à l'imprimeur, après le 23 août 1535, c'était trop tard. On ne pouvait plus l'imprimer pour la foire d'automne : on le renvoya à la foire du printemps 1536. »

1. *Calvini opera*, éd. du *Corpus Reform.*, X^B, p. 315. — Sur cette question du rapport certain qui existe entre les époques de publication de quantité de volumes au xvi^e siècle et les dates des foires, les textes sont nombreux : j'en ai recueilli depuis peu toute une série.

Ce qui est vrai des foires de Francfort ne l'est pas moins de celles de Lyon, en ce qui concerne la France. Les conjectures que j'avais formulées reposaient précisément sur les dates des quatre foires de Lyon, lieu de résidence de Rabelais. Ces dates étaient les suivantes, en vertu d'un privilège du roi Louis XII de juillet 1498, confirmé par François I^{er} en février 1536 (n. st.) et le 27 avril 1543¹ : premier lundi d'après la Quasimodo; 4 août, 3 novembre et la dernière, suivant l'ancien style, le premier lundi d'après la fête des Rois. Chacune de ces quatre foires durait quinze jours. On sait que tous les anciens almanachs, les pronostications, de même que les livres d'heures, donnaient le tableau ou l'énumération des mois selon l'ordre que nous adoptons aujourd'hui, bien que l'année commençât alors à Pâques dans notre pays². Le mois de janvier figurait le premier et celui de décembre le dernier. Il y aurait donc de bonnes raisons de supposer que les almanachs et pronostications se lançaient à peu près vers le même moment qu'aujourd'hui, un peu avant la fin de l'année. Dans les premières conclusions présentées à ce sujet, dans des cours du Collège de France, il y a quelques années, j'inclinai ainsi à penser que les publications de ce genre étaient mises en vente à la foire de Lyon qui commençait le 3 novembre, plutôt qu'à celle qui ouvrait le premier lundi d'après la fête des Rois³. Dans ces con-

1. *Ordonnances et privilèges des foires de Lyon et leur antiquité...*, par Pierre Fradin. Lyon, 1560, p. 70 v^o et suiv.

2. Toutefois, il est à propos de constater que, à Lyon, pendant la première partie du xvi^e siècle, l'habitude était de dater suivant le style romain et non d'après le style français. Voir à ce sujet le remarquable ouvrage de notre confrère Ph. Renouard, *Badius Ascensius*, t. I, p. 63.

3. En effet, on peut se demander comment les colporteurs et libraires auraient pu, à cette dernière foire, s'approvisionner assez à temps de ces sortes de publications, puisque, certaines années, la foire de janvier était susceptible de ne commencer que le 13. Or, si l'on songe au temps exigé par le voyage du retour et ensuite aux délais nécessaires pour les tournées à travers les campagnes, on pouvait croire peut-être à la nécessité pour les éditeurs de vendre et de distribuer leur marchandise dès la foire de novembre.

ditions, il était vraisemblable d'admettre que la *Pantagrueline Prognostication*, mise en vente à l'occasion de l'année 1533, avait paru aux étalages de la foire lyonnaise en novembre 1532. Comme l'apparition de la *Prognostication* est certainement postérieure à celle du premier livre du *Pantagruel*, puisque le nom du héros de Rabelais est supposé déjà connu du grand public, en tant que héros d'un roman, il paraissait naturel de conclure que le *Pantagruel* avait dû voir le jour au moment de la foire précédente, c'est-à-dire pour celle du mois d'août. Toutefois, deux faits, je l'avoue, me troublaient un peu. D'abord, Rabelais envoyant un almanach de Rome à l'évêque de Maillezais, G. d'Estissac, « pour l'an qui vient 1536 », l'expédie seulement le 30 décembre 1535. Et, cependant, il avait écrit au même personnage dès la fin de novembre (le 29), sans songer à lui faire cet envoi, ce qui incite à croire que les almanachs de Rome, où l'année officielle commençait le 1^{er} janvier¹, n'étaient pas encore prêts dans les derniers jours de novembre². En second lieu, la *Pantagrueline Prognostication* fait commencer l'année avec le printemps : « Chapitre vii. Des quatre saisons de l'année et premièrement du printemps. » Donc, il n'y a nulle nécessité d'admettre qu'on l'ait mise en vente dès le 3 novembre. Il semble bien probable, au contraire, que la *Prognostication*, se conformant à l'ordre de la succession des saisons, tel qu'il existe avec le début de l'année fixé à Pâques, devait arriver parfaitement à temps, même si sa mise en vente avait lieu à la foire de janvier.

J'en étais là de ces perplexités quand une indication, fournie, — comme toujours, — par Rabelais lui-même, me tira pleinement d'incertitude. Lisons, en effet, la déclaration qui termine le premier livre du *Pantagruel* : « Or,

1. Longtemps, l'année commençait à Rome le 25 décembre, dans les actes pontificaux. Voir Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 126.

2. Il paraît évident qu'il s'agit d'un almanach quelconque imprimé et édité à Rome plutôt que d'un almanach rédigé par Rabelais.

Messieurs, vous avez ouy un commencement de l'histoire horricque de mon maistre et seigneur Pantagruel. Icy je feray fin à ce premier livre : la teste me faict un peu de mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu *brouille* de ceste purée de septembre¹. Vous aurez le reste de l'histoire à ces foires de Francfort prochainement venantes, et là vous verrez comment Panurge fut marié,... etc. » De ce texte découlent deux conséquences, la première que la date des foires² fixait bien celle de l'apparition des livres destinés au grand public et à une abondante diffusion ; la seconde, beaucoup plus importante, que Rabelais acheva la composition de son *Pantagruel* au mois de septembre³. Tout s'éclaire : le *Pantagruel*, terminé en septembre, a été imprimé pendant ce même mois et pendant le mois d'octobre. Il a été mis en vente à Lyon au moment de la foire qui commençait le 3 novembre. Deux mois plus tard, à la foire suivante, parut la *Pantagrueline Prognostication*, c'est-à-dire dans les premiers jours de l'année 1533⁴. Quant aux *Grandes et inestimables Croniques* (qu'elles soient ou non l'œuvre

1. On sait à quel point le vin nouveau « monte à la tête », suivant l'expression populaire.

2. Que Rabelais nomme ici, par un de ces choix imprévus que lui suggère son humour, la foire de Francfort plutôt que celle de Lyon, c'est ce qui n'est pas pour nous étonner.

3. Birch-Hirschfeld, dans son excellente *Geschichte der französischen Litteratur*, 1889, t. I, p. 224, a déjà placé au mois de septembre l'achèvement de la rédaction du *Pantagruel*, en se basant sur ce texte. Tilley (*F. Rabelais*, p. 51) l'a suivi.

4. Quant à l'almanach pour l'an 1533, comme on n'en connaît qu'un court fragment (cité par Ant. Le Roy) donnant le texte du titre et de l'avant-propos, sans la moindre allusion à Pantagruel, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Il a pu paraître en même temps que la *Pantagrueline Prognostication* aussi bien que trois mois plus tôt. On remarque dans le titre ces mots : « La disposition de cette presente année 1533. » Il est à noter que sur le titre de l'almanach de 1533, — si Ant. Le Roy l'a exactement reproduit, — Rabelais ne prend pas le titre de médecin du grand hôpital, alors que ce titre figure dans l'intitulé de l'almanach de 1535, rapporté également par Le Roy. Rabelais exerça cette fonction du 1^{er} novembre 1532 au 13 février 1535.

de Rabelais), elles parurent très peu de temps¹ — exactement deux mois — avant la composition du prologue du *Pantagruel*, c'est-à-dire pour la foire du 3 août. Si jamais un livret dut être publié en vue d'une foire, ce fut assurément celui-là. Le succès s'en trouva grand, puisque Rabelais nous dit, — ce qui nous fournit une indication chronologique précieuse, — qu'« il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans » (prologue du *Gargantua*). Ces deux mois sont les mois d'août et de septembre. Rabelais écrivit le prologue du *Pantagruel* à la fin de septembre ou en octobre, dans son « pays de vache », où il était venu faire un court séjour, et savoir s'il y avait encore en vie nul de ses parents, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même (prologue du *Pantagruel*). La concordance de tous ces éléments est parfaite. Il rapporta du pays chinonais ces pages préliminaires et même peut-être la fin de l'œuvre² qui furent imprimées à la fin d'octobre, juste à temps pour la mise en vente du *Pantagruel*. Ce fut pendant cette fugue automnale que Rabelais redevint pour quelques semaines le témoin charmé et amusé des scènes de vendanges de son pays natal. Tous les souvenirs de son enfance et de sa première jeunesse se trouvèrent ravivés. Il est probable aussi qu'il fut intéressé aux rivalités survenues entre sa famille et Gaucher de Sainte-Marthe, seigneur de Lerné et du Chapeau, aussi bien qu'aux difficultés aiguës qui s'étaient produites entre ce même personnage et les populations riveraines de la Loire et de la Vienne, difficultés qui prirent justement un caractère aigu en septembre 1532. (Telle est l'explication naturelle de la confédération du chapitre XLVII.) Je suis persuadé qu'il assista réellement alors, un peu avant le 20 septembre, à une rixe

1. « Vous avez n'a gueres veu, leu et sceu... etc. » (début du prologue du *Gargantua*).

2. Nous voulons parler du dernier chapitre : « La conclusion du present livre et l'excuse de l'auteur. » Dans ce cas, la purée de septembre du ch. xxxiv du liv. I serait le vin de la Devinière.

véritable entre des marchands de fouaces de Lerné, vassaux de Gaucher de Sainte-Marthe, et des bergers et métayers de la région de Seuilly et de la Devinière. Il devient évident, lorsqu'on songe aux procédés continus de son génie réaliste, qu'il n'a pas inventé de toutes pièces cette cause de la guerre picrocholine. La rixe en question contribua à exciter les esprits des habitants de la contrée, déjà très montés contre le seigneur de Lerné. Antoine Rabelais, en vertu de sa situation même, joua sans doute un rôle dans ces événements. De là, une animosité et finalement une hostilité encore plus grandes entre la famille des Rabelais et Gaucher de Sainte-Marthe. De là aussi une concordance naturelle et, si j'ose dire, une fusion entre les griefs des riverains de la Loire et de la Vienne avec ceux des habitants de la région de Seuilly. Tout cela explique fort bien la succession des deux épisodes ou parties de la guerre picrocholine : d'abord hostilités en quelque sorte locales, c'est-à-dire soutenues par les sujets de Grandgousier, sous la conduite de Gargantua, revenu de Paris, et ensuite, à partir du chapitre XLVII, opérations décisives — siège et prise de La Roche-Clermault — conduites grâce à l'appoint considérable fourni par la « fédération » des villes et villages riverains de la Loire et de la Vienne ou directement intéressés à la navigation sur le fleuve et son affluent. N'oublions pas que cette question intéressait également Antoine Rabelais, seigneur de Chavigny-en-Vallée, sur la Loire. Toutes ces impressions l'amènèrent peu à peu à la conception du *Gargantua* qu'il dut composer en 1533, avant son premier voyage d'Italie. Le poète qu'il était amplifia et transforma ces faits régionaux et locaux, pour en faire l'épopée unique que l'on sait¹. La figure de Frère Jean, absente du second

1. Voy. notre article sur *Picrochole et Gaucher de Sainte-Marthe* (*R. É. R.*, 1905). En faisant aller Picrochole vaincu jusqu'à Lyon, Rabelais lui fit accomplir le voyage que lui-même venait de réaliser.

livre, fut imaginée à ce moment-là. Remarquons que la guerre picrocholine, qui a lieu pendant les vendanges, au commencement d'automne, débute avant le 20 septembre (chap. xxix).

Ainsi s'explique le caractère absolument chinonais du *Gargantua*, par opposition avec le premier livre du *Pantagruel*, où ne se rencontre aucune allusion au pays d'origine de Rabelais. A cet égard, le contraste entre les deux premiers livres est absolu. Il est à remarquer, nouvel indice infiniment curieux, que dans la première édition datée du *Pantagruel* (éd. de Juste, 1533), postérieure au récent séjour de Rabelais en Touraine, figure pour la première fois le discours de Panurge en langage lanternois (6^e discours) qui introduit dans le second livre les cinq noms locaux chers à Rabelais : Gravot, Chavigny, la Pomardière, la Devinière, [Ci]nays, absents de l'édition de 1532, antérieure au voyage.

Mais il y a mieux : l'abondance des souvenirs chinonais fut telle chez Rabelais, au moment où il composa le *Gargantua*, qu'il en fit d'abord un emploi qui lui parut par la suite excessif. C'est ainsi que dès la seconde édition du *Gargantua*, il enleva du chapitre xxiii les allusions à la Loire et à Montsoreau, ainsi qu'à Beuxes et à Narsay, pris comme points de comparaison, qui furent remplacées par la Seine et par deux noms parisiens, beaucoup plus à leur place¹.

Quant aux petites œuvres d'érudition, les *Lettres de Manardi* et les *Aphorismes d'Hippocrate*, Rabelais dut les publier en août 1532, d'après les dates des dédicaces. Le *Testament de Cuspidius* parut sans doute pour la foire de novembre, d'après un indice du même ordre.

1. Même remarque pour « les gouffres de la fosse de Savigny » qui disparaissent après la première édition. L'allusion aux *cheussons* de la Devinière dans la *Pantagr. Prognost.* (ch. vi) s'explique par le récent séjour de Rabelais dans la propriété familiale, en une saison propice à la présence des cousins et autres petites bêtes.

En ce qui touche le *Gargantua*, il est vraiment étonnant qu'on n'ait jamais songé à fixer l'époque de sa composition et de sa publication, en tenant compte des tendances spéciales manifestées par Rabelais sur le terrain des idées religieuses. Ces tendances concordent sûrement avec les dispositions favorables qui s'affirmèrent à la cour et dans les milieux intellectuels et cultivés à l'égard de la Réforme, pendant le cours des années 1533 et 1534 jusqu'à l'affaire des Placards (17 et 18 octobre 1534). Il me paraît assez difficile de placer l'apparition du *Gargantua* après le mois d'octobre, puisqu'une politique de répression à outrance commence à ce moment à l'égard de tous ceux qui montraient du goût ou même seulement de la sympathie à l'égard des nouvelles opinions religieuses. C'est là une question fort intéressante qui mérite d'être traitée à part.

En tout cas, j'estime que toute une série de dates, demeurées vagues ou incertaines jusqu'à présent, se trouvent désormais fixées dans l'histoire de la vie et des ouvrages du grand Tourangeau : la plus importante de ces données nouvelles est celle-ci : *Pantagruel* parut au début du mois de novembre 1532, à Lyon, pour la foire d'automne : *O suavitas autumnalis!*

Abel LEFRANC.

POST-SCRIPTUM. — *De l'antériorité du « Pantagruel » sur le « Gargantua ».*

Il y a six ans (*R. É. R.*, 1905, p. 216), j'ai insisté sur l'intérêt que présente la mention du *Pantagruel* dans le catalogue de la bibliothèque romanesque du bourgeois parisien Jacques Le Gros (*Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, t. XXIII, p. 296). Je crois utile de revenir aujourd'hui sur ce précieux texte pour faire remarquer que l'absence du *Gargantua*, qui ne figure point dans cette longue liste quasi-complète des romans de l'époque, — liste qui est datée du 25 septembre 1533, — semble bien indiquer

que le premier livre du roman rabelaisien n'avait pas encore paru à cette date. Autrement, on peut être assuré que Jacques Le Gros, collectionneur émérite, que nous devinons avoir été à l'affût de toutes les nouveautés littéraires, aurait acquis le premier livre comme il avait acquis le *Pantagruel*. Ce n'est qu'un indice, mais il est curieux à enregistrer.

A. L.

COMPTE-RENDU.

Caroline RUUTZ-REES. *Charles de Sainte-Marthe (1512-1555)*. New-York, The Columbia University Press, 1910. En dépôt à Paris à la librairie H. Champion, in-8°, xii-664 pages.

Le nom de Sainte-Marthe est fâcheusement connu des amis de Rabelais. La vie de Charles, fils de Gaucher, l'original du Picrochole de *Gargantua*, n'offre aucune particularité curieuse. Son bagage littéraire est des plus minces : il se compose d'un recueil de vers : *la Poésie françoise* (Lyon, 1540), de commentaires en latin sur les viii^e, xxxiii^e et xc^e psaumes, de deux oraisons funèbres pour ses protectrices, Marguerite de Navarre et Françoise d'Alençon, duchesse de Beaumont, et de quelques poèmes de circonstance. La valeur de ces vers et de cette prose est médiocre. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il n'ait tenu jusqu'ici qu'une place chétive dans l'histoire littéraire de la Renaissance française. M^{lle} Ruutz-Rees n'a pas entrepris de le réhabiliter.

Il lui a semblé pourtant que ce personnage médiocre était digne d'être étudié parce qu'il est un témoin des tendances et des modes littéraires en France entre 1535 et 1550, témoin d'autant plus sûr que sa personnalité est plus effacée. Il a même, à tout prendre, le léger avantage d'être le premier à représenter des formes de sensibilité et d'imagination, ou des procédés artistiques, que devaient illustrer de plus grands que lui. Il annonce la Pléiade par son « pétrarquisme », bien qu'il soit de l'école de Marot. Il devance également dans l'expression poétique des idées platoniciennes l'École lyonnaise, puisque sa *Poésie françoise* est de quelques années antérieure à la publication des œuvres de Maurice Scève et d'Antoine Héroet. A ces titres divers, il méritait une étude détaillée. Cette étude, entreprise sous la direction de M. Lefranc, à la conférence d'Histoire littéraire de l'École des Hautes-Études en 1906-1907, dépasse

sans doute par ses résultats ce qu'on pouvait attendre du sujet. Elle fait grand honneur à l'auteur de cette excellente monographie. Les recherches biographiques, conduites avec diligence et méthode, ont abouti à des découvertes intéressantes soit la vie même du personnage étudié, soit les divers groupes d'universitaires, d'humanistes ou de gens du monde qu'il a fréquentés. L'étude des sources, l'identification des nombreuses réminiscences qui entrent dans le tissu de la prose de Sainte-Marthe, la détermination, toujours si délicate, des influences littéraires subies par le poète ne laissent rien à désirer. Les conclusions de ce travail si consciencieux paraîtront modestes ; les acquêts n'en sont pas groupés dans les dernières pages, mais épars tout au long du texte et des notes, dans tel chapitre sur la vie de Ch. de Sainte-Marthe à Lyon et à Grenoble, dans le tableau du mouvement platonicien en France en 1540 (part. II, ch. II) ou encore dans l'étude sur les Oraisons funèbres¹.

Naturellement, les rabelaisants seront plus particulièrement intéressés par les pages consacrées aux rapports du fils de Gaucher de Sainte-Marthe, seigneur de Lerné, avec le fils d'Antoine Rabelais, propriétaire de la Devinière. M. Lefranc a montré, à l'aide de documents que lui avait signalés M^{lle} Ruutz-Rees, que Ch. de Sainte-Marthe avait, en 1550, cherché à tirer vengeance du portrait burlesque que François Rabelais avait tracé de son père, Gaucher de Sainte-Marthe, sous les traits de Picrochole². L'ami de la feuë reine de Navarre, de celle que Rabelais avait invitée dans le dizain préliminaire du *Tiers Livre* à descendre de son empyrée pour se divertir aux gestes de Pantagruel, n'hésita point, lorsque parut le *Theotimus* de Puits-Herbault, à s'associer aux insultes, aux malédictions et aux dénonciations dont cet enragé clabaudeur attendait la ruine de Rabelais. La lettre latine adressée à Puits-Herbault et annexée au Commentaire du psaume xc est un témoignage de la vieille rivalité de voisinage qui avait déjà mis aux prises les Sainte-Marthe et les Rabelais.

1. Il est fâcheux que les textes latins et français comportent de nombreuses coquilles. L'ouvrage a été imprimé à New-York et sans doute M^{lle} Ruutz-Rees n'a-t-elle pu confier à aucun Français le soin de revoir ses épreuves.

2. Cf. *R. É. R.*, t. IV, p. 334-335. *Rabelais, les Sainte-Marthe et l'« enraigé » Putherbe*.

J'aperçois, en outre, en relisant le livre de M^{lle} Ruutz-Rees, deux autres motifs qui nous expliquent vraisemblablement l'hostilité de Ch. de Sainte-Marthe contre Rabelais et l'approbation qu'il a donnée aux invectives de Puits-Herbault. En premier lieu, Ch. de Sainte-Marthe, qui avait été emprisonné à Grenoble en 1543 comme luthérien, était resté suspect. Même en 1550, il se trouve des gens, nous dit-il, qui s'étonnent de le voir, tout laïque qu'il soit, s'occuper de questions religieuses réservées aux gens d'église et élaborer, par exemple, un commentaire des psaumes. A ceux-là, aux théologiens soupçonneux, c'était donner des gages que de s'associer aux attaques contre les « Athées, les Épicuriens » ou les « Diagoras », tels que Rabelais.

En outre, Ch. de Sainte-Marthe et Rabelais pouvaient bien apparemment communier dans la même admiration pour le nom de Platon. En fait, du platonisme ils n'acceptaient pas les mêmes éléments. Ce que les cercles mondains et les poètes chérissaient dans les doctrines platoniciennes, c'était les théories de l'amour. Très vite, sous l'influence des femmes, les poètes avaient extrait du platonisme tout ce qui s'accordait avec l'esprit de politesse, tout ce qui tendait à réprimer l'instinct, tout ce qui spiritualisait et affinait l'amour. Ils en arrivaient à opposer le désir à l'amour. Ch. de Sainte-Marthe établit dans un dizain « qu'au bien d'amour rien n'est plus nuisant que jouissance... » :

Mais s'il advient que Fortune présente
Contentement de la joye incogneue,
En jouissant du fruit de son attente
Le désir cesse et l'amour diminue.

On devine aisément ce que le poète qui avait écrit un quart de son recueil sur ce thème et d'autres analogues pouvait penser du *Tiers Livre* de Pantagruel et de son auteur. Il le honnissait au même titre que Drusac et les détracteurs du sexe féminin, qu'il avait attaqués dans deux rondeaux de sa *Poésie françoise*. Ainsi au ressentiment que toute la famille de Sainte-Marthe nourrissait contre Rabelais, Charles ajoutait encore une animosité personnelle, née pendant la récente *Querelle des femmes* qu'avait suscitée la publication de la *Parfaite amye* d'Antoine Héroet.

Jean PLATTARD.

CHRONIQUE.

La faveur constante avec laquelle le public lettré accueille la Revue des Études rabelaisiennes depuis huit ans et le nombre toujours croissant des membres de la Société nous encouragent à élargir un peu le cadre de nos travaux. Notre Revue porte en sous-titre ces mots : « Publication trimestrielle consacrée à Rabelais et à son temps. » Or, jusqu'à présent, elle s'est bornée à étudier Rabelais et son œuvre. Actuellement, le terrain commence à se déblayer, pour ainsi parler ; par les travaux qu'a publiés notre Société comme par ceux qu'elle a provoqués, la connaissance de Rabelais se trouve aujourd'hui fort renouvelée ; d'autre part, l'édition critique que plusieurs membres de la Société ont pu entreprendre grâce à M^{me} la marquise Arconati-Visconti est en bonne voie, et tout porte à croire que le premier volume en paraîtra dans le courant de l'année. Il nous a donc semblé que le moment était venu de réaliser tout notre programme et d'étudier non plus seulement Rabelais, mais aussi « son temps », c'est-à-dire la période de notre histoire comprise entre le début du XVI^e siècle et la fin du règne de Henri II, ou environ.

Que les rabelaisants se rassurent : Maître François et son livre continueront à être le principal objet des recherches de cette Revue, et nous comptons leur donner ici autant de place que par le passé. Mais nous grossirons notre publication d'autant de pages que les circonstances et nos ressources le permettront, de manière à embrasser cette époque si mal connue encore où Rabelais a vécu.

Nos lecteurs trouveront donc désormais ici des études sur l'histoire littéraire, religieuse, politique des règnes de Louis XII, François I^{er} et Henri II, ainsi qu'une revue analytique des livres et articles publiés sur le même sujet, que nos confrères MM. Jean Plattard, docteur ès lettres, agrégé des lettres (pour l'histoire littéraire), et V.-L. Bourrilly, professeur au Lycée de Marseille

(pour l'histoire politique et religieuse), ont bien voulu se charger plus spécialement de tenir au courant.

Jacques BOULENGER.

RABELAIS.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES. — Le Conseil de la Société s'est réuni le 23 février 1911. Après avoir approuvé les nouvelles candidatures, il a tiré au sort, conformément aux statuts, les noms de ses membres sortants. Ont été désignés par le sort : MM. Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Louis Loviot, Jean Plattard et Pietro Toldo.

— La Société a tenu son assemblée générale annuelle le 23 février 1911, à cinq heures, dans l'École pratique des Hautes-Études, salle Gaston Paris, sous la présidence de M. Abel Lefranc.

M. Abel Lefranc a présenté quelques observations sur les travaux de l'année qui vient de s'écouler. Il a fait observer que, grâce aux fonds mis à la disposition du professeur de langue et littérature françaises modernes au Collège de France par la fondation Peyrat, nous avons pu, cette année, sans diminuer la grosseur du volume de la *Revue*, publier deux très intéressantes éditions du *Quart Livre* de 1548 et des *Lettres écrites d'Italie*. Puis, après avoir annoncé que le premier volume de l'édition critique des Œuvres de Rabelais, entreprise par quelques membres de la Société, paraîtrait, selon toute apparence, dans le courant de l'automne prochain, il a rappelé le souvenir de trois de nos collègues dont il nous faut malheureusement regretter la perte cette année, M^{me} la comtesse de La Baume, MM. le vicomte de Marsay et Martin-Dupont.

M. Jean Plattard, remplaçant notre secrétaire empêché, a communiqué à la Société les noms des nouveaux candidats qui ont été admis à l'unanimité. La Société comptait l'année dernière 381 souscripteurs. Elle a perdu par décès, radiations ou démissions 13 de ses membres. En revanche, elle a acquis 47 adhésions nouvelles, si bien qu'elle sert aujourd'hui ses publications à 415 souscripteurs.

M. Henri Clouzot a présenté ensuite les comptes de l'exercice 1910, que voici :

RECETTES.

En caisse au 1 ^{er} janvier 1910	100 90
Cotisations perçues par la Société	2,440 »
Cotisations perçues par M. Champion	1,510 »
Vente de collections par la Société	15 »
Vente de collections par M. Champion	232 »
Membre perpétuel par M. Champion	135 »
Vente de publications	2 »
Intérêts du compte	3 35
	4,438 25

DÉPENSES.

Impression des fascicules	2,308 75
Édition Plattard	612 70
Tirages à part	56 25
Droits d'auteurs	225 75
Clichés et reproductions	46 15
Prospectus et convocations	108 70
Affranchissement des fascicules	352 75
Timbres et recouvrements	144 80
Frais de séances	20 »
Frais de bureau.	8 60
Banquet	81 15
Dépôt au Crédit lyonnais	472 65
	4,438 25

Ces chiffres, mis aux voix, sont approuvés à l'unanimité.

L'assemblée a procédé ensuite à l'élection de cinq membres du Conseil :

MM. Jacques BOULENGER,
 Henri CLOUZOT,
 Louis LOVIOT,
 Jean PLATTARD,
 Pietro TOLDO,
 membres sortants, ont été réélus.

Enfin la parole a été donnée à notre trésorier-adjoint,

M. Maurice Du Bos, pour la communication qui suit sur l'*Aître Saint-Paul et l'hôtel de Saint-Maur* :

« Les démolitions en cours ont déjà fait disparaître une partie des ignobles bâtisses qui encombraient l'emplacement de l'aître Saint-Paul (ce qui est bien), mais quelques-uns des rares vestiges du monument vont sans doute sous peu disparaître également (ce qui est pis), ainsi qu'en témoignent les six photographies que M. Levallois, maire du II^e arrondissement, notre nouveau confrère, a tirées avec moi dernièrement et que je vais vous montrer.

« Peut-être la pioche du démolisseur et la bêche du terrassier vont-elles nous rendre le sarcophage de Maître François; il y a quelques chances à cela puisque les fouilles infructueuses qui furent exécutées pour la recherche du Masque de Fer, il y a quelque vingt ans, ne portèrent point sur la partie du cimetière occupée par le lavoir qui vient d'être rasé.

« La tradition veut que Rabelais ait été enterré au cimetière Saint-Paul, sous un arbre; à l'abbé Valentin Dufour revient le mérite d'avoir (dans sa monographie parue en 1866) découvert le document mentionnant l'essence de cet arbre.

« C'est un coutumier de la paroisse au xvii^e siècle, sorte de comptes de la fabrique, où une note de la même écriture que le reste du registre s'exprime ainsi : « On tient que Rabelais est enterré au cimetière Saint-Paul *sous un noyer*. » Ne nous semble-t-il pas touchant de penser que ce fut sous l'ombrage d'un de ces « noyers grolliers », dont il parle à plusieurs reprises dans son œuvre, que fut déposée la dépouille du maître, ce qui est d'autant plus curieux que le noyer ne fut jamais un arbre de cimetière comme l'if ou le cyprès ?

« Mais, d'autre part, voici un passage de la monographie de l'abbé Dufour qui mérite, je pense, un examen tout particulier :

« Au xi^e siècle, Saint-Paul fut réuni à l'église de Paris; en 1107, *il passa*, avec le monastère de Saint-Éloi, dont il dépendait toujours, à l'*abbaye de Saint-Maur-les-Fossés*. Au commencement du xii^e siècle, l'église avait le titre de paroisse, elle fut rebâtie dans le siècle suivant et depuis encore, lorsque Charles V vint construire sur son territoire son hôtel qui en prit le nom. *Joignant le cimetière, et jusqu'à la rue des Lions, était l'hôtel des abbés de Saint-Maur*; le roi les expropria (en partie) pour bâtir son hôtel de la Conciergerie. A côté de l'église, à l'angle formé par les rues Saint-Antoine et Saint-

« Paul, se trouvait encore au siècle dernier la grange Saint-Éloi
« où il y avait une geôle ou prison publique. »

« Et plus loin l'abbé Dufour ajoute :

« En dernier lieu, le cimetière était borné vers la rue Saint-
« Paul par les bâtiments de l'église (presbytère, etc.); les
« dépendances de l'hôtel de Saint-Maur, depuis la Conciergerie,
« lui servaient de limites au midi, comme au nord les bâtiments
« d'exploitation de la grange Saint-Éloi; sur la quatrième
« face, après avoir eu sans doute plus de profondeur, il dut,
« depuis la construction de l'hôtel Saint-Paul, avoir le dos des
« maisons de la rue Beautreillis comme extrême limite. »

« Si l'on considère que jamais de façon satisfaisante n'a pu
être établi l'emplacement de la maison où, dit-on, mourut
Rabelais rue des Jardins-Saint-Paul... (dans un immeuble de
Tiraqueau?); si, d'autre part, par les tailles ou par tout autre
moyen on arrivait à confirmer l'existence de la résidence des
abbés de Saint-Maur tout contre l'âtre Saint-Paul, que men-
tionne l'abbé Valentin Dufour, il y aurait peut-être quelque
nouvelle lumière projetée sur le temps que passa Rabelais dans
ce quartier avant d'y être inhumé. Qu'en pensez-vous? D'autre
part, n'y aurait-il pas lieu de rechercher quel est ce *Camus du
Bellay* qui fut enterré dans les caveaux de l'ancienne église
Saint-Paul, et aussi certaine Étienne Budé inhumée sous les
charniers le 30 août 1532, veuve de Nicolas de la Chesnaye
qui y reposait lui-même depuis 1505, ainsi que leurs deux fils :
Jacques et Étienne?

« Je laisse aux érudits le soin de pousser ces recherches histo-
riques, me réservant de voir prochainement notre savant con-
frère, M. Marcel Poëte, dans l'espoir de l'intéresser aux fouilles
prochaines du cimetière Saint-Paul, concernant Rabelais, et, si
l'on ne trouverien, nous nous en consolerons en pensant, que par
les soins du docte maître Abel Lefranc et de ses érudits colla-
borateurs, le seul monument digne d'honorer ce génie réaliste
va lui être enfin édifié en une bonne et critique édition de ses
œuvres. »

— Le Conseil de la Société s'est réuni le 20 mars 1911 pour
nommer son Bureau. Ont été élus :

MM. Abel LEFRANC, *président*,

Jean PLATTARD, Heinrich SCHNEEGANS, *vice-présidents*,

Jacques BOULENGER, *secrétaire*,

MM. Louis LOVIOT, *secrétaire-adjoint*,
Henri CLOUZOT, *trésorier*,
[Maurice Du Bos, *trésorier-adjoint*.]

NOTRE BIBLIOTHÈQUE. — M. le Dr Chambard-Hénon nous a remis : Alfred JARRY et Eugène DEMOLDER, *Pantagruel*, opéra-bouffe en cinq actes et six tableaux, musique de Claude TERRASSE (Paris, Société d'éditions musicales [1911], in-16), avec la collection des journaux lyonnais rendant compte de la première représentation de cette pièce. — M. Henri Clouzot : *Un vieux jeu de cartes vendéen, le jeu d'alouette*, par André VIAUD GRAND-MARAIS (extrait, 14 p. in-8°). — M. Joseph Orsier : *Un poète musicien au XVI^e siècle : Nicolas Martin, ses Noëls et ses chansons (1498-1566)*, notice sur sa vie et son œuvre par M. Joseph ORSIER; 1^{er} fascicule (Dijon, impr. Darantière, 1911, in-12, 52 p.).

Sont entrés par voie d'échange les périodiques suivants : *L'Amateur d'autographes*, année 1910. — *Modern language notes*, année 1910. — *Bulletin du Bibliophile*, année 1910. — *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XLIV à XLVII. — *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, année 1909, fasc. IV, et année 1910.

RABELAIS ET LE CAPITAINE ROSSEL. — Notre confrère M. le commandant Pinet nous communique un brouillon de lettre écrite quelques jours après la déclaration de la guerre par Rossel, alors capitaine de génie attaché aux travaux de la place de Metz et officier fort correct et discipliné. On y verra quels arguments cet officier, qui allait peu après mettre son épée au service de la Commune, tirait de la lecture de Rabelais pour montrer le danger d'une confiance dont les événements qui allaient suivre n'allaient pas tarder à montrer qu'elle était aussi aveugle qu'irréfléchie :

On ne peut pas trop, à l'heure actuelle, parler sérieusement de la guerre : tout le monde est optimiste. Celui qui a des doutes sur l'issue des événements les dissimule avec confusion, et le principal sujet d'étonnement du bon public est que la lutte ne soit pas encore finie et les Prussiens détruits.

J'ai vainement cherché à m'élever à ce diapason d'enthousiasme, et c'est la cause de mon retard à vous écrire; j'ai beau avoir confiance dans notre armée, je vois tout le monde plus confiant que

moi ; je me bats les flancs pour me promettre une victoire certaine, chacun est, encore plus que moi, assuré de la victoire. L'opinion publique surexcitée ressemble à ces joueurs qui ont une martingale infailible ; si vous ne partagez pas leur sécurité, si vous ne jurez pas avec eux que la Banque va sauter à leur bénéfice, vous êtes un ignorant, un ennemi, un traître !

Or, je ne tiens nullement à passer pour un traître ; je connais notre bonne armée et je sais quel fonds on peut faire de sa valeur, de son patriotisme et de sa ténacité, mais il me manque je ne sais quel chauvinisme qui est vraiment la maladie du jour et dont certains esprits, trop faibles pour envisager de sang-froid l'éventualité d'une défaite, ont besoin pour conserver un peu de calme au milieu de cette tourmente. Enfin, désespéré d'affliger beaucoup d'honnêtes gens par mon scepticisme relatif, qui consiste à croire que la guerre peut être longue et que nous avons soixante chances sur cent de battre les Prussiens, j'ai pris un remède héroïque : je relis ce victorieux conseil de guerre où Picrochole établit son plan de campagne contre Grandgousier.

Vous connaissez l'histoire. Les bergers de Seuillé, sujets de Grandgousier, ont dérobé aux gens de Lerné, sujets de Picrochole, cinq douzaines de fouaces ! Grandgousier offre d'en rendre cinq charretées, — avec des excuses. — Mais Picrochole refuse et demande des garanties pour l'avenir.

C'est alors que les conseillers de Picrochole, le duc de Menuail, le comte de Spadassin et un capitaine, dont le nom gaulois serait à peine présentable en latin, esquissent le vaste projet qui doit donner tout l'univers à leur prince : celui-ci jouit par avance des conquêtes promises, il est vainqueur magnanime et n'oppose que de timides objections à la stratégie de ses hommes d'État. « Que boirons-nous par ces déserts ? » demande-t-il ; grave question qui prouve que de tout temps les conquérants ont dû se préoccuper des approvisionnements, vivres et subsistances. Mais aucune objection n'étonne ces tacticiens « de cabinet », ils promettent au roi les meilleurs vins de la terre et les voilà partis pour la conquête du monde !

Le « peuple souverain », comme dit une chanson déjà vieille, n'a guère de meilleurs conseillers que le bon roi Picrochole : la tête de Bismarck est la moindre des choses qu'on nous promette, la victoire ne fait pas question ; c'est un sous-entendu nécessaire ; il reste seulement à organiser nos conquêtes et à partager les profits de la guerre : tant pour l'ordre et tant pour la liberté !

Une seule préoccupation est restée à nos reporters et on peut craindre que la légitime confiance de nos soldats n'en soit diminuée. C'est tout à fait sérieux : l'Allemagne est minée, oui, Monsieur, il faut le dire bien bas, l'Allemagne est minée de part en part. Il y a plus :

les Prussiens, nés malins, pour retrouver ces mines dont leur sol est traîtreusement semé, ont fait poser par un ouvrier italien des pierres qui leur serviront de repères, de sorte que, au premier signal, l'armée française sauterait en l'air et périrait sans remèdes. Mais Dieu protège la France et leurs machinations resteront inutiles, car l'ouvrier italien, arrêté à nos avant-postes, a tout avoué.

Voilà les contes d'enfants dont s'amuse les athéniens de Paris qui trouvent peut-être insuffisante la publicité officielle organisée par le major-général.

Au dos de ce projet de lettre, Rossel a ajouté les lignes suivantes :

Ceci a été écrit à la fin de juillet 1870. Je plaisantais mes doutes sur le succès de la campagne ; il n'aurait pas été permis alors de douter sérieusement. En retrouvant ce papier le 28 août, j'ai voulu le regarder avant de le détruire ; mais la piteuse histoire de Picrochole s'est si tristement vérifiée pour nous que je n'ai pas eu le courage de brûler le témoignage de ma prévoyance.

THEOLOGI ... GENUS IRRITABILE ET SUPERCILIOSUM (Érasme, *Éloge de la folie*, LIII). — La vie contemporaine nous offre parfois des traits de mœurs qui éclairent certaines obscurités des siècles lointains. A ceux de nos lecteurs qui s'étonnent, en étudiant le moyen âge, de découvrir dans les querelles de théologiens une âpreté fort éloignée de la mansuétude évangélique, nous recommandons la lecture du n° du 26 février 1911 de la *Revue Duns Scot*. Car le *Scotisme* n'est pas mort. Il a survécu aux railleries d'Érasme et de Rabelais. Duns Scot, *doctor ordinis Minorum*, compte dans la famille franciscaine des défenseurs, particulièrement jaloux de sa gloire depuis que le pape Léon XIII a prescrit de ramener la théologie catholique au *thomisme*, patrimoine des dominicains. En 1903, le P. Déodat Marie a fondé la *Revue Duns Scot*, qui a pour mission de défendre le *scotisme* contre les empiétements du *thomisme*. Elle publiait récemment un article sur les *Limitations du thomisme*. *La Croix* immédiatement prit parti, sans aménité, pour le Docteur Angélique contre le Docteur Subtil. La réplique des franciscains aux dominicains ne se fit pas attendre : la *Revue Duns Scot* recourut au ministère de l'huissier pour signifier à *La Croix* un commandement d'insérer en réponse, sur quatre colonnes, une apologie pour Duns Scot... Une querelle de

théologie se transformant en querelle de théologiens, le *scotisme* défendu par l'huissier, voilà quelques survivances des âges gothiques qui méritaient d'être signalées. J. P.

UN MAUVAIS TOUR DE PANURGE. — Dans les petites « nouvelles » du *Journal de la Santé* du 21 janvier 1900, on lit ce qui suit sous la rubrique « Bactériologie fin de siècle » :

« Les journaux racontent qu'un étudiant en médecine de Graz (Autriche) a été arrêté sur la plainte d'une dame à laquelle il avait écrit des lettres de menaces et de chantage.

« Dans ces lettres, ce maître chanteur « fin de siècle » menaçait la dame de semer dans sa chambre et sur ses vêtements les microbes les plus redoutables si elle ne lui donnait pas une somme d'argent déterminée.

« Et ce n'était pas une menace vaine. Car lorsqu'on arrêta l'ingénieux escroc, on trouva dans ses poches tout un assortiment de cultures des bacilles du choléra, de la fièvre typhoïde et du tétanos. »

Cela nous rappelle le chapitre *xxi* du livre II de Rabelais, « comment Panurge fait ung tour à la dame parisienne qui ne feut point à son advantaige ». La conséquence de ce tour fut que « ces villains chiens la conchioient toute et compissoient tous ses habillemens... ».

Le récit de Rabelais a peut-être pour point de départ une anecdote vraie, une farce de carabin. C'est d'aujourd'hui que, grâce au microscope, l'on connaît l'existence et l'anatomie des bactéries ou microbes; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en a ressenti les effets. Les « mauvais sorts » jetés par les sorciers aux hommes ou au bétail avaient quelquefois pour origine l'emploi occulte et perfide de substances vénéneuses ou de débris organiques de nature toxique. (Extrait de *Mélusine*, t. XI, col. 153.)

UNE MENTION DE RABELAIS AU XVI^e SIÈCLE. — J'avais relevé une allusion aux derniers moments de Rabelais (représenté comme un impie endurci) dans le *Theatre of God's Judgements* de Beard. La fiche que j'avais faite alors s'étant égarée, je serais reconnaissant à un confrère, assidu lecteur du British Museum, de retrouver ce renseignement qui prouve combien est ancienne la tradition du Rabelais mourant en athée.

A.-F. BOURGEOIS.

RABELAIS CITÉ PAR UN AUTEUR ANGLAIS AU XVII^e SIÈCLE. — Dans une note publiée par cette *Revue* en 1905, j'avais indiqué une allusion aux *Songes pantagruéliques* relevée dans le *White Devil* de John Webster. Ce recueil se trouve plus directement visé par le dramaturge Shirley (1596-1666) dans un Masque représenté en 1634 devant Charles I^{er} et où figurait la reine Henriette Marie. Une des entrées du ballet de ce Masque, intitulé *The Triumph of Peace*, introduit six inventeurs grotesques, dont le quatrième est affublé d'une enveloppe de cuir noir, ample par le milieu et arrondie au sommet, avec des yeux de verre et un soufflet sous chaque bras.

L'Opinion (la Commère de cette revue) s'écrie : Mais quel être est-ce là ? Une chimère sortie de Rabelais ? C'est (répond la Fantaisie) une invention nouvelle, une enveloppe pour se promener toute la journée sous l'eau ; cette ampleur répond au besoin d'air qui, rafraîchi par un ingénieux soufflet, sous chaque bras, est constamment garanti de se corrompre ; il voit avec ces yeux de verre et peut chercher de l'or ou toute espèce de bijoux perdus dans toutes les rivières du monde.

Cette caricature d'un appareil primitif de scaphandrier récemment expérimenté a été associée dans l'esprit de l'auteur au personnage bizarre qui figure à la planche CX des *Songes*, complètement couvert d'une ample robe devant laquelle se trouve adapté un énorme soufflet. A la planche LXXXII paraît encore un homme dont la jambe gauche est enfermée dans un instrument analogue.

Nous ignorons si quelque réimpression avait contribué à rendre ce recueil populaire en Angleterre. — A.-F. BOURGEOIS.

LES PANTAGRUÉLISTES EN 1537. — M^{lle} Helen J. Harvit a communiqué à la conférence d'histoire de la Renaissance à l'École des Hautes-Études les principaux résultats d'un travail qu'elle prépare sur le poète Eustorg de Beaulieu. Dans l'une des pièces citées au cours de son travail figure une curieuse allusion aux *Pantagruélistes*, l'une des plus anciennes qu'on ait. La voici, d'après l'édition de 1544 (Paris, fol. f H iiiij r^o, des *Divers rapportz* d'É. de Beaulieu).

Épistre X du Coq-à-l'asne :

Car le boire matin porte heur
Au dire des *Pantagruelistes*.

Le même texte se trouve dans l'édition de 1537. — A. L.

RABELAIS ET LE THÉÂTRE. — Au sujet du Parquet des moines de Saint-Maixent dont il est question dans l'article de M. G. Cohen qu'on vient de lire dans le présent fascicule, notre confrère M. Clouzot nous communique un extrait d'une lettre que lui adressa, il y a quelque temps, M. Léo Desaivre. « Je ne sais si ce Parquet subsiste encore. On le voyait, il y a moins de cinquante ans, de l'autre côté de la place qui s'est substituée à l'église Saint-Saturnin, presque en face de la principale porte de l'abbatiale des Bénédictins, sous le clocher. C'était une maison de bois assez élevée, mais à la façade étroite, dont je regrette de n'avoir pas visité l'intérieur. »

DES RABELAISANTS EN HOLLANDE. — Au cours d'une tournée de conférences en Hollande sur l'évolution de la mise en scène dans le théâtre français, notre confrère M. Gustave Cohen a été invité par le professeur Salverda de Grave, à Groningue, et par les professeurs Muller et Frantzen, à Utrecht, à refaire dans les Universités de ces villes la conférence sur Rabelais et le théâtre qu'il avait faite l'an dernier au cours de M. Lefranc au Collège de France. M. Salverda de Grave, dans une courte allocution, a parlé sympathiquement du mouvement rabelaisant de notre Société, et M. Frantzen, un de nos adhérents de la première heure, a célébré admirablement Rabelais, « dont la haute figure domine tout le *xvi^e* siècle ».

RABELAIS ET LE TCHÈQUE DU *xvi^e* SIÈCLE. — Une revue de philologie moderne, consacrée à l'étude des langues et des littératures slaves, germaniques et romanes (*Časopis pro moderní filologii, vydava klub moderních filologů*) vient de se fonder à Prague sous la direction de MM. Jan Máchal, Joseph Janko et Prokop M. Haškovec. On trouvera dans son premier numéro (p. 41 et suiv.) un intéressant travail de M. Haškovec intitulé *Gargantua en tchèque du *xvi^e* siècle*, où l'auteur montre l'influence de Rabelais sur les auteurs ou l'auteur de deux petites pièces tchèques : la « Relation des faits incroyables et merveilleux d'un géant, dont on dépeint ici la stature dans la langue des *nars*, écrite et envoyée à un ami, maintenant traduite en tchèque et publiée », et : « Ci commence la Pronostication sans indication d'une certaine année, mais calculée pour servir à toutes les années ». Il est possible que ces deux pièces, dont la première a la forme d'une lettre et la seconde

ressemble à la *Pantagrueline Prognostication*, soient imitées de l'allemand. La « Prognostication » semble dériver de Fischart.

J. B.

LE SEIGNEUR DE GRIGNAULT. — Le seigneur de Grignault cité au chapitre xxii du *Gargantua, in fine* (avec les seigneurs du Fou, de Gourville et de Marigny) n'avait pu être identifié jusqu'à présent, malgré de minutieuses recherches. M. Abel Lefranc vient de découvrir qu'il s'agissait du seigneur de Grignaux cité par Brantôme (éd. Lalanne, p. 640 et suiv.), gentilhomme du Périgord, chevalier d'honneur de la reine Anne, puis de la reine Marie, et qui joua un rôle important dans un épisode piquant de l'histoire de la jeunesse de François I^{er}.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS : *Rabelais stratège ; mémoire du colonel Éd. de La Barre-Duparcq* (extrait du *Carnet de la Sabretache*, novembre 1910, 14 p. in-8°).

— Notre confrère M. Prokop M. Haškovec nous communique deux intéressantes études qu'il vient de publier. La première (tirage à part de la revue *Lumír*, t. XXXIX), intitulée *Dobrodružství Břetislavovo v rouše francouzském*, est relative à l'aventure de Břetislav, prince de Bohême, racontée par Belleforest et Poissenot. La seconde est une nouvelle *Contribution à l'histoire de la nouvelle française au XVI^e siècle* ; elle est consacrée au *Printemps* de Jacques Yver (*Sborník filologický*, 1910, tirage à part).

J. B.

L'ÉPOQUE DE RABELAIS¹.

Histoire littéraire.

L'ÉCOLE DES RHÉTORIQUEURS. — Nous n'avions jusqu'à présent sur cette école aucune étude comparable en importance et en valeur à celle qui constitue le tome I^{er} de l'*Histoire de la*

1. Nous reprenons la bibliographie des questions étudiées ici au point où l'a laissée le *Manuel bibliographique* de M. Gustave Lanson (Paris, Hachette, 1909).

Poésie française au XVI^e siècle de M. Henry Guy (Paris, H. Champion, 1910, Bibliothèque littéraire de la Renaissance, in-8°, 390 p.). Sans remonter aux origines de cette école, ce qui l'eût amené à étudier presque tout le xv^e siècle, M. Guy rattache au xvi^e siècle les rhétoriciens qui moururent après 1500.

Dans un premier livre, il étudie les sources de leur poésie, les centres artistiques, la matière poétique et ses principaux ornements, les complications et jeux rythmiques, les genres poétiques. — On regrettera que M. Guy ait refusé de nous donner dans ce livre un tableau « complet et méthodique de toutes les variétés de vers ou de strophes dont les rhétoriciens ont usé ». Les combinaisons rythmiques étant pour eux la partie essentielle de leur art, c'est un peu les trahir que d'enlever au lecteur la possibilité de juger du nombre, de la variété ou de l'ingéniosité de leurs « coupes » ou « tailles ».

Le deuxième livre est consacré aux « grands rhétoriciens » : Octovien de Saint-Gelays, Jean Molinet, Jean Lemaire de Belges, André de la Vigne, Guillaume Cretin, Jean Marot, Jean d'Auton, Pierre Gringore, Jean Bouchet; le troisième aux « petits rhétoriciens », disciples de Villon et poètes courtisans.

Les conclusions et les jugements généraux de M. Guy sur les rhétoriciens sont sévères : « défaut de sincérité », « absence d'idées », « platitude », « rimes sans raison », « panthéisme incolore et glacé », « art difforme et stérile », telles sont quelques-unes des formules par lesquelles il traduit l'impression d'ennui qu'il a gardée d'un long commerce avec leurs œuvres. Et pourtant, lorsque nous lisons les chapitres qu'il a consacrés à Octovien de Saint-Gelays, à Jean Lemaire de Belges, à Jean Parmentier, nous constatons que, de l'aveu même de M. Guy, ceux-là furent grands par quelques côtés. Il y eut, en somme, parmi ces « pauvres d'esprit » et ces « ridicules versificateurs » une honorable proportion d'artistes de talent.

On ne saurait assez dire quelles ressources le livre de M. Guy apporte aux travailleurs qui étudient l'histoire littéraire du premier tiers du xvi^e siècle. Chacun de ses chapitres est suivi d'un Index donnant, paragraphes par paragraphes, toutes ses références bibliographiques. Les ouvrages étudiés par M. Guy sont pour une bonne part encore manuscrits : cet Index donne la cote de ces manuscrits dans nos diverses Bibliothèques.

— *L'Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême (1468-1502)*, de M. H.-J. Molinier (Paris, A. Picard, 1910, in-8°, xxi-307 p.), est une étude sur la vie d'Octovien et une analyse détaillée de ses principales œuvres. On y trouvera en appendice quelques pièces inédites de ce grand rhétoricien : *l'Exhortation à chasser vaillamment les Anglais débarqués à Calais le 6 octobre 1492*, un dialogue *De Saint-Gelais et de Molinet*, une *Épître faicte en équivoques par maistre Octovian de Saint-Gelays, envoyée au roy Charles*.

— On aura une idée exacte des services rendus à la versification française par les grands rhétoriciens en consultant l'article que M. Martinon a publié dans la *Revue d'Histoire littéraire* de 1909 (p. 62-87) sur la *Genèse des règles de Jean Lemaire à Malherbe*. On sait que la césure classique date de Marot. Notre ancienne versification admettait : 1^o la *césure épique*, qui ne comptait pas la syllabe féminine après la quatrième (ou la sixième) syllabe accentuée :

Li emperere Carles de la France doulce;

2^o la *césure lyrique*, qui comptait la syllabe muette comme quatrième syllabe de l'hémistiche :

En lavaille de jambes à mesaulx;
En racleure de piez et vielz houseaulx.

(Villon, *Gr. Test.*, 1427-1428.)

Ce fut Marot qui mit fin à ces irrégularités et imposa la césure classique avec l'élision obligatoire de l'e muet. Mais cette réforme fut précédée d'une longue préparation. On en trouve un premier essai dans *Brun de la Montagne*, poème épique de la fin du xiv^e siècle, d'où la *césure épique* est absente. Les grands rhétoriciens admirent généralement la césure lyrique et rejetèrent la césure épique. Le vrai précurseur de la réforme de Marot (Marot l'a reconnu lui-même dans sa *Préface* de la seconde édition de l'*Adolescence Clémentine*), c'est Jean Lemaire de Belges. C'est lui qui, le premier, s'est assigné comme règle absolue d'élider toujours l'e muet à la césure et, par suite, d'en bannir l'e muet quand il n'est pas élidable. La démonstration de M. Martinon, dont

nous ne pouvons reproduire le détail, nous paraît tout à fait décisive.

ÉCOLE MAROTIQUE. — Dans son *Étude sur la vie et les œuvres de Mellin de Saint-Gelays (1490?-1558)* (Paris, A. Picard, 1910, in-8°, xxxii-614 p.), M. H.-G. Molinier a compilé force documents sur la carrière de Mellin, ses amis, etc. La critique de ses témoignages est trop souvent superficielle et les conclusions de M. Molinier peu solides. Il manque à l'étude littéraire de l'œuvre de Mellin : 1° un tableau chronologique de ses diverses productions, qu'il n'était pas impossible de dater; 2° une étude consciencieuse de ses sources. Cf. *Revue critique* du 7 avril 1911, p. 271-276.

— *L'Art poétique françoys* de Thomas Sebillet, le théoricien de l'école de Marot, vient d'être édité par M. Félix Gaiffe pour la *Société des textes français modernes* (Paris, E. Cornély, 1910). Les notes qui accompagnent cette excellente édition critique sont particulièrement précieuses pour l'intelligence des théories poétiques au xvi^e siècle et pour l'étude des rapports de ces théories avec les œuvres des poètes contemporains.

— Sur Charles de Sainte-Marthe, poète platonicien, voir plus haut (p. 160) le compte-rendu de l'ouvrage de M^{lle} Caroline Ruutz-Rees.

PÉTRARQUISME. — *Le Pétrarquisme en France au XVI^e siècle*, par Joseph Vianey (Montpellier, Coulet et fils, 1909, in-8°, 409 p.). Dans cette étude d'ensemble sur les modèles italiens de nos poètes pétrarquistes au xvi^e siècle, M. Vianey met en lumière l'influence qu'exercèrent en France non seulement Pétrarque, mais encore Bembo, l'Arioste et Sannazar et d'autres beaucoup moins connus : Chariteo, Tebaldeo, Serafino, etc. — Le compte-rendu que M. Laumonier a donné de cet ouvrage dans la *Revue d'histoire littéraire*, 1910, p. 859-863, apporte quelques restrictions aux conclusions de M. Vianey, qui tendaient à diminuer l'influence directe de Pétrarque sur nos poètes. M. Laumonier montre que bien souvent Ronsard a imité Pétrarque et non pas les pétrarquistes Serafino ou Sasso, comme le soutenait M. Vianey. — Sur Baïf, imitateur de Pétrarque et des pétrarquistes, voir, dans Augé-Chiquet, *la Vie, les idées et l'œuvre de J.-A. de Baïf* (Paris, Hachette et

Cie, 1909), le ch. III, p. 85-103, « singulièrement bien informé », au témoignage de M. Vianey, *Revue d'histoire littéraire*, 1911, p. 205.

LE PLATONISME. — M. Lefranc, dans son article sur le *Platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance* (*Revue d'histoire littéraire*, 1896), distinguait dans le mouvement platonicien français entre 1530 et 1550 un double courant : l'un purement érudit, l'autre mondain. Quelques livres récents ont apporté sur le platonisme mondain des documents intéressants. — M. G. Reynier, dans son *Roman sentimental avant l'Astrée* (Paris, A. Colin, 1909), a étudié l'influence du platonisme sur les romans de 1540 à 1610. — M. Ferdinand Gohin, dans sa *Notice biographique sur Antoine Héroet*, qui sert d'Introduction à son édition des *Œuvres poétiques d'Héroet* (*Société des textes français modernes*, 1909), a établi avec précision comment le succès de la traduction du *Courtisan* de Balthazar Castiglione (1537) fut l'origine d'un débat sur les femmes, dans lequel Héroet, « l'heureux illustrateur du haut sens de Platon », intervint avec *la Parfaicte amye* (1542¹). — Mlle Ruutz-Rees (voir ci-dessus, p. 160) a donné dans son livre sur *Ch. de Sainte-Marthe* un tableau du platonisme en France vers 1540. Elle a montré que Ch. de Sainte-Marthe avec sa *Poésie françoise* a sur tous les autres poètes platoniciens l'avantage de la priorité.

J. P.

LA PLÉIADE. — Nous avons analysé dans cette *Revue*, 1910, p. 228-232, les deux études capitales de M. Laumonier sur Ronsard : son édition critique de *la Vie de P. de Ronsard, de Claude Binet* et son ouvrage sur *Ronsard, poète lyrique*. La *Revue d'Histoire littéraire*, 1910, p. 634-642, contient un important compte-rendu critique de ces deux livres par M. H. Chamard.

— Notre confrère M. H. Vaganay a donné à la librairie H. Champion, 1910, une édition critique du premier livre des

1. M. Gohin a publié dans la *Revue d'Histoire littéraire*, 1910, p. 823-824, sous ce titre : *Une poésie inédite d'Antoine d'Héroet* : « Description d'une femme de bien », le texte correct et complet d'une poésie dont il n'avait connu, au moment où il préparait son édition, que des textes incorrects et incomplets.

Amours de Ronsard : les Amours de P. de Ronsard Vandomois commentées par Marc-Antoine de Muret, nouvelle édition publiée d'après le texte de 1578 (in-8°, LIV-494 p.). Cette édition critique rendra de grands services; grâce à l'appareil critique, on peut suivre chronologiquement tout le travail de corrections auquel s'est livré Ronsard d'édition en édition. En outre, la réimpression des commentaires de Muret nous permet de mieux connaître les sources grecques, latines et italiennes auxquelles a puisé la Pléiade. M. Vianey s'est chargé, dans la Préface, de dégager les conclusions que l'examen des variantes peut suggérer sur les changements du goût de Ronsard. — Il est fâcheux que cet appareil critique, qui a exigé de son auteur un labeur énorme, soit néanmoins incomplet. Certaines éditions, comme celle de Buon, 1560 (première édition collective des Œuvres de Ronsard), n'ont pas été collationnées. — Les recherches sont facilitées par divers index et tables de concordance.

— M. Laumonier prépare pour la *Société des textes français modernes* une édition critique de Ronsard; il a publié, en attendant ce travail définitif, une seconde édition de son *Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard*. Nous en avons exposé l'économie et l'utilité dans la *Revue* de 1910, p. 369-370.

— M. Faral a publié dans la *Revue d'histoire littéraire*, 1910, p. 685-708, un article *Sur deux manuscrits du livre II de la Franciade* (Bibl. nat., ms. fr. 19141, et nouv. acq. 10695). Il établit que le premier de ces deux manuscrits est un exemplaire de dédicace destiné au roi et écrit de la main même de Ronsard. « Pourquoi ce livre de la *Franciade*, qui n'est pas le premier, mais le deuxième, se trouve-t-il ainsi isolé, formant à lui seul un manuscrit complet et se présentant comme une copie extrêmement soignée, une copie de luxe? » C'est sans doute, suppose M. Faral, parce que ce deuxième chant fut le premier achevé. Ronsard en fit une copie qu'il offrit au roi Charles IX comme spécimen; de Thou, avec qui il était lié, en fit prendre une autre copie : c'est le manuscrit 10695 des Nouvelles Acquisitions. M. Faral étaye son hypothèse sur des considérations fort intéressantes et fort plausibles. Il donne ensuite une liste des variantes de ces deux manuscrits par rapport au texte de l'édition de 1572, qui leur est postérieure. Cette liste comporte une soixantaine de vers inédits; elle sera utile à quiconque

entreprendra une étude critique des progrès de la forme dans l'œuvre épique de Ronsard.

— M. Cyrille Gabillot a publié dans la *Revue de Paris* du 15 août 1910 un article sur *Le prieuré de Ronsard*. Sur cette maison de Saint-Cosme-lès-Tours où Ronsard vécut la plus grande partie des vingt dernières années de sa vie et où il mourut, sur sa situation, ses entours, jardins, cultures, campagne, etc., sur les occupations de Ronsard, ses démêlés avec ses voisins, ses revenus, on trouvera dans cet agréable article nombre de renseignements inédits.

— Dans la *Revue de Paris* du 1^{er} octobre 1910, M. Cyrille Gabillot recherche si la tombe de Ronsard a été profanée entre 1589 et 1870 et explique pourquoi les fouilles entreprises en cette année 1870 pour rechercher cette sépulture n'ont donné aucun résultat.

— Nous avons signalé dans la chronique du IV^e fascicule de la *Revue*, 1910, p. 374-375, la publication, dans la collection des *Textes français modernes*, du second tome des *Œuvres poétiques* de Joachim du Bellay, par M. H. Chamard.

— Les travaux de M. Augé-Chiquet : *la Vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf; les Amours de Jean-Antoine de Baïf (Amours de Méline)* ont été présentés à nos lecteurs par M. V.-L. Bourrilly dans la *Revue* de 1910, p. 232-234. M. Vianey, dans le compte-rendu qu'il a donné de cet ouvrage dans la *Revue d'histoire littéraire*, 1911, p. 204-209, a ajouté aux recherches de M. Augé-Chiquet sur les précurseurs italiens de Baïf dans les petites épopées mythologiques, sur la mode des *tombeaux*, sur les imitations françaises du *Roland furieux*, etc. — M. Augé-Chiquet, dans une étude récente sur *Jean-Antoine de Baïf et Marc-Antonio Flaminio*, a signalé les emprunts de Baïf à ce poète néo-latin dont les *Carmina* parurent quelques mois avant les *Amours de Méline*.

L'HUMANISME. — Dans le second volume des *Origines de la Réforme* de M. Imbart de la Tour (t. II : *l'Église catholique. La crise et la Renaissance*. Paris, Hachette et Cie, 1909), deux livres sur quatre sont consacrés à l'étude de l'humanisme à l'époque de la Réforme. Le livre III (*la Culture nouvelle*) expose (ch. I) les caractères généraux de la révolution intellectuelle, (ch. II) la renaissance française, (ch. III) l'humanisme

chrétien. M. Imbart de la Tour s'est particulièrement attaché à déterminer l'originalité de l'humanisme français « resté moral et chrétien », caractérisé par « l'union de l'antiquité classique au christianisme ». Toutes ses sympathies vont à cet « humanisme chrétien » préparé par Érasme et Lefèvre d'Étaples. « Comparés aux scolastiques du ^{xiii}^e siècle qu'ils ignorent, l'horizon intellectuel des humanistes chrétiens est moins vaste, leur spéculation moins hardie... Par eux enfin, ramené à l'homme, l'esprit humain a perdu la puissance de son vol... Néanmoins, ce n'est pas un léger service d'avoir christianisé la Renaissance, éveillé la pensée religieuse alors figée et, l'ayant unie à la culture classique, de lui avoir rendu la Bible et les Pères. » Le livre IV (*Léon X et la Renaissance religieuse*) expose (ch. III) les progrès de cet humanisme chrétien, la réaction contre l'humanisme et les déviations de l'humanisme.

— Sur les rapports de l'humanisme et de la Réforme à l'époque d'Érasme, on trouvera des faits et des considérations dans *l'Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther*, d'André Meyer, avec une préface de Ch. Andler (Paris, F. Alcan, 1909. Bibliothèque de philologie et de littérature moderne, in-8°, xv-134 p.).

— Les travaux théologiques d'Érasme ont également été étudiés dans leurs rapports avec les idées de Luther par l'abbé Auguste Humbert dans ses *Origines de la théologie moderne* (t. I : *la Renaissance de l'antiquité chrétienne*. Paris, Gabalda, 1911, in-12).

— M. Albert Collignon, dans son ouvrage sur *Le Mécénat du cardinal Jean de Lorraine (1498-1550)*, Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8°, 175 pages (extrait des *Annales de l'Est*, 24^e année, fasc. 2), s'est proposé d'étudier les rapports de Jean de Lorraine avec les écrivains et les artistes de son temps. Après une *esquisse biographique*, résumé de l'histoire de ce cardinal que l'on confond souvent avec son neveu Charles, le grand cardinal de Lorraine, M. A. Collignon nous le montre usant généreusement de sa fortune et de son influence en faveur de Lazare de Baïf, Jacques Sadolet, Érasme, Latomus, Symphorien Champier, Herman Cruser, Antoine Macault, Barthélemy de Salignac, Marot, Salmon Macrin, Jean Voulté, Ét. Dolet, Nicolas Bourbon, Bonaventure Despériers, Dorat,

des Masures, Laurent Pillart, Giustiniani, Alamanni, l'Arétin, Sophianos et Benvenuto Cellini.

— M. L. Delaruelle avait publié en 1902, dans la *Revue des bibliothèques*, des notes biographiques sur Nicole Bérault. Depuis, il a réuni de nouveaux renseignements qui lui ont permis d'écrire une biographie détaillée et suivie de cet humaniste (*Nicole Bérault*. Extrait du *Musée belge*, n° 8). Elle est accompagnée d'un appendice bibliographique sur onze publications de Nicole Bérault que M. Delaruelle a retrouvées depuis son précédent travail.

— Le cours professé par M. Lefranc au Collège de France en 1910 et dont le résumé a été publié par la *Revue des cours et conférences* (Lecène et Oudin) avait pour objet l'*Histoire de la civilisation intellectuelle en France à l'époque de la Renaissance jusqu'au début du XVI^e siècle*. La plupart des leçons sont donc consacrées à une période antérieure à Rabelais. Elles ne laissent pas d'intéresser nos études. Sur la préparation de la civilisation du xvi^e siècle pendant le moyen âge, sur la rénovation intellectuelle à l'époque de la Renaissance, sur l'influence italienne en France, sur l'action intellectuelle des pays du Nord, Allemagne et Pays-Bas, ces leçons apportent des considérations et des documents d'un grand intérêt pour l'histoire des lettres au début du xvi^e siècle. — Ce cours est continué pendant l'année scolaire 1910-1911.

TRADUCTEURS. — Nous avons analysé l'ouvrage capital de notre confrère M. René Sturel, *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*. Paris, H. Champion, 1909, in-8°, 646 p. (Bibliothèque littéraire de la Renaissance), dans la *R. É. R.* de 1909, p. 508-510.

— Dans les *Mélanges Châtelain* (Paris, H. Champion, 1910), notre confrère a publié sous ce titre : *A propos d'un manuscrit du Musée Condé*, p. 575, une dissertation dans laquelle il prouve que la traduction de l'*Hécube* d'Euripide (Paris, Rob. Estienne, 1550), attribuée communément à Lazare de Baïf, doit être restituée à Bochetel de Sacy. J. PLATTARD.

Le gérant : Jacques BOULENGER.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BERTRAND DE LA BORDERIE

ET LE

« DISCOURS DU VOYAGE DE CONSTANTINOPLE »

(1537-1538).

Parmi les documents qui nous renseignent sur les relations de la France avec la Turquie, il en est un qui a été généralement négligé par les historiens et qui, cependant, ne mérite pas tout à fait cet oubli. Charrière ne l'a pas mentionné dans son recueil¹, et depuis personne, à notre connaissance du moins, ne l'a utilisé. Il s'agit d'un poème d'environ dix-huit cents vers (1,768 exactement), des décasyllabes, sans alternance de rimes, intitulé : *Discours du voyage de Constantinople envoyé dudit lieu à une damoy-selle françoise* et publié par Pierre de Tours en 1542². L'auteur en était le seigneur de Borderie ou de la Borderie, le même qui est surtout connu par l'*Amye de court*, qui parut également en 1542³.

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, in-4° (Collection de documents inédits).

2. Ce poème se trouve reproduit dans plusieurs recueils collectifs, tels que les *Opuscules d'amour par Heroet, la Borderie et autres divins poètes*, à Lyon, par Jean de Tournes, M D XLVII, p. 269-346; — *Le livre de plusieurs pieces, c'est-à-dire faict et recueilly de divers auteurs, comme Clement Marot et autres...*, à Lyon, par Nicolas Bacquenois, 1548, p. 2-33.

3. Voir la bibliographie dans F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Heroet*, Paris, 1909, in-12 (Société des textes français modernes). Introduction, p. xxiv, note 1. Que la Borderie soit l'auteur du *Voyage* et de l'*Amye de cour*, c'est également l'avis de M. Émile Picot, qui a bien voulu nous le confirmer par lettre. A cette occa-

Nous savons peu de choses sur ce personnage. On l'a souvent identifié avec un écrivain poitevin, Jean Boiceau¹. Mais cette identification, que Goujet avait déjà contestée², doit être abandonnée aujourd'hui. Si l'on en croit Godefroy³, l'auteur du *Discours* et de l'*Amye de court* serait né en Normandie vers 1507. Quelques documents récemment analysés dans le *Catalogue des actes de François I^{er}* nous apprennent qu'il s'appelait Bertrand de la Borderie⁴. Ils nous fournissent en même temps des renseignements sur les circonstances qui lui permirent de composer le *Discours du voyage de Constantinople*.

Bertrand de la Borderie qui, dans son poème, se donne comme un parent de Jean de la Forest, le premier ambassadeur français qui ait résidé auprès du sultan, fut, en 1537, comme Charles de Marillac, envoyé en Orient. Au mois d'août 1537, il reçut 450 livres pour aller en poste à Venise, où il devait s'embarquer à la recherche de Jean de la Forest, auquel il était chargé de remettre des lettres du roi⁵. Au lieu de prendre la voie de Venise, il vint à Marseille et prit passage sur les galères qui portaient le prince de Melfi et le duc de Somma vers l'Adriatique. Là, sur les

sion, nous ne saurions trop le remercier de son inépuisable obligeance. Cf. *Catalogue de la bibliothèque James de Rothschild*, t. IV, n° 2872-2875.

1. Voir notamment A. Tilley, *The literature of the french Renaissance*, t. I, p. 84, 86-87.

2. Goujet, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 148-153, et surtout p. 156-165. Il rapproche le *Discours* de la relation de Jean de Vega (dont nous parlerons plus loin). « Quant à l'auteur, dit-il, il ne faut pas le confondre avec Jean Boiceau, sieur de la Borderie... » — Sur Jean Boiceau, voir la note de M. Henri Clouzot, *Un sculpteur de têtes en bois au XVI^e siècle* (extrait du *Bulletin du bibliophile*), Paris, Leclerc, 1909, in-8°; E. Doumergue, *Jean Calvin et son temps*, t. I, p. 581-582. Né vers 1513, il fut avocat au présidial de Poitiers et adhéra au protestantisme, qu'il abjura peu avant de mourir (4 mai 1591).

3. F. Godefroy, *Littérature française au XVI^e siècle*, p. 450.

4. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n° 30335 [août 1537]; 30849 [1538]; 31621 [juin 1538].

5. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. VIII, n° 30335.

côtes d'Albanie, se concentraient les forces turques, et c'est là que se trouvait l'ambassadeur de France. Lorsque la Borderie parvint à destination, précédé de quelques jours à peine par Charles de Marillac, dont la mission était analogue, Jean de la Forest venait de mourir (9 septembre). La Borderie se dirigea donc vers Constantinople, avec la flotte du baron de Saint-Blancard. A Chio, il aurait quitté ses compagnons pour gagner Smyrne et, à travers l'Asie Mineure, atteindre la capitale turque. Charles de Marillac y était déjà parvenu, à la suite de l'armée du sultan Soliman. Il ne quitta cette ville que le 15 juin 1538. Il est possible que Bertrand de la Borderie y soit demeuré aussi jusqu'à cette date. C'est ce qui semble résulter d'un acte où il est dit que sa mission dura dix mois entiers, c'est-à-dire jusqu'en juin 1538¹.

Dans son *Discours*, la Borderie a raconté seulement la première partie de son voyage, les péripéties de l'aller et l'entrée à Constantinople, d'où il feint que le poème ait été envoyé. A certains indices, il semble bien que la composition doive être quelque peu postérieure à son retour; peut-être même n'a-t-elle pas précédé de bien longtemps la publication. Cependant, les souvenirs que l'auteur avait gardés de sa navigation étaient suffisamment gravés dans son esprit pour qu'il ait pu les exprimer avec exactitude. Sans doute, le *Discours* foisonne de développements dont le pédantisme aggrave la platitude et qui, trop souvent, sont aussi oiseux que désespérément abondants.

1. A Bertrand de la Borderie, don de 1,000 écus soleil ou 2,250 l. t., en considération des services rendus au roi dans le Levant, où il avait été envoyé vers Jean de la Forest, alors ambassadeur audit pays, qu'il trouva décédé quand il arriva, et pour les frais extraordinaires qu'il dut faire pendant ce voyage qui dura dix mois entiers, durant lequel temps il suppléa ledit sieur de la Forest, et aussi pour l'aider à supporter sa dépense à la suite du roi, en attendant qu'il soit porté sur l'état de sa chambre auquel il a été retenu. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849. — A Bertrand de la Borderie, 225 l. t. sur ce qui peut lui être dû de ses voyages et vacations au pays de Levant et pour l'aider à s'entretenir à la suite de la cour. *Ibid.*, n° 31621 [juin 1538].

Mais on peut en extraire, en les reliant par une succincte analyse, des passages qui renferment des détails historiques ou géographiques intéressants. On aura ainsi une sorte d'itinéraire de France à Constantinople, contemporain exactement du *Journal de la croisière de Saint-Blancard*, rédigé par Jean de Véga¹ et antérieur de quelques années à l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*² qui date de 1544. Ces trois relations se complètent et se corrigent l'une l'autre. Jean de Vega était avant tout un marin, Jérôme Maurand plutôt un érudit et un archéologue; la Borderie, lui, est un versificateur dont l'esprit était encombré de souvenirs de l'antiquité classique et comme « obnubilé » par la poésie amoureuse à la mode, ce qui ne laisse pas d'enlever à ses impressions un peu de leur vivacité et de leur précision.

Dès le début, le poète exprime le chagrin que lui cause son départ :

Laissant la France à nulle autre seconde,
La plus fertile et fameuse du monde,
Laissant le Roy, mon seigneur et mon prince,
Pour son service en estrange province,
Perdant de veue et messieurs ses enfans
Et de sa court les honneurs triumphans,
Et me voyant privé de la lumiere
D'une qui est en beauté la premiere,
Le sang esmeu par amour naturelle
Commence en moy une forte querelle...

Après avoir décrit longuement, en une centaine de vers, ce combat intérieur entre ses regrets et sa raison, le devoir et l'amour, il entame « l'escrit »

Où vous verrez couchez sommairement

1. Ce document a été publié par Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 340-353, 371-383, d'après le manuscrit français 6091 de la Bibliothèque nationale.

2. *Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*, texte italien publié pour la première fois, avec une introduction et une traduction, par Léon Dorez. Paris, 1901, grand in-8°, LVII-378 p., 20 planches.

Tous mes travaux, depuis le partement
Des deux vaisseaux, où de Melphe le prince¹
Et duc de Somme², allans à leur province,
Avecques eux m'embarquerent, pour cause
Que de present vous escrire je n'ause.

Après avoir, au partir de Marseille,
Pris du biscuit et de l'eau mainte seille
Dedens noz deux galeres, bien munies
De gens de guerre et de vivres fournies,
Au moys d'octobre³, entrée de l'hyver,
Droict à Tolon nous vinsmes arriver.
Puis en mer haulte après nous engoufrasmes
Et de Leon au gouffre⁴ nous entrasmes.
Vismes passer, sans prendre ou toucher terre,
Près la Sardeine et l'isle de Saint Pierre⁵;
Corsegue⁶ aussi à main gauche laissasmes,
Et puis d'Enfer⁷ le gouffre traversasmes
Jusques à tant que nous veismes l'antique
Terre et païs de la coste d'Afrique,
Au mesme endroit où fut la grand Carthage...

1. Jean Caracciolo, prince de Melfi. Vaincu et pris en 1528, lors de l'expédition de Lautrec vers Naples, il était resté fidèle à François I^{er}.

2. Alfonse de San-Severino, duc de Somma. Caracciolo et San-Severino, tous deux Napolitains, avaient eu leurs biens confisqués par Charles-Quint pour avoir passé au service du roi de France. Au moment où Soliman faisait des préparatifs formidables et menaçait l'Empereur dans l'Italie du Sud, les *fuorusciti* napolitains se rapprochaient du royaume de Naples pour prêter leur concours aux Turcs.

3. Les deux galères qui portaient Caracciolo, San-Severino et Bertrand de la Borderie quittèrent Marseille le 7 septembre. Ch. de la Roncière, *Histoire de la marine française*, t. III, p. 362. — On ne s'expliquerait guère que l'auteur eût commis cette inexactitude de date s'il avait composé son poème seulement cinq ou six mois plus tard.

4. Golfe de Lion. L'auteur emploie ce terme sans doute parce qu'il passe à l'ouest de la Corse et de la Sardaigne.

5. L'île de San-Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne.

6. La Corse, que l'auteur aurait dû citer en premier lieu, pour suivre l'ordre de l'itinéraire.

7. Probablement le golfe Saint-Florent, au nord-ouest de la Corse. Cf. la relation de Jean de Véga, Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 341.

Ici un souvenir à Didon et à Scipion Émilien :

... Nous costoyans doncques la Barbarie,
 Passasmes près de la Panthelerie¹,
 Isle qui est des chrestiens habitée ;
 Puis Lampedouse², isle deshabitée.
 Du mesme vent qui en mer nous exalte
 Sommes conduitz entre Sicile et Malthe,
 Où sont manans Rhodiens chevaliers
 De nostre foy colonnes et piliers...

La vue de la Sicile rappelle à Bertrand de la Borderie
 les Vêpres siciliennes et Jean de Procida :

... Suyvant propos, les vens qui lors regnerent
 Mestral, Ponant, tant à point nous menerent
 Par les endroictz où fut nostre entreprise,
 Qu'eusmes entrée au goufre de Venise³
 Au grand danger des prochains ennemis
 Qui leur armée à Messine avoient mis⁴...
 ... Le vent est frais en poupe qui nous meine,
 La mer bonasse, attrempée et seraine,
 Tant que passez nous sommes sans ennuys
 Six cens mille oultre en trois jours et trois nuictz,
 Ayans nagé paravant dix mil mille
 Sans entrer port, chasteau, terre ne ville.
 Adonc paroît la bossue Albanie,
 L'isle de Gente et la Chassalonie⁵,
 Isles qui sont par renommée anciennes
 Et de long temps bonnes veniciennes;
 Nous les laissons six mil près à main droite,

1. Pantellaria, entre la Sicile et la Tunisie.

2. Lampedusa, une des îles Pélagiques, à l'ouest de Malte. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 343.

3. Ce nom donné ordinairement à la mer Adriatique est ici étendu à la mer Ionienne.

4. Sur la mise en état de défense de Messine par les Impériaux, voir Gaetano Capasso, *Il governo di don Ferrante Gonzaga in Sicilia dal 1535 al 1543*, Palerme, 1906, p. 89 et suiv.

5. Les îles de Zante et de Céphalonie, situées en face du golfe de Patras.

Et au canal où la mer est étroite,
Prenons la volte au long d'Esclavonie¹
Droit à Courfou, ville forte et munie
De gens de guerre, armes et chasteau fort,
Où le Grand Turc en vain fait son effort
Huyt ou dix jours avant nostre arrivée².
Nous là venus d'une amitié privée,
Dedens l'esquif envoyons gens en terre
Tant pour sçavoir nouvelles de la guerre
Que pour prendre air et rafraichissement.
Mais il est vray que nouveau pensement
Vient à ceux là qui ont fresches nouvelles;
Il nous fut dit que les Turcquesques voilles
Se retiroient droict à Constantinople
Et le Seigneur par terre à Endrenople³,
Qui nous donna un grand contentement
D'estre certains du prompt departement
Que Turcs faisoient hors la terre chrestienne,
Car nous estions (quelque chose qu'on tienne),
Là envoyez pour un effect semblable
A tous chrestiens utile et profitable⁴.

Mais les Vénitiens refusent tout secours, comme autrefois les « vilains de Lycie » firent à « Latona », qui les changea en grenouilles :

Nous donc venus en l'ingrate contrée
Sans avoir eu en aucun port entrée,
Fors à Courfou où nous ne fusmes guiere,
Vinsmes prendre eau au port de la Figuiere⁵;
Puis à virer les proues commençâmes

1. L'auteur désigne par ce nom, qui est appliqué d'ordinaire au territoire situé entre la Drave et la Save, le littoral de l'Albanie.

2. Le siège de Corfou avait commencé le 27 août; il fut levé le 15 septembre. C'est en effet vers le 25 ou le 26 que Bertrand de la Borderie rejoignit la flotte du baron de Saint-Blancard. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352.

3. Andrinople.

4. La mission des agents français consistait à détourner les Turcs des Vénitiens pour les lancer plutôt contre l'Empereur.

5. Dans l'île Eucadea ou Sainte-Maure. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

En faisant force et tant nous avançasmes
Que de Patras au goufre nous nous mismes
Et la Turcquesque armée descouvrismes,
Surgie en mer en troupe espouventable
Dont le regard n'est pas moins veritable
Ne moins estrange à l'œil qui le contemple
Qu'est incroyable au monde le bruit ample
Des hommes, nefz et galeres sans nombre
Mettant le goufre et les poissons à l'ombre,
Si qu'au travers l'onde marine verte
Ne pouvoit estre à mes yeux decouverte.
Et me sembla dès le premier arrest
Que je voyois une grande forest
Qui paroissoit couppée de nouveau
Où l'on avoit laissé maint baliveau,
• Tant y avoit d'arbres et de longs mastz,
Qu'à les nombrer on n'eust sceu faire amas
De la moytié, non pas du demy quart,
Y eust Argus ses cent yeulx à l'escart.
A l'arriver¹, les galeres françoises
Nous saluans feirent grand bruit et noyses,
Forsatz captifz, trompettes et haultbois,
Coups de canons font entendre leur voix.
Tous en après tout en un mesme instant
Mirent le feu et en feirent autant
Tant qu'à l'entour de l'armée qui bruit
L'air est si plein et de flamme et de bruit
Que l'on n'eust peu entendre Dieu tonner
Ne se garder à peine d'estonner...

Laissant de côté les institutions des Turcs, leurs mœurs, etc. :

Suffise vous entendre pour ceste heure,
Qu'après avoir faict avec eux demeure
Huyt ou dix jours² et traicté les affaires

1. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 351-352 : « Avant que sortir du gouffre de Patras, rencontrasmes deux galleres de France portans les princes de Melfe et duc de Somme et, eu parlé ensemble avec le baron, allerent parler à Barberousse. »

2. Deux ou trois jours au plus. Cf. Véga, *loc. cit.*, p. 352.

Au bien public de nous tous nécessaires,
Prismes congé et resolution
De retourner à nostre nation...

Les galères mettent donc à la voile et la navigation est d'abord favorisée par le beau temps :

La mer tranquille alors ne nous moleste ;
Parmy son bleu (couleur vive et celeste),
Voyons poissons au plonge qui se jouent,
Oyseaux divers par l'air serain qui rouent.
Le ciel est clair, la terre faict silence,
Tous elements cessent leur violence¹...

Le poète se félicite d'un prompt retour qui le rapproche de son amie. Mais Mauvaise Fortune veillait, qui avait déjà privé ses jeunes ans de ses parents et de ses amis, « faisant leur vie en guerre terminée ». Elle suscite la Mort :

Voyant des miens en ce monde rester
Un seul amy, un mien prochain parent
Qui de longtemps par service apparent
Avoit acquis honneur, bruit et estime
Envers son prince et païs legitime,
Et promettoit par merites anciens
Une esperance heureuse à tous les siens,
Elle le vous attire pas à pas
En l'Albanie, où Mort ne dormoit pas,
Laquelle estant de frapper très experte
Feit de sa vie à France et à moy perte²...

1. Véga, *loc. cit.*, p. 352. « Eusmes par deux jours bon et beau vent en voile, puis deux jours bonace que alions à rame... »

2. Allusion probablement à la mort de Jean de la Forest, survenue à Avlona le 9 septembre précédent, c'est-à-dire le surlendemain du jour où la Borderie s'embarquait à Marseille. — Il est à noter que la devise du poète était : *Mort en vie*. On la trouve à la fin de l'*Amye de court*. Voir F. Gohin, *op. cit.*, p. xxxv, note 2. On rencontre la même devise à la fin d'un autre poème publié à l'occasion de la polémique suscitée par l'*Amye de cour* : *L'experience*

Acharnée contre notre poète, la Mort déchaîne une tempête dont la description est visiblement imitée de l'*Énéide*¹, mais qui pourtant renferme de sérieux éléments de réalité². Elle fait songer à celle qui accidente le « navigaige » de Pantagruel³. Il ne semble pas que Rabelais se soit inspiré de Bertrand de la Borderie, bien que l'apparition du *Quart Livre* soit postérieure à celle du *Discours*; mais s'il est vrai que l'un des traits caractéristiques de la description rabelaisienne soit l'emploi du vocabulaire technique⁴, il convient de remarquer que Bertrand de la Borderie a utilisé, avec moins d'abondance et de verve sans doute que Rabelais, mais comme lui cependant et avant lui, ces mêmes termes techniques. C'est pourquoi, malgré les longueurs et la diffusion, nous croyons devoir reproduire ce morceau, qui permettra peut-être quelque comparaison utile, à tout le moins curieuse, entre les deux auteurs⁵ :

L'horrible Mort très infecte et puante

de M. Paul Angier, Carentennois, contenant une *Brefve defence en la personne de l'honneste amant pour l'Amye de court contre la contr'Amie*, dans les *Opuscules d'amour*, p. 201-234. C'est pourquoi certains critiques ont admis que Paul Angier et la Borderie ne faisaient qu'un. F. Gohin, *op. cit.*, XXV, note 2. Cette identité est contestée par M. Émile Picot, *Catalogue, etc.*, t. I, p. 545, et par M. Roy, *Charles Fontaine et ses amis*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, p. 414 et note 4.

1. Livre I, v. 34-156.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Puy ung vent ponant nous donna par proue, la nuyct ensuyvant, si groz vent lebeich, grosse mer et proceleuse, que feusmes contrainctz prendre la volte courant grand fortune par deux jours presque d'estre tous noyez. » La tempête est à son paroxysme le « jour Saint François », c'est-à-dire le 4 octobre.

3. Livre IV, chap. xviii à xxii.

4. Voir J. Plattard, *Le Quart Livre de Pantagruel* (édition dite partielle, Lyon, 1546), p. 42-46; L. Sainéan, *Les termes nautiques chez Rabelais*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 1-56.

5. Il est à noter que la majeure partie des termes employés par Rabelais est empruntée au vocabulaire des riverains de la Méditer-

Dressa sa teste, estant encore sanglante
De sang turcquesque, et voit en pleine mer
Tous noz vaisseaux pour lesquelz escumer
Elle se plonge et nage entre deux eaux.

O ! combien lors de changemens nouveaux
Vindrent soudain en ce cler hemisphere !
Neptune, à soy estimant vitupere
Souffrir ce monstre en son regne abondant,
Frappa trois fois les eaux de son trident
Et commanda yssir hors la tourmente
Pour publier son ire vehemente.

Lors Aeolus voyant l'emotion,
De ce grand roy congneut l'intention,
Et va soudain ouvrir porte et caverne
Où sont encloz les grands vents qu'il gouverne
Laschant la bride à leur fureur legere
Pour courir sus celle beste estrangere,
Près de laquelle il n'y a poisson tel
Qui eviter puisse son dard mortel ;
Soit la baleine estrange de corsage,
Comme le moindre elle meurt au passage,
Mesme daulphins, fuyans l'orde et immonde,
Sortoient en troupe à grands saultz dessus l'onde,
Manifestans avoir desir d'aller
Hors de la mer s'ilz eussent peu voler ;
Tous les poissons qui fuyans s'esvanterent
Eurent tel peur qu'onque puis n'en parlerent.
Tant estoit grande, effroyable et horrible
Qu'elle bouta en un trouble terrible
Non point la terre ou la mer seulement,

ranée, et que sa description est la description d'une tempête méditerranéenne plutôt que d'une tempête océanique. Voir, dans ce sens, l'observation de M. Lefranc, *Les navigations de Pantagruel*, p. 114, et la note : « La citation du vent « maïstral » au chap. xviii pourrait peut être faire songer de préférence à la Méditerranée, de même que l'emploi du mot *acapaye*, propre au vocabulaire méditerranéen. » Les analogies que nous signalerons au passage entre la description de Rabelais et celle de la Borderie, — sans que l'on en doive conclure à une influence du second sur le premier, — ne pourront, à notre avis, que mettre davantage en lumière ce caractère du récit rabelaisien. Rabelais, d'ailleurs, avait une plus grande expérience des choses méditerranéennes que des choses océaniques.

Mais du hault ciel le plus cler element.
 Car Apollo, abhorrent tel spectacle,
 Devint obscur en un rien par miracle,
 Et retirant en son divin manoir
 Ses luisans rays, s'abilla tout de noir.
 Le Dieu des Dieux, le puissant Juppiter,
 Voulut aussi soudain se despiter
 Contre Pluton d'avoir laissé sortir
 La fiere Mort sans point l'en advertir,
 Et fait ouyr son horrible tonnerre
 Jusques au fondz du centre de la terre,
 Espouventant les enfers inhumains,
 Lesquelz il tient, comme nous, en ses mains.
 D'autre costé, Fortune detestable
 Qui tousjours roule ou volle comme instable,
 Par mer, par terre et par l'air tracassoit,
 Vapeurs de pluye et de gresle amassoit,
 En nous forgeant byrrasques et cyons¹,
 Qui est l'horreur dont plus nous soucions,
 Très estonnez de veoir à l'œil piteux
 Contraires vents et tourbillons hydeux
 Encontre nous faire courir Fortune,
 Pour nous verser dedans l'onde importune
 Dedens laquelle Atropos attendoit
 Mon foible corps qui ne se defendoit
 Fors par l'espoir eslevé vers les cieux,
 Requerant ayde et temps plus gracieux...
 ... La mer qui fut pleine comme campagne
 Est jà reduite en diverse montaigne;
 Jusques au ciel galeres sublimées
 En un instant semblent estre abysmées;
 Plus du bastard² on ne fait voile à mont
 Ny de la bourde³ et moins de l'artimont⁴.

1. *Cyons*, *cions* ou *sions*, rencontre tumultueuse de vents violents. Rabelais, IV, xviii. Cf. Sainéan, *art. cité*, p. 46. Byrrasques = bourrasques. *Ibid.*, p. 46-47.

2. On appelait ainsi la plus grande voile de la galère qui se hissait au grand mât. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. La bourde était une voile triangulaire qui se hissait au grand mât de la galère; elle était plus petite que la bastarde. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. *Artimon*, voile du mât de l'avant. C'est la voile du mauvais

Le seul trion¹ en carré mesuré
 Est plus au vent constant et asseuré.
 Dangereux est navigage de l'hoste
 Et que galere auprès d'elle s'acoste;
 Chascun s'escarte à la mercy du vent
 Regnant Siroc², le prochain du Levant,
 Lequel ayant la grand force brisée
 Des autres vents et la mer maistrisée
 Nous conduisoient vacabonds et errans
 Où sa fureur avoit gagné les rangs.
 En tel tourment que chascun peult sçavoir,
 Trop plus plaisant à reciter qu'à voir,
 Fusmes à tant que Phebus ayant faict
 Son cerne rond, de nous se fust deffaict.

Lors estonnez de la nuict qui survient
 Et que tousjours la mer grosse devient,
 Voyans aussi que la forte tourmente
 A chascun coup brise la palemente³,
 Baigne forsatz, entre de toute part,
 Et qu'il n'y a obstacle ny rampart
 Qui sceust garder le tymon⁴ qui nous guyde
 Que bien souvent de sa place ne vuide,
 Tous mariniers commencent à crier
 Mesericorde et à genoulx prier :
 L'un sainte Barbe et l'autre saint Antoine;
 L'autre faict vœu de s'aller rendre moyne
 Incontinent qu'il aura repris terre;
 L'un son salut recommande à saint Pierre,
 L'autre promect de donner à saint Cyre
 Sa pesanteur et quantité de cyre;
 Tous en effect faisoient riches les saintz,
 Mais qu'à bon port peussent arriver sains...

temps. Pendant la tempête, on ne la hissait qu'à mi-mât, ou moins encore. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

1. *Sic*. Il faut lire le triou, ou treou; c'était une voile carrée qui remplaçait les voiles latines pendant les gros temps. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 41, et Jal, *Glossaire nautique*.

2. *Siroc*, vent du sud-est. Rabelais, IV, xxii; Sainéan, *art. cité*, p. 53.

3. Les rames.

4. Le gouvernail; la Borderie paraît vouloir parler ici plutôt de celui qui tient le gouvernail.

Le poète, lui, invoque seulement le Seigneur, le « grand Patron », et lui recommande son âme¹ :

... Voilà l'estat et le piteux sejour
Où toute nuict fusmes jusques au jour
Que du grand vent la fureur fut passée
Et courte joye en noz cœurs amassée ;
Car si Siroc au poinct du jour cessa,
La Transmontane² aussitost se dressa,
Soufflant si fort et de telle maniere
Qu'elle nous fait retourner en arriere...

La tempête recommence. Une obscurité, comparable à celle qui enveloppa Thésée dans les enfers, entoure tout :

... Soudain pilotz font yssir le carnal³
Et allumer en poupe le phanal⁴...
... Galeres lors observerent l'adresse
Du feu luysant de la capitainnesse,
Ayant conclud chascun en son endroict
N'aller ailleurs sinon au phanal droict.

Mais la fureur des flots disperse les galères. La mort s'acharne contre le vaisseau du « baron Saint-Blanquart »⁵,

1. A propos de cette attitude du poète, comparez dans *Rabelais*, t. IV, p. 19, Pantagruel invoquant « le grand Dieu servateur » tandis que les matelots implorent les saints et que Panurge donne le spectacle que l'on sait.

2. La *tramontane*, vent du nord, ou nord-est. Voir Sainéan, *art. cité*, p. 53-54.

3. Le carnal était un fort palan que l'on accrochait au calcet, c'est-à-dire à la pièce de bois par laquelle se terminait le grand mât de la galère. Il servait à soulever les fardeaux considérables, à hisser l'antenne, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

4. Le fanal se plaçait à la poupe du vaisseau amiral.

5. Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, marquis des Iles-d'Or [d'Hyères], général des galères de France. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 351-352, et J. Fournier, *Le marquisat des Iles d'Or*, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1905.

où le poète est embarqué. La Borderie se voit perdu,
envie le sort de ceux

. qui perdirent la vie
Devant les yeulx de leur prince, à Pavie¹...

Il se demande si c'est

... Juno qui nous pense ennemis,
Pour ce que yssus sommes du sang de Troye²...

Suit une invocation à Vénus, mère « d'Æneas » et fille
de l'onde :

... Ces motz à peine eu je parachevez
Que dessus nous nous vismes eslevez
Flambeaux ardens tout autour du cordage,
Que vieuz pilotz prindrent à bon presage,
Estre affermans le vray feu sans fantosme
Des bienheureux Damian et saint Cosme;
Autres disoient, ayant les livres leuz,
Que c'estoit feu de Castor et Pollux³...

La tempête se calme, non sans avoir mis « à fons » vingt-
deux galères turques, et

Peu s'en falut que celle où Barberousse
Fut embarqué, n'endura la secousse...

1. Cf. dans l'*Énéide*, t. 1, p. 94-96 :

O ter quaterque beati
Quis ante ora patrum Trojae sub moenibus altis
Contigit oppetere !...

Voir encore les observations de M. L. Thuasne, *Études sur Rabelais*, p. 112-123, 242-249.

2. Souvenir du livre I de l'*Énéide* et allusion à la croyance, alors généralement admise, que les Français descendaient de Francus, fils d'Hector.

3. Voir, dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 48-50, le récit d'une tempête (avec feu Saint-Elme) survenue dans le golfe de Gênes, par vent de sud-ouest, le 1^{er} juin 1544.

Amour gourmande les vents, à la façon de Neptune dans l'*Énéide*¹, et apaise les flots :

... Nous donques tous qui fusmes presque pris,
 Passé le mal, reprismes nos espritz.
 Au port du Jon² chascun se rassembla,
 Fors deux vaisseaux que le temps nous embla,
 Desquelz n'avons nouvelles ny advis
 S'ilz sont saulvez, s'ilz sont ou mortz ou vifz...

La saison étant trop avancée pour retourner en France,

D'autre conseil est besoing que l'on use.
 Nous retournons à Patras rabiller
 Vaisseaux froissez et nous ravitailler,
 Où fut conclud à la ville famée
 Constantinople amener nostre armée.
 Tout préparé, faisons voile, et devant
 Prenons la volte envers soleil levant
 De coste en coste au long de la Morée,
 Region riche, antique et decorée
 Par maint auteur, Peloponese dicte,
 Dont mainte histoire est au long bien escrite.
 Tout autour d'elle est la mer expandue
 Fors un destroit qui comprend d'estendue
 Six mil sans plus, Ysthmon dit et nommé,
 Où de Corynthe est le lieu renommé,
 Ville jadis la premiere en delices,
 En grans tresors et pompeux edifices.
 Nous donc fuyans la pointe en costoyant
 Celle Morée et maint beau lieu voyant,
 Venons au port de Modon³, ville forte,

1. *Énéide*, I, vers 132-141.

2. Il s'agit de la rade de Navarin; cf. l'*Itinéraire de Jérôme Maureland*, p. 150, note 4, et planche X, 2. Voir Véga, *loc. cit.*, p. 352 : « Entrasmes à Porto Ionco et peu devant estoient entrez les aultres, excepté Magdalon [d'Ornesan, le frère de Bertrand], et le duc de Somme avec deux galleres. »

3. La relation de Véga, *loc. cit.*, p. 352, apporte quelques précisions de plus : « De là [Porto Jonco]... vinsmes à Modon, trouvâmes que dudit mauvais temps estoient peries dans le port

Clef de Turquie, où fault que chascun sorte
 Qui veult entrer ès fins de mer Ægée.
 Là nous voyons la piteuse rengée
 De vingt et deux galeres que la mort
 En s'enfuyant brisa dedens le port...
 ... Droict à Corron¹ nous suyons en après,
 Autre lieu fort de Modon cent mil près...
 ... De là au cap Metapan² arrivasmes,
 Où le vent frais par proue nous trouvasmes...
 Mais n'ayant plage où pouvoir repairer,
 ... Gaignons vogans sans controversité
 Faisans vertu de la nécessité
 Tant que la turme³ à force de tirer
 Gaigna la pointe et se vint retirer
 Oultre le cap au port de Portecaille⁴,
 Lieu où l'on prend l'année mainte caille,
 Car là si tost ne sommes arrivez
 Que des haultz montz nous voyons derivez
 Grecz à foison, descendans les vallées,
 Portans barilz pleins de cailles sallées,
 Ayant taxé la douzeine à un soul,
 Dont maint de nous en eut le ventre saoul.
 C'est aussi là où les sacres legers,
 Sars et Sagartz et sacretz estrangers,

xxii galleres de l'armée et mortz la pluspart des gens qui estoient
 au bord de la mer tout à travers. » Le 8 octobre, on revient à
 Porto Jonco, où l'on retrouve Magdalon d'Ornesan et le duc de
 Somma. Retour à Patras, d'où l'on s'engage « au gouffre de Venise ».
 Mais, le 13 octobre, une nouvelle tempête (que la Borderie a visi-
 blement confondue ou plutôt fondue avec la première) force à rega-
 gner Patras. Pendant deux jours, la galère de Villiers est séparée
 du reste de la flotte. Le 25 octobre, on quitte définitivement Patras
 et passant par Modon, on contourne le Péloponèse. *Ibid.*, p. 372.
 Sur Modon, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 150-152 et
 planche XI, 1.

1. Coron, au sud du Péloponèse. Voir *Itinéraire de Jérôme Mau-
 rand*, p. 152, et planche XI, 2.

2. Le cap Matapan.

3. La chiourme.

4. La flotte, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 372, séjourna au « port La
 Caille » du 29 octobre au 5 novembre. Voir l'*Itinéraire de Jérôme
 Maurand*, p. 302, « porto delle Quaglie ».

Après avoir passé la mer entiere,
 Sont attrapez et pris à la panthiere¹.
 Plus nous en fut d'iceux porté à vendre
 Que nous n'avions d'argent pour y despendre,
 Combien que tant en estoit vil le preis
 Que pour l'escu aviez le sacre pris
 Qui couste quinze et parfois vingt en France...
 ... Bien tost passons près l'isle Cytherée²
 Où fut Venus autresfois adorée,
 Qui du lieu print le nom qui dure encore
 Et de son bruit celle terre decore,
 Temples ayant propres aux sacrifices,
 Desquelz encor restent les edifices...

Invocation à Vénus. La navigation continue et

... Tost après nous voyons Sparte,
 Lacedemone antiquement nommée...

Suit un développement pédantesque sur les institutions
 de Sparte.

... Nous donc suyvens la terre d'Achaïe,
 Mesme Morée, autrement Laconie,
 Venons surgir en l'isle de Servy³,
 Isle qui n'a pas ce nom deservy
 Car nul Sesbi (?) n'y a point habité,
 Mais bien des ratz une grand quantité
 Par les buissons où noz chiens les chasserent...

On arrive ensuite à

... Malvoysie⁴, en grec dicte autresfois

1. La pannetière.

2. Cerigo ou Cythère. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 154 :
 « *Citarea insula, Veneri dicata*. Quivi se vedeno anchora le ruine
 de uno bellissimo tempio de Diana et Appoline... »

3. Ile de Cervi, aujourd'hui Elaphonisi. *Itinéraire de Jérôme
 Maurand*, p. 154; Véga, *loc. cit.*, p. 372. Le détroit qui sépare l'île
 de Cerigo de la pointe de la Laconie s'appelle encore aujourd'hui
 le canal de Cervi.

4. Monemvasia, sur la côte sud-ouest du Péloponèse. Cf. Véga,
loc. cit., p. 372.

Monembassia, c'est à dire en françois
Un seul accès, pource que leans droict
Vous n'y entrez que par un seul endroict.
Là fut trouvé, selon aucun auteur,
Le premier plant de la bonne liqueur
Qui du lieu print le nom de Malvoysie
Et fut porté au royaume Candie,
Crete lors dit, habité de cent villes
A Juppiter sujettes et serviles.
Sans prendre port à ce lieu fort ancien
Modernement rendu venicien,
Prenons le vent de peur qu'il ne se change
Et advançons outre le cap saint Ange¹,
Que l'on disoit jadis le promontoire
De Malea, où toute la nuit noire
Nous navigeons jusques au poinct du jour
Que nous entrons en un fascheux sejour
D'un port qu'estoit appelé Porteboute²,
Où sejourna dix jours l'armée toute
Pour un Siroc qui vint à l'opposite
Nous contraignant faire là nostre giste
Jusques à tant qu'un Ponant gracieux
Rompit l'esfort du vent audacieux...
... Soubz sa faveur nous entrons aux campagnes
De la mer calme et laissons ces montaignes
De Porteboute, esquelles fut un temple
De Juppiter Epidaure très ample,
Où Apollo tout ainsi qu'en Delphos
Donnoit oracle et respondoit aux folz...
... Jà commençons la terre d'Achaïe
A delaisser et veoir la Romanie,
Oultre le gouffre à Corinthe qui va
Respondre à l'autre à Patras qui rive a;
Naples³ voyons, grand port où l'equipage

1. C'est le cap Malée, à l'extrémité sud-est de la Laconie. La Borderie aurait dû parler du cap Saint-Ange avant Malvoysie, qui se trouve plus au nord.

2. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Porto Bota ». Le séjour dura du 6 au 11 novembre au plus tard. Epidauros Limera.

3. Nauplie, au fond du golfe de Nauplie, entre l'Argolide et le Péloponèse.

De tous les Grecz, utile au navigage,
 Souloit jadis demourer en repos
 Pour estre prest quand viendroit à propos.
 Bien nous sembla du lieu forte la marque,
 Inaccessible à nef, galere ou barque,
 Et en ce poinct à l'œil la conduisant,
 Par un temps calme et soleil reluysant
 Gaignons pais, tant que nous sommes mis
 En l'Egina, isle près Salamis¹...

Ici un souvenir à la victoire de Thémistocle sur Xerxès :

... L'Egina fut superbe athenienne
 Et de present povre venicienne...
 ... Au matin nous partons
 Et du chemin un peu nous escartons
 Pour prendre egade aux salines prochaines
 De Megara², où sont claires fontaines
 Qui leur douceur meslent en l'onde amere.
 Chascun de sel fournit lors sa galere,
 Et sans arrest gaignons tousjours avant
 Voyant maint lieu et mainte isle souvent
 Estrange à nous et de nom incongneue.
 Eleusis³ à noz yeulx est venue
 Sans la congnoistre, où Cerès et Pallas
 Eurent un temple auquel n'estoient pas las
 Sacrifier autrefois les Argives
 Aux pourtraitz mortz de leurs deitez vives.
 Deux jours, deux nuitz sans prendre port ou plage,
 Ayans le vent propice au navigage
 Nous emplions, tant qu'avons repoz euz
 En terre Attique, au port de Pyreus⁴,
 Porteleon nommé par les modernes,
 L'excellent port de la cité d'Athenes,
 Mere et fontaine aux lettres liberales...

1. L'île d'Egine dans le golfe de Salamine.

2. Mégare, derrière l'île de Salamine.

3. Éleusis, au nord-est de Mégare.

4. Le Pirée. Véga, *loc. cit.*, p. 372, « Port Lyon ».

Suit un développement sur Athènes antique, à laquelle s'oppose l'Athènes moderne :

Mais maintenant elle est la plus immonde,
La plus abjecte, asservie et foulée
Qui soit en terre et la plus desolée.
Ses bastimens qui furent excellens,
Theatres grands, où estoient vigilans
Au bien public les Areopagites,
Sont ruinez en maisons bien petites,
Esquelles Grecz povres et miserables
Payent tributz et tailles incroyables
En chascun feu un soultanis pour teste,
Un aspre aussi paye chascune beste,
L'un un ducat, l'autre vault dix deniers.
Atheniens qui furent les premiers
Et plus anciens gentilz hommes de Grece
User des droitz ne peuvent de noblesse,
Ains sont contraintz à tous ars mechaniques
Eulx asservir, selon les loix iniques
Du grand tyrant qui les detient petis
Pour les renger plus serfz et plus craintifz.
Nous n'eusmes pas un demy jour loysir
De voir ce lieu où prenois grand plaisir,
Voyant encor de la cité superbe
Les fondemens tous entiers couvers d'herbe.
Leur grand desseing assez donnoit entendre
Quelle pouvoit grand espace comprendre ;
Ayant aussi un theatre apperceu
Que le long temps desmolir n'avoit sceu
Sur granz piliers de marbre bien assis
Seize de long et de fronc six à six,
Duquel les Grecz avoient faict à leur guise
De Saint André une nouvelle eglise,
Ayant un mur au dedens faict en cerne
Que l'œil jugeoit assez estre moderne.
Après avoir en celle terre argive
Bien refreschi noz galeres d'eau vive,

la navigation se poursuit :

Oultre nageans près du cap de Colonne¹,
 Cap erigé sur la mer eminent,
 A trente mil d'Athene continent,
 Auquel y a six colonnes marbrines,
 D'antiquité et de memoire dignes,
 Estans encor d'un temple les reliques
 Où tous les ans souloient les Argoliques
 Venir Cerès la deesse invoquer.

Près dudit cap le vent vint à manquer,
 Mer s'adoucir, augmenter la chaleur,
 Temps pour accroistre aux forsatz leur malheur...

Le sort des forçats est doux en comparaison de celui de l'auteur, forçat volontaire de son amour : suit un long parallèle, qui est naturellement à l'avantage des premiers. Mais

... Revenons aux povres malheureux
 Qui, par effort penible et douloureux,
 De l'Archipel mainte isle outrepasserent
 Et de tirer tant le corps se lasserent
 Que, de sueur et d'angoisse lavez,
 De Chastelroge au port sont arrivez²,
 Ville qui est sur un mont située,
 De Grecz et Turcs ensemble habituée.
 Premièrement au pied de la montagne
 Carystes dicte³, assise en la campagne
 D'Euboea, isle très renommée
 Qui maintenant Negrepont est nommée,
 Terre de blez opulente et fertile,
 Non de grandeur moindre que la Sicile,
 Pour qui ont eu Lacedemoniens
 Maintz differens avec Atheniens
 Dont cruauté s'en est telle ensuyvie
 Que plusieurs Grecz y laisserent la vie,
 Comme l'on voit au livre Thucydide.

1. L'ancien cap Sunion, à l'extrémité sud-est de l'Attique. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373, la flotte passa devant le cap le 16 novembre.

2. « Chateau rouge de Nègrepont. » Véga, *loc. cit.*, p. 373.

3. Karystos, au pied du mont Saint-Élie (1,475 mètres).

L'autre cité, où le sanjac reside,
 Capitale est, dicte aussi Negrepont¹
 Où ont les Turcs basti un nouveau pont
 Oultrepassant de l'isle en terre ferme.
 Nous congnoissans noz vivres estre à terme
 Et de biscuit le paglot² quasi vuide,
 Saint Blanquart, chef, qui mieux fourny se cuyde,
 Soudain envoie en la susdicte ville
 Charger biscuit de quintaux quatre mille
 Que Pierre Bon³ et Villiers⁴ acheterent
 Et dedens trois galeres apporterent,
 Dont nul n'y a qui asseuré ne soit
 Contre la faim qui ja nous menassoit,
 Bien que ce fust assez peu de viande
 Pour tant de gens d'une armée si grande
 Où fault nourrir six mille que nous sommes,
 Compris forsatz, mariniers, gentilzhommes...
 ... Sortans du port à force d'avirons
 Comites lors de leurs sifletz esveillent
 Forsatz captifz, afin que mieux travaillent...
 ... Ainsi vogans de force à qui mieux mieux
 Tout l'Archipel se presente à noz yeux,
 Terres de loing semblent nous approcher,
 Autres fuyr et point ne nous chercher.
 Nous descouvrons Andria⁵ la vaillante,
 Qui fut jadis de dames abondante
 A divers jeux d'instrumens bien apprises,
 Des jeunes gens par la Grece requises
 Donnant plaisirs non tant de leurs accords
 Que du naïf instrument de leur corps.

1. Aujourd'hui Chalcis, sur la partie la plus resserrée du détroit qui sépare l'Eubée de la Grèce propre.

2. Le *paillot*, chambre de la galère où l'on renferme le biscuit, la farine, etc. Voir Jal, *Glossaire nautique*.

3. Pierre Bon, sieur de Méoillon, capitaine de galères. Voir Ruffi, *Histoire de Marseille*, t. II, p. 179, 274-275; V.-L. Bourrilly, *L'insécurité à Marseille au temps de François I^{er}*, dans les *Annales historiques de Provence*, 1909.

4. Sans doute Blaise de Rodon, sieur de Villiers, dont il est question dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 52-53, n. 3. Le ravitaillement eut lieu le 20 novembre, d'après Véga, *loc. cit.*, p. 373.

5. Andros.

Puis escartans çà et là noz œillades
 Voyons en mer les esparses Cyclades,
 Où mainte terre en un rond habitée
 De vagues est tout autour agitée,
 Isles jadis errantes et instables,
 Si croire ont doibt aux poetiques fables.
 Lors je m'enquiers où est l'isle sacrée
 Dicte Ortygie, à Phebus consacrée,
 Où Æneas l'oracle visita
 Et sceut les lieux que depuis habita¹,
 Mais nul ne sceut par preuve de clergie
 Me dire au vray laquelle est Ortygie,
 Car comme moy tous sont pleins d'ignorance ;
 Puis il y a bien grande difference
 De motz receuz en ce moderne usage
 Envers ceux là de l'antique langage.
 Noz mariniers toutesfois usitez
 Es lieux qu'ilz ont autresfois visitez
 Font seurement noz galeres aller
 Sans heurter coup et sans les encaller.
 Eux d'assez loing Methelin² me monstrent,
 Lequel Lesbos les anciens appellerent,
 Où ce bon vin croist tant delicieux
 Qu'on dit nectar et breuvage des Dieux ;
 Paros aussi, isle ronde et jolie,
 De marbre blanc abondante et polie,
 Et mainte autre isle ayant nom incongnu,
 Au moins depuis je ne l'ay retenu.

Enfin, après « trois moys » de navigation, on arrive au port de Chio³. Les habitants, craignant d'abord une attaque,

1. *Énéide*, III, 73-125. Il s'agit de la grande Délos ou île Rhénée. On trouve dans l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 157, n. 9 : « In questa insola de Delos, Eneas, dapoi la destruttion de Troia, vi vene per essere informato del suo destino da venire. Quivi Latona parturite Phebus et Diana. »

2. Mytilène.

3. Le voyage de Bertrand de la Borderie avait duré environ deux mois et demi, du 7 septembre au 20 novembre, jour où la flotte de Saint-Blancard arriva à Chio.

se mettent sur leurs gardes. Reconnaisant les fleurs de lys, ils changent aussitôt d'attitude :

Lors sans delay viennent nous presenter
Tout ce qui peult gens de mer contenter :
Port assuré, vivres, logis en terre,
Ayde d'argent, assurance de guerre.
Certes, s'il faut confesser verité,
Nous eussions eu sans eux nécessité...

Les « Chios, nation genevoise »¹, mènent les nouveaux arrivants en terre,

Nous faisons monstre avec offre civile
De tout le riche et plus beau de leur ville...

Tous accourent,

S'esbahissant d'ouyr nostre langage,
Des habitz courtz dont nous sommes couverts
Qu'ilz trouvent tant estranges et divers
Comme trouvons diverses leurs façons,
Et d'eux aussi nous nous esbahissons
Non toutesfois tant de leur nouveauté,
Que de penser celle communauté
Pouvoir regner si long temps belle et riche
Parmy les Turcs sans estre mise en friche,
Chose qui semble estre plus impossible
Que la brebis pouvoir vivre paisible
Parmy les loups, car Turcs d'ancienneté
Sont pis que loups envers la chrestienté.

Les compagnons de la Borderie savourent les délices du repos après leur traversée mouvementée. Notre poète goûte des plaisirs plus austères :

Je considere et voy la constructure

1. L'île de Chio avait été donnée aux Génois en 1346 par l'empereur Michel Paléologue. Elle ne fut prise par les Turcs qu'en 1566. Voir Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, dans les *Archives des missions*, t. V (1866), p. 481-642.

Des bastimens de ce lieu de nature,
 Du port l'entrée, et combien de vaisseaux
 Peuvent surgir en ces tranquilles eaux;
 Ores m'enquiers des statutz de la ville,
 De quel tribut elle est au Turc servile¹,
 Combien de feux toute l'isle comprend,
 Quel revenu la Seigneurie en prend;
 Puis je me fais conduire ès lieux plaisans
 Où le mastic se produit tous les ans,
 Gomme qui sort de petis arbrisseaux
 Qu'à peine on peult recueillir à pleins ceaulx,
 Chose pour vray de grand'merveille digne².
 Je advise puis quel vent en mer domine
 Si c'est Siroc, Mydi, Lebeix³, Ponant,
 Mestral⁴, le Grec⁵, Transmontane ou Levant,
 Et me delecte à veoir voiles enflées
 Des mesmes ventz en mer haulte soufflées;
 Tantost j'attens les vagues fluctueuses
 Encontre moy ruans impetueuses,
 Si que parfois l'onde mon pied surprend,
 Quand assez tost sa desmarche il ne prend;
 Tantost j'escry et en vers je compose
 Ce que l'œil void, ce que l'erreur propose...

Et, là-dessus, il raconte longuement l'histoire de Thésée et d'Ariane, avec des réflexions sur l'ingratitude en amour et la nécessité de bien choisir l'objet de sa flamme, ce qui lui permet d'envoyer un compliment à sa « damoy-selle ». Mais, comme le séjour à Chio menace de durer longtemps⁶ et qu'il lui faut exécuter les ordres du roi, il

1. Ce tribut était de 14,000 ducats, d'après Jérôme Maurand, *Itinéraire*, p. 164-165.

2. Sur la récolte du mastic, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 164-167.

3. Labech, vent du sud-ouest. Voir Jal, *Glossaire nautique*; Dorez, *Itinéraire*, p. 48, note 2; Sainéan, *art. cité*, p. 34-35.

4. Mistral, vent du nord-ouest.

5. Grec, vent de nord-est.

6. D'après Véga, *loc. cit.*, p. 373-374, Saint-Blancard demeura à Chio jusqu'au 27 février. Il se rendit ensuite à Constantinople. Le 24 avril, il était de retour à Chio, d'où il ne partit définitivement que le 19 mai, à destination de la France.

décide de gagner Constantinople. Il se fournit « d'un truchement expert » et d'une « barque petite » qui

Cent mil de mer loing de l'isle jolie
 Passer me fey ces fins de Natolie¹,
 Minerasie autrement appelée,
 Où pour parfaire en brief temps mon allée
 Je me fournis de chevaux de louage
 Pour porter moy, ma garde et mon bagage;
 D'un Turc aussi pour seureté plus grande
 Je m'accompagne...
 ... En costoyant près les undes sallées,
 Non sans sentir la prochaine froidure
 Des montz vestuz de blanche couverture,
 Divers casats, bourgades et villages,
 Lieux incongneuz s'offrent à noz visages,
 Cameaux chargez en chemin se presentent.
 Turcs viateurs congnoissent et bien sentent
 Que je ne suis, à me veoir à ma mine,
 Extraict de leur naturelle origine,
 Et voyent bien que l'habit que je porte
 Au naturel du cœur ne se rapporte...
 ... Smyrne qui est par flots de mer touchée
 Nous a receuz la premiere couchée...

L'auteur en profite pour rappeler quelques souvenirs d'histoire sacrée et profane.

Hors de laquelle au matin nous partons
 Et chevauchans, d'elle nous escartons.

Il va droit à la ville

Où du Grand Turc le filz aîné demeure² :
 Magnesie³ est appelée à ceste heure
 Une cité qu'autrefois on nomma

1. L'Anatolie, ou Asie Mineure.

2. Mustafa était le cinquième fils de Soliman, mais le premier qu'il avait eu de la sultane favorite Roxolane.

3. Magnésie d'Anatolie, sur les bords du Gedis tchai (l'ancien Hermos), au nord du Manissa Dag (ancien Sipylos), 1,800 m.

Anthillios, ainsi que dict on m'a,
 Qui sans soleil en nostre langue sonne,
 Pour ce qu'un mont si très hault l'environne
 Que le soleil presque le long du jour
 Ne faict dedens ne clarté ne sejour.
 Pour prendre là nostre plus droicte voye
 Nous traversons près de l'antique Troye¹
 Par la duché d'Ephesos où vivoit
 Le bon saint Paul du temps qu'il escrivoit.
 Nous descouvrons les montaignes Idées
 Où Paris a maintes bestes guidées...

Suit le développement inévitable, mais relativement court, sur la guerre de Troie :

Suyvant propos, Sultan Mostafa...
 Nous fait donner en la ville susdite
 Un sauf conduit...
 ... Bon faisoit veoir la suyte et l'equipage
 Du jeune prince et son beau personnage,
 Qui monstre bien, en visage severe,...
 Qu'il pourra faire au grand prebstre rommain
 Un jour du mal, si Dieu n'y met la main;
 Combien que luy asseurement n'espere
 D'estre empereur après la mort du pere...
 ... Car s'ilz estoient ou vingt ou trente freres,
 Celuy qui peult gagner les genisseres²
 Et occuper le siege imperial,
 De cœur felon, cruel et desloyal,
 Fera soudain le reste mettre à mort
 Sans de son sang avoir aucun remort...
 ... Quatorze jours du lieu de Magnesie
 Nous chevauchons par la mineur Asie.

A ce propos la Borderie donne quelques détails curieux sur la façon dont on voyageait à l'époque sur les routes

1. L'emplacement de l'antique Troie est près de l'entrée des Dardanelles; Éphèse est au sud de Smyrne. Toute cette partie de l'*Itinéraire* est, comme on voit, des plus confuses.

2. Les janissaires.

d'Asie et sur les mœurs des habitants qu'il eut l'occasion de rencontrer :

Mais si voulez que vous soit recité
Du traictement, de la façon de vivre
Qu'il nous failloit durant la voye suyvre,
Vous jugerez que de France opulente
Nul ne congnoist la richesse excellente,
Les grands thresors, les delectations
Qui n'a point veu estranges nations.
Durant vingt jours, tout ainsi qu'à la guerre
Tousjours vestu, je couchois sur la terre...
... Vivres aussi frians et favorables
Là nous estoient autant peu recouvrables,
Bien que de soy le païs soit fertile
Et abondant de toute chose utile.
Mais le peuple est si povre et mechanique
Tant oppressé de tyrannie inique
Qu'il n'a pouvoir les beaux champs cultiver
Ny se loger à peine pour l'yver ;
Leurs maisons sont basses, à simple estage,
Où vous verrez en un mesme mesnage
Souvent le Turc et le Grec habiter,
Chascun sa loy sans contrainte imiter,
Si que j'ay veu maintes femmes Grequesques
Ayans marys subjectz aux lois Turquesques,
L'un Machomet par foy recongnoissant,
L'autre adorant Jesuchrist tout puissant,
Chose qui semble estre non moins estrange
Que veoir ensemble un dyable avec un ange.
Nous trouvons vins assez delicieux
Aux logis Grecz, car les Turcs vicieux
A boire vin si fort offenseroient,
Que par leur loy punissables seroient.
Dès que l'aurore au matin se monstroît,
Chascun de nous sur son cheval montoit,
Et sans troter, allans tousjours le pas,
Sur le mydi prenions nostre repas
Dessoubz quelque arbre où la chaleur haultaine
Ne nous nuysoit, près de quelque fontaine.
Là repaissions, Dieu sçait comment traictez ;

Si nous avions quelques vivres portez,
 Nous les mengions sans linge ne sans table,
 Ny sans loger noz chevaux à l'estable.

A travers la « Bithynie », Bertrand de la Borderie arrive enfin à Constantinople, dont il donne une description qu'il convient de reproduire tout entière¹. C'est nous, dit-il,

La mieux assise et la mieux située
 Sur toute ville au monde habituée,
 Faicte en triangle et limitée en trois,
 Dont en deux pars la mer par ses destroitiz
 Va tout autour; le tiers est terre ferme
 Qui les derniers confins d'Europe ferme;
 Auquel costé y a de grans fossez
 A fons de rive et deux murs bien pressez,
 Au bout desquelz, à l'endroit du Ponent,
 Le vieil palais royal est eminent²
 Qui sur la mer devers mydi regarde,
 Où le tresor du Seigneur est en garde.
 Vers Orient tout autour de la ville
 Est le Saray superbe et très utile
 Pour bien defendre et l'accès empescher
 A tous vaisseaux qui voudront approcher.
 Tout vis à vis la mer Orientale
 Se part en trois : l'une part vient egale

1. Sur les descriptions de Constantinople au xvi^e siècle, voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, Introduction, p. LIII, note 1, p. 182 et suiv., et planche XV, 2. Maurand visita Constantinople six ou sept ans après la Borderie; de même Pierre Gylli, dont le voyage en Orient se place entre 1544 et 1547 et dont la description de Constantinople ne parut qu'en 1561 : *Petri Gyllii de Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor ad reverend. et illustr. D. Georgium Cardinalem Armaignacum*, Lugduni, apud Gulielmum Rovilium, sub scuto veneto, M D LXI, in-4°, 245 p. Voir E.-T. Hamy, *Le père de la zoologie française : Pierre Gilles d'Albi*, dans les *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle*, 4^e série, t. II (1900), p. 1-24. Le véritable nom, comme l'a montré M. Dorez, est Pierre Gylli.

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 206-224.

Se reunir dedens la mer Pontique¹,
Que mer Maieur autrement on explique,
Par un destroit qui les deux mers embrasse,
Nommé jadis le Bosphore de Thrace²;
L'autre moytié tient à mer Hellesponte,
Destroit auquel perdit honneur et honte
Hero la fille, alors que Leander
Ne peut à soy ny aux eaux commander;
Le tiers³ finit de son cours le repaire
Entre les deux Constantinople, et Pere⁴,
Galathas dicte au temps d'antiquité,
Ville prochaine à la grande cité
Où de present trafiquent marchandise
Chrestiens vivans soubs la rommaine Eglise,
Temples ayans propres aux oraisons,
Femmes, enfans, mesnages et maisons,
Estans, sans plus, au Grand Turc tributaires
Selon le taux des tributz ordinaires;
Lequel canal en l'eau douce redonde
Et faict un port le plus riche du monde,
Riche je dy pour la commodité
Du lieu si propre où peult la quantité
De mille nefz à l'aise reposer,
Pouvans la poupe à bort terre poser;
Riche par un excellent edifice,
D'un arsenac⁵, à recevoir propice
Deux cens vaisseaux, galere ou galiace,
Et très aisée et bien fort seure place,
D'artizans riche et de tous garnimens
De palemente et autres fournimens.
Le long du port au costé de main droite
Est la montaigne haulte, non point estroite,
Servant d'obstacle aux vens impetueux

1. La mer Noire.

2. Voir *Petri Gyllii de Bosporo Thracico libri III*, Lugduni, apud Gulielmum Rovillium, sub scuto veneto, 1561, in-4°, 263 p.

3. C'est la Corne-d'Or qui sépare Stamboul au sud de Péra et Galata au nord.

4. Sur Péra, voir *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 196-200.

5. Voir, sur l'arsenal, *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 200 et note 2, p. 202-204.

Où sont les beaux jardins voluptueux.
 Tout vis à vis de Pere à l'opposite
 Est le grand cloz de la cité susdite
 Au grand Paris egal en quantité
 Mais non si bien basti et habité;
 Dedens lequel y sont montaignes sept,
 Où Machomet, Selin et Bajaset
 Et Solyman¹, quatre Turcs empereurs,
 Feirent dresser quatre temples pour eux
 Qu'en langue turque ilz appellent Masquées (*sic*)
 Excellemment en rondeur fabriquées.
 Des autres trois montaignes est en l'une
 Le vieil palais, maison à tous commune.
 Là de present sont boutiques patentes
 Où l'on besongne aux pavillons et tentes,
 Et la seconde est le siege papal
 Du patriarche², en Grece principal,
 Vivant leans avecques certains moynes
 Colonges³ dictz, qui s'estiment idoynes
 De dignité cardinale, combien
 Que nul n'en a ny le nom ny le bien.
 Luy reformé au plus hault de la ville
 Paye au Seigneur des ducatz quinze mille
 Pour le tribut des eglises gregeoyses
 Dont il est chef, n'ayant gueres ses ayses.
 En la troisieme et montaigne derniere
 Est la Masquée, à present coustumiere
 Du grand Seigneur, dicte Sainte Sophie⁴,
 Superbe tant que mon sens ne se fie
 Vous en pouvoir d'elle rendre bon compte,
 Car ce subject toutes langues surmonte.
 Elle qui fut la Metropolitaine
 De toute Grece eglise souveraine,
 Souloit avoir (qui est merueilleux cas)

1. Mahomet II (1451-1481); Bajazet II (1481-1512); Selim I^{er} (1512-1520); Soliman II (1520-1566).

2. Voir l'*Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 208, note 2.

3. Sans doute pour Caloyers, moines. Voir Sainéan, *R. Ét. R.*, t. VIII (1910), p. 354-355.

4. *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 240-248.

De revenu trois cens mille ducatz,
Et si souloit (comme on m'a faict entendre)
Plus d'un grand mil en son cerne comprendre
Tant grande estoit, magnifique, ample et forte
Qu'on n'y entroit par cent et une porte;
Mais maintenant les deux grandes parties
Sont en ruine, et des Turcs amorties
Qui en ont faict bastir et dresser sus
Leurs temples beaux, que j'ay dit cy dessus,
Bien que ce peu qui encores abonde
Soit des plus beaux edifices du monde.
Le cœur qui est seul entier demouré,
Lequel j'ay veu, suyvi et mesuré,
A six vingtz piedz de long et cent de large,
Hault eslevé, tout rond, à double estage,
Pavé de marbre uny, cler et glissant,
Le hault doré, en voulte flegissant
Sur double ranc de piliers asseuré,
Piliers qui sont de diaspre azuré,
Jaspe et porphyre estimez de grand somme,
Longs et massifz de deux brassées d'homme.
Sur chascun d'eulx soustenant la Masquée,
Une pierre est grande et large plaquée
De marbre gris, serpentín ou fauveau,
Pour decorer ce faix riche et nouveau
Toutes au mur de bronze encousturées
D'antiquité et de preis honorez.
Le hault estage est aussi de piliers
Environné, riches et singuliers,
A ceux d'en bas moindres en quantité,
Mais en richesse egaux et dignité
Faisans autour une ronde ouverture,
Où l'on peult veoir de près la couverture,
De laquelle est la voulte magnifique
D'or marqueté à la vray moysaïque,
En divers lieux painte de beaux ymages
Dont les Turcs ont effacé les visages,
Ne pouvans veoir ny souffrir pourtraicture
De ce qui est produit par la nature.
Certes (amye), il fault que je confesse
N'avoir jamais veu pareille richesse

Ny edifice estoffé de la sorte.
 Sortant duquel, de fonte la grand'porte
 Est de porphyre excellent couronnée,
 Aux deux costez de colonnes ouvrée,
 Ayant près soy cinq grandes autres portes
 De mesme fonte, espesses et tant fortes
 Que, sans engins et poulies subtiles
 A les serrer, elles sont immobiles.

Droit au devant ceste eglise angelique
 S'estend en carre une place publique¹
 Où l'œil y peult trois grandeurs estimer,
 Le grand palais, l'église et la grand'mer.
 Ce palais est très fort pour batterie
 Tout à l'entour garny d'artillerie
 Sur l'avant mur qui le beau jardin cerne,
 Où l'œil de loing maintz beaux cyprès discerne,
 Non apparens en ce lieu seulement
 Mais de la ville en tous lieux, tellement
 Que l'on diroit à veoir celle cité
 Que c'est un parc de maisons habité.
 Rendant à l'œil plaisante perspective,
 En ce Saray, maison recreative,
 Deux grands portailz on vient à rencontrer
 Et double court avant que d'y entrer;
 Aux portes sont pendus les arcs turquoyz,
 Flesches et dardz, cymeterres, carquoyz,
 Car à nul d'eulx est licite et permis
 Armes porter, sinon contre ennemis.
 La grande court que l'on trouve premiere
 A recevoir chevaux est coustumiere
 Des courtisans, qui vont faire la court
 En l'autre endroit de la seconde cour,
 Où du logis est la magnificence,
 Y sont Bachas qui donnent audience²

1. « Tra Santa Sophia e la Porta vi è una grande e bellissima piacia. » *Itinéraire de Jérôme Maurand*, p. 244, 248.

2. « Les Bachatz entrent en la chambre du Grand Turc, deliberent et disposent de toutes choses concernans l'estat et gouvernement de ses affaires. » Geuffroy, *Briefve description de la Court du Grand Turc*, cité par J. Zeller, *La diplomatie française au*

Qui sont trois chefz, gouverneurs de l'Empire,
 A qui l'honneur et la fortune aspire
 De grands proffitz, de grands dangers aussi¹,
 Si le Seigneur trouve en eux aucun sy.
 Eux eslevez aux autres apparens
 Jugent procès, debatz et differens,
 Non tous les jours, mais trois fois la sepmaine,
 En celle court de peuple toute pleine,
 Les uns assis demeurent en silence,
 Autres debout sans aucune insolence,
 Coustume à eux autant ou plus louable
 Que moins elle est à la nostre semblable;
 Car là verrez dix mille genissaires
 Qui du Seigneur sont gardes ordinaires,
 Assis en terre en croisant leurs genoux
 Ne faire tant de bruit que six de nous.

De vous ouvrir les raisons necessaires
 Pour bien sçavoir qui sont ces genissaires,
 Comment ilz sont par la Grece levez
 Dès leur enfance et de la Loy privez;
 Consequemment de vous rendre raison
 De tous estatiz qui sont en la maison
 De ce grand Turc, de son obeissance,
 De ses tresors, de toute sa puissance,
 De son recueil trop plus grave qu'humain,
 Quand estrangers luy vont baiser la main,
 De ses deduitz, de ses garçons infames²,
 De ses jardins, de ses quatre cens femmes,
 De ses statutz modernes et anciens,
 De quelles loix il gouverne les siens,
 De Machomet, de ses religions,
 De ses confins, païs et regions,
 De sa justice et de sa tyrannie,
 Il me fauldroit une bible infinie.
 Je m'abstiendray pour la prolizité

XVI^e siècle, Guillaume Pellicier, p. 161. Les trois « Bachas » étaient à cette date Ayas-pacha, Soleiman-pacha et Mohammed-pacha.

1. Témoin le sort d'Ibrahim-pacha, le grand-vizir tout-puissant pendant plusieurs années, et qui fut exécuté le 5 mars 1534.

2. Les eunuques.

A vous narrer celle diversité,
 Soubs un espoir que le plaisir de Dieu
 Sera de brief me rappeler au lieu
 Où vous serez aise le tout sçavoir
 De moy, qui plus le seray de vous veoir...

La mission qui fournit à Bertrand de la Borderie l'occasion de son *Discours* paraît avoir été la seule qui lui ait été confiée. Au retour, on lui promet de l'inscrire parmi les valets de chambre du roi¹ : mais c'est seulement en 1540 que cette promesse se réalisa. Nous le trouvons sur la liste des valets de chambre du roi de 1540 à 1545². Comme beaucoup d'entre eux, il ne s'occupa guère que de poésie et de littérature. Il comptait parmi les amis de Marot :

Venez, mon mignon Borderie,
 Grand espoir des muses haultaines³...

Dans son *Discours de la court*, en 1543, Claude Chapuys le cite à la suite d'Antoine Héroet :

La Broderie (*sic*) et Salel font merveille
 De contenter la delicate oreille
 De ce grand roy, qui tout homme sçavant
 Veult eslever et posser en avant...

Le rapprochement de la Borderie avec Héroet, à cette date, s'explique tout naturellement, car, en 1542, la Borderie publia un poème, l'*Amye de court*, qui suscita une polémique fameuse. C'était « une protestation contre toutes les complaints qui célébraient la puissance divine de l'amour »⁴. L'*Amye de court* provoqua une foule de réponses et de contre-parties dont la mieux venue et la plus célèbre fut précisément l'œuvre d'Antoine Héroet,

1. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30849.

2. Bibliothèque nationale, ms. fr. 7853, fol. 348 v°.

3. Marot, *Œuvres*, éd. Jannet, t. I, p. 244.

4. F. Gohin, *Œuvres poétiques d'Antoine Héroet*, p. xxiv-xxv.

la Parfaicte Amye. Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette bataille littéraire dont les péripéties sont d'ailleurs suffisamment connues¹. Nous ajouterons seulement qu'après 1543, Bertrand de la Borderie nous échappe à peu près complètement. Il cesse d'être inscrit sur la liste des valets de chambre du roi en 1545. Mourut-il à cette date? Il est possible, car nous ne trouvons plus désormais aucune trace de lui. Nous ignorons totalement ce qu'il était devenu. La perte, pour la poésie, ne fut sans doute pas très sensible². Cependant, son *Amye de court* avait

1. Voir F. Gohin, *édition citée*, et Abel Lefranc, *Le Tiers Livre de Pantagruel et la querelle des femmes*, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. II (1904), p. 1-10, 78-109, et plus particulièrement p. 94. M. Lefranc avait déjà apprécié plutôt sévèrement l'*Amye de court* de la Borderie : « Fastidieuse et prolix, son œuvre offrait tous les défauts de l'école poétique dont le déclin commençait, sans aucune des qualités qui avaient rendu celle-ci supportable. » *Le Platonisme et la littérature en France, 1500-1550*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 20. Fastidieux et prolix, le *Discours* l'est aussi, et c'en est l'intérêt documentaire et historique, et non l'intérêt littéraire, que nous avons essayé de mettre en lumière.

2. Outre le *Discours du voyage de Constantinople* et l'*Amye de court*, on a de Bertrand de la Borderie une *Épître à l'un de ses amys* et une *Enigme* (*Opuscules d'amour*, p. 146-147). Nous reproduisons l'épître parce qu'elle est courte et qu'elle fournit une réponse piquante et imprévue à la question qui rendait si perplexe Panurge :

Amy, pourquoy me veux tu tant reprendre,
Que ne devois si soudain femme prendre ?
Ne me fay plus la guerre : je te dis
Que je l'ay faict pour avoir paradis ;
Et ne sçavois faire un meilleur ouvrage
Pour mon salut qu'entrer en mariage,
Car tous marys sont d'un cas soucieux,
Qui me rend seur d'aller jusques aux cieux.
Le grand hazard d'estre coqu les fasche.
Si je le suis et que point ne le sache,
Innocent suis. Or tous les innocens
Seront sauvez, y en eut il cinq cens.
Si maugré moy je puis veoir et sentir
Que l'on me faict coqu, je suis martyr.
Les bons martyrs iront là sus tout droit.

soulevé des discussions passionnées qui gardèrent son nom d'un oubli total. Ce que nous avons dit et cité de son *Discours du voyage de Constantinople* prouvera, croyons-nous, que Bertrand de la Borderie ne doit pas non plus être complètement négligé par les historiens.

V.-L. BOURRILLY.

Je ne doy donc rien craindre en cest endroit.
Et si je prens femme sage et honneste,
Bienheureux suis de si rare conquete.
Les bienheureux, si l'on croit l'Escriture,
Iront en gloire, et moy donc par droiture.
Regarde donc si je ne suis pas sage
D'avoir au ciel assigné mon partage.
Que fusse[s] tu, pour le bien qu'il m'en semble,
Bien marié et coqu tout ensemble.



FRÈRE ANTOINE DU SAIX

« COMMANDEUR JAMBONNIER DE SAINT ANTOINE »

DE BOURG-EN-BRESSE.

—+—

On se rappelle en quels termes et dans quelles circonstances maître Alcofribas fait allusion à ce personnage. C'est dans l'épisode de l'enlèvement des cloches de Notre-Dame. Gargantua les a emportées en son logis. « Cependant, vint un *commandeur jambonnier de saint Antoine*, pour faire la quête suille : lequel pour se faire entendre de loing, et faire trembler le lard au charnier, les voulut emporter furtivement. Mais par honnesteté les laissa, non parce qu'elles estoient trop chaudes, mais parce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portée¹. *Cil ne fut pas celluy de Bourg. Car il est trop de mes amys*². »

Le Duchat le premier a vu dans ces deux dernières lignes une allusion à « Antoine de Saix ou *Saxanus*, Savoiard, commandeur de saint Antoine de Bourg en Bresse, précepteur de Charles, duc de Savoie, et son aumônier en 1532 ». Cette identification du « commandeur de Bourg » avec Antoine du Saix n'a pas paru certaine à tous les commentateurs. L'édition Burgaud des Marets et Rathery (t. I, p. 149, n. 2) présente le titre de commandeur jambonnier comme « une dignité de l'invention de Rabelais » et fait

1. Cette facétie a été suggérée à Rabelais par une locution dans laquelle étaient associés ces deux mots *chaud* et *pesant*. Nous en avons probablement toute la teneur dans ce passage du ch. xxvii : « Prindrent ce qu'ilz peurent, rien ne leur feut *ne trop chault ne trop pesant*. »

2. *Gargantua*, ch. xvii. M.-L., t. I, p. 66.

des réserves sur l'identification donnée par Le Duchat : « Le commandeur de Bourg (Antoine du Saix, comme le veut Le Duchat, ou tout autre), mais probablement personnage accrédité dans son ordre... » Or, il n'y a pas à hésiter, et Le Duchat ne s'est point trompé. C'est bien à Antoine du Saix que Rabelais a fait allusion, et l'épithète de « jambonnier » est une qualification que ce « commandeur de l'ordre de saint Antoine » à Bourg s'est appliquée à lui-même trois fois dans ses ouvrages. Voici comment il y avait droit.

L'ordre des Hospitaliers de saint Antoine avait été fondé en Dauphiné, au ^x^e siècle, peu après qu'un baron de la province viennoise, Jocelin Alleman, eut déposé dans l'église de la Motte-Saint-Didier le corps de saint Antoine, obtenu de l'empereur Alexis Comnène en échange de services rendus à la guerre. Ces Hospitaliers, qui furent déclarés religieux par le Saint-Siège en 1218, portaient sur leur robe de moines, comme insigne particulier, une potence, ou *tau*, d'azur. Leur rôle propre était de soigner ceux qui étaient atteints du mal des Ardents ou feu *Saint-Antoine*, redoutable fléau qui fit son apparition en France au ^x^e siècle, et dans lequel nos médecins contemporains ont reconnu une sorte d'*ergotisme*. Les victimes de cette maladie restaient souvent paralytiques; on les appelait *contraits* ou *contracts*. Les Antoniens avaient la charge de les soigner et de les nourrir. Dans la suite, en échange de divers privilèges, ils furent tenus de recueillir des soldats invalides. Même Louis XI assigna des rentes aux Antoniens de Paris pour l'entretien des pauvres, sans acception de catégories particulières.

Dans la plupart des villes, ils avaient, pour subvenir à leurs charges, des revenus en nature. Ils élevaient des pourceaux qui avaient le privilège d'errer en liberté dans les rues, où ils trouvaient leur nourriture parmi les immondices. On les reconnaissait à leur oreille fendue, ou marquée d'une potence, ou ornée d'une clochette. Certaines villes contestèrent l'utilité de ces agents de la voirie et

tentèrent de se racheter de cette servitude. Lyon, au début du xvi^e siècle, s'en affranchit en échange d'une « ânée » de seigle par mois. Mais les Antoniens ne furent pas longtemps fidèles à leur contrat, et Rabelais put voir, à Lyon comme à Paris, les cochons de saint Antoine errer dans les carrefours.

L'origine de ce singulier privilège reste d'ailleurs obscure. On ignore pourquoi le cochon est représenté comme le compagnon de saint Antoine. Il n'en est pas question dans la *Vie de saint Antoine* que saint Athanase a écrite, d'après le récit des disciples du grand ermite¹. Peut-être le porc est-il la figure du démon de la luxure dont le saint fut tenté? Peut-être les gens du moyen âge ont-ils imaginé que le porc était cher à saint Antoine, parce que c'était l'animal sur lequel étaient fondés les revenus des religieux Antoniens²?

Quoi qu'il en soit, le peuple respectait les porcs qui avaient pour insignes les attributs de saint Antoine, la potence ou la clochette³. Naturellement, il ne tarda pas

1. Cf. *Acta Sanctorum*, janvier, t. II, p. 486-506.

2. On sait que divers attributs traditionnels qui se voient dans les effigies des saints s'expliquent non par un épisode de leur vie, mais par le patronage de ces saints. Saint Honoré porte une pelle à four, parce que les boulangers au moyen âge le choisirent comme patron. De même saint Vincent porte une grappe de raisin, parce que les vignerons l'adoptèrent comme patron de leur corporation.

3. On ignore également l'origine des attributs traditionnels de Saint Antoine. Le *tau*, ou potence, dont étaient marqués les Antoniens et leurs cochons, est soit une représentation de la béquille de saint Antoine au désert, soit un souvenir du signe de salut que l'ange de la vision d'Ezéchiél, IX, 6, imprime au front des élus : « Omnem autem super quem videritis *thau* ne occidatis. » Cf. *La légende du grand saint Antoine traduite de latin en françois par frère Pierre de Lanoy, prescheur*. Publiée pour la première fois d'après le manuscrit d'Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg, par M. C. Guigue. Lyon, 1885. Antoine du Saix fait allusion à cet insigne de son Ordre dans son épître à « aucuns ses repargnez et singuliers amys » :

Après l'impression
Que je auray faict donner à ce pot ance
Pour le tenir. — Et vive la .

à croire que le saint et ses religieux portaient intérêt à toute la race porcine. Lorsque les porcs étaient atteints de quelque maladie, on invoquait saint Antoine et l'on s'adressait aux Antoniens. Les prières et les recettes de ceux-ci passaient pour souveraines. H. Estienne nous rapporte, dans l'*Apologie pour Hérodoté*¹, l'anecdote d'un frère quêteur du pays de Calabre qui, pour se faire offrir une pièce de toile par la femme d'un boucher, ayant avisé dans la cour de celle-ci deux porcs, prétendit qu'ils étaient menacés d'une grave maladie. Il se faisait fort de la conjurer avec deux glands bénis par le « secrétain » de son église. Par intimidation et par ruse, il vint à bout de son entreprise. Authentique ou controuvée, l'anecdote atteste la confiance qu'avait le peuple dans l'intercession de saint Antoine et des Antoniens pour obtenir la guérison des porcs. En échange de leurs services, les religieux réclamaient une part du porc, lorsqu'il était tué. Munis d'une clochette, dont le tintement « faisait trembler le lard » dans le garde-manger, ils parcouraient les rues, demandant comme aumônes du lard ou du jambon. C'est ce que Rabelais appelle la quête de cochon, la « queste suille ». La recette était pour eux et pour les malades, infirmes ou nécessiteux dont ils avaient l'entretien. A Lyon, par un arrêt du 19 février 1593, ils étaient tenus de fournir annuellement au grand hôpital du Rhône, celui-là même où Rabelais avait exercé la médecine, « quinze quintaux et trois quarterons de lard sallé »².

Comme ces frères Antoniens étaient surtout connus du peuple par leurs cochons et leurs quêtes de lard et de jambons, on les désigna naturellement par le surnom familial

La clochette, suspendue au bâton que, dans ses effigies, le saint porte à la main, est sans doute destinée à rappeler que les papes accordèrent aux frères Antoniens le droit d'agiter une clochette dans leurs quêtes, pour avertir les fidèles de leur arrivée. *Acta Sanctorum*, t. II, p. 522.

1. Ch. xxxix. Éd. Ristelhuber, t. II, p. 398.

2. Cf. Guigue, *op. cit.*

de « jambonniers ». Ce sobriquet, Antoine du Saix, qui fut commandeur du monastère de Saint-Antoine à Bourgen-Bresse, l'accepte et s'en pare ingénument. « C'est de l'ouvraige au pouvre *jambonnier*, » dit-il lui-même de son *Blason de Brou* (1532). Dans une épître en vers adressée à « aulcuns de ses repargnez et singuliers amys », à la fin de son *Esperon de discipline*, il supplie Jacques du Bellay qu'il « lui plaise veoir l'œuvre du *jambonnier* ». Enfin, les *Petits fatras d'un apprentis surnommé l'Esperonnier de discipline*¹ contiennent un quatrain sous ce titre : *Le soubhait du jambonnier*².

Ainsi s'expliquent les différents traits de l'épisode imaginé par Rabelais. Comme toujours, ils sont tout proches de la réalité et de l'actualité. A vrai dire, dans l'ordre de Saint-Antoine, ce n'étaient point les commandeurs, mais de plus humbles religieux qui étaient chargés de la quête du lard et des jambons. Si Rabelais, dans son récit, nous présente comme quêteur de Saint-Antoine un « commandeur jambonnier », c'est peut-être pour avoir l'occasion de mentionner celui de Bourg, qui était de « ses amis ».

*
* * *

Comment se sont établis ces rapports d'amitié, dont il n'y a pas d'autres témoignages dans l'œuvre de Rabelais? Dans quelles circonstances est-il entré en relations avec

1. « Paris, 1545, de l'imprimerie de Jeanne de Marnef, vefve de feu Denis Janot. » — Ce titre nous montre que Antoine du Saix avait adopté un autre surnom tiré de son premier grand ouvrage : *l'Esperon de discipline*. C'est ainsi que Jean Bouchet, après avoir publié *les Regnars traversans les périlleuses voyes des folles flances du monde* (1503), s'intitule le *Traverseur* « pour notifier sans cesse que *les Regnars traversans* étaient de lui ». Cf. H. Guy, *L'école des Rhétoriciens*, p. 300.

2. Voici le texte de ce quatrain :

Il ne me chault guières de livre
Pour parvenir à grand' science,
Si Dieu me doint esprit delivre,
Et paix dedans ma conscience.

Antoine du Saix? Quelles affinités de tempérament ou d'esprit les avaient rapprochés et unis? — C'est ce qui nous reste maintenant à examiner.

Il existe sur la vie d'Antoine du Saix une excellente monographie : c'est la thèse latine de Joseph Texte, *De Antonio Saxano (Antoine du Saix), 1505-1579*¹. Elle servira de base à notre étude, et la lecture que nous avons faite des œuvres d'Antoine du Saix nous permettra de découvrir la solution des questions qui intéressent les rapports de Rabelais avec le « jambonnier »².

Antoine du Saix naquit à Bourg-en-Bresse en 1505, comme il nous l'apprend lui-même par cette inscription placée à la fin de l'*Esperon de discipline* qui parut en 1532 : « Fratrem Antonium Saxanum Antonianum, annos *septem et viginti natum*, hæc victitasse testentur, nec omnino dæsidia contabuisse. » On ne sait rien sur son enfance, ni sur sa jeunesse. Il obtint ses grades en droit civil et en droit canonique, soit à Bourges, soit à Dôle. Il fut le condisciple de Jean de Morvilliers, qui devint plus tard évêque d'Orléans et grand chancelier. Il était attaché, on ne sait à quel titre, à Philippe de Nemours, frère de Charles III, duc de Savoie, et de Louise de Savoie, mère de François I^{er}. Il est vraisemblable qu'il vécut quelque temps à la cour du roi François I^{er}. En 1533, il accompagna Philippe de Nemours à Marseille, où le roi devait rencontrer le pape Clément VII. Marot et Maurice Scève s'y trouvaient en même temps. Après la mort de Philippe de Nemours (1534), Antoine du Saix rentra dans sa province et s'y fixa.

Il y était considéré. Depuis 1531, il était commandeur du monastère de Saint-Antoine à Bourg. En 1532, âgé seulement de vingt-huit ans, il avait été choisi pour prononcer l'oraison funèbre de Marguerite d'Autriche³. La

1. Paris, Hachette et C^{ie}, 1895.

2. Tout récemment, M. H. Guy, dans son *École des Rhétoriciens*, p. 361-363, a apprécié l'œuvre d'Antoine du Saix « petit rhétoricien ».

3. C'est d'ailleurs un morceau d'éloquence qui fait peu d'honneur

même année, il avait publié le *Blason de Brou*¹, description en vers de l'église et du tombeau que Marguerite avait édifiés à la mémoire de son mari Philibert le Beau². Il était en relations d'amitié avec de grands seigneurs, comme Philippe de la Clayette, seigneur de Vougy, et Guillaume du Bellay, le futur vice-roi du Piémont³; avec des gens de lettres et des artistes, comme Antoine Héroet, Maurice Scève, Geoffroy Tory, Pierre Martin, Gilles Corrozet. Il reçut bientôt l'abbaye de Cheyziriac dans le pays de Gex.

En 1536, François I^{er}, ayant déclaré la guerre au duc de Savoie, qui s'opposait au passage de l'armée française sur ses terres, s'empara de la Bresse. Antoine du Saix, bien

à son goût. Par l'emphase, la préciosité et le pédantisme, cette oraison funèbre mérite d'être rangée parmi les plus fâcheuses productions des Grands Rhétoriciens. Elle fut publiée d'abord en latin (1534), puis en français : *Oraison funèbre faicte et prononcée aux obsecques et enterrement du corps inhumé à Brou de tres illustre princesse Marguerite d'Autriche par noble homme fraire Antoine du Saix, commandeur de Saint Antoine de Bourg et aumosnier de Charles, le tresexcellent monseigneur le duc de Savoye*, in-4° de 16 ff. goth. (Bibl. nat., Rés. X, 3490.)

1. *Le blason de Brou, temple nouvellement édifié au pays de Bresse par tres illustre, excellente et vertueuse princesse Dame Marguerite d'Autriche et de Bourgogne, en son vivant duchesse de Savoye, comtesse de Bourgogne, etc., composé par noble homme fraire Antoine du Saix, commendeur de Saint Antoine de Bourg. Utcumque sors tulerit*. Lyon, Cl. Nourrit, dit le Prince, in-4° de 16 ff. goth. — Réimpression par Vayssière, Bourg, 1876.

2. Les travaux avaient commencé en 1510. Sur le rôle que joua Jean Le Maire de Belges dans cette entreprise, on lira avec intérêt les pages 191-193 de l'*Ecole des Rhétoriciens* de M. Guy.

3. Il le range parmi ses amis dans l'épître jointe à l'*Esperon de discipline*. Il est vrai qu'il l'appelle Jacques du Bellay, « seigneur au tiltre de Langyé ». Or, l'ainé de la famille du Bellay, Guillaume, porta seul le titre de seigneur de Langey. Il avait un frère qui s'appelait Jacques, mais qui était mort depuis quatre ans lorsque parut l'*Esperon de discipline*. Cette difficulté a embarrassé Joseph Texte (cf. *op. cit.*, p. 22) et M. V.-L. Bourrilly, à qui je l'ai soumise. — La date de l'*Esperon* s'opposant à ce que l'on identifie l'ami d'A. du Saix avec Jacques du Bellay, mort à Sassari au début de 1528, il est incontestable qu'il s'agit bien de Guillaume. Mais pourquoi A. du Saix l'appelle-t-il Jacques ?

qu'il eût des obligations envers la maison de Savoie, se donna de tout cœur au roi de France. Aussi fut-il choisi par ses compatriotes lorsque, en 1551 et 1552, accablés par de trop lourds impôts, ils songèrent à faire entendre leurs doléances à Henri II. Les documents conservés aux archives de Bourg et certains poèmes du recueil intitulé le *Marquetis de pièces diverses* témoignent du zèle que déploya le commandeur de Saint-Antoine dans ces délicates missions.

A partir de 1555, il n'est plus fait mention de lui dans les archives de Bourg; sa dernière œuvre est datée de 1559; il mourut probablement en 1578.

C'était un brave homme. « Le peuple l'a tousjours cogneu affectionné au bien public », dit un document des archives de Bourg¹. Il était né pour l'action plutôt que pour l'étude. Son esprit pratique se manifesta dans diverses circonstances. Lorsqu'il fut nommé commandeur du monastère de Saint-Antoine, il entendit ne secourir parmi les mendiants valides que ceux-là seuls qui travailleraient. Il avait fait inscrire ce distique sur la porte de l'église de son monastère :

Les gens ici par force on santifie.
Qui ne fait rien, de manger ne s'y fie.

Il était d'ailleurs implacable aux prêtres et religieux de vie déréglée. Comme chanoine de Notre-Dame de Bourg, il n'a cessé de travailler à réformer les mœurs du clergé. Par cette activité saine et robuste, par ce dévouement au bien public, le commandeur de Saint-Antoine pouvait plaire à Rabelais. Mais il ne pouvait exister de sympathie qu'entre leur caractère : dans leurs idées générales, dans leurs jugements sur les événements religieux et sociaux de l'époque, ces deux esprits étaient fort différents.

Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir le prin-

1. Cf. Texte, *op. cit.*, p. 34, n. 1.

cipal ouvrage d'Antoine du Saix : *L'Esperon de discipline* qui parut en 1532, avant *Pantagruel* et *Gargantua*. Comme ce livre est assez rare, nous en donnerons à nos lecteurs une analyse détaillée. Les citations nombreuses et étendues que nous en ferons leur fourniront quelques aperçus sur le style de l'auteur et serviront parfois, par leur rapprochement, à éclairer certains passages de Rabelais.

Le titre, à lui seul, indique l'objet de l'ouvrage et le but de l'auteur : *L'Esperon de discipline pour inciter les humains aux bonnes lettres, stimuler à doctrine, animer à science, inviter à toutes bonnes œuvres vertueuses et morales, par consequent pour les faire cohéritiers de Jesu-christ expressement les nobles et généreux. Lourdement forgé et rudement limé par noble homme fraire Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg-en-Bresse, 1532.* — C'est ce qu'on appelait au moyen âge un *doctrinal*. Il est dédié à « tres illustre, tres vertueux et bien conseillé Prince Charles, duc de Savoye, de Chablais et d'Aouste, etc. ». La préface, en prose, établit que la « doctrine et discipline » est indispensable à la science. Ce lieu commun est confirmé par le témoignage d'Aristote, des « Proverbes Salomon », du livre de « Sapience », des Paraboles, d'« Esaye », de Daniel. Les conducteurs des peuples, et particulièrement les chefs de l'Église, sont responsables de l'ignorance générale :

A quoy jusques icy tresmal ont visé messieurs les poissards pilleurs, je dis pilliers et prelatz ecclesiastiques ; car la lumiere du monde, qui est le droict tiltre par l'Evangile a eulx attribué, s'est tellement esclypsée... la taye obscure d'ignorance... a bendé les yeulx aux gents d'esglise, par faulte et necessité de litterature. La grand avarice de maistre Simon le magicien, corretier¹ de benefices, macquignon de prelatures et croche-teur de dignitez, qui avec eulx a juré bourgeoisie et d'ung lien adamantin plus embrassant que lierre les a enfardelez. Fina-

1. Courtier. Cf. *Pantagruel*, ch. x : « Bonnes femmes lavandières, courratières. » M.-L., t. I, p. 266.

blement, la femme Vulcanus, le mesnage et attirail de Acteon, les briffeurs du cœur de Titius, qui sont, sans rien nommer, Venus, chiens et oyseaulx, nos pauvres pasteurs ont si bien abechez¹, applastrys², engluez, pippez et enguillannez³ que, suivant Hiérémie, les bellantes ouailles chrestiennes errantes et vagabondes ont discouru⁴ par le hault mont de presumption et par les cousteaux de vaine gloire... (a iij v°).

C'est l'incurie de ces prélats grands seigneurs qui a permis à « celle corrompue et infecte lèpre luthérienne » de gagner la chrétienté :

Y debvroyent remedier messieurs les concierges⁵, grands bergiers, guetteurs veillants et superiptendents, esquelz la charge est commise par le debvoir de leur office, dont le salaire est hydropicque et le service ethique, debvoyent, je dis, y pourveoir de bouche ou par escript, à tout le moins par exemplaire de honneste conversation, si d'aulture adminicule ne peuvent ayder (a iiij r°).

Antoine du Saix constate d'ailleurs que la religion est compromise, non seulement par les mœurs des grands dignitaires ecclésiastiques, mais aussi par les « porteurs de rogatons », les moines, qui exploitent la crédulité populaire :

Croisadeux⁶ caphars, mulletiers de rogatons⁷ et aultres

1. Affriandés, alléchés. Se dit des oiseaux à qui l'on donne une partie du pât ordinaire afin de les tenir ou de les mettre en appétit. (Godefroy, v° *Abechier*.)

2. J'ignore le sens de ce mot, qui ne figure dans aucun dictionnaire de l'ancienne langue.

3. Il existe en ancien français un adjectif : *anguillonneux*, qui signifie cauteleux, rusé (Cotgrave). Peut-être *enguillonné* est-il en rapport avec ce mot et signifie-t-il *dupé*.

4. Courir çà et là, parcourir, du latin *discurrere*, même sens.

5. Serviteur, garde, défenseur. Cf. J. Bouchet, *Triumphes de la noble Dame*, fol. 81 r°, éd. 1536 :

En vous digne vierge

Qui de Jhesus fustes mere et *concierge*. (Godefroy.)

6. Prêcheurs de croisade.

7. Les porteurs de rogatons étaient les moines qui portaient des

communs semeurs de mensonges, qui pour tendre retz à entraver veaulx, prennent en leur depredation, je dis predication¹, thesmes estrangers non à propost et mal convenents (b ij v°).

L'utilité des bonnes lettres est prouvée par la sentence du philosophe Favorinus qui « à ce bien rentroit [s'adaptait bien à ce propos], disant qu'il convenoit vivre au mirouer et patron des bonnes mœurs du temps passé et user de langaige de present. Mais comment seroit possible de chose passée sçavoir rien qui soit, si les lettres n'en eussent esté gardiennes et custodes ». C'est à cette parole de Favorinus que Rabelais fait allusion dans la conclusion de l'épisode de l'Écolier Limousin, *Pantagruel*, ch. vi : « Nous demontrant ce que dit le philosophe et Aulle Gelle qu'il nous convient parler selon le langage usité... » Mais il a oublié le nom du philosophe et ne cite qu'une partie du précepte².

L'ignorance est une des causes de la décadence de la noblesse :

Pourquoi ceulx qui se maintiennent descendus de Ganimedes, eschançon de Jupiter ou du seigneur dom Diego de Castille, cousins Gervais³ remuez de la cheville tante du talon de Bertrand du Clecquin⁴ sont avillez et mis au rebut de la foire, comme avortons non nayz à terme et descendent tous les jours au rabais ? Je pense telle decadence et declination ne

requêtes ou des reliques et les exhibaient aux fidèles pour obtenir quelque aumône. Cf. *R. É. R.*, t. VIII, p. 142. On peut voir, par ce texte, que quelques-uns d'entre eux chargeaient leurs reliques sur un mulet.

1. Ce lapsus feint « depredation, je dis prédication », est dans le goût de Rabelais, ou plutôt c'est une forme populaire du comique de mots.

2. Cf. mon étude sur *L'Œuvre de Rabelais*, p. 181.

3. Germain. Jeu de mots populaire qui se retrouve dans un autre passage de l'*Esperon* :

« Fust-il cousin *gervais* de Jupiter. »

4. Bertrand du Guesclin. Cf. Villon, *Test.*, v. 381 :

« Où est *Claquin* le bon Breton ? »

proceder que du desdaing et desprisement, auquel les gentils-hommes ont ravallé les lettres (b iiij ro).

Pour la conservation de leurs terres et de leurs biens, ils sont obligés d'avoir recours à des clerks qui souvent les abusent et les grugent. « Si ce pauvre escuyer de Beaulce repeu de baisler¹ chet entre les mains de telz degresseurs... pour un mouschet², il blasmera toute la faulconnerie » et soupçonnera d'improbité tous les savants, pour avoir été trompé par ces « vilains clergeaulx ». Toute l'occupation des grands seigneurs, « des plaisantins curiaulx et larves auliques » ne consiste qu'à babiller et « à se déguiser, chicqueter, bigarrer, chamarer..., somme à plus se contre-faire que maistre Jehan du pont à lez au gniaiz, autrement Songecreux pour badiner en ses farses et comedies³... ». Qu'ils se soucient au moins de laisser à leurs enfants ce qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes, « c'est érudition », et qu'ils les mettent de bonne heure « à l'apprentissage du mestier ».

Après cette préface vient une première partie, composée d'un certain nombre de poèmes en vers décasyllabiques, à la louange des livres, de la science en général et de quelques sciences particulièrement utiles.

La Commodité et proffict des livres contient une nou-

1. Rabelais fait également allusion à la pauvreté des gentils-hommes de Beauce qui n'ont que leurs baillements pour déjeuner. Cf. *Gargantua*, ch. xvi : « Les Gentilzhommes de Beauce desjeunent de baisler et s'en trouvent fort bien et n'en crachent que mieulx. » M.-L., t. I, p. 64.

2. Emouchet.

3. Jehan de l'Espine, dit *Jehan du Pont-Alais*, du nom d'un petit pont qui passait sur un égout auprès de la pointe Saint-Eustache à Paris, ou *Songecreux*, était en 1532 un des acteurs les plus connus et les plus aimés de la foule. Il avait joué en 1530, lors de l'entrée du roi à Paris. La même année, il avait publié les *Contrredictz de Songecreux*. Il était à cette date « prince des Sotz ». Cf. É. Picot, *Recueil général des sotties*, t. II, p. 117. — Rabelais le désigne par son surnom de *Songecreux* dans *Gargantua*, ch. xx : « Et veu qu'il leurs avoit donné de passetemps et plus fait rire que n'eust *Songecreux*... » M.-L., t. I, p. 73, et dans *Pantagruel*, ch. xii : « Pronosticatio quae incipit Silvii Triquebille, balata per M. N. *Songecruyson*. »

velle déclaration de guerre aux luthériens. Il faut les « adnichiler », les exterminer, comme l'a fait le « bon duc de Lorraine », dans la récente guerre des Rustauds,

A Salverne

Et à Strasbourg où estoit la caverne
De ces mechantz tenentz leur synagogue
Si copieux en nombre et cathorlogue¹
Que là comptez quarante quatre mille
Furent deffaiz par le roy de Cecille
Accompagné du cardinal son frere
.....
Là ne failloit le bon seigneur de Guyse.
.....
Moins n'en faisoit monsieur de Vauldemont
Dont tout honneur et bien a pris naissance,
Le contre arrest d'hereticque puissance... (I, 1 iiij).

Suivent des considérations sur la *manière de prénostiquer*, sur la *peste*, avec la *deffinition de l'épidémie*, sur les *signes et présages premonstrants l'air corrompu*; des *remedes generaulx pour preserver le corps humain de putrefaction, nourrice de peste*, préceptes d'hygiène, parmi lesquels figure la défense d'être trop « aspre aux potz »²; la *louange et utilité de théologie* adressée aux évêques et aux *pedagogues et concierges des petiz enfants*. Qu'ils délaissent les vaines disputations « de Bocquincham³, Occham⁴ et Capreole⁵ ». Tout irait mieux,

1. Catalogue.

2. L'expression se trouve dans Rabelais, *Tiers Livre*, ch. vii : « La couleur, respondit Panurge, est *aspre aux potz*, à propos, c'est mon bureau... » M.-L., t. II, p. 42.

3. J'ignore qui est ce Bocquincham.

4. Guillaume d'Occam (d'Occam, comté de Surrey en Angleterre), suivit les leçons de Duns Scot à l'Université de Paris. Il y professa vers 1320 et y publia ses ouvrages, le *Super IV L. Sententiarum*, les *Quodlibets*, l'*Expositio aurea super totam artam veterem* (commentaires aristoteliciens), le *Tractatus logices*. Ses théories philosophiques se distinguent de celles de son maître Duns Scot. L'ensemble de ses thèses constitue une sorte de *conceptualisme* qu'on a désigné du nom de *terminisme*. (M. de Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, p. 355.)

5. Jean Capreolus, dominicain, né vers 1380 à Rodez, acheva ses

Si bien souvent pour le Quart de Sentences¹,
Olcot², Bricot³ ou Lescot⁴ tant fragile,

études à Paris vers 1409 et termina au couvent de Rodez son monumental ouvrage *Libri Defensionum*, qui lui valut le titre de *Princeps thomistarum*. C'est un répertoire de la doctrine thomiste mise en regard du scotisme et de l'occamisme.

1. Dès le milieu du XII^e siècle, on composa des résumés encyclopédiques de la dogmatique chrétienne sous les titres de *Summa sententiarum* ou *Libri sententiarum*. La plus fameuse de ces synthèses théologiques est celle de Pierre le Lombard (né à Lumelogn, près de Novare, en Lombardie, et mort évêque de Paris vers 1160), que l'on surnomma le *magister sententiarum*. Le *Liber sententiarum* est de tous les ouvrages de la philosophie médiévale celui qui eut le plus de succès. On a compté des centaines de commentaires composés sur le texte du Lombard et jusqu'au milieu du XVI^e siècle, on lisait les *Sentences* dans toutes les Facultés de théologie. Ce traité était divisé en quatre parties. Les trois premières étaient consacrées aux *res* ou choses qui ne sont le symbole d'aucune autre chose : livre I, l'objet de notre jouissance, Dieu ; livre II, les moyens d'y arriver, les créatures ; livre III, les vertus qui sont à la fois objet de jouissance et moyens d'arriver au bonheur ; les hommes et les anges ou les êtres appelés à jouir de la béatitude. Le quatrième livre étudiait les *signa* ou symboles, les sacrements. (M. de Wulf, *op. cit.*, p. 210.) Ce quatrième livre est celui que Rabelais désigne, comme A. du Saix, par ce titre : le *Quart de sentences*. Cf. *Pantagruel*, ch. XVII : « A ce qu'ils n'eussent plus à lire clandestinement de nuict... le *Quart de sentences*, » et *Tiers Livre*, Prologue. C'est la traduction du titre latin usuel : *Quartus sententiarum* (s. e. *Liber*). Cf. *Aurea QUARTI SENTENTIARUM Petri Lombardi Expositio cum quaestionibus Johannis Scoti a Johanne Grillo et Antonio Capelli emendata* (Paris, Andreas Bocard, 1492), cité par Knod, *Aus der Bibliothek des Beatus Rhenanus*, p. 67.

2. Robert Holcot, dominicain anglais mort à Northampton en 1349, auteur d'un ouvrage de scolastique : *Quaestiones super IV libros sententiarum*. On le trouve cité en compagnie d'autres docteurs scolastiques dans la *Farce des théologastres* (Fournier, *Théâtre français*, p. 420) :

Avecque *Summa Angeli*
Occam et Almain et Holcot.

3. Thomas Bricot est un théologien de la fin du XV^e siècle qui avait composé un abrégé de la logique d'Aristote, *Textus abbreviatus logices*, un *Tractatus insolubilium* et des *Questiones* annexées au commentaire de Georges de Bruxelles sur les *Summulae* de Pierre d'Espagne. Rabelais le place dans la librairie de Saint-Victor : « *Bricot*, de differentiis soupapurum. » *Pantagruel*, ch. VII.

4. Lescot ou l'Escot, c'est-à-dire l'Écossais, Jean Duns Scot, que

L'on declaroit¹ texte de l'Evangile,
Ne disant rien qui ne fust veritable (I, 1 iiij).

On le voit, Antoine du Saix a sur la scolastique et son influence néfaste les mêmes idées que Budé, Érasme ou Rabelais. En attaquant les mœurs du haut clergé et en souhaitant le retour à l'Évangile par delà la philosophie scolastique du moyen âge, il se rapproche des humanistes de son temps. Il hait sans doute les luthériens et somme les princes de guérir les peuples de cette lèpre, mais il reconnaît la nécessité de certaines réformes.

La plus urgente est celle de l'éducation des enfants. C'est la question qui fait l'objet de la *Secunde partie de l'Esperon de discipline en laquelle est traicté de la nourriture et instruction des enfants, mesmement nobles et généreux, qui, pour l'origine, entretien et consummation de vraye noblesse extraicte de bonnes mœurs et gestes magnanimes, doibvent requerir science, à ce que le sens qu'on quiert soit en son temps en eulx acquis.*

Après un « prélude huyssier de la matière », Antoine du Saix donne aux « Peres chrestiens » des instructions *pour procréer, nourrir et bien instituer leurs enfants. « L'on doibt prendre femme bonne et vertueuse, bien née et bien d'eage pour en avoir enfants semblables. »* Comme tous les prédicateurs², il prescrit aux mères entières *d'alimenter leurs enfants de leur propre laict* et montre les incon-

Rabelais désigne au ch. xiii de *Gargantua* du nom de « maltre Jean d'Ecosse ». Il était né à Duns, en Ecosse.

1. Expliquait, éclaircissait. Sens ordinaire de ce mot dans Rabelais et Calvin. Cf. *Briefve DÉCLARATION d'aucunes dictions plus obscures*, c'est-à-dire *éclaircissement*.

2. Cf. *Divini eloquii preconis celeberrimi fratris Oliverii Mailardi ordinis minorum professoris. Sermones de adventu declamati Parisius in ecclesia Sancti Johannis in gravia*. Paris, Jean Petit, 1515, fol. cv r° : « Si vos essetis bone nutriretis illos : nisi essetis multum debiles. Ideo expediens esset quod nulla nutrix daret eis lac nisi vos. Quia dicit paganus Aristote quod nos ex eisdem sumus et nutrimur. Sitis tamen secure quod pueri tenent semper conditiones nutricis. Si enim nutriantur de lacte capre tenent conditiones capre ; si vero mulieris meretricis tenent conditiones, etc. »

vénients qui procèdent de laict estrangier. — Les enfants ne seront ni « délicatement nourriz, ny sumptueusement vestuz » ; ils ne boiront pas de vin. — Il faut surveiller la première éducation ; c'est une faute que de mutiler ou d'écorcher les mots pour mieux se faire entendre des enfants :

Comme disant, *venez cha finfrognét,*
 Mon *marichon*, mon *petau*, mon *troignét*,
 Venez *bicquer*¹ votre maman jolie.
 Hélas, mon Dieu, hélas ! la grant follie !
 Parlez, parlez, sans tant mignotiser,
 Ouvrez les dents, sottes, sans sottiser ! (II, D i v°).

Il ne faut pas effrayer l'enfant par des contes ridicules, lui faire croire, pour le rendre docile,

Ou qu'il sera mangé des loups garoux,
 Ou qu'il y a une grand mashecrotte²,
 Qui les petiz enfants bat, fesse et frotte,
 Qui va de nuict et se tient au cuignet
 Avec l'esprit de Pierre du Congnet³,
 Mange les chatz et tue les bellettes (II, D ij r°).

1. *Bikâ*, baiser, est usité en Dauphiné, Limousin et Gascogne (Mistral).

2. Rabelais nous a laissé une description de ce croquemitaine dont on promenait l'effigie à Lyon au carnaval. Cf. *Quart Livre*, ch. LIX : « A Lion au carnaval on l'appelle Mashecroutte ; ils le nommoient Manduce. C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, hydeuse et terrible aux petitx enfans ; ayant les œilz plus grands que le ventre et la teste plus grosse que tout le reste du corps, avec amples, larges et horricques maschoueres bien endentelées tant au dessus comme au dessous : lesquelles avecques l'engin d'une petite chorde cachée dedans le baston doré l'on faisoit l'une contre l'autre terrifiement clicqueter. » M.-L., t. II, p. 476.

3. Cf. *Nouveau Prologue* du *Quart Livre* : « Vous les associez à maistre Pierre du Coingnet... » M.-L., t. II, p. 261. On avait donné ce nom à une statue grotesque de Notre-Dame de Paris, sous le nez de laquelle on éteignait les cierges. C'était une vengeance que les prélats défenseurs des Décrétales avaient tirée de Pierre de Coignières, le légiste de Philippe VI de Valois, qui avait défendu les droits du roi, dans la fameuse dispute de Vincennes, contre Pierre

Antoine du Saix proscrit les cartes et les dés auxquels le jeune Gargantua, sous la discipline des régents théologiques, donnait la meilleure part de sa journée. Il interdit également aux enfants de fréquenter les étuves, les tavernes et les cabarets. Au reste, toute correction sera tempérée de douceur plutôt qu'exécutée avec rigueur. *L'on doit regarder à l'inclination des enfants*. Les parents leur doivent le bon exemple. A trois ans commencera l'instruction proprement dite. Du Saix ne veut pas qu'on envoie les enfants à la cour des Princes, ni à la suite des Prélats : c'est une école de frivolité. Il démontre qu'il ne faut pas *enseigner les enfants aux maisons privées*, ni les laisser *au gouvernement des femmes*, mais *les envoyer aux escholles publiques*. Surtout, il insiste sur le choix des pédagogues et « custodes ». Il expose quel sera l'*Office d'ung Pédagogue*. Il veut que l'on enseigne le grec avant le latin, qui en dérive. On exercera la mémoire de l'enfant, on l'habituerà à écrire vite, on lui apprendra couramment diverses « doctrines » : grec, latin, musique et géométrie.

Il importe de choisir pour précepteur un très savant homme. Rien n'est plus important pour l'avenir des enfants que la première éducation :

Pourtant l'on ligit que ung nommé Timothée
 Qui d'instruments estoit praticien
 Harmonieux et bon musicien,
 Des ignorantz n'avoit que gaiges simples,
 Mais de ceulx là qu'avoyent esté disciples
 D'ung aultre maistre, au double il en prenoit.
 Aultrement nul de son jeu n'apprenoit¹.

Bertrand, évêque d'Autun. On voit par ce texte de l'*Esperon* que ce personnage avait été transformé en une sorte de croquemitaine qui se cachait dans les coins [coignets ou cuignets].

1. Rabelais cite de mémoire et inexactement cette anecdote rapportée par Quintilien, *Inst. Or.*, II, 3. Cf. *Garg.*, ch. xxiii : « Par ce moyen aussi Ponocrates luy feist oublier tout ce qu'il avoit appris soubz ses antiques precepteurs, comme faisoit Thimoté à ses disciples qui avoient esté instructz soubz aultres musiciens. » M.-L., t. I, p. 84.

Il faut se garder de contraindre les enfants à une étude continuelle. *La cruauté de labeur doit de repos estre condie et l'aigreur de l'estude adoulcie par récréation.* Les passe-temps sont nécessaires non seulement aux enfants, mais même aux grandes personnes, comme le prouve l'exemple de Marius, de Paul-Émile, « de Scipion qui surmonta Carthage »¹, de Lelius, etc. L'« art de musique » est la meilleure des récréations.

Le traité se termine sur une recommandation *de redoubler la garde aux enfants quand le poil fol d'adolescence commence à poindre.*

Telle est l'œuvre capitale du commandeur de Saint-Antoine de Bourg, celle dont il prit, comme un titre littéraire, le surnom d'*Esperonnier de discipline*. Les extraits étendus que nous en plaçons sous les yeux de nos lecteurs nous dispensent d'insister sur le défaut d'art de ce style « lourdement forgé » et « rudement limé ». Il convient toutefois de rappeler que le pédantisme et la boursouffure, les locutions triviales et les images recherchées étaient les caractères ordinaires du style dans l'école des grands Rhétoriciens. L'*Esperon* est « forgé » et « limé » au goût du temps. Nous ne considérerons que les idées générales d'Antoine du Saix pour rechercher si elles s'accordent avec celles de Rabelais.

Exhortation à cultiver les bonnes lettres, satire des mœurs du clergé, invectives contre les luthériens, voilà les thèmes principaux de la première partie de l'*Esperon*. Du Saix a développé sans originalité le lieu commun des avantages de l'étude. On ne sent chez lui ni cet enthousiasme pour la science, ni cette foi dans les progrès de l'esprit humain que respire la fameuse lettre de Gargantua à Pantagruel étudiant à Paris². Il n'est pas douteux que Rabelais eût approuvé les attaques du commandeur contre les mœurs corrompues du clergé; mais nous savons

1. « Cil qui jadis anihila Carthage », dit Rabelais pour désigner Scipion, dans les *Fanfreliches antidotées*. M.-L., t. I, p. 14.

2. *Pantagruel*, ch. VIII.

aussi comment il jugeait la foi ardente, étroite et profonde qui réclamait des supplices pour les « Hæreticques, protestants desesperez »¹ et estimait que le salut de plusieurs milliers d'âmes valait bien quelques autodafés².

Quantauprogrammed'éducationquiconstituelaseconde partie de l'*Esperon*, il est fait d'une série de préceptes dont on ne voit guère le rapport avec les mœurs de l'époque. Ce sont aussi des lieux communs. Depuis Juvénal, combien de moralistes se sont affligés de voir les gens du monde payer leurs cuisiniers ou leurs chevaux plus cher que le précepteur de leurs enfants! En quel temps n'a-t-on pas recommandé aux parents de veiller sur l'éducation de leurs enfants, de leur choisir de bons maîtres, d'allier la fermeté à la douceur, de varier les études des écoliers, de les en distraire à propos par d'honnêtes récréations? N'est-ce pas simplement du zèle ordinaire des prédicateurs contre l'esprit de mondanité que procèdent les objurgations du commandeur aux mères qui refusent de nourrir elles-mêmes leurs enfants³? Dans leur ensemble, tous ces préceptes pourraient appartenir à quelque doctrinal du

1. *Quart Livre*, ch. I. M.-L., t. II, p. 446.

2. A. du Saix a exprimé plusieurs fois cette idée.

3. Ses apostrophes aux femmes mondaines rappellent par la violence et la trivialité du ton celles des prédicateurs du xv^e siècle, les Menot et les Barelete :

Dictes-moy donc, mes dames les femelles,
A quoy vous sont données vos mammelles?
Dieu l'a il faict pour présentation
Et seulement pour ostentation,
Que les portiez poignants et haultelettes
Comme deux œufz, troussées, rondelettes...
Les avez-vous pour en faire fin telle?...
Fy, fy, caschez ceste enseigne et bouchon
Car ja chascun scait vostre tricherie
Et combien vault chair fraische en boscherie...

Frère Maillard apporte plus de réserve dans ses attaques contre le décolletage. Cf. *Sermones de Adventu*, fol. 64, col. 2, à propos de la signification symbolique du lait : « Vos mulieres si sciretis quid est illud quod portatis, certe vos absconderetis mamillas vestras; sed quoniam nimis expressa nocent, supersedeo. »

moyen âge ou du xv^e siècle, et il y a loin de « l'institution » de l'*Esperon* au vaste programme d'éducation que Rabelais exposera deux ans plus tard dans *Gargantua*. Là, c'est encore l'esprit du moyen âge qui, pour rendre les hommes cohéritiers de Jésus-Christ, les stimule, mais les surveille et les contraint; ici, c'est l'esprit de la Renaissance qui accorde pleine confiance à la nature humaine et lui ouvre toute la science.

Pourtant, quelque différent que soit Antoine du Saix de Rabelais et des humanistes, il n'est pas leur adversaire. Bien loin de les méconnaître et les suspecter, comme le font à cette époque les théologiens de Sorbonne, il les admire, il subit leur influence et, dans la mesure où le lui permet son intelligence étroite, il les suit. Nous avons vu qu'il hait comme eux les arguties de la scolastique; comme eux, il méprise les Duns Scot et les Occam, les gloires de la philosophie médiévale. Il a le goût et comme la superstition du savoir. Il cite volontiers des anecdotes ou des exemples empruntés à l'antiquité. Il allègue, en même temps que les Livres Saints, Aristote, Platon, Sénèque, Cicéron, Virgile, Pline, « Plutarque », Quintilien. Sans doute, il les connaît par des ouvrages de seconde main, des compilations, des recueils d'*Exempla* ou des *Lectiones antiquæ*. Mais il y a dans cet étalage de science antique un naïf désir de montrer qu'il a profité de ses jeunes années, « nec omnino dæsidia contabuisse », une fierté du savoir qui le rapproche des grands humanistes de son temps.

Ceux-ci d'ailleurs lui sont connus et il sait quels hommages on doit à leur activité intellectuelle. Il cite « Budée » qu'il appelle « l'honneur françois »¹. Il utilise le *De*

1. Pourtant disoit l'honneur françois, *Budée*.
 Quand verrons nous l'œuvre tant amendée
 Du bien public et dressés ses desroys
 Qu'il y aura esmeu quelcun des roys
 De recouper la grand suite qu'il traine,
 Et puis fera du superflus estraine
 A ses subjectz et present de tel preis

Asse pour estimer en écus la valeur de cinq cents sesterces¹. Peut-être est-ce sous l'influence de cet humaniste qu'il proclame la nécessité d'étudier le grec avant le latin². Il ne cite pas Érasme, mais il le connaît et bientôt il songera à traduire en français la version que l'érudit hollandais avait donnée en latin de deux traités de Plutarque : *De discrimine amici et adulatoris* et *De Utilitate inimicorum*.

Cette traduction parut en 1537, sous le titre suivant : *La touche naïfve pour esprouver lamy et le flateur, inventée par Plutarque, taillée par Érasme et mise à l'usage François par noble homme frere Antoine du Saix, commendeur de Bourg. Avec l'art de soy aider et par bon moyen faire son proffict de ses ennemys*. Elle est dédiée « au Roy très chrestien François premier et souverain en toute majesté ». Antoine du Saix ne se fait pas d'illusion sur les mérites de son travail. Cette traduction procède, sans doute, de son désir d'« éperonner » ses contemporains et

Livres si chiers où le moyen est pris,
Dont peust le Prince estre comble en delices...
(I. Q 11 v°.)

1. A propos du présent que Laberius reçut de César pour avoir bien joué « farces moralisées » :

« Ung anneau d'or avec cinq cents sesterces
Qui monteroyent [vaudraient] en faisant noz calculz
Pres de cinq centz et douze mille esculz
En reduisant celle somme premise
A nostre coing, selon qu'il est en mise. »

Cf. *De Asse*, lib. II, p. 166 de l'éd. Gryphe, 1550 : « Laberius poeta donatus est censu equestri, id est, coronatorum nostrorum XII millibus et quingentis... »

2. « Et quand au Grec il [l'élève] anticipera,
Soubdain es deux il participera : [grec et latin]
Car langue Grecque a esté primitive,
Et la Latine en est derivative :
Par ce moyen il est à conceder
Que mere doibt sa fille precéder... »

Cf. Budé, *De Asse*, lib. I, p. 34 : « Si igitur teste Fabio, pene altero Cicerone, lingua latina discipula et imitatrix linguae graecae, cum se totam ad praescriptum parentis suae componere effingere que instituisset, etc... »

de les exhorter à la vertu, en leur offrant des traités « riches en sentences... et prouffitables à lire ». L'exécution reste inférieure à l'intention qui a inspiré cet ouvrage. « Ce n'est pas, dit l'auteur lui-même, de la besongne des maistres jurez et coronnez en l'eschole de Minerve, comme sont Saint Gelais, René Macé, La Maison neufve, Bauzelle, Charles de Luc, Machault et Sève mon voisin, esquelz subtile invention, richesse de termes, métaphores bien suyvies et doulceur de langage exquis et commun délivrent le preis de perfaire ouvrage immortelz en langue Françoise. Mais j'espère que ma faiblesse donnera lustre à leur puissance... » Évidemment, le « pouvre jambonnier » est flatté de faire sa partie dans le chœur de ces humanistes qu'il admire et célèbre.

Ainsi son caractère et quelques-unes de ses idées le rapprochaient de Rabelais et l'on conçoit fort bien qu'il y ait eu entre eux une véritable amitié. Il nous paraît tout à fait superflu de supposer, avec Burgaud des Marets, que Rabelais a traité publiquement d'ami le commandeur de Bourg, pour se ménager un patron de plus. La plaisanterie sur le commandeur jambonnier de Paris, qui tente de dérober les cloches de Notre-Dame à Gargantua, n'était pas tellement grave qu'elle dût être corrigée par une flatterie intéressée au commandeur de Saint-Antoine de Bourg.

* * *

C'est sans doute à Lyon, où Rabelais séjourna dès 1532, qu'il rencontra Antoine du Saix, qui comptait déjà plusieurs amis dans cette ville. Il est d'ailleurs impossible de savoir comment se noua et s'entretint cette amitié, dont on ne trouve chez Rabelais d'autre témoignage que le passage cité de *Gargantua*.

On a voulu voir une allusion à l'*Esperon de discipline* dans deux titres d'ouvrages de la bibliothèque Saint-Victor, *Pantagruel*, éd. Juste, 1533, ch. vii : « *L'esperon de*

fromaige... Le Culot de *discipline*¹. » — Dans ce catalogue, Rabelais s'amuse de la bizarrerie de certains titres d'ouvrages authentiques, en forgeant sur leur modèle des titres d'ouvrages imaginaires. Mais a-t-il vraiment songé à l'*Esperon de discipline* en créant l'*Esperon de fromaige*? Il me semble plutôt que ce titre facétieux lui a été suggéré par celui qui le précède dans le *repertoyre* : l'*Aguillon de vin*. Les « Aguillons de vin », au dire des sages-femmes, au ch. II de *Pantagruel*, ce sont : jambons, langues de bœuf fumées, etc.². L'éperon qui pousse et stimule le fromage, c'est probablement le vin³. — Dans le titre : *Le Culot de discipline*, toute l'invention comique tient au choix du premier mot : le *Culot* (la bourse) qui rentre dans une catégorie de termes : la *Savatte*..., le *Chaudron*, empruntés au vocabulaire ménager et rapprochés du nom abstrait de quelque qualité morale : la *Savatte de humilité*, le *Chaudron de magnanimité*. Ainsi, il n'est pas certain que l'*Esperon de discipline* ait suggéré à Rabelais ces deux titres facétieux de son Répertoire de la librairie Saint-Victor.

De son côté, Antoine du Saix n'a fait qu'une seule allusion à l'œuvre de Rabelais; encore est-elle assez obscure. Elle se trouve dans un huitain des *Petits fatras d'un apprentis* (1545) :

D'UN, QU'ON PENSOIT AVOIR EMPORTÉ LE CHAT⁴.

Il n'est pas mort celluy dont l'on devise,
Qu'on cuide loing, sans dire adieu, aller.
Ains prie tous, que chascun bien advise

1. Éd. P. Babeau, Jacques Boulenger et H. Patry, p. 22.

2. Éd. Juste, 1523, p. 11.

3. Les mots *aiguillon* et *éperon*, au sens métaphorique, sont souvent employés dans la langue de l'époque. Cf. Calvin, *Inst. chrest.*, éd. Lefranc, p. 527, 13 : « Ce sentiment nous doibt plustost estre un *esperon* et *aiguillon* qui nous incite à oraison. »

4. « Emporter le chat, s'en aller sans payer ou sans prendre congé. » Oudin.

En soy, devant que des aultres parler.
 Ou l'on verra voller esclatz par l'air,
 Car, à la fin, mesdisants ont la trousse.
 Dieu sçait comment vous verrez lors galler
Gargantua, Mouschillon, Barberousse.

Quel est ce personnage qui finalement donnera la *trousse* à ceux qui médisent de lui en son absence, c'est-à-dire leur fera un croc-en-jambe, les bernerà? Nous l'ignorons et nous ne voyons pas davantage pourquoi cette revanche de l'absent sera pour *Gargantua* un sujet de réjouissance. De ce texte obscur, on ne peut dégager qu'un fait, c'est qu'Antoine du Saix rapproche *Gargantua* de quelques héros de légendes populaires.

Il est vraisemblable, d'ailleurs, que le commandeur de Bourg ne faisait pas grand cas de *Pantagruel* ni de *Gargantua*. C'était sans doute pour lui de « belles billes vezées » indignes d'arrêter l'attention d'un esprit grave. Un passage de son *Esperon* nous montre en quel mépris il tenait les fantaisies de l'esprit populaire et la littérature d'imagination. C'est dans son exposé des *Effectz de Sainte Escripiture, mere germaine de theologie*. Il demande que les ouvrages sérieux ne puissent être imprimés que s'ils sont de « gents de bon alloy » en matière de foi. Quant aux œuvres de fantaisie, aux livres de passe-temps, il n'y a pas d'inconvénient à les laisser imprimer :

J'estimerois que ignorants n'eussent loy
 Que d'imprimer le compte Meleusine¹,
 Où Taillevent le maistre de cuisine²,

1. La légende de *Mélusine* et de *Geoffroy à la grant dent*, à laquelle Rabelais fait plusieurs fois allusion (cf. M.-L., t. I, p. 238, 365, 367, et t. II), était très populaire au début du xvi^e siècle. Brunet en connaît sept éditions antérieures à 1532.

2. Manuel du parfait cuisinier, fort en vogue à l'époque d'Antoine du Saix. Voici le titre de la première édition citée par Brunet : *Taillevant ou Taillevent. Ci apres sensuyt le viandier pour appareiller toutes manieres de viandes que Taillevent, queulx du roi notre sire, fit tant pour abiller et apareiller bouilly, rousty, poissons*

Le grand Albert quant aux secrets des femmes¹,
 Matheolus, vray advocat des dames²,
 Ventes d'amours³, la guerre des grenoilles⁴,
 Les droiz nouveaulx⁵, le livre des Quenoilles⁶.
 Le Testament maistre François Villon,
 Jehan de Paris⁷, Goddefroy de Billon⁸,
 Artus le Preux⁹ ou Fierabras le Quin¹⁰,

de mer et d'eau douce : saulces, epices et aultres choses à ce convenables et necessaires comme cy apres sera dit... S. l. n. d., publ. in-4° goth. de 38 ff. n. c. (édition de la fin du xv^e siècle).

1. *Albertus Magnus. De secretis mulierum opus.* La première édition signalée par Brunet est de 1478. Il en a été donné de nombreuses traductions françaises au début du xvi^e siècle sous ce titre : *Les secretz des femmes et hommes, composez par le grand Albert.*

2. Ce titre donné ironiquement à Matheolus trahit le sentiment du « jambonnier » sur le sexe faible. Nul adversaire des femmes ne fut plus violent que le clerc Matheolus au xv^e siècle. Cf. l'édition que Van Hamel a donnée de son œuvre dans la *Bibl. de l'École des Hautes Etudes : les Lamentations de Matheolus et le livre de Leesce de Jehan le Fèvre, de Resson.* Paris, Bouillon, 1892. Voir sur cet ouvrage l'article de M. Lefranc, *Le Tiers Livre du Pantagruel et la Querelle des femmes*, dans *R. É. R.*, t. II, p. 3.

3. *Les Ventes d'amours*, dialogue de l'amant et de l'amie, en vers de quatre syllabes. Brunet (*Supplément*, p. 858-859) en cite trois éditions de la fin du xv^e et du commencement du xvi^e siècle.

4. Sur les *Fantastiques batailles de Rodilardus et Croacus* par Elisius Calentius, voir l'article de M. Seymour de Ricci, dans *R. É. R.*, t. VI, p. 380-381. On ne connaît pas de traduction française de cet ouvrage italien antérieure à 1532.

5. *Les Droits nouveaulx establis sur les femmes*, petit poème emprunté aux *Droitx nouveaulx* de Coquillart et dont Brunet connaît deux éditions.

6. *Le livre des connoilles ou les Évangiles des connoilles faites à l'honneur et exaulsement des dames, lesquelles traitent de plusieurs choses joyeuses, racontées par plusieurs dames assemblées pour filer durant six journées*, était un des livrets populaires les plus en vogue au début du xvi^e siècle.

7. Sur Jehan de Paris, voir A. de Montaiglon, *Le Romant de Jehan de Paris, roy de France, revu pour la première fois sur deux manuscrits de la fin du XV^e siècle.* Paris, 1874.

8. *Les faits et gestes du preux Goddefroy de Boulion et de ses chevaleureux freres Baudouin et Eustache.* (Jean Petit, 1504. Michel le Noir, 1511. Philippe le Noir, 1523.)

9. *Le preux chevalier Artus de Bretagne.* (Michel le Noir, 1544.) *Artus.* (Jean Bonfons, début du xvi^e siècle.)

10. *Le roman de Fier à Bras le Géant.* Lyon, Guillaume le Roy,

Tous les vaillantz et Bertrand du Clecquin¹,
 La Maguelonne et Pierre de Prouvence²,
 Le Peregrin pour fraische souvenance³,
 Ou Scelestine⁴ et le Perseforest⁵,
 Roland, Maugis, Dardaine la Forest⁶,
 Prison d'amours⁷, addition et glose,
 Finablement le Roman de la Rose⁸,

1486. Jacques Maillet, 1187.) *La Conqueste du grant roy Charlemagne des Espaignes. Et les vaillances des douze pers de France. Et aussi celles de Fierabras*. (Paris, 1501.)

1. Bertrand du Guesclin. Cf. plus haut, p. 231, n. 4.

2. *L'histoire du noble et vaillant chevalier Pierre de Prouvence. Et aussi de la belle Maguelonne, fille du roy de Naples*, compte de nombreuses éditions à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle.

3. M. Reynier (*Le roman sentimental avant l'Astrée*, p. 49-54) a étudié cette œuvre de Jacobo Caviceo de Parme, intitulée *Il Peregrino*. La première traduction française est de 1525. C'était donc un livre de « fraiche souvenance », de date récente, en 1532. Il avait eu déjà quatre éditions en six ans.

4. *La Celestine en laquelle est traicté des deceptions des serviteurs envers leurs maistres et des macquerelles envers les amoureux translée d'ytalien en françoys*. (Paris, Galliot du Pré, 1527, 1529.) La Sorbonne se montra plus sévère qu'Antoine du Saix pour cet ouvrage et le condamna comme dangereux pour les mœurs.

5. Le roman de Perceforest avait eu deux éditions dans les quatre années qui précédèrent la publication de l'*Esperon*. *La tres elegante, delicieuse, melliflue et tres plaisante hystoire du tres noble, victorieus et excellentissime roy Perceforest*. (Paris, Galliot du Pré, 1528, et E. Gourmont, 1531.)

6. Maugis et la Forêt d'Ardenne représentent dans ce catalogue les *Quatre fils Aymon*. Rabelais fait allusion à Maugis dans *Gargantua*, ch. xxviii. M.-L., t. I, p. 108.

7. Le *Carcel de Amor*, roman de Diego Fernandez de San Pedro (fin du xv^e siècle), fut traduit pour la première fois en français d'après une version italienne. *La Prison d'Amours, laquelle traicte de l'amour de Leriano et Laureole, faict en espagnol, puis translaté en tusquan et nagueres en langaige françoys, ensemble plusieurs choses singulieres à la louenge des dames*. Paris, Galliot du Pré, 1526. Cf. Reynier, *op. cit.*, p. 56. « Addition et glose » désigne « les choses singulieres à la louenge des dames » mentionnées dans le titre.

8. Le *Roman de la Rose* était encore en vogue dans le premier tiers du xvi^e siècle. De l'invention de l'imprimerie à 1536, on en compte quarante éditions. Cf. Reynier, *op. cit.*, p. 10.

Ce sont traictez qu'on ne doibt estimer.
Sçavantz ou non les peuvent imprimer.
Mais à cella qui concerne la Loy
Mettre on n'y doibt que gents de bon alloy (I, ij v°).

Nos lecteurs ont reconnu dans cette énumération plusieurs des héros de romans que Rabelais a placés dans le tableau généalogique des ancêtres de Pantagruel (ch. i) ou dans les Enfers visités par Épistemon (ch. xxx). *Roland* et *Fierabras* appartiennent à la catégorie de ces livres « de haulte fustaye » dont les « propriétés occultes » se trouvent portées, au dire de maître Alcofribas, à un incomparable degré d'excellence dans la chronique gargantuine (Prologue de *Pantagruel*). Il est probable que si Antoine du Saix eût attendu deux ans de plus pour dresser ce catalogue de livres à réputer inoffensifs, parce qu'ils sont simplement plaisants, nous y trouverions *Gargantua* et *Pantagruel*. Les censures de la Sorbonne, fulminées contre ces deux romans, ne durent guère le surprendre ni l'émouvoir : il n'y vit sans doute que la réponse nécessaire des théologiens aux railleries dont Rabelais les avait lardés. Mais lui-même respectait trop peu les suppôts de Tartaret, d'Almain, d'Occam et de Bricot pour s'interdire de mentionner dans un des poèmes du *Marquetis* le géant Gargantua, dont le nom évoquait désormais dans tous les esprits celui de Rabelais.

* * *

Ainsi nos connaissances sur les rapports de Rabelais avec Antoine du Saix se réduisent à peu de chose. Elles suffisent toutefois à nous fournir l'explication du passage de *Gargantua* dans lequel Rabelais adresse au commandeur jambonnier de Bourg un souvenir amical. Nous ne nous défendrons point d'avoir cédé au plaisir de « discourir » à travers l'œuvre d'Antoine du Saix. L'analyse, les citations et le commentaire que nous en donnons peuvent paraître superflus pour l'éclaircissement de l'allu-

sion au « commandeur jambonnier de Bourg ». Mais, dans cette digression, nous avons rencontré nombre de traits de mœurs, de proverbes, d'expressions, d'allusions qui éclairent quelques parties du texte de Rabelais. En étudiant la physionomie du « pource jambonnier », nous avons constaté qu'on pouvait trouver à la veille de la Réforme un homme d'Église, de foi robuste, d'intelligence et de culture moyennes, qui était pourtant moins éloigné des humanistes, amis des futurs réformateurs, que des théologiens de Sorbonne, champions officiels de la foi. Notre digression n'aura donc pas été sans profit pour l'intelligence de Rabelais et de son œuvre¹.

J. PLATTARD.

1. [Dans deux leçons, professées en 1904 à l'École pratique des Hautes-Études, M. Abel Lefranc a déjà attiré l'attention sur les curieux rapprochements qu'on peut établir entre les ouvrages de Rabelais et ceux d'Antoine du Saix, en exprimant le vœu de voir quelqu'un traiter cette question avec tout le détail désirable. Nous sommes heureux de répondre par la présente étude à ce souhait si bien fondé.]



RABELAESIANA¹.



28. — MAISTRE ALIBORON.

L'histoire de l'évolution du sens des mots est riche en surprises de toutes sortes, mais celle que présente l'histoire d'*aliboron* est vraiment extraordinaire.

On rencontre pour la première fois ce terme au XIII^e siècle dans le *Roman de Renart* (éd. Marty, t. I, p. 379) : Renart part à la recherche d'une herbe pour guérir le roi Noble (v. 1343 et suiv.) :

... Herbes i trova assez
Dont li rois sera repaissez :
Aliboron i a trové
Que plusors genz ont esprouvé;
Qui est bone pour les chauffer
Et por fevres de cors oster.

Il n'y a pas de doute, le mot désigne ici une plante médicinale, une sorte de tonique fébrifuge : c'est le latin *elleborum*, l'ellébore, que les anciens employaient contre les fièvres intermittentes. Cette acception botanique primordiale est encore familière à certains patois : Planchers-Mines (Haute-Saône), *aliborne*, ellébore (F. Poulet), Meuse, *aliborgne*, id. (Labourasse), et provençal, *alibor* (Mistral); mais elle a complètement disparu de la langue littéraire après le XIII^e siècle.

Tandis que les textes du XIV^e siècle semblent ignorer

1. Voir *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII, p. 83-96, 332-361, 453-467, et t. VIII, p. 134-172.

aliboron, il est par contre très fréquent au siècle suivant. Voici ces mentions dans leur ordre chronologique :

1440, *Procès de Gilles de Raiç* (cité par Don Carpentier dans Du Cange) : « Dique audivit ab eodem domino Eustachio loquente de dicto magistro Francisco in comuni et vulgari idiomate talia verba : *Il fera venir maistre Aliborum*, intelligendo *diabolum* per illud vocabulum, *Aliborum*. »

1450, Arnoul Gréban, *La Passion* (éd. Gaston Paris et Raynaud, v. 22931 et suiv.) :

ORILLART. — Or menez feste
Sire roy, *maistre Aliboron*¹.
GRIFFON. — He! *ave rex Judeorum*.

1480, *Testament du maistre Pathelin* (éd. Jacob, p. 188 et 204) :

Que tost
Vous allez querre le prestre,
Et puis apres, allez chez *maistre*
Aliborum l'apoticaire.
Qu'il vienne à moy : car j'ay affaire
De luy tres necessairement...
.
Et à vous, *maistre Aliborum*,
D'oignement plain une boiste,
Voire du pur diaculum...

1490, *Mistère de Saint-Quentin* (éd. H. Chatelain, v. 21717 et suiv.) :

Je voy un *maistre Aliboron*
Ossy emflé qu'une sansue...
Il emportera quoy qu'il couste
Du corps Quentin un grant esquart.

Fin du x^e siècle. Pièce de vers intitulée *Les Ditz du*

1. Il s'agit de Jésus-Christ.

maistre Aliboron qui de tout se mesle (éd. Montaiglon, t. I, p. 33 et suiv., des *Poésies du XV^e-XVI^e siècles*).

Examinons maintenant les acceptions d'*aliboron* dans les passages cités ci-dessus :

1^o Diable. Ce sens se rencontre uniquement dans le *Procès de Gilles de Raiç*; c'est par trop généraliser que de dire avec Burgaud des Marets (t. I, p. 609) : « Ce mot était employé au moyen âge dans le sens de diable », et rien n'est moins fondé que ce qu'allègue Moland (p. 655) : « Il paraît qu'*Aliboron* figura dans les mystères dramatiques de la Passion, parmi les diables plus ou moins effroyables ou plus ou moins comiques qui formaient l'escorte de Lucifer. »

Cette acception de « démon », attestée une seule fois, n'en est pas moins réelle; elle ne laisse pas d'être embarrassante et accuse une lacune dans l'historique de notre mot. Comment passer du sens primitif d'*ellébore* à celui de *diable*? Cette association d'idées est peut-être fondée sur des traditions populaires : dans le Loiret, l'*ellébore* est appelé *griffes du diable*¹.

2^o Docteur ou savant, sens déduit de celui de connaisseur des simples et de leurs vertus, sens également attesté une seule fois, et particulier à Gréban qui l'applique à Jésus-Christ.

3^o Pharmacien ou herboriste. Évolution logique du sens primitif qu'on rencontre à la fois dans le *Testament du maistre Pathelin* et dans le *Mistère de saint Quentin*, mais qui n'est attesté qu'isolément au xvi^e siècle chez du Fail : dans le XXIV^e de ses *Contes d'Eutrapel*, il donne le nom de *maistre Aliboron* à un apothicaire d'Angers.

4^o Homme habile à tout faire : sens généralisé qu'on lit pour la première fois dans la pièce de vers déjà citée de la fin du xv^e siècle et qui devient usuel chez les écrivains du xvi^e siècle.

Rabelais, en parlant du sourd-muet Nazdecabre, con-

1. E. Rolland, *Flore populaire*, t. I, p. 81.

sulté par Panurge (l. III, ch. xx) : « Que diable, dist Panurge, veult pretendre ce *maistre Aliboron*¹? »

D'Aubigné, dans la *Confession du sieur de Sansy* (éd. Réaume et Caussade, t. II, p. 331) : « Sur ce point, nous despeschames ce *maistre Aliborum* du Fay, instrument trompeur et trompé, comme il a paru par son testament, auquel il a confessé avoir trahi le parti de Dieu pour faire sa fortune. »

Brantôme, dans les *Vies des capitaines françois* (éd. Lalanne, t. V, p. 148) : « Lui-mesme [M. de Biron], en goguenardant, il disoit qu'il estoit un *maistre Aliborum* qu'on employoit à tout faire. »

Dans ces exemples, la nuance péjorative d'ignorant prétentieux est de plus en plus accusée, ainsi que dans la farce contemporaine de *Maistre Mimin*. Celui-ci, en baragouinant un latin de cuisine, excite l'admiration de son maître qui s'écrie :

Tenez, quel *maistre Aliborum* !
Comme il faict ce latin trembler²...

De même, Larivey, dans sa comédie *les Esprits* (acte III, scène 1) : « Quand j'ai conté à ce *maistre Aliboron*, qui est autant sorcier que moy, ce que je voulois qu'il fist, il a commencé à faire du scrupuleux... »

Cette nuance défavorable du sens d'*aliboron*, — ignorant qui fait l'entendu, — devient de plus en plus prédominante, et le *Dictionnaire de Trévoux* (1752) l'énonce en ces termes : « Le peuple se sert de ce mot pour désigner un homme qui veut juger de tout et qui n'est au fait de rien ; qui fait le connaisseur et ne se connoit en rien³. »

1. *L'Alphabet de l'Auteur François* définit Panurge : « Un factotum, un *maistre Aliborum* qui de tout se mesle. » Et Oudin, dans ses *Curiositez* (1640) : « *Maistre Aliborum*, un homme qui se mesle de toute chose ».

2. Ed. Fournier, *Le Théâtre français avant la Renaissance*, p. 317.

3. Le patois de la Meuse en a gardé une trace : « *Aliborums*, façons, manières : N'fâ tant d'*aliborums* » (Labourasse).

Déjà d'Aubigné accompagne le nom de l'âne du sobriquet de *maistre Aliborum* (t. II, p. 331), et La Fontaine le donne franchement au baudet (*Fables*, l. I, XIII) :

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit *maître Aliboron*.

Les étymologistes, ignorant l'historique d'*aliboron*, ont émis sur son origine les hypothèses les plus fantaisistes : Huet et Ménage le tiraient du latin *alibi*, en l'expliquant comme un « homme fécond et subtil à trouver des *alibis* » ; Grimm, dans sa *Mythologie* (p. 533), le dérive du germanique *altboran*, vieil ennemi ; Mistral, du languedocien *arri bourroun*, « hue, bourriquet... ». D'autre part, Le Duchat voyait dans *Aliboron* Albert le Grand, et l'orientaliste Marcel Devic s'est prononcé en faveur du savant arabe *Al-Birouni*, contemporain d'Avicenne...

Tandis que le *Dictionnaire général* déclare le mot d'origine inconnue, son origine véritable, telle qu'elle résulte de l'historique, avait été indiquée en passant à plusieurs reprises et d'une façon indépendante par Anatole de Montaiglon¹, Schuchardt² et Rolland³. En abordant ici l'étude de ce mot dans son évolution intégrale, en recourant aux sources mêmes et en apportant de nouvelles contributions, nous avons voulu établir définitivement la provenance d'un terme familier à Rabelais et à son siècle,

1. *Poésies des XV^e-XVI^e siècles*, t. I, p. 35, note. L'auteur, en citant le *Roman de Renart*, se demande si la plante *aliboron* n'est pas une modification d'*elleborum*.

2. *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XIII (1890), p. 532.

3. *Flore populaire de la France*, t. I (1896), p. 77 : « A une certaine époque l'*helleborum*, corrompu en *aliboron*, était la panacée par excellence préconisée par les charlatans. Par suite, on a pu appeler *Maître Aliboron* un charlatan, un mauvais médecin, un ignorant, un âne (au figuré d'abord et finalement au propre). »

qui offre en même temps un des exemples les plus remarquables des changements de sens.

29. — CARIMARI-CARIMARA.

C'est la formule dont se sert maître Pathelin dans son délire simulé pour chasser les visions qui l'assaillent :

Ostez ces gens noirs. Marimara.
Carimari carimara.

Rabelais, en la lui empruntant, la met dans la bouche des Parisiens indignés du déluge de Gargantua (l. I, ch. xvii).

On a tenté à diverses reprises d'expliquer ce genre de formules, mais on n'a émis là-dessus que des hypothèses plus ou moins illusoires¹. C'est qu'on a négligé dans leur examen un facteur essentiel, lequel peut seul expliquer l'infinie variété et l'universalité de ces assonances. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur les nombreuses variantes phonétiques que présentent ces formules pour se convaincre qu'il ne s'agit pas dans l'espèce de phénomènes de dérivation normale, mais uniquement de formations spontanées, de créations onomatopéïques.

Le sens fondamental de *carimara* ou *caramara* est « bruit confus et tumultueux » ; de là les diverses acceptions que la locution a encore conservées dans les patois, à savoir :

1° Charivari : c'est le sens du Normand de Bessin, *cari-malo*, huées pour bafouer quelqu'un (Joret).

2° Tumulte, grand tapage : Du Cange, au mot *caria*, prétend que *carymary* est un cri propre aux habitants de Boulogne et qu'il désigne une sédition.

3° Baragouin, ç'est-à-dire bruit de paroles inintelligibles

1. Voir, sur les différentes hypothèses, G. Kastner, *Parémiologie musicale*, Paris, 1866, p. 45 à 57, et, en dernier lieu, mon travail sur la *Création métaphorique*, p. 80-82, ainsi que la *R. L. R.*, t. V, p. 131-133.

et celui qui baragouine : *carimara* est (suivant Ménage) le nom picard du Bohémien, terme dont Cholières fournit le dérivé *caramaresque* au même sens (*Œuvres*, éd. Jouaust, t. I, p. 193) : « Quel train menoit-il [le More] à sa femme de ce que son enfant estoit blanc comme albastre et ne tenoit aucun trait de la dadée *caramaresque* » (c'est-à-dire de la famille moresque)¹. On dit encore, dans le blason populaire, les *Carimaros* (c'est-à-dire les Bohémiens, les sorciers) de *Bertangle* (arrondissement d'Amiens).

4° Bataclan, attirail qui fait du bruit, en parlant surtout d'ustensiles de cuisine ou d'amas de livres qu'on dérange. Le premier sens se lit dans les *Satires de la Cuisine papale* (1560, p. 51) :

De quels utils, *Caramarats*,
Usent leans...

avec la note marginale : « *Caramarats*, ustensiles de cuisine » ; le deuxième sens est attesté par Ménage dans son *Dictionnaire étymologique* : « Les libraires de Paris appellent un *carimara de livres* un amas de livres qu'on vend en gros sans les examiner. »

Le même lexicographe ajoute qu'il possède une sentence du Châtelet de Paris, du 18 mai 1609, dans laquelle il est fait mention d'un certain Gilet qui a été trouvé « faisant vente frauduleuse de plusieurs chaises, fauteuils et autres meubles..., autrement dits *Carimara* ».

5° Masque mal habillé : Hainaut, *caramara*, chienlit, ainsi nommé du bruit que font ces masques en courant les rues (Hécart).

1. Le même écrivain donne une fois à *caramara* le sens de « sexe » (t. I, p. 322) : « Les pauvres Égyptiennes qui à peine sont delivrées de leur fruict que les voilà debout, gayer et disposes. Il ne reparle point que leur *caramara* et maris facent trefves. » Cette acception particulière a passé dans le *Dictionnaire comique* de Philibert Le Roux (1718).

Voici maintenant des assonances parallèles puisées dans les langues les plus diverses.

Branche romane : roumain *câra-mâra* ou *câr-mâr*, locution populaire pour exprimer l'action de bougonner ou se disputer.

Branche germanique : dans le patois bavarois, *Schurrimurri* ou *Schurrmurr* désigne un individu turbulent, un trouble-fête (Schmeller, qui atteste le mot dès 1618, le rend par « turbulentus, homo inquiet, turbator »); d'autre part, dans le bas-allemand, *Schurrmurr* a, selon Grimm, ces deux sens : bataclan (« altes Gerümpel, durcheinandergeworfenes Allerlei, ausrangirte Geräte, etc. ») et cohue (« Gesindel, gemeines Volk »), sens que possède également *carimari*.

Branche slave : serbe *chouroumourou*, exclamation de la confusion, de la frayeur; russe *chourymury*, intrigues secrètes.

Branche orientale : turc *chourmoury*, chose sans valeur, confusion; persan *chourimouri*, même sens (« res agitata nullius momenti »).

Les dernières citations sont faites d'après Schuchardt, qui, dans son ouvrage *Slavo-Deutsches und Slavo-Italienisches* (1885,) p. 68, fait mention d'un grand nombre de ces formules tirées des patois autrichiens et d'ailleurs. A côté des assonances déjà citées, on y lit d'autres telles que : *tchirimiri*, *tcherebere*, *charibary*, etc. L'éminent linguiste se demande à cette occasion si le français *charivari* n'appartiendrait pas à la même catégorie, et nous voici amenés, à notre tour, à nous poser la même question.

Pour lui répondre en connaissance de cause, essayons de grouper chronologiquement les divers aspects du mot :

- 1310. *Chalivali* (Godefroy : *Fauvel*);
- 1337. *Chalvaricum* (Du Cange);
- 1362. *Calivali* (Bersure : Littré);
- 1368. *Charavallium* (Du Cange);
- 1372. *Carivarium* sive *Charivalli* (Id.).

La forme littéraire *charivari* se rencontre déjà chez Eust. Deschamps, t. V, p. 79 : « Et un chascun me fait *charivari* », et chez Coquillart, t. II, p. 211, dans ces vers où le mot signifie « murmures de coquetterie » :

Tousjours ung tas de petiz ris,
Ung tas de petites sornettes,
Tant de petiz *charivary*,
Tant de petites façonnettes.

Si l'on examine le tableau chronologique tracé ci-dessus et limité au seul xiv^e siècle, on s'aperçoit qu'aucune des variantes citées n'a une valeur prépondérante, que toutes se valent et qu'il s'y agit simplement d'alternances dues au jeu des liquides. Les nombreuses divergences de forme dans les patois méridionaux ne font que confirmer cette manière de voir; en voici quelques-unes qu'enregistrent Mistral et les glossaires provinciaux :

Toulouse, *calibari*; en Champagne, *calibary* signifie chasse-navette (Tarbé), répondant au synonyme picard *charivari* (voir Littré, *Suppl.*), d'après le bruit de son va-et-vient continu¹; la forme *chalibari* est attestée à Agen en 1558 (voir Godefroy).

Languedoc, *caribari*; de même en Picardie²; dans le Boulonnais, *carivari* désigne le tapage qu'on fait en frappant sur des bassinoires ou casseroles pour bafouer quelqu'un (Haigneré).

Languedoc, *charabari*, *charivari*, à côté du Lyonnais *chara-*

1. Littré enregistre également *charivari*, forme de pantalons portés sous l'empire par les palefreniers des haras. Ce mot appartient à une autre origine : c'est le reflet du tchèque *charyvary*, pantalons larges, terme emprunté à son tour du turc *chalvar*, culottes larges pour cavaliers.

2. Cette forme se rencontre également dans le *Mistère de saint Quentin* (éd. Chatelain, v. 14946 et suiv.) :

Dieu que vecy grant carnage
De dames et de demoiselles...
Il faudra que je me deffule
A grant paine, ou que je recule
Arriere du *quaribary*...

barat, marché de chevaux et maquignonage (de Puitspelu).
Dauphinois *chanavari*, Limousin, *charbali*, etc.

Les autres langues offrent des formes parallèles :

Espagnol, *zurriburri*, bande de vauriens, de coquins (cf. ci-dessus le bas-allemand *schurrmurr*).

Roumain, *ciorobor*, tapage, querelle, dispute, à côté du verbe *ciorovâi*, bougonner, se disputer.

Thèque, *churybury*, charabia.

Ce dernier équivalent, *charabia*, qui désigne le jargon des Auvergnats, emprunt récent du languedocien *charabiat*, dérive de la même source et représente la forme abrégée d'une des formules citées-ci-dessus (cf. dans le Var, *charavieu*, *charivari*¹).

La formule *caribari-caribara*, que crient les enfants en Picardie en donnant un charivari (Corblet), répond exactement à notre *carimari-carimara* et témoigne ainsi de l'origine foncièrement identique de ces deux groupes de termes imitatifs.

La formule rabelaisienne a subi des vicissitudes ultérieures assez étranges.

D'Assoucy l'applique plaisamment aux prières murmurées des prêtres pendant le déluge :

Ils demandent, passé l'orage,
Frit que sera l'humain lignage,
Qui dans leurs temples leur dira
*Carimari, Carimara*²...

Pour Honoré de Balzac, ces mots seraient le résumé de toute une philosophie : « Que nous vivions avec les

1. L'étymologie courante, de l'espagnol *algarabia*, admise par Littré (*Suppl.*) et par le *Dictionnaire général*, est phonétiquement absurde et ne mérite guère d'être discutée.

2. *L'Ovide en belle humeur* de M. d'Assoucy, 2^e éd., Paris, 1653, fable VIII : *le Déluge*, p. 61.

sages, s'écrit Raphaël de la *Peau de Chagrin* (p. 65), ou que nous périssions avec les fous, le résultat n'est-il pas, tôt ou tard, le même? Aussi le grand abstracteur de quintessence a-t-il jadis exprimé ces deux systèmes en deux mots : CARYMARI, CARYMARA. — Notre cher Rabelais, réplique Émile, a résolu cette philosophie par un mot plus bref que *Carimary*, *Carymara*. C'est *Peut-être*, d'où Montaigne a pris son *Que sais-je?* »

Dans une récente comédie en vers, *Une farce de maître Villon ou la Nuit de la Saint-Jean*, par M. Armand d'Artois, une des scènes représente l'intérieur de la Cour des Miracles présidée par le grand Coësre Robin Trouse-caille :

ROBIN, *se levant* :

La cause est entendue, et voici ma sentence :
Bourgnibus à la potence.

Tous, *joyeusement* :

Ah! Ah! Ah!
Carimari! Carimara!

La formule de Patelin, en passant chez Rabelais, acquit un sens nouveau et fit fortune en littérature. Son acception primordiale, vague et un peu mystérieuse, l'a rendue susceptible des applications les plus variées. Elle put ainsi être accommodée à toutes les sauces, philosophiques et autres.

30. — LE CHAPITRE XXXIII *bis* DU V^e LIVRE.

(Note supplémentaire.)

L'article que j'ai publié dans cette *Revue* (t. VIII, p. 191 à 199) sur le chapitre en question, qui appartient exclusivement au manuscrit du V^e livre, a besoin d'être complété

1. Publiée dans la *Revue bleue* de juin 1910 (voir acte III, sc. iv).

par cette note que j'avais malencontreusement égarée. La voici :

L'idée même du festin a été également puisée dans le *Disciple* qui, le premier, lui consacre la fin de son xiv^e chapitre : « Comme Panurge ... arriva au pays des Lanternes, et d'ung festin ou banquet triomphant que fist la royne des Lanternes. » Le menu y est infiniment moins compliqué, mais la tendance burlesque des noms de plats y est déjà accusée, et l'auteur du chapitre xxxiii *bis* ne fera que pousser au dernier grotesque ce travers linguistique. Voici le texte du *Disciple* :

La royne fut servie la premiere des goabins qui est une viande fort exquise au pays des Lanternoys, car je n'en veis jamais alieures. Les autres dames feurent servies de bourbouffles qui ne sont pas si cheres ne si fortes à trouver que les goabins. Elles eurent des nudrilles bouillies en eaue froide, de peur qu'elles ne sentissent la fumée, et puis apres des hannicroches rosties avec charbon de glace de peur qu'elles ne leur bruslassent les dens.

Et en apres elles furent servies de triquedondaines frites, et, cela desservy, on leur apporta de pastés d'agobiles, lardées de farouare, lequel estoit fort cher, car il ne croist gueres en France. En apres elles eurent des triquehouses, farcies de triquebiles; consequemment on leur presenta des marmelottes et des cancresvuides rosties en la broche entre deux platz, avec des farcignolles sallées de poudre à canon, de peur de la colicque, car elles font bon ventre.

Elles eurent aussi force mynehardes pouldrées de gringue-naudes fines; et pour la quarte assiette elles eurent des halledosses aux grumelins avec les dadiffles chaudes, puis les marouffles et les croquignolles, puis feurent apportez les barcotins et firelimouzes, et les barbelousses succez de poix raisine fresche.

Deux ou trois termes seulement de ce menu bizarre ont passé dans le chapitre correspondant du *Manuscrit*. Quant aux noms mêmes des plats cités dans le *Disciple*, toute une partie nous en est complètement inconnue.

Qu'est-ce que signifient : des *barbelousses*¹, des *barco-tins*², des *bourboufles*³, du *farouare*, des *goabins*⁴, des *halledosses*⁵, des *marmelottes*⁶, des *myneharden*, des *nudrilles*?

Mais le reste est compréhensible et il suffit de nous renseigner sur les bizarreries de cette cuisine, laquelle consiste en : *cancrevuides* (crabes vides), le pendant de *dadiffles*, *dadais* (cf. « sots, niais », Oudin) et *firelimouzes* (chez Oudin, *firlimouse* est une variante de *frimousse*), des *hannicroches* (sorte d'armes) et des *maroufles* (marauds), des *triquebiles* et des *triquedondaines* (des balivernes), des *triquehouses* (sorte de guêtres).

Ces noms étranges de plats, on le voit, ne le cèdent guère à ceux que renferme le chapitre xxxiii *bis* du *Manuscrit*. Les uns et les autres diffèrent essentiellement des plats mentionnés dans le xxiii^e chapitre du V^e livre : « Comment fut la royne à soupper servie... » On y lit ce passage : « Le pot pourry estoit plain de potages d'especes diverses, sallades, fricassées, saulgrenées, cabirotades, rousty, bouilly, carbonnades, grandes pieces de bœuf sallé, jambons de haute taille, saulmates deificques, pastisseries, tarteries... »

En somme, les menus burlesques du *Disciple* et du *Manuscrit* sont de véritables parodies dont les déformations linguistiques tranchent nettement avec tout ce qui est sorti de la plume de Rabelais.

Après avoir écrit ce qui précède, nous avons retrouvé la tendance burlesque qui caractérise ce chapitre dans un

1. Cf. *barbelotte*, espèce de grenouille ou de crapaud (Godefroy).

2. Sont-ce de petites barques (anc. fr. *barcote*, *barcouse*) ?

3. Cf. les *bourbelettes* du manuscrit.

4. Cf. les *ganabins* du manuscrit.

5. Le verbe *haledosser* se lit une fois dans le *Tableau de Marnix* (t. I, p. 342) : « ... toilles et traîneaux pour chasser au vent, et y enserrer des belles escrevisses *haledossées* par imagination. » Ce verbe est encore usuel dans le patois picard : « *aldosser*, frapper, blesser » (Jouancourt).

6. Est-ce une déformation de *marmelades* ?

Dialogue populaire facétieux du milieu du XVIII^e siècle. Il s'agit d'une pièce in-8° de 15 pages, imprimée en 1731 à Troyes chez Garnier, et portant ce titre :

Le magnifique et supercoqueliquentieux festin fait à messieurs, messeigneurs les vénérables savetiers, carreleurs et réparateurs de la chaussure humaine, par le sieur Maximilien Belle-Alesne, nouveau reçu et agrégé au corps de l'état; avec la liste de tous les régals, services de table, mets, desserts et préparatifs du festin, et la réjouissance, les danses et autres divertissements de l'illustre compagnie.

C'est une invitation à un banquet faite dans les formes à l'*Ancien* [savetier] par le *Nouveau* [reçu] et le menu du festin. Ce dernier est conçu à peu près dans le même esprit que celui des dames Lanternes, et il est possible que nous nous trouvions en présence d'une imitation.

Voici quelques extraits de la liste des mets et ragoûts¹ :

Pour entremets, soixante et quatorze plats de coquecigrues, tant du levant que du ponant, passées au chaud lard.

Cent cinquante plats d'amphibies, à la sauce huguenote.

Cinquante huit accolades de buffles marins, assorties de soucis et patience, avec huile vierge de cotret et vinaigre de sureau.

Vingt-quatre bassins de crépuscules du matin et du soir, farcis de châtaignes avec brides à Vénus.

Soixante et quinze assiettes de langues de mouches fumées et lardées de loups marins.

Une douzaine et demi de crocodiles engoblinés.

Six douzaines de cuisses de licornes en chaud lard.

Trois douzaines d'assiettes d'étoiles fixes avec marmelade.

Soixante-quatre bassins de gelées de Décembre et Janvier de la présente année.

Trois rangs de bassins de menuets, et autant de branle-gais.

La liste est, on le voit, l'œuvre d'un lettré et, croyons-

1. La liste entière a été réimprimée par Ch. Nisard, dans son *Histoire des livres populaires*, 2^e éd., Paris, 1864, t. I, p. 272 à 278.

nous, d'un lecteur de Rabelais, à en juger d'après certains termes et expressions facétieux, tels que *supercoqueli-quentieux*, *coquecigrues*, *soucis et patience*, ce dernier rappelant « le soucil et l'ancholie » du maître François.

31. — MASSORÈTE au sens de démon ?

Dans le premier *Dictionnaire anglois-françois* (1593) de Claude Sainlien, on lit cette explication déconcertante : « MASSORET, sprite : Vous avez l'âme d'un *massoret* à travers le corps¹. »

On la retrouve dans le *Dictionnaire* de Cotgrave (1611) sous cette forme : « MASSORET, *A Spirit, Ghost, Hobgoblin*; MASSORETS, *Such Jews as corrected the false written words of Scripture...* »

L'auteur de la partie anglaise-française (1632) lui donna définitivement droit de cité en français : « SPIRIT, esprit, démon, *massoret*.

GHOST, *massoret*.

HOBGOBLIN, esprit follet, *massoret...* »

Et voilà comme on écrit les ... dictionnaires.

J'avais vainement cherché chez Rabelais, dans un travail antérieur², un indice quelconque qui pût motiver un changement de sens aussi étrange. La sémantique nous révèle parfois des choses étonnantes³, cependant qu'un grammairien ou critique de la Bible, qu'un copiste de la sainte Écriture soit métamorphosé en démon, c'est tout de même, il faut l'avouer, par trop extraordinaire.

1. Nous citons d'après la thèse de M^{lle} Farrer (*La vie et les œuvres de Claude Sainlien, alias Claudius Holyband*, Paris, 1908, p. 76), qui ajoute ce commentaire : « Il est à remarquer que Sainlien diffère de ces auteurs (Rabelais, etc.) dans l'explication de certains mots. Dans la langue savante de Rabelais, par exemple, on trouve chez Holyband « MASSORET, *vous avez l'âme d'un massoret à travers le corps* ». Holyband rend ce mot par l'anglais *sprite*, esprit malicieux, tandis que Rabelais l'explique par *savant docteur parmi les Juifs*. »

2. Cf. *R. É. R.*, t. VII, p. 167-168.

3. Voir ci-dessus l'article sur *aliboron*.

Ce petit problème lexicographique aurait longtemps attendu une solution si le hasard des lectures ne m'avait amené à parcourir un ouvrage curieux de la fin du xvi^e siècle portant ce titre :

LE PRINTEMPS D'YVER, contenant cinq histoires, discourues par cinq journées en une noble compagnie au chasteau du Printemps. Par Jacques Yver, seigneur de Plaisance et de la Bigottrie, gentilhomme Poictevin, Paris, 1572, chez Abel Langellier.

C'est un recueil de nouvelles dont le cadre est analogue à celui de l'*Heptaméron*. La dame du château, qui est veuve et qui a une fille nommée Marie et une nièce nommée Marguerite, reçoit chez elle trois gentilshommes de ses amis, les sieurs de Bel-Accueil, de Fleur-d'Amour et de Ferme-Foi, afin, dit l'auteur, « de soulager par amiable frequentation les ennuis éprouvés durant les guerres civiles, et detremper le fiel amer qu'en pouvoit apporter la souvenance ». Les dissertations sur l'amour y occupent bien entendu une place prépondérante : elles sont un peu quintessenciées, mais non dépourvues d'esprit et de grâce. L'ouvrage a joui d'une certaine vogue, ayant eu plusieurs éditions à la fin du xvi^e siècle.

Dans la deuxième nouvelle, le sieur de Bel-Accueil maltraite fort le beau sexe en soutenant que « les femmes sont mises en terre seulement pour servir de malheur et tourment aux hommes ». M^{lle} Marguerite prend alors la défense de la femme; elle invoque la polygamie orientale, cite Salomon le Sage et conclut : « Il est dit que le Restaurateur (c'est-à-dire le Régénérateur), ennemi du serpent malin, naistrait de la semence de la femme et non pas de l'homme. »

— « Ho! ho! quel *interprete* vous estes mademoiselle, répliqua le sieur de Bel-Accueil; je crois que vous avez l'âme de quelque MASSORET traversée au corps, voire et des plus subtiles; mais j'espere que vostre glose se trouvera legere d'un grain... »

Le gentilhomme soutient donc que la noble demoiselle est si bien au courant de la sainte Écriture qu'on dirait que l'âme d'un *massoret*, — d'un glossateur de la Bible, — lui a traversé le corps, c'est-à-dire qu'elle est un *massoret* en personne.

Notre lexicographe s'est donc gravement mépris lorsqu'il a traduit : « Vous avez l'âme d'un *esprit* (ou d'un *revenant*) à travers le corps. » Sainlien a dû ignorer l'acception du terme *massoret*, et par conséquent Rabelais, pour arriver à une pareille interprétation. Le non-sens passa tel quel chez Cotgrave et chez son collaborateur.

On voit avec quelles précautions il faut utiliser les renseignements des anciens lexicographes. J'avais précédemment montré les nombreuses bévues qu'on trouve dans Cotgrave et qui ont généralement passé chez Oudin et Duez. La preuve que j'apporte aujourd'hui confirme une fois de plus le caractère superficiel de ces recueils, compilations exécutées sans contrôle et souvent sans intelligence.

32. — Le MONTEVILLE de Rabelais.

Dans le prologue au premier livre de *Pantagruel*, Rabelais, faisant l'éloge de la *Chronique gargantuine*, cite un certain nombre d'œuvres de même billon qui n'en approchent pas. Voici le passage d'après l'édition princeps, imprimée à Lyon chez Claude Nourry (exemplaire unique de la Bibliothèque nationale), édition qui, — suivant Ch. Brunet¹, — « présente le texte dans toute sa simplicité primitive » :

Bien vray est il que lon trouve en daulcuns livres dignes de memoire certaines proprietiez occultes, au nombre desquelz lon met Robert le Diable, Fierabras, Guillaume sans paour,

1. *Recherches bibliographiques et critiques sur l'édition originale des cinq livres de Rabelais*, Paris, 1852, p. 15. — Cf. Plan, *Bibliographie*, p. 33 à 37.

Huon de Bourdeaulx, *Monteville* et *Matabrun*; mais elles ne sont pas à comparer à celui dont nous parlons.

Dans la seconde édition de 1534, Lyon, François Juste (que la *Société des Études rabelaisiennes* a réimprimée d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque de Dresde), le texte du passage cité se trouve déjà augmenté et modifié : la liste commence par *Fessepinthe* et finit par *Montevielle* et *Matabrun*; dans celle donnée par le même éditeur en 1542 (texte suivi par Montaiglon et Marty-Laveaux), la liste est encore augmentée : *Orlando Furioso* vient après *Fessepinthe* et la série finit par *Montevielle* et *Matabrun*.

Constatons donc dès le début que la leçon primitive est *Monteville*, laquelle fut ultérieurement modifiée en *Montevielle* et en *Montevielle*.

Ce nom est jusqu'ici resté inexpliqué.

Les auteurs de l'édition *Variorum* se bornent à dire : « C'est l'histoire d'un chevalier normand qui est vraisemblablement ainsi nommé de la baronnie et du bourg de Monteville » ; et ce genre d'explication qui n'explique rien, — *obscurum per obscurius*, — a été admise par Regis.

Jannet-Moland (1867-1874) déclare : « Nous ne saurions dire dans quel conte figure ce personnage », et Jean Fleury, en parlant de *Fessepinthe*, de *Monteville* et de *Matabrun*, se contente d'affirmer : « Le premier et les deux derniers ouvrages sont maintenant oubliés¹. »

Finalement, M. Plattard résume cet état de choses en disant : « Nous ignorons s'il a jamais existé des ouvrages intitulés *Montevielle* et *Matabrun*; il est même difficile d'identifier le personnage de *Montevielle*². »

Il est surprenant qu'étant donnée la forme primordiale du nom *Monteville*, on n'ait pas entrevu l'auteur qui le porte, à savoir Jehan Mandeville, auteur d'un récit de voyage en Orient, qui a joui à la fin du moyen âge et pen-

1. *Rabelais et ses ouvrages*, t. I, p. 80.

2. *L'Œuvre de Rabelais*, p. 2.

dant la Renaissance d'une vogue extraordinaire. Une série de preuves mettront hors de doute cette identification.

Tout d'abord le nom. Au ^{xv}^e siècle, *Monteville* figure souvent à côté de *Mandeville* sur son livre publié alternativement en latin, en français et en allemand :

JOHANNIS DE MONTEVILLA, *Itinerari' in partes Herosolimitanas et in ulteriores transmarinas*, Mentz, 1495 (?), in-4^o, en caractères gothiques [d'après le catalogue du *British Museum*].

JOHANNES DE MONTEVILLA, *Hië hebt sich an das püch des Ritters herr Hannsen von Monteville*, Augsburg, 1481, in-fol. [*Idem*, Strassbourg, 1484].

MONTEVILLE compose par messire Jehā de mōte||ville chevalier natif d'angleter||re de la ville de saint alain, leq^l || parle de la terre de promission... || de mer.

Au recto du dernier feuillet : « Cy finist le tres plaisant livre nōme *Monteuillē* parlant || moult autentiquement du pays & terre doultre mer. Im||prime à Lyon par Barnabe Chaussart. »

Cette édition non datée serait, suivant Brunet (*Manuel*, t. III, p. 1358), de la fin du ^{xv}^e siècle.

Dans une autre version de la même époque, *Le livre appelé Mandeville* (sans lieu ni date), que Brunet croit avoir été imprimée à Lyon vers 1490, on voit, au verso du premier feuillet, une grande planche gravée sur bois représentant l'auteur, avec cette inscription : *Johannes de Montevilla*.

Ces fameux voyages en Égypte, en Terre-Sainte et dans l'Extrême-Orient, Monteville ou Mandeville les aurait faits entre 1322 et 1357. Dans ces récits, le merveilleux le dispute au fantastique : l'auteur décrit entre autres merveilles la vallée périlleuse et la fontaine de jeunesse, aux eaux de laquelle il prétend s'être abreuvé. Son ouvrage fourmille de monstres, de prodiges, de fables de toute sorte¹. C'est ce caractère romanesque qui explique son

1. La critique moderne a démontré que le récit du voyage de Mandeville est en grande partie une simple compilation des relations de voyages antérieures. Voir en dernier lieu l'article *Mandeville* que M. H. Pirenne a publié dans la *Biographie nationale belge*, t. XIII

étonnante popularité pendant deux siècles, du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e, et la place que Rabelais lui assigne parmi les livres « dignes de mémoire », entre *Huon de Bordeaux* et *Matabrun*, livres de colportage et par excellence populaires.

Rabelais a certainement lu *Mandeville*, et peut-être dans la version même moyen-française citée plus haut. Il lui doit au moins un détail de son roman, détail merveilleusement encadré dans le récit de ce voyageur. Entre autres choses étranges, Mandeville parle d'une manière circonstanciée du *Prestre Jehan*, « le grand empereur de Inde, » il en décrit le pays, le palais, la cour, et ses récits ne le cèdent guère en fantastique aux histoires les plus romanesques.

A la fin de son premier livre de *Gargantua*, Rabelais énumère les chapitres futurs qu'il promet de consacrer aux voyages et aventures de son héros. Il se proposait de parler entre autres : « Comment Pantagruel passa les mons Caspies; comment il navigua par la mer Atlantique et deffit les Cannibales et conquesta les Isles de Perlas : comment il espousa la fille du Roy de Inde, dict Prestre Jehan...¹. »

Si Rabelais avait écrit ces chapitres projetés, et surtout ce dernier, nous aurions pu le comparer avec le récit circonstancié que Mandeville donne du *Prestre Jehan*. Mais pour diverses raisons qu'il est superflu d'indiquer ici²,

(1894-1895), p. 314 à 323. La source principale de Mandeville est Odoric de Pordenone, dont M. Cordier a publié en 1891 les *Voyages en Asie au XIV^e siècle* (t. X du *Recueil des monuments géographiques*), d'après une version du ^{xvi}^e siècle de Jean Le Long. — La plus récente édition de notre auteur est l'in-folio publié à Westminster en 1889 par M. George F. Warner sous le titre : *The Bux of Mandeville being the travels of sir John Mandeville Knight (1322-1356). A hitherto unpublished english version... edited together with the french text, notes and introduction*. Une édition vraiment scientifique manque encore.

1. L'édition de 1534 et les suivantes donnent : « ... nommé *Pres-than* ». C'est la forme contractée de *Prest[re Je]han*.

2. Voir ces raisons dans l'introduction du livre de M. Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel*, Paris, 1905, p. 25 et suiv.

Rabelais a renoncé à faire ces récits ; force nous est donc de nous contenter du xxx^e chapitre des *Voyages* de Mandeville. En voici un extrait d'après la version de Lyon, 1480¹ :

De la terre de Kaquerie on va par maintes journées parmy la terre *prestre Jehan le grand, empereur de Inde...* Le prestre Jehan tient moult grant terre et a beaucoup de bonnes citez et grandes et de bonnes villes en ses pays et diverses isles grandes et larges et il y a plus de ysles en son pays que en ung autre à cause des fleuves et des rivières du paradis terrestre qui passent par son pays et rompent la terre en plusieurs lieux... Prestre Jehan prend toujours en mariage la fille du grand Cam et *le grand Cam prend pour la premiere femme la fille de Prestre Jehan...* L'empereur Prestre Jehan est chrestien et grande partie du peuple de son pays, mais ilz n'ont pris tous les articles de nostre foy... Il se tient communement en la cité de Suze et là est son principal palays, si noble et si riche que ne le sauroit priser. Par dessus la maistresse tour du palays y a deux pommeaulx d'or bien grans et larges avec pierres precieuses qui de nuyt reluisent moult fort. Les portes de ce palays sont de pierres precieuses appellées sardoyne, et les bandes et les bordures sont d'ivoyre et les verroux des portes et des huisseries des salles et des chambres et des fenestres sont de cristal, et toutes les tables à menger en tout le palais sont d'esmerauldes et de pierres precieuses come damatiques et autres pierres precieuses. Et les pierres et les degrez ou trosnes sont des oniches, de cristal, de marbre vert et d'autres pierres precieuses. Les costieres des sieges sont d'esmerauldes ouvrees moult noblement, et sont les piliers de fin or et de pierres precieuses avecques plusieurs pierres precieuses comme escharboucle qui donnent grant clarté et toujours ont ung vaissel de cristal plain de balme pour donner bonne odeur et pour enchasser le mauvais air. La forme de son lict est tout de fins safirs bandez d'or, car le safir fait bien

1. Elle porte ce titre : « Ce livre est appelé Mandeville et fut fait et composé par Jehan de Mandeville, chevalier natif d'Angleterre de la ville de Saint Alein. Et parle de la terre de promission, c'est assavoir de Hierusalem et de plusieurs autres isles de mer et les diverses et estranges choses qui sont es isles. »

dormir et si refraint luxure, car il ne couche avecques sa femme que quatre foyz l'an et n'y couche que pour engendrer enfans.

La géographie de la fin du moyen âge ne connaît pas un royaume plus changeant que celui attribué au *Prestre Jehan*, véritable Protée qu'on a tour à tour logé dans tous les pays de l'Asie. Mais c'est Mandeville qui, le premier, en fait le souverain de l'Inde, et Rabelais y a puisé et ce titre et l'allusion à sa fille; on a fini au xvi^e siècle, avec les bouleversements politiques, par le reléguer dans l'Abyssinie, et c'est comme Négus que les connaissent du Fail et les autres écrivains de l'époque. Voici ce qu'en dit André Thevet dans sa *Cosmographie universelle*, au chapitre intitulé : « De l'empereur d'Ethiopie, dict Gerich Avaraich, et des noms Prestre Jean » :

On a pensé autrefois que celuy que nous nommons *Prestre Jean*, et les Abyssins ses sujets..., fust Roy de Indes, et l'appelloient l'Empereur de celuy païs, faisans accroire à chascun que les Indes est peuplée de gens qui font profession de l'Evangile... Par ainsi le Prestre Jean a esté Indien..., mais aujourd'huy il ne l'est plus, et est son empire hors l'Asie et en Afrique... Et ay honte que nos historiens luy donnent si souvent le tiltre d'Empereur et Seigneur des Indes, ne pouvans distinguer entre le païs Indien, qui est en ladite Asie, et celuy d'Afrique..., où ils montrent assez apertement leur ignorance¹.

Rabelais lui-même, après avoir fait du prêtre Jean le roi de l'Inde (suivant le récit de Mandeville), lui donne plus tard, dans le nouveau prologue au IV^e livre, le titre de « roy des Perses », comme je l'ai montré ailleurs².

Le prêtre Jean et son mystérieux pays se trouvent mentionnés dès le xiii^e siècle. Dans *Li Diz de l'Erberie* de

1. *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, t. I, fol. 58 b.

2. Voir mon article sur Jean Thenaud, dans la *R. É. R.*, t. VIII, p. 350 à 360.

Rutebeuf (éd. Jubinal, t. II, p. 53), le vendeur de drogues prétend s'être avancé :

Jusques à la riviere qui bruit
Dou flan de pierres jour et nuit
Fui pierre querre.
Prestre Jehan i a fait guerre :
Je n'osai entrer en la terre...

Au ^{xiv}^e siècle, le frère franciscain Odoric de Pordenone, qui parcourut l'Asie entre 1318 et 1330, donna les premiers détails sur les Indes que Mandeville fit passer dans son livre. Un chapitre des *Voyages* de Pordenone, le ^{xviii}^e, est intitulé : « De Pentexoire *la terre au Prestre Jean* », et on y lit ce détail rapporté par Mandeville : « Entre lui [le Prestre Jehan] et le grand Caan de Cathay a telles convenances et alliances que Prestre Jehan a tous dis à femme la fille du grand Caan et ainsi leurs predecesseurs¹. »

Au ^{xv}^e siècle, dans le *Mystère d'Arras*, un apothicaire qui rappelle l'herboriste de Rutebeuf, vante des parfums et onguents qu'il possède (éd. J.-M. Richard, v. 21419) :

Se je vous voloie compter
Tout ce que le marchand m'en dist,
Et la vertu qui de elle [herbe] yst,
Je vous tenroie cy ung an,
Jusques *au pays prestre Jehan*
N'en a point de plus affiné,
C'est fin onguent esprouvé.

Aux ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles, le même nom se lit dans deux pièces comiques de l'*Ancien Théâtre*.

Dans la *Farce d'un Pardonneur*, le *triacleur* se sert du boniment traditionnel (t. II, p. 53) :

1. Cf. l'introduction de l'édition qu'en a donnée M. H. Cordier, p. XLIX, 433 et suiv.

J'ay des oignemens de Bresme
Que j'ay pris sur le *Prebstre Jehan*.

Dans la *Farce du Gaudisseur* (*ibid.*, p. 295) :

J'ay esté en Hierusalem,
En la terre de *Prestre Jean*,
En la Babiloyne, en Albanie...
J'ay chevauché la grant mer Rouge,
Et allay au trou de saint Patrice.

Rappelons encore ce passage curieux de l'*Histoire comique* de Francion (éd. Colombey, p. 174) : « S'estime qui voudra le roy des beaux esprits, mais qu'il sçache que c'est moi qui suit le grand Knes, le *Prestre Jan*, le Sultan, le Sophy, le Seriffe et le grand Mongol des beaux esprits, non seulement de l'Europe, mais de tout le monde. »

Et le dernier vestige de son nom se trouve dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, où Molière trace le portrait du nouvelliste ou gazetier de l'époque (scène 1) : « Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins et remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique et en Asie; et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du *Prêtre Jean* et du grand Mogol. »

En ce qui touche la forme *Presthan* que lui donne Rabelais et qui est abrégée de *Prest[re Je]han*, on la trouve également dans un ouvrage du naturaliste Claude Duret : « Picus de la Mirande ... en son Apologie, question cinq de la Magie et Cabale, l'appelle d'un mot corrompu *Prestam* », ainsi qu'au chapitre LII intitulé : « Du Prestre Jean, Prest Jan, *Prestan* ou *Prestegean*, grand empereur ou roy des Ethiopiens, Indiens, Nubiens et Abissins¹. »

Quant à la popularité des voyages de Mandeville à

1. *Thresor de l'histoire des langues de l'univers*, Cologne, 1613, p. 588.

l'époque même où Rabelais faisait imprimer son premier livre du *Gargantua*, c'est-à-dire en 1533, nous avons un témoignage précieux dans ce passage de Ch. de Bourdigné :

Là je congneu Patelin à son drap,
 François Villon & maint autre satrap :
 Jehan le Fevre & *Jehan de Mandeville*...
 De tous entr'eulx pas je ne sçay que dye,
 Fors que leur dys que par fort grande estime
 Leur Faitz on voit, tant en prose qu'en rime,
 Par chascun lieu, voire jusqu'à Paris ;
 Et nul endroit leur nom ne sont perys ¹.

Dans l'inventaire de livres à lire que Jacques le Gros, Parisien, dressait le 25 septembre 1533, et qui contient la plus ancienne mention de *Pantagruel*, figure au n° 29 : *Mandeville* et Merveilles du monde². On lit également le nom du célèbre voyageur dans l'« Épistre au lecteur » du *Disciple de Pantagruel* (1537), épître dans laquelle l'auteur anonyme fait mention « des historiographes qui ont escrit des merveilles du monde » :

Pour ce que plusieurs hystoriens et cosmographes ont descript en plusieurs livres les grandes et admirables merveilles du monde, non pas sans mensonge, comme il est advis à plusieurs, comme a faict

Plin en son libvre de la Naturelle Hystoire,
 Solin en son libvre des Choses memorables,
 Strabo en son libvre de la Situation du monde,
 Lucian en son libvre des Vrayes Narrations,
Jehan de Mandeville en son libvre des Voyages.

Et plusieurs aultres grands menteurs lesquels je ne veulx pas nommer pour le present de peur qu'ilz ne me taxent de

1. *La légende joyeuse de maistre Pierre Faifeu*, 1532, v. 179 et suiv. (d'après la réimpression faite à Paris en 1883).

2. *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIII, p. 296.

pareil crime si j'escriptz chose qui leur semble pas estre vray¹.

Quelques années plus tard, le célèbre prédicateur Pierre Viret, dans ses *Disputations chrestiennes* (Genève, 1544, II^e partie, p. 19), range nettement le livre de Mandeville parmi les ouvrages romanesques d'une grande popularité :

Nous avons aujourd'huy les histoires Ecclesiastiques et legendes des Martyrs : non pas un tas de legendes fabuleuses, composé par un tas de Caphars resveurs, comme sont la Vie des peres, la Legende dorée et autres semblables plus dignes d'estre nombrées avec le Roman de Fierabras, Orson et Valentin, les Chevaliers errans, *Mandeville* ou les Vrayes narrations de Lucien, et autres semblables faictes à plaisir.

Et finalement, preuve décisive, les contemporains même de Rabelais étaient parfaitement conscients de l'identification de *Monteville* avec *Mandeville*. En effet, dans le premier pastiche rabelaisien qu'on connaisse, les *Chroniques admirables* d'un anonyme vers 1534, qui n'est que l'amplification de *Gargantua* publié en 1533², on lit ce passage du prologue (suivant le remaniement de 1546) :

Beuveurs tres illustres et vous avalleurs tres precieux... Pour le commencement de ceste vraye cronicque..., nous prendrons Huon de Bordeaux, Tristan du Lyonnois, Jourdain de Blaves, *Mandeville*, Lucian des vrayes narrations, Ogier le Dannoys, son filz Meurvin, Mabriam..., dont y a assez pour bien approuver la vraye verité de ceste presente hystoire. Si ne le croyez ne m'en soucie, mais un homme de bien croit toujours ce qu'on luy dit et qu'il trouve par escript.

Le début et la finale de ce prologue sont tirés de Rabelais, ainsi que certains titres de livres « dignes de

1. Ch. Brunet, *ouvrage cité*, p. 40 et suiv. Cette seconde édition porte le titre : *La Vie admirable du puissant Gargantua, ensemble la nativité de son fils Pantagruel, Dominateur des Alterez. Avec les faictz merveilleux du disciple de Pantagruel*.

2. Voir la réimpression qu'en a donnée le bibliophile Jacob dans la Collection des Bibliophiles, Paris, 1875.

mémoire », à savoir Huon de Bordeaux et *Monteville*... Le nom de ce dernier devra dorénavant figurer parmi les livres éminemment populaires que Rabelais a lus et utilisés pour son roman.

33. — RAMINAGROBIS.

Ce nom se rencontre deux fois chez Rabelais.

Dans la *Pantagruéline Prognostication* (ch. v), des *raminagrobis* figurent entre « notaires » et « portecolles » ; l'acception en est : magistrat revêtu de son hermine.

Dans le *Tiers Livre* (ch. xxi), Rabelais donne ce nom, avec le sens de personnage qui affecte de la grandeur ou de l'importance, à *ung vieil Poète françois* : « Nous avons icy, pres de la Villaumere, un homme et vieulx et poète : c'est *Raminagrobis*, lequel en secondes nopces espousa la grande Guorre, dont nasquit la belle Bazoche. »

M. Abel Lefranc, avec sa pénétration habituelle, vient de montrer¹ que Rabelais a eu vraisemblablement en vue non pas le vieux poète Cretin (comme on le répète depuis Pasquier), mais l'illustre Jean Le Maire de Belges, qu'Épistemon aperçoit dans l'autre monde (l. II, ch. xxx) *faisant du grobis* et donnant sa bénédiction aux rois et papes de la terre.

Abordons l'historique du mot.

Élie Johanneau affirme dans l'édition *Variorum* (t. IV, p. 443) : « Le mot de *Raminagrobis* est plus vieux que Rabelais, car on le trouve dans la *Démonique*, seconde journée, folio 58, de la Passion de Jésus-Christ, à personnages, vol. in-8°. »

Cette assertion, malgré son caractère vague, a passé dans le Rabelais de Burgaud des Marets (t. I, p. 612) et dans le commentaire de La Fontaine, édition des « Grands Écrivains »². Cependant, rien de moins exact.

1. Voir *R. É. R.*, t. IX, p. 144 et suiv.

2. Cf. t. II, p. 188, à propos de la xvi^e fable du VII^e livre : « Le nom de *Raminagrobis*, dit l'abbé Guillon, est plus vieux que Rabe-

Il n'existe pas, au xv^e siècle, un *Mystère de la Passion* portant le titre indiqué par Johanneau, si ce n'est *La Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par personnages*, sans lieu ni date (vers 1500), petit in-8°; mais ce court mystère n'a que 896 vers et il n'y peut être question de journées. Des autres nombreux mystères de la Passion du xv^e siècle¹, deux tiers sont encore inédits, et les seuls imprimés connus sont les *Passion* de Gréban (vers 1450) et celle de Jean Michel (1486); or, l'une et l'autre, tout en donnant la locution *faire du grobis*, ignorent absolument *raminagrobis*.

Ce mot est, cependant, antérieur à Rabelais, et en voici les témoignages dans leur ordre chronologique :

Léopold Delisle a deux fois rencontré le nom de *Raminagrobis* dans les cahiers d'un maître d'écriture du diocèse de Nantes du xv^e siècle. Tout d'abord dans une petite pièce qui paraît renfermer, sous une forme énigmatique, le nom d'une femme :

Zephirus, le doux vent amoureux,
Reventez sur le langoureux,
Que dangier a tant mal menez
Qu'ilz sont malement enivrez,
Le manche d'un faucillon,
Et l'ance d'un courbeillon,
Et d'un moulin la cliquette.
C'est le nom de m'amiette.
Raminagrobis.

Le même nom figure dans deux autres exemples. Le premier en groupes de lettres disposées de façon à montrer la combinaison de chacun des signes de l'alphabet avec la lettre *m* :

Amambmcmdm, etc. Raminagrobis.

lais... » Cet abbé Guillon ne fait que répéter les dits de Johanneau.

1. Voir Petit de Juleville, *Les Mystères*, t. II, p. 379 à 460.

Le second nous offre deux vers latins suivis d'une formule bizarre :

Ram *raminagrobis* moportum divitatibus parafaragara ¹.

De cette formulette au sens peu clair, conservée dans le manuscrit latin mêlé de français d'un calligraphe nantais qui allait de ville en ville donner des leçons, passons à la *Farce d'un mary jaloux*, de la même époque. On y lit ces vers (*Ancien Théâtre*, t. I, p. 129) :

Comme ung homme
Qui par son pouvoir tout consomme
Et fait du *rumina grobis*.

Variante intéressante sur laquelle nous allons revenir plus bas.

Dans la première moitié du xvi^e siècle, les citations antérieures à Rabelais se réduisent à deux :

Dans la *Vie de saint Christophe* du maître Chevallet, imprimée à Grenoble en 1530, on rencontre deux fois la locution *faire du raminagrobis*. Une première fois précédée de la locution synonyme *trancher du grobis*, qui lui est antérieure (fol. R v^o) :

	ALIBRAQUIN.
Si sommes nous	
	MORGALANT.
Gent	
	PASQUALET.
Ferialle	
	MALLEPORT.
A faire	
	BARRAQUIN.
<i>Trancher</i>	
	BRANDIMAS.
<i>Du gros bys.</i>	

1. *Journal des Savants*, 1899, p. 58.

LANDUREAU.

Faire du ramynagrobys
Le bon maistre de la monnoye
Le nous deffent.

Et dans cet autre passage (fol. BB r^o) :

MALLEPORT.

J'auray donc pour gaige l'endosse,
Si le diable ne vous emporte.

BARRAQUIN.

Par Juppín, je rompray la porte,
Si tu m'en fume le cerveau.

MALLEPORT.

Mais qui m'a deslié ce veau ?
Fais tu du raminagrobys ?

Ensuite, dans un monologue comique de 1537 :

Couldre, tailler manteaulx, habis,
Faire du raminagrobis,
Petrir le pain...¹.

Et dans la *Farce des sobres Sotz* :

Ceulx qui se peuvent moquer d'eulx
*Font bien du Ramyna grosbis*².

Remarquons que cette locution *faire du raminagrobis*, la seule qu'on trouve dans ces textes, manque précisément à Rabelais, chez lequel le mot, pris isolément, a deux sens inconnus jusque-là : celui de grave magistrat et celui de personnage important, ou qui prétend passer pour tel. C'est là un emploi qui appartient en propre à Rabelais et

1. *Recueil de farces*, publié par Picot et Nyrop, p. 206.

2. Ed. Fournier, *Le théâtre avant la Renaissance*, 1872, p. 434.

qui, après lui, et toujours au xvi^e siècle, se trouve fréquemment chez les écrivains de son école.

Du Fail, dans un des *Contes d'Eutrapel* (1585) où il met en scène un ignorant promu magistrat par la justice vénale de l'époque (éd. Assézat, t. II, p. 25) : « Ce fust à cest habil homme recompenser sa sotize et imperfection de son nouvel office, et payer le vulgaire en quelque monnoye rongnée ou autrement, en faisant bonne pippée, allant par la ruë saluant à poids de marc, et force soie sur le dos, vrais ferremens pour entrer bien avant en la reputation populaire, pourveu qu'on parle peu, avec un haussement d'espaules et yeux sourcilleux et admiratifs, *en faisant bien le Raminagrobis...* »

Brantôme, en parlant de François de Lorraine, duc de Guise, et de son habitude de contempler de sa tente la marche d'une bataille (éd. Lalanne, t. IV, p. 241) : « Il me semble que cela tenoit trop d'un grand sattrape, d'un roi sophy, d'un soudan ou grand sultan devant Rhodes, lesquels s'estudient trop à tenir leurs gravités et reputations, et à *faire des Raminagrobis* de guerre, que non pas d'un grand capitaine qui ne l'a jamais tenu en guerre sinon à estre compagnon à tous ces gens et tout en tout, et partout... »

Cholières, *Matinées* (éd. Jouaust, t. I, p. 115) : « Je vous renvoie à l'Enfer de Marot et à Rabelais, sous ses *Raminagrobis* et Grippeminons, ayant le mot de guet d'*Orça...* »

Marnix de Sainte-Aldegonde, *Tableau des differends de la religion* (1599), t. II, p. 294 : « Voilà pourquoy ce grand *maistre Raminagrobis*, frere François Panigarolle, qui a l'esprit remuant et tousjours à l'erte..., a sans coup ferir bravement frappé au blancq, quand en un mot il vous a sceu definir quels sont les vrais Conciles... »

Au xvii^e siècle, le nom se rencontre chez La Fontaine tout d'abord, ensuite dans le style familier, chez Voiture, ou burlesque, chez Loret.

Voilà pour l'historique. Il en résulte que le nom de *Raminagrobis* ne figure isolément, avant Rabelais, que

dans une formulette calligraphique du *xv^e* siècle ou bien dans la locution consacrée *faire du raminagrobis*. C'est Rabelais qui a le premier donné à ce nom des acceptions individuelles qui ont été adoptées par les autres écrivains de l'époque.

Suivons maintenant l'évolution sémantique du mot.

Ce terme vulgaire, comme son primitif *grosbis*, n'est que le nom vulgaire ou provincial du chat mâle :

GROBIS, primitivement *grosbis*, chat mâle (Nemnich), proprement gros chat, *bis* étant une des appellations enfantines de ce félin, d'après le cri d'appel (à Montbéliard *bss-bss* ! à Saint-Pol *pss-pss* !).

RAMINAGROBIS : « A Metz et dans toute la Lorraine, le nom de *raminagrobis* se donne à tous les chats mâles » (Le Duchat). — A Paris, on appelle un gros chat un *rominagrobis*, mais on ne donne pas ce nom aux chats vagabonds : *Il est en bonne cuisine ce rominagrobis* (*Dictionnaire de Trévoux*).

La Fontaine en fait un nom de chat (*Fables*, l. VII, xvi) :

Rapportons-nous, dit-elle, à *Raminagrobis*.
C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

De même, Voiture, dans une de ses lettres (éd. Ubicini, t. I, p. 424) : « Les plus beaux chats d'Espagne ne sont que des chats brûlés au prix de lui, et *Rominagrobis* même (vous entendez bien, Madame, que *Rominagrobis* est prince des chats) ne sauroit avoir meilleure mine. »

Les trois variantes du nom : *Ruminagrobis* (*xv^e* siècle), *Raminagrobis* (*xvi^e* s.), *Rominagrobis* (*xvii^e* s.), cette dernière parisienne (suivant le *Dictionnaire de Trévoux*), représentent les différents aspects provinciaux du verbe *rominer* (*raminer*, *ruminer*) : Berry, *rominer*, *rouminer*, Vosges, *raminer*, qui traduit le ronron ou le murmure de satisfaction du chat. Le *raminagrobis*, c'est le gros chat qui ronronne.

Le terme n'est donc pas, comme le croyait Nicot (1605), « un mot de gaudisserie que le François a forgé à plaisir pour gaudir un qui contrefait le grave et le severe », mais un emprunt fait par la langue littéraire aux patois. La traduction qu'en donne le vieux lexicographe : *Tragice gravis, alto fastu turgidus*, — faire du Raminagrobis, *Incedere magnifice, Subnixis alis se inferre, Cum fastu incedere, vel sese ostentare*, — est prise à Robert Estienne (1549), qui lui-même a tiré le nom de Rabelais.

Ce n'est pas avec leur sens initial, — chat qui fait le gros dos ou qui ronronne, — que les noms de *grobis* et *raminagrobis* ont pénétré dans la langue littéraire. La plupart des appellations provinciales du chat ont acquis, en passant au français, des acceptions métaphoriques qui ont fait longtemps méconnaître leur humble origine. C'est ainsi que *maraud* et *maroufle*, employés tous deux pour la première fois par Rabelais, désignent dans les patois du Centre le chat rôdeur (Cher, Indre, Creuse *marò*, Vienne *marouf*), en opposition précisément à notre *grobis* et *raminagrobis*, noms appliqués au chat domestique toujours en quête de caresses. De là le sens opposé de ces deux genres d'appellations : l'une donnée aux gueux ou vagabonds (*maraud*), l'autre aux gros bonnets, réels ou simulés (*grobis*); l'une faisant allusion à l'humeur vagabonde du chat, l'autre à son habitude de faire le gros dos, se frôlant contre la personne qu'il aime ou, irrité, haussant un dos menaçant. C'est cette attitude particulière du chat domestique qui explique suffisamment l'acception figurée de *grobis* dans la littérature du x^v^e siècle et celle de *raminagrobis* dans celle du xvi^e.

Pour le premier, les exemples abondent. A ceux déjà cités par Godefroy, on peut ajouter les deux suivants :

Le Mistère du Viel Testament (éd. des *Anciens Textes*, t. V, v. 36695) :

LE BERGER.

Mes compagnons et moy
Gardons bien sept mille brebis.

LE MENEUR DES CHAMEAULX.

Ne tranchez ja tant de gros biȝ,
 Car vous n'avez point tels travaux
 Que nous qui gardons les chameaulx.

Le *Mistère de Saint-Quentin* (éd. Chatelain, v. 15965) :
 « Riagal, fais tu le grobis ? »

Et quant à *raminagrobis*, voici encore une citation fournie par la *Muze historique* de Loret, lettre de septembre 1657 (éd. Livet, t. II, p. 375), qui parle d'un

..... certain *Raminagrobis*,
 Couvert d'un manteau de tabis,
 Avec une mine assez fière...

C'est là encore une réminiscence du *Raminagrobis* de notre auteur. Rabelais ne doit qu'à lui-même cette application spéciale d'un nom provincial du chat qu'il aura appris à Metz ou ailleurs. Il y a chez lui toute une famille de termes synonymes désignant le chat (cf. *chat fourré*, *grippeminaud*, etc.), dont il a su tirer un parti métaphorique si heureux et si frappant qu'il s'est imposé à l'attention de ses contemporains¹. Comme une grande partie de son lexique, *raminagrobis*, tout en dérivant d'un parler vulgaire, porte le cachet du génie fécond de Rabelais.

34. — SHAKESPEARE ET RABELAIS.

A propos de l'expression *faire la bête à deux dos*.

On a beaucoup exagéré l'ignorance du grand William en fait de langues étrangères. En ce qui touche particulièrement notre langue, les nombreux passages en français disséminés dans son œuvre prouvent suffisamment qu'il en possédait une connaissance réelle. Deux auteurs fran-

1. Voir l'article intéressant de M. Philipot : « Le chat et le singe dans Rabelais, d'après l'ouvrage de M. Sainéan », dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. V, p. 121 à 148.

çais figuraient dans sa bibliothèque, Rabelais et Montaigne, et tous les deux ont exercé sur son esprit une influence inégale, il est vrai, mais certaine. Shakespeare a lu Montaigne dans la version de Florio qui venait de paraître (1603); mais il est à peu près sûr qu'il a lu Rabelais dans l'original, toutes les présomptions d'une traduction antérieure à celle d'Urquhart (1653) étant jusqu'ici restées sans preuves.

Parmi les emprunts dont Shakespeare est redevable à Rabelais, et dont on a souvent parlé dans cette *Revue* même¹, celui de la locution caractéristique *faire la bête à deux dos* qu'on lit dans *Othello* (acte I, scène 1) :

Your daughter and the Moor *are* now *making*
The beast with two backs,

a été admis par tous les commentateurs. Ce n'est que tout récemment que cette filiation a été contestée par notre savant confrère M. W.-F. Smith. Sa double qualité d'Anglais et de rabelaisant donnait un grand poids à sa négation, dont on trouve déjà l'écho dans les publications spéciales qui ont suivi son article².

Voici ce que dit M. Smith (*R. É. R.*, t. I, p. 218) :

L'emploi que Shakespeare fait de l'expression *faire la bête à deux dos* ne prouve pas nécessairement qu'il avait lu Rabelais. [Et après avoir constaté l'existence de cette locution dans plusieurs textes du x^ve siècle (*Les Cent Nouvelles nouvelles*, Coquillart, *l'Ancien Théâtre*), M. Smith ajoute] :

L'éditeur allemand de Shakespeare, Nicolaus Delius, dans ses notes sur *Othello*, déclare, en se basant sur cette phrase,

1. Cf. Alfred Horatio Upham, *The French influence in english literature*, New-York, 1908, p. 219 à 264 (où il résume les recherches que Ch. Whibley, W.-F. Smith et A.-F. Bourgeois ont publiées dans la *R. É. R.*, t. I et III). Il faudrait y ajouter l'admirable parallèle qu'Émile Montégut a tracé entre Panurge et Falstaff dans l'introduction au *Roi Henri IV* (Shakespeare, *Œuvres*, t. IV, p. 222 à 226).

2. Upham, *ouvrage cité*, p. 260.

que Shakespeare avait lu Rabelais. Mais la phrase, — qui doit avoir été créée par Platon (cf. *Symposion*, 190 A, cité dans *Gargantua*, ch. VIII), — était évidemment proverbiale et appartenait à tout le monde, de sorte qu'il est impossible d'affirmer qu'elle a été empruntée à tel ou tel auteur.

Les objections de M. Smith se réduisent en somme à ces deux assertions :

1° L'expression dont il s'agit, loin d'être rabelaisienne, est au contraire en français d'une nature très générale : Shakespeare a pu la prendre ailleurs.

D'après les témoignages recueillis par M. Smith lui-même, cette locution est en effet assez répandue au xv^e siècle¹ ; mais en est-il de même au xvi^e ? Là on ne la trouve que chez Rabelais ou chez les écrivains de son école, ce qui revient à dire qu'au xvi^e siècle elle est tout à fait particulière à Maître François ; de plus, cette locution est tellement caractéristique qu'elle a disparu à la fin du xvi^e siècle². Alors, où Shakespeare pouvait-il la trouver en dehors de Rabelais ?

2° La locution n'est pas même uniquement française : elle remonte à Platon qui s'en sert dans un passage de son *Banquet*, passage que Rabelais cite également.

On ne s'attendait guère de voir Platon en cette affaire.

Suivons toutefois les indications d'un guide aussi expérimenté que M. Smith et ouvrons *Gargantua* au passage cité : « Pour son image avait [Gargantua], en une platine d'or pesante soixante et huyt marcz, une figure d'esmail competent, en laquelle estoit pourtraict un corps humain ayant deux testes, l'une virée vers l'autre, quatre bras,

1. On pourrait y ajouter le *Mistère de Saint-Quentin*, v. 12532.

2. On la trouve encore isolément dans les ouvrages satiriques et burlesques, genres qui affectionnent les archaïsmes. C'est ainsi qu'on lit cette locution dans les *Caquets de l'accouchée* de 1622 (éd. Fournier, p. 112 : « D'une chambre proche... ilz entendirent *faire la feste à la façon de la beste à deux dos*, dont ils demeurent bien estonnez »), mais l'auteur de cet opuscle l'a tirée de Rabelais lui-même, qu'il cite plusieurs fois.

quatre piedz et deux culz, telz que dict Platon, in *Symposio*, avoir esté l'humaine nature à son commencement mystic... »

Que peut-il y avoir de commun entre ce « corps humain ayant deux têtes, etc. », et notre locution? Mais peut-être Rabelais rend-il imparfaitement la pensée du philosophe grec; envisageons donc celle-ci d'après la traduction autorisée de Cousin (*le Banquet*, ch. xiv) : « D'abord il y avait trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième, composé de deux premiers et qu'il renfermait tout deux : il s'appellait *androgyne*... Puis tous les hommes en général étaient d'une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre et parfaitement semblables, surtout d'un seul cou et tenant d'une seule tête, quatre oreilles, un double appareil des organes de la génération, et tout le reste dans la même proportion. »

Il n'y a plus de doute. Platon représente ces individus comme composés de deux personnes, masculine et féminine, attachées dos à dos, donc une image diamétralement opposée à celle qu'exprime la locution *faire la bête à deux dos*. La chose est tellement vraie qu'on lit, au V^e livre (ch. xxxi), la parodie de la représentation platonicienne de l'*androgyne* : « J'y veis [dans le pays de Tapisserie] des *bestes à deux dos*, lesquelles me sembloient joyeuses à merveille et copieuses en culetis. »

Il en résulte donc que notre locution est, au xvi^e siècle, particulière à Rabelais, qu'elle appartient en propre au français et, par suite, que Shakespeare ne pouvait la connaître et se l'approprier que par l'intermédiaire de l'œuvre rabelaisienne.

35. — UNE KYRIELLE VERBALE.

Un des caractères saillant de la littérature française du xiv^e et du xv^e siècle est le cumul verbal. Eustache Des-

champs, Jean Molinet, ainsi que les *Mystères* (tout particulièrement ceux d'Arras et de Saint-Quentin), sont remplis de longues listes de mots, parfois interminables. Voici, à titre d'échantillon, un extrait d'une pareille litanie du *Mystère de Saint-Quentin*, où une centaine de verbes sont accouplés pour rendre tous les supplices imaginables :

Ilz seront ars en fus,
Esquartelés, mutilés, departis ;
Honteux, hideux come cornars confus,
Enflés, soufflés, boursoufflés, aboutis,
Frottés, frappés, flagellés, fort fourbis,
Trainés, tués, tourmentés, travaillés,
Escoriés, escorchiés, esrailliés,
Envenimés, espautrés, esboulés,
En riagal souillés et patrouillés ¹.

On rencontre la même tendance cumulative chez les écrivains de la Renaissance (Collerye, Saint-Gelais, etc.), de même que chez les humanistes de la même époque². Rabelais n'a fait, sous ce rapport, que suivre un courant qui était à peu près général. Ne trouve-t-on pas jusque chez Montaigne (l. II, ch. XII) une cinquantaine de verbes simplement alignés pour exprimer tout ce que l'homme peut faire de ses mains ? Les séries verbales si familières à Rabelais et aux écrivains de son époque n'ont donc en elles-mêmes rien de surprenant.

Dans le prologue au *Tiers Livre*, Rabelais, pour rendre sensible au lecteur l'activité fébrile de Diogène, en rou-

1. *La Passion de Saint-Quentin*, éd. H. Chatelain, vers 4417 et suiv. Voir sur le cumul verbal l'*Introduction* de l'éditeur, p. LII à LIII.

2. Cf. la dissertation de M. Ad. Krüger, *Rabelai's Stellung zur volkstümlichen Litteratur* (Heidelberg, 1909) et l'ouvrage de M. Jean Plattard, *L'Œuvre de Rabelais* (Paris, 1909), pour des exemples antérieurs à Rabelais; quant au xvi^e siècle (Du Fail, Tabourot, Cholières, Béroalde de Verville), Schneegans cite de nombreux spécimens dans son *Histoire de la Satire grotesque*, p. 288 et suiv.

lant son tonneau, a recours à une soixantaine de verbes différents. Voici ce passage :

Diogenes y roulla le tonneau fictil qui pour maison luy estoit contre les injures du ciel, et en grande vehemence d'esprit, desployant ses bras, le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, nattoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estoupoit, destoupoit, detraquoit, triquotoit, tripotoit, chapotoit, croulloit, elançoit, *chamailloit*, bransloit, esbranloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, bricquoit, bloquoit, tracassoit, ramassoit, cabossoit, afestoit, affustoit, *baffouoit*, *enclouoit*, *amadouoit*, *goildrounoit*, *mittonoit*, *tastonnoit*, *bimbelotoit*, *clabossoit*, *terrassoit*, *bistorioit*, *vreloppoit*, *chaluppoit*, charmoit, armoit, guizarmoit, enharnachoit, empennachoit, caparassonnoit¹...

Les commentateurs ont généralement vu, dans cette kyrielle, une de ces accumulations fortuites dont nous avons parlé plus haut. En réalité, il s'agit ici d'un groupement parfaitement voulu de termes techniques qui expriment les actions propres à divers métiers. J'ai précédemment exposé, en ce qui concerne *baffouer*, la valeur purement matérielle de ce verbe restreint aujourd'hui au vocabulaire du charretier angevin². En faisant ressortir le sens concret et spécial de la plupart des termes de cette nomenclature, on s'apercevra que rien n'est laissé chez Rabelais au hasard et que, pour constituer ces diverses séries verbales, il a puisé aux sources les plus variées.

Voici les catégories techniques auxquelles appartiennent les verbes cités ci-dessus³ :

1. Termes dont se sert le charretier pour diriger son véhicule :

1. Les verbes en italiques manquent à l'édition Wechel de 1536 et ont été ajoutés à l'édition Fézandat de 1552.

2. Voir *R. É. R.*, t. VII, p. 336-339.

3. Nous laissons de côté les termes encore courants et se rapportant au tonneau, tels : *bouter*, *bransler* et *esbranler*, *buter* et *culbuter*, *laver* et *tremper*, *lever* et *crousler*, *renverser* et *terrasser*.

BRACQUER, tourner le timon d'un chariot, terme courant au xvi^e siècle, comme l'atteste Thierry (1564) : « *Braquer un chariot*, timonem aut dextrorsum aut sinistrorsum obvertere vel torquere; » encore dans Furetière (1690) : « On dit aussi *braquer* le timon d'un carrosse, c'est-à-dire le pousser d'un certain côté », et dans certains patois, par exemple dans l'angevin : « *Braquer*, ne pas tourner librement, en parlant d'une voiture à avant-train » (Verrier et Onillon). Le patois nivernais dit *brater*, faire avancer une voiture pour que le devant ne porte pas contre quelque obstacle, par exemple un mur (Jaubert). Cotgrave enregistre les deux formes : *bracquer* et *brater*. Depuis la fin du xvi^e siècle, le sens de *braquer* a été restreint aux canons (Nicot, 1506 : « *Braquer*, c'est affuster et ajuster pour tirer »), sens particulier à la langue moderne.

BRICQUER, variante phonétique du précédent et ayant probablement le même sens (cf. *braquet* et *briquet*); les interprétations qu'en donnent les lexicographes (Cotgrave : « consolider avec des briques »; Godefroy : « remplir avec des briques ») n'ont aucun rapport avec le contexte.

VIRER, synonyme de *tourner*, avec lequel il est souvent associé (l. III, ch. xvii) : « ... print en ses mains trois vieux fuseaulx, les tourna et *vira* entre ses doigts »; ici, en parlant du charretier, faire prendre une autre direction que celle qu'il suivait d'abord. Le terme est aujourd'hui restreint à la marine, comme *braquer* à l'artillerie.

VERSER, faire tomber sur le côté, en parlant d'une voiture.

2. Termes propres au manège :

DETRAQUER, en parlant d'un cheval, faire perdre les bonnes allures, l'allure ordinaire, la justesse des mouvements.

ENTRAVER, mettre des entraves aux jambes du cheval.

TRIQUOTER, se dit d'un cheval qui remue les jambes assez vite en marchant, mais qui n'avance pas.

3. Termes tirés de l'équitation :

Les soins donnés au cheval sont exprimés par des

groupes de synonymes, tels que : *gratter* et *herser* (« étriller »), *flatter* et *natter*. Ajoutons un mot sur les deux derniers :

FLATTER un cheval avec la main et, comme terme de manège, *flatter un cheval fougueux*, céder à sa fantaisie, de manière à ralentir peu à peu ses mouvements.

NATTER : « On dit aussi natter un cheval ou le crin d'un cheval » (Trévoux).

Ensuite l'équipement : *caparassonner* et *enharnacher*, lui mettre le caparaçon et le harnais.

Et finalement, pour exprimer les sauts et les courbettes¹, les différentes allures et le bruit qui les accompagne, Rabelais a recours à une série de verbes qui expriment des nuances très variées et empruntées d'un peu partout. Tels sont :

BARATTER, remuer, agiter, proprement battre de la crème dans une baratte pour faire du beurre; Godefroy cite ce passage du *Régime de santé* : « ... lait battu et lait *baraté* »².

BASTER, agiter, proprement agiter le bât, en parlant du muletier.

BIMBELOTER, agiter des bimbelots ou jouets d'enfants (cheval de bois, moulinet, etc.).

BROUILLER, remuer pour faire un mélange, en parlant surtout des taverniers qui brouillent leur vin.

TABUSTER, faire du bruit, du tapage, d'où l'acception figurée d'importuner ou tourmenter (l. I, ch. vi) : « ... ne m'en *tabustez* plus l'entendement ».

TAPER, frapper la terre avec le pied.

TASTONNER, tâter avec les pieds pour se conduire plus sûrement.

1. Il se peut aussi que cette dernière série de termes ressortissent de l'art militaire et s'appliquent spécialement à l'armée en mouvement.

2. *Baraté* et *bimbeloté* (voir ci-dessous) figurent encore parmi les nombreuses épithètes dont Frère Jean reconforte Panurge sur le doute du cocuage (l. III, ch. xxviii).

TIMPER, faire resonner (cf. l. III, ch. xxxvii) : « ... *tim-poit* un tournoy... comme pour entendre s'il étoit de bon alloy ».

TRACASSER, agiter violemment; Rabelais emploie généralement ce verbe à l'état neutre, au sens de « aller et venir, s'agiter », en parlant surtout des animaux (l. II, ch. xv) : « Le lyon... tant courut et *tracassa* par la forêt pour trouver aide » ou de l'homme (l. I, ch. xxxix) : « Si je ne cours, si je ne *tracasse*, je ne suis poinct à mon aize ». Encore aujourd'hui, dans la marine, on dit d'un bâtiment qu'il *tracasse*, lorsqu'il est agité violemment dans tous les sens par une mer houleuse.

TREPER, frapper du pied; aujourd'hui, comme terme agricole, fouler, trépigner la terre.

TRIPOTER, frapper du pied, sens encore familier à certains patois (par exemple au champenois) : c'est un fréquentatif de *triper* ou *treper*, de même que *triquoter*, en poitevin et en morvandean « marcher en zig-zag », dérivent de *triquer*, sauter, danser lourdement (Chambure).

4. Termes relatifs à l'art militaire :

Le Prologue au *Tiers Livre*, où figure la kyrielle verbale de Rabelais, contient des détails très nombreux et très circonstanciés sur les préparatifs militaires des habitants de Corinthe, menacés par Philippe. L'auteur applique aux mouvements du tonneau de Diogène une partie de cette nomenclature, en ce qui concerne :

a. L'équipement :

ARMER, terme au sens général, et GUIARMER, armer d'une guisarme, c'est-à-dire d'une lance dont le fer avait la forme d'une hache à deux tranchants.

EMPENNACHER, empanacher.

b. Les fortifications :

BLOQUER, investir par un blocus; cf. Monet (1635) : « *Bloquer*, anceindre et ferrer de toutes pars, en occupant toutes les avenues et passages. »

c. L'artillerie :

CLAVER, latinisme pour *clouer*, et par suite même sens

qu'ENCLOUER, enfoncer avec force un clou dans la lumière d'un canon pour empêcher l'ennemi de s'en servir (l. II, ch. xxviii) : « Seroit ce bon que je *encloasse* toute leur artillerie? »

AFESTER, disposer, dresser un canon, proprement le mettre sur le faîte ou sommet, sens¹ donné par Cotgrave (« to pearch, to set, to settle, on the top of »), terme encore usuel : 1° dans le Berry : *Affaïter*, entasser en forme de cône ou de pyramide (du foin, du blé, etc.) tous objets qu'on peut compter ou mesurer (Jaubert); 2° dans l'Anjou : *Affaïter*, terminer en faîte, par le haut, une meule de foin, un tas quelconque (Verrier et Onillon); 3° dans la Mayenne : *Afaïter*, terminer en faîte, ajuster, disposer... et *affaïté*, dressé, façonné, se dit d'une meule de paille dont les côtés sont bien droits... (Dottin). Le Duchat et l'édition *Variorum* donnent *affecter* comme leçon de l'édition de 1546; mais celle-ci, ainsi que l'édition de 1552, ne connaît qu'*afester*.

AFFUSTER, mettre sur l'affût (l. I, ch. xxiii : « *affeustoit* le canon »; l. I, ch. xxvi : « faire *affuster* son artillerie »), proprement garnir de fust (Nicot) ou acclamper, cheviller, clouer un fust, un bois à un autre pour le garnir (Monet), sens également familier à Rabelais (l. II, ch. iv : « des arbutans bien *affustez* »), de même que l'acception généralisée d'« ajuster » (l. II, ch. xxx) : « ... les *affusta* [le col et la teste] justement veine contre veine... », et *Pant. Pr.*, au lecteur : « *affustez* vos bezicles ».

AMADOUER, allumer le feu avec de l'amadou par le choc contre une pierre dure d'un briquet en métal (remplacé au xix^e siècle par des briquets phosphoriques). Ce sens matériel de « frotter avec de l'amadou »², qui est le primitif, se trouve ainsi attesté par Rabelais dès l'année 1546,

1. Moland, dans son *Glossaire*, traduit inexactement *afester* par réparer; Godefroy et Lacurne ne connaissent qu'*afester*, donner une fête.

2. Du provençal *amadou*, agaric. J'avais à tort rattaché *amadouer* à la notion *matou* (voir *R. É. R.*, t. V, p. 130).

et il s'est conservé dans le *Jargon ou langage de l'Argot reformé* de la fin du xvi^e siècle. On y lit (p. 27) : « Les sabouleurs [gueux contrefaisant les épileptiques] *s'amadouent* avec du sang et prennent du savon blanc dans la bouche, ce qui les fait escumer. » Le *Dictionnaire de l'Académie* n'enregistre *amadou* qu'en 1740, mais le mot se trouve déjà dans le document argotique que je viens de citer (p. 10) : « De l'*amadouë*, c'est de quoy les Argotiers se frottent pour faire devenir jaunes et paroistre malades. »

Il n'en est pas moins vrai que *amadouer* a été dès le xvi^e siècle pris au sens moral, comme l'atteste cet exemple de l'*Institution chrétienne* (1541) de Calvin (p. 317) : « Puisque desjà nous ne sommes que trop enclins à l'hypocrisie, il n'estoit ja mestier d'attiser le feu, ou bien nous faire crouppir en nos ordures en *amadouant* nostre paresse. » Dans ce texte, *amadouer* est encore en rapport intime avec son sens primitivement matériel (cf. « attiser le feu... en *amadouant* ») qui s'efface de bonne heure. Robert Estienne (1539) ne donne déjà que l'acception métaphorique : « *Amadouër* et appaiser de belles paroles », ainsi que Nicot (1606) : « *Amadouër*, c'est adoucir le cœur d'un qui ha revesche », et ce sens figuré est encore seul vivace. D'ailleurs, l'acception morale n'est pas inconnue à Rabelais (cf. l. III, ch. xxviii : C[ouillon] *amadoué*).

d. L'attaque :

CABOSSER, contusionner, meurtrir, terme encore vivace dans divers patois.

CHAMAILLER, suivant la définition de Nicot : « C'est frapper à coup d'espée, de hache ou autre chose de fer sur un harnois ou un autre fer rude » ; cf. *Sciomachie* : « soy *chamaillèrent* l'un l'autre si brusquement, que leurs espées volèrent en pieces ».

5. Termes empruntés à la marine :

ESTOUPER, boucher, et DESTOUPER, déboucher, le premier souvent employé par Rabelais au sens généralisé.

GOILDRONNER, enduire de goudron (cf. l. II, ch. xxx) : « ... *guoildronneurs* de navires ».

6. Termes de menuisier :

CHAPOTER, tailler le bois, le dégrossir, avec ce sens encore dans le Berry (Jaubert).

VRELOPPER, répondant au berrichon et saintongeais *ver-loper*, raboter avec une varlope, replanir ou finir une planche.

7. Applications diverses :

Je groupe en dernier lieu les termes suivants qui ne ressortissent d'aucune des catégories que je viens de passer en revue :

BISTORIER, au sens d'inciser avec un bistouri (l. IV, ch. xxxi : « le visage *bistorié* comme un bast de mulet »), sens unique chez Rabelais (cf. aussi l. III, ch. xxviii) : Couillon *bistorié* [précédé par : C. sphacelé, c'est-à-dire gangrené]. Ce mot n'a aucun rapport avec le provençal *bistourna*, anc. fr. *bestourner*, tourner à l'envers, estropier, terme inconnu à notre auteur¹.

CHALUPPER. Le mot manque à Cotgrave, et, dans le patois vendéen, *chalupper* signifie trier les noix (Lalanne).

CHARMER. Faut-il entendre ici : dégrossir le bois de charme? Ou bien le verbe a-t-il ici le sens de « maltraiter » qu'atteste également Godefroy?

CLABOSSER, la forme primitive d'*esclabosser* que donne Cotgrave (Thierry : *esclabocher*, moderne *éclabousser*), au double sens de : agiter ou secouer et de souiller, salir.

MITONNER, faire cuire à petit feu, en parlant d'un potage, d'un ragoût et des couleurs dont se servent les peintres en émail; d'où l'acception de préparer doucement, d'apprêter, et, finalement, celle de caresser ou dorloter.

Les renseignements que je viens de grouper présentent sous un jour nouveau la série verbale destinée, dans la pensée de Rabelais, à mettre en relief l'activité continue de Diogène en roulant son tonneau. Il n'y a pas là un seul verbe qui ait un sens général ou abstrait; tous dénotent

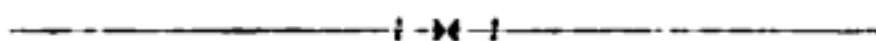
1. Voir *R. É. R.*, t. III, p. 235 et 236.

un effort mécanique, une action spéciale au soldat, au marin, à l'artisan. Ces recherches permettent de pénétrer plus profondément dans l'intelligence de ce passage tant de fois cité et dans lequel les commentateurs ont généralement vu un vain assemblage de mots sans aucune portée réelle¹.

Lazare SAINÉAN.

1. Lire à cet égard une belle page de Brunetière (*Histoire de la littérature française classique*, t. I, p. 145) : « Rabelais a toujours son modèle sous les yeux ; et, en écrivant, il ne l'a point perdu de vue. Mais, quelquefois, il s'étourdit lui-même du cliquetis de ses mots, ou plutôt il s'en grise, il n'est plus maître de l'élan qui l'emporte, et voici Diogène roulant son tonneau...

« Ici, manifestement, Rabelais se laisse entraîner, et peut-être, si l'on songe que l'énumération, se prolongeant à travers le jeu des allitérations et des assonances, continue dix ou douze lignes, est-on tenté de la trouver fatigante. Mais il n'est en ce cas que de la lire à voix haute. Calme et posée d'abord, la voix s'enfle et s'élève, elle grossit, elle se hâte, elle se précipite, elle s'enfièvre, elle se rythme surtout ; et, sous ce que cet afflux de mots semble avoir d'artificiel, nous achevons enfin de découvrir ce qu'il y a de proprement lyrique. »



TROIS CONTEMPORAINS DE RABELAIS.

POUR L'HISTOIRE DU FRANÇAIS MODERNE.

Le français, tel que le parla, tel que le lut¹ Rabelais, nous offre deux éléments constitutifs : des vocables inusités aujourd'hui et des mots que nous employons encore. Ces derniers eux-mêmes peuvent être rangés en deux classes : les uns usités bien avant Rabelais, les autres mis en circulation par lui-même ou par ses contemporains. M. Paul Barbier fils a dressé une longue liste des mots français modernes dont, jusqu'ici, le plus ancien exemple se lit dans *Gargantua* ou *Pantagruel*. Le présent travail ne touche qu'incidemment à cet ordre d'études ; il a surtout pour but de donner, pour deux cents mots environ, une date d'emploi antérieure à celle fournie par le *Dictionnaire général* et contemporaine de Rabelais.

Trois ouvrages ont été utilisés pour cette enquête. Le premier est *Le liure de la || discipline damour diuine contenant x || ¶ La repeticion de la disciple contenant v || ... On les vend à Paris rue saint Jacques a lenseigne de Lhomme Sauluaige*. S'il faut en croire le titre de la table, ce livre a été « faict, compose et escript ou monastere des celestins de nostre Dame Dambert es forestz Dorleans. Lan mil quatre cens soixante et dix ». Il fut imprimé pour la première fois « a Paris ce xxviii^e jour de novembre, pour Regnault Chaudière... l'an 1519 » (Cat. A. Lantelme, 1^{re} partie, n^o 108). L'exemplaire que j'ai sous les yeux est

1. La *Revue des Études rabelaisiennes* publiera une *Liste chronologique des livres imprimés en français de 1501 à 1550*.

de la seconde édition, de foliotation identique à celle de la première; en voici le colophon, fol. 175 r^o : Cy fine le liure de la Discipline damour || diuine : et de la repetition de la disciple. Ce||luy qui la ceste secunde foyz dresse a Limpri||merie requiert a ceulx qui le liront une sou||uenance amoureuse deuers dieu : pour celuy || qui la compose et tous ceux de sa religion, || pour une bonne vierge qui a communie || lexemplaire et toutes ses conseurs et pour || luy et tous ceulx qui l'ont promeu a estre im||prime. Faict a Paris ce premier iour de Mars || pour Regnault Chauldiere libraire iure de||mourant a lenseigne de Lhomme sauuaige en || la rue saint Jacques. Lan mil v c xxxvij. [1537, n. st. 1538.]

L'ouvrage, qui porte au v^o du titre une dédicace non signée à Guillaume Duprat, évêque de Clermont, se termine par un privilège de François I^{er} accordé à Chauldiere pour trois ans et « donne a saint Germain en Laye le troisieme iour de May. Lan de grace mil cinq cens et xix ».

Bien que noté par Du Verdier comme « digne d'être remarqué », le texte ne présente rien de fort curieux, mais le vocabulaire est riche en noms en *-ion*, en adverbess en *-ment* et en allitérations.

Le second ouvrage est L'ARCADIE DE MESSI||RE JAQUES SANNAZAR, || *gentil homme Napolitain, excellent Poete en||tre les modernes, mise d'Italien en François|| par Jean Martin Secretaire de Monseigneur || Reverendissime, Cardinal de Lenoncourt.* || AVEC PRIVILEGE. || *Ce livre a esté imprimé a Paris par Michel de Va||scosan, demeurant en la rue saint Iaques a l'ensei||gne de la Fontaine, pour luy, et Gilles Corrozet li||braire tenant sa boutique en la grand salle du Pa||lais, pres la chambre des consultations.* || M. D. XLIIII.

Le traducteur, Jehan Martin, est bien connu par ses traductions de livres italiens sur l'architecture : il mourut même pendant l'impression de celui d'Alberti, « acheué d'imprimer le deuxieme iour d'Aoust 1553 ». Il fut l'ami

du Vendômois Pierre de Ronsard, dont il commenta les *Odes* en 1550, les *Amours* en 1552 et qui lui consacra un long épitaphe où sont « Entrepailleurs, un Passant et le Génie du trépassé ». Sa traduction de Sannazar nous présente une cinquantaine de mots que le *Dictionnaire général* n'a trouvés qu'à des dates postérieures à 1544; nous y pouvons relever aussi *inscription*, *industriusement*, *capable*, *aconite*, *brusque*, *cyclope*, *imposteur*, *pouliot*, *Parques*, *tuf*, dont, à tort ou à raison, le premier emploi est attribué à Rabelais.

Le troisième ouvrage est la toute première œuvre d'un auteur qui, né en 1529, ne devait mourir qu'en 1615. Il ne fut imprimé qu'après la mort de Rabelais, mais le sujet, la façon de le traiter m'ont engagé à le joindre aux deux premiers, tout autant que le vocabulaire dans lequel *amble*, *inferer*, *lineament*, *apophtegme*, *ascendant*, *jouissance*, *sympathie*, *supernumeraire*, *capable*, *corrival*, *poltron*, *compartiment*, *voltiger*, *symboliser*, *vertugale*, *vasquine*, *trivial*, *genethliaque*, *badaux* témoignent d'une lecture assidue de *Pantagruel* et *Gargantua*. Le titre en est LE || MONOPHILE. || PAR || ESTIENNE || Pasquier, Parisien. || ... || A PARIS, || Pour Estienne Groulleau ... 1555. — [Au v^o du titre] *Et fut acheué d'imprimer la seconde édition, || le deuxiesme iour de Janvier 1555.*

Le privilège permettant « à Vincens Sertenas Libraire à Paris faire imprimer et mettre en vente un livre recouvert par lui, intitulé le Monophile, & nouvellement composé en nostre langue Françoise, par Estienne Pasquier, Parisien », étant « donné à Paris le dixiesme iour de Novembre, lan de grace mil cinq cens cinquante trois », montre que la composition du Monophile peut être regardée comme contemporaine des derniers jours de Rabelais et justifie l'insertion dans la présente liste des quelque soixante mots que l'on ne signalait jusqu'ici qu'à des dates plus ou moins postérieures à 1555.

Ce dernier livre m'a été communiqué par M. Henri

Franchet et le premier par une bibliothèque ecclésiastique très riche en ouvrages du xvi^e siècle.

Aux deux cents mots fournis par ces trois livres, sont venus se joindre une vingtaine d'autres vocables trouvés dans des ouvrages composés avant 1550, entre autres dans *Le liure de Police humaine*, traduit du latin de Gilles d'Aurigny par Iehan le Blond, en 1544.

La disposition typographique est celle des notes de M. Delboulle dans la Revue d'histoire littéraire de la France, mais on y a ajouté, entre [], les dates fournies par le *Dictionnaire général*.

HUGUES VAGANAY.

Abdication [xvii^e s. Descartes. *Rép. aux sept object.*].

1470. Quant aux biens corporelz, par renunciation et *abdication*.
(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 152 b, éd. 1537.)

Abject [1539. R. Estienne].

1470. Elle desire et appete estre traictée comme ville et *abjecte* pour avoir parfaicte humilité.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 50 b, éd. 1537.)

Abjection [Néologisme].

1470. On la traicte de fait villement et *abjection* comme mauvaise et desloyalle pecheresse.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 50 b, éd. 1537.)

Absurde [1549. R. Estienne].

1470. Si est chose *absurde* et impertinente d'enquérir en nous... comment nous maintiendrions.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 11 a, éd. 1537.)

II. *Acceder*.

1470. Les justes viateurs en ce monde pevent et doivent *acceder* à Dieu pour estre enluminez de grace.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 90 a, éd. 1537.)

Accelerer.

1544. Gourmandise *accelere* et haste vieillesse.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 81 b, éd. 1553.)

Acceptable [1635. Moret. *Invent. des deux langues*].

1470. Souvent vous trouvez estre deceue en acceptant ou avoir accepté ce que en verité vous congnoissez apres n'estre pas *acceptable*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 109 b, éd. 1537.)

Accolement [xv^e s. *Saintré*, dans *La Curne*].

1470. Chaste baiser et devot *acollement*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 21 a, éd. 1537.)

Accoster.

1555. Quelques uns qui s'y voudront *acoster*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 96 b.)

Accusable [xvi^e s. Charron. *Sagesse*. I, 15].

1555. Lors à bon droit se rendroit-il reprehensible et *accusable*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 39 b.)

Acerer [1549. R. Estienne].

1544. Las pourquoy sont tes tailliz et destours

Abandonnez ? mesme les chaudes tours

Où Cupido ses flesches *aceroit*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 104 v°.)

Acheminement [xvi^e s. Pasquier. *Rech.*, I, 7].

1555. Chose où nature semble nous donner *acheminement*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, a 3 a.)

Activité [xv^e s. Coquillart. II, 176].

1470. Sa vigueur et puissance *activité*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 106 a, éd. 1537.)

Adminicule [xvi^e s. Montaigne. III, 13].

1555. Chose si fragile que la femme, laquelle Dieu n'a créée que pour adjoinct, et *adminicule* des hommes.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 129 b.)

2. *Affecter* [xvii^e s.].

1470. Elle est... aux biens temporelz trop *affectée*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 69 b, éd. 1537.)

Affriander [1530. Palsgrave].

1470. Et ay veu en nostre escolle d'amour divine aucuns... alliez et *affriandez* à ceste douceur et consolation.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 125 a, éd. 1537.)

Algarade [1558. Bon. Des Periers, *Nouv.* 127].

1555. N'ayans esprouvé telles *algarades* que dites estre en moy.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 8 b.)

Allégorique [xvi^e s. Pasquier. *Recherches*. III, 12].

1470. Sens de la sainte et divine escripture : tropologique ou moral, *allegorique* ou spirituel.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 141 b, éd. 1537.)

Amarante [xvi^e s. Belleau. II, 134].

1544. *Amarantha* signifie non pourrissante, et se dict proprement de la fleur que nous appellons Passeveloux.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 116 r°.)

Anagogique [xvi^e s. H. Est. *Apol.* II, 178].

1470. Troys sens de la sainte et divine escripture : comme tropologique ou moral, allegorique ou spirituel, *anagogique* ou supernaturel et divin.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 141 b, éd. 1537.)

Ancrer.

1470. Que nostre volonté soit si *ancrée* et continuellement à tousjours fermement plantée en la divine volonté.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 7 a, éd. 1537.)

Anemone [1542 (lire 1562). Du Pinet. *Hist. nat. de Pline*, XXI, 23].

1544. Adonis... fut... aymé de Venus : mais en sa grande jeunesse un porc senglier le tua. dont la Deesse dolente, pour allegeance de sa tristesse le convertit en une fleur nommée *Anemoné*, laquelle est descrite en Dioscoride..., et en Pline au xxiii. de son XXII.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 115 v^e.)

Appétence [1503. J. Duval, dans Delboulle, *Recueil*].

1555. Mariage... pour le jourd'huy ne se fait que par *appetence* du bien.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 14 b.)

Apprivoiser.

1555. Pigeons si farouches estoient trop difficiles à *aprivoiser*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 128 a.)

Approchant.

1555. Je n'aprouve pas... la communion [= communauté] des femmes... mais en suis autant esloigné, comme pour par vostre opinion, vous en rendez *aprochant*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 16 a.)

Argutie [1572. Ronsard. *Franciade*, préf.].

1555. Plus nous agréent les siens [propos] (fussent ilz nuz, et despourvez de raison) que les vostres, au sujet que nous proposez, acompagnez d'une infinité d'*arguties*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 57 b.)

1. *Aubin.*

1544. La petite peau d'un œuf, où nous voyons enclos l'*aubin* et le moyau.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 64 a, éd. 1553.)

Aurone.

1544. *Auronne* est une herbe dont la description se trouve au xxv. chap. du III. livre de Dioscoride.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 117 r^e.)

Aveuglement [1642. Oudin].

1555. Sottes entreprises, esquelles pourroit trop *aveuglément* tomber.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 138 a.)

Avide [xvi^e s. Liébault. *Maison rustique*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Son amour ardante et fervente... vous faict *avide* et famelique de son amour et dilection.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 36 a, éd. 1537.)

Avoisiner (s') [xvi^e s. Montaigne. II, 6].

1555. Je *m'avoysine*, dites-vous, d'un Mahomet... ou bien d'un ancien Cinique, qui voulut toutes les femmes estre communes.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 15 a.)

Badin [xvi^e s. Rabelais. III, 37].

1544. Les femmes de certains joueurs de farces et *badins* nous ont delaissé grand matiere d'esbahissement.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 53 a, éd. 1553.)

Balafré.

1555. Aussi n'est celuy estimé Cordelier, ny Jacobin, qui avecques habitz *balafrez*, va vagabond parmy le monde.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 111 b.)

Bien être [xvi^e s. Montaigne. II, 12].

1555. Donner à noz futurs enfans, l'estre... leur trouver (et à nous aussi) le *bien estre*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 20 a.)

Bigarré (xvi^e s. Paré, XXII, 4).

1544. Ce sera un grand bouc de poil *bigarré*, barbu à merveilles, armé de quatre cornes.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 23 r°.)

Bitumineux [xvi^e s. Paré, XVIII, 70].

1544. Les eaues *bitumineuses*, c'est à dire, qui sentent et passent ou croit le bray, ont pareillement leur vertu.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 101 b, éd. 1553.)

Blasphémer [xvi^e s. La Boétie. *Œuvres*, p. 447].

1470. Pour l'honneur de Dieu qu'elle voyt ainsi villainement *blasphemer* et renyer.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 39 a, éd. 1537.)

1555. Ja ne vous permettray en ma presence, si aventureusement *blasphemer*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 81 a.)

Bobine [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1544. Les autres [Nymphes] apres l'avoir filé, le mettoient en belles *bobyne*s.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 96 v°.)

Bonnetade [xvi^e s. Montaigne. I, 42].

1555. Celle femme voyant un pauvre amant... luy darder un cil d'œil accompagné d'un ris friant, et à l'instant recevra mille *bonnetades* de luy.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 76 b.)

Bouillonnant [xvi^e s. Lasphrise, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. Les *bouillonnantes* fontaines.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 71 r.)

2. *Bouquin* [1549. R. Estienne].

1544. Son arrivée avoit troublé les passetemps des saintes Dryades et dieux demy *boucquins*.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 17 r.)

Bravade [xvi^e s. Amyot, *Coriol.* 34].

1555. Si voulons descendre aux Perses, quelle chose leur apresta commencement, pour dominer sus tant de peuples, sinon la *bravade* des femmes?

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 73 b.)

Briguer [xvi^e s. Amyot, *Eum.* 30].

1544. Officiers seront creez et constituez sans abus, si le prince repousse... ceulx qui y *briguent* par parentage, noblesse et grosses cognoissances.

(G. d'Aurigny, *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 256 b, éd. 1553.)

Bruant [1555. P. Belon, dans Godefroy, *Supplément*].

1544. Souvent avolle un *Bruyant* ou un Merle.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 108 b.)

Brusque [xvi^e s. Rabelais. V, 28].

1544. Lors je verrai si sa vigne lambrusque,
Et si son fruict est devenu plus *brusque*.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 104 v.)

Burgrave [1611. Cotgrave].

1549. Grave en ancien Aleman signifioit aultant que Juge...

Burgrave, d'une ville.

(*Des Estats et mais. ill. de la chrestienté.* I, 86 b.)

Capable [Rabelais. I, 20].

1470. Et saichez que encores moins sont *capables* d'eulxmesmes.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 36 b, éd. 1527.)

Capacité [1486. Texte dans Godefroy, *Complément*].

1470. Selon leur *capacité* et disposition.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 9 a, éd. 1537.)

Caqueter [xv^e s. Greban. *Passion*, 7454].

1470. Tousjours veullent *quaqueter*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 126 b, éd. 1537.)

Caquetoire [xvi^e s. H. Estienne. *Apol. pour Hér.* I, 122].

1544. Le second pris... fut une belle caige neufve... et dedans une Pye *cacquetoire*, apprise d'appeller et saluer les pasteurs par leur nom.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 89 r°.)

Carré.

1544. Et puis liront sus la *carrée* lame
Cest epitaphe a toi propice ô dame.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 109 v°.)

Certitude [1539. R. Estienne].

1470. Autres semblables operations divines vous doyvent souffire pour *certitude*, ou prouvable conjecture.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 38 a, éd. 1537.)

Champêtre.

1544. Je prie... aux dieux *champestres* que les loupz ravissans ne te puissent faire dommage de tes aigneaux.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 9 r°.)

Chêneteau [1551. Cotereau. *Columelle*. VII, 6].

1544. Quelque autre [chevre] s'en alloit rongeant les bourgeons des *chesneteaux*, et des erables.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 28 r°.)

Chevêtre.

1544. Il endure patiemment qu'elle luy mette le *chevestre* au col.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 23 r°.)

Cloche-pied [1548. Texte dans Godefroy. *Suppl.*].

1544. Devoient tous les compagnons venir à *clochepied* l'un apres l'autre.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 85 r°.)

Colerer [xvi^e s. Bon. Des Periers, *Nouv.* 121].

1544. C'est le motif qui *cholerer* me faict
Contre le ciel trop superbe en effect.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 102 r°.)

Collier.

1544. *Collier* de coquilles marines.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 23 r°.)

Commençant.

1470. Les saintes vierges, devotes veufves, et aultres simples gens et *commençans*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 22 a, éd. 1537.)

Commuer [1549. R. Estienne].

1544. Nous voyons souventesfois un juge esmeu par affection,

decerner un cas, où il voudroit peu apres volontiers *commuer*, et changer de propos.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 6 b, éd. 1553.)

Complaisant [1611. Cotgrave].

1556. Complaïre aux hommes *complaisans*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 109 b.)

Condisciple [1727. Furetiere].

1470. Vous vous estes nagueres adventurée de reprendre aucuns dictz de une aultre escoliere vostre *condisciple*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 162 a, éd. 1537.)

Consolant [xvii^e s. Bourdaloue. *Commém. des morts*, 1].

1470. *Consolante* meditation et devote consideration.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 67 a, éd. 1537.)

Contre-ruse [1611. Cotgrave].

1555. Tout ainsi qu'elles [les femmes] par faintes caresses, sçavent allecher et attirer beaucoup de gens à soy, aussi par *contre-ruse* en treuvent beaucoup d'autres de bon esprit qui leur rendent bille pareille.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 132 a.)

Cooperer [1525. Lefevre d'Etaples. *Bible*, préf.]

1470. Aulcunes fois est dicte et appellee grace *cooperante* et subsequente.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 109 a, éd. 1537.)

Cornu.

1544. Les Faunes, Satyres, Pans, et Sylvans, que les poetes dyent estre dieux des rustiques, et les figurent *cornu*.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 121 v°.)

1. *Craquer* [1549. R. Estienne].

1544. Pareillement *cracque* sur une roche

Le corbeau vil et digne de reproche.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 108 v°.)

Criqueter [xvi^e s. Du Pinet, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. Les fascheux grillons ja commenceoient a *criqueter* dans les crevasses de la terre.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 8 v°.)

Croupissant [xvi^e-xvii^e s. S. François de Sales, dans Delboulle, *Mat.*]

1544. Eurotas... fait escouler en la mer les eaux *croupissantes*.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 121 v°.)

Cyclope [xvi^e s. Rabelais. *Briefve desclar.*].

1544. *Cyclopes*, autrement Sestrygons, furent hommes habitans une partie de Sicile.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 119 r°.)

Declinant.

1544. Le visaige de ceste bergere estoit... entremeslé d'une blancheur... *declinante* sus le brun.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 21 r°.)

Decrepit.

1555. Venans en aage *decrepit*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 4 a.)

Dédale [1585. Cholières, *Matinées*, p. 125].

1555. Gens... qui estans dans ce *Dedalus*, se treuvent... esgarez.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 9 a.)

Déification [1556. Du Choul. *Relig. des Rom.*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. C'est la fin des œuvres divines : c'est à sçavoir humaine creation, et d'icelle déifiant glorification, et glorifiant *déification*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 110 b, éd. 1537.)

Délicatesse [xvi^e s. Pasquier, dans J. Thierry, *Dict. franç.-latin* (1564)].

1555. Si aucuns par trop grande *délicatesse*... ne veulent prendre mon excuse en payement.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, a. 4 a.)

Désastre [1564. J. Thierry, *Dict. franç.-latin*].

1555. Estant pour l'heure frustré (ne sçait par quel *desastre*) de ce dont despendoit le comble de sa felicité.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 3 a.)

Déshonnéteté [1539. R. Estienne].

1470. Malheureté et *deshonesteté* des vices et pechez.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 153 a, éd. 1537.)

Discourtois [1611. Cotgrave].

1555. Je penserois estre trop ingrat et *discourtois* envers tout le reste du sexe.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 126 a.)

Discourtoisie [xvi^e s. Montaigne. I, 13].

1555. Toute l'incivilité et *discourtoisie* du monde.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 82 b.)

Disputant [xviii^e s. Voltaire. *Ép.* 97].

1544. Ceste invention... fut si agreable aux *disputans*, que la palme luy fut donnée.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de la police humaine*, trad. I. Le Blond, 18 a, éd. 1553.)

Dispute [xvi^e s. Amyot. *Nicias*, 42].

1555. Je lairray arriere le motif et poursuite de voz *disputes*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 10 a.)

Dissection [xvi^e s. Paré, préface].

1544. Alchimeon... trouva maniere de faire *dissections* des corps mortz, que les Grecz appellent Anatomie.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 19 b, éd. 1553.)

Dogue [xvi^e s. J. Du Bellay. *Contre les envieux poètes*].

1544. Thebe... trouva le moyen de tirer un cruel *dogues* doucement le flatant, qui souloit tousjours coucher devant l'huys de la chambre.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 140 b, éd. 1553.)

Dompteur [xvi^e s. Chapelain, *Pucelle*, 6].

1544. On ne trouve point beste tant fiere et cruelle, qui ne s'adoulesse par l'industrie et soing du *dompteur*.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 243 a, éd. 1553.)

Dormitif [1545. G. Gueroult, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. La estoit... grande abondance de Pavot *dormitif*.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 74 v°.)

Eblouissant [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1470. Par divine colligation ou *esblouyssant* illustration.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 100 a, éd. 1537.)

Embonpoint [xvi^e s. Marg. de Valois. *Heptameron*, 8].

1544. Bras tous nudz, l'*enbonpoint* desquelz estoit grand accroissement de beaulté à leurs mains tendres et delicates.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 22 a.)

Encirer [xvi^e s. Du Pinet, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. A l'une de ses branches pendoit une musette à sept voix, également conioincte de cire blanche par dessus et par dessoubz... que... jugions faicte et *encirée* de mains divines.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 68 v°.)

Entre-déchirer (s') [xvi^e s. Montaigne, dans Godefroy, *Supplément*].

1544. Ciceron et Saluste... guerroyoyent l'un l'autre d'injures et parolles diffamatoires long temps, et *s'entredéchirerent* au vif.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 178 b, éd. 1553.)

Entrevoir [xvi^e s. Marg. de Valois, *Heptam.*, 76].

1555. Nous est-il besoin recognoistre ceste Androgine es Grecs et forains Philosophes, qui seulement par fendasses *entrevirent* le Soleil, veu qu'en avons la vraye lumiere chez nous ?

(E. Pasquier, *Le Monophile*, 50 b.)

Epithalame [1559. Cl. de Buttet, dans Delboulle, *Recueil*].

1555. Quelque poete de ce temps, dans un *epithalame*, escrit les ames estre là sus acouplées ensemblément.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 61 a.)

Erecteur [1701. Furetiere].

1544. Pere Sylvan des bornes *erecteur*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 134 v°.)

Escorte [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. L'envie et affection qu'avons d'agrée et complaire à noz Dames bien aimées, nous servent de bonne et excorte *escorte*, pour nous guider et conduire à toute voye d'honneur.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 127 a.)

Escrimer [xvi^e s. La Noue, *Disc. polit.*, XXVI, 4].

1555. Vostre aage... se delecterait beaucoup plus à voltiger, *escrimer*, que de prester icy l'oreille.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 5 a.)

Eucharistie [1611. Cotgrave].

1470. Pourtant est dit ce saint sacrement *eucaristie* (c'est à dire bonne grace) en tant qu'il est de toutes graces abondant.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 84 b, éd. 1537.)

Excellemment [1539. R. Estienne].

1470. L'ame... œuvre... avecques grace plus vertueusement, meritoirement, et *excellemment*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 109 a, éd. 1537.)

Extenué.

1544. Meu de pitié de le veoir ainsi palle et *extenué*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin. 62 v°.)

Exterieurement [xvi^e s. Rabelais. I, 10].

1470. Il ne se sent pas seulement eschauffé d'amour *exterieurement*, mais est penetré d'amour interieurement.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 174 a, éd. 1537.)

Fâcherie [1539. R. Estienne].

1470. Elle se trouvera en la tierce tentation appelée ennuy de bienfaire, et fastidiation ou *fascherie* de devotion.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 28 b, éd. 1537.)

Facilement [1475. Chron. de Neuchatel, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Ce que raison conseille salutairement et saigement, la volonté y obeyt promptement et *facilement*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 52 a, éd. 1537.)

Fallacieusement [1552, Ch. Est., dans Delboulle, *Recueil*].

1544. Cesar ne louoit seulement les Suysses, mais aussi les François, et les affermoit estre hommes apertz, et sans tromperie, qui batailloient ouvertement, et non *falacieusement*.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 205 b, éd. 1553.)

Fatigue [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Ainsi se trouva... divisé l'Empire, que celui que nous reputons plus vaillant de tous les autres, avoit avec si grans travaux et *fatigues* conquesté.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 74 a.)

Frange.

1544. O Parques donc, que n'allez vous couper
Ma toile courte au plus pres de ses *franges*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 80 r.)

Formaliser (se) [xvi^e s. Amyot, *Flamin.* 31].

1555. Je vous pry... ma Damoiselle... atribuer l'honneur à celui qui l'a merité, sans tant vous *formaliser*, comme vous faites.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 66 b.)

Glouton.

1544. La destinée et le sort me soustiennent
Contre l'assault de ces paillars *gloutons*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 76 v.)

Gratifier [1552. Bon. Des Per. *Nouv.* 123].

1470. Amour est simplifiant, uniant et *gratifiant*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 10 a, éd. 1537.)

Gratuit [xvi^e s. Amyot, *Œuvr. mor. Mauv. honte*, 9].

1470. Gratuite amytié. (F. 160 b, éd. 1537.)

Guignier [1349. R. Estienne].

1544. Arbres plantez pour le plaisir : comme cerisiers, *guigniers*, abricots, et autres semblables.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 98 b, éd. 1553.)

Hasardeux [xvi^e s. Amyot, *Pélop.* 1].

1544. Quelle charge baillerez vous à une multitude, de laquelle la fidélité est *hasardeuse*?

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 110 b, éd. 1553.)

1555. Capitaine qui tout le temps de sa vie aura par *hasardeuses* entreprises prospéré.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 3 b.)

Hectique.

1544. Chasse pensers qui te rendent *hectique*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 56 v.)

Hieble.

1544. Chacun se touille en la bourbe des vaches,
Dont tel est plus qu'*yeble* ou Auronne infect.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 75 v.)

Immuablement [xvi^e s. Amyot, *Démsth.* 19].

1470. La verité de la loy de Dieu, sa sentence et vengeance des bons et des mauvais est fichée *immuablement* en son eternité.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 144 b, éd. 1537.)

Immutabilité [1544. Mathée, *Theodorite*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Prescience et predestination sont roches dures et fortes pour leur eternite et eternelle *immutabilité*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 72 b, éd. 1537.)

Imperturbable [1486. Règle de Saint-Benoît, dans Godefroy. *Complément*].

1470. Dieu est paix *imperturbable*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. A 5 b, éd. 1537.)

Impureté [xvi^e s. Paré. XV, 2].

1470. Son amour... me purge et purifie de toute *impureté* et immundicité.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 85 b, éd. 1537.)

Incapacité [xvi^e s. Cl. Paradin, *Chron. de Savoie*, p. 329].

1544. Un jeune prince... doit ordinairement frequenter anciens, afin que l'*incapacité* de sa jeunesse soit attrempée par la reverence de telz personnages.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 243 a, éd. 1553.).

Incommunicable [xvi^e s. Calvin. *Instit. chr.*, I, XIII, 6].

1470. Dieu... est bonté et vertu essentielle divinement, *incommunicable* à aultre nature substantialement.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 170 a, éd. 1537.)

Inconsolable [1611. Cotgrave].

1544. La douloureuse et *inconsolable* vie que je meine.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 112 v^o.)

Incréé [1474. *Mystère de la Passion et Nativité*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Dieu... est verite *incree* essence et nature parfaite.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 96 a, éd. 1537.)

Indéterminable [1753. Savérien. *Hist. du calcul des infin. petits*, p. 14].

1470. La mort... est inevitable, *indeterminable*, et irrevocable.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 45 b, éd. 1537.)

Indevotement.

1470. Il est tressouvent traicte consacre et receu tresindignement, *indevotement* et irreveramment.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 130 a, éd. 1537.)

Indicible [1480. *Baratre infernal*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Cecy... est chose *indiscible* et incomprehensible.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 70 a, éd. 1537.)

Indignité [xv^e-xvi^e s. Le Maire, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Elle congnoist plus de luy l'excellence et dignité, et d'elle la deffillance et *indignité*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 14 b, éd. 1537.)

Indiscret [xvi^e s. Ronsard. *Disc. à J. Grevin*].

1555. L'*indiscret* Icare.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, a 4 b.)

Indivisiblement [1611. Cotgrave].

1470. Lors je suis facilement à moy recoligee et *indivisiblement* en moy unie et simplifiée.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 136 b, éd. 1537.)

Industrieux [1503. I. Le Maire. *Plainte du Désiré*].

1470. Les operations humaines ingenieuses et *industrieuses*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 77 b, éd. 1537.)

Inevitable [1549. R. Estienne].

1470. De l'advenement et presence de Dieu... ne povez avoir certitude irrefragable ou *inevitable*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 36 b, éd. 1537.)

Infatigable [xv^e-xvi^e s. I. Le Maire, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Ce est amour *infatigable* qui... appartient à toute ame devote qui de proffiter n'est jamais lassée ne fatigée.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 86 b, éd. 1537.)

Inoccupé.

1544. Mars armé...

De sa sanglante espée

Rendant de toutes pars

La place *inoccupée*,

Et les hommes espars.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 79 r°.)

Inopiné [1549. R. Estienne].

1544. Le dur et *inopiné* accident de sa mort trop hastive.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 112 v°.)

Inopinément [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Elle se trouvera quelque jour... *inopinément* surmontée.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 138 a.)

Insatiabilité [xvi^e s. Rabelais. III, 21].

1544. A Rome anciennement... le peuple fut fort endebté, et tormenté de l'*insatiabilité* des usuriers.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 234 b, éd. 1553.)

Insatiable [1483. Hard. de la Jaille, *Gages de Cat.*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Finablement ceste amour est *insaciable*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 87 a, éd. 1537.)

Intellectuellement [1570. G. Hervet, *Cité de Dieu*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Les creatures sont en elles mesmes realement, et semblablement en entendement angelique et humain spirituellement et intellectuellement.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 141 b, éd. 1537.)

Inusité [1549. R. Estienne].

1544. Plusieurs estimerent sa rime jolye, et encores *inusitée* entre pastoureaux rustiques.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 20 v°.)

Inventif [xv°-xvi° s. P. Gringore, dans Godefroy].

1470. Pleust à Dieu que aulcun plus ingenieulx et *inventif* clerc et expert que je ne suis se vouldist applicquer à... exposer les dictes operations d'amour.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 10 a, éd. 1537.)

Irascibilité [1550. Rousset, *Estat et mutac. des temps*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Ce regard de l'ame est totalement occupé selon toutes ses puissances qui sont... concupiscibilité et *irascibilité*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 73 b, éd. 1537.)

Irrefragable [xv°-xvi° s. J. Le Maire, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. De l'advenement et presence de Dieu vostre bon amy monseigneur et maistre ne povez avoir certitude *irrefragable* ou inevitable.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 36 b, éd. 1537.)

Jointure.

1544. Selvagio... luy donna un grand coup du talon derriere la *jointure* du genouil.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 87 r°.)

Juvenilement [1611. Cotgrave].

1544. Elle... embrazoit de jour en jour et d'heure en heure mes tendres veines par son excessive beauté, se jouant *juvenilement* avecques moy.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 40 r°.)

Lambrusque [xvi° s. Ronsard, *Odes*. — J. Du Bellay, *Disc. au roy*].

1544. *Lambrusque* c'est vigne sauvage.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 123 v°.)

Larmoyant [xvi° s. Marot, *Métam.* 2, dans Godefroy, *Complément*].

1470. Par ardente dilection et *larmoyante* contriction.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 99 b, éd. 1537.)

Lascivement [xvi° s. Montaigne].

1544. Qui en porteroit les poilz du museau... si tost qu'il regar-

deroit quelque femme *lascivement*, soudain la feroit (voulust elle ou non) venir apres luy.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 61 r°.)

Lassé.

1544. Entre ameres pensées, grieves douleurs, et confusion, *lassé*, debile, et ja hors de moymesme, j'arrivay à la fontaine.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 100 v°.)

Limer.

1470. *Limer* la rouilleure.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 33 a, éd. 1537.)

Liquefaction [1557. Girard de Tournus. *Admir. Pouvoir de l'art*, p. 66].

1470. Par mollifiante *liquefaction* et penetrante transformation.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 100 a, éd. 1537.)

Lumineusement [xviii^e s. Voltaire. *Comment. sur Malebr*].

1470. Dieu communique sa bonté à ses créatures causalement, *lumineusement*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. A 8 b, éd. 1537.)

Mal en point.

1544. Ce troupeau que tu as si maigre et *mal empoint*.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 62 v°.)

Mal seant [On trouve en 1559 l'adverbe *malseamment* (Godefroy), ce qui permet d'affirmer l'existence de *malseant* au xvi^e s.]

1544. Il ne sera point *mal seant* à un bourgeois vacquer aux choses rustiques.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 90 a.)

1544. Le visaige de ceste bergiere estoit... entremeslé d'une blancheur non fade ou *malseante*.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 21 r°.)

Margrave [xvi^e s. Louis Guyon, dans Delboulle, *Recueil*].

1549. Grave en ancien Aleman signifioit aultant que Juge...

Margrave, Juge, ou superieur de tout un ressort.

(*Des Estats et mais. ill. de la chrestienté*, I, 86 b.)

Massacrer [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Tout ainsi qu'hier nous estudiasmes à l'exaltation et accroissement d'Amour, mettrons pour le jourd'huy peine à le vouloir *massacrer*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 98 b.)

Matérialité [1690. Furetière].

1470. La grosseesse et *materialité* du corps.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 97 a, éd. 1537.)

Mirer.

1555. Je ne veux passer ce pas... sans vous prier, mes Dames et Damoiselles,... vous *mirer* et prendre exemple en ma Charilée.
(E. Pasquier. *Le Monophile*, 79 b.)

Moelleux [xvi^e s. Paré. IV, 25].

1544. Et ne prendroys plus de goust à mascher
De Poulle d'Inde, ou Francolin la chair,
Que je ferois un peu d'Olives franches
Prinses dessus les plus *moelleuses* branches.
(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 135 r.)

Mondanité [xv^e s. Coquillart, *Simple et rusée*].

1470. Pour fuir la gluz de charnalité, et les lacz de *mondanité*.
(*Le livre de la discipline d'amour divine*, f. 73 a, éd. 1537.)

Mortifiant [xvi^e s. Marnix de Sainte-Aldegonde, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Amour est languissant, *mortifiant* et vivifiant.
(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 10 a, éd. 1537.)

Mort-né [1611. Cotgrave].

1555. Celuy qui est enfant *morné*.
(E. Pasquier. *Le Monophile*, 119 a.)

Murmurant [Néologisme].

1470. La quarte tentation [est] nommée *murmurante* relaxation.
(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 28 b, éd. 1537.)

Mystiquement.

1470. Affin que bien l'entendez de ce vous instruit *mistique-ment* la sainte escripture.
(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 66 a, éd. 1537.)

Naturaliser [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Le seigneur Pasquier est un supernuméraire, et non *natu-ralisé* en ceste nostre compagnie.
(E. Pasquier. *Le Monophile*, 66 a.)

Occurence [xvi^e s. Amyot. *Œuv. mor. Tranquil. d'âme*, 31].

1555. Mille petites *occurrences* et alteres qui nous tombent en l'esprit d'heure à autre.
(E. Pasquier. *Le Monophile*, 7 b.)

Offensif [xvi^e s. Amyot. *Alcibiade*, 22].

1544. Soit maintenant la fortune contente de m'avoir promené par tant de divers accidentz, et desormais ou reconciliée, ou assouvy de mes travaux, laisse ses armes *offensives*.
(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 100 r.)

1555. Un *offensif* maintien.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 116 b.)

Operer [xvi^e s. Marg. de France, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Celles mesmes aulcunesfois est dicte et appellée speciale-
ment grace *operante* et preveniente.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 109 a, éd. 1537.)

Opiniâtré [xvi^e s. Amyot, *Agésil.* 44].

1555. Persistant non à la loyauté que dites, ains à une sotté
opiniastreté.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 17 a.)

Ourdir.

1544. Et le [l'or] meslant parmy des soyes de diverses couleurs,
en *ourdissoient* une tapisserie d'excellent et sumptueux ouvrage.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 96 v°.)

Paissant [xvi^e s. Amyot, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. Solitaire assis en ceste cauerne aupres de ses chevres
paissantes.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 68 v°.)

Parlant [1611. Cotgrave].

1544. Les officiers d'une ville, c'est la loy *parlante* : et la loy,
ce sont muetz officiers.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond,
28 b, éd. 1553.)

Parques [xvi^e s. Rabelais. IV, 18].

1544. *Parques*, déesses fatales, ou destinées, selon plusieurs,
sont filles de Demorgon, mais Cicero les attribue à Erebus et la
nuyt.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 128 v°.)

Parvenir.

1470. De tout mon desir je y pretens *parvenir*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 141 a, éd. 1537.)

Passevelours [1557. Ch. de Lécluse, *Hist. des plantes*, p. 125].

1544. Les espiz rouges de l'immortel *passeveloux*.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 74 v°.)

Paupiere.

1544. Ergasto... tenant tousjours sus ce monument les yeux
fichez sans les mouvoir ne siller des *paulpieres*, comme une per-
sonne transportée.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 81 v°.)

Pervertisseur [xvi^e s. Du Pinet, dans Delboulle, *Recueil*].

1555. Lesquelz... furent dechassez et deboutez des Republicques,
comme *pervertisseurs* et corrupteurs, l'un des corps, et l'autre
des esprits et bonnes meurs.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 79 b.)

1. *Piper*.

1544. Les chalumeaux se prindrent à *piper* Philis, Philis.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 103 v°.)

Populace [xvi^e s. Amyot, *Œuv. mor. Comm. nourrir les enf.*, 15].

1555. Et dira pour toute recompense ce *populasse* de moy, telle mort m'estre bien deue.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, a 4 b.)

Portique [1564. J. Thierry, *Dict. franç.-latin*].

1544. *Portiques* sont galleries ou saillies sur les eaux. Nous les appellons communement quays.

(*L'Arcadie de Sannaazar*, trad. I. Martin, 130 r.)

Priant [xvii^e s. Mol. *Tart.* I, 6].

1544. Les autelz qui sont aux eglises,... doyvent estre tournez vers Orient : afin que les images semblent regarder les *prians* et sacrifiants.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 108 b, éd. 1553.

Productif [xvi^e s. Isambert de Saint-Léger, *Miroir aux dames*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Sa bonté est cause *productive* et effective de toutes choses.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 23 a, éd. 1537.)

Profaner [1549. R. Estienne].

1470. Les ennemys de Dieu, et adversaires de salut... voudroient ce saint temple souiller, abatre, destruyre ou *prophaner*,

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 57 a, éd. 1537.)

Profondement.

1470. La divine dilection... est intime c'est infuse interieurement dedans soy et *profundement*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 174 b, éd. 1537.)

Promptitude [xv^e s. G. Tardif. *Facecies de Pogge*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. C'est *promptitude* de bonne volunte.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 14 a, éd. 1537.)

Propension [xvi^e s. Montaigne. I, 25].

1555. L'homme... bien souvent semble estre enclin à quelques *propensions* naturelles.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 28 b.)

Pudicité [xvi^e s. Amyot. *Œuvr. mor. Comment il faut lire les poètes*, 48].

1555. L'honneur et *pudicité* de son sexe.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 79 b.)

Pullulation [1569. Nic. de Nicolay, *Descr. du Bourbonnais*, dans Delboulle, *Recueil*].

1555. Les arbres, et choses non sensibles, lesquelles semblent fertilier, pour la *pullulation* de leurs semblables.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 47 b.)

Purifiant.

1470. Amour *purifiant* et clarifiant m'a fort appaisé.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 66 b, éd. 1537.)

2. *Ramer* [1549. R. Estienne].

1544. Comme un Toreau de cornes desarmé

Se trouve mal parmy le boys *ramé*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 107 r°.)

Ravissant [1539. R. Estienne].

1470. A amour *ravissant* appartient eslever l'entendement.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 67 a, éd. 1537.)

Rechute [xvi^e s. Bon. Des Periers. *Nouv.* 106].

1555. Tous medecins craignent grandement la *recheute*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 135 a.)

Recoller [1549. R. Estienne].

1544. Aucuns se meirent à traire les bestes, d'autres à racoustrer leurs musettes, ou *recoller* les bouteilles fendues.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 57 v°.)

Reconduire [1549. R. Estienne].

1544. Luy furent baillez quelques jeunes hommes pour le *reconduire* en sa maison.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 82 v°.)

Refrigerer [1549. R. Estienne].

1544. S'elles [les eaues] avoyent chaleur par nature, elle ne se *refrigereroyent* point si facilement.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 101 b, éd. 1553.)

Regardant [xv^e s. Charron. *Sagesse*, I, 55].

1544. Avec grande resjouissance et admiration de tous les *regardans*.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 141 b, éd. 1553.)

1544. Les grans... arbres... sus les haultes montagnes,... se rendent plus agreables à la veue des *regardans*, que les plantes... en vergiers.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 3 r°.)

Réitération [1501. Ordonn., dans Delboulle, *Recueil*].

1470. La recordation et *réitération* de la faulte passée.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 132 a, éd. 1537.)

Repulluler [xvi^e s. J. Du Bellay, *Recueil, Furies*].

1544. Feuille en rameau, ny herbe en terre aussi,

Ne *repullule* apres ce mal icy.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 107 v°.)

Résistant [Néologisme].

1544. O vie langoureuse,
Nul n'y est *resistant*.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 79 r°.)

1544. Ceulx cy... sont... en maladie fortz et *resistans*.

(G. d'Aurigny, *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 98 b, éd. 1553.)

Retrograder [1564. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Lieu, auquel si voulions prosperer, fauldroit faire *retrograder* la revolution des cieux qui s'encline en nous autre part.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 125 b.)

Reverer [1533. R. Estienne].

1470. Et me faict adorer sa puissance, *reverer* sa sapience et aymer sa bonté.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 136 b, éd. 1537.)

Revivifier [xvi^e s. Paré, XXIV, 23].

1555. L'Amour... nous causant une perpetuelle mort, nous fait *revivifier* en un autre.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 52 a.)

1. *Roquet*.

1544. Lors j'apperçeu... un pasteur venant devers nous à grans pas, vestu d'un *roquet* de la couleur des Grues.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 32 v°.)

Rouillure.

1470. Pour nettoyer la souilleure, et limer la *rouilleure* qu'elle a encouru par son abus et negligence.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 32 a, éd. 1537.)

Rustiquement [1549. R. Estienne].

1544. Quelqu'un se plaignoit de sa pastourelle, et quelque autre *rustiquement* se ventoit de la sienne.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 8 v°.)

Sacro-saint [xvi^e s. Montaigne. I, 46].

1555. Leurs *sacro-saintz* misteres.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 8 b.)

Sainteté [1539. R. Estienne].

1470. L'autre [perfection] est dicte de privilegiée *saincteté* et de excellence.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 137 a, éd. 1537.)

Salutairement [1525. J. Let. d'Etaples. *Bible*].

1470. Voir *Facilement*.

Sanglant.

1544. Voir *Inoccupé*.

Sentier.

1555. Ces bons et anciens precepteurs... se preparoient un *sentier* à une gloire immortelle.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 97 a.)

Seraphique [xvi^e s. N. Du Fail, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. La seconde propriété d'amour *seraphique*, c'est qu'il est incessable.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 173 b, éd. 1537.)

Simplification [xvii^e s. Bossuet, *Etats d'oraison*. II, 3].

1470. De ceste spirituelle *simplification*, union, et gratification povons ymaginer aucunement exemple et figure ou soleil et en l'air.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 100 a, éd. 1537.)

Simplifier [1484. N. Chuquet, *Triparty*, 147].

1470. Exemple à soy *simplifier*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. A 6, éd. 1537.)

Sociable [xvi^e s. Amyot, *Pyrrhus*, 18].

1555. Entre tous animaux Nature voulut créer le seul homme *vray sociable*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 15 b.)

Somnolent [Néologisme].

1470. Et lendemain (ou tantost apres) me sentoye tepide, indevote, *somnolente*, pesante et difficile à vertu.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 155 b, éd. 1537.)

1544. Il sembleroit que ces choses et maintes autres semblables fussent feinctes de gens inutiles et lasches, et qu'on les deust taire entre les affaires oiseux et *somnolens*.

(G. d'Aurigny. *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 145 b, éd. 1553.)

Sorbier [1557. Ch. de L'Ecluse, *Hist. des plantes*, p. 510].

1544. Mon malheur est si monstrueuse chose,
Et procedant de si amere cause,
Que de mes vers Grenadiers ay chargez,
Dont en *Sorbiers* se sont viste changez.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 104 r°.)

Souillure [xvi^e s. Marot, *Colloq. d'Erasmus*, 2].

1470. Voir *Rouillure*.

Supportable [xvi^e s. Amyot, *Œuvres mor. Tranq. d'âme*, 9].

1555. Telle chose vous sembleroit-elle *suportable*?

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 44 b.)

Sureau [1545. G. Gueroult. *Hist. des plantes*, index, dans Delboulle, *Recueil*].

1544. Les *Sureaux* chargez de feuilles et de fleurs.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 14 r°.)

Surgir [1563. J. Thierry. *Dict. franç.-latin*].

1555. Tourbillon de vent, qui pour un temps nous empesche *surgir* à bon port.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 114 b.)

Sus-mentionné.

1555. La *sus-mentionnée* Semiramis.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 70 a.)

Syncoper [xv^e-xvi^e s. O. de Saint-Gelais, *Eneide*, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Ses parolles ne sont point formées, ains sont briefves et *sincopées*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 80 a, éd. 1537.)

Ternaire [1484. N. Chuquet, *Triparty*, 116].

1470. Par bonne correspondence à chascun des *ternayres* des-susdictz... je pourroye appliquer... amour languissant, excedent et simplifiant.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 142 a, éd. 1537.)

Torpeur [xviii^e s.]

1470. *Torpeur* d'esperit et negligente tepidité.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 40 b, éd. 1537.)

Touiller (*se*).

1544. Voir *Hieble*.

Trafiqueur.

1555. Mais avisez, seigneur Philopole... estant si hardy *trafiqueur*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 19 a.)

Traitable.

1544. Aux troupeaux doux et *traictables*

Plus ne soyent loupz redoutables.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 99 r°.)

Triomphant.

1470. Aussi correspondemment est amour fort, vaillant et *triumphant*.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 139 b, éd. 1537.)

Troesne.

1544. Les unes portoyent des couronnes de *troesne*, entrelassées de fleurs jaunes et rouges.

(*L'Arcadie de Sannazar*, trad. I. Martin, 22 r°.)

Tropologique [xvi^e s. Rabelais. III, 38].

1470. Sens de la sainte et divine escripture : *tropologique* ou moral.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 141 b, éd. 1537.)

Turpitude [1552. Ch. Estienne, dans Delboulle, *Recueil*].

1470. Elle ne peult... celer sa *turpitude* dont plusieurs commencent ja avoir congnoissance.

(*Le Livre de la discipline d'amour divine*, f. 25 a, éd. 1537.)

Valide [1585. N. du Fail, *Eutrapel*, dans Dochez].

1544. Nul corps ne peult estre assez robuste et *valide*, dont l'esprit est languissant.

(G. d'Aurigny, *Le Livre de police humaine*, trad. I. Le Blond, 24 a, éd. 1553.)

Verveine.

1544. *Vervene*, voir les L. et LI. chapitres de Dioscoride, au III. livre.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 132 v°.)

Virevolte [xvi^e s. Bonivard, *Chron. de Genève*, IV, 4].

1555. Cupidon vole et voltige avecques cent mille *vire-voltes*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 86 a.)

Vivier.

1544. Encores me tournerent en souvenence les beings tiedes, les superbes edifices, les *viviers* delectables, les belles isles, les montaignes sulphurées.

(*L'Arcadie de Sannaçar*, trad. I. Martin, 81 r°.)

Volage.

1555. Ceste Amour dont parlez est trop *volage*.

(E. Pasquier. *Le Monophile*, 29 b.)



UN

RÉCIT INEDIT DE LA « SCIOMACHIE ».

Notre confrère M. Lucien Romier nous communique cet extrait d'une lettre originale de l'agent Buonanni au duc de Florence, datée de Rome, le 14 mai 1549, et conservée aux Archives d'État de Florence (Mediceo, 3268, fol. 748 et suiv.), où l'on trouvera un récit des mêmes fêtes que Rabelais a racontées dans la *Sciomachie ou festins faits à Rome*... Une lettre précédente, nous dit M. Romier, contient des détails sur les préparatifs et les dépenses.

... Credoche V. S. sappi che la piazza di Santo Apostolo è lunghissima, et se bene la larghezza non le corrispondeva, restò però si netta di palchi et di persone ch' ella fù capacissima di tutto quello che in essa hebbe à farsi, senza che mai fusse dato alcun' impedimeno. I palchi furono parte messi alle bocche delle strade, parte fitti nelle muraglie sotto le finestre delle case, et parte sopra i tetti : et s'è fatto giuditio che l'anime che si trovarono à vedere questa ferta et giornata passassero di 25 à 30 m.

Nel mezzo di detta piazza fù tirata una corda, dove fù messa in mezzo l'arme sola di Mons. d'Orliens, ultimo genito del Re, per cui si facevano le feste, ch' era, come V. S. sà, il biscione di casa Visconti congiunto con l'arme regia nel modo ch' ella si suole repartire, et con uno breve attorno che diceva : *Cresce puer, necte etc. vocantibus aufer*, che una parola che manca non potetti leggere, come non poterono quelli che m'erono à canto.

Alla porta principale del R^{mo} di Parigi, che era posta à duoi terzi della lunghezza di detta piazza, fù fatto accostare uno Castello, che con debita proportionione et misura quadrata, veniva à mostrare di lui tre faccie, perche la quarta, come

dico, era il muro della casa : nel quale fù posta una torre fatta à similitudine di fortezza con la sua campanella, guardiole et altre cose, che vi si ricercavano verso quella parte della faccia del castello che si mostrava da i duoi terzi della piazza in sù, dove fuori d'alcune sbarre stavano cavalli et una plebe infinita. Questa dipingo alla S. V. come spalla della festa, perche all' incontro di detta faccia le dò l'altra del castello, che venne à essere vista dalla più nobile parte et da maggiore moltitudine di genti. La porta del Castello guardava verso le case poste nella larghezza della piazza, et le rispondeva à fronte di dentro la porta della casa di detto R^{mo} Parigi, doppo laquale era uno prato, dove sterono quelle fanterie et cavalli ch' entrarono per la defensione di detto Castello, dei quali distribuivono alcuni ch' erano necessari per guardare la muraglia. Et in detto prato furono messi molti pezzi d'artiglieri et mortaretti, che servirono à i loro tempi, come dirò à V. S. Haveva il castello duoi balvardi co i lori fianchi, mà piccoli, et che servirono più per mostra che per effetto che facessero, i quali tenendo in mezzo la porta venivono a guardare tutte le tele della muraglia, laquale era di tavole, fuori che da quella banda dove si dette la batteria ch' era di mattoni : et tutto era dipinto, come conveniva à mostrare ch' ella fusse vera muraglia. Haveva i suoi fossi larghi 2 braccia ò poco più.

Il principio della festa fù una caccia di quattro tori, che furono messi fuori in quattro volte, i quali si mostrarono bravissimi, et in quei luoghi dove detta caccia suole farsi co i suoi ordini harebbero fatto del male.

Finita questa, comparsero sù le xxii hore tamburini, che comandarono che la piazza si nettasse, come intervenne co'l buon' ordine che vi si prese.

Et subito cominciò à passeggiare per essa una Diana benissimo abbigliata, con una luna in testa d'argento, co' le corne in sù, che è l'impresa del Christianissimo, con laquale anche si dipinge detta Diana ; et dietro à se haveva quattro Nymphe co i loro levrieri al lascio, che mostravano d'andarsene à caccia. Di queste ne fù rapita una, ch' andava alquanto appartata dall' altre, dal cappitan della guardia del Castello, ch' era *Gio Francesco da Montemellini*, et da altri quattro suoi soldati tutti armati, et la condussero per forza nel castello nel balvardo, ch' era à vista del più bello della piazza.

Adiròssene Diana, che nell' accorgersene haveva prima cerco

di defenderla, et mostrò resolutione d'havere ricorso à chi potesse vendicare detta ingiuria et rapto. Andòssene in capo della piazza, dove poco di poi comparsero tutte quelle genti d'arme con livree et quelle compagnie di fanterie, che io distinguerò à una alla S. V.

Il sor *Chiappino Orsino* venne prima, capitano di cento soldati in circa, benissimo armato, col resto de i suoi, a file di sei in sei, tutti con bande azzurre et bianche di taffetta, attraversate alle persone loro, con insegna del medesimo colore et suoi tamburi : et di piano passo sene venne alla volta del Castello.

Dietro à lui ò per dire meglio alla sua compagnia, venivono *Mons. di Maligni* et *Ruberto Strozzi*, sopra 2 corsieri benissimo guarniti et bardati, con altri dieci guerrieri, dei quali havevono vestiti cinque per uno assai riccamente et con bella vista, i quali havevono duoi trombetti et quattro staffieri per uno, dico i duoi principali solamente. Era la livrea di *Mons. di Maligni* di velluto bianco, nero et rosso, fatto con stampe, che messe insieme facevono nascere fiorami di più sorte con assai vaghezza. Quella di *Ruberto* era di velluto bianco, turchino et ranciato, che con le medesime stampe da molte bande et vani faceva nascere gigli. Et le persone et cavalli di questi 2 principali erano alquanto più riccamente vestite che gli altri loro : i quali tutti, con l'armi sue et con la medesima banda attraversata, si messero poco di poi nel castello, che fù dato sotto la defensione loro.

Suscedeva alla coda di questi un' altra compagnia di fanterie, sotto al sor *Astore Baglione*, alquanto maggiore che la prima, con bande di taffetta bianco et rosso, con la insegna di medesimo colore.

Ma non fece altro che mostrarsi con la cavalleria, ch' ella haveva dietro, del duca *Oratio* [*Farnese*], perche fù fatta nascere un' imboscata d'archibusieri nella coda dei cavalli di *M. di Maligni* et di *Ruberto*, che fece che ritirandosi questi con molta destrezza, se n'entrarono tutti nel Castello, con essere rimaste in piazza la detta compagnia del sor *Astore* et la cavalleria del duca *Oratio*, la sopraveste del quale et guarnimento del corsiere, che haveva sotto, era tutto di teletta d'oro incarnata, che con bella vista faceva nascere lune bianchissime in tutti i vani ch' erano fatti à rete. Haveva vestiti xii compagni con la medesima livrea, mà di velluto cremisi di

lacca, che mostravano co'l medesimo ordine le medesime lune. Haveva quattro trombetti, quattro staffieri, uno paggio della lancia, et uno buffone Franzese, vestiti tutti del medesimo velluto con tagli che mostravano sotto il taffetta bianco con loro calcee et guibboni, che fù livrea molto ricca.

Il generale ò padrino della fanteria et cavalleria ch' entrò nel Castello, era *Cesare Mormile*, che con ordine le dispensava nelle loro fattioni. Il generale di quella di fuore era il *sor Valerio Orsino*; ambo duoi sopra buoni cavalli, et con loro saii soliti.

Mandòssi uno trombetta di quelli d'*Oratio* al capitan del Castello per farli intendere ch' il duca voleva la *Nympha* ch' era stata rapita, ò aspettasse la guerra : alquale fù risposto che gl' era necessario guadagnarsela con l'armi in mano. Sù questo andarono alcuni soldati del *sor Astore* à riconoscere la muraglia, et con quelli di dentro che uscirono fuore, attaccarono una scaramuccia, laquale fecero benissimo, come soldati che dall' una banda et dall' altra' erano molto pratici, perchè à i tempi si sapeva ritirare una parte con la carica che l'era data, et à i tempi l'altra con quella che dall' altra banda veniva. Usci tutta la cavalleria sopradetta del Castello et si messe in un' filo, et fù mandata à fare disfida dal duca *Oratio*, che si messe co'l medesimo ordine all' incontro di quella con la sua, se volevano combattere à duoi per duoi, et fù accettato. Dettesi nelle trombette et à uno tempo si mossero i quattro cavalieri principali, et à campo aperto fecero il loro incontro, nel quale si ropperò duoi o 3 lance, che fece bel vedere.

Cacciarono di poi mano à uno dei duoi stocchi che portano, et s'andarono à affrontare valorosamente, et si derono con molta gagliardezza. Fecero il sìmile tutti li altri di duoi in duoi, dove si ropperò pochissime lance, et quando s'erono dati molto bene con li stocchi, venivono sempre spartiti da i sopradetti loro generali ò padrini.

Doppo questo s'attaccò una bravissima scaramuccia con l'archibusate à voto tra l'una parte et l'altra delle due compagnie co' i debiti modi et circostancie, dove furono tirati molti pezzi d'artiglieria di quella ch' era nel prato dietro al Castello, et si facevono buttare palle di più sorti da alcuni deputati a quello, nel mezzo della fanteria, ch' erano finte con coperta del colore del piombo, et dentro di stoppa.

Buttaronsi ancora da quei di dentro, in favore de i loro,

cannoni di carta pieni di polvere, che ardendo schioppavano all' ultimo et facevano romore d'archibuso. Et così s'andò facendo sino à tanto che naque un' altra diffida trà i detti cavalieri à trè à trè. Sonorono le trombetti et quattro d'essi la passarono bene.

Mà trà *M. di Maligni* et uno Romano dei maximi fù fatto un' incontro dei cavalli, che s'urtarono petto à petto, dove il cavallo di questo restò morto et l'altro spallato ò con una gamba rotta. I cavalieri furono ajutati et non hebbero male...

Tutto il sopradetto ci condusse sino alle xxiiii hore, quando fù mandato à vedere s'il Castello voleva arrendersi, et fù risposto che nò. Furono subito piantati i gabbioni et 4 pezzi d'artiglieria alla volta di quella porta della muraglia che si mostrava alla lunghezza della piazza, che sino al cordone era di mattoni, come hò detto. Toccòsi la campanella et si messero ne i fossi alcuni soldati che cercavano d'offendere quelli che venivano per accostarsi al Castello, nel quale all' ultimo si ritirarono... Etc., etc.

Fù presa anche la fortezza, che s'ajutò quanto potette co'l sonare et tirare, et vi fù piantata sopra una bandiera con un' arme grande del Renella impresa ò campo bianco et rosso, et sotto à quella erano due armi piccolette, l'una di Mons. d'Orliens, et l'altra del duca Oratio.

Del banchetto del R^{mo} di Parigi et di quanto più fù fatto in casa non sò dire cosa alcuna alla S. V...



UN DOCUMENT NOUVEAU
SUR
LA LÉGENDE DE PANTAGRUEL
A LA FIN DU XV^e SIÈCLE.

Dans la conception du *caractère* intellectuel et moral de Pantagruel, il est aisé de voir quelle a été la part d'invention de Rabelais. La bonhomie, qui était l'apanage des géants dans les traditions populaires, s'est transformée chez lui en une vertu philosophique : le pantagruélisme, « gayeté d'esprit conficte en mespris des choses fortuites ». Le géant, devenu monarque, de vassal qu'il était dans la littérature antérieure, incarne toutes les vertus intellectuelles et morales du souverain idéal, rêvé par les humanistes de la génération de Rabelais. — Il est plus délicat de discerner quels traits de la *physionomie* du géant sont de l'invention de Rabelais. C'est que les documents sur la légende de Pantagruel avant 1533 sont très rares. Ils se réduisent, en somme, à trois textes, qu'on trouvera dans le IV^e volume de l'édition Marty-Laveaux, p. 158-159.

Les deux premiers, qui appartiennent aux *Actes des Apôtres* d'Arnoul et Simon Gresban (1478) et au *Mystère saint Loïs* (fin du xv^e siècle) nous représentent Pentagruel comme un diableteau dont la mission propre est d'altérer les buveurs. Il se vante d'exciter leur soif à leur insu :

A ces galanz qui avoyent beu
Hier au suer jusqu'a *hebreos*¹

1. Prononcez *ebrios*. Ce jeu de mots sur *hebræus* était traditionnel.

Tandis qu'ilz estoyent au repos,
 Je leur ay par soutilte touche
 Bouté du sel dedenz la bouche
 Doucement sans les esveiller.
 Mais, par ma foy, au resveiller
 Ils ont eu plus soef la mitié
 Que devant.

Le Pantagruel de Rabelais hérite de cette vertu altérative du Penthagruel des *Mystères*. Il est roi des Dipsodes. Il se venge de l'écolier Limousin en l'altérant jusqu'à la « mort Roland » (ch. vi). A Orléans, il fait « poulser » le vin et altère le monde (ch. viii). Il engendre une soif inextinguible chez le grandissime clerc Thaumaste, lorsque celui-ci se prépare à argumenter contre lui (ch. xx). Dans le duel avec Loupgarou (ch. xxix), il commence par lancer sur son adversaire « plus de dix et huyct cacques et un minot de sel, dont il luy emplit et gorge et gouzier et le nez et les yeulx » ; et celui-ci, sur le point de l'écraser avec sa masse, le menace en disant : « Meschant, a ceste heure te hascheray je comme chair à pastez. *Jamais tu ne altereras les pauvres gens.* »

Dans le troisième des textes mentionnés par Marty-Laveaux, extrait du *Vergier d'honneur* d'André de la Vigne (fin du x^e siècle), le *Panthagruel* est le nom d'un mal de gorge, qui « grate

Si tres fort dehors et dedans »

qu'il empêche de parler. Le sens de ce nom commun est en rapport avec le nom propre du diable des *Mystères* comme l'effet l'est à la cause : Penthagruel a donné son nom à la démangeaison qu'il provoque dans le gosier. Ce sens du mot *Panthagruel* se retrouve dans une sotie,

Cf. *Epist. Obsc. Vir.*, II, 69, éd. Stokes, p. 283 : « Est enim in hoc etiam libro multum hebræum quod magistri nostri non possunt legere... et ideo disposuerunt Joannem Pfefferkorn Christianum et dimidium Judæum, qui est bonus *ebrius*. »

désignée dans l'*Ancien Théâtre français*, t. II, p. 235, par le nom de *Sottie nouvelle à six personnages* et dans le *Répertoire de l'ancien théâtre français* de Petit de Julleville, p. 230, par le titre de *Roi des Sots*, du nom du principal personnage.

A-il point le *Panthagruel*?

demande-t-on, à propos d'un personnage qui feint d'être muet. Et l'interlocuteur de répondre :

On ne l'a jamais si cruel
Qu'il garde de parler aux gens.

Cette sotie, d'après M. Picot, est très probablement postérieure à 1533. Elle nous fournit donc, comme le texte du *Vergier d'honneur*, une seconde acception du mot *Panthagruel*. Il désignait avant Rabelais, non plus seulement le diable qui engendrait la soif, mais cette soif elle-même. Il me semble qu'il y a un souvenir de ce sens dérivé dans le fameux passage du *Tiers Livre*, ch. LI : « Aultres avons ouy sur l'instant que Atropos leur couppoit le filet de vie, soy grievement complaignans et lamentans de ce que Pantagruel les tenoit à la gorge. Mais (las) ce n'estoit mie Pantagruel... le noble Pantagruel ne print oncques à la guorge si non ceulx qui sont negligens de obvier à la soif imminente. » — Ainsi, dans tous les textes antérieurs à 1533 qui nous étaient connus jusqu'ici, *Panthagruel* désignait soit le diable qui engendre la soif, soit la soif elle-même, « par figure synecdochique », comme dirait Rabelais, en prenant « l'invention pour l'inventeur »¹.

Rabelais est-il donc le premier qui ait eu l'idée de représenter le personnage de *Panthagruel* non seulement comme assoiffeur, mais comme assoiffé lui-même? — Non. Voici un texte nouveau qui atteste que, dès la fin du

1. *Tiers Livre*, ch. LI.

xv^e siècle, le personnage de Pantagruel est considéré comme *altéré*, et non plus seulement comme capable d'altérer les autres. C'est un vers des *Alarmes de Mars sur le voyage de Millan, avecques la conquête et entrée d'icelles*, du grand rhétoricien Jean d'Auton. Ce poème, composé en 1499, à l'occasion de l'expédition de Louis XII et de sa victoire sur les Milanais, ne fut jamais imprimé. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire manuscrit, sur parchemin, d'une belle écriture gothique, orné au premier folio d'une grande vignette représentant Louis XII sur un char de guerre, entouré de soldats. « Louys le moderne » est rangé par Jean d'Auton au nombre des conquérants. Parmi ceux-ci figure Cyrus, fol. 14 v^o :

Cirus, après, inhumain et cruel,
 Voulant les faictz des premierains¹ ensuyvre,
Plus altéré que n'est Panthagruel,
 De sang humain comme imbeu et tout yvre,
 Babel rendit de Balthazar delivre...

Le manuscrit ne comporte aucun signe de ponctuation. Mais il me paraît légitime de placer une virgule à la fin du vers que je transcris en italiques, d'abord parce que les enjambements sont extrêmement rares dans ce poème, et, ensuite, parce qu'il est nécessaire de donner un complément aux deux adjectifs, « comme *imbeu* et tout *yvre* ». Ce complément, c'est « de sang humain » qui les précède². — Jean d'Auton se représente donc Cyrus comme

1. Ancêtres.

2. M. Henry Guy, dont l'ouvrage sur l'*École des Rhétoriciens* m'a fourni l'indication de ce texte de Jean d'Auton, semble avoir lu différemment, en plaçant la virgule après *De sang humain*. Cf. *op. cit.*, p. 262-3 : « Il en cite une légion [de conquérants] : Nemrod... Cyrus, plus altéré, « imbeu et yvre » de sang que ne l'étoit de vin Pantagruel. » Il me paraît impossible de considérer *de sang humain* comme complément de *plus altéré*, en même temps que de *comme imbeu et tout yvre*. Il faut admettre que *plus altéré* est construit absolument, sans complément, et que l'altération de Cyrus est

un barbare, ivre de sang humain, et pour donner une idée de l'énormité de ses appétits sauvages, il compare sa soif insatiable à celle de Panthagruel. Ainsi, dès 1499, Pantagruel est altérant et *altéré*, comme il le sera dans le roman de Rabelais.

Jean PLATTARD.

de même nature que celle de Pantagruel. Naturellement, toute objection tirée de l'histoire n'aurait aucune valeur contre mon argumentation. Ce poème est un prodige d'ignorance et d'ineptie, de l'avis même de M. Guy.



LES SAINTS PRODUCTEURS DE MALADIES.

La communication de M. Folet à la séance du 9 novembre 1905¹ ne semble pas avoir incité les membres de la *Société des Études rabelaisiennes* à lui envoyer les renseignements qu'il demandait, relatifs au sujet de la présente note. Sans s'en douter, M^{me} Colette Yver nous fournit deux intéressants exemples de cette croyance populaire dans l'article sur « le Millénaire de la Normandie » que la *Revue hebdomadaire* a publié le 10 juin 1911. Je me borne à transcrire la page 193 :

Le surnaturel n'est pas absent de ces esprits. On l'y retrouve encore sous bien des formes. Le recours à une puissance supérieure si humain, si nécessaire en cas de détresse, la paysanne normande ne l'ignore pas. Dans les maladies de ses enfants, elle voit autant d'accidents qui ressortissent à certains bienheureux. Les maladies s'appellent de ce fait « maux de saints ». Et même, pour certaines intelligences, le saint, qui n'était primitivement que le guérisseur de la maladie, devient le tourmenteur lui-même ; c'est lui qui, personnellement, torture le malheureux petit être. L'enfant est dit alors : « Tenu d'un saint. » Saint Siméon, saint Hilaire, sont ainsi accusés des plus cruels agissements.

La difficulté consiste à déterminer quel est, parmi les bienheureux, l'auteur de la maladie. A cet effet, l'on s'adresse à quelque bonne femme, spécialiste en la matière, qui met à macérer dans l'eau de la fontaine autant de feuilles de vigne qu'il y a de saints suspectés, chaque feuille représentant un saint, par convention. La première qui se tache dénonce le saint en cause. Quelquefois on décide que plusieurs saints sont à la fois « autour » d'un patient. Certaines spécialistes établissent leur diagnostic au seul vu du petit malade.

1. Voir la *Revue*, t. III (1905), p. 442 à 444.

Alors ce sont des prières payées, des pèlerinages rétribués, un trafic de petits rubans blancs que l'on coupe en deux pour en nouer un bout au cou de l'enfant, l'autre bout au poignet du saint. Dans l'église Saint-Hilaire de Rouen, même dans l'incomparable basilique de Saint-Ouen, on peut voir, à la statue de saint Hilaire et à celle de saint Siméon, une liasse de petits rubans de percale dont beaucoup de touristes se demandent l'usage et qui n'ont d'autre but que d'apaiser le courroux de ces pieux personnages à l'égard de petits enfants rachitiques.

Ne voilà-t-il pas un commentaire bien vivant du livre I, chapitre XLV, de Rabelais et n'eût-il pas été fâcheux de ne le signaler point ?

H. VAGANAY.



COMPTES-RENDUS.

Pierre VILLEY. *L'Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*. Paris, Hachette et C^{ie}, 1911.

Ces deux études font partie d'une enquête que M. Villey a entreprise sur les théories pédagogiques de Montaigne et sur leur influence en France et en Angleterre. On a si souvent indiqué les rapports de la pédagogie de Montaigne avec celle de Rabelais qu'il est superflu de refaire ici ce parallèle pour recommander aux rabelaisants l'ouvrage de M. Villey. « Montaigne, Locke et Rousseau ... ont travaillé à la même tâche, nous dit-il p. 265. Ils ont repris l'œuvre que Rabelais avait entamée avant eux et défendu les droits de la « bonne nature » contre l'éducateur... Ils ont combattu l'éducation issue de la tradition chrétienne, qui juge la nature pervertie et estime nécessaire de la contraindre. » Ainsi Rabelais, Montaigne, Locke et Rousseau suivent la même tradition, quelle que soit d'ailleurs leur originalité individuelle. En quoi consiste celle de Locke et celle de Rousseau? Le travail de M. Villey le détermine avec une rare précision. Son enquête est véritablement pour la méthode, la circonspection et l'esprit critique un modèle qu'on ne saurait trop recommander de nos jours, où pullulent, encombrantes et vaines, les recherches sur les sources des grandes œuvres littéraires.

Rien n'est plus légitime, sans doute, que ce désir de découvrir les sources d'un écrivain. Il procède du besoin de comprendre la genèse d'une œuvre, de discerner ce qu'elle emprunte à la littérature antérieure et aux circonstances contemporaines pour saisir finalement ce qu'elle a d'individuel. Les enquêtes sur les sources sont un moyen nécessaire pour arriver à l'une des fins de l'histoire littéraire, la détermination des caractères propres d'une œuvre ou de l'esprit qui l'a créée. Mais il arrive

trop souvent que ce qui ne devrait être qu'un moyen est devenu une fin. On cède au facile plaisir de noter des rapprochements entre le texte de Rabelais et celui de Villon. D'une identité fortuite de pensée ou d'une rencontre de mots, on se hâte de conclure à une imitation. On présente comme des emprunts à un texte déterminé des locutions, des images, des proverbes qui ont été du domaine commun de la langue. On attribue à une influence livresque ce qui n'est que notation de traits de réalité communs à toutes les époques. De là tant d'enquêtes copieuses et stériles sur les sources d'un auteur. Le lecteur y cherche en vain des conclusions générales sur l'art ou la pensée de l'écrivain étudié : tout ce qu'on lui apprendra c'est, par exemple, que « l'imitation fait toujours chez Rabelais partie intégrante de la composition »¹. Et c'est pour arriver à cette constatation élémentaire qu'on aura accumulé un fatras de gloses disparates, propre à dégoûter à jamais de l'érudition et des érudits !

Il est temps de réagir contre une conception si néfaste de l'histoire littéraire. Il importe de revenir à une méthode plus sûre et plus féconde. Celle que suit M. Villey dans son travail inspire au lecteur la plus parfaite sécurité. On se sent gagné par cet esprit toujours attentif à prévoir toutes les objections possibles à sa démonstration et toujours ingénieux à découvrir des épreuves, contre-épreuves et confirmations de ses hypothèses. « Démêler les influences diverses qui se sont exercées sur un écrivain est une étude qui exige beaucoup de précautions... Il suffit de songer un instant à l'embarras que nous éprouvons lorsque nous essayons de déterminer nous-mêmes l'origine de nos propres idées ... pour comprendre combien est périlleuse une pareille entreprise, tentée sur des penseurs très différents de nous ... qui ont formé leur esprit dans des milieux tout autres et des milieux dont nous n'avons qu'une image très imparfaite. » C'est sur ces sages réserves que s'ouvre son enquête, et, sa démonstration terminée, bien loin de présenter ses conclusions comme établies rigoureusement et scientifiquement, M. Villey, en songeant au mystère « des esprits où les concepts se créent et se défont », ajoute : « Nous ne pouvons que proposer des hypothèses, et nos hypothèses ne serrent pas de près la réalité. » Voilà bien l'esprit et la méthode qui

1. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 207.

doivent présider à ce genre de recherches. L'argumentation de M. Villey apparaît d'autant plus sûre qu'elle est plus prudente.

Jean PLATTARD.

LOUIS THUASNE. *Villon et Rabelais. Notes et commentaires.*
Paris, Fischbacher, 1911, in-8°, 461 pages.

Le nouveau livre de M. Thuasne n'est pas propre à recommander l'érudition au grand public. C'est un recueil d'articles, ou plutôt une liasse de fiches, et l'on souhaiterait d'y trouver plus d'ordre dans la composition et plus de netteté dans l'expression. Mais, sans doute, M. Thuasne, dédaignant le jugement du commun des lettrés, a compté faire agréer son érudition aux rabelaisants, à qui rien de ce qui touche à Rabelais ne saurait être indifférent. Je m'assure de mon côté que c'est parmi nos lecteurs que se trouveront les quelques vaillants qui affronteront l'étude laborieuse de son livre.

Je prévois que ceux-là seront frappés tout d'abord de certains défauts de méthode qui affaiblissent singulièrement l'autorité d'un ouvrage de critique érudite. Ils s'apercevront bien vite que M. Thuasne n'a qu'une connaissance incomplète, inégale et capricieuse des travaux que les érudits contemporains ont consacrés aux questions qu'il étudie. Ils s'étonneront de ne trouver dans un livre publié en 1911 aucune mention de l'édition de Villon que le regretté M. Longnon a procurée en 1910 à la *Collection des classiques français du moyen âge*, de M. Roques. Dans les recherches de sources qui constituent la plus grande partie du livre de M. Thuasne, ils constateront avec surprise de singulières lacunes. Voici par exemple (p. 185-188) une étude sur les origines de la définition de Dieu, « sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre et n'est en lieu aucun circonférence » (*Tiers Livre*, XIII, et *Cinquième Livre*, XLVIII). Parmi les auteurs qui se sont transmis cette définition jusqu'à l'époque de Rabelais, M. Thuasne cite Jean de Meun, Vincent de Beauvais, Hélinand, Nicolas de Cues, Symphorien Champier, Marsile Ficin. Or, ces auteurs ont été déjà cités à propos de cette définition de Dieu par M. Smith (*R. É. R.*, 1905, p. 304) et par M. Jean de la Perrière (*R. É. R.*, 1906, p. 264-267 et p. 404). De même, voici une étude sur la lettre autographe de Rabelais (6 février 1547) qui a déjà été faite en partie par M. H. Clouzot (*R. É. R.*, 1905, p. 351-366 : *le Véritable nom*

du seigneur de Saint-Ayl). Si M. Thuasne ignore les publications d'une Société qui s'est vouée spécialement à l'étude de Rabelais, sa méthode de travail n'inspire pas grande confiance. S'il connaît nos publications, s'il a profité de notre travail, pourquoi ne déclare-t-il pas sa dette? Craint-il que notre Société ne profite de la publicité que lui donnerait son livre? Elle n'avait rien à attendre des éloges qu'il aurait pu nous accorder; elle n'a rien à redouter de son silence. Elle est en pleine vitalité; elle compte, parmi ses 420 adhérents, une vingtaine de membres de l'Académie ou de l'Institut et quelques-uns des premiers écrivains de France. Elle peut se passer du concours de M. Thuasne, dont notre *Revue* a d'ailleurs toujours analysé les travaux avec courtoisie et impartialité.

Ces constatations et ces réflexions qui se présenteront à l'esprit de nos lecteurs, s'ils abordent l'ouvrage de M. Thuasne, risquent fort de les indisposer contre lui. Ils auraient bien mal profité du commerce de Maître François s'ils se laissaient émouvoir par ces petites misères. Je les crois trop profondément antidotés de pantagruélisme pour que les considérations précédentes les empêchent de juger en toute sérénité le travail de M. Thuasne. Il se compose de douze articles, dont huit sont consacrés à des questions rabelaisiennes : *Rabelais et Villon*, *Rabelais et le Roman de la Rose*, *la Lettre de Gargantua à Pantagruel*, *la Lettre de Rabelais à Érasme*, *Sur une lettre autographe de Rabelais*, *le Sylvius Ocreatus*, *Source d'un passage du ch. XXII du livre IV de Pantagruel*, *Ame et asne*.

La question des sources est celle qui intéresse plus particulièrement M. Thuasne. Il est servi dans ce genre de recherches par cette vaste érudition qui nous a valu un jour une bonne édition des *Lettres de Gaguin*. Malheureusement, sa méthode manque de prudence et de solidité. On en peut juger par ces deux exemples pris au hasard. P. 141 : Parlant de Galien, Rabelais écrit : « Depuis l'an de son aage vingt et huitiesme » (*Prologue de l'auteur*, IV). Cette expression, dit M. Thuasne, rappelle le début du *Grant Testament* de Villon :

En l'an trentiesme de mon aage...

qui semble être elle-même, quant à la tournure, une réminiscence de cet autre vers de Guillaume de Lorris :

Ou vintiesme an de son aage.

Ainsi, à en croire M. Thuasne, Rabelais n'aurait pas écrit cette phrase si simple, « l'an de son aage vingt et huitiesme », s'il avait ignoré Villon et si celui-ci n'avait pas lu le *Roman de la Rose* !

P. 170 : « Estre une fois cité par ces mastins Chiquanous, pour le passe-temps d'un tel *gras prieur* » (IV, 13). Notons en passant, dit M. Thuasne, que cette expression « gras prieur » rappelle ces vers du *Roman de la Rose* :

Plus cras qu'abbés ne que priors (t. I, p. 103).

Rabelais, livré à ses seules forces, était-il donc incapable d'associer ces deux concepts : *gras* et *prieur*, alors que la réalité les lui offrait si souvent réunis ! Et M. Thuasne est-il sûr que le texte ancien qu'il transcrit est celui dans lequel Rabelais a lu le *Roman de la Rose* ? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable que le texte rajeuni que venait de publier Marot est celui que lisait Rabelais ?

Une bonne moitié du livre de M. Thuasne est faite de ces rapprochements oiseux. Il serait vraiment inutile d'avoir débarrassé le commentaire de Rabelais des broussailles de l'interprétation allégorique pour y laisser croître cette végétation parasite des « doctes baguenauderies », selon l'expression de M. Jules Lemaitre. Nous ne nous attarderons donc pas à discuter ces rapprochements de textes. Il semble, par moments, que M. Thuasne s'avise de leur inutilité. Qu'il se résigne donc à les sacrifier. Il resterait encore dans ses études assez de substance, assez de textes intéressants, assez de parties solides et sérieuses pour former un juste volume. Nous ne croyons pas que Rabelais ait songé, en écrivant la lettre de Gargantua à Pantagruel, à tous les auteurs contemporains cités par M. Thuasne ; mais il n'était pas indifférent de montrer par des textes que les idées exprimées par Rabelais étaient dans l'air. Dans la foule des sources que découvre M. Thuasne, quelques-unes peuvent être les vraies sources directes de Rabelais. Aussi bien il se trouve que beaucoup sont connues des lecteurs de la *Revue*. Elles ont déjà été découvertes et seront utilisées dans le com-

1. Remarquons d'ailleurs que toutes les éditions de Villon que pouvait lire Rabelais, y compris celle de Marot, portent : *En l'an de mon trentiesme aage*, ou *eage*, et non : *En l'an trentiesme de mon aage*. Cf. Villon, éd. Longnon, 1910, p. 101.

mentaire de cette édition critique de Rabelais que M. Thuasne appelle de ses vœux et qui va prochainement paraître¹.

Jean PLATTARD.

Jean CALVIN. *Institution de la Religion chrestienne. Texte de la première édition française (1541), réimprimé sous la direction de Abel Lefranc par Henri Chate-
lain et Jacques Pannier*. Paris, H. Champion, 1911,
2 vol., 57*-841 pages. Prix : 25 fr.

La valeur littéraire du grand ouvrage de Calvin est depuis longtemps reconnue par tous les critiques. L'*Institution* intéresse l'histoire des lettres françaises non seulement parce qu'elle est la somme de la doctrine du Réformateur, mais aussi parce qu'elle est un des premiers monuments de l'éloquence française. Jusqu'à présent, le seul texte de l'*Institution* qui pût être utilisé dans des études littéraires, le seul texte critique, était celui qui a été publié en 1865 dans le *Corpus reformatorum* par Baum, Cunitz et Reuss. Or, ceux-ci avaient pris pour base de leur édition la dernière recension de l'*Institution* publiée du vivant de Calvin, c'est-à-dire la traduction qu'il donna en 1560 de son édition latine de 1559. Cette dernière édition diffère considérablement des diverses éditions qui s'étaient succédé depuis la première rédaction latine de 1536. Elle s'annonce elle-même, tant dans les exemplaires latins que dans la traduction française, comme « augmentée d'un tel accroissement qu'on la peut presque estimer un livre nouveau ».

Or, ces éléments nouveaux de la rédaction latine de 1559 sont certainement de Calvin. Mais, dans le texte de la traduction française de 1560, ces additions complémentaires de 1559

1. M. Thuasne voudrait (p. vi) que cette édition remplît trois conditions aussi disparates que les trois qualités réunies dans la légendaire définition du lièvre : animal *couard*, *rapide* et *savoureux*. L'édition de Rabelais, selon M. Thuasne, devra être *critique*, *nationale* et *définitive*. Nous espérons que notre édition sera estimée *critique* et qu'elle fera époque. — Mais qu'est-ce qu'une édition nationale ? Celle qui est faite aux frais de l'État ? A l'Imprimerie nationale ? L'estampille officielle a-t-elle jamais garanti la valeur d'une œuvre quelconque ? — Quant au terme *définitif*, M. H. Poincaré l'a rayé du vocabulaire scientifique.

présentent tant de contresens et d'inexactitudes que les éditeurs du *Corpus* eux-mêmes s'étaient refusé à voir dans cette partie de la traduction l'œuvre de Calvin. A partir du VII^e chapitre du I^{er} livre, ils ne reconnaissaient plus comme authentique cette traduction des additions de 1559. Ils déclaraient même qu'il n'était pas possible que Calvin eût contrôlé ce travail maladroitement exécuté. Dans cet ouvrage français, qui traduisait la rédaction latine définitive de Calvin, une bonne moitié du texte ne pouvait être attribuée à Calvin.

M. Lanson, dans la *Revue historique* (1894), reprit l'examen de cette question. Il établit que les éditeurs du *Corpus* s'étaient exagéré la portée des fautes de la version de 1560. Il découvrit l'explication de ces fautes, inadvertances et contresens, dans un passage d'une Lettre-Préface de l'édition donnée par Colladon en 1576 : Calvin, préparant la version française de son *Institutio* de 1559, avait dicté une foule de choses tant à son frère Antoine qu'à un domestique faisant office de secrétaire ; il avait inséré en maint endroit des pages arrachées d'un exemplaire français précédemment imprimé et surchargées de notes et ratures ; les défaillances de la traduction devaient être imputées aux secrétaires et au reviseur. Ainsi l'édition de 1560, exécutée dans de telles conditions de précipitation et d'incurie, n'est pas un travail proprement littéraire. Le vrai texte de l'*Institution* française, concluait M. Lanson, le seul dont il y ait à tenir compte, c'est le texte de 1541.

Cette même conclusion s'imposa à M. Lefranc au cours d'une série de conférences sur Calvin écrivain faites à l'École des Hautes-Études en 1907-1908. Pour juger de l'originalité de la prose de Calvin, il faut l'étudier à la date de l'apparition de l'*Institution*, 1541, alors que la prose française ne comptait encore que les deux premiers livres de Rabelais et le *Cymbalum Mundi*, et il faut l'examiner dans le texte de 1541. Malheureusement, ce texte n'est donné dans l'édition du *Corpus reformatorum* qu'en variantes, au bas des pages, si fâcheusement rompu, découpé et déchiqueté qu'il est impossible de s'en représenter la teneur exacte et d'en suivre le développement naturel. Une réimpression du texte de 1541 était donc indispensable pour l'étude de la valeur littéraire de l'*Institution* française.

Grâce à l'initiative de M. Lefranc, grâce à son travail et à celui de ses collaborateurs, MM. Chatelain, Pannier et un troi-

sième qui garde l'anonymat, grâce à la libéralité de M^{me} la marquise Arconati-Visconti, qui a fait les frais de cette édition, l'œuvre capitale de Calvin nous est maintenant restituée dans sa splendeur première. Nous pouvons l'étudier directement, sans avoir préalablement à noter, transcrire et rassembler les variantes de l'édition du *Corpus*.

Cette réimpression ne manquera pas de susciter des travaux sur la langue, le vocabulaire, le style, la méthode de traduction de Calvin. Déjà les éditeurs nous annoncent, pour un troisième volume, qui complétera cette publication, un glossaire, une étude sur le vocabulaire, la syntaxe et les caractères du style; un article sur le véritable imprimeur de l'*Institution*, une comparaison de l'*Institution* avec les ouvrages théologiques antérieurs; une étude comparative sur les différents textes de l'*Institution*; une étude psychologique de Calvin, etc. Toutes les questions relatives à la formation littéraire de Calvin, aux origines de l'*Institution*, à la préparation et à la publication du texte de 1541, à l'histoire du texte de l'*Institution* jusqu'en 1560, etc., ont été exposées dans l'*Introduction* par M. Lefranc. Outre cette *Introduction*, les travailleurs trouveront à la suite du texte de Calvin un *Résumé analytique des matières contenues dans l'Institution* qui est l'œuvre de M. J. Pannier, et des *Notes et index typographiques*, avec les *Errata*, par M. H. Chatelain.

Le troisième volume contiendra les sept premiers chapitres de la version française de 1560, traduction *authentique* de l'édition latine de 1559, la concordance des quatre recensions françaises de l'*Institution*, avec les variantes des passages communs aux textes de 1541 et de 1560 et des extraits du texte latin de 1537.

Les principes qui ont été suivis dans cette édition sont simples : le texte reproduit aussi exactement que possible, page pour page, un exemplaire de l'édition de 1541 qui appartient à M^{me} Alfred André. Toutefois, les éditeurs ont corrigé ce texte lorsque la reproduction identique « eût été impossible ou trop peu raisonnable ». C'est-à-dire qu'ils ont corrigé les erreurs typographiques de l'original, tout en reproduisant les graphies fautives dans un Index placé à la fin du second fascicule. Celles-ci sont relativement très peu nombreuses. De ces erreurs de graphies, la catégorie la plus riche (quinze cas) est l'emploi de *qui* pour *qu'i[l]* et *qu'il* ou inversement de *qu'i*, *qu'il*

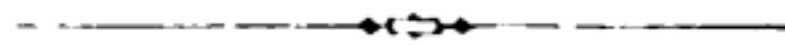
pour *qui*. Cette confusion en explique une autre qui, me semble-t-il, a échappé aux éditeurs, c'est celle de *si* et de *s'ils*. J'en ai relevé dans ma lecture trois cas. P. 610, 8, je lis : « *S'ils* naissent pêcheur » au lieu de « *Si* naissent pêcheur... ». Cette lecture est garantie par la graphie correcte de la phrase précédente : « *S'ilz* naissent en corruption... » P. 718, 19, je propose : « Car *s'ils* [au lieu de *si*] ne grandissent jamais jusques à porter quelque legière viande, il est certain que jamais ilz n'ont esté nourris de bon laict... » Inversement, p. 705, 23, la phrase suivante est inintelligible à moins de substituer à *s'ilz* l'adverbe *si* avec le sens de *pourtant* : « *S'ilz* nyent qu'ilz leur deffendent le sacrement, mais la volupté de l'acte charnel, *s'ilz* [lire *si*] n'eschappent ilz pas encore ainsi [à mon raisonnement]. Car ilz enseignent..., etc. »

Il est superflu de faire valoir les services que rendra cette réimpression du texte de l'*Institution* de 1541 à tous ceux qu'intéressent les lettres françaises à l'époque de Rabelais. Nous ne reprendrons pas la question si souvent examinée de l'attitude de Rabelais à l'égard de Calvin et du calvinisme, nous n'aurions rien à ajouter à ce que nous avons dit ici-même dans notre article sur *l'Écriture sainte dans l'œuvre de Rabelais* (*R. É. R.*, t. VIII, fasc. IV). Mais il est une question qui vient naturellement à l'esprit des rabelaisants au cours de la lecture de l'*Institution* : Rabelais a-t-il lu l'œuvre capitale de celui qu'il range, en tant que *prédestinateur*, parmi les imposteurs et séducteurs ? (Prologue de *Pantagruel*, éd. Juste, 1542). — C'est possible. Mais nous ne découvrons dans son roman aucun trait qui soit le fruit de cette lecture, aucune allusion directe au texte même de Calvin.

Ce n'est pas à dire que le commentaire de Rabelais et l'intelligence de son œuvre n'aient pas à profiter de l'étude du texte de l'*Institution*. L'intérêt n'est pas médiocre de découvrir combien ces deux maîtres écrivains diffèrent dans l'expression de sentiments ou d'idées semblables. Nous n'en citerons qu'un exemple, entre beaucoup qui s'offrent à notre choix. Au chapitre vi de *Gargantua* (texte de 1534), Rabelais, ayant exposé la naissance prodigieuse de son Géant, ajoute : « Pourquoi ne le croiriez-vous ? Pour ce, dictes-vous, qu'il n'y a nulle *apparence*. Je vous dis que pour ceste seule cause vous le devez croire, en foy parfaicte. Car les sorbonistes disent que foy est *argument des choses de nulle apparence*. » Cette définition de la

foi que Rabelais prête aux sorbonnistes est de saint Paul *Ep. ad Hebræos*, XI, 1 : « Fides est substantia rerum sperandarum, *argumentum non apparentium*. » L'esprit facétieux et irrévérencieux de Rabelais en a extrait un calembour. Il a traduit *non apparentium* par *choses de nulle apparence*, pour jouer sur le mot *apparence*. « Il n'y a dans cet étrange nativité nulle *apparence* [c'est-à-dire nulle *vraisemblance*, sens commun du mot au xvi^e siècle], se fait-il objecter par le lecteur. » — C'est précisément pourquoi vous devez le croire « en foy parfaicte », répond le conteur ; puisque la foi s'applique aux objets de nulle *apparence* [c'est-à-dire, ici, de nulle *évidence*, *rerum non apparentium*]. Qu'on place en regard le texte de l'*Institution* (ch. *De la Foy*, p. 211) ; on observera comment la traduction du verset de saint Paul évite l'ambiguïté que présenterait le mot *apparence*, et dans quel esprit le réformateur paraphrase le texte sacré : « Foy est la subsistance des choses que nous esperons, et la *monstre des choses qui n'apparoissent point*... En la nommant *monstre ou probation des choses non apparentes* ; il [saint Paul] parle tout ainsi comme s'il disoit que c'est une évidence de ce qui n'apparoist, une vision de ce qui ne se voyt point, une perspicacité des choses obscures, une presence des choses absentes, une demonstrance des choses obscures. » N'est-il pas vrai que l'antagonisme irréductible du « Lucianiste » et du réformateur se manifeste tout entier par ce simple rapprochement de textes ?

Jean PLATTARD.



CHRONIQUE.

RABELAIS.

RABELAIS AU BRÉSIL. — J'ai eu l'occasion de connaître plusieurs membres de l'Académie brésilienne des lettres, et j'ai été frappé de la pénétration de l'œuvre de Rabelais dans les milieux intellectuels du Brésil. A Rio-de-Janeiro, la jeunesse intelligente et instruite n'a rien trouvé de mieux, pour symboliser son libre amour des lettres, des sciences et des arts, que le nom de notre maître François, et le « club Rabelais » a fonctionné à Rio entre 1891 et 1897. Tous les mois, un banquet d'un caractère intime réunissait les « Rabelaisiens » du Nouveau-Monde : on y contait des histoires et des anecdotes inspirées de l'esprit de Rabelais.

Un des académiciens actuels a annoté entièrement son exemplaire de Rabelais, qui est son livre de chevet, et un de ses collègues à l'Académie brésilienne, M. Graça Aranha, l'auteur de « Malazare », représenté en français en février dernier, au théâtre de l'Œuvre, vient de se faire inscrire comme membre de notre Société.

Quelle renaissance de Rabelais dans les Deux-Mondes !

Jean MAGROU.

— Je tiens de Victor Cherbuliez que l'empereur du Brésil don Pedro a été au plus haut point, surtout dans les dernières années de sa vie, un fervent de Rabelais. L'auteur du *Comte Kostia* m'a même affirmé qu'après les événements politiques qui forcèrent le monarque à quitter le Brésil et à abandonner sa couronne, ce noble esprit, dont on a reconnu en France la haute valeur scientifique, trouva dans l'étude du roman rabelaisien le réconfort et la consolation dont il avait besoin. Don Pedro, me disait Cherbuliez, a pu résister aux grandes adversités qui l'ont accablé, grâce à la méditation continue des œuvres du grand Tourangeau.

A. L.

MONTAIGLON ET LE « PANTAGRUEL » DE DRESDE (voir *R. É. R.*, 1910, p. 379-380). — On sait que Montaignon avait préparé une édition du *Pantagruel* de Juste, 1533, lequel a été depuis réimprimé pour notre Société par MM. P. Babeau, Jacques Boulenger et H. Patry. La réimpression de Montaignon a été composée par l'imprimeur Motteroz en 1883, mais, pour une raison qui nous échappe, elle n'a jamais vu le jour. L'exact et diligent bibliographe de Montaignon, M. Fernand Bournon, a même ignoré son existence, sinon il en eût sans doute évoqué le souvenir dans nos conversations fréquentes. Toutefois, quelques exemplaires furent tirés : j'en possède un, qui est muni d'une couverture de papier parcheminé, sur laquelle figure le fac-simile du titre de l'exemplaire unique de Dresde. En outre, je tiens d'une héritière de Montaignon un autre exemplaire en épreuves.

Une intéressante question se pose : comment Montaignon a-t-il eu communication du précieux volume de la Bibliothèque royale de Dresde ? Se rendit-il dans cette ville ? Fit-il venir à Paris l'*unicum* en question ou bien en a-t-il fait prendre une copie dans la ville même où il est conservé ? Rien jusqu'à présent ne nous avait renseignés sur ce petit problème. Grâce aux données qui nous parviennent, nous voici en mesure de le résoudre.

Au cours d'un article sur notre regretté confrère Gaston Raynaud (*Écho de Paris* du 15 août 1911), l'excellent poète Jacques Normand était amené à évoquer la curieuse figure de M. de Montaignon et à nous conter cette amusante anecdote sur l'éminent érudit :

Son grand plaisir consistait à recevoir ses élèves à déjeuner chez lui. Or, M. de Montaignon était gros mangeur et surtout grand buveur. Cela, en somme, ne regardait que lui. Mais l'inconvénient pour les autres était qu'il s'endormait volontiers en sortant de table, ou plutôt en y restant. Je fus un jour l'innocente victime de ce sommeil. Au retour d'un voyage en Allemagne, — au cours duquel j'avais été, sur sa demande, copier un texte de Rabelais à la bibliothèque de Dresde, — M. de Montaignon, désireux d'avoir communication de mon travail, m'invite à déjeuner. Il habitait, si je me souviens bien, place des Vosges, un appartement haut perché, rappelant à la fois le savant par ses gros bouquins sévères et le vieux garçon par ses gravures égrillardes du XVIII^e siècle. A la fin du déjeuner, mon bon maître, qui avait bu sec comme à son ordinaire, me

demanda mon manuscrit. Il en lit la première page... et s'endort profondément. J'espérais que ce sommeil, si profond, serait court. Une heure, deux heures se passent... Mon bon maître dormait toujours. En vain essayai-je à différentes reprises, en jetant quelques livres sur le plancher, de réaliser un bruit suffisamment violent pour réveiller le dormeur. Peine inutile! A six heures du soir, M. Anatole de Montaiglon ronflait toujours. N'y tenant plus, je me dirigeais vers la porte quand mon bon maître se réveilla, et, toujours aimable : — Maintenant, mon ami, si nous parlions un peu de votre texte ?

— Pardon, mon cher maître, fis-je en tirant ma montre, mais il est temps que j'aie dîner !

Peu de jours après l'apparition de ce piquant récit, j'écrivais à son auteur, en lui demandant si sa copie d'un texte rabelaisien de Dresde ne s'appliquait pas au *Pantagruel* de 1533 et, d'autre part, pourquoi cette réimpression n'avait pas vu le jour. Poste pour poste, le charmant écrivain me répondit ceci :

... Si mes souvenirs sont exacts (car cela remonte loin!), c'est d'après ma copie que la réédition du texte de l'édition de 1533 a été faite par M. de Montaiglon. Quant à vous dire pourquoi M. de Montaiglon n'a pas mis son texte au jour, cela m'est impossible. Une fois mon texte remis à mon professeur, je ne me suis occupé ni du texte ni du professeur. J'avais fini mes trois ans d'études, j'avais passé ma thèse; j'étais pris par le théâtre et la littérature... et je ne me suis plus occupé d'érudition. Je l'ai maintes fois regretté, d'ailleurs, mais il était trop tard.

Cette spirituelle déclaration confirmait l'hypothèse que l'article m'avait suggérée. Le texte reproduit par Montaiglon avait donc été copié à Dresde par l'un de ses élèves, destiné à poursuivre plus tard dans les lettres une brillante carrière, non sans avoir, il est bon de le rappeler, débuté brillamment dans l'érudition par une édition d'*Aïol*, chanson de geste du ^{xii}^e siècle, préparée en collaboration avec Gaston Raynaud et parue dans la collection de la Société des Anciens textes français.

Quant au motif pour lequel Montaiglon, après qu'on eut tiré quelques exemplaires, s'abstint de faire paraître sa réimpression, il est difficile de l'établir sans recourir à des conjectures. Pourquoi le savant professeur de l'École des chartes garda-t-il par la suite à ce sujet un silence si complet que l'au-

teur de sa bibliographie, publiée de son vivant et avec des renseignements fournis par lui, paraît bien avoir ignoré le fait, c'est ce que nous ne chercherons pas à expliquer? L'essentiel pour nous était de découvrir l'origine de cette réédition énigmatique : nous la connaissons désormais.

Abel LEFRANC.

PANTAGRUEL EN L'ÎLE DES FEMMES. — C'est le titre d'un nouveau chapitre que notre confrère M. Pierre Mille vient d'ajouter à *Pantagruel* (*le Temps*, 8 juin 1911). On y voit comment, ayant passé l'île d'Odes où les chemins cheminent, les nefs de Pantagruel sont jetées par la tempête dans « l'île des Fames féministes », à la grande terreur de Panurge qui craint d'y rencontrer sa sœur. Justement, celle-ci arrive sur le vaisseau de Pantagruel, à qui elle expose que « six cent et septante mille » femmes se sont retirées en cette île avec elle, pour échapper aux traitements barbares et bestiaux que les hommes font éprouver au beau sexe sur la terre. « Mais, je vous prie, demande Pantagruel, êtes-vous immortelles? — Nous ne le sommes point, dit la dame. — Alors, pousse Pantagruel, comment est assuré ce royaume contre diminution de ses sujets et citoyennes? — Bien subtilement, répondit-elle, gardons quelques voyageurs, une semaine ou deux. Et les exterminons après, ainsi que font fort congrûment araignées, mantes religieuses et autres insectes où domine le féminin. » Ce qu'ayant entendu, Pantagruel ordonne de la descendre au plus tôt en sa barque, puis de couper les ancres des nefs et de fuir devant le vent.

J. B.

VIN A UNE OREILLE. — « Et, par mon âme, ce n'est que vin de tafetas.

« — Hen, hen, il est à une aureille, bien drappé et de bonne laine » (*Gargantua*, ch. v).

La très curieuse gravure de Pathelin et du Drapier que M. Cohen a donnée dans le dernier fascicule de cette *Revue* permet, je crois, d'élucider l'expression de vin à une oreille (l. I, ch. v). J'en avais cherché longtemps l'explication dans la forme du vase, et, trouvant dans les auteurs du xvii^e siècle que le vin à deux oreilles était un vin inférieur, j'en avais conclu qu'on laissait « la piquette » dans des cruches à deux anses, tandis qu'on servait le vin de choix dans des flacons à une

seule anse. Je faisais fausse route. Le premier, M. Jacques Boulenger, en rapprochant l'expression de son contexte : « vins de tafetas ... bien frappé et de bonne laine », m'a engagé à chercher l'origine de cette comparaison figurée dans le vocabulaire des drapiers, et j'ai trouvé dans Godefroy le terme de draps *essorillés*, c'est-à-dire de draps défectueux à qui on a coupé les oreilles ou l'oreille pour empêcher de les vendre comme étoffes de choix.

Mais qu'est-ce que l'oreille ou les oreilles d'une pièce de drap ? J'ai songé aux lisières, et c'est ainsi que j'ai rédigé la note de notre nouvelle édition de Rabelais ; mais la planche du Pathelin de 1500 prouve qu'il s'agit du *chef* ou plutôt du *marc*.

Le drapier qui « fait l'article » à l'avocat a bien soin de lui laisser voir le bout de la pièce, le chef, où est fixée la marque en plomb ou *marc* des jurés visiteurs de draps, petit sceau d'environ 0m02 de diamètre. C'est lui dire que le drap est « raisonnable », qu'il a été visité par les jurés de la maîtrise, bref que c'est une étoffe de choix. Je crois donc que l'oreille du drap, c'est le marc, qui lui fait à l'angle une petite oreille. Peut-être, pour les sortes inférieures, ajoutait-on de l'autre côté un second plomb qui donnait au drap *deux* oreilles. Il est possible également qu'on se soit contenté de couper l'angle du chef qui aurait dû porter le marc et ainsi le drap *essorillé* n'aurait pas eu d'oreilles du tout.

Quoi qu'il en soit, au *xvii^e* siècle, le sens de l'expression était si bien perdu qu'on pensait que le vin à une oreille faisait pencher la tête du buveur d'un seul côté, tandis que le mauvais vin lui faisait secouer toute la tête, et par conséquent les deux oreilles, en signe de mépris. Henri Clouzot.

LA CHAPELLE DE THÉLÈME. — En faisant remarquer récemment (Introduction de la réédition de l'*Institution chrétienne* de Calvin, texte de 1541, p. 26*) que l'abbaye de Thélème n'avait pas d'église ni même de chapelle, j'ai bien entendu ne pas tenir compte du détail fourni dans la description des 9332 chambres : « chascune guarnie de Arrière-chambre, Cabinet, Garde-robe, *Chapelle*, et yssue en une grande Salle ». Il s'agit ici simplement d'une sorte d'oratoire particulier, affecté à chaque chambre : ce qui manque absolument, c'est

l'église abbatiale, la grande chapelle qui se rencontre dans chaque abbaye, à toutes les époques. A. L.

L'ÉPOQUE DE RABELAIS.

Histoire politique et religieuse¹.

DOCUMENTS ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — Le manuscrit français 3925 de la Bibliothèque nationale contient des lettres échangées entre Jean d'Aumont, baron de Couchy, lieutenant du roi en Bourgogne, sa femme, Françoise de Maillé, gouvernante des filles de François I^{er}, leurs fils, leur beau-frère François de Rochechouart, sieur de Champdeniers, etc. C'est une correspondance privée, mais qui, outre son intérêt psychologique, présente aussi un assez vif intérêt historique. M. P. de Vaissière en a extrait cinquante-trois pièces, qu'il reproduit la plupart in-extenso, et les a groupées de façon à montrer le profit qu'on en peut tirer². A peu près la moitié se rapportent à la campagne de Marignan, et on trouvera notamment sous le n^o 3 un curieux récit de la bataille, écrit le soir même et encore dans toute la chaleur du combat. Une quinzaine de lettres, adressées à M^{me} d'Aumont par son mari, son beau-frère, ses neveux, nous introduisent dans l'intimité d'une famille noble de province au début du xvi^e siècle. D'autres lettres ont trait à la campagne de Pavie et nous montrent les alternatives d'espoir et de découragement des jeunes nobles pendant le siège qui devait se terminer si malheureusement pour les Français. Enfin

1. Comme l'a fait M. Plattard pour l'*Histoire littéraire*, nous avons pris comme point de départ de notre revue l'année 1909. On trouvera la liste, avec appréciation critique, des sources narratives publiées jusqu'à cette date dans la bibliographie de M. Hauser : *les Sources de l'Histoire de France au XVI^e siècle. II : François I^{er} et Henri II (1515-1559)*. Paris, Picard, xv-201 p. Cf. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII (1909), p. 414-416.

2. P. de Vaissière, *Une correspondance de famille au commencement du XVI^e siècle. Lettres de la maison d'Aumont (1515-1527)*, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1909, p. 239-304.

la dernière, adressée à M^{me} d'Aumont par sœur Louise d'Avenigny, révèle l'état d'esprit d'une jeune religieuse du xvi^e siècle. M. de Vaissière, par des notes concises et précises où l'on retrouve l'érudition de l'éditeur du *Journal de Jean Barrillon*, a éclairé cette correspondance de famille, et il faut le remercier de l'avoir ainsi mise à la portée des historiens¹.

C'est un *carteggio* d'un genre analogue, mais intéressant davantage l'histoire générale que, sur l'ordre du prince Albert de Monaco et à l'occasion de l'inauguration du Musée océanographique, a constitué M. Labande². On y trouvera soixante-trois lettres échelonnées entre 1524 [date où, par le traité de Burgos (7 juin), ratifié à Tordesillas quelques mois après (5 novembre), Charles-Quint prenait Monaco sous sa protection et sauvegarde] et 1548. Plusieurs de ces lettres avaient déjà été publiées par G. Saige dans ses *Documents relatifs à la principauté de Monaco*, et il n'y en a guère plus d'une vingtaine qui soient tout à fait inédites. Un tiers environ (vingt-trois lettres) se rapportent à l'année 1532. A ce moment, la mort d'Augustin Grimaldi (14 avril) et l'avènement du jeune Honoré I^{er} firent craindre à l'Empereur que Monaco ne lui échappât et il mit tout en œuvre pour déjouer les intrigues françaises : de là ses nombreuses lettres aux tuteurs d'Honoré I^{er}, Étienne et Nicolas Grimaldi. Cette correspondance montre la place que la petite principauté a tenue dans la politique méditerranéenne et dans les préoccupations de Charles-Quint, comme dans celles de François I^{er}. La publication, très luxueuse, se présente avec tout l'appareil qu'on était en droit d'attendre d'un érudit tel que M. Labande : une introduction copieuse sur les règles de la chancellerie impériale, de nombreuses notes et abondantes, enfin un index détaillé et complet.

Se rapportent aussi à la première partie du règne de François I^{er} les deux publications suivantes sur lesquelles nous n'avons pas à insister, puisqu'aussi bien elles ont été déjà signalées aux lecteurs de cette *Revue* : le tome II des *Mémoires de Martin et Guillaume Du Bellay*³, qui s'arrête au début de la

1. Les n^{os} 51 et 52 se rapportent à l'année 1530 et non 1526.

2. *Recueil des lettres de l'empereur Charles-Quint qui sont conservées dans les archives du palais de Monaco*, publiées... par L.-H. Labande. Monaco, 1910, in-4°, xviii-135 p.

3. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, publiés pour la

campagne de 1536, et le *Journal d'un bourgeois de Paris*¹, qui commence avec l'année 1515 pour finir également en 1536.

Par la seconde partie du tome XXI des *Letters and Papers of the reign of Henry VIII*² se termine le considérable recueil de documents relatifs au règne de ce roi. Avec les *Diarii* de Sanuto et le *Catalogue des actes de François I^{er}*, c'est un des instruments de travail les plus précieux que nous possédions pour la première moitié du xvi^e siècle; et les quelques légères imperfections que l'on y pourrait relever, et qui étaient inévitables dans un travail de si longue haleine et dans lequel il fallait mettre en lumière des documents si divers de caractères et d'origines, s'effacent devant les incomparables services que cette publication a déjà rendus et est appelée à rendre à l'avenir, maintenant qu'elle est achevée et que certaines parties vont en être reprises et améliorées³.

Le Comité directeur des *Archives de l'histoire religieuse de la France* avait manifesté l'intention de publier les *Nonciatures de France*, à l'instar des *Nuntiaturberichte* allemands. L'abbé Fraikin avait commencé à publier les nonciatures de Clément VII. Dom René Ancel, dont on connaît les savants travaux sur les Caraffa, s'est chargé de celles de Paul III et de Paul IV. Le volume dont il vient de nous donner la première partie⁴ comporte 113 documents reproduits presque tous in-extenso (quelques-uns seulement sont simplement indiqués

Société de l'Histoire de France, par V.-L. Bourrilly et Fleury Vindry, I (liv. I et II, 1515-1525); II (liv. III, IV, V, 1525-1536). Paris, Laurens, 1908-1910, in-8°, 362 et 420 p. Voir la *R. É. R.*, t. VIII (1910), p. 381.

1. *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}* (1515-1536), nouvelle édition, avec introduction et notes, par V.-L. Bourrilly, fasc. 43 de la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Picard, 1910, in-8°, xxv-471 p. Voir la *Revue*, t. VIII (1910), p. 222-224.

2. Gairdner et Brodie, *Letters and papers of the reign of Henry VIII*, t. XXI, part II.

3. Voir à ce sujet l'article de A. F. Pollard dans l'*English historical Review* d'avril 1911.

4. *Nonciatures de France. Nonciatures de Paul IV (avec la dernière année de Jules III et Marcel II)*, publiées par D. René Ancel O. S. B. I, *Nonciatures de Sebastiano Gualterio et de Cesare Brancatio*, mai 1554-juillet 1557 (1^{re} partie). Paris, Gabalda, 1909, in-8°, cx-253 p.

parce qu'ils ont été antérieurement publiés). Ce sont, presque tous, des lettres envoyées ou reçues par Sébastiano Gualterio, évêque de Viterbe et nonce en France depuis mai 1554 jusqu'en septembre 1556, sous les pontificats de Jules III, Marcel II et Paul IV. La dernière lettre du présent fascicule est du 21 août 1555 : Gualterio devait demeurer encore plus d'un an en France avant d'être remplacé par Cesare Brancatio, de septembre 1556 à juillet 1557. Dom Ancel s'est donné beaucoup de mal pour rassembler aussi complètement que possible cette correspondance très dispersée et il a multiplié les notes et les extraits de pièces inédites qui pouvaient aider à mieux comprendre le texte. Sur la cour de France entre 1553 et 1555, sur la politique italienne de Henri II et la politique française de la Papauté, on trouvera des renseignements abondants et d'autant plus précieux que l'éditeur a fait précéder sa publication d'une fort longue introduction dans laquelle il explique non seulement de quelle manière il a compris sa tâche, mais aussi quelles questions de politique générale étaient débattues à cette date. Lorsque le second fascicule aura paru, avec son complément indispensable de tables et d'index, on aura un recueil qui pourra soutenir avantageusement la comparaison avec les recueils similaires d'Allemagne.

Ajoutons deux publications de M. Romier qui touchent aux dernières années du règne de Henri II¹. Tout d'abord, de nombreux extraits, précédés d'une courte biographie, des *Diarii* d'Emmanuel-Philibert, le futur duc de Savoie ; on y trouvera des données intéressantes sur les principaux faits d'ordre militaire et diplomatique qui se sont déroulés entre 1554 et 1559. — D'autre part, du *Carteggio Farnesiano*, aux archives d'État de Parme, M. Romier a tiré douze lettres adressées par un certain Dalmatio à son maître, le cardinal Alexandre Farnèse². Datées de Paris et de 1558 (sauf la dernière qui est du 26 septembre 1559), à une époque où le crédit des Farnèse était fort ébranlé dans l'esprit de Henri II, ces lettres, écrites

1. Lucien Romier, *Les guerres de Henri II et le traité de Cateau-Cambrésis (1554-1559)*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1910, 50 p.

2. Lucien Romier, *Lettres de Giordanni Dalmatio au cardinal Farnèse (1558-1559)*. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1910, 23 p.

en un français sobre et clair, fournissent des renseignements, d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares pour cette époque, sur l'influence prépondérante des Guises et leur politique belliqueuse dirigée plutôt vers le nord de la France que vers l'Italie. Certains détails, l'arrestation d'Andelot par exemple, font prévoir les mesures de rigueur contre les protestants d'où sortira la guerre civile.

Aux éditions de textes, il convient de joindre, à cause des services qu'ils sont appelés à rendre, les bibliographies et les recueils de notices biographiques qui ne sont en somme autre chose que des dictionnaires dressés à un point de vue particulier. Nous n'avons pas à insister sur les bibliographies qui sont avant tout importantes pour l'histoire de l'Humanisme; mais, comme on y peut glaner des renseignements précieux pour l'histoire religieuse et même politique, il importe de les signaler. M. Renouard, dont on connaît les travaux sur Simon de Colines et sur les imprimeurs parisiens au xvi^e siècle, a dressé la liste des éditions de Josse Bade¹ et a eu l'excellente idée de reproduire un grand nombre de préfaces et d'avis au lecteur. — Plus considérable, mais n'appartenant que pour partie à la période qui nous intéresse, est l'œuvre entreprise en l'honneur des imprimeurs français par M. Lepreux². Le titre général *Gallia typographica* évoque le souvenir de l'autre *Gallia* et les trois volumes parus supportent sans désavantage la comparaison. Souhaitons que l'auteur ait la force et le temps nécessaires pour conduire ce gigantesque travail à bonne fin. — M. Fleury Vindry a commencé de publier sur les *Parlementaires français au XVI^e siècle*³ une série de notices analogues à

1. P. Renouard, *Bibliographie des impressions et des œuvres de Josse Badius Ascensius, imprimeur et humaniste (1462-1535)*. Paris, E. Paul, 1909, 3 vol. in-8°, VIII-328, 552, 535 p.

2. G. Lepreux, *Gallia typographica ou Répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution*. A. Série départementale, I (Flandres, Artois, Picardie). B. Série parisienne, t. I (en deux parties), *Livre d'or des imprimeurs du roi*. Paris, Champion, 1909-1910, in-8°, 3 vol. de 320, 548 et 240 p.

3. Fleury Vindry, *les Parlementaires français au XVI^e siècle*, t. I, fasc. 1 (parlements d'Aix, Grenoble, Dijon, Chambéry, Dombes), fasc. 2 (parlements d'Aix, réimpression, Rouen, Rennes, Turin); t. II, fasc. 1 (parlement de Bordeaux). Paris, Champion, 1909-1910,

celles qu'il avait consacrées aux officiers des compagnies d'ordonnance et aux ambassadeurs de ce même siècle. Trois fascicules ont à l'heure actuelle paru. On y trouvera les noms (avec détails biographiques plus ou moins abondants et des dates précises) des présidents, conseillers, procureurs et avocats généraux aux parlements d'Aix, Grenoble (notice de vingt pages sur Aymar de Rivail, historien dauphinois, et sa famille), Dijon, Chambéry, Dombes, Rouen, Rennes¹, Turin, Bordeaux. Établies d'après les nobiliaires, les généalogies imprimées ou manuscrites et d'après les archives locales des différentes villes dans lesquelles ont siégé les parlements, ces notices sont remarquables par leur précision et abondent en détails qu'on chercherait vainement ailleurs, puisqu'ils ont été puisés à des sources qui jusqu'à présent avaient été à peu près inutilisées. La série relative au parlement d'Aix, publiée dans le fascicule I (du tome premier), a été réimprimée dans le fascicule II parce que, par un scrupule qui l'honore, M. Vindry a voulu confronter et, à l'occasion, rectifier ses renseignements avec ceux de la *Chronologie des cours souveraines de Provence*² que venait de publier la Société d'études d'histoire de Provence. Préparée par Balthazar de Clapiers-Collongue et retouchée par le marquis de Boisgelin, cette *Chronologie*, malgré le soin des différents éditeurs, est encore assez loin de répondre à toutes les exigences de la critique, et les renseignements qu'elle nous fournit ne sont malheureusement ni toujours complets, ce que d'ailleurs on ne saurait demander raisonnablement aux travaux de ce genre, ni, ce qui est plus grave, toujours absolument sûrs. D'ailleurs, la même Société qui a présidé à la publica-

in-8°, 370 et xxxv-132 p. Cf. pour le dernier fascicule le compte-rendu critique de M. Paul Courteault dans la *Revue historique de Bordeaux* (n° de novembre-décembre 1910) et la réponse de M. Fleury Vindry, *Pro domo meâ*. Lyon, Rey, 1911, in-8°, 11 p.

1. Pour ce dernier, M. Fleury Vindry s'est contenté de donner la liste des magistrats en renvoyant pour de plus amples détails à l'ouvrage capital de M. Frédéric Saulnier : *Le parlement de Rennes*. Rennes, 1909, 2 vol. Pour notre part, nous aurions préféré que M. Vindry se montrât moins bref, car on n'a pas toujours et facilement sous la main le livre de M. Saulnier, et la « symétrie » aurait été, semble-t-il, plus complète si ce parlement de Rennes avait été traité exactement comme les autres.

2. *Chronologie des cours souveraines de Provence*. Aix, 1909, in-8°, 450 p. (Société d'Études provençales.)

tion de la *Chronologie* annonce une nouvelle édition qui contiendra les additions et les rectifications¹.

HISTOIRE POLITIQUE. — Dans « l'Histoire de France racontée à tous », M. Batiffol² a été chargé du *xvi^e siècle*. Le volume qu'il a publié, *le Siècle de la Renaissance*, donne une vue d'ensemble, brillante et vivante, de cette époque tourmentée et riche en personnalités si accusées. En quatre chapitres, forcément sommaires, ce qui ne veut pas dire superficiels, il a raconté les guerres d'Italie, la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, décrit la cour de François I^{er} et exposé les résultats du règne de Henri II, sur lequel il porte un jugement plus favorable qu'on ne le fait d'ordinaire et qui paraît mieux fondé; mais l'étude de ce règne est encore trop peu avancée pour que l'appréciation des historiens ne soit pas encore sujette à variation.

Le règne de Louis XII paraît un peu négligé depuis quelques années. Par contre, on constate que l'époque de François I^{er} exerce un certain attrait. L'achèvement du *Catalogue des Actes* n'est peut-être pas étranger à ce mouvement. En tout cas, plusieurs jeunes érudits, chartistes ou autres, se sont mis à l'étude de diverses personnalités ou institutions de cette période. Parmi les dernières thèses de l'École des chartes³, une était consacrée à Bonnivet, l'amiral de France, l'un des personnages de premier plan pendant les dix premières années du règne; une autre aux prêteurs et emprunteurs d'argent à Paris sous François I^{er}. On sait, ou plutôt on ne sait pas assez, l'importance du rôle joué par les questions d'argent à cette époque et leur contre-coup sur les événements politiques. Spont avait commencé une vaste enquête et recueilli de nombreuses notes sur ce sujet, dont il avait utilisé seulement une partie pour son *Semblançay*. Il serait excellent que la besogne fût reprise au point où Spont l'avait laissée et poursuivie avec autant de précision et un esprit plus généralisateur. L'histoire politique autant que l'histoire sociale en sortirait éclairée et peut-être sur plus

1. Voir l'article de M. Nicollet dans les *Annales de Provence*, 1910, p. 69-70.

2. L. Batiffol, *Le siècle de la Renaissance*. Paris, Hachette, 1909, in-8°, 419 p.

3. Despras, *Guillaume Gouffier, s^r de Bonnivet, amiral de France (1485-1525)*; — Papinot, *Prêteurs et emprunteurs d'argent à Paris sous François I^{er}*.

d'un point renouvelée. Des biographies de Lautrec, de Jean de Langeac, du cardinal Duprat, des études sur le Parlement de Paris, sur l'Hôtel du roi, sur la cour sont sur le chantier : on a l'impression d'une exploitation méthodique d'un champ historique dont le défrichement demandera encore de longues recherches et beaucoup d'efforts.

Parmi les travaux de détail, il convient de signaler le livre de M. Gossart qui, après avoir étudié l'histoire des Flandres au temps de Philippe II, a raconté les premières années du règne de Charles-Quint¹. Il y examine le rôle des Flamands que le nouveau roi d'Espagne, à son avènement, amena avec lui dans la péninsule et montre quel fut le véritable caractère de la révolte des *Communeros*. — La révolte des *Communeros* coïncide avec le début de la rivalité de l'Empereur et du roi de France. C'est à un épisode de cette rivalité qu'est consacré le gros volume de MM. Rozet et Lembey sur le siège de Saint-Dizier². La résistance de la petite cité champenoise arrêta l'invasion impériale en 1544. Cette campagne avait déjà été étudiée, d'après les sources flamandes et germaniques, par Paillard et M. Hérelle. C'est à l'aide des documents italiens, les dépêches de Francesco d'Este et d'Hieronimo Feruffino au duc de Ferrare, de Capiluppo aux régents de Mantoue, et de Bernardo Navager au doge de Venise, que MM. Rozet et Lembey ont raconté par le menu ce siège fameux. Ils ont élucidé la biographie des principaux défenseurs de la ville, Louis de Bueil, comte de Sancerre, Eustache de Bimont, dit le capitaine Lalande, et Girolamo Marini, le célèbre et si mal connu ingénieur italien³.

Le règne de Henri II, comme comprimé entre la période si brillante de François I^{er} et la période si confuse des guerres de

1. E. Gossart, *Espagnols et Flamands au XVI^e siècle. Charles-Quint roi d'Espagne*. Bruxelles, Lamertin, 1910, in-8°, 277 p.

2. A. Rozet et J.-P. Lembey, *L'invasion de la France et le siège de Saint-Dizier par Charles-Quint en 1544*. Paris, Plon, 1910, vii-758 p. Les auteurs ont donné à la fois la traduction et le texte des documents à l'aide desquels ils ont établi leur récit. La traduction paraît au moins superflue.

3. Signalons encore, bien que ne se rattachant pas proprement à l'histoire politique, mais intéressant toutefois pour l'époque dont nous nous occupons, l'article de M. Dimier, *Les portraits peints de François I^{er}, essai d'iconographie méthodique*, dans la *Revue archéologique* de septembre-octobre 1910.

religion, a été longtemps sacrifié. Lorsqu'on avait affirmé qu'il continuait seulement le règne précédent et qu'il en apportait pour ainsi dire la conclusion, on croyait en être quitte. En réalité, ces quelques douze ans ont été plus remplis d'événements, et d'événements importants, qu'on ne paraissait le croire et la personnalité du roi moins ingrate qu'on ne se plaisait à l'imaginer. Le chapitre de M. Batiffol, nous l'avons dit, est déjà presque une réhabilitation. Que des fluctuations pareilles puissent se produire parmi les historiens, cela prouve que l'étude de ce règne n'est pas encore poussée bien avant. Pour porter un jugement sinon définitif, du moins solidement motivé, il faut auparavant bien connaître les faits, les directions de la politique, les résultats, fixer les détails et dégager les vues d'ensemble. C'est à cette tâche que paraît s'être voué M. Romier, dont le premier livre sur *Jean d'Albon de Saint-André* a été favorablement accueilli¹. Il a entrepris une enquête très complète à travers les archives de France, d'Italie et d'Autriche sur l'évolution des partis à la cour de Henri II et sur la politique des Français en Italie et des Italiens en France. Et il a déjà publié quelques-uns des travaux d'approche auxquels il a dû se livrer. Outre les recueils de documents intéressants que nous avons signalés plus haut, il a, dans un article de la *Revue historique* (1^{er} janvier 1911), étudié les *Institutions françaises en Piémont sous Henri II* et complété ce qu'avait dit à ce sujet M. l'abbé Marchand dans sa thèse sur *Le maréchal de Brissac*. L'œuvre accomplie dans ce pays fut remarquable : elle fut anéantie par la paix de Cateau-Cambrésis, et cela prouve que les contemporains n'avaient pas si tort de blâmer les clauses de ce traité². La domination française fut relativement douce aux Piémontais : il n'y eut guère que les hérétiques à en souffrir. Les Vaudois furent traqués aussi rigoureusement qu'en France : M. Romier a tiré d'un registre criminel des archives de la cour d'appel de Turin les noms de

1. Lucien Romier, *La carrière d'un favori. Jean d'Albon de Saint-André, maréchal de France (1512-1562)*. Paris, Perrin, in-8°, v-462 p.

2. Dans le même ordre d'idées, l'occupation française au delà des Alpes, mais pour la période immédiatement antérieure, notons l'article de M. Félice Merlo, *Le Sénat de Milan pendant la seconde domination française (1515-1521)*, dans l'*Archivio Storico Lombardo*, mars 1910.

quelques-unes des victimes de la répression et les circonstances de leur procès (entre 1550 et 1552)¹. Les agents les plus actifs et les plus astucieux « profiteurs » de l'influence française en Italie furent les Farnèse. Une des manifestations de cette collaboration fut la mise du palais Farnèse à la disposition des ambassadeurs de France : dès juin 1552, Paul de Labarthe, sr de Termes, y logea, et l'année suivante M. de Lanssac et le cardinal du Bellay. Par là, la petite étude de M. Romier touche à la politique générale et se rattache à la thèse dont il a entrepris la démonstration².

HISTOIRE RELIGIEUSE. — L'histoire religieuse est plus cultivée que l'histoire politique. Tout d'abord, comme on ne peut comprendre et apprécier la nature et l'originalité du grand mouvement religieux du xvi^e siècle que si on en connaît les origines et les préparations, c'est-à-dire qu'il convient de remonter pour le moins au xv^e siècle, plusieurs historiens se sont attachés à démêler ces origines et à distinguer les divers courants dont l'action a fini par ruiner la scolastique, l'ancienne organisation de l'Église et transformer la disposition générale des esprits. Comme, dans cette période d'élaboration, humanistes et novateurs religieux luttèrent contre les mêmes ennemis et employèrent à peu près la même méthode, les ouvrages où sont exposés leurs efforts et leurs luttes touchent autant à l'histoire de l'Humanisme qu'à celle de la Réforme. Plusieurs d'entre eux ont déjà été signalés aux lecteurs de cette *Revue*. Nous nous bornerons à les rappeler sans autrement insister. Dans son premier volume des *Origines de la théologie moderne*, M. l'abbé Humbert a étudié la *Renaissance de l'antiquité chrétienne* entre la fin du concile de Bâle et la rupture définitive de Luther avec Rome³. En sept chapitres, solidement documentés et fortement construits, il montre la dissolution des idées traditionnelles de

1. Lucien Romier, *Les Vaudois et le Parlement français de Turin*. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1910, in-8°, 19 p.

2. Lucien Romier, *Les premiers représentants de la France au palais Farnèse (1553)* [verè 1552]. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1911, in-8°, 31 p.

3. Abbé Auguste Humbert, *Les origines de la théologie moderne*. I : *La Renaissance de l'antiquité chrétienne (1450-1521)*. Paris, Galbada, 1911, in-12, 358 p. Cf. *supra*, p. 181.

la théologie scolastique, le retour à la Bible et aux pères de l'Église, la constitution de la nouvelle science et de la *philosophia Christi*, en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne, le rôle d'Érasme et celui de Luther. Bien au courant des derniers travaux sur la question, l'abbé Humbert montre un égal souci de documentation et d'impartialité que l'on ne peut que souhaiter de retrouver dans la suite de cette histoire. On ne rencontre pas la même sérénité ni la même modération de ton dans l'ouvrage du P. Denifle sur Luther, dont M. l'abbé Paquier vient d'entreprendre la traduction¹. La réforme luthérienne y est qualifiée en termes plutôt sévères et la personnalité de Luther appréciée sans ménagement. Avec une science des sources monastiques et médiévales auxquelles ses plus ardents adversaires ont dû rendre hommage, le véhément frère prêcheur étudie la vie et l'œuvre du réformateur allemand et met en lumière, impitoyablement, les contradictions, les énormités, les contresens et les « mensonges » qu'il y a relevés. Dans ce premier volume de sa traduction, M. l'abbé Paquier nous donne, avec la préface de la seconde édition, l'introduction et la première partie du premier livre, l'examen du traité de Luther sur les vœux monastiques.

Les ouvrages de M. l'abbé Humbert et du P. Denifle ont une portée très générale ; celui de M. Imbart de la Tour, tout en ne perdant jamais de vue le mouvement des esprits et des idées dans son ensemble, s'occupe plus spécialement de la France². Après avoir décrit dans son tome I le milieu social dans lequel s'est développée la réforme française, il étudie dans le tome II le milieu moral : le conflit entre la théocratie et le nationalisme, c'est-à-dire la lutte des papes contre le gallicanisme, fait

1. Henri Denifle, *Luther et le luthéranisme*, trad. par J. Paquier, t. I. Paris, Picard, 1910, in-12, LXXIV-392 p. (t. V de la *Bibliothèque d'histoire religieuse*). M. l'abbé Paquier a recueilli les *Lettres familières de Jérôme Aléandre (1510-1540)*. Paris, Picard, 1909, in-8°, VIII-183 p. (extrait de la *Revue des Études historiques*).

2. P. Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme en France*; t. II : *L'Église catholique, la crise et la Renaissance*, Paris, Hachette, 1909, in-8°, VIII-589 p. Cf. *supra*, p. 180-181. Voir les observations de A. Renaudet, *Les origines de la Réforme française*, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XII, p. 257-273; et de L. Febvre, *L'Humanisme chrétien, la Renaissance et l'Église*, dans la *Revue de synthèse historique*, 1910, p. 159-170.

l'objet du premier livre, tandis que le second énumère les abus dont souffrait l'Église de France et explique le besoin de réforme dont elle était travaillée. Comme M. l'abbé Humbert, M. Imbart de la Tour s'efforce de définir la philosophie nouvelle, il en recherche les éléments chez Érasme, Lefèvre d'Étaples, etc. L'avènement de Léon X fut salué comme un triomphe de la Renaissance, mais remplit aussi d'espoir les partisans des nouvelles idées religieuses. C'est pourtant sous ce pontificat que se produira la rupture de Luther avec Rome et que commenceront en France les premiers conflits entre Lefèvre et ses amis, d'une part, et, d'autre part, la Sorbonne et les « théologastres ». C'est sur la perspective de cette lutte qui s'annonce que se termine le tome II du grand essai de synthèse de M. Imbart de la Tour. On a objecté que cet essai était prématuré. Il est de fait que de nombreuses recherches de détails seront encore nécessaires, notamment sur Lefèvre et son groupe¹, pour qu'on puisse porter une clarté définitive dans le mouvement des esprits au déclin du xv^e siècle et au début du xvi^e. Mais, outre que l'auteur ne donne sa synthèse que comme toute provisoire, il est utile qu'à certain moment on établisse, sous une forme plus ou moins subjective et brillante, comme le bilan de ce que l'on sait et de ce qui reste à rechercher.

En 1905, l'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours une étude sur le Concordat de 1516. Parmi les mémoires récompensés figurait celui que, repris et complété, publie aujourd'hui M. l'abbé Thomas en trois gros volumes². Le premier est consacré aux origines du Concordat; le second contient les documents concordataires; enfin le troisième raconte l'histoire du Concordat pendant le xvi^e siècle. C'est donc une entreprise très vaste à laquelle s'est attelé l'abbé

1. C'est précisément là-dessus, si nous sommes bien informé, que portera la thèse de M. Renaudet. D'autre part, M. l'abbé Cristiani, dont la thèse récente a pour sujet l'évolution de la pensée de Luther du luthéranisme au protestantisme (1517-1529), a analysé l'*Anti-lutherus* de Josse Clichtoue, le disciple et l'ami de Lefèvre, qui, à partir de 1521, se tourna contre son ancien maître (*Josse Clichtoue et son Antilutherus*, 1524, dans la *Revue des Questions historiques* de janvier 1911.)

2. Abbé Jules Thomas, *Le Concordat de 1516*. Paris, Picard, 1910, 3 vol. in-8°, XII-448, 415 et 480 p.

Thomas, et il y aurait des réserves sérieuses à faire sur les proportions de ce plan, aussi bien que sur ses jugements au sujet de la portée et de l'influence du Concordat. Du moins l'analyse de l'acte de 1516 est-elle très minutieuse et très complète. On y pourrait peut-être trouver à reprendre un abus un peu scolastique des divisions et des subdivisions et on y souhaiterait une plus vive préoccupation du détail concret; d'autre part, le travail consciencieux de M. l'abbé Thomas aurait certainement gagné à être réduit dans une mesure sensible et son histoire à être plus intimement rattachée à la description de l'Église française de cette époque, à baigner si l'on peut dire en pleine réalité historique¹.

On a déjà signalé les *Études sur la Réforme française* réunies par M. Hauser². Il nous suffira de renvoyer au compte-rendu qui leur a été consacré par M. Jacques Boulenger en observant que presque toutes ces études se rapportent à la période qui nous occupe, c'est-à-dire à celle qui a précédé les guerres religieuses³. — D'après un registre de procès-verbaux conservés à la bibliothèque Méjanes (Aix-en-Provence), M. Gaffarel a raconté les massacres de Cabrières et de Mérindol⁴. Cet article n'apporte à proprement parler rien de nouveau sur les débuts de la Réforme en Provence, ni sur les massacres eux-mêmes. Il précise certaines circonstances et prouve la férocité et la

1. Voir, dans la *Revue historique*, 1911, t. CVII, p. 172-177, le compte-rendu critique de M. Bourdon, auteur d'un mémoire sur le même sujet qui a obtenu au susdit concours la première récompense. Ce mémoire remanié sera bientôt présenté comme thèse de doctorat.

2. H. Hauser, *Études sur la Réforme française*. Paris, Picard, 1909, in-12, xiv-308 p. (t. III de la *Bibliothèque d'histoire religieuse*). Voir la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 220-222.

3. *L'Étude critique sur la Rebeine de Lyon* a été complétée par la publication d'un document qui tend à prouver le caractère religieux de ce mouvement. H. Hauser et N. Weiss, *la Réforme et l'émeute lyonnaise de 1529. Lettres patentes de François I^{er} du 4 septembre 1529*, dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* de 1910.

4. P. Gaffarel, *Les massacres de Cabrières et de Mérindol en 1545*. *Revue historique*, t. CVII, juillet 1911. P. 245, le Wilhelm de FUSEMBURG qui intervint en faveur des Vaudois de Tourves en 1537, et dont M. Gaffarel dit que c'était « sans doute quelque capitaine de reîtres allemand ou suisse », n'est autre que le comte Guillaume de Fürstenberg.

canaillerie des protagonistes de ce drame, le président d'Oppède, l'avocat général Guérin, Polin de la Garde. Poursuivis par la suite, ils furent acquittés, et si l'avocat général Guérin fut plus tard exécuté, ce ne fut nullement pour l'affaire des Vaudois, mais parce qu'il fut convaincu de faux, de concussion et de prévarication.

L'année 1909, amenant le quatre centième anniversaire de la naissance de Calvin, a provoqué de nombreuses cérémonies et de plus nombreuses publications en l'honneur du réformateur, particulièrement à Genève. On trouvera un récit des premières et un relevé des autres dans les articles de M. Weiss¹. M. Doumergue a également dressé une bibliographie des travaux consacrés à Calvin et à son œuvre dans l'appendice qui termine le tome IV de son monumental ouvrage *Jean Calvin, les hommes et les choses de son temps*². Ce tome IV, qui n'a pu être prêt assez tôt pour que son apparition coïncidât avec le jubilé de Calvin, est tout entier rempli par l'étude de la *Pensée religieuse de Calvin*. Tout en admirant le labeur immense dont témoigne cette encyclopédie calvinienne et en louant les proportions gigantesques du monument élevé à la gloire du fondateur de la Rome protestante, on avait adressé à M. Doumergue deux critiques principales³. D'abord, l'auteur, comme pour justifier le sous-titre de son livre, se laissait aller trop complaisamment aux digressions qui faisaient parfois perdre de vue le sujet principal; quel qu'en fût l'intérêt, on ne voyait

1. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1909, p. 264-278, 374-400, 570-571; 1910, p. 468-471.

2. E. Doumergue, *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps*, t. IV. *La pensée religieuse de Calvin*. Lausanne, Bridel, 1910, in-4°, VIII-485 p. (avec un portrait). — Nous rappelons le contenu des volumes précédents : t. I, *La jeunesse de Calvin*, 1899, 646 p.; t. II, *Les premiers essais*, 1903, 828 p.; t. III, *La ville, la maison et la rue de Calvin*, 1905, 732 p. Le t. V (et dernier) contiendra *La pensée ecclésiastique et politique de Calvin*. — Ajoutons qu'à propos du jubilé, M. Doumergue a publié une *Iconographie calvinienne* très complète (in-4°, 280 p., 102 grav. et pl.).

3. Voir, par exemple, les comptes-rendus de M. Rod. Reuss, pour le t. I, dans le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 1899, p. 541-560; et de M. Th. Schoell, pour le t. II, *Ibid.*, 1903, p. 369-376. Cet abus des développements discursifs et des digressions sans grand rapport avec le sujet est également frappant dans le t. III.

pas trop en quoi ces hors-d'œuvre pouvaient éclairer la vie de Calvin, car plusieurs de ces développements portaient sur des époques postérieures au réformateur. Ceci était un vice de méthode, dont l'auteur au reste avait pris son parti et qu'il s'efforçait même de justifier. L'autre reproche visait son attitude à l'égard de Calvin. Son livre n'était pas une histoire, c'était une apologie de Calvin et par réaction contre l'opinion générale touchant l'austérité, la rigueur de Calvin, il allait fréquemment à l'autre extrême et parlait du cœur de Calvin, de ses sentiments affectueux, etc., opposant ainsi au prétendu Calvin de la légende le Calvin de l'histoire, le véritable Calvin selon lui. Il ne semble pas que le présent volume tombe sous le coup des mêmes reproches. Est-ce parce que M. Doumergue approche du terme de son œuvre et qu'il sent la nécessité d'en restreindre les limites, est-ce plutôt parce que le sujet qu'il abordait s'y prêtait moins, toujours est-il que ce tome IV est d'abord moins volumineux que les précédents et qu'ensuite tout s'y rattache étroitement à la théologie calvinienne. Après une introduction sur les différentes éditions de l'*Institution chrétienne*, l'auteur, en sept livres, explique la pensée religieuse du réformateur : les prolégomènes, Dieu, le pécheur, la loi, le médiateur, la vie chrétienne et la prédestination. Naturellement, il est conduit à comparer la conception de Calvin avec celle des principaux réformateurs contemporains. Cette comparaison, M. Doumergue l'a conduite avec la science qu'on pouvait attendre de lui et en se gardant de rabaisser les rivaux de Calvin pour la plus grande exaltation de celui-ci.

Par ses proportions, par l'appareil luxueux de sa publication, le *Calvin* de M. Doumergue ne peut atteindre qu'un public restreint. Il était nécessaire d'avoir un précis de la vie et de l'œuvre du réformateur qui se présentât sous un format plus maniable, tout en étant solidement documenté. C'est ce que l'on trouvera dans l'ouvrage de Williston Walker que M^{me} et M. N. Weiss ont eu l'excellente idée de traduire et de faire paraître à l'occasion du jubilé¹. Publiée en 1906, cette biographie a été mise au point par M. Weiss, surtout en ce qui concerne la bibliographie, et c'est certainement ce qu'en langue française nous avons de mieux sur Calvin à l'heure actuelle.

1. Williston Walker, *Jean Calvin, l'homme et l'œuvre*, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. et N. Weiss. Genève, Jullien, 1909, in-8°, xxvi-503 p. (20 illustrations).

C'est encore au jubilé de 1909 qu'on peut rattacher la réimpression que MM. Lefranc, Chatelain et Pannier viennent de nous donner de la première traduction française de l'*Institution chrétienne* (1541)¹. On avait déjà signalé la valeur au point de vue théologique et plus encore au point de vue philologique de cette traduction, qui est un des premiers modèles de prose et d'éloquence françaises. Mais cette traduction était difficilement accessible puisqu'à l'heure actuelle on n'en connaît que cinq exemplaires et que la réimpression donnée dans les *Opera Calvini* était fondée sur l'édition de 1560. Il faut donc féliciter les nouveaux éditeurs de nous avoir fourni les moyens d'avoir aisément sous les yeux ce texte recherché. Leur réimpression a été faite avec la conscience la plus scrupuleuse. M. Lefranc, dans une substantielle introduction, a clairement marqué dans quelles circonstances Calvin fut amené à composer et à parfaire l'*Institution chrétienne*, la place de l'*Institution* dans l'évolution intellectuelle de la Renaissance et l'importance de la traduction de 1541 dans l'histoire de notre langue et de la pensée de Calvin.

Enfin, pour clore cette revue déjà trop longue, mentionnons, puisqu'aussi bien ce sont eux qui, à partir de 1560, vont mener la lutte contre l'hérésie, deux histoires de l'ordre des Jésuites. Le livre de Bœhmer, dont M. Gabriel Monod a donné une traduction précédée d'une introduction riche en idées générales, est un précis de l'histoire générale de l'ordre, fait par un protestant avec un visible souci d'impartialité². L'ouvrage du P. Fouqueray qui est limité aux Jésuites de France, aura des proportions plus amples, puisque le premier volume ne dépasse pas l'année 1575³. C'est une histoire *officielle* de l'ordre : elle

1. Abel Lefranc, Henri Chatelain et Jacques Pannier, *Jean Calvin. Institution de la religion chrestienne, texte de la première édition française (1541)*. Paris, Champion, in-8°, 57-853 p. en deux fascicules (176 et 177 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études). Voir le compte-rendu dans le présent numéro. — Un troisième fascicule contiendra diverses études sur l'*Institution* et son auteur.

2. H. Bœhmer, *Les Jésuites*, trad. de l'allemand avec une introduction et des notes par G. Monod. Paris, Colin, 1910, in-12, LXXXIV-304 p.

3. P. Henri Fouqueray, S. J., *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762)*. I : *Les origines et les premières luttes (1528-1575)*. Paris, Picard, in-8°. Les deux premiers livres seuls rentrent dans la période dont nous avons

a les qualités et les défauts de cette catégorie d'ouvrages. Elle est fondée sur une documentation abondante, bien que parfois incomplète, et puisée en grande partie à des sources inaccessibles aux profanes; mais, malgré le ton relativement modéré qui règne à peu près partout, elle est loin d'être impartiale et on y a relevé des erreurs et des bévues qui toutes ne sont pas imputables à l'insuffisance de celui qui a été chargé de mettre en œuvre les matériaux que d'autres avaient réunis.

V.-L. BOURRILLY.

à nous occuper : ils traitent l'un des origines (1528-1552), l'autre de l'établissement en France, entre 1540 et 1564. — Voir le compte-rendu de M. Hauser dans la *Revue historique*, 1910, t. CV, p. 366-372, et *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XIV, 1910, p. 359-362.

Le gérant : Jacques BOULENGER.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

NOTES

SUR QUELQUES FARCES

DE LA RENAISSANCE

I.

LA « FEMME MUTE ».

Tout le monde connaît le scénario de la « Femme mute », que Rabelais appelle pompeusement « morale comédie », et qui, à en juger par le résumé qu'il en donne, était tout simplement une bonne vieille farce à la manière gauloise. Il est tout à fait inutile de reproduire ici ce résumé que l'on trouvera au chapitre xxxiv du *Tiers Livre*. Du reste, M. Gustave Cohen le citait encore dernièrement dans son important article sur « Rabelais et le théâtre »¹.

M. Cohen a rappelé les noms de quelques modernes qui ont utilisé le canevas laissé par Rabelais². Mais ni lui ni personne n'a signalé de version antérieure. Or, l'auteur

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. IX (1911), p. 6.

2. Il met, avec raison, Anatole France hors de pair. En citant Molière, Albert Millaud et Anatole France, M. Cohen a certainement indiqué ce qu'il y avait d'essentiel dans ce qu'on peut appeler la bibliographie moderne de la « Femme mute ». Mais si l'on voulait être complet, il y aurait sans doute à ajouter quelques numéros insignifiants. Par exemple, dans un recueil facétieux de la fin du xviii^e siècle intitulé *Le Plat de Carnaval*, figure une historiette de *La Femme muette* (réimprimée avec le *Plat de Carnaval* dans le *Recueil de pièces rares et facétieuses* publié à Paris, chez A. Barraud, t. IV, 1873, p. 79-82). Mais ce n'est qu'une paraphrase du récit de Rabelais, que l'auteur a suivi pas à pas.

ou les auteurs de la « Femme mute » n'ont certainement pas inventé de toutes pièces le thème essentiel de leur farce. Ils ont mis à la scène une vieille anecdote antiféministe qui était certainement connue en France, mais que nous ne possédons actuellement que sous sa forme anglaise.

Cette version anglaise existe en vers et en prose dans deux recueils antiféministes de la première moitié du xvi^e siècle. Le récit en vers fait partie de l'*École des Femmes* (*The Schole-house of Women*), ouvrage satirique qui met en relief les défauts et travers féminins à grand renfort d'autorités et d'anecdotes et que l'on pourrait comparer chez nous aux *Controverses* de Gratien du Pont, lesquelles sont de la même époque¹. La première édition connue de l'*École des Femmes* parut en 1541, c'est-à-dire onze ans après la représentation de Montpellier. Mais l'anecdote qui nous intéresse se trouvait déjà en prose dans le recueil des *Cent joyeux contes*, imprimé en 1526². Comme l'a déjà remarqué Hazlitt, et comme il est facile de s'en rendre compte, l'historiette en vers de la femme sans langue n'est qu'une transposition du 62^e des *C Mery Talys* intitulé : « Of the Man that had the Dome Wyfe. » Les deux variantes anglaises se ramènent donc à une seule version que nous allons résumer, la traduction littérale de l'une ou de l'autre variante ne présentant pour nous aucune utilité.

Un homme a épousé une femme muette, privée de la parole suivant une variante, dépourvue de langue suivant l'autre³. Il se désole de cette infirmité. Le diable vient lui

1. *The Schole-House of Women* eut au xvi^e siècle trois éditions : 1541, 1561 et 1572. Elle a été rééditée en 1866 dans le recueil de W. Carew Hazlitt, *Remains of the early popular poetry of England*, t. IV.

2. *A. C. Mery Talys*, éd. Oesterley, London 1866. On sait que ce recueil de contes est cité par Shakespeare dans *Beaucoup de bruit pour rien* (sc. IV).

3. Je signale à tout hasard cette divergence; c'est à peu près la seule qui soit digne d'être notée. C'est d'après les *C Mery Talys*

faire ses offres de service; il lui conseille d'introduire dans la bouche de l'épouse endormie une feuille de frêne; une seule produira l'effet désiré. Le mari a tellement peur de ne pas réussir qu'il emploie trois feuilles au lieu d'une¹. Aussitôt réveillée, la muette trop bien guérie accable d'injures son époux, et le torrent de son éloquence se précipite avec tant de force que le mari effrayé demande au diable de la rendre muette de nouveau. A quoi il lui est répondu que n'importe quel petit démon peut faire parler une femme, mais que toutes les puissances infernales réunies ne sauraient la faire taire. Et l'auteur de l'*École des Femmes* ajoute : « Les femmes se tairont quand la mer sera desséchée, quand les vents seront las de souffler, quand s'éteindront les feux de l'Etna, quand la corneille sera blanche et la craie noire. »

Non seulement l'une des variantes est chronologiquement antérieure à la « Femme muette », mais toutes deux lui sont antérieures logiquement. La version anglaise nous représente évidemment ce que devait être l'anecdote dans son état primitif, avant les additions et remaniements que lui firent subir pour la corser les joyeux médecins de Montpellier. Plus simple et plus élégante que la farce, elle forme un tout parfait. C'était un de ces innombrables contes ou « exempla » antiféministes qui circulaient dans toute l'Europe du moyen âge. Il en a certainement existé une version française que nous n'avons pas retrouvée et qui a été la source directe de la farce. Sous sa forme simple, primitive, l'histoire se terminait avec la réflexion du diable, qui en avait été la raison d'être et la cause finale : « En son art bien avoir remedes propres pour faire

que la femme est simplement muette : le traitement consiste alors à lui appliquer les feuilles de frêne sous la langue. Dans le conte en vers, elle est « tangles » : en ce cas, les feuilles de frêne lui restituent l'organe manquant. Sur ce point, la variante la plus récente est donc la plus merveilleuse.

1. L'auteur du conte en prose dit « trois feuilles ». L'autre narrateur, qui semble moins sûr de son fait, dit « two or three »; mais c'est peut-être tout simplement pour les besoins du vers.

parler les femmes, n'en avoir point pour les faire taire. » Cette constatation ironique était bien la « pointe » du récit, et c'est bien pour elle qu'il fut imaginé. On en vint aisément à l'idée d'une opération miraculeuse, car, comme dit le célèbre bigame Matheolus dans ses jérémiades,

v. 235 Bien croy, que miracle seroit
 Qui muëlle parler feroit;
 Mais certes cil qui pourroit faire
 Femme bien esmeüe taire,
 Feroit assés plus grand merveille;
 240 L'une n'est à l'autre pareille¹.

Comme on le voit, le traducteur de Matheolus donnait au conditionnel la substance de notre anecdote. Il ne restait plus qu'à préciser le « miracle », c'est-à-dire à faire intervenir le diable ou un autre personnage surnaturel capable de réussir le premier miracle et reculant devant le second et le plus difficile. Du reste, un fabliau bien connu, dont on a de nombreuses versions, les *Quatre souhaits de Saint-Martin*, coïncide en partie avec notre anecdote, et il a pu aider à la constituer. Dans ce cycle des souhaits, qui est vieux comme le monde ou tout au moins comme le *Pantchatantra*, un homme et une femme, ayant obtenu d'un être surnaturel la faveur de se voir exaucer deux, trois ou quatre vœux, rendent cette faveur inutile ou nuisible par leur imprévoyance ou leur trop grand empressement à formuler des souhaits. C'est ainsi que dans la version anglaise de la « Femme mute », le mari, impatient de réaliser la faveur que vient de lui accorder le diable, met trois feuilles au lieu d'une dans la bouche de sa femme et déchaîne un torrent de paroles que nul ne peut arrêter. De même qu'il existe un folklore des

1. *Les lamentations de Matheolus*, par Jean Le Fevre de Resson, éd. Van Hamel, l. II, v. 235-240. — Le texte latin disait plus brièvement (v. 740) :

« Posse loqui mutam mirum minus in muliere
 Est quam commotam linguosam posse tacere. »

souhaits, il y a un folklore des forces magiques qui, une fois mises en mouvement, continuent d'agir avec un automatisme impitoyable, au désespoir de celui qui s'en est d'abord servi avec joie¹. Le roi Midas, ayant obtenu que tout devînt or à son contact, fut bien marri lorsqu'il s'aperçut que sa nourriture elle-même, transformée en métal précieux, cessait d'être mangeable dès qu'il la portait à sa bouche.

Dans l'anecdote anglaise, l'être surnaturel est un diable. Il pouvait être une fée, un follet ou un saint, comme dans le fabliau des *Quatre souhaits*. Mais le diable avait plus de chances que les autres d'être choisi. Il était plus conforme que les autres à la tradition, l'idée de la femme appelant tout naturellement celle du Malin. Tandis que celui-ci avait facilement prise sur l'homme, il était souvent obligé de reculer devant la ruse, la méchanceté et l'effroyable caquet de la femme; et l'on se rappelle la dure expérience que fit du mariage le démon Belphégor². La leçon contenue dans notre anecdote se trouvait singulièrement fortifiée de ce fait que le diable lui-même venait

1. Voir, par exemple, Noël du Fail, *Contes d'Eutrapel*, XXXIII (éd. Assézat, t. II, p. 293) : « J'ay, disoit l'un de mes voisins, mille inventions de faire parler ma femme, mais pas une seule de la faire taire : ressemblant au moine de Saint-Melaine, qui bien savoit faire un moulin perpetuellement moulant, mais il ignoroit la science de l'arrester. »

2. Un proverbe répandu au moyen âge disait que « femme a un art plus que diable ». On le trouve cité par exemple dans le petit poème du *Chastie-Musart*. Voir l'édition de ce poème par M. Paul Meyer (*Romania*, t. XV, p. 609) et la note relative au proverbe en question. Dans la vulgate du *Roman de Merlin*, l'auteur, après avoir raconté comment Viviane sut arracher ses secrets au magicien-prophète, ajoute cette réflexion : « Et por cou dist on que li feme a .i. art plus que li diables » (*Le Roman de Merlin*, éd. H. Oskar Sommer, Londres, 1894, p. 299, l. 33-34. Cf. aussi Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. II, p. 181). Une anecdote connue, dont M. Ch. Oulmont analysait une version dans son étude sur Gratian du Pont (*Revue des Études rabelaisiennes*, t. IV, 1900, p. 16), nous raconte comment une Romaine réussit à tromper le diable.

confesser que toutes les puissances de l'enfer ne sauraient prévaloir contre la langue d'une femme. Et l'on comprend aussi tout ce que cette constatation perdit en autorité et en grandeur lorsqu'elle passa de la bouche d'un démon dans celle d'un simple médecin. Les carabins de Montpellier gâtèrent quelque peu notre historiette en la rendant humaine et médicale. Mais la représentation de la « Femme mute » faisait sans doute partie d'une réjouissance universitaire; des médecins aidèrent à composer et à jouer cette farce pour un public d'étudiants, que l'on régala d'une opération de l'encyloglotte exécutée sur la scène¹. Ainsi travestie, l'anecdote de la femme muette dut offrir ce mélange de plaisanteries et de technicité si cher au cœur de Rabelais, à telles enseignes qu'il ne peut pas décrire un coup d'épée ou un coup de poing sans nous faire part de ses connaissances anatomiques. Cependant, le médecin de la « Femme mute » conserve dans une large mesure le caractère d'un magicien : il emploie des ingrédients surnaturels, faisant « ne sçay quel charme » pour rendre le mari sourd et disposant d'une poudre à rendre fol.

Le thème de la surdité du mari manque dans la version narrative anglaise. Cela ne veut pas dire qu'il soit de l'invention des farceurs de Montpellier. Car s'il faut sans doute mettre à leur actif la scène de « patelinage » où le sourd refuse de payer, on hésitera à soutenir que l'idée ingénieuse de la surdité a été imaginée à seule fin d'amener ce « patelinage ». Elle pouvait fort bien se trouver déjà dans une version narrative plus complexe que la version anglaise. Le second souhait, celui de devenir sourd, for-

1. Au fond, l'opération de l'encyloglotte, transcrite en langage vulgaire et traditionnel, revient à « couper le filet ». Dans la farce des *Trois commères et un vendeur de livres*, celui-ci annonce entre autres facéties : « Les femmes qui ont le filet ! » Cette facétie, qui devait faire allusion au bavardage féminin, est perdue, et nous ne savons même pas si c'était une farce ou une petite pièce de vers. (Mabille, *Choix de farces*, t. II, p. 202, v. 175). Anatole France ne s'explique pas sur l'opération, qu'il laisse dans la coulisse.

maît un amusant complément du premier, qu'il continuait fort naturellement dans le sens indiqué par les *Quatre souhaits de Saint-Martin*. C'était assez spirituel, mais il est permis de préférer la simplicité du récit anglais et de considérer celui-ci comme la version-type.

Une fois le mari devenu sourd, la scène de « patelinage » s'en déduisait sans trop d'efforts. Nous arrivons évidemment ici au travail personnel de l'auteur ou des auteurs de la farce de 1530. Le « patelinage », qui pouvait être amusant en soi, est déjà un hors-d'œuvre, un appendice, et les mêmes qualifications conviennent à tout ce qui suit : scène de folie, pugilat final. M. Cohen a félicité avec raison Anatole France d'avoir arrêté sa pièce à l'épisode de la surdité. Il n'y a pas besoin de démontrer longuement que le « patelinage » est en dehors du sujet et de ce seul fait inférieur à la scène qu'il prétendait imiter. Tandis que la scène entre Patelin et Agnelet est le point culminant d'un drame fondé sur la tromperie et nous montre le roi des fripons victime à son tour d'une ruse élémentaire enseignée par lui-même à un rustre, le « patelinage » du sourd et du médecin n'a que faire dans une pièce qui avait pour sujet essentiel le bavardage féminin. L'unité d'intérêt n'est pas observée dans la farce de la « Femme mute », dont l'auteur, qui aimait l'action dramatique pour elle-même, a voulu accumuler un grand nombre de péripéties. Sa pièce est variée, mais inorganique. Cette complexité est d'autant plus curieuse qu'en général notre ancienne farce est sobre d'événements ; c'est une courte pochade où l'intrigue est rudimentaire et peut même faire défaut, la pièce se réduisant alors à un petit tableau de mœurs. *Patelin*, qui a des péripéties et témoigne d'une habileté scénique peu commune, rentre dans une catégorie d'exception. L'auteur de la « Femme mute » a voulu rivaliser avec ce modèle, pour lequel il devait professer la même admiration que Rabelais, mais il ne l'a pas atteint, du moins quant à la texture de sa pièce, la seule chose que nous puissions juger.

Néanmoins, malgré toutes ces surcharges, l'élément essentiel, le noyau de la farce restait le petit apologue antiféministe. C'est certainement à lui que se rapporte le terme de « morale comédie », par lequel Rabelais a qualifié la « Femme mute ». Ce terme a besoin lui-même d'une explication, car il n'est pas commun, et j'avoue même ne pas l'avoir rencontré ailleurs. C'est, selon moi, une transcription savante, un déguisement renaissance du titre plus traditionnel de « farce moralisée » que portaient certaines farces : le type du genre est justement une pièce de caractère antiféministe, la *Farce moralisée de deux hommes et de leurs femmes dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du...* Cette pièce assez longue, dont la tenue littéraire est très supérieure à ce qu'on pourrait supposer d'après le titre, agite un petit problème conjugal et démontre par l'exemple de deux couples qu'il est en somme plus agréable d'avoir pour compagne une femme de vertu suspecte mais aimable, qu'une femme vertueuse mais revêche : c'est ce que Mercure affirmera plus brièvement mais avec énergie à « Cléanthis la prude » dans l'*Amphitryon* de Molière. Comme on le voit, ni la « farce moralisée », ni la « morale comédie » n'avaient des visées « morales » très élevées ; comme tant d'œuvres du moyen âge à prétentions didactiques, elles développaient des observations ou des lieux communs sceptiques sur l'éternel féminin.

II.

LA FARCE DE MAISTRE MIMIN LE GOUTTEUX.

M. Abel Lefranc a déjà commenté dans la *Revue des Études rabelaisiennes* l'allusion à Gargantua contenue dans la farce du *Goutteux*¹. Il a essayé d'identifier cette

1. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. V, (1907), p. 45-51. Dans cet article, M. Lefranc a eu la bonne idée de remettre sous nos yeux le texte intégral des 110 premiers vers de la farce.

allusion, mais il reconnaît lui-même qu'il n'est pas arrivé à un résultat satisfaisant. Bien qu'il soit téméraire de reprendre après M. Abel Lefranc une question relative à Rabelais, je vais tenter à mon tour de résoudre le problème.

On se rappelle le sujet de cette farce. Maître Mimin¹, torturé par la goutte, — c'était la maladie à la mode au xvi^e siècle, — est en outre affligé d'un valet sourd. Le plus clair du comique, assez médiocre, de la pièce résulte des quiproquos engendrés par la surdité du domestique. De tout temps, les infirmités physiques ou du moins certaines infirmités ont excité le rire à peu de frais, et les auteurs comiques d'autrefois, conteurs ou farceurs, n'ont pas dédaigné cet élément de gaieté. Faut-il rappeler les *Trois Aveugles de Compiègne*, de Courtebarbe, et la *Moralité de l'Aveugle et du Boiteux* représentée à Seurre en 1496? La plus ancienne farce connue est celle du *Garçon et l'Aveugle*. Dans cette catégorie, la farce du *Sourd, son Valet et l'Ivrogne* est celle qui se rapproche le plus de celle de *Maître Mimin le Goutteux*; là aussi, nous avons un maître et son valet qui ne s'entendent pas, ou plutôt dont l'un n'entend pas l'autre; seulement, à l'inverse de ce qui se passe dans *le Goutteux*, c'est le maître qui est sourd et non le valet. Là aussi, le sourd n'entend que le dernier mot ou la dernière syllabe prononcés par son interlocuteur, et il les comprend tout de travers : le maître prend « cerveau » pour « veau » et parle de « pots » quand son valet vient de prononcer le mot « propos ». Ne soyons pas trop sévères pour ce genre de comique. Si de nos jours l'aveugle est arrivé à se faire respecter, en revanche quelle riche collection de sourds et de bègues ne pourrait-on pas extraire des vaudevilles modernes²!

1. Rappelons que ce personnage est le héros de deux farces différentes : *Maître Mimin le Goutteux* et *Maître Mimin étudiant*. Nous consacrons plus loin à cette dernière notre chapitre vi. Sur maître Mimin, voir Ém. Picot, *Romania*, t. VII, p. 267-268, et *Recueil général des Sotties*, t. II, p. 177-178.

2. Parfois le progrès de la civilisation se marque par certaines complications ingénieuses. Ainsi, un vaudeville qui eut naguère un

Donc, tandis que maître Mimin, en proie aux tourments de la goutte, réclame un médecin, le valet, qui vient d'acheter un livre sur Gargantua, l'entretient paisiblement du sujet de ce livre et du prix qu'il lui a coûté. De quel Gargantua s'agit-il ici? Il est très difficile de le dire; et pourtant la première réplique du valet a bien l'air d'être l'analyse exacte d'un chapitre ou d'un épisode :

Monsieur, quand la grappe fut meure,
Incontinent l'on vendengea.
Gargantua beut et mangea,
10 A son desjeuner seullement,
Douze vingt miches de fourment,
Ung beuf, deux moutons et un veau,
Et si a mis du vin nouveau,
A deux petis traictz, dans sa trippe,
15 Deux poinçons avec une pipe,
En attendant qu'on deust disner.

Le caractère populaire de ce petit morceau et l'absence de traits rigoureusement semblables dans le *Gargantua* de Rabelais firent tout naturellement penser à quelque livret dans le genre des *Grandes Chroniques*. Restait à déterminer quel pouvait être ce livret populaire, et ici les commentateurs furent très embarrassés. Édouard Fournier, qui publia la farce du *Goutteux* dans son grand recueil intitulé *Le Théâtre français avant la Renaissance*¹, déclarait en note que les vers prononcés par le valet se rapportaient au « Gargantua de la légende, dont on fit les *Grandes et inestimables chroniques* ». Après quoi, sans avoir tenté le moindre rapprochement précis, Fournier donnait sur les *Grandes Chroniques* quelques renseigne-

gros succès, l'*Hôtel du Libre-Échange*, nous présentait un bègue dont l'infirmité ne se manifestait que par les temps de pluie; et l'intrigue de la pièce dépendait en grande partie de cette donnée. Voilà un raffinement dont « nos grossiers aïeux » eussent été certainement incapables.

1. Paris, s. d. [1872], p. 371-374. Voir la notice, p. 370, col. 2, et la note 1 de la p. 371, col. 1.

ments, dont l'un, relatif à la date de *Maître Pierre Faifeu*, a été reconnu depuis lors inexact par M. Abel Lefranc. Dans sa notice, Fournier affirmait, plus nettement encore que dans la note, qu'il s'agissait des *Chroniques gargantuines*. Il écartait donc sans démonstration le *Gargantua* de Rabelais. Son opinion est partagée par M. Pietro Toldo qui, dans ses intéressantes *Études sur le théâtre comique français*, nous représente, incidemment du reste et au cours d'une analyse, le valet du Goutteux s'amusant « à lire les *Chroniques gargantuines* au lieu de soigner le pauvre malade »¹.

M. Abel Lefranc est le premier qui se soit livré à une enquête sérieuse en cherchant des rapprochements précis avec les *Grandes chroniques* et les *Chroniques admirables*. Ses efforts sont restés infructueux. La publication récente d'une rédaction inconnue de la *Chronique de Gargantua*, par M. Seymour de Ricci², ne nous a pas davantage révélé la source à laquelle le valet avait puisé les détails qu'il rapporte à maître Mimin³. Et il y a bien des chances pour que cette source soit introuvable.

Tout nous indique, en effet, que nous aurions tort de chercher le prototype exact de ce fragment de légende gargantuesque : d'abord la farce est en vers, comme toutes les farces, tandis que le cycle de Gargantua ne comprenait que des ouvrages en prose; et ce changement de forme

1. *Studj di Filologia Romanza*, pubblicati da E. Monacci et C. de Lollis, vol. IX, fasc. 2°. Torino, 1902, p. 321.

2. *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII (1909), p. 1-28.

3. Dans le texte publié par M. Seymour de Ricci, il n'est pas question de vendanges. Mais il est naturellement parlé de l'appétit remarquable du petit Gargantua : c'était inévitable; mais les chiffres ne sont pas les mêmes que dans la farce. Sans attacher aucune importance à cette coïncidence et à seule fin de montrer que j'ai fait moi aussi mon enquête, je note au second chapitre (p. 6-7) la phrase suivante : « Car pour le premier repas, il mangea six veaux seulement. » Cela fait songer au vers 10 de la farce, où se retrouve cet adverbe « seulement ». M. Abel Lefranc estime que les chiffres donnés par le valet sont faibles. Mais rien ne nous dit qu'il ne s'agit pas de Gargantua enfant; et, du reste, nous n'en sommes qu'au déjeuner.

amène déjà des inexactitudes inévitables. Ensuite, il n'est nullement dit, quoi qu'en pensent Édouard Fournier et M. Toldo, que le sourd « lit » le livre à son maître¹; il est bien plus vraisemblable qu'il n'a pas les yeux sur le livre et qu'il raconte au hasard, et en battant la campagne, certains détails qui l'ont frappé. Enfin et surtout, il faut songer que ce valet sourd appartient au type convenu du « badin » ou à celui du « sot » : certaines nuances pouvaient séparer ces deux types, mais ils avaient beaucoup de traits communs, et entre autres la niaiserie au moins apparente, l'incohérence des propos, le passage fréquent du coq à l'âne. Le valet de maître Mimin est à la fois sourd et niais. Dans ces conditions, mieux vaut renoncer, non seulement à retrouver ailleurs le même menu de Gargantua avec les mêmes chiffres, mais encore à découvrir une version où la description d'un déjeuner serait précédée d'une scène de vendanges.

Dès lors, j'avoue ne pas comprendre pourquoi M. Lefranc, mieux informé et plus précis que Fournier, a cru devoir comme lui laisser de côté *à priori* le *Gargantua* et le *Pantagruel* de Rabelais. Car que signifie cette opposition que Fournier semble établir entre le « Gargantua de la légende » et un autre Gargantua qui serait, non pas évidemment le Gargantua de l'histoire, mais un Gargantua littéraire, n'ayant aucune parenté, aucun point de contact avec le premier? Malgré une humanisation partielle, Grandgousier, Gargantua et Pantagruel ne sont-ils pas encore dans l'œuvre littéraire de Rabelais des géants doués d'un appétit terrible et capable d'avaler à leur petit déjeuner un bœuf, deux moutons, un veau, sans parler de deux miches de froment et de quelques pipes de vin? On pense bien que je ne vais pas rappeler ici les nombreuses allusions faites par Rabelais à la capacité stomacale de ses personnages, non plus que son goût pour les chiffres

1. M. Lefranc écrit avec beaucoup plus de justesse : « Il commence à *narrer* les prouesses du géant » (*Revue des Études rabelaisiennes*, t. V, p. 46).

précis. Quant à la vendange mentionnée par le valet dans les deux premiers vers de sa réplique, je reconnais qu'il y a là une question un peu plus embarrassante. Mais puisque M. Lefranc n'a rien trouvé, sauf, dans les *Chroniques admirables*, une vague et rapide allusion à du vin d'Anjou et à des cuves où l'on presse le raisin, pourquoi exclure le *Gargantua* de maistre Alcofribas? Sans insister sur les vendanges par lesquelles débutent le chapitre xxv et la guerre picrocholine, et sans poursuivre une chimère d'exactitude, ne peut-on pas soutenir que les deux vers en question rappellent tout simplement le rôle éminent joué par la vigne et par la purée septembrale dans l'œuvre rabelaisienne?

Il me reste maintenant à prouver d'une façon positive que *Maistre Mimin* contient une allusion au *Gargantua* de Rabelais. Pour cela, il nous faudra considérer avec une certaine attention une autre réplique du valet. Je la transcris comme la première telle qu'elle se trouve dans le recueil Viollet le Duc, dans le recueil Fournier et dans la réimpression partielle de M. Lefranc :

Il a du livre en la science
 A qui bien la sçauroit gouster.
 Or pensez, maistre, de gouster,
 Et vous voirez icy comment
 95 Gargantua faict argument,
 Lequel estoit *bonum quercus*,
 Ung beduault à quinze culz.
 Or, si pour ung apothicaire
 Luy estoit baillé ung clistoire
 100 *Queritur* convient et par où
 Par quelque pertuys ou quel trou;
 Que diriez-vous sur ce passaige?

Ces vers sont obscurs; non pas que le texte en soit très corrompu, on verra que de légères corrections nous suffiront. Ils sont obscurs volontairement. C'est du coq-à-l'âne à la manière de Marot; et, pour mieux commenter de pareilles bizarreries, je voudrais que Guiffrey m'eût

légua un peu de cette ingéniosité si souvent heureuse qu'il prodiguait dans ses notes aux « Éptres du coq-à-l'âne » adressées par Clément à son ami Lyon Jamet.

Le premier vers de la réplique renferme une transposition voulue, ou, pour parler comme au xvi^e siècle, une « contrepeterie ». Comme si la langue lui fourchait, le valet dit : « Il y a du livre en la science », au lieu de la phrase correcte : « Il y a de la science dans le livre », c'est-à-dire dans le *Gargantua* dont il vient de parler. Ce livre contient de la science, autrement dit de la « substantifique mouelle » ; mais il faut savoir la « goûter » ; car, comme dit Rabelais, si vous savez rompre l'os et sucer cette moelle, « en icelle bien aultre *goust* trouverez et doctrine plus absconse ».

Il me paraît évident que le valet a résumé en trois vers le prologue du *Gargantua*. Si on le reconnaît avec moi, on renoncera du même coup à croire que le seul et même livre dont il est question dans les 110 premiers vers de *Maistre Mimin* était un de ces petits livrets populaires sans moelle ni doctrine qui, sous les titres de *Grandes Chroniques*, de *Chroniques admirables*, etc., précédèrent ou suivirent *Pantagruel* et *Gargantua*. C'est bel est bien le *Gargantua* de Rabelais que le « sourdaud » de valet avait acheté pour dix carolus.

Je n'apprendrai à personne que l'un des enseignements essentiels que l'on pouvait retirer du *Gargantua* ainsi que du *Pantagruel*, c'était le mépris des exercices sophistiqués pratiqués en Sorbonne. Rabelais et tous les réformistes de ce temps ont raillé à qui mieux mieux les syllogismes de l'école, les raisonnements *pro* et *contra*, les *utrum*, les *ergo* et les questions quodlibétaires. Or, personne ne s'est encore avisé que le valet de maître Mimin, dans la réplique qui nous occupe, présentait une caricature de question quodlibétaire. Supposons, nous dit-il, — et c'est un « argument »¹ qu'il attribue gratuitement à *Gargantua*, —

1. On disait, comme dans la farce, « faire argument » ou « arguer », au moins aussi souvent qu'« argumenter ».

supposons un « beduault », autrement dit un blaireau¹ pourvu de quinze... orifices. *Queritur*, comme on disait dans l'école, par lequel de ces orifices il conviendrait de lui administrer un clystère. Grave problème en vérité; matière de haute graisse à grabeler pour un Janotus de Bragmardo². Bien entendu, ni Gargantua ni Pantagruel lui-même, qui pourtant n'afficha pas moins de 9,764 propositions par les carrefours de Paris, n'ont proposé d'argumenter sur le « beduault ». Cette caricature d'argumentation n'est pas *dans* Rabelais, mais elle est *dans l'esprit de* Rabelais. Nous n'avons pas prétendu autre chose à propos de l'allusion précédente aux vendanges et au déjeuner de Gargantua.

On ne s'attend pas à ce que je refasse après M. Plattard, à propos d'une petite farce, l'exposé des critiques adressées aux Sorbonnistes par Rabelais et ses compagnons de lutte. Je rappellerai seulement que les questions quodlibétaires avaient été particulièrement ridiculisées dans l'importante farce des *Théologastres*, composée par un ardent partisan de la réforme religieuse, entre 1523 et 1525³. Par l'intermédiaire de personnages abstraits appelés Raison et

1. Cf. Godefroy, *Dict. de l'anc. langue fr.*, I, 609 b-c, s. v. BEDOUAL. — Eug. Rolland, *Faune pop. de la France, les mammifères sauvages* (I), p. 37. — *Rabelais*, IV, xxiv; V, xxvii.

2. Voici quelques conjectures que l'on peut proposer pour améliorer le texte. Au v. 98, je lirais « *par* ung apothicaire » au lieu de « *pour* ung apothicaire ». — Au v. 96, je mettrais après *quercus* un point ou deux points au lieu d'une virgule; au vers suivant, je verrais dans *a*, dépouillé de son accent grave, le verbe *avoir* et non la préposition *à*. Ce vers doit former à lui tout seul une phrase; c'est l'exposé du problème : « Supposons qu'un blaireau possède quinze, etc... » — Au v. 100, lire *comment* au lieu de *convient*. — Au v. 101, *quelque* ne présentant aucun sens, je propose de lire : « Par *quel* pertuys ou *par* quel trou. » Il y aurait probablement d'autres corrections à faire; je me borne à indiquer celles qui me paraissent les plus certaines et les plus urgentes.

3. C'est la date proposée avec beaucoup de vraisemblance par Édouard Fournier, qui a édité la *Farce des Théologastres* dans son recueil : *Le Théâtre français avant la Renaissance*, p. 418-428. — Voir aussi sur cette farce le grand ouvrage de M. E. Doumergue sur *Jean Calvin*, Lausanne, 1899, t. I, appendice V, p. 547-548.

Le Texte, l'auteur raille ainsi les vaines disputes des Sorbonnistes et les « cas » qu'ils imaginent à plaisir :

RAISON.

Mais considérés leur pratique
Et tous leur *queros* et *utrums*,
Qui ne valent pas deux estrons.

LE TEXTE.

Et puis leurs *proz* et leurs *contras*
Davantaige leurs sorbons cas,
Lequelz m'ont tant esgratiné.

RAISON.

Si on veult estre bien disné,
Il convient en leurs actes estre.

LE TEXTE.

Ils usent d'ung parler silvestre;
Ilz suposent des hommes veaulx,
Asnes, chièvres, moutons, chevaulx,
Ou aultrement; et les informent
D'ames raisonnables; puis forment
Ung gros *queritur* pour atteindre,
A savoir : s'il les fault contraindre
A tenir la loy chrestienne¹.

Notre « beduault » pourrait trouver une place dans cette ménagerie hypothétique. Un peu plus loin, Le Texte signale encore une autre supposition absurde :

Cuidez-vous que foy et ses faitz
Ont grant besoin de quesiter :
Si Dieu eust sceu supposer²
Nature de femme ou de beste,

1. Fournier, *op. cit.*, p. 422, col. 1-2.

2. Fournier s'est trompé sur le sens de ce mot et de tout le passage qui suit. Il comprend : « Si Dieu eût fait passer (*supposé*) la nature d'une femme ou d'une beste dans une gourde (*couhourde*) ou un rocher. » Il faut comprendre : « Si Dieu, au lieu de se faire

D'une couhourde ou d'un rocher;
 Et puis comme elle eust sceu prescher,
 Et puis estre crucifiée,
 Et après aulx saintz cielz montée¹?

Ces rapprochements suffisent à nous faire comprendre ce que l'auteur de la farce voulait dire avec son *queritur* et son « beduault » si anormal. C'était, comme Rabelais, un ennemi de la Sorbonne. Seulement, à la différence de

homme, eût pris, revêtu la nature d'une femme, ou d'une bête, ou d'une citrouille, ou d'un rocher. » Du reste, Fournier n'a pas pris garde que ce passage était traduit d'Érasme qui, dans son *Eloge de la Folie*, avait donné le même exemple parmi d'autres spécimens de questions agitées par les théologiens. L'influence d'Érasme est très sensible dans cette *farce des Théologastres*, où il est nommé à plusieurs reprises. Berquin avait traduit son *Manuel du soldat chrétien*, et l'on sait que la *farce des Théologastres* fut composée à l'occasion du premier procès de Berquin.

1. Fournier, *op. cit.*, p. 423, col. 1. — Bien entendu, on pourrait citer beaucoup d'autres exemples. Parfois, les écrivains réformés ou à tendances réformistes raillent non seulement des questions quodlibétaires imaginées par quelque clerc en mal d'argumentation, mais aussi des problèmes qui, tout en ayant l'allure de questions quodlibétaires, avaient été discutés très sérieusement par les Pères de l'Église et par des théologiens de marque. Ainsi Marot, dans un de ses « Coq-à-l'Ane », se demande :

« Assavoir mon si les bossus
 Seront tout droicts en l'autre monde ? »

(Éd. P. Jannet, t. I, p. 224).

M. Guiffrey, dans sa grande édition de Marot (t. III, p. 335), fait justement observer en note que la question présentée ici par le poète sous une forme burlesque avait été doctement agitée par des Pères de l'Église dont il cite les noms : Tertullien, saint Augustin, saint Thomas, etc... De même, dans un passage antiscolastique de ses *Contes d'Eutrapel*, Noël du Fail commence par s'égayer de questions imaginaires et grotesques : « An Chimera bombinans in aëre sit primæ vel secundæ intentionis : et, utrum frater Cordelatus, in latrinis suffocatus, remaneat demerdatus in die judicii ; » puis il ajoute un problème tout à fait analogue à celui de Marot : « à savoir mon, si les boiteux iront tout droit en l'autre monde, et autres plusieurs questions quodlibétaires, que nos Jesuites semblent vouloir ramener selon l'antique Sophisterie, commencee à tomber cinquante ans sont ou environ, comme l'amusement des fous, et empeschement du cours de toutes doctrines. » (*Œuvres facétieuses de Noël du Fail*, éd. Assézat, t. II, p. 41. *Eutrapel*, chap. XIII.)

la *farce des Théologastres* qui est une œuvre de combat, où l'attaque est à la fois violente et abondante, *Maître Mimin* se contente d'une allusion, d'un simple lardon : peut-être parce que le petit sujet de cette farce ne comportait pas une attaque en règle, peut-être aussi parce qu'elle fut écrite à une époque où la Sorbonne ayant repris le dessus, il devenait dangereux d'exciter ses colères¹.

Si le sens général du passage est maintenant assez clair, plusieurs détails restent encore obscurs. C'est le cas notamment pour le vers 96 qui précède l'exposé du problème. Que veut dire ce *bonum quercus*, dont la latinité baroque semble une nouvelle raillerie à l'adresse de la Faculté de théologie? Cette expression peut donner lieu à plusieurs hypothèses. Fournier traduit en note *bonum quercus* par « de bon chêne » ; il rapporte sans doute cette expression à l'argumentation présentée par Gargantua : son argument était solide, bien construit, en cœur de chêne, ou, pour parler comme Rabelais, « de haulte fustaye » ; en ce cas, il faudrait comprendre comme s'il y avait le génitif *bonæ quercus*. Fournier ajoute, — toujours hanté par l'idée des *Grandes Chroniques*, — qu'il y a peut-être aussi une allusion à la grande massue que Gargantua avait reçue de Merlin. Cette seconde hypothèse n'est guère heureuse, d'autant plus que dans les *Grandes Chroniques* la massue fabriquée par Merlin est en fer et que dans le *Gargantua* l'« arbre de Saint-Martin », dont le héros se sert pour combattre Picrochole, est un aune et non un chêne. Mais la première hypothèse est vraisemblable et mérite d'être tenue en considération. Néanmoins, il se pourrait que *quercus* renfermât en même temps une satire à l'adresse d'un théologien notoire, Guillaume Du Chesne, curé de Saint-Jean en Grève, qui avait été avec Bédacq l'un des accusateurs les plus acharnés de Louis Berquin. Du Chesne latinisait son nom en *A Quercu* ou *Quercu*, que ses adversaires prononçaient parfois *stercus*. *L'Histoire*

1. Comme on le verra plus loin, la farce de *Maître Mimin* a dû paraître à la fin de 1534, c'est-à-dire peu après l'affaire des placards.

ecclésiastique de Théodore de Bèze, parlant des deux docteurs Quercus et Bèda, les appelle « deux grosses bestes qui estoient lors les chefs de cette faculté »¹. La *farce des Théologastres*, composée sous l'impression des premières persécutions contre Berquin, ne manque pas de citer en première ligne parmi les ennemis du texte évangélique :

Surtout la *Maxima Quercus*².

Fournier, qui a parfaitement reconnu le personnage dans ses notes à la *farce des Théologastres*, aurait pu s'en souvenir, il me semble, quand il commentait *Maistre Mimin*³. La principale objection qu'on adressera à ma conjecture, c'est que Du Chesne était mort depuis plusieurs années déjà lorsque parut la farce de *Maistre Mimin*⁴. Mais le souvenir de celui qu'Érasme appelle un petit vieux rageur, — *seniculus virulentus*, — vivait certainement encore dans la mémoire des réformés et des libres esprits que les procès de Berquin avaient indignés. Quercus et Bèda formaient un couple détesté, et Bèda était encore bien vivant à l'époque où Rabelais publia son *Gargantua*.

Et maintenant, ce « beduault » dont le nom suit immédiatement celui de Quercus et lui fournit par son anatomie spéciale une rime très riche, ne désignerait-il pas le second personnage du couple? Ne serait-ce pas le nom,

1. E. Doumergue, *Jean Calvin*, t. I, p. 95.

2. Fournier, *Le Théâtre français avant la Renaissance*, p. 422, col. 1.

3. En ce cas, *bonum quercus* pourrait s'interpréter ainsi : « Argument bon pour Du Chesne, digne de Du Chesne », sans qu'on abandonne pour cela la première hypothèse de Fournier. Dans la satire de cette époque, les expressions et les phrases ont parfois conjointement deux et trois sens.

4. Il était mort le 4 septembre 1525, d'après la Chronique parisienne de Pierre Driart, qui admire grandement sa science et son zèle contre les luthériens et ne craint pas de le comparer à Jean Gerson (*Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, t. XXII, 1895, p. 111). Le *Journal d'un bourgeois de Paris* (éd. V.-L. Bourrilly, p. 227) le fait mourir en novembre 1525; mais il paraît moins bien renseigné sur ce point que la Chronique de Driart.

légèrement déformé, de Noël Béda, syndic de la Faculté de théologie de Paris¹? Car enfin, pourquoi l'auteur de la farce aurait-il choisi le blaireau plutôt qu'un autre animal? Sans doute, parmi les nombreuses légendes populaires qui courent sur Gargantua dans toutes les régions de la France, j'en trouve une recueillie par M. Sébillot en Normandie, d'après laquelle le géant avait à côté de lui un « bedou »²; or, « bedou » est une simple variante de « beduault » et désigne également le blaireau. Mais je n'attache aucune importance à ce fait, où il ne faut voir qu'une simple coïncidence. Pour moi, le « beduault » de la farce avec ses quinze... orifices ridiculisait Noël Béda.

La farce de *Maître Mimin* est donc postérieure au *Gargantua* de Rabelais. Elle doit lui être postérieure de très peu, car le *Gargantua* que vient d'acheter le valet a tout l'air d'être une nouveauté. Il y aurait donc un certain intérêt à connaître la date où fut composée et représentée cette petite farce. Comme nous n'avons aucun moyen externe de déterminer cette date, risquons encore une conjecture fondée sur le texte même.

En poursuivant notre lecture de *Maistre Mimin*, nous arrivons à un passage curieux et obscur : c'est encore une réplique du valet badin. Son maître continue de se lamenter et de réclamer un médecin ou un apothicaire. Comme il vient de prononcer le mot « lardons », le sourd, qui a

1. De son vrai nom, il s'appelait Bedier. Or, par malheur pour lui, ce mot *bedier* voulait dire « âne, ignorant, stupide ». Aussi, Henri Estienne, dans son « Avertissement au lecteur » en tête de l'*Apologie pour Hérodote*, écrit-il ironiquement : « Mais quand on trouva que Beda condamnoit un langage duquel à grand'peine congnoissoit-il la première lettre, Beda fut déclaré bedier » (*Apol. pour Hérodote*, éd. Ristelhuber, t. I, p. 9). On l'appelait aussi *Belua*, la brute. Ces jeux de mots injurieux qui transformaient les adversaires en bêtes étaient monnaie courante dans les disputes de cette époque. Ainsi la *farce des Théologastres*, jouant sur le nom du trop fameux conseiller Pierre Lizet, le compare à l'insecte ennemi de la vigne que l'on appelle dans certaines provinces *liset* ou *bèche-lisette* (Fournier, *op. cit.*, p. 421, col. 1).

2. Paul Sébillot, *Gargantua dans les traditions populaires*, Paris, Maisonneuve, 1883, p. 320.

déjà parlé de curé, de vicaire et de chapelain et se persuade peu à peu que maître Mimin veut un prêtre, comprend qu'il s'agit de « pardons » :

Ouy dea, il y a pardons
Se estiez confez, à celui,
125 Lequel a chanté aujourd'huy
A Romme sa première messe.
Je le vois querir, et promesse
Vous fait qu'il viendra, si le treuve.

On sait que les pardons et les indulgences romaines ont été l'objet de maintes satires et de maintes plaisanteries de la part des réformés ou des écrivains favorables à la Réforme. « A Rome sont les grands pardons », écrivait Marot dans une de ses *Épîtres du Coq-à-l'Ane*¹ (1532). Il est absurde que le valet parle d'aller chercher, pour son maître malade, un ecclésiastique résidant à Rome, alors que la scène se passe évidemment en France². Mais nous commençons à nous habituer à ces incohérences. Demandons-nous plutôt quel était ce personnage ecclésiastique riche en pardons qui chantait à Rome sa première messe au moment où maître Mimin subissait en France les assauts de la goutte. Ce personnage considérable pourrait bien être le pape. Or, le cardinal Farnèse était devenu pape le 12 octobre 1534 sous le nom de Paul III. Le 27 octobre, Paris célébra son avènement par des feux de joie. Le nouvel élu dut dire sa première messe papale vers cette date. La farce de *Maistre Mimin* se placerait donc à la fin d'octobre ou en novembre 1534; et dès lors nous serions certains que le *Gargantua* a paru avant la fin de la dite année, ce qui concorderait parfaitement avec les idées naguère exprimées par M. Lefranc sur cette question encore controversée³. Malheureusement, je ne me dissimule pas le caractère conjectural de mon raisonnement, et je crois du reste l'avoir

1. Éd. Guiffrey, t. III, p. 210.

2. Naturellement, il faut corriger *fait* en *fais* au v. 128.

3. Voir l'intéressant article de M. Abel Lefranc sur les dates de publication du *Pantagruel*, dans *R. É. R.*, 1911, p. 158.

présenté avec tous les conditionnels nécessaires. Cette conjecture serait presque assurée si, possédant une édition critique de *Maistre Mimin*, nous étions certains qu'au vers 126, il y a bien *Rome* et non pas *Rouen* par exemple. Mais nous n'avons de cette farce qu'un seul texte, celui du British Museum.

En tout cas, je constate avec plaisir que M. Émile Picot, parlant incidemment de la *Farce du Goutteux* dans son *Recueil général des sotties*¹, lui assigne, avec un point d'interrogation il est vrai, la date de 1534². Cette opinion a de la valeur comme toutes celles qui viennent d'un érudit tel que M. Picot; mais il ne l'a développée nulle part, du moins à ma connaissance. Il serait à souhaiter qu'il voulût bien nous dire par quels raisonnements, peut-être fort différents des miens, il est parvenu à une conclusion identique³.

1. *Soc. des Anc. textes fr.*, t. II, p. 178.

2. La même date, suivie du même point d'interrogation, se trouvait déjà en 1878 dans l'article de M. Picot sur *La Sottie en France (Romania, t. VII, p. 268)*. Pour Édouard Fournier, cette farce était sensiblement plus ancienne. Il croyait en effet, comme tout le monde à son époque, que la *Légende de maître Pierre Faifeu* datait de 1526, et l'on sait que cet ouvrage fait une allusion obscure à la légende de Gargantua. Admettant que *Maistre Mimin* et *Pierre Faifeu* se référaient à un même livre sur Gargantua, Fournier inclinait à placer la farce peu de temps après 1526. D'une façon générale, tous ceux qui excluaient la possibilité d'une allusion à Rabelais dans *Maistre Mimin* devaient être amenés à lui assigner une date antérieure à celle que j'ai proposée. Ma rencontre avec M. Picot est d'autant plus intéressante que nous nous rencontrons hors des sentiers battus.

3. Une dernière remarque au sujet de *Maistre Mimin*. M. Abel Lefranc commençait ainsi son article sur cette farce : « Voici un texte qui confirme d'une manière aussi piquante qu'imprévue la fameuse déclaration de Rabelais sur le succès des *Grandes et inestimables Croniques du grant et enorme geant Gargantua* et sur les merveilleux effets de la lecture de ce livre pour le soulagement des pauvres Verolez et Goutteux, etc... » M. Lefranc plaisante, en excellent rabelaisant qu'il est; mais il se pourrait qu'il y eût à extraire quelque doctrine de cette plaisanterie, et qu'en mettant en présence un goutteux et le *Gargantua*, l'auteur de la farce eût songé au prologue charlatanesque du *Pantagruel*. Connaissant le *Gargantua*, il connaissait certainement aussi le *Pantagruel* et ce prestigieux pro-

III.

LA FARCE DE ROBINET, BADIN, ET LA FEMME VEUVE¹.

Une veuve, impatiente de son veuvage, a décidé de se remarier au plus vite. Elle a justement sous la main son valet Robinet, qui ferait fort bien l'affaire : il est gaillard et dispos de tous ses membres, et de plus il possède une touchante simplicité d'esprit qui semble garantir à sa future épouse la domination absolue dans le ménage. La veuve a déjà fait sa demande, que Robinet a acceptée avec enthousiasme. Mais elle veut consulter, au moins pour la forme, une commère de ses voisines. Bien qu'elle suggère quelques menues objections et reconnaisse qu'on jaserait dans le quartier, la commère consultée n'a garde de contredire la veuve et découvre volontiers chez le valet toutes les rares qualités qu'on veut bien lui signaler. Tel est le schéma de la première scène d'une farce intitulée : « Robinet, badin, et la Femme veuve. »

En tant que consultation relative au mariage, cette scène rappelle la fameuse consultation de Panurge dans le *Tiers Livre*; elle rappelle plus encore la première consultation de Sganarelle dans le *Mariage forcé* de Molière; comme la veuve, Sganarelle cherche un conseiller alors que sa résolution est déjà prise dans son for intérieur; mais le seigneur Geronimo est un maladroit de ne pas le deviner et la commère de la farce connaît mieux son entregent.

logue où Rabelais, s'inspirant de ces boniments d'opérateurs dont Rutebeuf avait donné le premier modèle dans son *Dit de l'Erberie*, vantait les *Grandes Chroniques* comme une panacée souveraine. Le grave inconvénient de cette hypothèse, c'est que la farce de *Maître Mimin* n'établit aucun rapport entre la maladie du maître et les vertus curatives du livre. En lui parlant à tort et à travers du *Gargantua*, le valet ne fait qu'irriter maître Mimin et par suite aggraver son état.

1. Cette farce, qui fait partie du manuscrit La Vallière, a été publiée d'abord dans le recueil Le Roux de Lincy-Francisque Michel, puis dans le recueil Mabillet (t. I, p. 255-274).

La ressemblance avec Rabelais va maintenant se préciser.

Les trois interlocuteurs, Robinet, la veuve et la commère, célèbrent par une chanson la perspective d'un prochain mariage. Mais brusquement la veuve fait entendre des gémissements. Elle songe à son défunt mari, le bon Roger, qui vient la visiter souvent en rêve et dont le fantôme la supplie de ne pas lui donner un remplaçant. Que signifient ces scrupules tardifs ? Allons-nous assister à un revirement et à une rupture ? Nous sommes vite rassurés : ce n'était qu'une alerte. Comme tous les souvenirs s'enchaînent, le souvenir du mari et de sa mort en évoquent un autre beaucoup plus favorable à la résolution actuelle. Dès la première nuit qu'on sonnait pour le pauvre Roger trépassé, la dame entendit de sa maison

v. 205 Les cloches disant en leur son,
Incessamment ce me sembloit :
Pren ton valet ! Pren ton valet !

Comment résister à la volonté du ciel aussi clairement manifestée ?

Si la consultation de la commère nous a rappelé de loin la consultation de Pantagruel par Panurge, au chapitre ix du *Tiers Livre*, l'oracle des cloches a un parallèle plus évident aux chapitres xxvii et xxviii du même livre de *Pantagruel*. La coïncidence entre ces deux rapprochements nous invite à examiner d'un peu plus près le rapport qui peut exister entre la farce et le roman de Rabelais. Dans ses études sur notre ancien théâtre comique, où il a présenté beaucoup de rapprochements ingénieux et nouveaux¹, M. Toldo n'a pas manqué de citer, à la suite d'une courte analyse de la *Femme veuve*, l'oracle des cloches de Varennes, « plus fatidique que les chaudrons

1. Pietro Toldo, *Études sur le Théâtre comique français du moyen âge et sur le rôle de la nouvelle dans les farces et dans les comédies* (dans *Studj di Filologia romanza*, pubblicati da E. Monaci e C. de Lollis), Turin, 1902, p. 323-324.

de Jupiter en Dodone, » ou du moins M. Toldo a rappelé la première déclaration de l'oracle, qui a, comme on le sait, une contre-partie négative au chapitre suivant : « Marie poinct; marie poinct, poinct, poinct », etc. Cette contre-partie est absente de la *Femme veuve*.

Malheureusement, M. Toldo, dont la rédaction est un peu ambiguë à cet endroit, laisse supposer, s'il ne l'affirme pas expressément, que la farce se serait inspirée de *Pantagruel*; et l'on est d'autant plus fondé à lui attribuer cette opinion qu'il ne dit pas un mot du texte dont je vais parler et qui a visiblement servi de source à la fois à Rabelais et au farceur. Il y a là une petite question qui vaut la peine d'être traitée, non seulement parce qu'elle touche à Rabelais, mais aussi parce que la *Femme veuve* est une des meilleures farces que nous possédions; on peut y louer beaucoup de traits d'observation fort justes et de la finesse narquoise.

L'anecdote plus ancienne à laquelle je fais allusion est inconnue de nous jusqu'au moment où le prédicateur Raulin s'avisa de l'introduire dans un de ses sermons *de Viduitate*, prononcé dans les premières années du xvi^e siècle¹. Raulin ne l'a certainement pas inventée; il l'a peut-être prise dans la tradition orale, à moins qu'il ne l'ait tirée d'un de ces recueils d'« exempla » qui rendaient tant de services aux prédicateurs. Le texte de Raulin a été traduit et cité maintes fois : on le trouve par exemple dans le *Predicatoriana* de G. Peignot², dans l'ouvrage classique de Jean Fleury sur *Rabelais et ses œuvres*³, dans la *Vie au temps des libres prédicateurs*, par Antony Méray⁴, dans les notes de l'édition de Rabelais par Marty-Laveaux⁵, etc., etc. Si

1. *Raulini Opus sermonum de adventu*, 1519. — *Itinerarium paradisi* (Parisiis, 1524. *Sermo de Viduidate*, fol. 148 v^o). Je rappelle que c'est à ce même Raulin que nous devons une version célèbre de la vieille fable indienne des *Animaux malades de la peste*.

2. Philomneste junior [G. Peignot], *Predicatoriana*, Dijon, 1841.

3. Paris, 1877, t. II, p. 4-5.

4. Paris, 1878, t. II, p. 65-66.

5. *Rabelais*, éd. Marty-Laveaux, t. IV, p. 247-248.

je me permets d'analyser encore une fois cet « exemplum » archiconnu, c'est simplement pour préciser un rapport de filiation.

Dans l'anecdote du prédicateur, une veuve vient exposer à son curé qu'elle a besoin d'un aide dans son ménage et que son valet a bien tout ce qu'il faut pour continuer la besogne de son défunt mari. Eh bien ! dit le curé, épouse-le. — Mais, répond la veuve, et s'il allait faire le maître ? — Eh bien ! ne l'épouse pas. — Mais je ne puis faire seule l'ouvrage. — Épouse-le donc. — Et s'il est brutal et dépensier ? — Alors, ma mie, ne l'épouse pas.

Dans cette première partie du récit, nous reconnaissons sans la moindre difficulté la première partie de la farce. Nous retrouvons dans Raulin la veuve qui voudrait épouser son valet ; et quant à la commère, sa place est occupée dans le sermon par le curé. C'est la même situation et ce sont à peu près les mêmes personnages ; ajoutons que, dans la farce, la veuve reprend et développe les objections et les questions que l'autre veuve adressait au curé ; seulement, ce que l'auteur dramatique a complètement effacé, anéanti, c'est le rythme à la fois très simple et très spirituel du dialogue de l'« exemplum » ; c'est au contraire ce rythme que nous retrouvons amplifié dans le *Pantagruel*, où la situation et les personnages sont tout différents. Le dialogue de Raulin est la première ébauche de ce chapitre merveilleusement cadencé où Pantagruel suit Panurge dans ses oscillations avec une complaisance ironique : « Mariez-vous donc, de par Dieu. — Point donc ne vous mariez. » C'est charmant et artificiel comme tant de brillants morceaux de Rabelais. L'auteur de la farce a cru devoir suivre une autre méthode, et on ne saurait le blâmer de son indépendance ; transporté au théâtre, le rythme qui nous amuse chez Raulin et chez Rabelais eût peut-être manqué de naturel, et du reste on ne pouvait guère attribuer à une commère le scepticisme supérieur du curé et de Pantagruel.

Voici maintenant la seconde partie de l'« exemplum ». Le

curé, après avoir abondé dans les sens divers indiqués par les questions de la veuve, lui conseille d'écouter la voix des cloches pour savoir le parti qu'elle doit prendre. Ce curé, moraliste expert, savait bien que les cloches sont les conseillères les plus écoutées pour la bonne raison qu'elles disent tout ce qu'on veut bien leur faire dire. La veuve prête donc l'oreille à leurs sons et elles lui chantent, comme dans la farce : « Prends ton valet ! Prends ton valet ! » La version dramatique ne va pas plus loin et ne nous mène pas jusqu'au lendemain des noces. Mais il y a dans le sermon, comme dans le *Tiers Livre*, une contre-partie, une seconde consultation des cloches. La veuve mariée et mal mariée, battue par son ex-valet, s'en retourne en larmes vers le curé, qui lui conseille encore une fois d'écouter les cloches. Il les met en branle, et cette fois la dame entend ce conseil, hélas, tardif : « Ne le prends pas, ne le prends pas ! »

Rabelais et l'auteur de la farce ont donc profité, chacun à sa manière, de cette jolie anecdote qui dut avoir un grand succès dans la première moitié du xvi^e siècle. Rabelais en retint ce qui pouvait servir à son dessein général de peindre les incertitudes et les fluctuations humaines en présence de ce redoutable problème du mariage. De son côté, l'auteur dramatique, tout en reproduisant beaucoup plus fidèlement que Rabelais les traits essentiels de l'anecdote, réduisit la part des incertitudes, supprima la seconde consultation des cloches et mit en relief la personnalité d'une femme d'initiative chez qui les hésitations et les remords sont tout simplement des sacrifices aux convenances mondaines. Nous prévoyons qu'elle n'aura pas de peine à mener en laisse ce nigaud de Robinet.

* * *

Cette constatation d'indépendance vis-à-vis de Rabelais rend plus intéressant un autre rapprochement qu'il convient de faire entre la *Femme veuve* et le *Pantagruel* et

dont personne ne s'est encore avisé. Il s'agit cette fois du *Quart Livre* et des noces de Basché. La coutume des coups de poings de fiançailles se retrouve en effet dans la farce, mais avec infiniment moins d'ampleur, comme on peut le penser; tout est ici en miniature, et un seul homme reçoit les coups rituels : c'est Michaut, l'oncle du valet badin.

Le mariage a donc été résolu lorsque survient l'oncle Michaut; il ignore l'événement; mais on le met bien vite au courant : la commère commence par lui demander de payer le festin des noces et son neveu Robinet le régale de quelques bourrades. Citons le texte de cette scène :

ROBINET.

v. 226 Vous serez à nos espousailles,
Notre oncle, à vostre bien venue!

MICHAULT.

Vous me la chantez bien cornue.

ROBINET.

Nous faisons, par sainte Marie :
230 C'est elle et moy qui se marie
Ceste semaine proprement;
Voilà pour le commencement,
Prens et les deux tiers et le quart.

MICHAULT.

Hola! que le deable y ait part,
235 N'en faictes plus, car je m'en sens.

ROBINET.

Vous serez plus battu que lard.

MICHAULT.

Hola! que le deable y ait part.

ROBINET.

Et vous qui estes à l'escart,
Du plaisir ne serez absens.

MICHAULT.

240 Hola! que le deable y ait part!
N'en faictes plus, car je m'en sens.
Par dieu, j'ay eu plus de cinq cens
Coups de gros poing dessus ma teste.

ROBINET.

Hé! c'est à cause de ma feste,
245 Je vous estrenne d'abordée.

MICHAULT.

J'ai la teste toute eslourdée :
N'en faictes plus.

ROBINET.

Par la chair dienne!
C'est afin qu'il vous en souviene,
Mon oncle Michault !

MICHAULT.

C'est bien fait;
250 Je suis bien joyeux, en effet,
Que ton bonheur t'est advenu!

Bien que l'indication des jeux de scène fasse défaut, il est clair que nous avons affaire ici à ces antiques coutumes de fiançailles à la faveur desquelles on dauba sur Chicanoux « comme sur seigle vert »¹. « Vous vous baillez l'un à l'autre du souvenir des noces, ce sont petits coups de poing », ainsi s'exprime le seigneur de Basché faisant ses recommandations aux futurs acteurs de la cérémonie. Et un peu plus loin, lorsque Chicanoux numéro deux reçoit une averse de coups, ses bourreaux lui crient joyeusement : « Des nopces, des nopces, des nopces, vous

1. L'épisode des *Noces de Basché* a été récemment mis à la scène dans une très agréable comédie en vers de MM. Eugène et Édouard Adenis, intitulée : *Les Noces de Panurge* (représentée pour la première fois au théâtre Sarah-Bernhardt le 21 décembre 1910).

en souviennne. » C'est à peu de chose près la formule dont se sert Robinet dans la farce :

C'est afin qu'il *vous en souviennne*,
Mon oncle Michault !

C'était en effet une façon un peu brutale d'inculquer pour longtemps dans la mémoire des fiancés et des assistants le souvenir d'un événement important de la vie.

On connaît encore très mal, du moins en ce qui concerne la France, cette coutume nuptiale, ses origines, ses détails, son histoire et son extension géographique. Elle n'a été l'objet d'aucune monographie. Le récit de Rabelais, si copieux et si grouillant, est à peu près le seul témoignage que l'on cite; il est admirable et, malgré certains enjolivements, il doit être exact dans l'ensemble; un texte de cette valeur est sans doute préférable à des documents tout secs; mais on le voudrait moins isolé. Il est vrai qu'on lui adjoint d'ordinaire un autre texte, mais il s'agit d'une allusion très rapide qui se trouve dans le *Printemps* de Jacques Yver, auteur poitevin; il y est question d'un jeune étudiant nommé Claribel que l'on marie aussitôt après la mort de son père : « *Après les coups de poing de fiançailles à la mode du pays*, Claribel changea le deuil de son père pour les ioyes d'un nouveau mesnage »¹. Si court qu'il soit, ce texte est intéressant pour deux raisons : d'abord parce qu'il nous révèle l'existence en Poitou de la même coutume que Rabelais avait décrite en Touraine², ensuite, — et ceci n'a jamais été remarqué, — parce qu'il

1. *Le Printemps d'Iver*, par Jacques Yver, cinquiesme histoire (éd. de 1575, fol. 323 v°-324 r°). La première édition parut en 1572 (privilege du 11 août 1571).

2. Un autre auteur poitevin, Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt, a fait plus tard, dans son III^e livre des *Serées* (publié en 1598), une brève allusion aux *Noces de Basché* (XXVII^e *serée*, éd. Roybet, t. IV, p. 203). Mais ce n'est qu'un souvenir de Rabelais, et G. Bouchet n'a parlé nulle part de la coutume des fiançailles dans sa province.

nous apprend que les noces de ce genre se pratiquaient encore dans la haute société poitevine : Claribel a de la fortune et il appartient visiblement à la noblesse provinciale. A ce point de vue, le texte d'Yver est unique en France. Est-il besoin de rappeler en effet que, dans les noces dites « de Basché », ce n'est pas le seigneur de Basché lui-même qui joue la comédie des fiançailles, mais bien le boulanger Loyre et sa femme; le gentilhomme tient le rôle d'impresario dramatique, et il s'agit de noces roturières, comme dans la *Femme veuve*. Le chapitre où Olaus Magnus a décrit des noces de ce genre est intitulé : *De nuptiis plebeiorum*.

Le grand texte de Rabelais et le petit texte d'Yver ont formé jusqu'à ce jour un couple indissoluble et solitaire que l'on a pu voir se promener dans des ouvrages de folklore ou dans des éditions de Rabelais¹. Il est tout naturel qu'on ait conclu de là que la coutume en question se trouvait localisée dans les deux provinces voisines, le Poitou et la Touraine.

Cette indigence de documents ne doit pas surprendre en matière de folklore, et cela pour bien des raisons, entre autres parce que les écrivains ne songent pas toujours à enregistrer des usages journaliers qui n'étonnent personne, et encore parce que les mœurs campagnardes ou provinciales ont trouvé autrefois très peu de peintres : Noël du Fail est une exception. Il est probable que si un magicien nous transportait dans la société du xvi^e siècle et surtout dans la société rustique de cette époque, nous serions stupéfaits de constater dans la vie de tous les jours certains usages très curieux qu'aucun texte n'a recueillis et dont nos « Kulturgeschichte » ne disent pas un mot.

Aussi les moindres allusions à la coutume des fiançailles

1. Récemment encore, l'érudit poitevin Léo Desaiivre, très au courant du folklore de sa province, citait l'allusion de Jacques Yver dans la *Revue des traditions populaires* (1905, t. XX, p. 461) et ne trouvait d'autre parallèle à signaler en note que les trois chapitres du *Quart Livre*.

sont-elles précieuses à noter ; et voilà pourquoi j'ai signalé tout au long le témoignage de la *Femme veuve*, que nous n'avons aucune raison de tenir pour inspiré par Rabelais ; du reste, les spectateurs de la farce n'eussent rien compris aux coups de poing de Robinet s'ils n'avaient pas connu par expérience la dite coutume. Malheureusement, il nous est impossible de préciser le lieu et la date de la *Femme veuve* ; il est très probable cependant que cette farce n'appartient ni au Poitou ni à la Touraine.

Une autre allusion jusqu'ici méconnue est incluse dans un passage d'une sottie intitulée *Les Sotz nouveaulx, farcez, couvez*. Pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici, les fous mis en scène dans cette pièce en viennent aux mains à un moment donné. Le « second fol » se précipite, le poing levé, sur le troisième en lui disant :

Pour ce que tu es trop testu,
Tu seras le premier servy,
Et seras des gens de la bru ;
v. 155 Tu auras cela et cecy¹.

Le savant éditeur des sotties, M. Émile Picot, a hésité sur l'interprétation de ce passage. C'est qu'il ne s'est pas souvenu des noces de Basché. Il faut comprendre : « Tu seras servi de coups, comme dans les noces on frappe d'abord les gens de la bru », c'est-à-dire les parents et amis de la mariée. Cette sottie a été représentée à Rouen vers 1513.

Il ressort déjà des exemples précédents que la coutume des fiançailles avait une extension géographique plus grande qu'on ne l'a cru. Mais les indications données par les textes ne sont pas claires ; la coutume y paraît absurde et se présente comme une survivance dont il est impossible de restituer la forme primitive. Dans la farce de la *Femme veuve*, Robinet frappe son oncle et la noce proprement dite n'a pas encore commencé. D'après la sottie,

1. *Recueil général des sotties*, publié par Émile Picot, t. II, p. 193.

on frappe d'abord sur « les gens de la bru ». Chez Rabelais, on daube de droite et de gauche, à tort et à travers. C'est un désordre et une confusion dans nos idées comme dans la mêlée des noces de Basché.

Tout s'éclaircit quand nous considérons la même coutume dans la Scandinavie; car les peuples du Nord la connaissent comme nous, et nous sommes en présence d'un rite qui a régné sur une grande partie de l'Europe. Il est vrai que les textes scandinaves, comme les textes français, ne datent que du xvi^e siècle; mais ils sont plus nombreux et plus explicites que les nôtres, et de plus ils ont été rassemblés et commentés par l'éminent folkloriste danois M. Troels-Lund dans son grand ouvrage sur la vie privée en Scandinavie au xvi^e siècle¹.

La cérémonie des coups de poing était précédée chez les Scandinaves d'une autre cérémonie autrement grave et solennelle qu'on appelait en Danemark « Fæstning » ou « Haandfæstning ». Le fiancé tendait la main droite en avant et le père de la fiancée plaçait la main de sa fille dans celle du futur époux en prononçant certaines paroles sacramentelles. Les assistants, ou du moins ceux des assistants qui pouvaient trouver place, étendaient leurs mains au-dessus de celles des époux pour confirmer la promesse faite. Après quoi chacun d'eux donnait un coup ou plutôt une tape amicale, rituelle, *dans le dos des nouveaux mariés*. Telle est la coutume sous sa forme typique et primitive telle qu'elle a été reconstituée par M. Troels-Lund.

On la trouve mentionnée, sous une forme un peu différente, par l'évêque d'Upsal Olaus Magnus, dans son grand ouvrage sur les mœurs des habitants du Nord. Voici le passage en question qui fait partie du chapitre intitulé *De nuptiis plebeiorum* : « Nec silendum est, quod sub ipsa annuli impositione dorso tenus sese astan-

1. Troels-Lund, *Dagligt Liv i Norden i det 16de Aarhundrede*, Folkeudgave, t. IX, p. 151-155 (Copenhague, 1904).

tes impetunt, ut eadem ratione actum corroborent, uti alapæ impressione in sacramento Confirmationis, et Aurati militis creatione, ut memor sit, servari solet¹. » Olaus Magnus a parfaitement compris la signification de cette bizarre cérémonie, et il est certainement dans le vrai quand il la rapproche de la confirmation et de la « colée » que l'on administrait au nouveau chevalier. Beaucoup d'autres usages, étranges ou burlesques en apparence, ont eu à l'origine un sens et une raison d'être. Dans son commentaire sur les noces de Basché, Jean Fleury n'a pas songé à la confirmation ni à l'adoubement du chevalier, mais il a présenté d'autres rapprochements intéressants : « C'était, dit-il, la coutume au moyen âge, et cette coutume s'est longtemps conservée de donner un soufflet aux enfants et quelques coups de poing d'amitié aux hommes pour qu'ils se souvinssent d'une convention ou d'un fait importants dont ils étaient témoins. Au XVIII^e siècle encore, on voit des enfants présents à une exécution souffletés par leurs mères afin que le souvenir leur en reste². »

Bien qu'Olaus Magnus donne cette coutume des coups de poing comme spécialement roturière, M. Troels-Lund en cite quelques exemples dans les hautes classes au XVI^e siècle; mais ces exemples sont très rares, et il me paraît que l'institution était en train de décliner en Scandinavie comme en France.

Il résulte des recherches de M. Troels-Lund qu'à l'origine les coups de poing s'administraient seulement aux deux époux, qu'ils « confirmaient » dans leur résolution de rester unis devant Dieu pendant toute leur existence.

1. *Historia Olai Magni de gentium septentrionalium variis conditionibus*, l. XIV, cap. ix (Romæ, 1555, p. 481; Basileæ, 1567, p. 552). — Au tome XV de la *Revue des Traditions populaires* (p. 497-502), M. Léon Pineau a signalé des rapprochements intéressants entre les coutumes ou superstitions de la Scandinavie du XV^e siècle et celles de nos paysans français d'autrefois et d'aujourd'hui. Mais, bien qu'il ait largement puisé dans Olaus Magnus, il a complètement négligé la coutume des coups de poing de noces.

2. J. Fleury, *Rabelais et ses œuvres*, t. II, p. 122.

Mais, mis en appétit par cette cérémonie, les témoins des deux camps, les gens du mari et les « gens de la bru », en vinrent bientôt à échanger des tapes, « et le tout en riant. » Ce fut la distribution générale décrite par Rabelais. Elle se retrouve aussi en Scandinavie, notamment dans la comédie danoise de Tobie composée au xvi^e siècle et où l'auteur, sans sourciller, attribue aux Juifs la coutume des « souvenirs de noces. »

IV.

LA FARCE DE MAISTRE MIMIN, ESTUDIANT¹.

Je ne parlerai de cette jolie farce que pour rectifier une erreur que l'on commet couramment à son sujet. Sous prétexte qu'elle nous présente un écolier latinisant, abruti par l'étude, que l'on parvient à guérir de son pédantisme et à qui l'on réapprend sa langue maternelle par le moyen d'une cage et d'une fiancée, il est entendu pour tout le monde que *Maître Mimin* dérive de l'« Escolier limousin » de Rabelais. Pédantisme de côté et d'autre : il n'en faut pas davantage pour créer un rapprochement et un préjugé. Dans la notice de son édition, Édouard Fournier rappelle non seulement l'inévitable écolier limousin flanqué de Geoffroy Tory et de son *Champfleury*, mais il fait intervenir encore le *Merlin Coccaie* de Folengo et les macaronées d'Antoine Arena; et il conclut que la farce de *Maistre Mimin* « va droit au même ridicule » que la satire de Rabelais. « Elle est donc certainement du même temps que le *Champfleury* qui date de 1529 ou que le second livre de Rabelais qui est de 1532². »

M. Toldo est allé plus loin encore dans cette voie. D'après lui, « un souvenir de Rabelais inspire la scène où

1. Cette farce a été publiée d'abord par Viollet le Duc (*Ancien théâtre françois* t. II, p. 338-359), puis par Édouard Fournier dans *Le Théâtre français avant la Renaissance*, p. 315-321.

2. Éd. Fournier, *op. cit.*, p. 314, col. 2.

la mère conseille de mettre son enfant dans une cage et de lui faire un traitement comme aux perroquets qu'on entreprend de faire parler »¹. Nous avons beau écarquiller les yeux, nous ne parvenons pas à découvrir dans cette scène la moindre trace d'une influence rabelaisienne. On se rappelle que Pantagruel exaspéré « print à la gorge » le pauvre Limousin, qui mourut quelques années après « de la mort Roland », c'est-à-dire de soif². C'est une cure violente qui ramène brusquement le latiniseur à son idiome natal, tout de même que l'*argumentum baculi*, dans le « Mariage forcé », fait descendre aussitôt Marphurius des hauteurs de sa philosophie sceptique. S'il y a quelque chose de peu rabelaisien, c'est précisément la scène de la cage où la jeune fiancée de maître Mimin fait l'éducation de cet oiseau de collège en l'invitant à répéter après elle, mot pour mot, en bon français : « M'amy, ma mignonne », puis : « Mon cœur et m'amour je vous donne. » Non seulement le thème de la cage n'est pas dans Rabelais³, mais surtout il n'eût jamais conçu cette gracieuse idée de la rééducation du langage par une jeune fille. Car maître Alcofribas a tout compris, sauf la grâce féminine.

Mais ce qui paraît plus sérieux à première vue, c'est le rapprochement communément établi entre la satire de « l'escolier limousin » et celle de maître Mimin, autrement dit entre les idiomes qu'ils parlent, *mutatis mutan-*

1. Pietro Toldo, *Études sur le théâtre comique français du moyen âge*. Turin, 1902, p. 309.

2. Le mot « pantagruel » désignait en effet la pépie, la démanaison des gosiers sans cesse altérés. Dans le livre II, Rabelais fait plusieurs allusions à cette signification du nom de son héros.

3. Cette idée devait être assez répandue. Dans la *Sotie du Roy des sotz* (*Anc. th. fr.*, t. II, p. 236), Sottinet dit en parlant d'un personnage qui s'obstine dans son mutisme :

« S'on veult qu'il parle maintenant,
Il le vous fault boutter en cage. »

Cf. aussi Tahureau, *Dialogues* (I^{er} dial.) : « Quel gentil perroquet, je croy que vous avez esté en cage pour apprendre à parler » (éd. F. Conscience, p. 25).

dis. Or, il n'existe aucun parallélisme entre ces deux idiomes. Voici un échantillon du « latin » de maître Mimin :

Mundo variabilius
Avanturosus hapare
Bonibus, et non gaignare
Non durabo certanibus
Et non emportabilibus.
Qui bien faictas au partire
Capitulorum huycrare
Dicatur.

Ce n'est ni du latin ni du français. L'écolier limousin, lui, parle français. Il parle le français comme l'écrivaient les « grands rhétoriciens » ou comme l'ont écrit parfois, de nos jours, Jean Lombard et M. Laurent Tailhade. Sa syntaxe est impeccable, et l'affectation du vocabulaire que Rabelais stigmatise en lui consiste à employer indiscrètement des mots latins qu'il francise du reste suivant toutes les règles : simple question de goût et de mesure, car le latinisme était nécessaire, Rabelais ne s'en prive pas pour son compte, et une foule de mots savants qui furent d'abord regardés comme « escumés du latin », le mot « patrie » par exemple, ont fait par la suite une belle carrière.

Au contraire, rien n'indique que dans *Maître Mimin* nous ayons affaire à une satire de caractère philologique comme dans le *Pantagruel*. La satire philologique, au sens propre, consisterait à attirer spécialement notre attention sur le mauvais latin que parle le jeune pédant, et par conséquent sur la nullité de ce cancre, sur l'aveuglement de son maître qui le considère comme un aigle ou sur l'ignorance totale de ce magister de village ; aucune de ces intentions ne se manifeste dans la pièce. Le latin informe de maître Mimin est un latin de cuisine qui rappelle celui des médecins de Molière, mais avec cette différence, remarquons-le bien, que Molière, tout en amusant par des solécismes et des gallicismes le public tant soit peu

lettré, fait en même temps la satire de l'idiome professionnel parlé par une catégorie déterminée d'individus. Ce trait est absent de notre farce, l'écolier appelé Mimin n'étant représentatif d'aucune profession, d'aucune faculté; son latin ne ridiculise par exemple ni celui des sorbonnistes, ni celui des médecins, ni celui de tel ou tel collègue. Le jargon macaronique qu'on lui prête pouvait par lui-même faire rire les auditeurs pourvus de quelques notions de latin; l'auteur n'a certes pas dédaigné ce comique facile dont tant d'autres ont usé. Mais ce n'était là qu'un élément accessoire. Le point capital était que, pour le gros public comme pour les naïfs parents de Mimin, celui-ci fût censé parler latin¹; et peu importait en définitive quelle espèce de latin il parlât. Tandis que Rabelais dirige notre attention sur le vocabulaire de son étudiant prétentieux, la satire de *Maître Mimin* a une portée beaucoup plus vaste; elle présente un caractère pédagogique, et ce qu'elle attaque c'est l'éducation par le latin, rien que par le latin, et plus généralement encore l'éducation trop livresque qui sépare le jeune homme du monde extérieur, l'isole des autres hommes et fait de lui un déclassé. Telle est la « substantifique mouelle » de cette farce. Sans doute, en tant qu'il prêche le retour à la nature et raille les pédants, l'auteur de *Maître Mimin* est d'accord avec Rabelais; on peut les rapprocher, mais il s'agit ici d'un rapprochement tout général et qui ne porte plus sur l'épisode de l'écolier limousin considéré à part. La farce de *Maître Mimin* a joué son petit rôle dans cette grande « lutte contre le latin » dont l'histoire nous a été retracée avec tant de science et de clarté par M. Brunot. Le chapitre de l'écolier limousin intervient dans cette lutte d'une façon beaucoup moins directe, car il critique une « pose » et non pas une ignorance naïve de la langue maternelle. L'éducation exclu-

1. Il est à noter que l'auteur a pris soin de faire expliquer par le magister, à l'usage des parents et aussi à l'usage du public, la plupart des répliques « latines » de son disciple.

sivement latine pouvait réellement faire perdre son français à un écolier ou du moins lui rendre le maniement de cette langue difficile; mais on pouvait n'avoir reçu qu'une teinture superficielle de latin et s'amuser par snobisme à « despumer la verbocination latiale ». Rabelais s'est attaqué à une mode qui a sévi dans la seconde moitié du x^v^e siècle et au début du xvi^e et qui n'est qu'une conséquence éloignée et accidentelle de l'éducation par le latin.

V.

FARCE DU « GAUDISSEUR QUI SE VANTE DE SES FAICTZ
ET UNG SOT QUI LUI RESPOND AU CONTRAIRE ».

On trouve chez Rabelais deux ou trois mentions du célèbre « trou de saint Patrice » en Hibernie¹. Ce purgatoire, dont le moyen âge parlait avec un respect mêlé de crainte, devient au xvi^e siècle un objet de dérision. Érasme, dans ses *Adages*, suppose que la légende irlandaise dérive de la légende antique de l'ancre de Trophœnius. Les auteurs comiques n'y font en général que de courtes allusions, souvent obscènes ou scatologiques; car on devine sans peine à quelles plaisanteries faciles pouvait donner lieu cette expression de « trou de saint Patrice » ou « trou de saint Patri ». M. Georges Dottin, le celtisant bien connu, qui vient de faire paraître une savante étude sur *Louis Eunius ou le Purgatoire de saint Patrice*², m'avait demandé, afin d'être aussi complet que possible, de lui indiquer dans la littérature du xvi^e siècle un certain nombre d'allusions de caractère sceptique ou facétieux. Je lui signalai quelques textes de Rabelais,

1. Sur ces allusions, voir l'article de M. J. Plattard dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VIII (1910), p. 200-203.

2. Paris, Champion, 1911. — Nous renvoyons à l'introduction, dont une partie, celle qui nous intéresse ici, a paru également dans les *Annales de Bretagne* de juillet 1911 (t. XXVI, p. 781-810).

d'Henri Estienne, de Tabourot, sieur des Accords, de Cholières, etc..., tous insignifiants et monotones. L'un d'eux cependant provenant d'une farce, et plus étendu que les autres, prit à l'examen un certain intérêt. Cette farce du *Gaudisseur*, etc., est à peine un dialogue, bien qu'il y ait deux personnages en présence. Le « gaudisseur », qui est un vantard, raconte toute sorte d'exploits imaginaires, tandis que le « sot » les réduit au fur et à mesure à leur juste valeur et donne un coup d'épingle à chacun des ballons que vient de gonfler son partenaire; mais aucun conflit ne surgit entre eux et l'un poursuit imperturbablement ses rodomontades sans s'inquiéter des perpétuelles interruptions de l'autre¹. Or, le gaudisseur raconte un voyage qu'il aurait fait au purgatoire de saint Patrice² :

v. 63 J'ai chevauché la grant mer Rouge,
Et allay au trou saint Patris.

.

v. 67 J'entray dedans le monastère
Où je rencontray un beau père
Qui oncques ne me sonna mot.

.

v. 73 Pensez que fus bien esbahy
Quant au pertuis fus descendu.

.

v. 77 Je descendis tout pas à pas,
Sans y veoir lune ne soleil.

.

v. 81 Je me trouvay en une plaine
Là où je souffry mainte peine
Que me fit maistre Grimoart³.

1. Il existe une autre farce taillée sur le même patron; c'est celle du *Gentilhomme et de son page* (recueil Mabilie, t. I, p. 193-216).

2. Je rappelle que cette farce du *Gaudisseur* a été publiée dans le recueil Viollet le Duc (*Anc. th. fr.*, t. II, p. 292-302). Il existe aussi une petite réimpression séparée, sans date, publiée « à Berne, chez l'Orso ». — Bien entendu, je ne cite pas ici les interruptions sceptiques du « sot » contradicteur.

3. Le texte porte la leçon « *qui* me fit... ». Je corrige en « *que* me fit ». Voir plus loin notre explication de « maistre Grimouart ».

Puis il rencontre « un preud'homme » qui lui pose des questions et qu'il écarte, et il sort du purgatoire.

Ce récit de voyage me paraissait appartenir à la fantaisie pure, comme les autres galéjades du personnage, lorsque M. Dottin me fit observer que la plupart des détails donnés par le gaudisseur étaient justes et que l'auteur de la farce était fort bien documenté sur la légende dont il parlait.

Le récit semble débiter par l'incohérence géographique la plus complète. Mais, bien qu'il emploie le terme de « mer » et lui accole l'épithète « grant », l'auteur, en parlant de « la grant mer Rouge », ne songeait certainement pas à la mer Érythrée, laquelle est un peu loin de l'Irlande, mais au « lac rouge » (en irlandais « loch Derg »), dans une île duquel se trouvait en effet le purgatoire de saint Patrice.

Cette difficulté initiale une fois résolue, tout le reste concorde assez bien, et les détails qui suivent se retrouvent dans la fameuse histoire d'Owen telle qu'elle a été racontée dès la fin du ^{xii}^e siècle par un cistercien de l'abbaye de Saltrey¹. Le pèlerin qui voulait descendre dans la redoutable fosse s'adressait tout d'abord au prieur des chanoines de Saint-Augustin qui habitaient près de là et avaient la garde du purgatoire : ce prieur est le « beau père » (καλοπέρης) de la farce du *Gaudisseur*. Il est vrai que celle-ci attribue gratuitement à cet ecclésiastique la règle du silence; dans l'histoire d'Owen, le prieur dit quelques mots au pèlerin.

Entré dans la fosse, Owen marche, comme le « gaudisseur », au milieu d'épaisses ténèbres où l'on ne voit « lune ne soleil ».

Puis il est assailli par une troupe de démons qui lui infligent toute sorte de mauvais traitements; ils l'entraînent dans une plaine où des hommes et des femmes subissent

1. Dans l'ouvrage cité (p. 9 et suiv.), M. Dottin a donné une longue analyse de l'histoire d'Owen. C'est de cette analyse que je me sers ici, et c'est à elle que je renvoie le lecteur curieux de plus amples détails.

des tourments effroyables. Cette plaine, nous la reconnaissons encore dans la farce ; et quant à « maistre Grimouart » (v. 83), c'est certainement le démon¹.

Aussitôt après cette expédition, le gaudisseur gagne l'Angleterre, puis l'Écosse, et cet itinéraire nous prouve bien que la « grant mer Rouge » était située en Irlande et non pas entre l'Arabie et l'Égypte.

Il est toujours intéressant de découvrir qu'un texte que l'on considérait jusque-là comme fantastique est en fait précis et cohérent ; le cas s'est produit bien des fois et se reproduira encore pour Rabelais et pour beaucoup d'autres rieurs d'autrefois ; notre ignorance leur attribue plus de folies que de cabrioles qu'ils n'en ont fait dans la réalité.

VI.

FARCE DU MÉDECIN QUI GUARIST DE TOUTES SORTES DE MALADIES².

On sait le succès obtenu en France par les *Facéties* du Pogge pendant les xv^e et xvi^e siècles. Condamnées par des moralistes comme l'Espagnol Louis Vivès, elles n'en faisaient pas moins leurs chemins et les dames les lisaient avec délices dans l'entourage de François I^{er} et de Marguerite, ainsi qu'en témoigne un texte souvent cité de Corneille Agrippa. Au cours de divers ouvrages ou articles

1. A vrai dire, je n'ai pas retrouvé ailleurs le mot *Grimouart* désignant le diable. Mais la *Comédie des Proverbes* parle de « *Grimaut* le père au diable » (*Anc. th. fr.*, bibl. elzévir., t. IX, p. 48). On peut rapprocher aussi d'autres noms du diable commençant par la syllabe *Gri-* ; exemples : *Gribouillis* (Rabelais, II, xiv), *Gribouri* (*Facecieux Reveille-matin*, Rouen, 1676, p. 389 ; *Mélusine*, III, 546), *Grippi* (Ille-et-Vilaine, *Mélusine*, VI, 64-65). Rappelons que le mot « grimaud » désignait en ancien français le hibou, oiseau nocturne et diabolique.

2. Cette farce, qui fait partie du recueil de Nicolas Rousset, a été publiée dans le *Recueil de pièces rares*, etc... Paris, Barraud, 1873, t. I, p. 3-21.

sur les sources italiennes de notre littérature comique, M. Toldo a fait de son mieux pour déterminer la part qui revenait à l'influence du Pogge, par exemple dans les *Cent nouvelles nouvelles*, dans les *Joyeux devis*, dans certaines farces françaises et même dans l'œuvre de Rabelais¹. L'érudit italien a cependant négligé, en traitant de notre ancien théâtre, un exemple particulièrement curieux et typique : il s'agit de la *Farce nouvelle et récréative du médecin qui guarist de toutes sortes de maladies et de plusieurs autres. Aussi fait le nés à l'enfant d'une femme grosse et apprend à deviner*². Le titre est long et déjà instructif, mais il ne donne qu'une faible idée des épisodes que l'auteur a fait tenir dans les 321 vers de la pièce. La farce débute par un petit monologue de vingt-huit vers où le médecin se vante de ses cures et de sa science et qui rentre dans la catégorie connue des boniments de charlatans et de « triacleurs ». Vient ensuite la farce proprement dite, laquelle est uniquement constituée de six emprunts successifs aux *Facéties* du Pogge. Nous ne ferons que les indiquer brièvement, et cela pour plusieurs raisons, dont l'une est que la pièce, malgré un style assez vif et alerte, ne présente qu'un intérêt médiocre et dont une autre est

1. A vrai dire, la part du Pogge dans le roman de Rabelais paraît très faible. Avec beaucoup de bonne volonté, M. Toldo signale trois rapprochements dans son article sur *L'arte italiana nell' opera di Francesco Rabelais* (*Archiv de Herrig*, t. C, 1898, p. 145. De ces trois rapprochements, le premier (Hans Carvel) ne prouve rien, comme le reconnaît M. Toldo lui-même. Le second (frère Engainnant, *Pantagr.*, III, vi) est très juste et me paraît décisif. Quant au troisième emprunt (épisode des Pies et des Geais dans le prologue du l. III), M. Toldo a tort de le juger probable. La source de Rabelais est certainement différente, soit qu'on admette avec M. Plattard l'influence de Baptiste Fulgose (*Le Quart Livre de Pantagruel*, éd. J. Plattard, p. 54), soit que l'on pense, — et ce serait plutôt mon opinion, — que Rabelais a mis en œuvre une tradition orale d'origine bretonne relative à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier.

2. Je me suis bien assuré que, dans ses *Études sur le théâtre comique français du moyen âge*, M. P. Toldo n'avait pas parlé de cette farce, non plus que des autres farces du recueil Nicolas Rousset, qu'il paraît ignorer.

que plusieurs de ces six épisodes sont on ne peut plus scabreux, l'ancien français et le latin du Pogge rivalisant entre eux à qui bravera le plus l'honnêteté. Voici donc la liste des emprunts :

1° Conseil donné par le médecin à l'homme qui s'est démis une jambe en tombant d'un arbre :

Escoute, soit d'arbre ou degré,
Garde toy de te plus haster
Alors qu'il t'en faudra descendre,
v. 50 Que tu n'avois faict à monter.

Cette plaisanterie devait être répandue; on la retrouve par exemple dans les facéties du « piovan' Arlotto »¹. Mais l'auteur de notre farce l'a certainement prise dans Pogge, n° XXXIX, *Facetissimum consilium Minacii ad rusticum*.

2° Le médecin redresse par un massage la jambe d'une femme qui avait fait une chute, puis refuse le paiement qu'elle lui offre et lui explique qu'ils sont quittes l'un envers l'autre, s'étant rendu mutuellement un service équivalent. — Pogge, n° LXXXIX, *De medico*².

3° Le médecin révèle à la femme qu'elle est enceinte d'un enfant sans nez, — regrettable imperfection à laquelle il va se charger de remédier. — Pogge, n° CCXXIII, *De fratre Minorum qui fecit nasum puero*³.

4° Anecdote de l'homme qui a perdu son âne. Le médecin lui administre une pilule qui lui fait retrouver miraculeusement sa bête. — Pogge, n° LXXXVII, *De temerario qui asinos curabat*⁴.

5° Explication facétieuse d'un accouchement donné

1. *Les Contes et Facéties d'Arlotto*, éd. Ristelhuber, p. 98, n° LXX.

2. Cf. *Facéties d'Arlotto*, éd. Ristelhuber, p. 91, n° LXI.

3. On reconnaît là un thème pour ainsi dire classique qui a inspiré plusieurs conteurs célèbres, entre autres Des Périers (nouv. IX : De celui qui acheva l'oreille de l'enfant à la femme de son voisin) et La Fontaine (*Contes*, II, 11 : Le faiseur d'oreilles et le raccommodeur de moules).

4. Cf. *Cent Nouv. Nouvelles*, n° 79. — Des Périers, n° XCIV. — G. Bouchet, *Serée X* (éd. Roybet, t. II, p. 199-200).

comme étant survenu au bout de treize mois. — Pogge, n° CXXII, *Jucunda responsio unius mulieris, facta ad quemdam quærentem an uxor sua per XII menses posset parere.*

6° De l'apprenti médecin qui apprend à deviner et du premier coup devine en effet que le charlatan lui a mis dans la bouche ce que Rabelais eût appelé une pilule de « diamerdis ». — Pogge, n° CLXVI, *Altera facetia de eo qui divinare volebat*¹.

C'est là toute la pièce. Le travail d'invention de l'auteur a consisté à choisir dans les *Facéties* du Pogge six anecdotes en majorité relatives à des médecins, puis à les relier tant bien que mal en les faisant rentrer dans une intrigue rudimentaire.

Ainsi nous venons de vérifier pour le Pogge ce que Montaigne disait à propos de Boccace dans son chapitre des *Livres*² où il parle de ces auteurs comiques de son temps qui « entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace³. »

1. Ce thème avait été déjà traité en France dans le fabliau *de la Crote* (Montaignon-Raynaud, t. III, p. 46). Cf. aussi Guill. Bouchet, *Serée X* (éd. Roybet, t. II, p. 200).

2. *Essais*, l. II, ch. x.

3. Dans ses *Études sur le théâtre comique français*, M. Toldo a donné d'autres exemples de l'influence exercée par le Pogge; le plus intéressant peut-être est celui qui concerne la farce de *Colin qui loue et despite Dieu en un moment* (Toldo, *op. cit.*, p. 248-251). Cette farce dérive sans conteste de la première facétie intitulée : *Fabula prima cujusdam Cajetani pauperis naucleri*. Mais M. Toldo n'a pas pris garde qu'elle n'en dérivait pas directement. En effet, il faut tenir compte de la traduction des *Facéties* donnée à la fin du xv^e siècle, généralement attribuée à Guillaume Tardif, et que l'on réimprima plusieurs fois, avec quelques légers changements, au cours du xvi^e siècle. Cette « traduction » est en réalité une paraphrase où l'auteur prend toutes les libertés possibles avec son texte, ajoute des incidents et des considérations morales, en un mot remédie de son mieux à la sécheresse et à la concision du modèle. Or, si l'on se reporte à cette traduction ancienne pour l'anecdote qui nous occupe, — et à défaut d'une édition du xv^e ou du xvi^e siècle, on trouvera le « conte premier » réimprimé en note dans la traduction des *Facéties* du Pogge donnée en 1878 dans la collection Liseux (t. I,

VII.

FARCE D'UNG RAMONNEUR DE CHEMINÉES¹.

Une analyse de cette farce est ici superflue ; elle repose d'un bout à l'autre sur une équivoque gaillarde facile à deviner et que nous retrouvons développée dans le *Sermon joyeux d'un ramoneur de cheminées*². Nous n'en parlerons que dans la mesure où elle présente un point de contact avec l'œuvre rabelaisienne. Ce point de contact a été déjà signalé par M. Toldo dans ses études sur notre ancien théâtre comique³. A un moment donné, le dialogue entre le ramoneur et son valet prend une tournure monosyllabique. Voici le passage :

LE VARLET.

Qui vous diroit à voix basse :
Prens dix escus en ma tasse,
Qu'en diriez-vous ?

LE RAMONNEUR.

Rien.

LE VARLET.

Ou de vuyder une tasse

p. VI-VIII), — on s'aperçoit que le conte en question, dont les dimensions sont environ trois fois plus grandes que celles de l'original, a été intitulé par le traducteur : *D'un pauvre pescheur qui loua et despita Dieu tout en une heure*. Non seulement il est déjà clair que l'auteur de la farce a copié presque textuellement ce titre ; mais, en poursuivant la lecture, on constate qu'il a développé certaines indications de scènes absentes de l'original et qui se trouvaient chez le traducteur français.

1. Publiée par Viollet le Duc dans l'*Ancien Théâtre françois* (bibl. elzévir.), t. II, p. 189-206.

2. Publié dans le *Recueil des Poésies françoises des XV^e et XVI^e s.*, par Anatole de Montaiglon, t. I, p. 235-239.

3. *Studj di filologia romanza*, pubblicati da E. Monaci e C. de Lollis, fasc. 25 (Turin, 1902), p. 217.

Et humer la soupe grasse,
Vous le feriez ?

LE RAMONNEUR.

Bien.

LE VARLET.

Et, vous fussent assignées
A dormir grans matinées,
Quel estat, quel ?

LE RAMONNEUR.

Bon.

LE VARLET.

Mais pour housser cheminées,
Là où vertus sont minées,
Il ne vous en chault.

LE RAMONNEUR.

Non¹.

M. Toldo affirme sans la moindre hésitation que nous avons là « un souvenir évident d'une des pages les plus enjouées de Rabelais, là où le moine répond, par monosyllabes, à toutes les questions qu'on lui adresse ».

A vrai dire, on s'attendait un peu à voir frère Fredon en cette affaire, mais pas en qualité d'initiateur. En effet, on peut faire à la thèse de M. Toldo deux objections, dont l'une est que la farce du *Ramoneur* est probablement fort antérieure à 1564, date à laquelle frère Fredon parut au grand jour, et dont l'autre est que le système des réponses monosyllabiques était connu bien avant la publication du V^e livre de *Pantagruel*.

Il est vrai que la farce du *Ramoneur* ne porte pas de date dans le recueil du British Museum dont elle fait par-

1. *Ancien Théâtre françois*, publ. par Viollet le Duc (bibl. elzévir.), t. II, p. 192.

tie et qui a été le seul à nous la transmettre. Mais depuis le temps que ce recueil est connu et étudié, — et il l'a été par des érudits comme M. Picot, — on est parvenu à certaines conclusions vraisemblables sur la période du xvi^e siècle à laquelle il correspond. Quelques-unes des farces de ce recueil portent les dates de 1542, de 1547 et de 1548. Malheureusement, la plupart d'entre elles ne sont pas datées; mais toutes les fois qu'il a été possible d'établir ou de conjecturer par divers raisonnements l'époque de leur composition ou de leur impression, on a reconnu qu'elles ne devaient pas être postérieures au milieu du xvi^e siècle¹. Déjà Viollet le Duc, dans son introduction, attribuait cette collection de farces à « quelque Allemand, amateur de théâtre, venu en France vers 1550 », qui les aurait achetées à divers libraires et les aurait ensuite réunies en un volume². Cette opinion ne s'est pas modifiée depuis 1854, et nous continuons à considérer cette date de 1550 comme un *terminus ad quem*. Quand on vient, sur la foi d'un simple rapprochement de thèmes, nous affirmer qu'une farce du British Museum est postérieure à 1564, on est tenu d'apporter quelques preuves à l'appui de son paradoxe : il est regrettable que M. Toldo ait cru pouvoir s'en dispenser.

Maintenant, l'idée de prêter à un personnage des réponses monosyllabiques porterait-elle la marque incontestable du génie de Rabelais? Un autre que lui ne pouvait-il l'inventer et tiendrions-nous là une preuve essentielle de l'authenticité du V^e livre? C'est ce que l'on ne voit

1. Soit par exemple le recueil de Copenhague, édité par MM. Picot et Nyrop, et dont trois farces sur neuf sont communes à ce recueil et à celui du British Museum. De ces trois farces, deux sont certainement du xv^e siècle et la troisième peut être de la fin du xv^e ou du commencement du xvi^e. Les éditeurs conjecturent les dates suivantes pour les trois impressions du British Museum : vers 1545 (n° I), vers 1550 (n° II), vers 1545 (n° V). — Voici encore d'autres dates que l'on relève dans la série d'études publiées par M. Picot sur *Le Monologue dramatique* (*Romania*, t. XV, XVI, XVII) : n° 30, vers 1540; n° 43, vers 1543; n° 56, vers 1540.

2. *Anc. th. fr.*, t. I, Introduction, p. xvij.

pas bien au premier abord, et c'est ce qui se révèle insoutenable quand on considère les faits.

Dans son célèbre *Dialogue de deux amoureux*, qui a été composé vers 1540, Clément Marot avait déjà donné l'exemple d'une conversation de ce genre où l'un des personnages répond par monosyllabes. Le premier amoureux interroge le second sur la naissance de son amour :

Pour ce jour la, que fuz tu ?

SECOND.

Pris.

PREMIER.

Quel visaige as tu d'elle ?

SECOND.

Gris.

PREMIER.

Ne te rit elle jamais ?

SECOND.

Point.

PREMIER.

Que veulx tu estre à elle ?

SECOND.

Joinct¹.

Avec sa discrétion et son tact ordinaires, Marot n'a pas abusé du procédé. Il se limite à quatre monosyllabes rimant deux à deux, exactement comme dans la farce du *Ramoneur*, qui a fort bien pu s'inspirer du dialogue marotique. D'autre part, le rapprochement avec Rabelais est parfaitement légitime pour le dialogue comme pour la

1. Recueil Picot-Nyrop, p. 78.

farce, et Guiffrey n'y a pas manqué dans sa grande édition de Marot¹. Mais cette fois nous sommes bien sûrs que le *Dialogue de deux amoureux* est antérieur à 1564².

Quant à savoir au juste pourquoi le second amoureux se met à répondre de la sorte, le fait, sans nous choquer le moins du monde, ne s'explique pas du premier coup; c'est peut-être une simple fantaisie destinée à varier le rythme du dialogue; mais une explication psychologique est également plausible: après avoir décrit abondamment et avec enthousiasme les séductions de la jeune fille qu'il aime, l'amoureux devient soudain mélancolique en pensant qu'il n'a pas encore pu gagner son cœur et n'a rien obtenu de ce qu'il souhaitait; les monosyllabes correspondent à son découragement et à sa pensée distraite; il n'a plus la force de desserrer les dents. De même dans la farce du *Ramoneur*, celui-ci vient d'exposer dans un couplet qu'il est tout « passé », « cassé », usé; lui aussi est triste.

Le procédé a été repris et un peu plus développé dans une courte nouvelle, qui fait partie des *Nouvelles récréations et joyeux devis* attribués à Bonaventure des Périers: ce recueil parut, comme on le sait, en 1558, quatorze ans après la mort de leur auteur présumé. La nouvelle est intitulée: « Du moyne qui respondoit tout par monosyllabes rymez³. » Cette fois, nous nous acheminons pour de bon vers l'épisode des frères Fredons fredonnants. La Monnoye a longuement discuté la question de savoir si le moine de des Périers devait être considéré comme l'ori-

1. *Marot*, éd. J. Guiffrey, t. II (Opuscles), p. 112.

2. Dans la *Revue des Études rabelaisiennes* (t. IV, 1906, p. 241), M. W.-F. Smith a déjà fait remarquer que l'influence de Clément Marot était très forte sur une partie importante du V^e livre. Mais, dans sa théorie, les chapitres xxvii-xxix, où paraissent frère Fredon et les autres frères de l'île des Esclots, ne sont pas authentiques; et il les qualifie très sévèrement: « Ils sont ineptes et grossiers en tous les sens, et en outre ils violent la continuité de la narration et la suite des extraits de l'*Hypnerotomachia* » (*Ibid.*, p. 238).

3. *Nouv. récréat. et joy. devis*, nouv. LVIII.

ginal ou la copie de celui du V^e livre. Dans son édition des *Joyeux devis*, le bibliophile Jacob suppose que le recueil de Bonaventure des Périers a circulé pendant longtemps entre les mains des amis de l'auteur, parmi lesquels on comptait Rabelais¹. Il faudrait savoir d'abord avec certitude si le recueil de contes est bien de des Périers et si l'épisode de frère Fredon est bien de Rabelais. Néanmoins, toutes les vraisemblances sont pour l'antériorité de la nouvelle. Plus longue que le dialogue marotique, — on y compte dix réponses, — mais pas trop longue cependant, écrite en prose, mais conservant encore la rime entre les monosyllabes comme une survivance², cette nouvelle forme une excellente transition entre les petits dialogues en vers que je viens de citer et l'énorme rapsodie du V^e livre, où toute trace de versification a disparu³. Tabourot, sieur des Accords, s'est amusé à transposer en vers à finales monosyllabiques le dialogue entre Panurge et frère Fredon⁴.

Le monosyllabisme, dans la nouvelle de des Périers, s'expliquait très naturellement. Le moine, débarqué dans une hôtellerie, se met à « bauffer » d'un tel appétit que, pour ne pas perdre un coup de dents, il répond de la façon la plus laconique possible. Ses monosyllabes sont rimés, ce qui est la seule invraisemblance du récit, mais ce qui

1. *Nouv. récréat. et joy. devis*, éd. par P.-L. Jacob, bibliophile, Paris, 1860, p. 158, n. 5.

2. Cependant les deux premiers, *fort* et *trop*, fournissent tout juste une assonance. Il est vrai que certaines éditions donnent la leçon *froc*.

3. En cherchant bien, on trouverait cependant chez Rabelais quelques rimes justes ou approximatives ; j'ai noté les couples : *nuls* et *nuds*, *six* et *dix*, *doit* et *soit*, *moins* et *maints*, et, ce qui est assez intéressant, les deux couples successifs *teint* : *peint* et *craints* : *saincts*. Mais, même en tenant compte de ce dernier cas, on ne peut guère considérer ces cinq ou six exemples que comme des accidents. Songeons qu'il n'y a pas moins de 130 réponses dans les chapitres xxviii et xxix !

4. Tabourot, *Bigarrures*, chap. xx. (Des autres sortes de vers folastrement et ingénieusement pratiquez.)

nous prouve évidemment que l'on considérait jusque-là ce genre comme essentiellement poétique : telle devait être également l'idée de Tabourot lorsqu'il imposait la rime aux réponses de frère Fredon.

Dans le V^e livre, la concision du moine ne se comprend guère. L'explication courante déjà donnée par Le Duchat¹, et reprise par exemple dans le grand ouvrage de Jean Fleury², c'est que la règle du couvent prescrivait aux moines le silence. Mais cette explication est bien médiocre, d'abord parce que des monosyllabes suffisent tout de même à rompre le silence, et que le moine répond sans protester à plus d'une centaine de questions saugrenues³, ensuite parce que dans la longue et bizarre description du couvent des frères Fredons, qui remplit le chapitre xxvi, il n'est pas fait la moindre allusion à la prétendue règle. Bien mieux, lorsque les voyageurs s'étonnent de voir les moines dormir bottés et éperonnés, ceux-ci leur fournissent une explication claire et détaillée : « Mais ils nous contenterent en la response, nous remonstrans que, le jugement final, etc... » Donc ils parlent, et ne parlent pas tous ni toujours par monosyllabes. Si l'auteur a voulu ridiculiser la règle du silence, il n'a rien fait pour préparer le lecteur à recevoir cette impression.

1. La note de Le Duchat a été reproduite dans l'édition de Rabelais par Marty-Laveaux (t. IV, p. 334-335).

2. J. Fleury, *Rabelais et ses œuvres*, t. II, p. 250.

3. Le Duchat cite pourtant dans sa note une scène assez curieuse tirée, dit-il, de « la Passion de Jésus-Christ à personnages ». Je n'ai pas pu vérifier de quelle « Passion » il veut parler. Les six tyrans ou satellites qui s'apprêtent à se saisir de la personne du Sauveur ayant conversé par monosyllabes, Dragon, l'un d'entre eux, dit à Malchus son compagnon :

« Qui voudroit fonder un couvent,
Voicy freres de la grant Ordre. »

Plaisanterie qui veut dire que les tyrans en question sont mûrs pour entrer dans un couvent et sont en bonne voie vers le silence complet. Il n'y a aucune conséquence à tirer de là pour l'interprétation de l'épisode rabelaisien, où nous sommes vraiment dans un couvent.

Il est vrai que les commentateurs ont plus d'une corde à leur arc. A propos du moine du chapitre xxix qui répond comme frère Fredon, mais que Panurge interroge moins longtemps, J. Fleury présente une autre explication : « Notez, dit-il, qu'on est à table, et que le frère Esclot a pour but principal de ne pas perdre un coup de dent¹. » Simple conjecture, inspirée peut-être par la nouvelle LVIII de des Périers, et que rien ne justifie dans le chapitre xxix non plus que dans le précédent, où frère Jean parle au conditionnel de l'appétit de frère Fredon. Panurge est surpris du laconisme de ce moine, et il le caractérise par une image populaire : « Je croy qu'il feroit d'une cerise trois morceaux². » Mais d'explication, point. La brièveté du moine n'est pas une des moindres bizarreries de cette portion du V^e livre³. L'auteur a sans doute estimé

1. J. Fleury, *Rabelais et ses œuvres*, t. II, p. 251. — Cette interprétation devait être aussi celle de Tabourot, car il termine ainsi sa version métrique du dialogue entre Panurge et le moine :

« Maintenant ie suis las
De ces interrogats,
Vous avez répondu
Si bien et sagement,
Que n'avez pas perdu
Vn petit coup de dent. »

Il va sans dire que Tabourot connaissait les contes de des Périers, et du reste certaines rimes monosyllabiques de cette pièce de vers semblent bien empruntées à la nouvelle LVIII des *Joyeux devis*.

2. Cette expression se retrouve au xv^e siècle, dans la sottie des *Menus propos*, pour désigner les femmes qui « font la petite bouche », comme nous disons aujourd'hui :

« Les bourgeoises de Beauvoisine
Font trois mors en une cerise. »

(*Recueil général des Sotties*, par Émile Picot, t. I, 98-99, v. 399-400). Voir aussi les vers 151-152 de la même sottie, où une groseille tient la place de la cerise. Le rapprochement avec Rabelais n'avait pas été signalé par M. Picot.

3. Évidemment, avec un peu de bonne volonté, on arriverait à découvrir toute sorte d'intentions dans ces dialogues. Par exemple dans le dialogue relatif à l'hérétique (chap. xxix), on pourrait interpréter le monosyllabisme comme symbolisant les décisions tranchantes et rapides de l'Église en matière d'hérésie. Mais ce serait là

que cette façon de répondre avait par elle-même une force comique suffisante; et il faut reconnaître que, l'obscénité une fois admise, il a su tirer du monosyllabisme des effets amusants. Il y a entre l'énorme indécence des questions posées par Panurge et le laconisme sentencieux, imperturbable, des réponses fredoniennes un contraste auquel il est difficile de résister. Du reste, frère Fredon paraît avoir eu du succès¹.

Telle est en raccourci l'histoire d'un procédé qui, poétique à l'origine, doit avoir sa source dans certaines fantaisies de versificateurs. Tabourot trouve très peu d'exemples à citer de l'emploi systématique du monosyllabe en poésie : une pièce française de quarante-deux vers, uniquement composée de monosyllabes, plus deux pièces latines, dont une d'Ausone où chaque vers se termine par un monosyllabe qui devient ensuite initial du vers suivant. Il n'est pas rare de rencontrer chez les grands rhétoriciens des séries de vers terminés par des monosyllabes, ou, ce qui revient à peu près au même, par des dissyllabes à terminaison féminine : en ce cas, le mot final rime avec le mot précédent : on peut voir des exemples de cet

du commentaire purement conjectural, sans appui dans le texte lui-même.

1. Nous en avons plusieurs témoignages, outre la version métrique de Tabourot, déjà citée. Noël du Fail fait une allusion à frère Fredon au chap. xx de ses *Contes d'Eutrapel* (éd. Assézat, t. II, p. 134). — Dans la *Revue des Études rabelaisiennes* de 1905 (t. III, p. 429, n. 2), M. Jacques Boulenger, analysant le pamphlet intitulé *Le nouveau Panurge* (1612-1613), signale une tirade en vers où la Sibylle répond à Panurge de la même façon que frère Fredon. On trouverait facilement d'autres mentions, allusions ou imitations. En voici une cependant qui est à rayer. Dans ses *Études sur le théâtre comique français* (p. 363), M. Toldo, parlant du théâtre italien en France au début du xviii^e siècle, signale, dans la pièce intitulée *Les eaux de Merlin*, une prétendue imitation du fameux dialogue entre Panurge et frère Fredon. Mais il s'est trompé. La scène qu'il cite (« Cela est bon. — Pas trop bon... Cela est mauvais. — Pas trop mauvais », etc.) est apparentée, non point au chapitre xxviii du V^e livre, mais à une nouvelle de des Périers intitulée *De Jenin nouvellement marié* (nouv. LXXV).

artifice dans l'absurde *Complainte et épitaphe du roi de la Bazoche*, par André de la Vigne¹. Un artifice analogue, mais plus rapproché de celui que nous étudions, se retrouve dans le petit genre appelé « écho », assez pratiqué par les poètes latins et français de la Renaissance. Dans l'« écho », la question posée reçoit une réponse nécessairement très courte et souvent monosyllabique, comme dans ces vers de du Bellay :

.
 Comment en sont tous mes sens devenus? — Nuds.
 Qu'estois-je avant d'entrer en ce passage? — Sage.
 Et maintenant, que sens-je en mon courage? — Rage.
 Qu'est-ce qu'aymer et s'en plaindre souvent? — Vent.

Supprimons la rime du monosyllabe avec le mot qui le précède, et nous obtenons le dialogue à réponses monosyllabiques de Marot, de la farce du *Ramoneur* et de la nouvelle de des Périers.

En dehors de la poésie, je ne trouve guère à signaler qu'un texte du xv^e siècle récemment publié par M. E. Langlois d'après un manuscrit du Vatican et qui nous présente une curieuse variante des fameuses conversations entre Salomon et Marcoul². Salomon, se promenant, rencontre Marcoul, ici appelé Marchus, et dit aux princes qui l'entourent : « Or, entendez ce que je diray à Marchus, que la voiez, et qu'il me respondra, et puis vous en souviengne en temps et lieu. » Ilz respondirent que aussy feroient ilz. Si dist Salomon : « Dieu gard Marchus. Dittes nous en brief qui est la chose de ce monde que amez le plus? » Marchus respond : « Pain. » Plus ne parlerent. Au bout de XIII moys, le roy vist venir à l'encontre de luy Marchus, sans aultre chose dire fors : « Quel? » Marchus res-

1. *Anciennes poésies françoises*, publiées par An. de Montaignon et James de Rothschild, t. XIII, p. 390.

2. E. Langlois, *Nouvelles françaises inédites du XV^e siècle*, Paris, 1908, p. 112.

pondy : « Bis »; puis se departirent. Quatre moys après, Salomon dist : « Pour quoy, et qui vous meut? — Il fait aler a chambre et bien nourrist. » Ces princes furent bien esmerveillez de Marchus, de sa retentive, comment sans penser pouoit si bien au propos respondre et proprement. »

Sans doute, il est intéressant de constater avec M. E. Langlois, non seulement que Rabelais a fait, dans la fameuse scène des projets de Picrochole, une allusion aux dialogues de Salomon et de « Malcon », mais encore que les deux réponses « Pain » et « Bis » se retrouvent parmi les cent trente réponses des moines Fredons. Mais le nombre des monosyllabes est assez limité pour que de pareilles coïncidences soient possibles, et la petite nouvelle éditée par M. Langlois ne paraît pas avoir été connue au xvi^e siècle. Elle passera difficilement pour une source possible du thème utilisé par l'auteur du V^e livre. Pour les raisons que j'ai dites, on croira plutôt à une source poétique, — si peu « poétique » que puisse paraître à première vue l'étrange dialogue entre Panurge et frère Fredon.

Emmanuel PHILIPOT.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

- | | |
|--|---|
| <i>A C Merys Talys</i> , 366. | Beduault, 379, 380, 381, 383, 384. |
| Adenis (Eug. et Éd.), 393 n. 1. | Bellay (J. du), 419. |
| Agrippa (Corneille), 406. | Berquin (Louis), 380 n. 2, 382, 383. |
| <i>Amphitryon</i> , 372. | <i>Bigarrures</i> de Tabourot, 415 n. 4. |
| Arlotto (Pio van), 408. | Bouchet (Guill.), 394 n. 2, 408 n. 4, 409 n. 1. |
| <i>Aveugle (moralité de l') et du Boiteux</i> , 373. | Brunot (F.), 402. |
| <i>Aveugles de Compiègne (les trois)</i> , 373. | |
| Badin, 376. | <i>Cent Nouvelles nouvelles</i> , 408 n. 4. |
| Basché (noces de), 392-399. | Cerise (faire trois morceaux d'une), 417. |
| Béda (Noël), 382-384. | |
| Bedou, 384. | |

- Chicanoux, 393.
 Cholières, 404.
Chroniques admirables, 375, 377, 378.
Chroniques gargantuines, 375.
 Cohen (G.), 365, 371.
Colin qui loue et despise Dieu en un moment (farce de), 409 n. 3.
 Coups de poing de fiançailles, 391-399.
Crote (fabliau de la), 409 n. 1.
 Desavire (Léo), 395 n. 1.
 Des Périers (Bonav.), 408 n. 3 et 4, 414, 415, 417 n. 1.
Deux Amoureux (dialogue de), 413, 414.
Dialogues de Tahureau, 400 n. 3.
 Dottin (G.), 403, 405.
 Du Chesne (Guill.), 382, 383.
 Du Fail (Noël), 369 n. 1, 381 n. 1, 395, 418 n. 1.
 Écho (genre poétique), 419.
 Écolier limousin, 399, 400, 401.
Éloge de la Folie, 380 n. 2.
 Engainnant (frère), 407 n. 1.
Épîtres du Coq à l'Ane, 377, 378, 381 n. 1, 385.
 Érasme, 380 n. 2, 403.
 Esclots (île des), 414 n. 2, 417.
 Estienne (Henri), 384 n. 1, 404.
Facetiæ (du Pogge), 407.
 Farce moralisée, 372.
Farce moralisée de deux hommes et de leurs femmes, etc., 372.
 Farnèse (Alexandre), 385.
Femme Mute (morale-comédie de la), ch. 1.
Femme veuve (farce de la), ch. III.
 Fleury (Jean), 389, 398, 416, 417.
 Fournier (Édouard), 374, 375, 376, 377, 379 n. 3, 380 n. 1, 2, 381 n. 1, 382, 383, 384 n. 1, 386 n. 2.
 France (Anatole), 365 n. 2, 370 n. 1, 371.
 Fredon (frère), 411-420.
 Fulgose (Bapt.), 407 n. 1.
Garçon et l'Aveugle (farce du), 373.
Gargantua, 374-386.
Gaudisseur (farce du), ch. v.
Gentilhomme (farce d'un) et de son page, 404 n. 1.
Grandes Chroniques, 374, 375.
 Grimouart (maistre), nom du diable, 406.
 Guiffrey (J.), 377, 381 n. 1, 414.
 Hans Carvel, 407 n. 1.
 Hazlitt (W. Carew), 366.
Hôtel du Libre-Échange (l'), 373 n. 2.
 Irlande, 405, 406.
 Jacob (bibliophile), 415.
 Lac Rouge, 405.
 La Fontaine, 408 n. 3.
 Langlois (E.), 419 n. 2, 420.
 Le Duchat, 416.
 Lefranc (Abel), 372-377, 385, 386.
 Lizet (Pierre), 384 n. 1.
Maître Mimin le Goutteux, ch. II.
Maître Mimin l'Étudiant, ch. IV.
Mariage forcé (le), 387.

- Marot (Clément), 378, 381 n. 1, 385, 413, 414.
Matheolus (*Lamentations de*), 368.
Medecin qui guarist de toutes maladies (farce du), ch. vi.
Menus Propos (sottie des), 417 n. 2.
 Molière, 365 n. 2, 372, 387.
 Monosyllabes (réponses par), 410-420.
 Montaigne, 409.
 Montpellier, 367, 370.
 « Morale comedie », 365, 372.

Noces de Panurge (les), 393 n. 1.
Nouvelles Recreations et joyeux devis, 408 n. 3 et 4, 414, 415, 417 n. 1.

 Olaus Magnus, 395, 397, 398.

Pantagruel, 376, 378, 386 n. 3, 388-403, 410-420.
 Pardons, 385.
Patelin, 371.
 Paul III, pape, 385.
 Picot (Émile), 373 n. 1, 386, 396, 412 n. 1, 417 n. 2.
Plat de Carnaval (le), 365 n. 2.
 Plattard (J.), 379, 403 n. 1, 407 n. 1.
 Pogge, 407-409.
 Poitou, 394-396.
Printemps d'Yver, 394, 395.
 Purgatoire de Saint-Patrice, 403-406.

 Quercus (voir : Du Chesne).
- Rabelais, *passim*.
Ramoneur de cheminées (farce d'un), ch. vii.
Ramoneur de cheminées (sermon joyeux d'un), 410.
 Raulin, 389, 390.
Robinet babin et la Femme Veuve (farce), ch. iii.
Roy des Sotz (sottie du), 400 n. 3.

 Saint Patrice (Purgatoire ou trou de), 403-406.
Salomon et Marcoul, 419, 420.
Schole-House of Women (the), 366, 367.
 Sébillot (Paul), 384.
 Shakespeare, 366 n. 2.
 Smith (W.-F.), 414 n. 2.
Sotz nouveaulx, farce, couvez (les), sottie, 396.
 Souvenirs des noces, 393-399.

 Tabourot, sieur des Accords, 404, 415.
 Tahureau, 400 n. 3.
 Tardif (Guillaume), 409 n. 1.
Theologastres (farce des), 379-382.
 Toldo (P.), 375, 388, 389, 399, 400, 407, 409 n. 3, 410, 411, 412, 418 n. 1.
 Touraine, 394, 395.
Trois Commères et un vendeur de livres (les), farce, 370 n. 1.
 Troels-Lund, 397, 398.

 Viollet le Duc, 412.

 Yver (Jacques), 394.

L'ÉCRITURE SAINTE

ET LA LITTÉRATURE SCRIPTURAIRE

DANS L'ŒUVRE DE RABELAIS

(Additions et corrections)

—1—

L'article que nous avons publié (*R. É. R.*, 1910, IV^e fasc., p. 257-330) sur l'Écriture sainte dans l'œuvre de Rabelais nous a valu de la part de quelques-uns de nos lecteurs des objections, des rectifications et des additions. M. W.-F. Smith, l'éminent rabelaisant anglais, a dressé une longue liste complémentaire des réminiscences de l'Écriture dans le texte de Rabelais. Beaucoup parmi les rapprochements qu'il établit entre les deux textes nous paraissent fragiles. Mais, même en rayant de sa liste les éléments contestables, sa contribution à l'étude de cette question reste précieuse. De même, M. Sainéan a relevé quelques allusions à l'Écriture qui nous avaient échappé et entrepris, à propos des géants bibliques mentionnés par Rabelais, une étude intéressante qui paraîtra dans un prochain fascicule. Nous n'avons qu'à nous réjouir de cette émulation que nous constatons chez les lecteurs de la *Revue* : pour une société d'études rabelaisiennes, il n'est pas de plus sûre manifestation de vitalité.

Les diverses observations que nous avons reçues nous ont engagé nous-même dans des recherches qui n'ont pas été sans résultat. Aussi nous a-t-il paru utile de rassembler ici, en attendant qu'elles prennent place dans les notes de l'édition critique en cours de publication, les données nouvelles que notre travail et celui de nos lecteurs, devenus nos collaborateurs, ont apportées sur cette question

des sources bibliques de Rabelais. Comme ces additions et corrections ne modifient pas les conclusions de notre première étude, il nous suffira de les exposer sans commentaire, en suivant l'ordre des livres de Rabelais. Nous nous dispensons de dire pourquoi nous avons supprimé de cette liste nombre de passages où l'on nous signalait des réminiscences de l'Écriture : notre raison, c'est le plus souvent l'absence d'indices d'origine. Certaines expressions étaient alors du domaine commun de la littérature ecclésiastique; on pouvait les employer sans en connaître la source; elles étaient du langage clérical; elles ne sauraient être regardées comme des réminiscences de l'Écriture sainte. — Il nous reste à remercier ceux de nos lecteurs qui ont apporté leur contribution à notre étude et tout particulièrement M. W.-F. Smith. C'est un des objets de notre Société que de provoquer entre ses membres une émulation féconde, « *citra invidiam et detrectationem* ».

PANTAGRUEL.

CHAP. I.

Elles estoient belles à l'œil et délicieuses au goût. *M.-L.*, I, p. 220.

Genèse, III, 6 : « Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum et pulchrum oculis adspectuque delectabile. »

Le ventre leur devenoit bossu comme une grosse tonne : desquelz est escript : *Ventrem omnipotentem*. *M.-L.*, I, p. 220.

J'ai vu là (*R. É. R.*, 1910, p. 261) une allusion à un verset de saint Paul, *ad Philipp.*, III, 18. On me fait observer que c'est plutôt une parodie des paroles du Credo : « Patrem omnipotentem », Gaster étant pour Rabelais le Père tout-puissant.

[Hurtaly] il estoit dessus à cheval jambe deçà, jambe de là...

Ceulx qui dedans estoient luy envoyoient vivres par une cheminée à suffisance. *M.-L.*, I, p. 225.

M. W.-F. Smith a trouvé dans le *Targum* du pseudo-Jonathan¹, à propos du ch. xiv, 3, de la *Genèse*, le commentaire suivant : « Et venit Og qui evaserat ex vivis qui mortui erant in diluvio, et *inequitaverat arcae; et erat operimentum in cacumine ejus; alebatur autem ex cibis Noach.* » Rabelais avait-il lu cet auteur? C'est peu probable; mais ce commentaire avait pu passer dans la glose de quelque Bible que nous n'avons pas retrouvée.

CHAP. IV.

Il se deffit desdicts cables aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins. *M.-L.*, I, p. 234.

Juges, XVI, 8 : « Attuleruntque ad eam satrapæ Philistorum septem funes, ut dixerat : quibus vinxit eum.

9. Latentibus apud se insidiis, et in cubiculo finem rei expectantibus, clamavitque ad eum : Philisthiim super te Samson. *Qui rupit vincula quomodo si rumpat quis filum de stupae tortum putamine...*

12. Quibus [funibus] rursum Dalila vinxit eum et clamavit : Philisthiim super te Samson, in cubiculo insidiis praeparatis. *Qui ita rupit vincula quasi fila telarum.* »

CHAP. VIII.

Selon le sage Salomon, *Sapience n'entre poinct en âme malivole...* *M.-L.*, I, p. 257.

Sagesse, I, 4 : « Nam in malevolam animam non introibit sapientia... »

Cette sentence est fréquemment citée par les auteurs ecclésiastiques. En voici deux exemples empruntés à des ouvrages du temps de Rabelais. Le premier est dans les

1. Sur Jonathan Ben Uzziel, auteur du *Targum* des prophètes (commentaire de la Bible), qui vivait au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, voir *The Jewish Encyclopaedia*, vol. XII, p. 60.

Epistulae obscurorum virorum, I, 13, éd. Stokes, p. 39, à propos de Samson qui reçut le Saint-Esprit, bien qu'il eût forniqué avec une courtisane. « Quisquis non est malevolus, recipit spiritum sanctum; sed Samson non est malevolus; ergo recipit spiritum sanctum. Majorem probo, quia scriptum est : « *In malevolam animam non introibit spiritus sapientiae.* »

Le second est du « Commandeur jambonnier de Saint-Antoine », frère Antoine du Saix :

Pourtant, disoit le sage Salomon,
Que dans le corps n'habite sapience,
Qui est infect de malle conscience.

(*L'Esperon de discipline*, II^e partie.)

Ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. *M.-L.*, I, p. 257.

Isaïe, XL, 8 : « Exsiccatum est foenum et cecidit flos : *Verbum autem Domini nostri manet in aeternum.* »

CHAP. XIV.

Je me retourne en arrière comme la femme de Loth... *M.-L.*, I, p. 287.

Genèse, XIX, 26 : « Respiciensque uxor ejus post se... »

CHAP. XIX.

Il vouloyt conclure quelque espèce de félicité humaine *consister en estat de ladrye*, comme jadis maintenoyt le Seigneur.

Jusqu'à présent, cette allusion à Luc, XVII, 11-16, reste obscure. Comment Rabelais peut-il inférer de ce texte de l'Évangile que l'état de « ladrye » est une félicité?

CHAP. XVIII.

Comme il nous feust manifestement démontré en... Pythagoras, qui visita les vaticinateurs memphitiques. En Platon, qui visita les Mages en Égypte et Architas de Tarente. En

Apollonius Tyaneus, qui alla jusques au mont Caucase, passa les Scytes, les Massagettes, les Indiens, naviga le grand fleuve Physon, jusques es Brachmanes pour veoir Hiarchas. Et en Babylonie, Caldée, Medie, Assyrie, Parthie, Syrie, Phœnicie, Arabie, Palestine, Alexandrie, jusques en Etiopie pour veoir les Gymnosophistes. Pareil exemple avons nous de Tite Live, pour lequel veoir et ouyr plusieurs gens studieux vindrent en Rome, des fins limitrophes de France et Hespagne. *M.-L.*, I, p. 307.

Dans mes recherches sur les sources de Rabelais¹, après avoir noté que les pérégrinations d'Apollonius de Tyane, résumées dans ce paragraphe, sont longuement racontées au II^e livre de la *Vie d'Apollonius* de Philostrate, j'avais émis l'hypothèse que sans doute Rabelais empruntait le détail de ce voyage à quelque ouvrage de seconde main. Cet ouvrage, M. W.-F. Smith l'a découvert : c'est la lettre de saint Jérôme à Paulin qui sert de préface à la *Vulgate*. Pythagore, Platon, Tite-Live sont également cités dans cette lettre que Rabelais traduit presque littéralement :

« Legimus in veteribus historiis quosdam lustrasse provincias, novos adisse populos, maria transisse, ut eos quos ex libris noverant coram viderent. Sic Pythagoras Memphiticos vates, sic Plato Ægyptum et Archytam Tarentinum... Ad Titum Livium... de ultimis Hispaniae Galliarumque finibus quosdam venisse nobiles legimus... Apollonius, sive ille magus, sive philosophus... intravit Persas, pertransivit Caucasum... Scythas, Massagetas, opulentissima Indiae regna penetravit et ad extremum, latissimo Phison amne transmisso, pervenit ad Brachmanas, ut Hiarcham in throno sedentem aureo et de Tantali fonte potantem... audiret docentem... Inde per Ælarnitas, Babylonios, Chaldaeos, Medos, Assyrios, Parthos, Syros, Phœnices, Arabas, Palaestinos reversus Alexandriam, perrexit Æthiopiam ut Gymnosophistas videret. »

1. Cf. *L'œuvre de Rabelais (Sources, invention et composition)*, H. Champion, 1910, p. 220-221.

A la fin de cette même lettre de saint Jérôme. M. W.-F. Smith note encore une réminiscence de l'apophtegme de Héraclide de Tarente cité par Epistémon au chap. xxiv de *Pantagruel* :

Que le navire restant à ancre, quand la nécessité presse, il faut couper la corde plus tost que perdre temps à la deslier.

« Festina, — écrit saint Jérôme, — quæso te, et haerentis in salo naviculae funem magis praecide quam solve. »

CHAP. XXIII.

« Enoch et Helye », dit M. W.-F. Smith, sont peut-être empruntés à la *Legenda aurea*, cap. 54 fin (*De resurrectione Domini*). Saint Michel et Adam les trouvent ensemble dans le *limbus patrum*.

GARGANTUA.

CHAP. VIII.

Eut un aneau... auquel estoient enchassez... une esmeraulde de *Physon. M.-L.*, I, p. 35.

Le *Phison* était un des quatre fleuves du Paradis terrestre. Cf. *Genèse*, II, 11 et 12 :

« Nomen uni Phison; ipse est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum, et aurum terrae illius optimum est; ibi invenitur bdellium et lapis onychinus. »

La *Vulgate* traduit le mot hébreu *Schoam* par *lapis onychinus*, mais quelques commentateurs traduisent par *smaragdum*, d'autres par *sardonychem*.

CHAP. XXVII.

M. W.-F. Smith fait très justement remarquer que les citations de frère Jean, qui ne connaît que la « matière de Bréviaire », doivent être cherchées dans le Bréviaire. C'est

ainsi que l'*Impetum inimicorum* que j'avais vainement demandé aux Rituels et aux Processionnels (cf. p. 282) figure dans le Bréviaire, parmi les « répons » des dimanches d'octobre : *Impetum inimicorum ne timueritis*.

CHAP. XXXV.

Quelqu'un d'eux, nommé Bon Joan, capitaine de franco-pins, tira ses leures de sa braguette et cria assez haut : *Agios ho theos*. *M.-L.*, I, p. 132.

J'avais conjecturé, p. 265, que *Agios ho theos*, qui sont les trois premiers mots de la prière grecque dite Trisagion, était sans doute une forme de prière usuelle. Le texte suivant emprunté à Calvin, *Sermons sur le livre de Daniel*, confirme mon hypothèse : « Quant aux péchés véniels... quand on aura baisé le c... d'un prebstre, c'est-à-dire le bout de sa chasuble, ou qu'on aura fait une croix, ou quelque autre *agios*, voilà les péchés abolis. » *Calvini Opera*, LXI, p. 624.

CHAP. XXXIX.

Germinavit radix Jesse n'est point emprunté, dit M. W.-F. Smith, directement à Isaïe, XI, 1 : « Et egredietur Virga de radice Jesse... », mais au Bréviaire, service de Laudes, des fêtes de la Circoncision et des Vigiles de l'Épiphanie.

CHAP. XL.

Je fais des chordes d'arbaleste, je polis des matras et garrotz, je fais des retz et des poches à prendre les connins. *M.-L.*, I, p. 150.

L'édition Burgaud des Marets et Rathery, t. I, p. 241, n. 1, a déjà remarqué que quelques-unes des occupations de frère Jean sont de celles que saint Jérôme recommande au moine Rustique :

« Facito aliquid operis ut semper te diabolus occupatum

REV. DES ÉT. RABELAISIENNES. IX.

29

inveniat, vel fiscellam texe... texantur et lina capiendis piscibus. »

CHAP. XLI.

Dieu... lequel nous faict, en telle forme et telle fin, selon son divin arbitre, que foist un potier ses vaisseaulx. *M.-L.*, I, p. 150.

Saint Paul, Ép. aux Romains, IX, 21 : « An non habet potestatem figulus luti, ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam? »

Jamais je ne me assubjectis à heures : les heures sont faictez pour l'homme et non l'homme pour les heures. *M.-L.*, I, p. 153.

Peut-être le moine se souvient-il de la parole de Jésus dans *Marc*, II, 27 :

« Et dicebat eis : Sabbatum propter hominem factum est et non homo propter sabbatum. »

CHAP. XLV.

Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vacation et vivez comme vous enseigne le bon apostre saint Paul. *M.-L.*, I, p. 168.

J'ai présenté cette phrase (p. 287) comme un résumé des enseignements de saint Paul *aux Éphésiens*, 4 et 5. Il est possible également que ce soit une réminiscence d'un passage du *De Colloquiorum utilitate* d'Érasme (1526). Voici en effet ce que dit Érasme en présentant l'apologie du colloque qu'il avait écrit contre les pèlerinages sous le titre *Peregrinatio religionis ergo*. « In colloquio *de visendo loca sacra* cohibetur superstitiosus et immodicus quorundam affectus, qui summam pietatem esse dicunt vidisse Hierosolymam... Ac desertor suorum, contra doctrinam Pauli, sanctimoniae laudem aufert, ac sibi quoque pietatis omnes numeros explesse videtur. Paulus I, *Timoth.* II intrepide pronuntiat : *Si quis autem suorum*

et maxime domesticorum, curam non habet, fidem abnegavit et est infideli deterior. [Ce texte se trouve en réalité dans la 1^{re} ép. de saint Paul à Timothée, ch. v, v. 8.] Atqui heic Paulus loqui videtur de viduis, quae liberos atque nepotes negligunt, idque praetextu religionis, dum sese mancipient obsequiis ecclesiae. Quid dicturus de maritis qui destitutis teneris liberis, uxore juvencula, idque in re tenui, profisciscuntur Hierosolymam? »

TIERS LIVRE.

PROLOGUE.

« J'en demande à l'aveugle né... » *M.-L.*, II, p. 5.
Réminiscence de *Mathieu*, XX, 30-34.

Et me auront, puyz que compaignon ne peuz estre, pour Architriclin loyal rafraischissant à mon petit pover leur retour des alarmes. *M.-L.*, II, p. 11.

L'Architriclin est l'ordonnateur du festin aux noces de Cana, auxquelles il est fait allusion plus loin dans le Prologue, p. 13. Cf. *Jean*, II, 9. On sait qu'au moyen âge on avait pris ce personnage pour l'hôte qui donnait le festin. Cf. *Anc. poés. fr.*, t. II, p. 111 :

Ce fut qu'il mua l'eaue en vin
Aux nopces de *Architriclin*.

Dans le prologue de la *Pantagrueline Pronostication* et au chap. xx du *Tiers Livre*, nous retrouvons ce nom d'Architriclin.

Pour ce qu'ilz ne sont de bien, ains de mal : et de ce mal duquel journellement à Dieu requérons estre délivrez. *M.-L.*, II, p. 14.

Allusion aux derniers mots de l'Oraison dominicale :
« Sed libera nos a malo » (*Mathieu*, VI, 13).

CHAP. II.

Sacrifice tel que l'agneau pascal entre les Juifz. *M.-L.*, II, p. 24.

Exode, XII, et particulièrement 10 : « Nec remanebit quidquam ex eo usque mane; si quid residuum fuerit, igne comburetis. »

CHAP. III.

Les homes seront loups es homes... comme furent... Nabugodonosor. *M.-L.*, II, p. 29. — Cf. *Daniel*, IV, 33.

Haine portants un chascun contre tous, comme Ismael.

Cf. *Genèse*, XVI, 12 : « Hic erit ferus domo, manus ejus contra omnes et manus omnium contra eum : et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula. »

La solidarité des organes est un thème que saint Paul a développé, *Corinth.*, XII, 12-27, en comparant l'Église à un corps (Smith).

CHAP. VIII.

La terre commença à produire orties, chardons, espines... *M.-L.*, II, p. 46.

Réminiscence de la *Genèse*, III, 18 : « Spinās et tribulos germinabit tibi. »

CHAP. IX.

Vous sçavez qu'il est escript : *Væh soli*... *M.-L.*, II, p. 49-50.

Ecclés., IV, 10 : « Si unus ceciderit, ab altero fulciretur. *Væ soli*, quia cum ceciderit non habet sublevantem se. »

CHAP. XIV.

Souvent l'ange de Sathan se transfigure en ange de lumière, et chap. XLIV : La fraude du Calumniateur infernal, lequel souvent se transfigure en *Messagier de lumière*. *M.-L.*, II, p. 76.

Saint Paul, I, Ép. aux Corinthiens, XI, 14 : « Et non mirum ipse enim Satanas transfigurat se in Angelum lucis. »

CHAP. XXV.

Se glorifiant veoir un festu en l'œil d'aultruy, ne void une grosse souche, laquelle luy pòche les deux œilz. *M.-L.*, II, p. 124.

Réminiscence de *Mathieu*, VII, 3-5 : « Quid autem vides festucam in oculo fratris tui : et trabem in oculo tuo non vides? »

CHAP. XXX.

Mon amy, vous ne serez point coqu, si Dieu plaist. Pour scavoir sur ce quel est son plaisir, ne fault entrer en desespoir, comme de chose absconse, et pour laquelle entendre, fauldroit consulter son conseil privé et voyager en la chambre de ses tressainctz plaisirs... *M.-L.*, II, p. 148.

Réminiscence du *Deutéronome*, XXX, 11-14 : « Mandatum hoc, quod ego praecipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum.

12. Nec in coelo situm, ut possis dicere : quis nostrum valet ad coelum ascendere, ut deferat illud ad nos et audiamus atque opere compleamus... »

CHAP. XL.

Comme vous aultres, Messieurs, sçavez que *pecuniae obediunt omnia*. *M.-L.*, II, p. 191.

Ecclès., X, 19 : « In risum faciunt panem et vinum ut epulentur viventes; et *pecuniae obediunt omnia*. »

CHAP. XLII.

Beatius est dare quam accipere. *M.-L.*, II, p. 200.

Actes, XX, 35 : « Omnia ostendi vobis, quoniam sic laborantes oportet suscipere infirmos, ac meminisse verbi Domini Jesu, quoniam ipse dixit : *Beatius est magis dare quam accipere*. »

CHAP. LI.

Lorsque les Arbres, par la relation du Prophète, feirent

election d'ung Roy de boys pour les regir et dominer. *M.-L.*, II, p. 236.

Juges, IX, 8-15. Discours de Jonatham aux Sichimites. Parabole : les arbres s'assemblent pour élire un roi et proposent successivement cette charge à l'olivier, au figuier, à la vigne, au buisson. Celui-ci accepte, à la condition que ceux qui ne se reposeront pas sous son ombre seront dévorés par le feu qui sortira de lui.

Le prophète, c'est l'auteur des *Juges*, Samuel [ou Ezéchias, ou Esdras].

CHAP. LII.

Si de ce vous defiez et en demandez assertion et *signe usual* comme Juifz et incredules. *M.-L.*, II, p. 242.

Réminiscence de saint Paul, I, *Ép. aux Corinthiens*, I, 22 : « Quoniam et Judaei signa petunt et Graeci sapientiam quaerunt. »

QUART LIVRE.

CHAP. VIII.

A *Mgr Odet* : « Comme qui pain l'interpreteroit pierre, poisson, serpent, œuf, scorpion. » *M.-L.*, II, p. 250.

Réminiscence de *Luc*, XI, 11 : « Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi? aut piscem : numquid pro pisce serpentem dabit illi? »

12. « Aut si petierit ovum : numquid porriget illi scorpionem? »

Panurge leurs... optant... rencontre de quelque Balaine. *M.-L.*, II, p. 297.

Allusion à l'épisode raconté dans *Jonas*, II, 1-11.

Mihi vindictam (*M.-L.*, II, p. 298) se trouve dans la 6^e leçon de l'octave de saint Étienne, tirée de saint Augustin, 2^e sermon sur saint Étienne (Smith).

CHAP. XVI.

Cette narration sembleroit joyeuse, ne feust que davant nos œilz fault la craincte de Dieu continuellement avoir. *M.-L.*, II, p. 326.

Expression biblique. Cf. *Psaumes*, XIII, 3 : « Non est timor Dei ante oculos eorum. »

Cité par saint Paul, *Aux Romains*, III, 18 : « Non est timor Dei ante oculos eorum. »

CHAP. XXIV.

Adam, c'est l'home nasquit pour labourer et travailler comme l'oyseau pour voler. *M.-L.*, II, p. 354.

Réminiscence de *Job*, V, 7 : « Homo nascitur ad laborem et avis ad volatum. »

CHAP. XXVIII.

C'est le bon Pan... *M.-L.*, II, p. 370.

Réminiscence de *Jean*, X, 11 : « Ego sum Pastor bonus. »

CHAP. XXXVII.

Ce pendant que combaterez, je prieray Dieu pour vostre victoire, à l'exemple du chevalereux capitaine Moses... *M.-L.*, II, p. 400.

Cf. *Exode*, XVII, 8-11. Pendant que Josué livre bataille à Amalec, Moïse, sur le sommet d'une colline, soutenu par Aaron et Hur, élève les mains vers le ciel jusqu'au coucher du soleil.

CHAP. LV.

Comme tomba la rousée sur la toizon de Gedeon... *M.-L.*, II, p. 465.

Cf. *Juges*, VI, 37 : « Ponam hoc vellus lanae in area : si ros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israel. »

38. « Factumque est ita. Et de nocte consurgens, expresso vellere, concham rore implevit. »

LE CINQUIÈME LIVRE.

CHAP. XXI.

Autres cueilloient des Espines raisins, et figues des char-dons. *M.-L.*, III, p. 80.

Réminiscence de *Mathieu*, VII, 16 : « Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus? »

CHAP. XLVII.

Et vous le tesmongne le roy poete chantant et disant que *l'abysme invoque l'abysme*. *M.-L.*, III, p. 22.

Psaumes, XLII, 7 : « *Abyssus abyssum vocat.* »

* * *

On découvrira sans doute encore dans le texte de Rabelais d'autres réminiscences de l'Écriture. Mais l'examen même de cette liste complémentaire de mon premier article ne fait que corroborer les conclusions partielles et la conclusion générale que j'ai données, pages 287-301, 320-322, 325-330. L'érudition de Rabelais, en matière d'Écriture sainte, ne dépasse pas celle que les clercs instruits de son temps retiraient de l'assistance aux offices et de la lecture du bréviaire. Sa prédilection pour saint Paul se trouve confirmée par la découverte de cinq nouvelles allusions au texte de l'Apôtre, auxquelles il faut joindre trois autres emprunts qui figurent dans la *Pantagrueline Pronostication*¹. Enfin, entre les différents livres de Rabelais, la proportion des emprunts faits à l'Écriture sainte reste la même : leur rareté dans le *Cinquième livre* reste un phénomène frappant et qui méritait d'attirer l'attention.

Jean PLATTARD.

1. Chap. 1 : « De luy vient, en luy est, et par luy se parfaict tout estre et tout bien. » *M.-L.*, III, p. 234.

Ep. ad Rom., XI, 36 : « Quoniam ex ipso et per ipsum, et in ipso sunt omnia. »

Chap. II : « Le celeste astrologue qui feut ravi jusques au ciel. »

Cf. 2 *Ep. ad Cor.*, XII, 2 : « Scio dominem in Christo... raptum hujusmodi usque ad tertium coelum. »

« Si Deus pro nobis quis contra nos? » *Ep. ad Rom.*, VIII, 31.



UN LECTEUR DE RABELAIS AU XVII^e SIÈCLE

CHARLES COYPEAU D'ASSOUCY

Charles Coypeau, sieur d'Assoucy, empereur du Burlesque, a montré en vers et en prose assez d'originalité pour qu'on puisse, sans nuire à son mérite, relever quelques traits qu'il doit très probablement à Rabelais. L'éloge paradoxal du Jeu et des larrons, qui n'occupe pas moins d'une dizaine de pages dans le livre de ses *Aventures* (1677)¹, sent d'une lieue le *Discours de Panurge à la louange des presteurs et débiteurs* (l. III, ch. iv). Le trait de Dindedault (l. IV, ch. vii) a probablement inspiré : « Armé d'un couteau bien affilé, je servois messieurs mes pages d'une épaule de mouton que je tenois d'aussi bonne grâce par le manche que Saumur ou le petit Breton aient jamais tenu raquette » (p. 71). — Et plus loin : « Cette honneste lanterne, qui sans doute devoit estre la Reyne des lanternes de tout le pays lanternois » (p. 81), « ces mocques-Dieu » (p. 93), le dicton « Monachus in *bello* non valet ova duo » (p. 103) que Rabelais écrit *in clauastro*, tout cela ne vient-il pas d'une lecture assidue des cinq livres ? La taille de Pentagrue (sic) lui sert de point de comparaison (p. 109); il songe à se faire une « jambe de Dieu » pour demander l'aumône (p. 166); « Rodilardus » (p. 52), « Roquetaillade » (p. 53), « matagot » (p. 189), « goguelu » (p. 195) lui fournissent des rimes. Il se compare (p. 197) à « un homme qui fuyoit de la rôtisserie comme Panurge, et qui comme luy avoit tant de chiens afriolez à sa queue » et se dit, p. 211 : « monté comme un S. George. »

1. Nous avons renvoyé à l'édition des *Aventures burlesques d'Assoucy*, par Émile Colombey, 1876, in-18.

L'allusion de la p. 282 doit regarder la description des enfers du l. II, ch. xxx : « Il partit de cette vie pour aller rimer en l'autre, où, selon la doctrine de Rabelais, il doit à cette heure faire des merveilles » (p. 282). « Pasté de requeste » (p. 284), « coccigrue de mer » (p. 313) ne doivent peut-être rien à Rabelais; mais (p. 316) un buveur s'écrie : « Je sçay que vous avez toûjours une aulne de boyau vuide pour vos amis, et que vous estes, comme Pantagruel, toûjours prest à boire. »

Sans doute, tous ces rapprochements sont futiles, et, comme nous l'avons dit, n'enlèvent rien à l'originalité de leur auteur. Mais il était bon de montrer que, comme Du Fail, La Fontaine et bien d'autres, d'Assoucy avait lu Rabelais, et qu'il ne faut pas trop s'en servir pour l'explication des mots rares.

Henri CLOUZOT.

* * *

Les traces les plus importantes de l'influence de Rabelais sur d'Assoucy se trouvent dans son œuvre principale, *L'Ovide en belle humeur*, publiée en 1650. On y rencontre de fréquentes réminiscences d'une lecture assidue du *Gargantua* et du *Pantagruel*. En voici le relevé¹ :

Dans la III^e fable, l'*Age d'or*, ces trois passages (p. 17, 18, 19) :

Heureux Temps, heureuse Saison,
Où n'estoit Porte ni Cloison...
Meurtres, ny vols, ny feux, ny fers,
Grippeminaux ny gris ny verds,
Ny gond, ny clou, ny clef, ny coffre,
Ny Magistrat, ny *Lifrelofre*...

Ils n'avoient soucy d'autre affaire,
Que de dormir, faire grand chere,

1. Nous citons la seconde édition : *L'Ovide en belle humeur de M. d'Assoucy, enrichi de toutes ses figures burlesques*, Paris, 1653, in-4°.

Rire, danser les mattassins,
Et de *jouer des mannequins...*
Jouans à la mousche, à la bresme,
A bien et beau s'en va Caresme,
A croquignolle, à coquimbert,
A je n'y tiens ny bois ny fer,
A pille-nade, joque fore,
Et mille autres beaux jeux encore...

Aussi pour appointer querelle,
Le vigneron coupe javelle,
N'avoit porté poule ou dindon
Au President *Croquelardon...*

Dans la VIII^e fable, le *Déluge* (p. 61) :

Ils demandent, passé l'orage,
Frit que sera l'humain lignage,
Qui dans leurs temples leur dira
Carimari, carimara;
Qui gardera dans leurs chappelles
De souris, leurs bouts de chandelles.

Les *Amours d'Appollon et de Daphné* renferment de nombreux souvenirs rabelaisiens :

P. 92. Petit Archer malencontreux,
Es-tu bien si presumptueux
De bander arc, ou tirer flesche,
De faire fente, trou ny bresche,
Devant moy, moy le grand Phebus,
Moy le grand *Maistre Doribus*
Du matrat et de l'arbaleste?

P. 105. [Prière de la Nymphé]
De Phebus le dieu *Lasdaller...*
Pere, prenez compassion
De vostre fille bien aimée
Qui court risque d'estre entamée,
Si ne baillonnez d'un baillon
Son *entrefretinfretaillon.*

Dans les *Amours de Jupiter et d'Io*, Junon s'enquêtant de la vache Io (p. 118) :

A quoy Jupin d'enqueste las
Dit que c'est la vache à Colas
Qu'envoyé luy ont les *Dipsodes*
Tout fraîchement des Antipodes.

P. 125. Ce que voyant le pauvre Inache
Demeure à soy recroquillé,
Plus *encornifistibulé*
Que s'il eut senty de la beste
Sauter les cornes en sa teste...

P. 134. Ne suis-je pas un beau Satyre,
Un beau chevre-pied *trepelu*,
Bien mammelu, bien *fafelu* ?

La dernière fable, *Io furieuse et remise en sa première forme*, contient ce passage (p. 137) :

Pourtant Junon dans sa courage
Ne peut dissimuler l'orage
Que l'on a fait à son berger ;
Elle desire s'en venger.
Et de l'heure mesme en personne
Court au palais de Tisiphone
Commander tous les *Astarots*,
Les *Gribouillis*, les *Faribrots*,
Et plus de trois cens trente piques
De diables tres friands de tripes,
D'entrer dans les petits boyaux
D'Io la mere aux Jupineaux.

Des allusions à Rabelais ne manquent pas non plus dans cet autre poème burlesque d'Assoucy, *Le Ravissement de Proserpine* (1653).

En parlant de Jupin (p. 20) :

En quel lieu, soit montagne ou plaine,
N'a-t-il pas semé de sa graine,

Et pour y laisser de ses os
N'a-t-il *fait la beste à deux dos*?

Au troisième chant, Proserpine joue avec ses compagnes (p. 40) :

Les voyla dessus la prairie,
Tous quatre sur l'herbe fleurie,
A rire, à s'entrechatouiller,
A s'entrefretinfretailier.

Et lorsque Pluton, qui vient d'enlever Proserpine, s'efforce de la consoler, d'Assoucy profite de l'occasion pour rendre un dernier hommage à Maître François (p. 49-50) :

Au reste, ma douce maistresse,
Si vous avez quelque tristesse,
J'ay pour vos menus passetemps
Tous les plus sots de tous les temps,
Tous ces bouffons que l'on admire...
Et si riant vous voulez rire,
Je ne vays point sans Rabelais.

L. SAINÉAN.



« PANTAGRUEL »

LU AU LOUVRE, DEVANT LE ROI CHARLES IX

EN 1563



Il existe aux Archives nationales, dans le fonds dit de Simancas, une liasse de lettres de Chantonay, qui fut ambassadeur de Philippe II à la cour de France en 1563. L'une d'elles¹, datée du 23 novembre 1563, contient une mention de *Pantagruel* fort intéressante. L'ambassadeur se plaint de la manière dont Charles IX, encore mineur, est élevé. On chante des psaumes au Louvre; on y joue des farces et des comédies qui tournent en dérision le clergé; on empoisonne l'âme du jeune prince avec des lectures impies :

« Y por instruirle bien leen le delante con gran pesar desu preceptor un libro de disparates que se llama *Pantagruel*, hecho por un hombre anabaptista, lleno de mill burlas de la religion, y por impio ha sido dias ha condenado por la Sorbona; assimismo le han leydo ciertos escriptos que un herege ha hecho contra un poeta françes catholico que sellama Ronsart. Donde se tratan mill opprobrios contra la religion. »

[Et pour le bien instruire, on lit devant lui, au grand ennui de son précepteur, un livre de niaiseries que l'on nomme *Pantagruel*, fait par un anabaptiste, plein de mille plaisanteries sur la religion, et qui, parce qu'impie, a été condamné par la Sorbonne, il y a quelque temps; et même on lui a lu certains écrits qu'un hérétique a faits contre un poète catholique qui s'appelle Ronsart, où se trouvent mille injures contre la religion².]

1. Arch. nat., K. 1499, 110.

2. Le texte de cette lettre a été publié par Erick Marcks dans son ouvrage sur l'entrevue de Bayonne : *Die Zusammenkunft von*

Chantonay paraît bien mal renseigné sur les choses de France. Il ignore le nom de Rabelais; il croit la condamnation de *Pantagruel* toute récente; il en traite l'auteur d'anabaptiste, c'est-à-dire d'hérétique, le mot n'ayant pas un sens plus précis dans le vocabulaire de la polémique du temps. Les écrits injurieux pour la religion qui attaquent Ronsard sont les trois pamphlets signés A. Zamariel et B. de Mont-Dieu, publiés en mars 1563¹. Est-il vraisemblable qu'on les ait lus au jeune roi, alors que Ronsard était le poète officiel du parti catholique et le poète favori de Catherine de Médicis, qui allait lui commander des élégies, cartels et stances pour les fêtes de Fontainebleau et de Bar-le-Duc dans les premiers mois de 1564²? Il ne faudrait peut-être pas croire à la lettre le rapport de l'ambassadeur de Philippe II. Il n'a pour nous d'autre intérêt que de nous prouver qu'à cette date, un an après la publication de *l'Isle sonante*, Rabelais continue d'avoir la faveur du public, qu'aux yeux des catholiques il porte toujours le poids de l'anathème de la Sorbonne, enfin que, dans l'opinion de ce même parti, il est opposé à Ronsard, le poète catholique par excellence, depuis qu'ont paru les *Discours*.

Jean PLATTARD.

Bayonne. Strasbourg, Trubner, 1883. Je prie M. l'abbé Humbert, qui me l'a indiqué, et M. Barrau-Dihigo, qui me l'a traduit, de recevoir mes remerciements et ceux de nos lecteurs.

1. Sur ces pamphlets et leur auteur La Roche-Chandieu, voir P. Laumonier, *La vie de Ronsard de Claude Binet*, p. 153-154.
2. Sur la situation officielle de Ronsard à cette époque, voir P. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, p. 207-221. M. Laumonier, après avoir pris connaissance du présent article, estime que ce que Chantonay dit des lectures que l'on faisait à Charles IX n'est pas absolument invraisemblable : « En effet, après le traité d'Amboise et durant tout le reste de l'année 1563, on pouvait penser dans le camp huguenot que le roi et sa mère se feraient huguenots... Il y eut un certain courage de la part de Ronsard à rester le champion de la cause catholique à ce moment-là. »

RABELAIS

ET TALLEMANT DES RÉAUX.

Nous avons déjà signalé dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, t. VII, p. 133, l'existence de la *Grotte de Rabelais*, dans l'île des Roches, à Rambouillet. La tradition qui rapporte à Maître François la dénomination de cette curiosité naturelle remonte au moins à la première moitié du xvii^e siècle. Tallemant des Réaux¹ en fait le théâtre d'une gracieuse mystification de Catherine de Vivonne², la célèbre marquise de Rambouillet :

Madame de Rambouillet est encore présentement d'humeur à se divertir de tout. Un de ses plus grands plaisirs est de surprendre les gens : une fois elle fit une galanterie à M. de Lizieux³, à laquelle il ne s'attendoit pas. Il l'alla voir à Rambouillet. Il y a au pié du château une fort grande prairie, au milieu de laquelle, par une bizarrerie de la nature, se trouve comme un cercle de grosses roches, entre lesquelles s'élèvent de grands arbres qui font un ombrage très agréable.

C'est le lieu où Rabelais se divertissoit, à ce que l'on dit dans le pays; car le cardinal du Bellay, à qui il estoit, et MM. de Rambouillet, comme proche parents⁴, alloient souvent passer le temps à cette maison; et encore aujourd'hui. On appelle une certaine roche creuse et enfumée la *Marmitte de Rabelais*. La marquise proposa donc à M. de Lizieux d'aller se promener dans la prairie. Quand il fut assez près de ces roches pour entre voir à travers les feuilles des arbres, il aper-

1. Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, éd. Monmerqué et Paulin Paris, 1862, 6 vol. in-12, t. II, p. 103-104. « La marquise de Rambouillet et Madame d'Yerre. »

2. Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, née en 1588, mariée le 26 janvier 1600, morte le 27 décembre 1665.

3. Philippe Cospeau (1636-1646).

4. Par Philippe du Bellay, femme de Jean, sieur de Rambouillet.

çut en divers endroits je ne scay quoy de brillant. Estant plus proche, il luy sembla qu'il discernoit des femmes et qu'elles estoient vestues en nymphes. La marquise, au commencement, ne faisoit pas semblant de rien voir de ce qu'il voyoit. Enfin, estant parvenus jusques aux roches, ils trouvèrent mademoiselle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, vestues effectivement en nymphes, qui, assises sur les roches, faisoient le plus agréable spectacle du monde. Le bonhomme en fut si charmé que, depuis, il ne voyoit jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet.

Il n'est peut-être pas inutile maintenant de remettre au jour les autres passages où il est question de l'auteur de *Gargantua*.

Et, tout d'abord, c'est une version du *Quart d'heure de Rabelais*, dont Tallemant place le théâtre à Nice :

Voici un conte que j'ai ouï faire de Rabelais. En retournant de Rome, l'évesque de Paris de la maison du Bellay, à qui Rabelais étoit, s'avisa de faire une grande malice à ce pauvre homme. C'étoit à Nisse en Provençe : il fait voler le soir tout l'argent à Rabelais et à minuit tout le monde part et le laisse là à pié. Rabelais, bien embarrassé, se met à rêver et trouve une belle invention pour se faire conduire à Paris. Il prend de la cendre qu'il mêle avec du plâtre, puis en fait un petit paquet, il en mêle d'autre avec du charbon et d'autre encore avec du sable et de la suie ; il en fait trois paquets, met une étiquette à chacun, les laisse sous le tapis de la table et puis s'en va à la messe. La servante faisant la chambre trouve cela et le montre à son maître. Il y avait sur ces paquets : *poudre pour empoisonner le roi*, puis *poudre pour empoisonner la reine*, *poudre pour empoisonner Monsieur le dauphin*, et à toutes, il avoit mis qu'elles tuoient ceux qui les sentoient. L'hoste avertit le magistrat ; Nisse étoit alors au roi, on conclut d'envoyer cet homme au roi. On le prend, on le met sur un cheval ; mais comme il ne se sentoit point coupable, il fit tant de contes par le chemin à ceux qui le conduisoient, qu'ils ne savoient quelle chère lui faire. L'évesque de Paris rendoit compte au roi de son ambassade, quand ils entendirent une grande huée dans la cour du Louvre : voilà Maître François ! Voilà Maître François ! L'évesque met la tête à la fenêtre et

voit Rabelais. Les députés présentent Maître François, lié, au roi. Je vous laisse à penser si on rit des bonnes gens de Nisse qui avoient si bien donné dans le panneau. Je donne ce conte pour tel qu'on me l'a donné¹.

Autres anecdotes, plus ou moins connues :

On dit aussy que Rabelais refusa d'approcher du pape, et dit : « Puisqu'il fait baiser ses piez à mon maître, il me feroit baiser son cul. »

— On dit que quelqu'un luy ayant demandé comment il feroit pour purger Pantagruel. *Darem illi*, répondit-il, *pillulas evangelicas aloes* centum libras, etc.

— Il fit l'anagramme de Calvin, Calvinus-Lucianus; l'autre fit la sienne, Rabelesius-Rabie loesus.

— Une dame lui disoit qu'il n'honoroit point les saints, qu'il ne les aimoit point. « J'ai raison, répondit-il. Si vous entendez les *sains*, les gens en santé, je suis médecin; si les saints de paradis, *ils guérissent les maladies* et m'ôtent toute ma pratique². »

— Le cardinal du Bellay régaloit un jour des gens de robe; il y avoit musique, il avoit ordonné à Rabelais de faire des paroles pour cela; il en fit dont la reprise étoit :

« Et zeste, zeste aux chicaneurs³. »

Voici enfin deux appréciations curieuses et assez inattendues sur les portraits de Rabelais :

Le portrait qu'on fait de Rabelais n'est pas fait sur lui; on l'a fait à plaisir, à peu près comme on croyoit qu'il estoit⁴.

J'ay vu une stampe de Rabelais, faite sur un portrait qu'avait un de ses parents, qui ressemblait à Luillier [conseiller au parlement de Metz] comme deux gouttes d'eau, car il avait le visage chaffouin et riant comme Luillier. Pour l'humeur, vous voyez qu'il y a assez de rapport⁵.

Leo DESAIVRE.

1. *Éd. citée*, VI, 221.

2. *Éd. citée*, VI, 222.

3. *Éd. citée*, VI, 223.

4. *Éd. citée*, VI, 223.

5. *Éd. citée*, III, 202.

NOTES POUR LE COMMENTAIRE

I.

La cabourne des briffaulx (l. II, ch. vii).

Ce titre d'un des ouvrages de la bibliothèque de Saint-Victor est celui d'une plaquette publiée à Niort, en 1911, par un *bibliophile saintongeais*. L'auteur débute par cette affirmation : « Nous n'avons aucune prétention philologique. » C'est très bien ; seulement, le premier devoir de tout bibliophile est de citer avec exactitude. Or, notre bibliophile, en reproduisant un passage de la *Revue des Études rabelaisiennes*, ajoute en note la mention de mon livre sur *l'Argot ancien*, où le mot *cabourne* ne se rencontre pas et ne pouvait pas se trouver.

La plus grande partie de la plaquette est occupée par une longue dissertation dialectale sur *cabourne*, au sens de « cavité, creux », détails connus et de plus en dehors de la question. Ce qu'il importe en effet de savoir, ce n'est pas le sens dialectal de *cabourne*, sens encore vivace et familier à tous les commentateurs, mais l'acception spéciale de ce mot dans le titre mentionné de Rabelais.

L'auteur finit par laisser au lecteur le choix entre une quinzaine d'interprétations, propres et figurées, des mots *cabourne* et *briffault*. Celle de *ventre creux des goinfres*, « un magnifique jeu de mots », lui sourit tout particulièrement. Pourtant elle est doublement inadmissible : d'une part, *cabourne* ne s'applique nulle part au ventre (la supposition de l'auteur, à la page 15, est basée sur une fausse induction), et, d'autre part, *briffault* désigne, dans

le titre cité de Rabelais, les mêmes frères quêteurs dont il est fait mention ailleurs (l. III, ch. XIX et XXIII).

En somme, nous ne savons rien de précis sur le sens spécial de *cabourne* dans Rabelais, et l'allusion qu'il fait à ces moines lais nous échappe complètement.

L. SAINÉAN.

II.

A propos de « oince » (l. III, ch. XXV et L).

Les quelques lignes que M. Thomas vient de publier, dans un des derniers fascicules de cette *Revue* (p. 131), appellent plus d'une observation :

1° « Le mot *once* paraît emprunté de l'ital. *lonza*. »

Peu probable. *Once* se lit déjà, au XIII^e siècle, dans Rutebeuf, c'est-à-dire à une époque où l'influence italienne n'existait pas encore; la forme *lonce* qu'on rencontre dans la version de Marco Polo (voir Godefroy, *Complément*) ne prouve pas grand'chose : le traducteur a pu être influencé par l'original; en fait, *lonce* est inconnu ailleurs. Quant à l'étymologie, elle a été déjà indiquée par Ménage : le latin *lynxem*, prononcé *luncem*, source commune des mots français et italien.

2° « La forme *oince* est particulière à Rabelais. »

On la lit aussi dans Rémy Belleau (éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 171) :

*Oinces mouschettez d'estoiles sur le dos,
Oinces à l'œil subtil, au pied souple et dispos.*

3° « Cette forme *oince* paraît due à une contamination du mot *oince*, phalange. »

C'est fort peu probable. Les deux formes accusent la même diphtongaison devant la nasale, résultat d'une prononciation locale : *oince*, ongle, forme exclusivement rabelaisienne, est encore vivace dans le Poitou.

4° « En ancien français, *once* désigne la panthère et non le lynx. »

Ici, M. Thomas se met en contradiction avec toutes les autorités zoologiques du xvi^e siècle. Je laisse de côté le passage de Rabelais (l. III, ch. xxv), où *oince* désigne nettement le lynx. Voici deux autres témoignages formels :

Belon, dans ses *Singularitez* (p. 73) : « *Onces* qu'on nomme autrement Linces. »

Du Pinet, dans sa traduction de Pline (p. 411) : « Touchant les *onces* [note marginale : *lynx*]..., il n'y a animal qui ayt l'œil si bon que cestuy. »

L. SAINÉAN.

III.

A pet en gueulle (l. I, ch. xxii).

L'intéressante étude que M. Michel Psichari a consacrée aux jeux de Gargantua¹ a déjà suscité de ma part quelques brèves observations². Aux textes cités par notre savant confrère, relativement au « jeu de pet en gueulle »³, je crois utile d'ajouter un document artistique dont l'intérêt est considérable.

J'ai vu récemment au musée de Parme une bonne copie d'un tableau de David Vinkeboons, inscrit au catalogue sous le numéro 252 et représentant une kermesse ou un marché. Une foule grouillante remplit tout le tableau. Au premier plan est massée une troupe de gamins, dont deux jouent à pet-en-gueule; le père et la mère de l'un d'eux viennent pour les séparer. La scène est d'un réalisme remarquable. Je puis en apprécier toute la sincérité, moi qui ai vu maintes fois, dans ma jeunesse, les gamins de mon village de Touraine jouer à pet-en-gueule. D'ailleurs, qui n'a pas vu des acrobates intercaler au milieu de leurs exercices ce « numéro » dont l'exécution ne présente aucune difficulté?

1. M. Psichari, *Les jeux de Gargantua* (*Revue des Études rabelaisiennes*, t. VI, p. 1-37, 124-181 et 317-361, 1908; VII, p. 148-64, 1909).

2. *Loc. cit.*, t. VII, p. 426-427, 1909.

3. M. Psichari, *loc. cit.*, VI, p. 353-354.

Le tableau de Vinkeboons nous apprend que ce jeu se pratiquait aux Pays-Bas, à la fin du xvi^e siècle ou aux premiers temps du xvii^e. Notre peintre, dont le nom s'orthographie aussi Vinckboons, est né en 1578 et mort en 1629. On connaît de lui plusieurs kermesses ou fêtes villageoises qui sont conservées dans les musées d'Anvers, de Bamberg et de La Haye, ainsi que dans la galerie du marquis Mansi, à Lucques. Je ne me suis pas enquis de l'endroit où figure l'original du tableau dont je n'ai vu que la copie; sans doute, les indications qui précèdent permettront-elles de le trouver facilement.

R. BLANCHARD.

IV.

Crotenotaire des martyrs amans et crocquenotaire de amours (l. II, Prol., éd. de 1542).

Rabelais avait écrit, en 1533, dans le prologue de *Pantagruel*, en parlant de l'objet de son récit : « J'en parle comme saint Jean de l'Apocalypse, quod vidimus testamur. » En 1542, il remplace cette irrévérence à l'adresse de saint Jean par un double jeu de mot sur le terme *protonotaire* : « J'en parle comme un gaillard onocrotale, voyre dy je *crotenotaire des martyrs amans et crocquenotaire de amours*. » Pour comprendre les deux derniers jeux de mots, il faut savoir que les *protonotaires*, notaires de la chancellerie romaine, avaient au xvi^e siècle la réputation d'être fort mondains. Dans les ouvrages de polémique de Calvin, le *protonotaire* est le représentant de tous les travers et de tous les vices du prélat mondain. Voici un texte de 1532, extrait de l'*Esperon de discipline* (II), dans lequel Antoine du Saix nous dépeint le *protonotaire* comme le fera plus tard Calvin :

Au demourant, s'il en reste quelcun,
On en fera ung beau *crotte-notaire*,
J'ay bien failly : ung sot *prothonotaire*,

Bien testonné, parfumé, popelin.
 Nommez le mieulx, ung vray damoyselin.
 Au temps passé les bons *prothonotaires*
 Etoyent ceulx-là, qui faisoient inventaires,
 Et escrivoient les gestes et beaulx faictz
 Des bons pasteurs, papes saints et perfectz.
 Mais maintenant, *ilz font rondeaux, ballades*
Au moys de may, quand d'amours sont mallades.

Ce texte, on le voit, contient le jeu de mot *crotte notaire*, et les deux derniers vers expliquent pourquoi Rabelais fait des protonotaires les notaires des *amants martyrs* et des *amours*.

J. PLATTARD.

V.

Purée septembrale (l. I, ch. vii). *Purée de septembre* (l. II, ch. xxxiv).

Les deux textes suivants nous indiquent qu'à l'époque de Rabelais cette locution était usuelle. Elle avait sans doute perdu sa valeur originelle de raisin pressé, réduit en moût, et était un simple synonyme de vin. Ils sont empruntés à Antoine du Saix, *Esperon de discipline*, II :

Car mainteffois de femme immodérée
 A chopiner et *humer la purée*
 Plusieurs servants sont maistres devenus,
 Et l'ont mené au logis de Venus.

Mon laquais
 Est impitiable à *encaver purée*.

J. P.

VI.

Avoir le moine (l. I, ch. xii et xlv). *Bailler le moine* (l. I, ch. xlv, et l. IV, ch. xvi).

Quel est le sens précis de ces expressions? Quelle est

l'origine de la locution : *bailler le moine*, d'où *avoir le moine* semble dérivé?

Cotgrave donne : « Avoir le moine. *To be cousened, gleekt, poopt, bobbed, crossed; to have ill luck.* Bailler le moine. *To crampe, also to bring ill lucke into.* »

Ces explications, probablement tirées du texte de Rabelais, ne nous apprennent rien sur l'origine de ces locutions.

Furetière (1690), que reproduisent les éditions du *Dictionnaire de Trévoux*, nous dit, au mot *moine*, que « *moine* est aussi un jeu d'escoliers. *Bransle moine, donner le moine* est une malice de page ».

La « malice de page » se trouve précisée dans Littré, reproduit par le *Dictionnaire général*, v^o MOINE, p. 1536 : « Attacher une ficelle au petit doigt du pied d'une personne endormie et la tirer de temps en temps. » En l'absence de texte allégué, il semble bien que Littré a déduit, par conjecture, du texte de Rabelais cette définition de la malice de page. Cf. chap. xvi du *Quart Livre* : « L'on avoit au gibbet *baillé le moine* par le coul aux deux plus gens de bien qui feussent en tout Chiquanourroys. Mes Paiges, dist Gymnaste, *baillent le moine* par les pieds à leurs compagnons dormars. *Bailler le moine* par le coul, seroit pendre et estrangler la personne. » C'est-à-dire que nous n'avons aucun texte qui nous révèle l'origine de cette locution.

En revanche, en voici un qui nous montre que le sens usuel, à l'époque de Rabelais, de *donner* ou *bailler le moyne*, ce n'est pas proprement *porter malheur*, mais simplement : duper, berner : « Ung assertateur *trompe* ceulx qu'il imite et veult ressembler..., mais il ne les *deçoit* pas tous d'une sorte. Aux ungs il *donne le moyne* en saultant et chantant ; aux aultres, la trousse [le croc-en-jambe] en luytant et debatant. » A. du Saix, *La manière de congnoistre le flatteur d'avec l'amy* (1537), p. 7 r^o. Du Saix, dans cette phrase, traduit par *donner le moyne* et *donner la trousse* les verbes *illicit* et *fallit* du texte d'Érasme : *De*

discrimine adulatoris et amici : « Contra assentator ultro alios illicit ac fallit imitando, non quidem eodem modo omnes, sed cum hoc quidem una saltans ac cantans, cum illo colluctans et conflictans. » Duper, voilà donc le sens de *donner le moyne*. *Avoir le moyne*, c'est être berné. Si l'on se reporte aux textes de Rabelais que nous avons mentionnés, on constatera que ce sens est bien celui qui convient; une seule fois (*Garg.*, XLV), le sens de : *avoir male rencontre* est formellement donné par Grandgousier, mais comme une conséquence du premier événement : *avoir le moyne*.

J. PLATTARD.

VII.

Les Boutepeste.

« Depuis ce temps, Caphart quiconques n'est auzé entrer en mes terres. Et m'esbahys si vostre roy les laisse prescher par son royaume telz scandales. Car plus sont à punir que *ceulx qui par art magicque ou aultre engin auroient mis la peste par le pays*. » L. I, ch. XLV (M.-L., I, p. 167).

« Rabelais, — dit à ce propos l'édition Burgaud des Marets et Rathery, p. 258, n. 1, — Rabelais, qui fait tenir à Grandgousier un langage si exempt de préjugés sous certains rapports, ne paraît pas en être lui-même complètement dégagé. Il est digne de remarque qu'il parle ici, comme d'une chose admissible, de la magie appliquée à la peste. »

Comment entend-il cette propagation de la peste par art magique ou autre invention, c'est ce qu'il importe d'abord de préciser. Or, l'histoire de la ville de Genève au xvi^e siècle¹ nous fournit sur les *boutepeste*, c'est-à-dire sur certains malfaiteurs accusés de propager la peste, des renseignements qui éclairent le texte de Rabelais.

1. Cf. Am. Roget, *Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade*, t. II, p. 154; et Dr Léon Gautier, *La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, p. 138-149.

En 1530, à Genève, plusieurs personnes furent pendues pour avoir « semé la peste ». C'était des « cureurs » et employés de l'hôpital. Le but de leur complot était le partage du produit des vols à commettre sur les victimes qu'ils auraient à soigner. Les conjurés, réunis autour d'une table de pierre, avaient fait serment sur un livre d'heures tenu par un prêtre.

En 1544, la peste reparut à Genève. On arrêta des boutepeste et on instruisit leur procès. Il fut révélé qu'ils « s'étaient donné corps et âme au diable » et qu'ils avaient composé de la « gresse de peste » avec le pied d'un cadavre tombé du gibet, des déchets d'emplâtres pesteux et de l'euphorbe blanche. Ils oignaient de cet ingrédient « les verrous des portes, les balandriers des rues et places esquels on souloit s'appuyer ». Trente et un de ces « bélistres » furent arrêtés et suppliciés en l'espace de quatre mois.

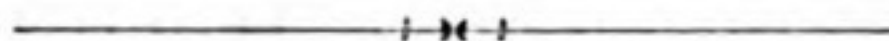
L'imagination populaire avait été frappée par le satanisme de la conjuration. Calvin en parle dans une lettre à Myconius du 27 mars 1545 : « Hic nos Dominus mirabiliter exercet. Detecta enim nuper fuit conjuratio virorum et mulierum qui hoc triennio *pestem in urbe sparserant nescio quibus veneficiis*. Quum jam exustae sint quindecim mulieres, viri aliquot atrocius plexi, quidam in carcere sibi mortem consciverint, teneantur adhuc capti viginti quinque, *non tamen quotidie unguentis suis illinere domorum seras desinunt*. En quibus in periculis versemur. Hactenus intactam domum nostram servavit Deus¹. »

Ainsi Calvin connaît les pratiques ordinaires des boutepeste : « *Non tamen quotidie unguentis suis illinere domorum seras desinunt* », et il les tient pour des pratiques de magie, pour des maléfices : « *Pestem in urbe sparserant nescio quibus veneficiis*. » La croyance aux boutepeste était alors générale, comme l'attestent de nombreux documents cités par Am. Roget : textes extraits des archives de

1. *Calvini Opera*, t. XII, p. 55.

Clermont (1543), lettre des échevins de Lyon au conseil de Genève (7 mars 1545), lettre du gouverneur de Brigue en Valais, ordonnance des seigneurs de Berne, édit sur les « semeurs de peste » promulgué à Chambéry en 1577, enquête ordonnée en 1566 par le Conseil de Genève, sur des cas « d'engressements de serrures », etc. La science moderne distingue dans les pratiques de ces « semeurs de peste », l'appareil satanique ou magique que revêtait la conjuration de ces criminels et les moyens plus ou moins efficaces qu'ils avaient imaginés pour propager les bacilles pesteux. Mais, au xvi^e siècle, le langage populaire enveloppait dans la même désignation toutes ces pratiques : c'étaient des maléfices. Que Rabelais ait cru à l'efficacité des maléfices, c'est invraisemblable; mais Grandgousier, pour être compris, parle le langage de son temps : « art magique ou aultre engin » sont des expressions qui désignent, d'une manière générale, les moyens mystérieux dont se servaient ceux qui passaient pour semer la peste dans un pays.

J. PLATTARD.



CONJECTURES SUR « MEDAMOTHI »

Dans sa judicieuse introduction à l'édition dite partielle du *Quart Livre* de Pantagruel, M. Plattard n'a pas eu à s'occuper de la réimpression de 1552. Il s'est contenté de faire remarquer que deux épisodes : l'escale de Medamothi (ch. iv) et les Chicanoux daubés par Basché (ch. xiii à xv), ne figurent pas dans la première rédaction et ont « pu être composés après 1548 et insérés dans le cadre primitif qui se prêtait à ce genre d'enrichissement ».

C'est tout à fait notre avis pour la descente à Medamothi, et nous croyons que de cette addition au texte original il est permis de tirer quelques conjectures pour la biographie rabelaisienne.

Ici les dates ne sont pas inutiles à préciser.

Au mois de juillet 1550, le cardinal du Bellay quitta Rome et vint dans sa chère demeure de Saint-Maur chercher le rétablissement de sa santé et mettre en place les « anticailles » qu'il y avait envoyées d'Italie. Rabelais, soit qu'il ait accompagné son malade, soit qu'il l'ait devancé sur la route de France, partagea sa villégiature. Il n'avait pas encore sa cure de Meudon, qui ne lui fut concédée que le 18 janvier suivant¹. Son malade exigeait

1. Nous croyons qu'il faut traduire la date de collation en nouveau style. Le cardinal y porte encore, il est vrai, le titre d'évêque de Paris, qu'il avait résigné à Rome le 15 mars 1550, « *retentis fructibus episcopatus et collatione beneficiorum* », mais Eustache du Bellay ne fut confirmé que le 18 mars 1551 et ne prit possession par procureur que le 10 avril (*Gallia christiana*). D'ailleurs, si on choisissait la date de 1550, il ne s'en suivrait pas que Rabelais n'ait pu résider à Saint-Maur pendant l'été 1550. Le témoignage de l'abbé Lebeuf, qui avait soigneusement dépouillé les registres du diocèse de Paris, nous prouve qu'on peut chercher à cette époque le curé de Meudon partout..., sauf à Meudon.

tous ses soins. C'est certainement dans le paradis de salubrité, sérénité, commodité et délices de Saint-Maur qu'il passa l'été de 1550 et que le cardinal de Châtillon lui apporta le privilège de Henri II, délivré le 6 août. Deux ans plus tard, Rabelais lui-même rappellera cette circonstance à son puissant protecteur avec une précision qui ne peut laisser subsister aucun doute (*A... mon Seigneur Odet, cardinal de Chastillon*¹, 28 janvier 1553).

Mais Jean du Bellay, malgré sa maladie, faisait des projets. Le 15 août, il écrivait à de Manne son intention de passer l'hiver au Mans, dans son évêché qu'il ne devait résigner qu'en 1556. Ce voyage s'accomplit-il? Nous l'ignorons, mais si le cardinal séjourna au Mans pendant l'hiver 1550-1551, c'est très probablement à ce moment qu'il signa la collation à Rabelais de la cure de Saint-Christophe de Jambet. Les deux actes ont dû être passés presque en même temps : la cure de Meudon à Paris² (18 janvier 1551), la cure de Saint-Christophe au Mans.

La villégiature au château de Saint-Maur, après une absence de deux ans, où les explorations archéologiques et les fêtes dans les palais romains ne firent certainement pas oublier à Rabelais la patrie absente, dut lui paraître particulièrement douce et, selon son procédé de composition ordinaire, nous devons en trouver l'impression dans la partie de son œuvre écrite après 1550³. Lorsque

1. « Cestuy evangile depuis m'avez de vostre benignité reiteré à Paris, et d'abondant lorsque nagueres visitates monseigneur le cardinal du Bellay... qui s'estoit retiré à Saint Maur. » Le privilège ayant été délivré le 6 août, il est très probable qu'Odet de Chastillon n'attendit pas plus de quelques jours avant d'en faire part à Rabelais.

2. La collation de la cure de Meudon est faite par le vicaire général du cardinal. Ce n'est pas une preuve de l'absence de Jean du Bellay, mais c'est peut-être une présomption.

3. Le procédé est constant chez Rabelais. Aux séjours de Ligugé et de Paris, de 1525 à 1529, correspondent les allusions du livre II; au voyage en Chinonais de 1532, la guerre picrocholine du livre I, etc. Chaque contribution nouvelle à la biographie rabelaisienne vient confirmer cette concordance.

le *Quart Livre* parut en son entier, en 1552, il contenait l'allusion de l'Épître au cardinal de Chastillon et, dans un des chapitres complémentaires (ch. LXII), l'éloge de Philibert de l'Orme, l'architecte de cette belle demeure.

L'épisode de « Medamothi », à notre avis, est une troisième évocation de Saint-Maur. Nous avons conjecturé (*R. É. R.*, VIII, 113) que « maistre Charles Charmois, painctre du roy Megiste », à qui frère Jean achète deux rares tableaux, pouvait bien être le même que « maître Charles », peintre au service de Jean du Bellay, et probablement un des artistes employés à Saint-Maur. L'acte de 1547 et les précieux documents publiés par M. Maurice Roy (*R. É. R.*, IX, 77) ne laissent plus subsister aucun doute. Charles Charmois était non seulement peintre du roi, mais encore peintre du cardinal au moment même des travaux de Saint-Maur.

Il est peu probable que Philibert de l'Orme, qui faisait ses débuts à Saint-Maur comme architecte, ait choisi un autre peintre que celui de son illustre client et ait demandé à d'autres pinceaux les frises peintes en fresque qui régnaient tout le long de la corniche¹. Est-il beaucoup plus téméraire de reconnaître dans les deux tableaux de Charmois, le « Plaideur malheureux » et le « Valet sans maître », des œuvres d'art de la collection du cardinal ? Ils avoisinaient des tapisseries de haute lisse représentant la « Vie et gestes d'Achille », le grand tableau de « Térée et Progné », acheté par Panurge (peut-être du même artiste), à main gauche, en entrant dans la galerie haute du château. Toutes ces œuvres d'art, ainsi que les trois antilopes et le renne de la ménagerie, sont décrits avec trop de précision pour ne pas correspondre à des choses

1. De l'Orme n'avait pas besoin, d'ailleurs, d'avoir la main forcée pour occuper Charmois. En 1549, il lui confie la peinture des voûtes de la chapelle de Vincennes, et le titre de peintre de Diane de Poitiers qu'on voit à Charmois en 1551 fait conjecturer qu'il l'employa aux travaux d'Anet (Maurice Roy, *loc. cit.*).

vues. Le nom de Charles Charmois permet, selon nous, de les situer à Saint-Maur.

On pourrait pousser les conjectures plus loin et chercher pourquoi Rabelais a intercalé au début de son livre une escale à Medamothi (nul lieu) qui pouvait tout aussi bien n'arriver qu'au milieu des derniers chapitres. On aurait peut-être cette raison à donner : le célèbre « concours », qui attirait à Saint-Maur une foule énorme, commençait la veille de la Saint-Jean, c'est-à-dire le 23 juin. Or, comme les achats de Panurge et de frère Jean se font à la « foire » de Medamothi, et que la navigation de Pantagruel a commencé le 7 juin, Rabelais, pour être logique, devait placer son épisode en tête du livre. Si notre hypothèse a quelque vraisemblance, la phrase relative à l'absence du « dominateur » du lieu s'explique d'elle-même. Le 23 juin, Jean du Bellay était encore en Italie.

Concluons. Que l'on admette ou non l'allusion à Saint-Maur dans l'épisode de Medamothi, le séjour de Rabelais au château du cardinal pendant l'été 1550 est attesté par l'épître à Odet de Châtillon. Un voyage au Mans semble découler, pendant l'hiver 1550-1551, de la collation de la cure de Saint-Christophe de Jambet¹. Nous ramènerions ensuite volontiers Rabelais à Paris², pendant l'impression du *Quart Livre*, de 1551 à 1552, dans la maison de la rue des Jardins où il restera jusqu'à sa mort, et nous traduirions en nouveau style la date de résignation des cures (9 janvier 1553). Rabelais était sans doute gravement atteint de la maladie qui allait l'emporter : la crainte des poursuites du Parlement, déjà peu vraisemblable si l'on s'en tient à la date de 1552, n'a plus sa raison d'être si l'on adopte 1553.

1. Remarquons que la seule mention de la ville du Mans (au Mans, dit Eudemon, François Cornu, apothicaire...) se trouve au l. IV, ch. LII.

2. C'est à Paris (après la rencontre de Saint-Maur) que Rabelais reçoit des témoignages de la bienveillance du cardinal de Châtillon (Épître à Odet de Chastillon, 1552).

Quant au moment de sa mort, la date précise du 9 avril 1553 apparaît pour la première fois dans la préface des *Lettres d'Italie* (1710), mais, dès 1647, P. de Saint-Romuald la fixait à 1553. Les témoignages et les documents réunis dans la *Revue* (t. I, p. 57, 59, 143, 204; t. VII, p. 503) ont montré qu'elle n'était en contradiction avec aucun document. Il reste à prouver qu'elle repose sur une base réelle.

Cette base, nous pensons qu'elle provient d'un registre mortuaire de l'église Saint-Paul, aujourd'hui perdu, et dont l'article relatif à Rabelais a été transcrit au XVIII^e siècle dans un *Épitaphier* manuscrit de l'église Saint-Paul, conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, n° 11479A, p. 507, dans les termes suivants :

François Rabelais, decedé, agé de 70 ans, rue des Jardins, le 9 avril 1553, a esté enterré dans le cimetiere de Saint Paul.

Suivent trois épitaphes :

Sive tibi Lucianus alter
Sive sit Cynicus, quid Hospes ad te?
Hac, unus Rabeloesius facetus,
Nugarum pater, artisae que mirus
Quidquid is fuerit, recumbit urna.

Ille Ego, Gallorum gallus demonitus, illo
Gratius aut si quid gallia progenuit
Sic homines, sic et coelestia numina lusi,
Vix homines, vix ut numina loesa putes.

Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'huy Rabelais,
Et vous auriez tous de quoi rire.

En marge on a ajouté : « Pris dans le *Livre des tombeaux* d'Estienne Pasquier¹... »

1. Cf. L. Lambeau, *L'ancien cimetière Saint-Paul et ses charniers* (Commission du Vieux-Paris, 9 novembre 1910), pl. et plans. Le

Ainsi, de cette mention, si elle est authentique (et rien ne permet de trancher encore la question), découlerait à la fois la date précise de la mort de Rabelais (9 avril 1553) et de l'âge de soixante-dix ans qu'on lui donne, celle de l'année de sa naissance, 1483, que les anciens biographes ont toujours donnée sans indication de source. M. Lefranc démontrait encore récemment combien elle est en désaccord avec les termes de la lettre de Budé et les passages du livre de Tiraqueau. Il n'était pas inutile, cependant, de faire voir que la date contestée n'était pas tout à fait fantaisiste.

Henri CLOUZOT.

registre 11479 A contenant une épitaphe de la duchesse de Noailles, morte en 1739, est postérieur à la préface des *Lettres d'Italie* (1710).



LA
PRÉTENDUE VISITE DE RABELAIS
AU CHATEAU DE BURY

Benjamin Fillon, qui découvrait des preuves si particulières du passage de Rabelais à Fontenay-le-Comte, avait eu, sans s'en douter, un prédécesseur au xvii^e siècle. Fait curieux : l'auteur de cette nouvelle supercherie est encore un Vendéen, et non dépourvu de mérite, car il joignait à une imagination vraiment digne des truqueurs modernes un certain talent de dessinateur au besoin et une aisance assez heureuse de versificateur. On s'explique dès lors difficilement comment Fillon, à l'affût de toutes les gloires régionales, n'a pas donné place dans ses ouvrages à Henri Chesneau, originaire de la Garnache, en Bas-Poitou, et auteur de la monographie *Bury-Rostaing* (1640), consacrée au célèbre château et à ses possesseurs¹.

En revanche, Rathery, dans sa biographie rabelaisienne, a reproduit un passage suggestif de l'œuvre de Chesneau et l'a présenté comme le premier indice de la notoriété médicale de Maître François. La mention en valait la peine : c'était un article de l'Inventaire de Florimond Robertet dressé par sa veuve Michelle Gaillard à sa mort en 1532 (*sic*) :

« Une apotiquairerie, tant pour le besoin de nos domestiques, quand ils sont indisposez que pour assister à quelque heure que ce soit nos voisins et les bonnes gens

1. Reproduit par Grézy, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXX.

malades qui sont dans l'estendue de cette baronnie : me ressouvenant que monsieur Rabelais, medecin, et le vray grand esprit universel de ce monde, fut en admiration quand il trouva icy toutes les excellentes poudres, les medicamens, les ingrediens, la manne, les conserves, les syrops et les rares essences que la prevoyance et la charité de mon espoux avoit fait venir de tous les costés, tant des pays froids que chauds. »

Le style, pour un inventaire, est déjà singulier. Mais que dire de l'extraordinaire ignorance de l'auteur, qui fait mourir Robertet le 4 août 1532 au lieu du 29 novembre 1527 ? Dès lors, tout est à l'avenant dans ce monument de mystification, digne des plus grotesques inventions de Vrain Lucas. Ronsard compose des vers à l'âge de deux ans, Éléonore d'Autriche écrit à Michelle Gaillard, pour la consoler, trois ans avant d'être reine de France, Robertet fait construire Bury de 1501 à 1504 par un architecte italien, excellent maître, employé depuis par le pape au Vatican, six ans avant d'avoir acheté la terre¹ ! Du coup, les critiques d'art y reconnaissent Fra Giocondo et lui attribuent l'édification du château.

Comment une pareille élucubration, dont la rédaction seule suffit à révéler la fausseté, a-t-elle pu trouver place dans la Société des Antiquaires de France, cette antichambre de l'Institut ? Comment le judicieux Rathery, d'ordinaire plus prudent, n'a-t-il pas craint d'en faire état pour sa biographie ? Il est difficile de l'expliquer. Le plus clair, c'est qu'il faut rayer de la carrière médicale de Rabelais l'inspection de l'« apothicairerie » de Bury. Tout au plus pourrait-on supposer que Chesneau a recueilli la tradition d'un séjour de Rabelais auprès de Florimond Robertet, protecteur de J. Bouchet, de Molinet, de Marot².

1. M. de la Vallière a publié dans sa notice sur *Bury* (1890) le contrat d'achat du 2 janvier 1511 (n. st.). Nous devons ce renseignement et plusieurs autres à l'obligeance de M. Pierre Dufay, bibliothécaire à Blois.

2. *Déploration de messire Florimond Robertet*, t. II, p. 244.

Bury n'était loin ni de la Bresse ni de la Touraine. Une visite au château avant 1527, pendant que Rabelais, au service de G. d'Estissac, était en rapports constants avec Jean Bouchet, n'a rien d'invraisemblable. Le malheur, c'est qu'elle n'est prouvée par aucun document.

Ne retenons donc du zèle inconsidéré de Chesneau qu'un témoignage nouveau de la vogue incroyable de Rabelais dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, dont nous avons déjà trouvé la preuve dans les ballets tirés de son œuvre sous le règne de Louis XIII (*R. É. R.*, V, 90), et pardonnons-lui sa supercherie en faveur de son admiration pour Maître François, « le vray grand esprit universel de ce monde ».

Henri CLOUZOT.



LA CLÉOPATRE CAPTIVE

DE JODELLE.

Une troupe de jeunes acteurs, dirigée par M^{lle} Neith-Blanc et M. Adès, sous l'étiquette un peu ambitieuse, mais légitime, de *Théâtre des Chefs-d'œuvre*, s'est donné à tâche de ressusciter, pour une soirée, nos vieilles tragédies et comédies les plus injustement oubliées.

Elle a commencé, samedi 11 novembre, par la vénérable aïeule, cette *Cléopâtre captive*, dont la représentation solennelle en 1552 avait suscité tant d'enthousiasme chez les poètes de la Pléiade.

C'était une entreprise hardie que de reprendre cette pièce, car sa mise en scène soulève toutes sortes de difficultés que M. Rigal a longuement étudiées, sans pouvoir toujours les résoudre¹. M. Adès avait donc les mains libres et ses solutions ingénieuses, sans avoir la valeur d'une restitution historique certaine, méritent d'être signalées.

La scène est divisée en deux : d'une part, le proscaenium, encadré par un portique égyptien, auquel on accède des coulisses par deux entrées, voilées de draperies, côté cour, côté jardin, et, d'autre part, entre deux colonnes, au milieu, s'ouvrant ou se fermant à volonté, une arrière-scène qui domine, de quelques marches, le proscaenium.

C'est une solution que les modernes adoptent de plus en plus, témoin l'Odéon pour *Roméo et Juliette*, l'Opéra-Comique pour la *Belle Hélène*, le Deutsches Theater pour *Judith*, etc. Elle est ingénieuse parce qu'elle permet de varier le décor d'arrière-plan à l'abri d'un rideau, pendant que les acteurs occupent encore le proscaenium.

C'est sur le devant du théâtre que l'ombre d'Antoine se

1. *La mise en scène dans les tragédies du XVI^e siècle*. Extr. de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1905.

lamente d'abord. Cléopâtre, sur son « échafaud » à peine masqué par une gaze transparente, aperçoit le spectre comme en un songe. Antoine s'efface, le rideau de la petite scène se lève : celle-ci est supposée représenter le palais où la reine se désespère du sort qui l'attend à Rome derrière le char d'Octave triomphant. Au second acte, cette même estrade du fond sera le palais d'Octave, où celui-ci, avec ses confidents, se préoccupe de la royale captive. A l'acte III, pas de changement, si ce n'est que la reine est à ses genoux, suppliante. On sait qu'alors, pour tenter d'adoucir son vainqueur, Cléopâtre lui « décèle » ses trésors. M. Adès a admis, conformément au texte d'Amyot, (*Vie de César*), cité par Rigal, qu'au lieu de lui montrer une chambre aux trésors, elle lui « baille un bordereau ». Le traître Séleuque en dénonce l'inexactitude. D'où colère de la reine qui le roue de coups ; il s'échappe, puis reparaît sur le proscaenium, où il rencontre le chœur qui s'étonne et l'interroge. Solution élégante d'une nouvelle difficulté signalée par Rigal.

Au IV^e acte, l'arrière-scène sera le clos des Tombeaux, mais, avant d'y parvenir, Cléopâtre passe par le proscaenium avec ses suivantes et là rencontre le chœur qui y restera, observant de loin la reine « rendant l'honneur » à Antoine.

A l'acte V, tout se passe sur le proscaenium, puisque le récit de Proculée, racontant la mort de la reine, s'adresse au chœur et que c'est le lieu où celui-ci fait ses évolutions.

On voit comment tous les problèmes dont s'inquiétait M. Rigal ont été résolus, sans trop d'infidélité à la vraisemblance et à l'histoire : la seule différence, c'est que probablement tous les lieux étaient présentés à la fois, l'« orchestre » ou proscaenium restant réservé au chœur. J'imagine que, à droite, par exemple, était le Palais de César, à gauche, celui de Cléopâtre, figurés tous deux par une terrasse devant un portique et qu'au fond apparaissait le « clos des Tombeaux ».

Voilà l'hypothèse conforme à ce que nous savons de la mise en scène simultanée au xvi^e et au xvii^e siècle. Main-

tenant, que quelques-unes des ces « mansions » aient été, pendant la durée d'un acte, fermées par un rideau, c'est très possible : il en était souvent ainsi.

Quoi qu'il en soit, M. Adès avait le droit de donner une interprétation plus libre et en somme assez rationnelle. Un chef-d'œuvre n'est jamais tout à fait mort et peut, pour chaque génération, revêtir des formes nouvelles.

J'ajoute que la vieille tragédie a paru fort belle et fort curieuse; on y sent passer déjà le grand souffle tragique. Que de vers admirablement frappés à côté, il est vrai, de quelques allitérations, homophonies et bégaiements puérils. Le chœur, avec ses évolutions et ses vers gracieux et chantants, ne retarde pas trop la marche du drame. L'ensemble de l'interprétation a été très satisfaisant. On a remarqué surtout M^{lle} Valpreux comme coryphée et M. Florencie dans Proculée. Quant à Cléopâtre, elle a été incarnée d'une façon supérieure par M^{lle} Neith-Blanc, avec toute la fureur qui convient aux violentes héroïnes de nos premières tragédies.

Si elle n'a pas réussi à sauver la scène de la râclée administrée par la reine à Séleuque, c'est que cet incident ridicule n'est pas sauvable.

Il n'y a rien de plus intéressant, même du seul point de vue de l'histoire littéraire, que ces résurrections trop rares, hélas! On ne peut juger une pièce qu'après l'avoir vu jouer.

C'est une vérité élémentaire que nous sommes trop souvent tentés d'oublier. Remercions M. Adès de nous l'avoir rappelée et apprêtons-nous à applaudir bientôt à Marigny la *Pyrame et Thisbé* de Théophile¹ et la *Bradamante* de Garnier.

Gustave COHEN.

1. Celle-ci a été jouée avec succès le 25 novembre. M. Deltour y fut un Pyrame délicieux, et Thisbé-Neith-Blanc sauva même le trop fameux poignard. Le lyrisme romantique de la tragédie fit impression.

CHRONIQUE.

RABELAIS.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES. — Le Conseil de la Société s'est réuni le 30 novembre 1911 pour examiner les nouvelles candidatures, qui ont été approuvées.

— La Société s'est assemblée le 30 novembre 1911, à cinq heures, dans l'École pratique des Hautes-Études, salle Gaston Paris, sous la présidence de M. Abel Lefranc. Assistaient à la séance : M^{me} L. Borde, MM. Jacques Boulenger, Casanova, Henri Clouzot, G. Cohen, V. Couturier, P. Dorveaux, Du Bos, Dugas, Ernest Dupuis, M. Lazard, G. Lenseigne, M^{me} G. Louis, MM. Louis Loviot, J. Magrou, Joseph Orsier, L. Sainéan, Sturel.

Les nouveaux candidats ont été admis à l'unanimité. Puis M. Sturel a fait part de curieuses remarques que l'on trouvera résumées à la fin de cette première partie de la Chronique.

M. G. Cohen a lu une intéressante étude sur Rabelais et Théophile Gautier, d'où il ressort que Gautier savait son Rabelais par cœur, car non seulement il le cite à tout moment, mais encore il le cite de mémoire.

M. Abel Lefranc, à son tour, a appelé l'attention des membres de la Société sur la vente Bordes qui aura lieu prochainement, et, d'autre part, sur les gravures du *Songe de Polyphile* qui nous offrent la meilleure illustration d'une partie du V^e livre.

Enfin M. Henri Clouzot a communiqué à la Société quelques passages des lettres de Rabelais vendues à l'infortuné Michel Chasles par le faussaire Vrain-Lucas, dont on trouvera la reproduction dans un de nos prochains fascicules.

SUR LE NEZ DE SOCRATE (l. I, Prol.). — Un de mes derniers entretiens avec le regretté Marcel Schwob roula sur Rabelais et fut pour lui l'occasion de me confier une découverte toute récente qu'il se proposait de communiquer à la Société.

Frappé par l'impropriété de l'adjectif *pointu* appliqué au nez

de Socrate dans le Prologue de *Gargantua*, il cherchait depuis longtemps à résoudre cette leçon peu satisfaisante, car le masque bien connu du philosophe ne répond pas à la silhouette ainsi tracée par notre auteur. Or, en feuilletant Cotgrave, Schwob avait noté le mot *pattu*, ainsi commenté par le lexicographe : *nez pattu : a smib nose*, c'est-à-dire *nez camus*. N'est-ce pas là le mot, pensait-il, que Rabelais avait eu dans l'esprit, sinon sous la plume, en adoptant le passage d'Érasme?

Cette opinion très séduisante se heurte au texte formel fourni par toutes les éditions : *pointu*. A cette objection, Schwob comptait répondre en alléguant l'insouciance de Rabelais pour la correction de son texte, et le fait connu que la première page d'un ouvrage imprimé est généralement la plus négligemment corrigée.

Depuis la foudroyante disparition de Schwob, j'ai en vain cherché à soutenir la supposition qu'il m'avait exposée avec tant de chaleur en trouvant quelques exemples du mot *pattu*. D'autres seront-ils plus heureux? En tout cas, si la rigueur scientifique défend d'admettre cette leçon dans le texte même, elle mérite d'être mentionnée en mémoire d'un grand esprit qui a si bien compris et si sincèrement aimé Rabelais.

BOURGEOIS.

Le respect du texte de Rabelais interdit, en effet, aux éditeurs de corriger *pointu* en *pattu*, mais on ne saurait trop dire combien il est invraisemblable que Rabelais ait ignoré la forme du nez de Socrate. De son temps même, ce nez camus figurait sur maintes gravures et notamment dans un remarquable encadrement des *Erasmi Adagia*, in-fol., publiés en 1520 par Jean Froben. Cet encadrement a été reproduit par notre confrère M. Baudrier, dans sa *Bibliographie lyonnaise*, t. VIII. Le bandeau supérieur représente le roi Salomon, entouré à gauche d'Aristote et de Platon, à droite de Socrate et de Pythagore. Or, Socrate, dessiné de profil, a le nez en pied de marmite. Cet encadrement, nous apprend M. Baudrier, fut successivement employé par trois libraires bâlois, « par Valentin Curion pour le *Strabon* de 1523, sur l'*Hippocrate* de 1526, édité par Ant. Cratander et Babelius, sur le *Divi Clementis recognitionum libri X*, Rufinio Torino interprete, de même date. Ce dernier le céda très probablement à S. Gryphius, qui l'utilisa pour de nombreux in-folio, parmi

lesquels on peut citer les *Erasmi Adagia* et le *Thesaurus* de Santes Pagnini, de 1529, l'*Alciati de verborum significatione* de 1530, les *Commentaires* de Dolet de 1536 et 1538, le *Calpinus* de 1540, etc. ». Il est impossible que Rabelais n'ait pas eu entre les mains quelques-unes de ces éditions et il est inconcevable qu'il n'ait pas remarqué le nez camus de Socrate. La conjecture de notre regretté confrère Marcel Schwob est donc fort plausible.

J. P.

RABELAIS ET GIOV. BOTERO (1595). — Extrait de Giovanni Botero, *Le Relationi universali*, 3^e partie, Venise, 1595, p. 67-68 :

Fu in quel nobilissimo regno a' tempi di Francesco primo un huomo di bassa lega, e di poca qualità, se tu miri il sangue, ò la fortuna; ma d'ingegno vario, e pronto, e inclinato al male, e di lingua procace, e licentiosa, non che libera, chiamato Francesco Rabeles. Costui dilettaosi lungo tempo di praticare per taverne, e per luoghi simili, con frappatori, e congrante infame, non che vile : e di conversare per le corti più presto co' buffoni, e co' sogliardi, che con gentilhuomini, e con persone d'honore, fece una ricolta di riboboli, e di burle; e ne compose, e diede fuori un libro, molto accetto a Francesi, per le motte, e facetic, e motti, de quali egli è pieno. Quivi egli in somma si beffa per tutto de' preti, e de' religiosi, dell' honestà, e d'ogni virtù christiana : e mette in burla, e in dispregio la religione, e le cose sacre, come fra gl' Italiani il Boccaccio, ma con istile più facile, e popolare, e con impudenza, e sfaciattezza maggiore.

Botero ajoute que Marot faisait en vers ce que Rabelais faisait en prose. Et il poursuit :

Hor essendo le corti de' Prencipi di Francia, e le case de' privati piene di libri de' suddetti due scrittori, non si sentiva parlar d'altro, che delle ciancie, e novelle scritte dal Rabeles in derisione dell' honestà delle monache, e della vita de' religiosi, e in disprezzo della chiesa, delle cerimonie, e dell' altre cose sacre; ne cantar anco per li campi altro che i versi di Maroto... non fu cosa difficile, che s'introducesse pian piano l'heresia. Conciosia che quegli scrittori, che furono poi imitati da altri, tolsero con le loro buffonerie, e burle il credito, e la riverenza debite a' ministri, e alle cose sacre, delle quali non si deve ragionare, se non con molta humiltà, e sommissione : e s'honorano anche meglio co'l silenzio, che co'l favellarne. E che differenza è tra'l ridersi delle vigilie e de' digiuni, come fa Rabeles, e Marotto, e l'affermare che siano inventioni

d'uomini, e cose inutili, e di nissun profitto per il servizio di Dio, come fa Luthero, e Calvino?

RABELAIS ET LES LÉGISTES. — A la séance de rentrée de la conférence du stage des avocats (2 décembre 1911), M^e Jean Bardoux, second secrétaire sortant, a parlé des *Loix et des légistes dans l'œuvre de Rabelais*.

Il y a deux mille ans, a-t-il dit, Thémis était la plus belle fille de l'Olympe. Les Titans, ses pères, la voulurent bien doter et dans son berceau ils mirent la justice. Les plus avertis des parents se peuvent tromper et le présent tourna mal.

Sa malechance commença dès ses débuts dans le monde avec l'infortune de Prométhée. Les hommes ne l'ont jamais aimée; par contre, ils ont toujours parlé d'elle. Depuis deux mille ans, elle tient la scène...

Et M^e Jean Bardoux d'examiner l'œuvre de Rabelais « qui connaissait à merveille les habitudes et usages de la préparation aux examens de droit et les manifestations de la vie judiciaire de son époque ».

UN NOUVEAU RABELAIS. — C'est le recueil de morceaux choisis dans *Gargantua* et *Pantagruel* qui vient de paraître avec des illustrations de Louis Morin. M. T. de Wyzeva a transcrit en français moderne les passages qui lui ont semblé le plus intéressants, et il les a reliés par une analyse du reste de l'ouvrage. Dans son introduction, il n'a pas prétendu à l'érudition, certes, ni même à se montrer au courant de nos connaissances actuelles sur Rabelais.

LA GUERRE Picrocholine CONTINUE. — Extrait du compte-rendu par M. P. Laumonier de l'*Œuvre de Rabelais* par J. Plattard (dans *Revue critique*, 28 octobre 1911) :

Ce n'est pas seulement la topographie de la région comprise entre Montsoreau et la Roche-Clermont qu'on retrouve dans le *Gargantua*; ce n'est pas seulement le récit épique de luttes véritables auxquelles donnèrent lieu les rapports très tendus de propriétaires authentiques tels que le médecin Gaucher de Sainte-Marthe et l'avocat Antoine Rabelais; ce sont surtout les mœurs des indigènes, leur manière d'être et d'agir, leurs habitudes de langage et jusqu'à leur patois.

Je n'en donnerai qu'un exemple. Encore aujourd'hui subsistent des traces de cette animosité qui mit jadis aux prises les habitants du bourg de Seuillé et ceux de la commune voisine de Lerné. Interrogez les gens du pays; ils vous apprendront que la vieille rivalité se manifeste encore, non plus par des coups et des effusions de sang comme au temps de Picrochole et de Gargantua, mais par des brocards, des quolibets et des railleries; ils vous l'expliqueront par ce fait que la plus petite des deux localités (Seuillé, qui a 400 âmes) est subordonnée à la plus grande (Lerné, qui en a 1,200), en ce qui concerne l'alimentation quotidienne et les distractions du dimanche. Il n'y a plus de fouaciers renommés à Lerné depuis trois ou quatre générations, mais il y a des boulangers et des bouchers, et ce sont eux qui fournissent à Seuillé le pain et la viande. Quant à la « Société » où se jouent les bruyantes « parties de boules », elle est également à Lerné, et c'est là, dans le feu de la discussion ou simplement à l'entrée d'un sociétaire de Seuillé, que se croisent les apostrophes pittoresques de « glorieux », « ventre à caillés », « bec à fouaces » et autres aménités rabelaisiennes. Ces braves gens vous apprendront aussi que les gars du pays en mal de mariage s'en vont encore à Panzoust consulter les arrière-nièces de la réjouissante sibylle, sans craindre toutefois le geste cynique dont elle congédia Panurge et son compagnon.

Évidemment, l'œuvre de Rabelais a dans le terroir chinonais de profondes racines, par où elle a puisé une partie des sucs qui lui donnent sa particulière saveur.

LE ROMAN DE RENART ET L'ÉPISODE DE LA TEMPÊTE. — On connaît les deux sources principales de Rabelais dans l'épisode de la Tempête : le colloque intitulé *Naufrægium* dans lequel Érasme s'attaque à la superstition et au pharisaïsme et le *Baldo* de Folengo. D'ailleurs, les descriptions de tempêtes sur mer ne manquaient pas dans la littérature antérieure. Celle que nous fournit une des branches du *Roman de Renart* (*Renart le Novel*, v. 5314 et suiv.) me semble présenter avec le récit de Rabelais quelques analogies, sans doute fortuites. Sur sa nef tout allégorique dont la voile est de « boisdie » et le mât de « trècerie », Renart est assailli par une tempête. Aussitôt saisi de peur, il reconnaît ses fautes, il promet de faire sa paix avec Noble et de se croiser; puis il invoque Dieu « et tous les saints qui sont saints », il entonne le *Veni Creator*, que reprennent tous ses compagnons, réclame « l'aighe beneoite », « l'orcuel et l'esparge » et fait asperger tous les passagers en chantant « Asperges me Domine... »

Un pou après li tans canga
Coi fist et li solaus raia,
En mer n'apert vague ne onde.
Renart en qui tous maux abonde
Par le biel tans prist lors à rire.

Une fois à terre, il a oublié tous ses vœux. Lui aussi, comme Panurge, justifie le proverbe :

Passato el pericolo, gabato el santo.

René STUREL.

UN PRÉDÉCESSEUR DE NEVIZAN. — A côté d'assez nombreux ouvrages pédagogiques, l'humaniste italien Antonio Mancinelli (1452-1506) a composé sous le titre de *Sermonum decas* une sorte de *Dormi secure* à l'usage des conférenciers : c'est un recueil de 126 chapitres destiné à fournir aux jeunes gens qui voudraient parler en public le moyen de s'en tirer à bon compte, sans se faire soupçonner de plagiat : ils n'auront, leur dit l'auteur, qu'à réunir en un seul discours plusieurs des chapitres qui traitent de la même matière, ou, s'il n'y en a qu'un seul, à le reprendre en intervertissant l'ordre des idées, ou en modifiant l'expression. Parmi les sujets assez divers que traite Mancinellus dans ces dix livres se trouve la question si controversée alors du mariage ; et deux des chapitres les plus longs de l'ouvrage (lib. IX, tit. 1 et 2) sont intitulés, l'un *Non est nubendum*, l'autre *Nubendum est*. Nevizan, qui cite plusieurs fois l'ouvrage de Mancinellus (cf. *Sylva nupt.*, III, 13 ; IV, 116), a été frappé par ce détail, et, au début de son premier livre, il mentionne parmi ses prédécesseurs « Mancinellus in sermonibus, lib. IX, tit. 1, licet titulo seq. teneat contrarium ». Le volume de Mancinellus est d'ailleurs fort rare : la bibliothèque de l'École des chartes en possède un exemplaire de 1511, in-4°, et nous en avons récemment acquis un du même format (peut-être de la première édition) publié à Rome chez Eucharius Silber, alias Franck, en 1503.

René STUREL.

TONDU A LA CÉSARINE. — Lorsqu'on lit le portrait de Janotus de Bragmardo (*Gargantua*, I, 18) on est frappé par les antiphrases et les calembours que Rabelais a accumulés dans ces quatre ou cinq lignes : *coudignac de four, eau beniste de cave,*

vedeaulx, maistres inertes, et la variante *liripipion à l'anticque* substituée à *liripipion théologal*. L'expression *tondu à la césarine* paraît bien au premier abord être elle aussi une antiphrase pour désigner, en souvenir de Jules César, la calvitie de notre théologien. Mais voici un rapprochement qui peut faire naître quelques doutes sur cette interprétation. Dans la relation officielle donnée par Maurice Scève (?) de l'Entrée du roi à Lyon en 1548 (publiée en 1549; cf. Baur, *Maurice Scève et la renaissance lyonnaise*), nous rencontrons l'expression *la teste à cheveux crespez à la césarienne*, appliquée à des pages lucquois « habillés à la mode de l'anticque cavallerie romaine ». C'est évidemment aux Césars et non à Jules César que se rapporte cette allusion, à moins qu'on ne tente de l'expliquer par un rapprochement fantaisiste avec l'adjectif *caesariatus* (= intonsus) dérivé de *caesaries*. Quoi qu'il en soit, on peut se demander si l'expression dont Scève nous offre un exemple et celles de Rabelais sont indépendantes, ou si, au contraire, celui-ci n'aurait pas employé cette antiphrase pour indiquer que maître Janotus, en dépit des prescriptions réitérées des conciles, portait des cheveux longs, sans tonsure.

René STUREL.

L'ÉPOQUE DE RABELAIS.

Histoire littéraire.

— Parmi les *Catalogues et répertoires* publiés depuis la première édition du *Manuel bibliographique* de M. Lanson (1909), nous avons à citer présentement quelques ouvrages importants :

La *Bibliographie des impressions et œuvres de Josse Badius, imprimeur et humaniste (1462-1535)*, par Ph. Renouard (avec une notice biographique et 44 reproductions en fac-simile). Paris, Émile Paul et fils et Guillemin, 1908, 3 vol. in-8°;

La *Bibliographie lyonnaise*, de M. J. Baudrier, *Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle*. Lyon, Brun; Paris, A. Picard et fils, série VIII, 1910.

Voici la liste des libraires et imprimeurs étudiés dans cette huitième série :

Bacquenois, Nicolas, imprimeur à Lyon, Reims et Verdun;

Berthet, Jacques, libraire;

Borsaler, Henri, libraire;

Gryphius, Antoine, libraire;

Gryphius, Sébastien I^{er}, imprimeur et libraire;

Gryphius, Sébastien II, libraire à Lyon et à Bordeaux;

Gryphius, héritier de Sébastien I^{er};

Trot, Barthélemy, libraire;

M. Baudrier a donné, par ordre chronologique, une description bibliographique de tous les ouvrages qui parurent chez les libraires énumérés ci-dessus;

Le Catalogue de la Réserve XVI^e siècle (1501-1540) de la bibliothèque de l'Université de Paris. Paris, H. Champion, 1910, par Ch. Beaulieux. Nous avons dit (*R. É. R.*, t. VIII, p. 99) comment ce catalogue de 1,200 ouvrages constituait pour l'étude de l'humanisme et de la littérature au xvi^e siècle un excellent instrument de recherches et de travail.

HISTOIRE DES COLLÈGES ET DES UNIVERSITÉS. — L'histoire du *Collège de la Trinité avant 1540* a été étudiée par M. L. Gerig dans un livre publié en Amérique. La *Revue de la Renaissance* en a donné une traduction (1908-1911). 1^{er} article, mars-avril 1908. M. Gerig expose les origines du Collège. En 1523, les échevins de Lyon achetèrent aux confrères de la Trinité des bâtiments à usage d'école, afin d'y établir un collège. Les premiers principaux furent Guillaume Durand, 1527, et Jean Canappe, 1528-1530. — 2^e article, juillet-septembre 1909. Vicissitudes du Collège. Jehan Reynier d'Angers est nommé principal. Gilbert Ducher figure parmi les professeurs. — 3^e article, octobre-décembre 1910, et 4^e article, janvier-avril 1911. Barthélemy Aneau est nommé principal. Ses antécédents. Analyse du *formulaire* qu'il présenta au Consulat et qui contient son programme d'éducation. Principaux traits de ce plan d'études : l'élève récite à haute voix ; il « argumente » beaucoup ; les jeux de table sont utilisés pour l'instruction (comme dans le programme de Ponocrates) ; l'enseignement se donne en grec ou en latin : le principal fait « les jours de feste une leçon publique de quelque bon auteur de haulte gresse ».

LES GRANDS RHÉTORIQUEURS. — *Pierre Gringore*, par Charles Oulmont. Paris, H. Champion, 1911. In-8°, xxxii-383 pages. — Un des chapitres les plus brillants de l'*École des Rhétoriciens* de M. H. Guy est celui qu'il consacre à Pierre Gringore, « Joseph Prudhomme tout cuirassé de proverbes, » diamétralement opposé au Gringoire de V. Hugo et de Banville. Notre confrère M. Ch. Oulmont, qui a pris Gringore comme sujet de thèse de doctorat ès lettres, est loin d'être aussi sévère que M. Guy pour « Mère Sotte ». Il est même enclin à surfaire la valeur de son poète. C'est, — dit-il en faisant allusion à la devise de Gringore *Raison partout*, — c'est « un classique à qui l'art a manqué ». Sans doute, et avec l'art il lui a manqué encore le goût des idées générales et le réalisme psychologique, c'est-à-dire presque tous les éléments que l'on a accoutumé de comprendre dans la définition du « classique ».

Voici quelle est l'économie de l'étude de M. Oulmont. Après avoir déterminé l'origine de la famille de Gringore (il était Normand et non Lorrain), il reconstitue sa vie à l'aide de documents contemporains, dont quelques-uns inédits ou jusqu'à présent inaperçus. Il donne ensuite un classement des œuvres de Gringore par ordre chronologique de publication, avec la nomenclature des éditions anciennes et leurs descriptions bibliographiques. Puis il étudie le milieu où a vécu Gringore, son éducation, ses lectures; consacre un chapitre très documenté aux sources directes de Gringore, expose les idées que le poète a exprimées dans ses œuvres de morale générale (*Château d'Amour*, *Abus du Monde*, *Folles entreprises*). Pour nous faire mieux comprendre la portée des œuvres de circonstance de Gringore, il esquisse un aperçu de l'opinion publique de 1500 à 1515 et termine en définissant la personnalité de Gringore parmi ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains.

L'HUMANISME. — *Christophe de Longueil, humaniste (1488-1522)*, par Th. Simar, docteur en philosophie et lettres. 31^e fascicule du *Recueil des travaux* de l'Université de Louvain, 1911. — Cette étude, entreprise à la conférence de M. Lefranc à l'École des Hautes-Études en 1907, a découvert à M. Simar « un Longueil penseur, riche d'idées et de sentiment, un Longueil lutteur, ardent ennemi de la scolastique décadente..., un Longueil fourvoyé dans les ridicules excentricités des huma-

nistes italiens ». Sur le premier de ces trois aspects de Longueil, nous aurions bien des réserves à faire. Quoi qu'il en soit des jugements de M. Simar, on profitera certainement de cette bonne monographie, établie sur une documentation solide et large. Parmi les appendices figurent : 1° un répertoire analytique des lettres adressées par Longueil à ses principaux correspondants, sur le plan du *Répertoire analytique de la correspondance de Budé* de M. Delaruelle, et 2° une table, avec brèves indications bibliographiques, des autres personnages avec lesquels Longueil était en relations. Ce sont là deux instruments de recherches fort utiles.

— L'ouvrage de M. Alphonse Roersch, *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits*. Bruxelles, J. Van Oest, 1910, est un recueil d'articles sur divers humanistes belges de la Renaissance. Le ch. III, *Autour d'Érasme et de Rabelais, Hilaire Bertholf*, intéresse particulièrement les rabelaisants.

MAROT. — M. R. Fromage a publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* de janvier, mars et mai 1909 des *Poésies inédites de Clément Marot*.

La première pièce, recueillie dans les manuscrits du chirurgien Rasse des Nœux, est intitulée : *D'un monstre nouvellement baptisé*. Elle semble avoir été écrite en 1534 et peut être attribuée à Marot avec vraisemblance.

La seconde, *Sermon notable pour le jour de la dédicace*, avait déjà été imprimée en 1539 dans une plaquette fort rare. Elle est intéressante pour l'étude des idées religieuses de Marot.

La troisième série de ces poésies inédites est composée de huitains, dizains, épigrammes et d'une *Épître*.

PLATONISME. — M. Gohin (*Revue d'histoire littéraire*, 1911, p. 446-448), dans le compte-rendu d'un livre consacré à Agrippa d'Aubigné par S. Rocheblave, signale un prolongement lointain de l'influence du platonisme sur Agrippa d'Aubigné. Elle se manifeste par un poème de 270 vers sur l'*Androgyne*,¹ elle est encore sensible dans quelques strophes de deux *Odes*, dans un sonnet intitulé *Extase*. — Notons que l'auteur de cet article prépare une étude d'ensemble sur le *Platonisme* au xvi^e siècle.

LA PLÉIADE. — Notre confrère M. Hugues Vaganay a publié

REV. DES ÉT. RABELAISIENNES. IX.

32

dans les *Annales fléchoises et la Vallée du Loir* de mai-juin 1911, sous le titre : *Du nouveau sur Ronsard*, le texte d'un fragment de la *Franciade* antérieur à 1572. Ce texte se trouve dans une édition d'Horace commenté par Lambin (Jean Macé, 1579), à propos du vers 141 de l'*Épître aux Pisons* : *Dic misi Musa virum*. Cette allusion à l'Odyssée invite Lambin à citer le début de la *Franciade* : « Muse qui tiens les sommets du Parnasse, etc. » Il y ajoute : *La Prophétie de Cassandre des fortunes de Francus, prise du premier livre de la Franciade de P. de Ronsard*, au total, 104 vers. Cette note de Lambin avait été rédigée avant 1572, date de la mort de Lambin et date de la publication de la *Franciade*. Elle se trouve déjà dans l'édition d'Horace de 1567, mais elle n'est pas, — M. Vaganay aurait pu aisément le constater sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, — dans celle de 1561, Lyon, Jean de Tournes. Elle ne saurait s'y rencontrer, puisque Ronsard, comme l'a démontré M. Laumonier, ne s'est mis à écrire sa *Franciade* qu'après avoir obtenu de Charles IX, dans les entrevues de Plessis-lez-Tours, en 1565, la promesse de larges rémunérations pour le labeur de longue haleine qu'il entreprendrait. Voilà donc une petite addition à apporter au *Tableau chronologique des Œuvres de Ronsard* de M. Laumonier que nous avons recommandé à nos lecteurs dans la *R. É. R.*, t. VIII, p. 369.

— Les mêmes *Annales fléchoises*, n° de septembre-octobre 1911, donnent deux lettres inédites de la *Correspondance de Loys de Ronsart*, le père du poète, publiées par notre confrère M. Laumonier. Loys de Ronsart, maître d'hôtel des deux fils aînés du roi François I^{er}, les accompagna en Espagne, lorsqu'ils y furent retenus comme otages de leur père. Il y resta de 1526 à 1530. Nous possédons déjà deux lettres de lui remontant à l'époque de ce séjour en Espagne, 27 octobre 1529 et 15 janvier 1530. M. Laumonier en donne une réimpression et y ajoute le texte des deux lettres nouvellement découvertes et datant du 20 avril 1528 et 12 août 1530. Dans toutes les quatre, Loys de Ronsart se recommande à la bienveillance de grands personnages qui approchent le roi et sollicite de l'avancement en récompense de ses longs et loyaux services.

— Les numéros 5-6 (mai-juin) de la *Revue des bibliothèques* de 1909 contiennent deux notes concernant Joachim du Bellay.

La première, de M. Henri Chamard, sur *Un ancien exem-*

plaire de Joachim du Bellay, appartenant à la bibliothèque de l'Université de Paris, mentionne une édition inconnue (1553) de la *Deffence* et aussi une édition ignorée de l'*Antérotique*, qui semble se joindre à celle de l'*Olive* de 1554.

La seconde, de M. Jacques Madeleine, *Sur un exemplaire des Œuvres françaises de Joachim du Bellay*, signale un recueil qui offre des particularités singulières et difficiles à expliquer.

— On prendra un vif plaisir à la lecture des deux agréables articles que M. Bellessort a publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* des 1^{er} et 15 octobre 1911 sur *Notre Ronsard*. On y trouvera exposées les conclusions qui se dégagent des dernières études consacrées à Ronsard : de l'édition des *Amours* de notre confrère M. H. Vaganay, d'un *Essai sur Pierre de Ronsard* de M. Henri Longnon, qui doit prochainement paraître à la librairie H. Champion, et surtout des thèses de notre confrère M. Paul Laumonier, « la plus vaste contribution qu'on ait encore apportée à l'étude de notre poète ». Le titre de ces articles « *Notre Ronsard* » a été inspiré à M. Bellessort par ce caractère national, voire gaulois, de Ronsard que l'ouvrage de M. Laumonier a particulièrement mis en relief (voir mon compte-rendu de ses thèses dans *R. É. R.*, t. VIII, p. 231).

Jean PLATTARD.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Statuts	I
Liste des membres	IV
 Rabelais et le théâtre, par Gustave COHEN.	 I
Sur quelques dates de la vie de Rabelais : I. La date probable de la naissance de Rabelais; II. Sur la date de l'affaire des livres grecs au couvent de Fontenay, par Abel LEFRANC	73
Charles Carmoy, peintre du cardinal Du Bellay et du roi Mégiste, par Maurice ROY	77
Documents sur la famille Rabelais, par le Dr E. FAUCILLON et H. GRIMAUD	80
Rabelais et Mellin de Saint-Gelais, par Jean PLATTARD.	90
A propos des termes nautiques chez Rabelais; Rabelais et la marine de la Loire, par Jacques SOYER.	109
Notes lexicographiques : I. Le mot « picrochole » après Rabelais; II. A propos du mot « mosquée », par H. VAGANAY	115
Une nouvelle carte du pays chinonais, par Henri CLOUZOT	117
Rabelais en Hongrie, par Louis KARL	124
Rabelais et l'assyriologie, par Alfred BOISSIER	127
Notes pour le commentaire, par P. DORVEAUX, H. H., A. THOMAS, A. L.	129
Pièces relatives au procès de Gaucher de Sainte-Marthe avec les marchands fréquentant la rivière de Loire	133
La date du <i>Moyen de parvenir</i> , par E.-H. CLOUZOT	141
L'identification de Raminagrobis, par Abel LEFRANC	144
Rabelais médecin du grand hôpital de Lyon, par Abel LEFRANC	148

	Pages
Les dates de publication du <i>Pantagruel</i> et des premiers ouvrages de Rabelais [post-scriptum : De l'antériorité du <i>Pantagruel</i> sur le <i>Gargantua</i>], par Abel LEFRANC	151
Bertrand de La Borderie et le <i>Discours du Voyage de Constantinople</i> (1537-1538), par V.-L. BOURRILLY	183
Frère Antoine Du Saix, « commandeur jambonnier de Saint-Antoine », de Bourg-en-Bresse, par J. PLATTARD	221
Rabelaesiana, par Lazare SAINÉAN	249
Trois contemporains de Rabelais; pour l'histoire du français moderne, par Hugues VAGANAY.	295
Un récit inédit de la <i>Sciomachie</i> , par Lucien Romier.	321
Un document nouveau sur la légende de <i>Pantagruel</i> à la fin du x ^e siècle, par Jean PLATTARD	326
Les saints producteurs de maladies, par H. VAGANAY.	331
Notes sur quelques farces de la Renaissance : I. La « Femme mute »; II. La farce de Maistre Mimin le goutteux; III. La farce de Robinet, badin, et de la Femme veuve; IV. La farce de Maistre Mimin, étudiant; V. Farce du « Gaudisseur qui se vante de ses faictz et ung sot qui lui respond au contraire »; VI. Farce du médecin qui guarist de toutes sortes de maladies; VII. Farce d'ung ramonneur de cheminées, par Emmanuel PHILIPOT	365
L'Écriture sainte et la littérature scripturaire dans l'œuvre de Rabelais (additions et corrections), par Jean PLATTARD	423
Un lecteur de Rabelais au xvi ^e siècle : Charles Coypeau d'Assoucy, par Henri CLOUZOT et L. SAINÉAN.	437
<i>Pantagruel</i> lu au Louvre, devant le roi Charles IX, en 1563, par Jean PLATTARD	442
Rabelais et Tallemant des Réaux, par Léo DESAIVRE	444
Notes pour le commentaire, par L. SAINÉAN, R. BLANCHARD, J. PLATTARD	447
Conjectures sur « Medamothi », par Henri CLOUZOT	456
La prétendue visite de Rabelais au château de Bury, par Henri CLOUZOT	462
La Cléopâtre captive de Jodelle, par Gustave COHEN	465

COMPTES-RENDUS.

	Pages
Caroline RUUTZ-REES. Charles de Sainte-Marthe (1512-1555) (Jean PLATTARD)	160
Pierre VILLEY. L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de <u>Montaigne</u> et de Rousseau (Jean PLATTARD)	333
Louis THUASNE. Villon et Rabelais. Notes et commentaires (Jean PLATTARD)	335
Jean CALVIN. Institution de la religion chrestienne; texte de... 1541, réimprimé sous la direction de Abel LEFRANC, par Henri CHATELAIN et Jacques PANNIER (Jean PLATTARD)	338

Locke

CHRONIQUE.

[Avertissement]	163
I. RABELAIS. Société des Études rabelaisiennes, p. 164, 468. — L'Aître Saint-Pol et l'hôtel de Saint-Maur [la sépulture de Rabelais], p. 166. — Rabelais et le capitaine Rossel [1870], p. 168. — Theologi... genus irritabile et superciliosum [survivance du scotisme jusqu'à nos jours], p. 170. — Un mauvais tour de Panurge [tour récent et analogue à celui du l. II, ch. xxii], p. 171. — Une mention de Rabelais au xvi ^e siècle [Beard <i>Theatre of God's jugements</i>], p. 171. — Rabelais cité par un auteur anglais du xvi ^e siècle [Shirley, 1634], p. 172. — Les Pantagruélistes en 1537 [Eustorg de Beaulieu, 1544], p. 172. — Rabelais et le théâtre [le Parquet des moines de Saint-Maixent], p. 173. — Des rabelaisants en Hollande [en 1911], p. 173. — Rabelais et le tchèue du xvi ^e siècle, p. 173. — Le seigneur de Grignault [l. I, ch. xxii], p. 174. — Livres et articles récents, p. 174. — Rabelais au Brésil [son succès de nos jours], p. 343. — Montaignon et le <i>Pantagruel</i> de Dresde [édition préparée et non publiée], p. 344. — Pantagruel en l'île des Femmes [nouvelle de P. Mille], p. 346. — Vin à une oreille [l. I, ch. v], p. 346. — La chapelle de Thélème, p. 347. — Sur le nez de Socrate [l. I, Prol.], p. 468. — Rabelais et Giov. Botero [1595], p. 470. — Rabelais et les légistes [conférence par M ^e Jean Bardoux],	

- p. 471. — Un nouveau Rabelais [morceaux choisis en français moderne], p. 471. — La guerre picrocholine continue [rivalité persistante entre Seuillé et Lerné], p. 471. — Le roman de Renart et l'épisode de la Tempête, p. 472. — Un prédécesseur de Nevizan [Mancinelli, rarissime], p. 473. — Tondus à la Césarine [l. I, ch. xviii], p. 473.
- II. L'ÉPOQUE DE RABELAIS. — Histoire littéraire, p. 174, 474. — Histoire politique et religieuse, p. 348.

ILLUSTRATIONS.

	Pages
Le Mystère de Sainte Apolline, d'après la miniature de Jean Fouquet	16-17
Théâtre où fut joué le Mystère de la Passion à Valenciennes en 1547	18-19
Chaudière et gueule infernales, détail du tympan de la cathédrale de Bourges	20-21
La gueule d'enfer, volet du triptyque de Lucas de Leyde représentant le <i>Jugement dernier</i> , peint en 1526	22-23
« Sots » en costume : a) Goulot de bouteille ; b) porte-clé : le Fou avec sa marotte ; travail français du xvr ^e siècle	50-51
Patelin achetant son drap à Maître Guillaume ; fac-similé du fol. a vi r ^o de l'édition imprimée vers 1500 par la veuve Pierre Le Caron	52-53
Patelin jouant le malade ; fac-similé du fol. b iv v ^o	54-55
Patelin plaidant devant le juge et son greffier ; fac-similé du fol. e ii r ^o	58-59
Carte du théâtre de la guerre picrocholine.	120-121

TABLE ANALYTIQUE
DES ARTICLES DES *MÉLANGES*

Parus dans les tomes I, 1903, à IX, 1911¹.

Gargantua.

I, Prol. : Montevieille	IX, 265
I, Prol. : « Vous n'approchez ne de pieds ne de mains ».	II, 256
I, Prol. : Silenes	VII, 433
I, Prol. : « Vistes-vous oncques chien rencontrant quel- que os medullare »	VIII, 211
I, I : Le transport des regnes et empires	VI, 56, 182; IX, 131
I, II : Le trou de Saint-Patrice	VIII, 201
I, II : Les fanfreluches antidotées	VIII, 90
I, III : Jambons de Mayence et de Bayonne	VIII, 217
I, III : Boutargues	VII, 450
I, IV : Coiraux	VII, 98
I, IV : Prez guimaulx	VII, 96
I, IV : La grande diablerie à quatre personnages	VII, 97
I, V : Bouteille et flacon	II, 141
I, V : Clairret.	VII, 99
I, VIII : Purée septembrale	IX, 451
I, IX : La devise de Monsieur l'admiral.	VI, 368
I, IX : Bisouars.	V, 84; VII, 396; VIII, 155
I, XI : Battre le chien devant le lion.	IV, 226
I, XII : Et luy faisoit changer de poil	VII, 99
I, XII : Les estables au plus haut du logis.	VI, 214
I, XII : Rire comme un tas de mousches	V, 152
I, XII : Avoir le moine	IX, 451
I, XIII : Vin breton	VII, 100
I, XIII : Manjoinct.	II, 138
I, XIV : Les Pars	II, 253
I, XIV : Les piliers d'Enay	VI, 385

1. Cette table, qui n'est que provisoire, manque de méthode. Je pense néanmoins qu'elle pourra rendre des services. J'ai laissé de côté les articles généraux et les études d'ensemble, comme les *Topographies*, les *Jeux de Gargantua*, *l'Écriture sainte dans l'œuvre de Rabelais*, *Rabelais et Servius*, *Rabelais et Érasme*, etc.; les articles identifiant les personnages cités à des personnages réels, comme *Le sieur de Saint-Ayl*, *Charles Charmoy*, etc.; et enfin les articles plus particulièrement lexicographiques et linguistiques qui sont l'objet de l'index suivant.

I, xv : Au temps que les bestes parloient	VII, 447
I, xvi : Alezan toustade	VII, 100
I, xvii : Saint Guodegrin	VIII, 361
I, xviii : Coudignac de four	III, 183; VI, 212
I, xix : Un quidam latinisateur.	II, 256; III, 385
I, xix : Notre-Dame de Santé	VII, 441
I, xx : Suppositions et parva logicalia	VII, 446
I, xxii : A pet en gueulle	IX, 449
I, xxiii : Fanfarer et faire les petits popismes	VII, 100
I, xxiii : Elebore de Anticyre	VII, 101
I, xxiii : Cottoniat.	VII, 101
I, xxiii : Un trou de lentisce.	VII, 102
I, xxiii : Rhizotome	VII, 102
I, xxiv : Caton et Pline	VII, 103
I, xxiv : Axunges peregrines.	VII, 103
I, xxv : Le nommé Forgier	II, 44
I, xxv : Des pineaux.	VII, 103
I, xxv : Des fiers	VII, 104
I, xxv : Des muscadeaux	VII, 105
I, xxv : De la bicane.	VII, 105
I, xxv : Des foyrars	VII, 106
I, xxv : Francs aubiers.	VII, 106
I, xxv : Gros raisins chenus.	VII, 106
I, xxvii : Spondilles	VII, 117, 400
I, xxxiii : Sigeilmes	VIII, 218, 376; IX, 130
I, xxxiv : Vin de la Faye-Monjau	VII, 399; IX, 132
I, xxxvii : Colliege de Montagu	VII, 285
I, xlv : Les Boutepeste.	IX, 453
I, xlv : Avoir le moine	IX, 451
I, xlv : Les saints préposés aux maladies.	IV, 199; IX, 331
I, lviii : L'enigme.	VIII, 90

Pantagruel.

II, Prol. : Poudre d'oribus	IV, 75; V, 410
II, Prol. : Pays de vache	VII, 442
II, Prol. : Crotenotaire des martyrs amans	IX, 450
II, I : Généalogie de Pantagruel	V, 193
II, I : Ne reminiscaris	I, 71
II, I : Allusion à une chanson	II, 140
II, I : Broncher comme debitoribus à gauche	V, 403
II, I : Les couilles de Lorraine.	VII, 447
II, iv : Passelourdin	VI, 392; VII, 377
II, v : Sansay	VII, 399
II, vii : Bibliothèque de Saint-Victor. II, 135, 137, 253; VII, 487; IX, 447	

II, ix : Phrases basques.	III, 276; VI, 294
II, ix : Phrases allemandes	VI, 286 et suiv.
II, ix : Phrases anglaises et écossaises . .	VI, 291 et suiv.; VI, 456
II, ix : Phrases turques	VI, 294; VII, 88 et suiv.
II, ix : Phrases d'hébreu	VI, 296
II, xii : Ganivet de Lyon	VI, 213
II, xii : Hugrement	VII, 448
II, xiii : Les lunettes des princes	II, 255
II, xiii : Chandelles de noix de Mirebalais.	II, 228; III, 329; V, 428
II, xvi : Maistre Mouche	III, 376
II, xviii : Pantagruel logé à l'hôtel Saint-Denis.	VI, 38
II, xxii : Le tour de Panurge à la dame parisienne . .	II, 225
II, xxvii : Il n'est ombre que de courtines	II, 141
II, xxviii : Lithontripon, nephrocartarticon, coudinac cantharidisé, autres espèces diurétiques.	III, 179
II, xxix : La vérolle	VIII, 212
II, xxx : Maujoinct	II, 138
II, xxx : Diamerdis	III, 311
II, xxxi : Monsieur du roy de troys cuictes . .	VIII, 209; IX, 129
II, xxxii : Comment Pantagruel	IV, 179
II, xxxiii : Les lieues des landes	VI, 66
II, xxxiv : L'huile de Maguelet.	I, 55
II, xxxiv : Purée de septembre	IX, 451

Tiers Livre.

III, Prol. : Baffouoit, enclouoit, etc.	IX, 286
III, vii : Allonger les ss	VII, 107
III, vii : La pusse en l'oreille	V, 98
III, x : Il se y convient mettre à l'aventure.	VII, 449
III, xi : Le cœur me bat comme une mitaine	VII, 107
III, xi : Le mauldikt livre du pasetemps des dez. . .	VII, 367
III, xiii : La sphere	III, 305; IV, 264
III, xiv : Noël nouvelet.	IV, 188
III, xv : Maistre Mouche	III, 376
III, xviii : Artus Coultant	I, 69
III, xx : Alkatim	VII, 391
III, xx : La divination des signes	I, 23; II, 41
III, xxii : Ascarides, buboniques, vermes, draconneaux, vene meden	VII, 397
III, xxii : Noueries d'aiguillette.	VIII, 122
III, xxvi : Les trésors de l'Antechrist	VI, 61
III, xxxi : Drogues et plantes aphrodisiaques	V, 85
III, xxxvii : Le faquin et le rôtiisseur.	I, 13, 222; III, 303; V, 185
III, xlix-lii : Le Pantagruelion	III, 402

Quart Livre.

IV, Anc. Prol. : Pierre du Coignet.	IV, 179
IV, Anc. Prol. : Noelz en langage poictevin	IV, 188
IV, I : Triremes, ramberges, gallions et liburniques	V, 424
IV, II : Tapisserie achetée par Pantagruel.	V, 424
IV, v : Medamothi	IX, 456
IV, vi : Limestre	VIII, 162
IV, xvi : Bailler le moine	IX, 451
IV, xxi : Quaresmeprenant	IV, 49, 250
IV, xxi : La Brosse en Xantonge	V, 195
IV, xxi : Alkatim	VII, 391
IV, xxxi : Rasette	VII, 394, 448
IV, xl : Guodepie ; Jolivet	VI, 292 ; VII, 406, 410, 446
IV, lvii : Le mons du Daulphiné	IV, 170
IV, lx : Guodepie	VI, 292 ; VII, 406, 446

Cinquième Livre.

V, xx : Les verolez de Rouen	VIII, 213
V, xx : Les trois manieres d'hetique.	VIII, 216
V, xx : Tabachins, chachanins, etc.	VI, 302-7
V, xxiii : Le Grand et le Petit Luminaire des apothi- caires.	III, 176
V, xxxii : L'icosimixe, jadis consacrée par Canope, fille de Tisias.	III, 304
V, xxxiii :	VIII, 191 ; IX, 259
V, xxxv : Le trou de Saint Patrice	VIII, 200
V, lxv : Sofpassue	VII, 91

Pantagrueline Prognostication.

Ch. vii : Marrons.	IV, 173
----------------------------	---------

Grandes et inestimables Cronicques.

.	V, 155
-----------	--------

INDEX

DES

NOTES ET ARTICLES PLUS PARTICULIÈREMENT LEXICOGRAPHIQUES

Parus dans les tomes I, 1903, à IX, 1911¹.

Aberkeids, VI, p. 290; VII, p. 332. — Abiron, VI, p. 297. — Aboth, VI, p. 304. — Acclamation, VII, p. 480. — Afester, IX, p. 291. — Affuster, IX, p. 291. — Agarene, VII, p. 333. — Agelastes, VIII, p. 144. — Alambic, VI, p. 312. — Alberge, VI, p. 313. — Albian Camar, VI, p. 301. — Alcharat, VI, p. 316. — Algorisme, VI, p. 312. — Algebre, VI, p. 311. — Algousan, VI, p. 314. — Alhartraf, VI, p. 316. — Aliboron (Maistre), IX, p. 249. — Alicacabut, VI, p. 309. — Alidada, VI, p. 311. — Alipentin, VII, p. 335. — Alkatim, VI, p. 309; VII, p. 93, 391. — Alkermes, VI, p. 310. — Alluz, VI, p. 287. — Almucantarath, VI, p. 311. — Alternation, VIII, p. 364. — Amadou, IX, p. 291. — Anicroche, V, p. 392. — Armer, IX, p. 290. — Arschas darpenins, VI, p. 304. — Articulation, V, p. 102. — Assassinateur, VI, p. 314. — Aubercot, VIII, p. 358. — Averlan, VII, p. 453. — Azemine, VI, p. 314. — Azimuth, VI, p. 311.

Baffouer, VII, p. 336. — Baratter, IX, p. 289. — Barragouin, V, p. 393. — Baschat, VI, p. 295. — Baster, IX, p. 289. — Baurach, VI, p. 310. — Bazar, V, p. 392. — Been, VI, p. 312. — Befflez, VIII, p. 143. — Bestes, VIII, p. 145. — Bigot, VIII, p. 152. — Billevesée, VII, p. 462. — Bimbeloter, IX, p. 289. — Bisouart, VIII, p. 155. — Bistorier, IX, p. 293. — Biterne, VII, p. 339. — Blocquer, IX, p. 290. — Botineur, VIII, p. 136. — Boursouflez, VIII, p. 135. — Bracquer, IX, p. 288. — Breguoy, VI, p. 293. — Bricquer, IX, p. 288. — Briffaulx, VIII, p. 139. — Bronze, VII, p. 480; VIII, p. 364. — Brouiller, IX, p. 289. — Brusque, VII, p. 480. — Burgot, VIII, p. 151.

Cabosser, IX, p. 292. — Caffard, caphart, VIII, p. 153. — Cagot,

1. Pour éviter des répétitions très nombreuses et gagner du temps, nous avons disposé cette table alphabétiquement au lieu de la fonder dans la précédente. Nous n'avons pas dépouillé les articles généraux suivants, auxquels il faudra se reporter : *Les adverbess terminés en -ment* (t. I-III); *Ce que le vocabulaire du français littéraire moderne doit à Rabelais* (t. III, p. 280); *Le chat et le singe dans Rabelais* (t. V, p. 456); *Cent vocables rabelaisiens avant Rabelais* (t. V, p. 310); *Les termes nautiques chez Rabelais* (t. VIII, p. 1; t. IX, p. 109). Voir ci-dessus la n. 1 de la p. 484.

- VIII, p. 154, 180. — Caloyer, VIII, p. 354. — Canibales, VIII, p. 145. — Capution, VIII, p. 135. — Caradoth, VI, p. 307. — Carimari-Carimara, IX, p. 254. — Carous, Carrous, VI, p. 287; VII, p. 83; IX, p. 130. — Catadupe, VIII, p. 355. — Cauquemare, VIII, p. 144. — Chachanins, VI, p. 302. — Chalupper, IX, p. 293. — Chamailier, IX, p. 292. — Chapoter, IX, p. 293. — Charmer, IX, p. 293. — Chelimins, VI, p. 306. — Cheriph, VI, p. 315. — Chesinins, VI, p. 303. — Chiabrena, V, p. 309; VII, p. 487. — Chippe, VI, p. 293. — Clabosser, IX, p. 293. — Claver, IX, p. 290. — Contour, VIII, p. 364. — Coquesigrue, V, p. 401. — Coscosson, VI, p. 313. — Croche, VIII, p. 365. — Crocquelardon, VIII, p. 136. — Cuistre, VIII, p. 204. — Cuistres, VIII, p. 204.
- Dal baroth, VI, p. 294. — Das dich gots leyden (martr) schend!, VI, p. 288. — Dass ist cotz!, VI, p. 288. — Dathan, VI, p. 297. — Dea, dia, VIII, p. 158. — Debitoribus à gauche, V, p. 403. — Detraquer, IX, p. 288. — Dimions, VI, p. 306.
- Elixir, VI, p. 312. — Eminins, VI, p. 306. — Empaletocqué, VIII, p. 135. — Empantouffé, VIII, p. 136. — Enfrocqué, VIII, p. 135. — Engiponné, VIII, p. 135. — Enig, Evig, VI, p. 289. — Enilin, VI, p. 304. — Entraver, IX, p. 288. — Estouper, IX, p. 292. — Estrelins, VII, p. 342. — Estrindore, VII, p. 461. — Etheré, VII, p. 479. — Exterioirement, V, p. 102.
- Fagoteurs de tabus, VIII, p. 140. — Fallot, V, p. 404; VI, p. 292; VII, p. 459. — Fanfare, VII, p. 480. — Faquin, V, p. 405. — Farfadet, VIII, p. 145. — Fen, VII, p. 395, 443. — Fistique, VI, p. 313; VII, p. 344. — Flatter, IX, p. 289. — Frappard, VIII, p. 140. — Frater, VIII, p. 146. — Fredon, VIII, p. 138. — Frelore, VI, p. 289; VII, p. 332, 458. — Frere Lubin, VIII, p. 140.
- Garbin, VI, p. 315. — Gastrolatres, VIII, p. 140. — Gaudebillaux, VII, p. 462. — Gebarim, VI, p. 300. — Geleniabin, VI, p. 310. — Genissaire, VI, p. 295; VII, p. 345. — Gens qui regardent par un pertuis, VIII, p. 137. — Giborins, VI, p. 305. — Godepie, voir la table précédente, l. IV, ch. XL. — Godale, VI, p. 293. — Goildronner, IX, p. 292. — Gots, VIII, p. 151. — Gotz, VI, p. 297; VIII, p. 149, 151. — Grimaud, V, p. 406. — Gueux, VIII, p. 142.
- Haire, VIII, p. 136. — Hanebane, VI, p. 293. — Harborins, VI, p. 306. — Haulser le temps, VII, p. 93. — Haymachy, VII, p. 89. — Her, VI, p. 289. — Hermite, VIII, p. 143. — Hobin, VI, p. 293. — Hur-luburlu, VII, p. 257, 333, 460. — Hydropicques, VIII, p. 135.
- Jambe de Dieu, VI, p. 298; VII, p. 346. — Jarbots, Jecabots, VI, p. 305.

Lagona edatera, VI, p. 294. — Lancement, VII, p. 83. — Larves, VIII, p. 145. — Limestone, VIII, p. 162. — Liminaire, VIII, p. 364. — Lirelofre, V, p. 408.

Magot, VIII, p. 148. — Mangeur des péchés, VIII, p. 140. — Mangeur de serpens, VIII, p. 143. — Magnelet, VI, p. 314. — Magotz, VI, p. 297. — Marmiteux, VIII, p. 154. — Massorete, IX, p. 263. — Massoretz, VI, p. 297. — Mastins, VIII, p. 147. — Matagot, VIII, p. 148. — Mebins, VI, p. 305. — Millours, VI, p. 292. — Mirach, VI, p. 309; VII, p. 91. — Misanthrope, VIII, p. 144. — Mitonner, IX, p. 293. — Mitouffé, VIII, p. 136. — Monouc, VII, p. 90, 403, 445. — Montevecille, Monteville, IX, p. 265. — Morion, VIII, p. 365. — Mosquée, IX, p. 116. — Musaphis, VI, p. 295. — Musquette, VIII, p. 359. — Mystes, VIII, p. 146.

Naphe, VI, p. 310. — Natter, IX, p. 289. — Nearins, VI, p. 303. — Nedibins, VI, p. 303. — Neemanins, VI, p. 303. — Nerein, VI, p. 303.

Oince, IX, p. 131, 448. — Ostade, VI, p. 293.

Papelard, VIII, p. 154. — Papeligosse, VII, p. 352. — Pastophores, VIII, p. 146. — Paternostrier, VIII, p. 138. — Patepelue, VIII, p. 147. — Perazons, VI, p. 304. — Perpetuons, VIII, p. 138. — Picrochole, IX, p. 115. — Porteurs de rogatons, VIII, p. 142. — Presthan, VIII, p. 357. — Prestre Jean, IX, p. 268.

Raminagrobis, IX, p. 275. — Rasette, VI, p. 312, 394, 448. — Remberge, VI, p. 293. — Rozuins, VI, p. 303.

Sanctoron, VIII, p. 138. — Sangbreguoy, VI, p. 293. — Sansonnet, VIII, p. 151. — Sarins, VI, p. 304. — Sarpe, VI, p. 292. — Sarra-bovites, VIII, p. 140. — Schibboleth, VI, p. 297. — Segamins, VI, p. 303. — Selzir, VI, p. 316. — Seraph, VI, p. 315; VII, p. 464; VIII, p. 355. — Serrail, VI, p. 295. — Sigeilmes, VIII, p. 218; IX, p. 130. — Siphach, VI, p. 309; VII, p. 91. — Siroc, VI, p. 315. — Sofpas-sue, VII, p. 71. — Sotris, VI, p. 304. — Sophy, VIII, p. 356. — Symmystes, VIII, p. 146.

Tabachins, VI, p. 302. — Tabuster, IX, p. 289. — Tacuins, VI, p. 311. — Talasmans, VII, p. 89. — Talisman, VIII, p. 164. — Taper, IX, p. 289. — Tastonner, IX, p. 289. — Tauchie, VI, p. 315. — Taulpetier, VIII, p. 143. — Teleniabin, VI, 310. — Timper, IX, p. 290. — Tintalorisé, VIII, p. 166. — Tire-larigot, VII, p. 353. — Tirelupin, VIII, p. 141. — Tohu bohu, VI, p. 298. — Torcoul, VIII, p. 137. — Torticolli, VIII, p. 137. — Tracasser, IX, p. 290. — Treignan (saint), VII, p. 457. — Treper, IX, p. 290. — Trinquier, VI, p. 288, 292. — Tripoter, IX, p. 290. — Triquoter, IX, p. 288.

Vene Meden, VII, p. 92. — Verser, IX, p. 288. — Viedase, V, p. 411; VIII, p. 168. — Virer, IX, p. 288. — Vocable, VIII, p. 364, 365. — Vrelopper, IX, p. 293.

Zenith, VI, p. 312.

ERRATA.

TOME VIII (1910).

- P. 122, l. 16, au lieu de : *ch. XXII*, lisez : *ch. XXXII*.
 P. 229, dernière ligne, au lieu de : 1555, lisez : 1556.
 P. 327, l. 9, au lieu de : 1582, lisez : 1552.
 — n. 1, au lieu de : *Theophylachi*, lisez : *Theophylacti*.
 P. 370, l. 6, au lieu de : 1554, lisez : 1552.
 P. 345, l. 25, au lieu de : *coustré*, lisez : *coustre*.
 — l. 32, au lieu de : *custorem*, lisez : *custor*.

TOME IX (1911).

- P. 253, l. 1-2, supprimer : *d'Aubigné*.
 P. 285, l. 21, au lieu de : *dos à dos*, lisez : *vis-à-vis*.

Le gérant : Jacques BOULENGER.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

1911 (8^e Année)

4^e Fascicule

REVUE

DES

ÉTUDES RABELAISIENNES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

CONSACRÉE

A RABELAIS ET A SON TEMPS

TOME IX — 1911



PARIS

HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

24, QUAI MALAQUAIS

(911)

SOMMAIRE

Notes sur quelques farces de la Renaissance, par Emmanuel PHILIPOT, P. 365. — *L'Écriture sainte et la littérature scripturaire dans l'œuvre de Rabelais* (additions et corrections), par Jean PLATTARD, P. 423. — *Un lecteur de Rabelais au XVII^e siècle : Charles Corpeau d'Anagny*, par L. SAINÉAN, P. 437. — *Pantagruel lu au Louvre, devant le roi Charles IX, en 1563*, par Jean PLATTARD, P. 441. — *Rabelais et Tallemant des Réaux*, par LEO DESAUVRE, P. 443. — *Notes pour le Commentaire*, par L. SAINÉAN, R. BLANCHARD, J. PLATTARD, P. 447. — *Conjectures sur « Medamothi »*, par Henri CLOUZOT, P. 456. — *La prétendue visite de Rabelais au château de Bury*, par Henri CLOUZOT, P. 462. — *La Cléopâtre captive de Jodelle*, par Gustave COHEN, P. 465.

CHRONIQUE, P. 468.

Adresser toutes les communications au secrétaire, M. Jacques BOULENGER, 71, rue du Connétable, à Chantilly (Oise).

PUBLICATIONS

ou

LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES.

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIENNES :

Abonnements	10 fr.
Prix du fascicule de l'année en cours	5 fr.
Prix des années écoulées : 1903, épuisé; 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909	15 fr.
1910	15 fr.
<i>Pantagruel</i> , édition de Lyon, Juste, 1533, réimprimé d'après l'exemplaire unique... par P. BAREAU, Jacques BOULENGER et H. PATRY. In-8° de viii-112 p., avec 8 fac-similés	5 fr.
<i>L'Isle sonnante</i> par M. François Rabelais, réimprimée pour la première fois par Abel LEROUX et Jacques BOULENGER. In-8°, avec un fac-similé	3 fr. 50
<i>Au pays de Rabelais</i> , par Louis LOYOT. In-8°, avec 10 photographies	2 fr. 50
<i>Le Quart Livre de Pantagruel</i> (édition dite partielle, Lyon, 1548), texte critique avec une introduction par Jean PLATON. In-8° de 106 p.	5 fr.
<i>Lettres écrites d'Italie</i> par François Rabelais (décembre 1535-juin 1540), nouvelle édition critique... par V.-L. BOURQUIN. In-8° de 100 p., avec 5 fac-similés. Ne se vend qu'avec l'année 1910.	

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR,
5, QUAI MALAQUAIS.

Les classiques français du moyen âge

Collection de textes français et provençaux antérieurs à 1500.
Publiée sous la direction de MARIE ROQUES, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études.

La chastelaine de Vergi , poème du XIII ^e siècle, édité par GASTON RAYNAUD. 1 vol. in-8°, viii-34 p.	0 fr. 80
Villon , Œuvres, édité par un ancien archiviste (Ang. LORRAIN). In-8°, xvi-194 p.	2 fr.
Courtois d'Arras , jeu du XIII ^e siècle, édité par E. FÉRAL. 1 vol. in-8°, vi-34 p.	0 fr. 80
La Vie de saint Alexis , poème du XII ^e siècle. Texte critique de Gaston PARIS. 1 vol. in-8°, vi-50 p.	1 fr. 50
Le Garçon et l'Avenge , jeu du XIII ^e siècle, édité par Marie Roques. 1 vol. in-8°, vi-18 p.	0 fr. 50
Adam le Bossu , troubadour aragonais du XIII ^e siècle. Le Jeu de la Fouillée, édité par Ernest LAZARUS. 1 vol. in-8°	2 fr.
Classiques castillans (Les) , Édition de la « La Lectura » de Madrid. Chaque volume de 200 à 400 pages, in-8°, broché	3 fr.
— Relié espagnole peau	5 fr. Telle. 4 fr.
<i>Œuvres parues</i> : Santa Teresa. Tomo I : <i>Los Murados</i> . — Tirso de Molina. Tomo I : <i>Tauro</i> . — Cervantès. <i>Don Quixote</i> . Tomo I et tomo II. — Garcilaso. <i>Obras</i> . — Quevedo. <i>Obras</i> . Tomo I : <i>Vita del Bursar</i> .	

Jean Calvin. Institution de la religion chrestienne,

texte de la première édition française (1540). Reimprimé, sous la direction de Abel LEROUX, professeur au Collège de France, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, par Henri CHARVELAIN, agrégé, docteur, professeur à l'Université de Birmingham, et Jacques PANNIER, pasteur, licencié es lettres. 1 tome en deux fascicules in-8°, 57-79 pages de fac-similés, xii-432, 433-847. 15 fr.

Charles OUDINOT, docteur es lettres. **La Poésie morale,**

politique et dramatique à la veille de la

Renaissance. Pierre Gringore. In-8° raisin, xxiii-

384 p. 7 fr. 50

Du même auteur :

Étude sur la langue de Pierre Gringore. 1911, in-8°, vii-136 p. 4 fr.

Pierre CHAUVEAU, archiviste-paléographe. **La vie de**

Charles d'Orléans (1394-1465). Fort vol. in-8°

700 p., avec 16 phototypies. 15 fr.

Jacques PANNIER, pasteur, docteur es lettres. **L'Église**

Réformée de Paris sous Henri IV. Rapports de

P'Église et de

P'État. — Vie publique et privée des protestants. Leur part

dans l'histoire de la capitale, le mouvement des idées, les

arts, la société, le commerce. In-8°, 667 pages, avec cartes,

plans et figures. 12 fr. 50

Guide des étudiants à Paris pour l'année scolaire

1911-1912. Littératures

et langues romanes (français, italien, espagnol, roumain).

In-8°, 46 p. 4 fr.

FREYRE (L.). **Philippe II et la Franche-Comté.**

Étude d'histoire politique, religieuse et sociale. In-8°,

Lvi-807 p. 15 fr.

— **Notes et documents sur la réforme et l'inqui-**

sition en Franche-Comté. Extraits des Archives du

Parlement du Dôle. In-8°,

336 p. 7 fr. 50

OPUSCULE exclusivement vendu au bénéfice des bouquinistes

victimes des inondations de la Seine, 1910-11.

La Grande Inondation de l'Arno en MCCCXXXIII.

Ancien poème popu-

laire italien édité et mis en français par les soins de M. M. S.

Morenaso, directeur de la Bibliothèque nationale de Flo-

rence, et J. Luchaire, directeur de l'Institut français de Flo-

rence. In-8°, 72 p. et fig. 1 fr. 50

Jean Calvin. Institution de la religion chrestienne,

texte de la première édition française (1541). Reimprimé, sous la direction de Abel LERMAN, professeur au Collège de France, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, par Henri CHATELAIN, agrégé, docteur ès lettres, professeur à l'Université de Birmingham, et Jacques PANSIER, pasteur, licencié es lettres. 1 tome en deux fascicules in-8°, 37-79 pages de fac-similes, xiv-432, 433 à 841 25 fr.

Charles OULBERT, docteur es lettres. **La Poésie morale,**

politique et dramatique à la veille de la

Renaissance. Pierre Gringore. In-8° raisin, xxiii-

384 p. 7 fr. 50

Du même auteur :

Étude sur la langue de Pierre Gringore. 1911, in-8°, vii-136 p. 4 fr.

Pierre CHAMPION, archiviste-paleographe. **La vie de**

Charles d'Orléans (1394-1465). Fort vol. in-8°

200 p., avec 16 photographies 15 fr.

Jacques PANSIER, pasteur, docteur es lettres. **L'Eglise**

Réformée de Paris sous Henri IV. Rapports de

l'Église et de l'État. — Vie publique et privée des protestants. Leur part dans l'histoire de la capitale, le mouvement des idées, les arts, la société, le commerce. In-8°, 667 pages, avec cartes, plans et figures. 13 fr. 50

Guide des étudiants à Paris pour l'année scolaire 1911-1912. Littératures

et langues romanes (français, italien, espagnol, roumain). In-8°, 46 p. 1 fr.

FEYER (L.). **Philippe II et la Franche-Comté.**

Étude d'histoire politique, religieuse et sociale. In-8°, vii-807 p. 15 fr.

— **Notes et documents sur la réforme et l'inqui-**

sition en Franche-Comté. Extraits des Archives du

Parlement de Dôle. In-8°, 136 p. 7 fr. 50

OPUSCULE exclusivement vendu au bénéfice des bouquinistes victimes des inondations de la Seine, 1910.

La Grande Inondation de l'Arno en MCCCXXXIII.

Ancien poème populaire italien édité et mis en français par les soins de M. M. S. Moreau, directeur de la Bibliothèque nationale de Florence, et J. Lucchini, directeur de l'Institut français de Florence. In-8°, 72 p. et fig. 1 fr. 50

**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**

BOUND IN LIBRAI

SEP 18 1912



